PUBLICATION DE L'UNION GÉNÉRALE ARMÉNIENNE DE BIENFAISANCE
FONDS MELKONIAN
11, square Alboni, Paris (16e).

Nicolas Adontz

Histoire d'Arménie

Les origines

du Xe siècle au VIe (Av. J. C.)

Préface
de
René Grousset
de l'Académie Française

PARIS
1946

Table des matières



Nicolas ADONTZ

PUBLICATION DE L'UNION GÉNÉRALE ARMÉNIENNE DE BIENFAISANCE
FONDS MELKONIAN
11, square Alboni, Paris (16e).

Nicolas Adontz

Histoire d'Arménie

Les origines

du Xe siècle au VIe (Av. J. C.)

Préface
de
René Grousset
de l'Academie Française

PARIS
1946

PRÉFACE

Ce m'est un grand honneur en même temps qu'un douloureux devoir de présenter l'ouvrage posthume du professeur Adontz et d'évoquer la puissante personnalité scientifique du disparu. J'avais encore eu l'occasion de le rencontrer peu avant la guerre à Bruxelles où il avait pris tout de suite une place de premier plan. Mais, à l'entendre discuter avec tant de jeunesse les grands problèmes historiques et archéologiques qui nous passionnaient, j'étais loin de me douter que nous nous rencontrions pour la dernière fois. Avec une faculté de renouvellement qui tirait son secret de son amour pour la science, de son amour aussi pour son pays, il avait su, après une brillante carrière en Russie, attestée de 1896 à 1920 par de nombreuses publications scientifiques, recommencer à Paris, à Londres et à Bruxelles une seconde existence de labeur avec les beaux travaux en langue française qui honorent nos revues spécialisées, Revue de l'Orient chrétien, Revue des Etudes Arméniennes, Byzantion, *etc.. Aussi bien, N. Adontz se montrait-il à nous tel qu'il s'était déjà révélé à Etchmiadzin d'abord, puis à l'Université de Saint-Pétersbourg, un linguiste né, en possession d'un clavier de connaissances allant du sanscrit et du pehlevi jusqu'au cunéiforme, du grec byzantin jusqu'au persan moderne. Mais en même temps l'archéologue et l'historien qu'il était aussi s'associaient en lui au philologue pour faire de la moindre de ses notes un évènement scientifique. On regrettait seulement que cette prodigieuse variété de connaissances mise au service d'une méthode toujours sûre, ne fût pas employée à l'œuvre d'ensemble qu'il était, mieux que tout autre, à même de nous donner: une histoire critique de l'Arménie.*

Ou plutôt non, car nous ne nous y trompions point. L'histoire de l'Arménie que nous souhaitions lui voir écrire, elle sortait chaque jour de sa plume dans ces savantes monographies où, l'un après l'autre, les points les plus obscurs du passé de la race haïkane étaient par lui éclairés d'un jour nouveau. L'histoire de l'Arménie, jalon par jalon, il en posait les bases. Dans les dernières années de sa vie, l'élaboration des matériaux était assez avancée pour qu'il pût commencer à élever l'édifice. Et ce fut alors qu'il aborda la partie la plus difficile de sa tâche, celle que nous présentons aujourd'hui, l'histoire ancienne de l'Arménie jusqu'au VI-ème siècle avant notre ère.

Une telle entreprise ne pouvait être menée à bien qu'à l'aide des dernières découvertes de l'ourartologie, de l'assyriologie et des études iraniennes. Ourartologue, assyriologue, iranisant, Adontz l'était à un degré émérite. La lecture du présent ouvrage montrera au lecteur les progrès que doit à l'illustre savant arménien l'interprétation des documents « vanniques ». De Lehmann-Haupt à lui, le terrain acquis est considérable. De plus, le linguiste et l'archéologue chez N. Adontz tracent sa voie à l'historien. Et ce dernier domine de haut le sujet. Pour la première fois, nous possédons enfin une histoire critique du Naïri et de l'Ourartou, une histoire complète, épuisant toutes les sources des connaissances actuelles. A cet égard, le livre d'Adontz s'apparente à un autre ouvrage de même ordre, paru en cette même année 1944, et dû à un autre maitre de l'orientalisme : l'histoire de la civilisation élamite, des civilisations susiennes, par l'héroïque Louis Delaporte. Mais Suse est morte, tandis que, quelque surprenant que le fait paraisse, l'antique Ourartou vit toujours. Ce sera en effet le mérite d'Adontz d'avoir établi la continuité profonde entre l'Arménie pré-arménienne et l'Arménie haïkane. Le massif d'Arménie, dressé comme une haute forteresse au-dessus de la plaine mésopotamienne, comme un bastion entre le plateau d'Iran et le plateau d'Anatolie, était, par vocation, destiné à devenir la citadelle d'une grande race, le berceau d'une civilisation originale, le glacis d'indépendances jalousement défendues. Cette race, Adontz en entrevoit dès l'origine de l'histoire les premières composantes. C'est la race hourrite, race asianique dont la langue, dans la mesure où on

commence à l'isoler de ses cadres adventices aryens, s'apparentait au groupe des langues caucasiennes. Ce sont des éléments hourrites qu'Adontz discerne dans l'onomastique livrée pour les confins arméno-anatoliens, aux XV-XIV-èmes siècles avant J.-C., par les documents hittites. Et ce sont des peuples d'affinités hourrites que les textes assyriens nous montrent, du XIIIe au XIe siècle, occupant le massif arménien sous le nom de peuples du Naïri. Encore ne s'agit-il jusque là que d'un damier féodal, avec ce morcellement de la souveraineté où le compartimentement naturel du massif arménien a, depuis, trop souvent fait trébucher l'histoire arménienne : ainsi pour l'Arménie historique de l'époque mamikonienne ou bagratide. Mais voici que surgit brusquement au IX-ème siècle avant J.-C., au sein des principautés naïriennes, un principe fédérateur : l'Ourartou, né autour des villes d'Arzaskoun et de Biaina, notre Melazkert et notre Van. Mieux encore : le premier souverain de l'Ourartou dont le nom soit parvenu jusqu'à nous est ce même Aramé qui, par delà les siècles et les races, peut bien être devenu le héros éponyme de la nation arménienne.

De fait, bien qu'il s'agisse d'une race différente des futurs Arméniens (il s'agit toujours des peuples de l'ancien Naïri, par conséquent de populations d'affinités hourrites, c'est-à-dire vraisemblablement caucasiennes), Adontz établit avec force que l'Ourartou, par toute son histoire, est comme une préfiguration de la future Arménie. Comme les Arméniens résisteront pendant des siècles à la poussée de l'Islam, les rois d'Ourartou résistèrent à la poussée des empires sémitiques d'Assour. Contre Assour, ils fédérèrent les peuples congénères du reste du massif arménien, jusques y compris la région de Kars, d'Ani et du lac Sévan. A ce titre, ils sont les premiers créateurs de l'Arménie en tant qu'entité historique ; ou, si l'on préfère, c'est le premier peuple historique qui ait obéi au principe d'unité dicté par la géographie arménienne, inscrit sur le sol qu'il occupait. Avec des éléments soit empruntés au foyer mésopotamien, soit tirés de son propre fonds, l'Ourartou a créé une civilisation déjà parfaitement adaptée à ce sol et dont les inscriptions, les constructions, les travaux d'irrigation et de mise en valeur agricole attestent la puissance et la grandeur. Ses rois fondèrent des villes qui leur survécurent d'une façon singulière, puisque ce sont ces mêmes

villes que, la plupart du temps avec le même nom resté inchangé depuis des millénaires, l'Ourartou défaillant allait léguer à l'Arménie naissante.

Nous touchons là à une des parties les plus intéressantes du travail d'Adontz quand il nous montre, textes cunéiformes en main, que la civilisation arménienne classique remonte à la civilisation ourartienne, plonge à plein dans cette civilisation. De même une partie de la toponomastique grecque et des « mots de civilisation » helléniques sont, nous ne l'ignorons plus aujourd'hui, un legs des vieux Egéens. En fait, la civilisation égéenne n'est pas morte. Par l'intermédiaire de Mycènes et en dépit du Moyen Age dorien, c'est elle qui est à l'origine de l'hellénisme classique. L'Ourartou n'a pas joué un moindre rôle envers l'Arménie que la Crète minoenne envers la Grèce. De l'Ourartou à l'Arménie, il y a eu, en dépit de l'inévitable choc produit par l'immigration threco-phrygienne, continuité effective. Adontz salue avec raison dans les vieux Ourartiens les ancêtres d'une partie du peuple arménien, de même que la race hellénique ou la race latine, bien qu'indo-européennes de cadres linguistiques et historiques, sont, pour une part, de sang égéen ou de sang étrusque. Aussi bien la comparaison ne doit-elle point s'arrêter là, car il est bien peu des races indo-européennes les plus éminentes qui ne doivent leur maturité à la présence d'un élément culturel antérieur. Pour la Gaule, par exemple, savons-nous ce que la couche celtique, relativement tardive chez nous, y a absorbé des races antérieures, contemporaines de la civilisation mégalithique? Pour l'Iran, ce que les Médo-Perses doivent aux civilisations et aux races susiennes préexistantes ? Pour l'Inde, ce que le complexe hindouiste doit non seulement aux civilisations préaryennes de l'Indus, mais encore au génie dravidien ? Dans tous ces cas, le génie indo-européen a renouvelé l'héritage des anciennes civilisations auxquelles il se superposait, mais il a été aussi transformé par elles.

La théorie présentée par Adontz rend donc au peuple arménien, à côté de ses titres de noblesse indo-européenne, des titres plus anciens encore. Elle montre que ce peuple est, si l'on peut dire, plus ancien que lui-même. *Indo-Européen, certes, par la race et la langue, mais se rattachant aussi, par la*

culture qu'il a trouvée dans son berceau, à des civilisations millénaires, à ces vieux peuples asianiques auxquels l'Asie Antérieure doit peut-être son plus brillant développement et qui, par les Proto-Mitanniens et les Proto-Hittites, remontent bien au-delà du XVII-ème siècle avant J.-C.

Quand l'empire d'Ourartou, après une glorieuse histoire, disparut de la carte, il avait, comme le montre Adontz, accompli sa mission, sauvé la citadelle arménienne des invasions montées de Mésopotamie. Ni Aššur ni Babylone, qui avaient un moment annexé le reste du vieux monde, n'avaient pu réduire en esclavage la future Arménie. Et au même moment, l'Ourartou passa le flambeau à la jeune nation indo-européenne qui reçut de lui semblable mission.

En quelques pages frémissantes où le savant cède la plume au patriote, Adontz montre la grandeur tragique d'un tel héritage. La forteresse arménienne, comme le bastion ourartien, sera une place assiégée. Sans doute, elle s'accommodera de la suzeraineté achéménide qui, d'ailleurs, nous le voyons bien par l'Anabase, respectera son autonomie. Elle échappera même à la conquête macédonienne et c'est peu après, à la faveur de l'anarchie hellénistique, que l'Arménie antique atteindra sa plus forte extension avec le roi Tigrane, un grand souverain méconnu qui mérite sans doute bien plus que son contemporain Mithridate Eupator l'admiration de l'histoire, si l'on veut bien observer que Mithridate a brillamment « suicidé son empire », tandis que Tigrane a assuré la survie de son peuple pour l'éternité.

L'oeuvre essentielle de Tigrane le Grand, c'est, quand il fallait choisir entre Orient et Occident, entre Rome et les Parthes, d'avoir, en s'accordant avec Pompée, choisi l'Occident. Choix décisif, car ce sera celui de toute la nation arménienne après lui. Mais, comme le remarque Adontz, au prix de combien de souffrances ! Justement parce que notre ami était un des plus éminents byzantinistes de ce temps, il a pu, au cours d'articles aussi précis qu'impartiaux, nous montrer tout ce que Byzance doit à l'Arménie, à commencer par la grande dynastie « macédonienne » qui a valu au vieil empire l'étonnante renaissance du X-ème siècle. Adontz nous a rappelé aussi combien Byzance a mal récompensé l'Arménie de son apport. Je n'en veux pour preuve que cette brillante thèse sur l'Arménie

à l'époque justinienne où il nous a fait voir l'empire d'Orient s'appliquant systématiquement à dénationaliser la partie du Hayastan que le partage théodosien lui avait dévolue. Surtout c'est Byzance qui, sous prétexte de prendre personnellement en main la défense de la Grande Arménie contre l'invasion seldjoukide, a mis fin au XI-ème siècle aux florissants Etats des Bagratouni et des Ardzrouni, en bref à l'indépendance arménienne, et cela pour abandonner aussitôt le pays aux Turcs. Mais pourrait-on dire que l'Occident, des Croisades au XX-ème siècle, n'a pas à son tour les plus lourdes responsabilités à l'égard d'un peuple qu'il a périodiquement poussé aux aventures pour l'abandonner à l'heure du péril ?

Combien, après un tel programme, nous devons regretter que la grande histoire d'Arménie qu'Adontz avait commencé à écrire se soit, par suite d'un destin cruel, arrêtée aux premiers chapitres ! Regrets d'autant plus amers que la réussite en ce qui concerne ces chapitres se révèle à nos yeux plus parfaite. Du moins pouvons-nous nous féliciter de posséder ainsi une oeuvre en soi magistrale, et cela pour la partie de l'histoire arménienne qui était jusqu'ici la moins accessible, sinon totalement inconnue. Cadeau magnifique de l'illustre savant à ses compatriotes, puisqu'il restitue à ceux-ci quelque dix siècles de leur plus lointain passé, cadeau royal fait par lui, en mourant, à son pays dont il vient de doubler l'histoire.

René GROUSSET.

NICOLAS ADONTZ

(NOTICE BIOGRAPHIQUE)

Le Professeur NICOLAS ADONTZ est né le 23 janvier 1875 dans le village de Bernagoth du district de Zanguézour (Arménie transcaucasienne).

Après avoir terminé ses études primaires à l'école arménienne de Tathév, il entra au Séminaire Guévorguian d'Etchmiadzin pour y faire ses études secondaires. Le Séminaire d'Etchmiadzin était une école supérieure qui a joué un grand rôle dans la vie culturelle des Arméniens du Caucase. On y enseignait tout ce qui concerne la culture générale et, plus spécialement, tout ce qui a trait aux études arméniennes.

Les maîtres du jeune Adontz dans ce Séminaire comptaient parmi les intellectuels les plus connus de l'époque, et pour la plupart étaient de tendance conservatrice. Amour de l'histoire ancienne, de la langue et, en général, de la culture du peuple arménien, attachement aux traditions nationales, vénération du rôle joué par l'Eglise arménienne pour la conservation de la nation et de sa culture, telle était l'idéologie de ces intellectuels qui influa sur le jeune Adontz. Cette influence fut décisive et lui traça le chemin qu'il devait parcourir plus tard dans son activité scientifique et dans sa vie publique.

Nicolas Adontz ne suivit pas jusqu'au bout les cours du Séminaire. En 1891, il se rendit à Tiflis et l'année suivante il entra au gymnase russe de cette ville, dont il obtint le diplôme après y avoir étudié, entre autres, les langues classiques, le grec et le latin.

En 1895, Adontz part pour Saint Pétersbourg dans le but de faire ses études supérieures et il entre à la Faculté d'Histoire et de Philologie de l'Université ; il suit également les cours de la Faculté des langues orientales sous la direction du Professeur N. Marr. Il y étudie aussi bien les langues classiques que les langues modernes. C'est ainsi qu'il apprend le sanscrit, le persan, le géorgien, le français, l'allemand et l'anglais. En 1899, il achève ses études universitaires. La même année il prend part à un concours scientifique en présentant une étude intitulée « Le Synaxaire et les Recueils hagiographiques arméniens ». Il obtient la médaille d'or.

Le Conseil de la Faculté décide de le nommer attaché à l'Université pour préparer le professorat et l'envoie à l'étranger pour parfaire ses études. En 1899, au cours de l'automne, le jeune savant part pour Munich. A l'Université, il suit les cours d'orientalisme et de byzantologie. Il travaille, en outre, dans les bibliothèques de la capitale bavaroise.

De Munich il passe à Paris, puis à Londres et à Venise. Après deux

années d'études, il rentre à Saint-Pétersbourg où il se consacre à des travaux philologiques.

En 1903 et 1904, il fait un voyage au Caucase, à Tiflis et à Etchmiadzin. A Tiflis il complète sa connaissance du géorgien en prenant des leçons particulières avec un prêtre.

A Etchmiadzin, il travaille sur les vieux manuscrits arméniens de la riche bibliothèque du couvent et recueille des matériaux pour ses travaux ultérieurs.

De retour à Saint-Pétersbourg, Adontz prépare, entre certaines monographies, son grand ouvrage en russe, « L'Arménie à l'époque de Justinien », qu'il devait présenter comme thèse pour obtenir le titre de « maître (magistros) en théologie ». En 1908, il soutient brillamment sa thèse devant le jury de l'Université, thèse que le Professeur Marr, membre du jury, apprécie particulièrement. Il obtient le titre qu'il désirait et devient privat-docent de l'Université.

Cette thèse se compose de 525 pages in 8° et représente l'œuvre la plus importante d'Adontz aussi bien par son contenu que par son volume. Les quatre-vingt-dix premières pages de cet ouvrage traitent de la géographie politique de l'Arménie. Avec une grande minutie, l'auteur délimite les frontières de la première, deuxième, troisième et quatrième Arménie et trace la topographie des villes et des grands bourgs. Dans la suite de l'ouvrage, il étudie en détail les « réformes » de Justinien, réformes dont le but était l'hellénisation de l'Arménie. La deuxième partie du livre est consacrée à l'Arménie persane. Adontz y étudie l'organisation seigneuriale de l'Arménie, relève les particularités de la féodalité arménienne et soumet à une analyse profonde le « Gahnamak » précisant le nombre des seigneurs (**nakharar**) arméniens et leur ordre hiérarchique.

La seconde œuvre d'Adontz fut une thèse sur « Denis de Thrace et ses commentateurs arméniens », qu'il présenta à l'Université de Saint-Pétersbourg en 1916 pour l'obtention du diplôme de doctorat. La discussion publique de cette thèse, soutenue par l'auteur, fut un grand succès pour lui ; il obtint le titre de docteur en philologie arménienne et fut nommé « professeur extraordinaire ».

Cet ouvrage, d'une grande valeur scientifique, de 307 pages in 8°, fut édité en 1915 à Saint-Pétersbourg et constitua le 4-ème tome de la série « Biblioteca Armeno-Georgica ».

En dehors de son activité scientifique et professorale, Adontz a été aussi un publiciste érudit et a participé aux affaires nationales. De 1903 à 1904 il fut, à Saint Pétersbourg, le directeur de la revue littéraire et artistique « Banber », à laquelle collaboraient les principaux écrivains de l'Arménie russe et de l'Arménie turque.

Devenu un des chefs du parti conservateur arménien, il collabora au quotidien « Nor Dar » (Nouveau Siècle) de Tiflis, organe de ce parti, où il donnait son opinion autorisée sur les plus importantes des questions qui agitaient la vie nationale.

Pendant de longues années, il fut membre du « Conseil d'adminis-

tration des biens des Eglises Arméniennes ». Après la mort du prince Abamélik Lazareff, curateur honoraire de l'Institut Lazareff de Moscou, Adontz fut nommé en 1916 à ce poste par les communautés arméniennes de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

En 1917, Adontz dirigea l'expédition organisée par la Société Impériale Archéologique Russe, pour étudier les antiquités de la région de Van (Arménie turque) occupée à cette époque par les Russes.

Après la révolution russe, en 1917, Adontz resta quelque temps à Léningrad et y poursuivit son activité scientifique. En avril 1920, il quitta la Russie, passa en Finlande, puis à Londres. Après une année de séjour dans la capitale britannique, il vint s'établir à Paris.

A Paris, malgré des difficultés matérielles, il publia quelques études importantes en français. Il collabora en même temps à quelques revues arméniennes telles que « Haïrénik » de Boston (U.S.A.), « Sion » de Jérusalem, « Handess Amsorya » de Vienne, « Bazmaveb » de Venise, « Anahit » de Paris, « Vem » de Paris, ainsi qu'au quotidien « Haratch » de Paris.

Il fut le fondateur et le président du « Cercle littéraire arménien » de Paris et membre de la « Commission du Fonds Melkonian ». Il participa à la plupart des activités de la colonie arménienne de Paris dans le domaine culturel. Très apprécié comme conférencier pour sa vaste érudition, il fit plusieurs conférences sur l'histoire et la culture arméniennes.

En 1930, invité par les Professeurs Grégoire et Pirenne de l'Université Libre de Bruxelles, il fut nommé Professeur de ladite Université et y enseigna la langue et la littérature arméniennes ainsi que la byzantologie.

Il poursuivit dans cette ville ses travaux philologiques et historiques. Plusieurs de ses études parurent dans la revue « Byzantion » et dans « L'Annuaire de l'Institut Oriental ».

Il n'est pas possible actuellement de donner une liste complète de ses travaux qui sont dispersés dans les revues arméniennes, russes et françaises. Nous pouvons néanmoins mentionner, en dehors des deux thèses précitées, ses principales œuvres.

EN LANGUE RUSSE :

L'Histoire de l'Anonyme dans ses rapports avec Sébéos et Moïse de Khorène, dans *Vizantijskij Vrémennik*, t. VIII, 1902.

Sur l'origine des Cat's, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction Publique*, t. XXXII, 1911.

Ampelius, évêque de Chersonèse, dans *Khristianskij Vostok*, t. II, fasc. 2, 1913.

Fauste de Byzance comme historien, dans *Khristianskij Vostok*, t. IV, fasc. 3, 1917-1920.

L'Arménie, son histoire et sa littérature, dans l'*Encyclopédie Efron et Brockhaus*.

EN ARMENIEN :

Kassia la nonne et les Arméniens dans *Handès Amsorya*, 1904.

Maštoç et ses élèves d'après les sources gréco-latines, Vienne, 1925.

Note sur Koriun, dans *Handès Amsorya*, mai 1927 et janvier-février 1928.

Remarques critiques sur Eznik, dans *Bazmavep*, 1929-1930.

Les conceptions religieuses des anciens Arméniens, dans *Hayrénik*, 1926, oct. — 1927 janv.

La Gloire des Bagratides, dans *Hayrénik*, 1928, nov. — 1929.

La paysannerie dans l'Arménie ancienne, dans *Hayrénik*, 1927, nov.-déc.

Les courants politiques dans l'Arménie ancienne, dans *Hayrénik*, 1927, fév.-mars.

Artavan Arsacide (figure byzantine), dans *Hayrénik*, 1929, sept.

Bardas César, dans *Hayrénik*, 1930, sept.-oct.

Une princesse mamikonienne sur le trône de Byzance, dans *Hayrénik*, 1929, mars-août.

Basile l'Arménien, dans *Hayrénik*, 1931, juin-sept.

Les Arméniens dans la science à Byzance, dans *Hayrénik*, 1930, déc., 1931, janv.

Sur Moïse de Khorène (à propos de l'ouvrage du R. Père Akinian), dans *Hayrénik*, 1932.

La date de l'évangile de la reine Mlkè, dans *Sion*, 1936, août.

La critique de l'histoire de Moïse de Calancaït, dans *Anahit*, 1939, avril-mai.

Qui est l'auteur de Neht Socrate ?, dans *Sion*, 1936, septembre.

EN FRANCAIS :

Note sur les synaxaires arméniens, dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, t. XXIV, 1924, numéros 1 et 2.

Les Fêtes et les Saints de l'Eglise Arménienne, dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, t. XXVI, 1927-1928, numéros 1 et 2 ; t. XXVII, 1929-1930, numéros 3 et 4.

Le questionnaire de Saint Grégoire l'Illuminateur, dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, t. XXV, 1925-1926, numéros 3 et 4.

Les fondements historiques de l'épopée byzantine, dans *Byzantische Zeitschrift*, t. XXIX, numéros 3 et 4.

L'âge et l'origine de Basile I, dans *Byzantion*, t. VIII, fasc. 2, 1933 et t. IX, fasc. 1, 1934.

La portée historique de l'oraison funèbre de Basile I par son fils Léon VI le Sage, dans *Byzantion*, t. VIII, fasc. 2, 1933.

Les Légendes de Maurice et de Constantin V, dans *l'Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales*, t. II, 1934.

Notes arméno-byzantines, dans *Byzantion*, t. IX, fasc. I., 1934.

Les Taronites en Arménie et à Byzance, dans *Byzantion*, t. IX, fasc. 2, 1934; t. X, fasc. 2, 1935 ; t. XI, fasc. 1, 1936.

Achot Erkat, dans l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales*, t. III, 1935.

Notes arméno-byzantines, dans *Byzantion*, t. X, fasc. 1, 1935.

Sur la date de l'Histoire de Moïse de Khorène, dans *Byzantion*, t. XI, fasc. 1, 1936.

Tarku chez les anciens Arméniens, dans la *Revue des Etudes Arméniennes*, t. VII, 1927.

Grégoire l'Illuminateur et Anak le Parthe, dans la *Revue des Etudes Arméniennes*, t. VIII, 1928.

Sur l'origine de Léon V, empereur de Byzance, dans *Arméniaca*,fasc. II, 1927.

Samuel l'Arménien, roi des Bulgares.

Emprunts de haute époque en arménien, dans la *Revue des Etudes Indo-Européenes*, t. I, 1938.

A propos de la note de M. Lewy sur Moïse de Khorène, dans *Byzantion*, t. XV, 1936.

La généalogie des Taronites.

Tornik le Moine.

Notes sur le Livre des Cérémonies.

L'Archévêque Théophilacte et les Taronites.

L'aspect iranien du servage, dans le *Recueil de la Société Jean Bodin*, 1937.

Quelques étymologies arméniennes, dans l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, t. V, 1937.

Les vestiges d'un ancien culte en Arménie, dans l'*Annuaire*, 1937.

***

Dès que la nouvelle de la mort de Nicolas Adontz parvint à Paris, la Commission d'Editions du Fonds Melkonian, constituée par l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance et dont Adontz faisait partie, a décidé d'envoyer à Bruxelles un de ses membres, M. Jean Zavriev, ami intime du défunt et lui-même un philologue et historiographe arménien distingué, pour recueillir tous les manuscrits du bien regretté savant, afin qu'ils soient conservés, avec d'autres collections précieuses, à la Bibliothèque Boghos Nubar de l'Union et que ceux de ses manuscrits qui présentent des travaux achevés soient publiés par la Commission du Fonds Melkonian. Celle-ci résolut d'éditer d'abord le grand travail d'Adontz sur la période des origines de l'Histoire d'Arménie, qui devait être le premier volume d'une monumentale Histoire du peuple arménien que l'éminent savant avait projeté de rédiger et que la mort l'a empêché d'achever. M. Zavriev, qui lui-même a été dernièrement emporté par une cruelle maladie, et M. Tchobanian, président de la Commission du Fonds Melkonian, se chargèrent de tous les travaux de l'édition. La Commission demanda une préface au grand historien français René Grousset, qui a déjà si judicieusement relevé et commenté, dans sa magistrale **Histoire des Croisades**, l'importance de la part prise dans cette épopée par le Royaume arménien de Cilicie et qui est en train de ré-

diger une Histoire d'Arménie, et elle obtint de lui une noble et substantielle page appréciant et définissant la haute valeur scientifique de l'œuvre d'Adontz.

Nous joignons à la présente notice la reproduction d'un fort bel éloge d'Adontz par le Professeur Henri Grégoire, le byzantiniste belge bien connu, son collègue et ami de l'Université Libre de Bruxelles, et qui a paru récemment dans l'**Annuaire de l'Université Libre de Bruxelles** (New York).

« Les Etudes byzantines ont éprouvé une perte, non seulement douloureuse, mais encore irréparable dans toute la force de ce terme, par la mort, survenue à Bruxelles en 1941, de mon collègue et ami Nicolas Adontz, ancien professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg et le plus dévoué des collaborateurs de notre Institut et de la revue « Byzantion ». Nicolas Adontz était de tous les savants arméniens celui qui connaissait le mieux l'histoire et la littérature byzantines. Dès ses débuts dans la carrière scientifique, il avait pris à tâche de mettre en pleine lumière la part immense prise par les hommes de sa race au développement de la civilisation byzantine. Au risque de passer pour un nationaliste arménomane, il s'est obstiné dans une besogne de réhabilitation en partie double. Il avait à lutter d'abord, comme tous les byzantinistes, contre le tenace préjugé anti-byzantin, et en second lieu, contre une sorte d'ostracisme, plus ou moins volontaire et conscient, dont les grands Arméniens au service de Byzance ont été trop lontgtemps les victimes de la part des historiens éblouis par la façade grecque de l'Empire d'Orient. Nicolas Adontz était à la fois un patriote arménien et un patriote russe. Il aimait ses deux patries. Il n'avait cessé de croire en l'avenir glorieux de la grande Russie et dans le génie de la nation martyre à laquelle il demeurait religieusement attaché. Il retrouvait dans l'histoire de Byzance l'une et l'autre tradition. Doué d'une mémoire merveilleuse, connaissant par cœur les textes de la Byzantine et les chroniques arméniennes, il avait depuis sa première jeunesse consacré le meilleur de son temps à compléter les unes par les autres, les sources grecques et les sources arméniennes, faisant preuve dans ce travail, devenu chez lui une vraie passion, d'une rare perspicacité et d'une imagination vraiment créatrice. Quiconque a suivi ses recherches et contrôlé ses publications a eu à vaincre d'abord une certaine méfiance, causée par l'enthousiasme même avec lequel Adontz utilisait ses historiens nationaux, que bien peu de byzantinistes peuvaient consulter directement dans l'original. « Armenica non legitur » : cette constatation ne faisait qu'enflammer son zèle, et les byzantinistes « purs », trop portés à s'en tenir aux historiens « classiques », hésitaient parfois à suivre un arménisant aussi militant, aussi désireux de donner raison aux écrivains de son peuple et de sa religion. Mais, je puis dire, pour avoir partagé au début cette sorte d'inquiétude, que dans la majorité des cas litigieux, Adontz finissait par triompher ou, ce qui est mieux, par convaincre. Il est vrai qu'il cherchait et trouvait des Arméniens partout à Byzance et jusque chez les Bulgares. Mais il est vrai aussi que systématiquement plusieurs générations de byzantinistes avaient fermé les yeux sur l'origine

certainement arménienne d'une foule de grandes familles byzantines. C'est grâce aux innombrables mémoires de Nicolas Adontz, qui pourraient dès à présent être réunis sous le titre « Familiae armeno-byzantinae », que les dernières synthèses historiques, dues à Charles Diehl, à Vasiliev, à Ostrogorsky, ont rendu à l'Arménie ce qui lui appartient. Des dynasties entières, et notamment deux des plus glorieuses, celle d'Héraclius et celle que fonda Basile surnommé le Macédonien, viennent incontestablement de l'Arménie. C'est le sang des soldats arméniens, c'est le génie de grands chefs militaires et de grands hommes d'Etat « haïk » qui ont, à plusieurs reprises, sauvé, redressé, consolidé et rajeuni un Empire auquel on a donné bien des noms différents et qui, à certaines époques, méritait, au moins aussi justement que d'autres, celui de Byzantino-Arménien qu'Adontz préférait. Si nous en avons souri, c'est à tort. Et qu'on me permette de dire ici combien le dédain, témoigne si longtemps aux sources arméniennes, a été préjudiciable à la vérité historique. Le dernier mémoire donné par Adontz à l'Académie Royale de Belgique (Mémoires 1938) et qu'il a intitulé « Samuel l'Arménien, Roi des Bulgares », a eu beau provoquer à Sofia des protestations et des haussements d'épaule : il n'en constitue pas moins une contribution de premier ordre à l'histoire nationale de la Bulgarie ; et ceux qui voudront bien l'étudier de près reconnaîtront que, là encore, la thèse essentielle d'Adontz est fondée. Au reste, dans toutes les controverses qu'il a soutenues à propos de prosopographie byzantine, il est selon moi demeuré vainqueur, malgré la mauvaise humeur que des critiques comme Doelger et V. Laurent lui ont parfois témoignée.

« Je ne dis rien ici de sa thèse monumentale, en langue russe, sur l'Arménie à l'époque de Justinien, ouvrage capital, trop peu connu, et dont il avait toujours regretté qu'une traduction française ou anglaise ne l'eût mis à la portée des chercheurs. C'eût été et c'est plus que jamais le devoir de l'Ecole byzantine de Bruxelles d'entreprendre cette tâche indispensable, que nous ne perdons pas de vue. Nous devons cette satisfaction posthume aux mânes d'un collègue excellent dont le cœur valait l'esprit et qui ne comptait parmi nous que des amis.

« Nicolas Adontz, auquel son association à notre centre d'Etudes avait causé un grande joie, mais qui a éprouvé sur notre sol belge la plus grande douleur de sa vie, la perte d'une compagne à laquelle il était tendrement attaché, a eu au moins la consolation de se dire, en fermant les yeux dans l'atmosphère lugubre de l'invasion allemande, qu'il avait fondé solidement l'enseigement de la langue et de la littérature arménienne en ce pays qui redeviendra pour toujours le foyer d'un humanisme élargi et enrichi. Maurice Leroy, aujourd'hui prisonnier en Allemagne, mais désigné dès à présent pour la chaire de linguistique à notre Unversité, est son élève direct. Quant à l'histoire byzantino-arménienne, cette discipline nouvelle qu'Adontz avait créée, nous promettons solennellement au maître trop tôt disparu qu'elle lui survivra, et qu'une chaire Nicolas Adontz perpétuera sa mémoire dans la studieuse cité où il a travaillé jusqu'à la mort avec tant d'ardeur, d'amour et de foi ».

LA COMMISSION MELKONIAN.

CHAPITRE I

EPOQUE PREHISTORIQUE

La préhistoire comprend la période antérieure à l'écriture et base sa documentation sur les données archéologiques et anthropologiques.

Le passé préhistorique de l'Arménie n'est pas encore mis suffisamment en lumière. L'exploration en a été commencée, mais n'a pas été poursuivie avec une régularité méthodique. Le sol cache dans ses entrailles bien des surprises. Tout de même le peu qui a été fait dans ce domaine permet de se faire une idée du lointain passé du pays.

Les premières fouilles avaient été entreprises par quelques archéologues russes en 1876. Ils découvrirent une grande nécropole comprenant 75 tombeaux près de Dilijan, dans la localité dite Redkin-Lager (1).

L'honneur d'une exploration plus systématique revient à J. de Morgan. En 1887-1889 il a excavé plus de 576 sépultures dans les environs d'Alaverdi et Akhtala, stations du chemin de fer Tiflis-Alexandropol (2).

Ensuite l'ingénieur allemand V. Belck a fouillé environ 300 sépultures près de Getabak, non loin de Gandzak-Elisavetpol (3).

---

(1) Les résultats en ont été publiés dans l'ouvrage de Frederic Bayern, intitulé : *Contribution à l'archéologie du Caucase, précédée d'une introduction biographique par E. Chantre*, Lyon, 1882.

Friedrich Bayern's *Untersuchungen über die ältesten Gräber und Schatzfunde in Kaukasien, herausgegeben mit einem Vorwort versehen von Rud. Virchow. Zeitschrift für Ethnologie*, 1885, Berlin.

(2) J. de Morgan. *Mission scientifique au Caucase. Etudes archéologiques et historiques. Tome premier. Les premiers âges des metaux dans l'Arménie russe.*

(3) *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnographie und Urgeschichte*, 1894.

Peu après, en 1893, A. Ivanovski, envoyé par la Société Archéologique de Moscou, a excavé plusieurs nécropoles et découvert 91 tombeaux à Getabak, Kalakend Aradjadzor, Vank, etc. (1).

Les fouilles les plus importantes aprés celles de Morgan sont dues, sans doute, à la pioche de E. Lalayan, président de la Société Ethnographique Arménienne ; il a mis au jour plus de 500 tombeaux (2).

En Arménie turque un seul tumulus a été étudié à Samiramalti près du fort de Van (3). La majeure partie de l'Arménie n'est donc pas encore explorée.

Des deux premières périodes de la préhistoire, la paléolithique et la néolithique, l'une n'a pas existé en Arménie ni en Iran, l'autre, si elle a réellement existé, n'a pas été de longue durée. C'est l'avis de J. de Morgan, qui n'avait trouvé que quelques objets isolés de l'époque néolithique et n'avait rencontré aucune trace de l'industrie paléolithique. Il croyait l'Arménie inhabitable à l'époque glaciaire.

Depuis on a relevé sur le bord du fleuve Zangu, pendant qu'on creusait le sol pour construire une usine en 1925, un squelette humain situé à la profondeur de six mètres et un outil de silex devant lui. Les archéologues qui ont examiné sur place le squelette, le tiennent pour un type paléolithique (4). Si cet avis se confirme, l'hypothèse de Morgan sera ébranlée (5).

---

(1) Матеріалы по археологіи Кавказа. 1911.

(2) E. L a l a y a n. *Les fouilles des tombeaux en Arménie soviétique*, Erevan 1931 (en arménien).

(3) L. W. K i n g. *The prehistoric cemetery at Shamiram-alti near Van in Armenia. Proceedings of the Society of the Biblical Archeology*, XXXIV (1912) pp. 198 et sq.

(4) La même année, 1925, on a découvert en Palestine près du lac de Tibériade un crâne aux traits d'homme néanderthalien. *Revue biblique*, 1925, p. 583 et suite. A d o l p h e L o d s, *Israël*, p. 46.

(5) A. K a l a n t a r : *L'âge de la pierre en Arménie*, revue «*Nork*» nn° 5 et 6. X. S a m u e l i a n. *L'âge de la pierre*.

Note de la Rédaction. — Feu N. Adontz n'a pas eu connaissance de l'article du savant sovietique B. N. Višnevski : «Ein paläoantropologischer Fund in Armenien ». (Mitt. der Anthropol. Geselschaft in Wien, 1934 pp. 102-111), pour qui tous les caractères typiques de l'Homo Primigenius font defaut à l'homme de Zanga; celui-ci présentant deja les caractères du type nordique postérieur, auquel Bunak attribue la première civilisation de fer en Arménie. D'une manière générale Višnevski n'admet aucun

Quant à l'âge néolithique, les importantes découvertes faites après Morgan ont constaté son existence indiscutable en Arménie. L'exploration de la colline de Šreš près d'Edjmiacin exécutée en 1913 et de quelques localités près du village d'Eylar à 15 kilomètres d'Erivan en 1927, a été très productive. On y a excavé une centaine de tombeaux comprenant un riche mobilier. Ces tombeaux présentent à l'extérieur des petits tertres souvent circulaires hauts de 30 à 150 centimètres qui cachent sous des monceaux de terre et de pierres de propres sépultures couvertes fréquemment d'une dalle. Là on a trouvé à une profondeur de 150 centimètres dans la couche de cendre des objets en pierre d'origine néolithique.

On a recueilli aussi des urnes funéraires qui attestent la pratique de l'incinération. Dans l'amas des ossements humains, il n'est pas rare de rencontrer des os d'animal.

Un sarcophage souterrain creusé dans le roc, a été excavé à Eylar, plein de cendres et contenant un marteau en basalte, une dent de cheval et un tesson.

Parmi le mobilier de sépulture on voit quelques disques et une petite balle qui font peut-être partie de la fusaïole — preuve que le tissage et la fabrication des vêtements étaient connus des habitants néolithiques du pays.

Des constructions mégalithiques, si caractéristiques de l'âge néolithique, se trouvent partout et en abondance en Arménie, sous forme de dolmens, menhirs, cromlechs, cairns et murs cyclopéens. La région du mont Aragac (déformé par les Turcs en Alagös) présente à cet égard un musée naturel d'archéologie, tellement elle est riche de monuments préhistoriques. L'ancien district d'Aragacotn situé sur le fleuve de K'asał, qui prend ses sources sur le mont d'Aragac et se jette dans l'Araxe, sont littéralement couverts de vestiges mégalithiques. Dans les environs des villages Ošakan, P'arbi, Koš, Amberd, Ałç, il y a des champs qui s'étendent sur plusieurs kilomètres et qui comptent par centaines des dolmens, des cromlechs, des menhirs. Un terrain rocailleux près d'Ošakan seul comprend une multitude de dolmens. On a des champs de cromlechs au nord de P'arbi et à Amberd ; un riche dépôt de menhirs à Samiran. Der-

raprochement entre cette race et les Méditerranéens. Višnevski appuie ses conclusions anthropologiques par des arguments géologiques qui placent la découverte à l'époque post glaciaire.

nièrement on a enregistré plus de vingt groupes de mégalithes. Ces monuments sont abondamment représentés aussi dans d'autres parties du pays. Ils se rencontrent près du village Karakilisa dans le district de Sisian, ainsi que sur le mont de Kaćalak non loin de Šuša.

Dans les champs mégalithiques, sur les terrasses plus élevées on a remarqué des constructions en gros blocs ; elles sont composées de plusieurs murailles concentriques à hauteur descendante. Une douzaine de constructions de ce genre ont été découvertes et la mieux conservée en est celle qui se trouve entre Koš et Alavnatun. La destination de ces constructions n'est pas connue. Il y en a qui semblent être des forteresses, surtout celles qui comptent plusieurs étages ; d'autres servaient probablement d'enceintes autour du sanctuaire.

Ce qui rend plus énigmatiques les constructions en question, ce sont des murs qui partent de leur muraille extérieure et descendent jusqu'à la plaine. Ils sont construits de pierres ordinaires de dimensions moyennes et ont quelques centaines de mètres de longueur. Quelquefois des murs analogues se croisent avec d'autres et forment de petits lots de terrain, qui ont servi peut-être de maisons d'habitation. Des explorations ultérieures et plus minutieuses préciseront leur destination (1).

Appartient apparemment au même type de monuments néolithiques, le mur qui a été découvert près du village de Daylakla situé sur les sources de l'Arp'a, tributaire de l'Araxe. Dans l'enceinte de ce mur on trouve des chambres circulaires dont les murs sont faits de petites pierres et le toit de grandes dalles. Un trou au toit sert de fenêtre. Les chambres ont été destinées, croit-on, à l'habitation ; on y a relevé un marteau de pierre, deux scies en obsidienne et un couteau également en obsidienne. Les alentours sont riches de tertres, dont quelques-uns ont été

---

(1) Il existe à Erevan depuis 1923 une Société d'archéologie arménienne qui a organisé plusieurs expéditions dans la région d'Aragacotn dont nous venons de parler et c'est au cours de ces expéditions qu'elle a fait des découvertes mégalithiques. Le professeur d'archéologie à l'Université d'Erevan, A. Kalantar, les a résumées dans un ouvrage cité plus haut : *L'âge de la pierre en Arménie*, dans la revue *Nork*, n° 5 (1925). H. Berberian en a donné un bon et complet compte-rendu dans la *Revue des Etudes Arméniennes*, t. VII, fascicule 2, 1927.

fouillés, mais on n'a trouvé que des cendres à la profondeur de 2 mètres et demi.

L'âge de la pierre se présente ainsi presque exclusivement d'après des monuments qui se sont conservés à fleur de sol. Les fouilles ultérieures mettront au jour ce que cache le sol.

Les fouilles qui ont été exécutées ont découvert de nombreux tombeaux qui appartiennent presque tous à l'âge du métal qui succéda à celui de la pierre polie ou néolithique. Leur nombre s'élève à 1700. Un riche mobilier a été mis au jour. Avant d'examiner la question chronologique concernant l'âge des tombeaux, il est nécessaire de présenter un résumé succinct de leur contenu.

Les tombeaux excavés accusent un même style dans leur construction. La forme typique représente une espèce de caisson ayant pour parois quatre grandes dalles et pour couverture, une ou deux larges pierres. La différence porte sur les dimensions des caisses et surtout sur l'habileté avec laquelle les pierres sont choisies et ajustées entre elles. En substance les tombeaux reproduisent la forme des dolmens. Dès lors, plus ils se rapprochent des dolmens, plus ils sont anciens.

Les tombes muraillées en moellons et recouvertes d'une dalle ou simplement voûtées en moellons doivent être considérées comme les plus récentes.

Le mort était introduit dans la tombe par le côté ou, le plus souvent, par la partie supérieure. Il existe des tombes où les morts sont placés dans des jarres comme dans des cercueils. Parfois on emploie deux jarres réunies ; le corps du mort est placé dans l'une et les pieds dans l'autre (1). Les morts se trouvent dans la position assise ou accroupie.

Les objets contenus dans les tombeaux sont des articles d'armement, d'outillage, de parure et des pièces de poterie. L'armement se compose d'épées, de lances, de haches, d'arcs et de flèches. Les poignards se rencontrent plus fréquemment que les épées. Ainsi on a recueilli dans certaines nécropoles 76 poignards et seulement 7 épées. De ce nombre 69 poignards sont en

---

(1) Ce mode original de sépulture a été connu aussi en Palestine. On y a découvert des corps d'enfants enfermés dans une ou deux amphores opposées orifice contre orifice. (A. Lods, *Israël*, p. 130).

bronze et 7 en fer. Les premiers se ramènent à deux types, soit que la lame et la poignée forment une seule pièce, soit qu'elles soient distinctes. Les armes en fer, poignards ou épées appartiennent au dernier type.

Les lances de bronze et de fer ont la même forme, leur lame étant foliforme avec une nervure médiane ; on la fixait sur une hampe en bois au moyen d'une douille. Les haches sont très rares. On en a trouvé une en bronze et cinq en fer, dont quatre munies d'un marteau et d'un tranchant et une d'un marteau et d'une pointe. Il est dificile de dire si ces haches servaient d'armes ou constituaient de simples outils.

Les arcs font défaut dans les nécropoles fouillées. Mais les ceintures gravées dont il sera question plus loin donnent une idée assez précise de la forme des arcs qui étaient sans aucun doute en usage. Ils avaient trois partie courbées, ce qui retient l'attention.

Les flèches sont suffisamment variées ; elles ont la pointe en obsidienne, en bronze et en fer. Certaines sont munies de tiges rentrant dans le bois, d'autres ont une douille conique, il y en a qui sont triangulaires avec ou sans barbelures. Les pointes métalliqus reproduisent la forme des pointes de pierre.

Il faut noter aussi quelques têtes de massues en pierre ou en bronze, ainsi qu'une bague dentée qu'on tient pour un instrument de boxe.

De petits anneaux de bronze de 3 à 4 centimètres de diamètre, ont été retrouvés près des pieds des morts. Leur destination reste incertaine : on les croit une partie du lasso (1).

Les outils se composent de couteaux droits et courbes, en bronze et en fer, emmanchés diversement, soit en os, en bois, en tige métallique carrée ou en forme d'anneau ; de peignes de bronze ou d'or, ornés d'anneaux en bronze ; de pierres à aiguiser avec un ou deux trous parfois portant un anneau de bronze. Les tombeaux des femmes contiennent des aiguilles courtes et longues de bronze, de fer et d'os, ainsi que des pincettes à épiler en bronze. On a catalogué encore deux faucilles de bronze et trois fourches (découvertes, une par Morgan et deux par Lalayan) de destination inconnue.

---

(1) E. L a l a y a n, o. c., p. 168.

L'inventaire des ornements mentionne des boucles d'oreilles, des boucles de cheveux, des colliers, des bracelets, des bagues, des ceintures, des fibules, des épingles, des médaillons, des chainettes, des pendeloques etc...

Les boucles d'oreilles ne sont autre choses que des anneaux de bronze, rarement d'argent, quelquefois enfilés d'une ou plusieurs perles de cornaline ou de verre. Les petites perles qu'on rencontre dans certaines tombes servaient peut-être aussi de boucles, attachées aux oreilles au moyen d'un fil. Une boucle porte, au lieu de perles, deux pièces d'os percées. Il y en a qui sont faites d'un fil de bronze roulé en anneau et dont le bout finit en spirale au milieu de l'anneau.

Les colliers se fabriquaient au moyen de diverses perles préparées de cornaline, de verre, de porcelaine ; il y en a aussi de quartz, d'agate, d'andalousite. Dans quelques colliers les perles de cornaline rouge sont enfilées tour à tour avec de petites perles de plomb, et des pendeloques de plomb jouent le rôle de médaillons. Les colliers comptent de 40 à 80 perles en général. Il se rencontre également des colliers faits de larges anneaux de bronze recourbés à leurs extrémités. De grosses perles de verre ou de cornaline, de même que des coquilles du genre cyprea, servaient, paraît-il, à être portées au cou.

Les bracelets découverts en grande quantité portent le même caractère que les boucles, étant faits de la même matière, c'est-à-dire de bronze, de fer, d'argent, de plomb et de différentes perles. Ils sont plats ou ronds et on les portait au bras, à l'avant-bras et aux pieds. La plupart ne sont autre chose que de simples anneaux lisses à peine martelés et qu'on employait comme bijoux et comme monnaies. Ceux qui servaient uniquement de bijoux portent des ciselures et des ornements variés en relief. Les bouts des anneaux présentent parfois la figure d'une tête de serpent.

Les bagues, moins fréquentes que les bracelets, sont également des anneaux ordinaires enroulés d'un fil ou d'une lame de bronze sans aucune pierre. On les trouve dans les tombes de femmes aussi bien que d'hommes et même d'enfants.

Les ceintures se présentent comme des lames de bronze, la bordure couverte de décorations géométriques et la partie moyenne ciselée. La lame est parfois assez large pour y figurer

des scènes de chasse. Deux ceintures méritent surtout l'attention. L'une représente un homme à tête d'animal et debout sur un char attelé de deux chevaux ; devant lui la figure d'un archer qui chasse un troupeau de chamois. Sur l'autre on voit un archer à tête d'oiseau qui se tient derrière deux chevaux ; au-dessus des chevaux un scarabée qui vole, au devant une flèche et un second archer. Est-ce une scène mythologique ?

Les fibules ressemblent à un arc formé d'un fil de bronze et muni d'une aiguille. Cette dernière fait, en quelques exemplaires, une seule pièce avec l'arc. Il est curieux de noter qu'on a découvert une grosse fibule pareille à celle qu'on emploie encore de nos jours en Arménie pour attacher les bêtes aux mangeoires dans l'écurie.

Les épingles, en grand nombre et très variées, ont la tige de bronze percée d'un trou. La variation porte sur la forme de la tête. Chez les unes la tête n'est pas suffisamment marquée, chez d'autres elle est conique ou prismatique. Il y en a aussi à tête assez massive et lourde. Quelques-unes ont pour tête une figure d'oiseau. Souvent les épingles sont garnies de pendeloques et de différents ornements de bronze, tels que petits cylindres massifs de bronze ou clochettes suspendues à l'épingle par des chainettes.

Les boutons, d'une quantité énorme, servaient non seulement à fermer les vêtements, mais on les employait comme garniture pour vêtements aussi bien que pour les ceintures. Certaines tombes ont donné plus de 200 boutons. Quand à la forme, les boutons sont ronds, hémisphériques, en losange, en olive percée, etc....

La céramique constitue une partie considérable de l'inventaire sépulcral. Il y a des tombes d'où l'on a tiré jusqu'à vingt vases. A elles seules les fouilles de Lalayan ont donné 672 pièces de poteries sans compter ce qu'on a brisé pendant l'exhumation ou le transport. La poterie se divise en deux catégories suivant qu'elle est faite à la main ou au tour.

Les pièces de la première catégorie sont rudimentaires quant à la pâte et à la forme. Les cruches sont munies d'une anse, les écuelles plus nombreuses sont à fond plat ; les marmites ont différentes formes et il y en a qui ont des pieds. Aucune poterie à la main ne porte d'ornements.

Les pièces faites au tour sont beaucoup plus élégantes de forme, préparées d'argile plus fine. Les cruches ou vases pour l'eau ou le vin sont de différentes dimensions, de forme sphérique et légèrement conique à la partie inférieure, au col court et au fond plat.

Les marmites ou vases pour cuire sont assez larges et presque sphériques, à deux anses et à l'orifice serré ; la partie supérieure est marquée de lignes horizontales. Les plus petites n'ont qu'une anse ; il y en a qui sont sans anses. Une pièce accuse une curieuse forme, elle représente un quadrupède très ventru, bas sur pattes. Les coupes ont les formes les plus variées suivant la fantaisie du potier. Quelques-unes ressemblent à un verre, d'autres à un large gobelet cylindrique avec une longue anse. Un exemplaire a pour anse une figure de tête de cerf.

Les plats, d'un travail grossier, et les passoires ont la même forme. Les écuelles faites plus soigneusement sont ornées de moulures sur le bord. Les écuelles petites et profondes servaient de lampe à huile comme il est en usage encore de nos jours dans les villages arméniens.

Les fouilles ont révélé quelques autres objets dignes d'être signalés : miroirs de bronze, fragments de bride retrouvés dans les ossements de chevaux, une charrette et de nombreux tribula (1). Le tribulum présente une planche garnie de petites pierres aigües ou de dents de fer pour écraser les gerbes, ce qui est en usage actuellement en Arménie.

On a retiré aussi des tombes des restes d'étoffes en laine. Les empreintes que certaines étoffes ont laissées sur la rouille des armes de fer permettent de postuler l'existence de tissus de chanvre ou de lin. Les étoffes offrent nombre de variétés quant à l'épaisseur du tissu et à la finesse des fils. Des restes de cordons, de rubans et de lanières de cuir ont été également relevés. Les figures gravées sur les ceintures de bronze montrent que les vêtements n'étaient pas faits d'une seule pièce, mais cousus de plusieurs morceaux.

Cet aperçu rapide permet quand même de se faire une idée de la culture du pays. Avant de la caractériser, revenons d'abord à la question de la chronologisation des nécropoles fouillées.

---

(1) Tribulum (τρίβολον), instrument à broyer, à battre le blé.

J. de Morgan a essayé de les grouper en quatre classes et d'en faire remonter la plus ancienne au troisième millénaire avant notre ère. Son avis est que le cuivre et le fer ont été découverts en Arménie et que c'est ici que l'industrie du fer a pris naissance dès avant le vingtième siècle avant J.-Ch. Antérieurement le pays se trouvait à l'âge de bronze. Mais l'industrie du bronze n'était pas encore appliquée en Arménie. Le bronze, étant un alliage de cuivre et d'étain, ne pouvait être inventé que dans un pays qui possédait de l'étain. Or ce métal fait défaut en Arménie et dans toute l'Asie Antérieure. Pour s'en procurer il faut aller jusqu'en Chine. J. de Morgan reconnait la Chine comme la patrie du bronze. C'est de là que la connaissance du bronze est arrivée en Arménie. L'âge de bronze n'y a pas été de longue durée : il a cédé à celui du fer. Le savant français réserve à l'Arménie l'honneur de l'invention de ce métal. Comme la Mésopotamie ne possédait pas de mines, il admet que le fer lui venait de l'Arménie ; ni la Syrie, ni l'Egypte ne pouvaient le lui procurer, étant elles-mêmes également dépourvues de ce métal.

Or les fouilles ont constaté l'existence du fer en Chaldée à l'époque d'Akkad, sous Sargon I et Naramsin. Il s'en suit que l'Arménie se trouvait en possession de fer avant cette époque. Cela l'autorise à repousser l'âge de bronze, antérieur à celui du fer, vers le troisième millénaire.

J. de Morgan a oublié que les anciens connaissaient des gisements d'étain dans une région beaucoup plus proche que la Chine, notamment dans la Drangiane, province orientale de la Perse (1). Il en existait également dans les parages de l'Indus, et ce gisement était renommé par la haute qualité de l'étain (2). Ces mines pouvaient bien fournir leur produit à la Chaldée et à l'Elam pour fabriquer le bronze. L'étain porte le même nom en arménien, *anag*, en assyrien, *anaku* et en indien, *naga*. L'identité s'explique évidemment par l'emprunt, mais dans quelle direction ? Cela reste incertain (3). Le plateau arménien est trop

---

(1) S t r a b o n, XV. 2, 10. *γίνεται δὲ παρ᾽αὐτοῖς καττίτερος*

(2) *Géogr.* Armén., p. 39, éd. Soukri.

(3) *Anaku* signifie dans les inscriptions cunéiformes *plomb*. Le mot arménien *argic*, emprunt iranien, signifie *plomb* ; mais son équi-

peu exploré pour qu'on puisse conclure qu'il y manque des mines stannifères. Morgan admet lui-même la chance de révéler un jour des gisements d'étain oubliés depuis des milliers d'années (1).

Laissant de côté le problème compliqué et presque insoluble des origines de la métallurgie, il suffit pour notre but de constater que la civilisation en Mésopotamie et en Egée a coïncidé avec l'âge du bronze ; c'est dire que cette civilisation a été basée sur l'industrie du bronze. Dans le monde égéen l'âge du bronze a débuté au cours du troisième millénaire avant notre ère. En Chaldée le cuivre apparaît avec la première dynastie historique, vers 2500 (2). Le bronze est aussi connu : les casques, les haches, les pointes de lances, et d'autres armes, le tout en bronze, étaient habituels. L'Arménie ne pouvait, en vertu de sa situation géographique, rester à l'écart du mouvement culturel de la Mésopotamie. Naramsin a laissé une stèle à Pir Hussein, village près d'Amida (3). Les incursions assyriennes vers l'Arménie n'avaient-elles pas pour but, entre autres, de chercher le métal nécessaire ?

L'âge de bronze est suivi partout par celui du fer. La connaissance et l'emploi du fer se sont répandus peu à peu jusqu'au moment où il a ouvert une nouvelle époque du progrès de l'humanité. La Mésopotamie connaissait le fer depuis longtemps. Les Egéens en faisaient usage dès la fin du second millénaire avant J.-Ch. Mais l'industrie du fer l'a emporté sur celle du bronze vers le milieu du second millénaire en Mésopotamie et en Egée.

---

valent en persan moderne *arziz* a le sens *d'étain*. Le mot classique arménien pour plomb est *kapar*, qui rappelle le sumérien *Ku-Babbar*, argent. Le syriaque *awâra*, plomb, s'il remonte aussi au summérien, peut suggérer que la vocable sumérien se compose de *Kub* et *abbar* et que le syriaque a conservé le second élément.

(1) J. de Morgan, *Mission*, I, p. 35. cf. *l'Humanité préhistorique*, p. 125.

(2) King, o. c., p. 42.

(3) Naramsin vivait 3200 ans avant Nabonide contemporain de Cyrus (555-532), ainsi que le scribe de Nabonide (Nabûnaid) l'a calculé. King (*History of Sumer and Akkad*, 1910 ; p. 61) trouve cette date exagérée et propose l'an 2600. Selon Lehmann-Haupt (*Zwei Hauptprobleme der Babylonischen Geschichte*, p. 172 et suite) le scribe de Nabonide a commis une faute en écrivant 3200 au lieu de 2200.

Il doit en être de même en Arménie. La plupart des nécropoles explorées ont donné des mobiliers en bronze et en fer. Cela indique qu'elles appartiennent à la fin de l'âge de bronze ou au début de l'âge de fer. Certaines sépultures comportent des squelettes accroupis avec des objets de bronze et, en même temps, d'autres squelettes allongés et devant eux des armes de fer. Il est évident que les derniers squelettes avaient été introduits dans la tombe à une époque postérieure. Les tombes, assez rares, dont l'inventaire se compose exclusivement de bronze, sont certainement plus anciennes.

On n'a pas trouvé dans les ruines de Troie de traces de fer. Tiglatpalasar (1117-1080) ne mentionne pas non plus le fer parmi le butin qu'il avait fait pendant ses campagnes dans le nord de la Mésopotamie sur les frontières de l'Arménie (1). Mais Aššurnaṣirapli (884-859) atteste qu'il a rapporté du pays de Zawani, dans la région d'Amida, parmi un riche butin, aussi 300 biltu (talent) de fer *parzillu* (2). Les objets de butin, composés de différents ustensiles, étaient tous faits de *siparri*, bronze (ou cuivre). Tiglatpalasar avait employé des haches de bronze (ou de cuivre), *akkulat erê*, pour ouvrir un passage dans les montagnes de Kašiari (Masius), tandis que Aššurnaṣirapli disposait non seulement de haches de bronze, mais aussi de hachettes de fer, *kalabate parzilli* (3).

On peut dire que l'âge de fer est postérieur au XII[e] siècle avant J.-Ch. Les tombes de l'âge de fer en Arménie se divisent en deux groupes, suivant le style géométrique ou naturaliste des objets trouvés. Les ceintures de bronze qui portent des figurines humaines et animales s'offrent comme les premiers essais naturalistes. On a trouvé une certaine ressemblance entre le style

---

(1) B u d g e et K i n g, *Annals of kings of Assyria*, pp. 41 et 43.

(2) I b i d e m, pp. 238 et 347 etc. La liste de butin comprend 2 biltu *caspi*, 2 biltu *hurasu*, 100 biltu *anaku*, 200 biltu *siparri*, 300 biltu *parzilli*, 1000 dikar siparri, 2000 kapi siparri etc. Les métaux mentionnés sont : *caspi* argent, *hurasu* or, *anaku* étain ou plomb, *siparri* cuivre, *parzillu* fer. Le métal *eru* ne figure pas ici ; signifie-t-il cuivre et *siparri*, bronze ? La traduction anglaise rend l'un et l'autre tantôt par cuivre, tantôt par bronze. J. de Morgan a pris *siparri* cuivre pour fer d'après la traduction de J. Menant, ce qui a influencé ses conclusions. (*Missions*, I, p. 201).

(3) I b i d e m, pp. 39 ; 230, 331.

de ces ceintures et l'art dit Hallstattien. Cela a débuté au IX[e] siècle avant J.-Ch., ce qui contribue à dater les ceintures en les rapportant à l'époque urartienne qui commence du IX[e] siècle. Les boucliers de bronze du roi urartien Rusa II (680-645) et celui de Rusa III (605-585) représentent des spécimens admirables du même style naturaliste. On l'a retrouvé aussi en Osethie et au Taliche, ce qui a donné lieu de penser à tort à une invasion des Osèthes en Arménie au VII siècle (1). Il serait plus historique de rappeler l'invasion des Cimmeriens et des Scythes au même siècle. Une partie des Scythes resta cantonnée en Arménie dans la région de la Sakasène (2). Il est curieux que les ceintures gravées aient été excavées exactement dans les environs de la ville de Ganjak (Elisavetpol) qui correspondent à peu près à l'ancienne Sakasène.

Avec l'âge de fer on entre déjà dans la période historique. Les nombreux petits Etats de l'époque de Tiglatpalasar finirent par se réunir pour former l'Empire d'Urartu, IX[e]-VII[e] ss. On n'a révélé aucune tombe appartenant à l'époque suivante jusqu'aux premiers âges chrétiens. La pratique de l'inhumation aurait-elle été abandonnée sous l'influence du mazdéisme iranien ? La grande majorité des tombes excavées se rapportent à la fin de l'âge du bronze. Elles présentent la culture du pays à cette époque sous les traits suivants : la tombe, étant considérée comme une demeure pour la vie d'outre-tombe, permet de se faire une idée de la maison d'habitation dont la tombe n'était évidemment qu'une copie. Cela veut dire qu'on construisait des maisons de grosses pierres ajustées entre elles sans mortier. Il y avait également des maisons souterraines. L'inventaire domestique se composait surtout d'ustensiles en céramique. Les pièces excavées en grande quantité prouvent la richesse de la poterie et sa variété de forme et de couleur. Il y en a de toutes les grandeurs, depuis les cuillers jusqu'aux immenses jarres, et de toutes couleurs, noire, rouge, gris-verdâtre.

Les vêtements qu'on portait étaient courts, serrés d'une ceinture estampée avec pantalon volant et jambières.

Bijoux et parures étaient en honneur tant chez les femmes

---

(1) M o r g a n, *Missions*, I p. 204.

(2) S t r a b o n, XI, 8, 4.

que chez les hommes. Dans une tombe, le corps de la morte était chargé de toutes sortes d'ornements : boucles rondes aux oreilles, deux colliers au cou, une ceinture de bronze avec deux pendentifs, l'un en forme de clochette, l'autre figurant un cygne ; la main gauche était munie de huit bracelets, plats et ronds ; les doigts portaient trente bagues ; deux bracelets ornaient les pieds. Dans la même tombe on a recueilli un poignard, ce qui témoigne que la morte était une personne privilégiée, peut-être une princesse.

Les grains de diverses matières et la verroterie constituaient un ornement préféré. Les miroirs de bronze, les épingles et les pendeloques variées faisaient partie nécessaire de la toilette féminine. Le diadème, formé d'une large bande de bronze se rétrécissant vers ses extrémités, ne semble pas être une coiffure commune, mais plutôt réservée aux personnes de haute situation.

L'abondance des armes ne peut s'expliquer que par le caractère combattif et guerrier de la population du pays à cette époque. La chasse, au faucon surtout, n'était point négligée.

Les tribula attestent bien la pratique de l'agriculture. Les ossements sont la preuve de l'élevage des animaux domestiques tels que chevaux, boeufs, vaches, moutons, porcs, chèvres, buffles et volaille.

La métallurgie avait atteint un certain degré de progrès. Le bronze, le cuivre, le plomb, l'argent et le fer, étaient connus L'or était rare. On connaissait l'art de couler, marteler, étirer et forger.

Une documentation quelconque sur la vie politique et sociale fait complètement défaut. La population était probablement répartie en tribus et en clans. On peut présumer l'existence d'une confédération ou d'un groupement des tribus. Le pays opposa à Tiglatpalasar une coalition de 60 roitelets ; et ceux-ci ne composaient pas toute la force du plateau arménien.

Le mode de sépulture, tout individuel, est l'indice que le régime tribal a été décomposé pour faire place à la famille. Le mobilier funéraire prouve à son tour que d'après les croyances existantes le défunt continuait à vivre dans sa tombe. On le croyait sujet à la faim et à la soif. Le sépulcre n'était jamais

clos. On se bornait à en rendre l'entrée difficile pour le garder contre les bêtes de proie et les voleurs.

Si les grandes figures en pierre représentant des poissons (1) qui ont été signalées dans la même région où les fouilles ont été exécutées, appartiennent à l'époque dont il est question, on aura la notion nette d'un culte que le pays pratiquait dans les temps reculés.

Ajoutons que dernièrement on a découvert un ou même deux systèmes d'écriture ou de signes énigmatiques gravés sur les roches dans la région de Garni et sur les parois d'une caverne dans les environs de Thaline, ainsi que dans quelques autres endroits. On prétend que ces écritures appartiennent à l'époque antérieure à l'empire urartien (2).

Une des précieuses découvertes dues aux fouilles, ce sont les crânes humains, dont l'étude peut jeter quelque lumière sur la race des habitants du pays.

Les fouilles de 1887-1888 ont donné une dizaine de crânes. En 1893 on a mis au jour sept crânes masculins et deux féminins. En 1906, treize crânes ; en 1908, trente-sept, dont vingt-quatre d'hommes et treize de femmes. Malheureusement les ossements étaient pourris à un tel point qu'on ne saurait les toucher sans les réduire en poussière. Ceux d'entre eux qui avaient été placés dans le sol sableux se sont mieux conservés.

L'anthropologie tend à caractériser et classer les races humaines d'après la forme des têtes. Son principal criterium est l'indice céphalique. Ainsi nomme-t-on le rapport de la largeur de la tête à sa longueur, ou la proportion entre ses deux diamètres : en admettant la longuer 100, la largeur sera exprimée par une fraction de 100. Plus la tête est large, plus l'indice céphalique s'accroit. Si l'indice dépasse 80, c'est que la tête est brachycéphale ; s'il est au-dessous de 75, la tête est dolichocéphalique. L'indice entre 75 et 80 caractérise une mésocéphalie.

Les crânes des fouilles de l'année 1908 au nombre de 37

---

(1) Il est préférable de les appeler *dzukn* poisson, que *višap* qui signifie dragon. Peut-être y est-il un rapport entre *dzukn* et *daggon*, *dag* des Philistins.

(2) La découverte a été annoncée dans le journal « *L'Arménie Soviétique* » —*Xorhrdayin Hayastan*, 29 décembre 1926 et 4 janvier 1927 ; voir le compte-rendu dans la *Revue des Etudes arméniennes*, t. VII, fasc. 2 (=1927), p. 291.

ont été l'objet d'une étude approfondie par un spécialiste (1). On est arrivé à la conclusion que ces crânes marquent une dolichocéphalie nettement prononcée. L'indice céphalique des crânes masculins se réduit à 72,7 et celui des crânes féminins à 76, 3. L'indice facial a donné 55,4 et 53,2 ce qui rattache les crânes au groupe des leptoprosopes. D'après l'indice nasal 43,5 et 47 ; ils sont leptorhiniens ; et l'indice de l'orbite 83,5 accuse plutôt un microsème.

Tout cela est caractéristique pour la dolichocéphalie et prouve que les habitants de l'Arménie à l'époque en question formaient une race à crâne allongé.

L'anthropologiste italien Sergi a démontré que le monde méditerranéen a été occupé primitivement par une race dolichocéphale, dite *homo méditerraneus*. L'Asie Mineure au contraire, était habitée, d'après le même savant, par une race brachycéphale (2).

L'Anglais Ripley ne partage pas la théorie de Sergi. D'après lui la plus ancienne couche ethnique en Asie Mineure appartenait également au type dolichocéphale et représentait un rameau de la même race méditerranéenne. C'était aussi le cas pour l'Europe entière (3).

Si cet avis est justifié, il y a raison d'admettre que les dolichocéphales de l'Arménie faisaient partie de la même race méditerranéenne. La domination des dolichocéphales coïncide avec l'âge de bronze, alors que l'âge suivant, marqué par l'industrie du fer, est l'ère de la civilisation de la race brachycéphale à qui appartiennent aussi les peuples de Naïri et d'Urartu.

---

(1) B o u n a k, *Russkij antropologičeskij journal*, (Journal russe d'Anthropologie) 1929, XVII, fasc. 3—4. v. L a l a y a n: o. c. p. 219.

(2) S e r g i. *Europa, l'origine dei populi europei*, Turin, 1908.

(3) W. R i p l e y, *The races of Europe*, p. 448.

CHAPITRE II

L'ARMENIE AUX HAUTES EPOQUES

1. Les grandes lignes de l'Histoire de l'Orient.

L'âge de la civilisation mésopotamienne, dans l'état actuel de nos connaissances, dépasse à peine le seuil du troisième millénaire avant notre ère. Les ténèbres qui planent sur l'humanité au-delà de 3000 ne sont pas encore percées par la lumière historique.

La plus ancienne civilisation, celle qui s'appelle suméro-akkadienne, embrasse le troisième millénaire tout entier. Ses créateurs étaient les Sumériens et les Sémites akkadiens, qui n'allaient pas, si graves que soient les revers de la fortune, lacher l'hégémonie politique et culturelle de l'ancien monde durant mille ans, de 3000 à 2000 av. J.-Ch.

Au début du deuxième millénaire, de nouveaux éléments ethniques apparaissent sur la scène et déplacent le centre de la domination politique.

Quel était l'état de l'Arménie à l'époque suméro-akkadienne ? Faisait-elle partie du monde civilisé et quel était le nom qu'elle portait dans ces temps lointains ? Au fond, on n'en sait absolument rien. La documentation à ce sujet fait défaut. On a retrouvé la stèle de Naramsin, un des proches successeurs de Sargon d'Akkad, près d'Amida (Diyarbekir) au village de Pir-Husseïn, mais nous ne sommes ici qu'au pied du plateau arménien (1).

---

(1) L'existence de la stèle ne sert pas encore de preuve que Naramsin ait conquis le pays jusqu'à Amida. Il est possible que le roi d'Akkad ait érigé la stèle au cours d'une incursion, tout comme Tiglatpalasar I a laissé sur le sol arménien, près de Melazgerd, le souvenir de sa cam-

Certains documents mentionnent un pays nommé Tugriš qu'on a voulu dernièrement identifier avec l'Arménie. Sargon d'Aššur (1980-1948), distinct de Sargon d'Akkad (2633-2579), rapporte dans une de ses inscriptions qu'il a subjugué les pays « depuis la mer d'en-bas jusqu'à la mer du soleil couchant » et qu'il les a couverts d'un réseau de routes.

Les pays en question sont : Aššur, Akkad, Amurri, Anzan, Elamtu, Marḫaši, Lullubi, *Tugriš* et Subartu. Ils sont tous connus, sauf Tugriš. Placer ce pays en Arménie serait contraire au contexte, d'après lequel les neufs pays nommés étaient tous situés entre la mer d'en-bas, c'est-à-dire le golfe Persique et la mer de l'Occident, la Méditerranée. Cela n'autorise qu'à chercher le Tigriš soit dans les montagnes frontières de l'Elam, soit à l'Ouest de l'Empire, dans la région d'Amanus (1).

Hammurapi (1955-1913) mentionne Tugriš avec Gutium et

---

pagne victorieuse contre les rois de Naīri, sans pouvoir conquérir tout le pays. Peut-être la stèle a-t-elle été apportée, comme butin, de Babylone où elle était primitivement élevée, cf. H a l l, *The ancient history of the Near East*, p. 186, note 2.

(1) Ce document est une tablette de Šarrukin-Sargon d'Aššur qui n'est pas encore publiée, mais dont E. F o r r e r s'est servi dans son article documentaire sur l'histoire de l'Assyrie dans le *Reallexikon der Assyriologie*, I, pp. 239-243. La tablette porte une liste des pays de l'empire de Sargon avec l'indication en *ribit* de la longueur des routes dans chaque pays ; *ribit*, pl. de *beru*, « double-heure » est une mesure d'à peu près 10 km. 600 m. (plus exactement 692 m. d'après Thureau-Dangin, *Revue d'Assyriologie*, XVIII, p. 133). Ainsi 1) Aššur a 120 r. = 1275 km. ; 2) Akkad, 180 r. = 1903 km. ; 3) Anzan, 90 r. = 952 km. ; 4) Elam, 90 r. = 952 km. ; 5) Marḫaši, 40 r. = 425 km.; 6) Lušlubi, 90 r. = 925 km. 7) *Tugriš*, 60 r. = 638 km. ; 8) Šubartu, 120 r. = 1275 km. D'après E. Forrer, ces pays sont respectivement l'Assyrie, la Babylonie, la Perse avec Carmanie, la Susiane, la Médie Occidentale, l'Atropatène, l'Arménie, la Mésopotamie et la côte de Syrie. Il n'explique pas les raisons qui l'ont amené à ces identifications, ni le parti qu'on peut tirer de ces chiffres embarrassants. La valeur réelle de ces données n'est pas à exagérer : trois pays ont 120 ribit, trois autres 90 ; l'un a 180 (2 fois 90) ; Tugriš a 60 (la moitié de 120), Marḫaši, 40 r. (peut-être 30, dans lequel cas on aura partout des multiples de 30). De pareilles données ne peuvent être employées avec utilité. E. W e i d n e r, *Die Inschriften der Altassyrischen Koenigen*, p. 24, a raison de placer Tukriš=Tugriš dans les montagnes voisines de l'Elam.

Subartu au nombre de sept pays montagneux (1). Šamši-Adad I (1879-1847) connaît plusieurs rois de Tugriš en disant qu'il reçut « le tribut des rois de Tugriš et des rois du Haut-Pays dans sa ville d'Aššur » (2). On a admis que sous le nom de Haut-Pays s'entend le pays qui porte le même nom dans les textes hittites et qu'on place dans l'Arménie Mineure ; de là provient l'idée de reconnaître en Tugriš la Grande Arménie. Pourtant il est fort discutable que Šamši-Adad I ait poussé ses armes aussi loin que la Petite Arménie. Le Haut-Pays ne peut signifier ici autre chose que la région adjacente de Tugriš au nord de l'Elam ou de l'Amanus (3).

Dans la même inscription de Sargon d'Aššur où il est question de neuf pays, on énumère les provinces d'Aššur au nombre de six : Mari de Zupri, Rapigum, la région du Tigre ou l'Aššur proprement dit, Arrapha jusqu'a Lubdi, Lullubi et Armani de «Simesi». Arrapha est la région de Kerkuk, Lullubi, la province de Suleimaniè et Armani de Simesi se trouve au sud de Lullubi et d'Arrapha, donc dans la région de Ḫanekin.

Armani n'a aucun rapport avec le nom d'Arménie ; il faut s'abstenir de pareille tentation. Retenons l'attention sur Zupri qui apparaîtra plus tard sous la forme de Supri, pour désigner une région sur la frontière de l'Arménie. Lubdi aussi sera le nom d'une région en Arzanène sous Assarhaddon (681-669). Simesi est le nom du défilé que le turtan de Salmanasar III traversera en venant de Gilzan, par Parsua et Namri, pour rentrer dans la capitale. Le défilé de Simesi revient plus au nord que la région de Ḫanekin. Le mouvement des termes ethniques ou géographiques, vers le nord, comme Supri, Lubdi, Simesi, mérite une attention particulière. Même à la lumière de ce phénomène, Armani ne peut pas être rapproché d'Arménie, car Armani est une autre forme de Ḫalman.

Un autre pays portant le même nom d'Armani est connu sur les frontières occidentales de l'empire de Sargon d'Akkad.

---

(1) E. Weidner, *Die Inschriften der Altassyrischen Koenigen*, p. 243.

(2) *Ib.*, p. 245.

(3) E. Forrer identifie les deux Haut-Pays, tandis que P. Haup, *Akkadische und Sumerische Keilschrifttexte*, p. 41, croit que le Haut-Pays des Assyriens est identique à l'Elam.

Il se trouve dans un document où il est question d'une coalition de dix-sept rois contre Naramsin, le troisième successeur de Sargon d'Akkad, donc vers 2550. La liste des coalisés nous est conservée et nous la rapportons ici en note (1). On y voit que le cinquième coalisé est un roi du pays *Hitti* et le onzième, Madakina, roi du pays *d'Armani*. Le site précis est difficile à fixer ; il faut le chercher dans le nord de la Syrie. Cet Armani peut bien être une autre forme de Ḫalwan (Alep), tout comme Armani de Simesi est celle de Ḫalman. Mais on l'identifie, avec plus de raison, paraît-il, à l'Hermon, nom biblique (2).

Nous sommes en fait en pleine obscurité au sujet du nom et du sort de l'Arménie à l'époque sumero-akkadienne (3).

Rappelons que la langue arménienne a conservé quelques vocables dont l'existence est attestée dans les documents de cette époque. En Asie Mineure, il y avait à cette même époque une colonie sémitique composée de marchands (*tamkare*). Mécontents du prince indigène Nur-Dagan, prince de la ville de Purušḫanda, les marchands demandent par des envoyés (*sukallu*) l'intervention de Sargon d'Akkad (2633-2579). La demande est acceptée :

---

(1) La coalition se compose de : 1) Annaila, roi de Gudusua (ou Gusua) ; 2) Busna, roi de Rakki ; 3) Lapanila, roi d'Ulliwi ; 4) ...n'pala, roi de...; 5) *Pamba, roi de Hatti;* 6) Zipani, roi de Kaneš; 7) Rur..., de (Purušḫanda) ; 8) Huwaruwa, roi d'Amurru ; 9) Tissenki, roi de Parasi ; 10) ... ...; 11) *Madakina, roi d'Armani;* 12) Kippu, roi des cèdres, Amanus; 13) Tassi, roi de...; 14) Ur-harak, roi de Larak; 15) Ur-banda, roi de Nikki ; 16) Illušḫumali, roi de Turki ; 17) Tisbinki, roi de Kursaura. E. Forrer, *Die Boghazkoi-Texte in Unschrift*, II, p. 2. Sayce, *IRAS*, 1928, p. 206. Hrozny, *Archiv. Orientalni*, I, n° 1.

(2) E. Dhorme, *Revue Biblique*, 1929, p. 132 ; aussi *l'Evolution religieuse d'Israël*, du même auteur, 1, *La religion des Hébreux nomades*, p. 170. Rappelons qu'une localité nommée Arman-Akarsali est mentionnée dans le traité que Adad-Nirarî I (1336-1305) conclut, après une guerre victorieuse, avec le roi de Babylonie et d'après lequel la frontière entre les deux pays passait par la ligne de Pilaski-Arman-Akarsali-Lulume (Lullubi). L. W. King, *The Annals of the Kings of Assyria*, p. XXXII.

(3) E. Weidner, Der Zug Sargons von Akkad nach Kleinasien, 1922 dans *Boghazköi Studien* ; le texte déchiffré et traduit. E. Dhorme, *Revue Biblique*, 33, 1924, pp. 5-22, traduction française avec commentaires reproduite par L. Delaportes, *Les Hittites*, p. 38 et suiv. dans *L'Evolution de l'Humanité*.

le roi akkadien se met en campagne, arrive à la ville de Purušhanda, la prend et ramène à la raison l'oppresseur Nur-Dagan. Sargon profite de l'occasion et fait transporter dans son pays quelques plantes, arbres frutiers et arbres ordinaires, y compris: *hashuru*, *tittu*, *salluru*, *sirdu* (1). Ce sont les mots conservés en arménien : *hndzor-pomme*, *t'ut'-mûre*, *salor* ou *šlor-prune*, sird-στοιβή. C'est un fait d'extrême importance et qui, avec d'autres éléments lexiques du même caractère, servira en quelque sorte de torche pour jeter la lumière sur le caractère raciale de la population préarménienne de l'Arménie.

Le deuxième millénaire se signale par l'hégémonie de nouveaux éléments ethniques. Les Hittites entrent en scène en Asie Mineure, les Ḫurrites en Haute-Mésopotamie ou en Šubartu, comme disent les Assyro-Babyloniens ; enfin, les Kassites envahissent la Basse-Mésopotamie ou Babylonie.

Ce qui importe surtout, c'est qu'avec ces peuples la race indo-européenne sort de la pénombre de l'histoire pour donner au monde la première preuve de son génie organisateur. Cela ne veut point dire que les Hittites, les Ḫurrites et les Kassites fussent tous indo-européens. Il faut reconnaître qu'on ne sait encore rien sur l'origine de ces peuples. On constate que la couche supérieure, la classe dirigeante, chez eux, était constituée d'éléments indo-européens, qui ont servi de ferment pour créer un grand mouvement politique. On peut concevoir le vif intérêt que présente ce fait pour l'histoire de la future Arménie, pays voisin et de langue indo-européenne. La domination hittite et ḫurrite a duré jusqu'à 1200 avant J.-Ch. et a été renversée sous les coups de la véritable invasion des Indo-Européens en la personne des Phrygiens, dont faisaient partie les Arméniens.

Que savons-nous sur l'Arménie durant l'époque de 2000 à 1200 ? Il est indispensable de retracer le cadre des événements de l'époque, l'histoire des Hittites et celle des Ḫurrites, avant de s'arrêter sur le sort de l'Arménie au même moment.

Parmi les coalisés contre Naramsin, nous avons cité plus haut un certain « Pamba, roi du pays de Ḫatti ». C'est la plus ancienne mention du Ḫatti, un des petits états de l'Asie Mineure avec lequel les marchands sémites de Kaneś (près de Césarée)

---

(1) N. Adonz, *Emprunts de haute époque en arménien* (*Revue des Etudes Indo-européennes*), t. 1, 1938, fasc. 2-4, pp. 457-467.

entretenaient des relations commerciales. Plus tard, sous Sargon d'Aššur (1980-1948), donc au début du deuxième millénaire, on voit les petits États asianiques en lutte contre des éléments d'origine indo-européenne. D'où et quand ceux-ci sont arrivés, on l'ignore. Ils sont là, semble-t-il, depuis peu de temps. Pas nombreux, mais bien armés et possédant une cavalerie — le cheval étant jusque là inconnu dans le pays — les nouveaux venus s'emparent du pouvoir et même imposent leur idiome à la population indigène. De la sorte les Hittites se trouvent indo-européanisés, devenus Néo-Hittites. Il est convenu de les appeler Hittites et, pour les distinguer des anciens ou véritables Hittites, on donne à ces derniers le nom de Proto-Ḫittites.

L'évolution politique de l'Asie Mineure offre un aspect à peu près analogue à ce qui s'était passé en Babylonie. Les éléments indo-européens joueront le même rôle dans le milieu hittite que les Sémites chez les Sumériens. Tout comme les Sémites ont réuni les cité-états des Sumériens pour créer le régime monarchique, les Indo-Européens feront la même chose envers les petites principautés asianiques et fonderont une puissante monarchie.

Le plus ancien roi hittite connu est *Pitḫanu*, roi de *Kuššar* (1) et c'est lui qui inaugure la politique d'unification du pays. Anitta, son fils et successeur, contemporain de Sargon d'Aššur, rapporte que son père a fait la guerre contre le roi de Nesa (2) et l'a emmené, comme prisonnier, à sa résidence. Anitta lui-même a combattu quatre rois : *Piuśta*, roi de *Hattuś* ; *Huzziia*, roi de *Zalpuwa* ; le roi de *Purušhanda*, et le roi de *Salatiwara*. Tous ces pays ou cités nous sont connus d'après les tablettes de Kanèš de l'époque de Sargon d'Akkad. Anitta les a réduits en vassalité et a pris le titre de grand roi (3).

Tuthaliia I succède à Anitta sur le trône et le remet à son fils Pusarma ; le fils et successeur de ce dernier, Labarna, se distingue comme grand guerrier ; il fait la conquête de plusieurs

---

(1) Kuššar est probablement identique à Kussaura des *Tablettes de Kaneš* ; nom conservé dans le Garsauritis et Garsaura-Archelais sur la pointe S-E du la Tatta (Tuzgöl).

(2) Nesa est Nyssa, patrie de Grégoire de Nysse.

(3) Le texte d'Anitta, traduit par Hrozny dans *Archiv Orientalni* I (1929), pp. 273-299.

cités, comme *Wilusa, Hupišna, Tuwanuwa, Nenašša, Landa, Zallara, Paršuhanta, Lusna.* Le site de ces localités n'est pas connu, sauf celui de Tuwanuwa, identique à la Tyane des auteurs classiques. L'unification du pays était presque réalisée sous l'égide de Labarna. Aussi la tradition lui attribuera-t-elle l'honneur d'être le véritable fondateur de l'Empire hittite.

Ḫattusil, son fils, pense déja à l'extansion vers la côte de la Syrie. Il marche contre Ḫalpa (Alep), mais n'arrive pas à s'en emparer et périt, semble-t-il, dans cette campagne.

Mursil I venge la mort de son père, prend Ḫalpa et déporte la population pour l'installer dans son pays. Il se sent assez fort pour s'engager dans un raid hardi sur Babylone : « l'homme de Ḫatti marcha contre Akkad », dira de lui la chronique babylonienne (1).

Mursil I a dû se battre aussi contre les gens du Ḫurri, probablement au cours de la campagne contre Babylone. Retenons que c'est la première mention des Ḫurrites. Le roi hittite est assassiné par le mari de sa soeur Ḫarapsili, Ḫantili, qui monte sur le trône. Il continue la guerre en Syrie et en vient aux mains avec les Ḫurrites. Au nord il attaque les Kaskas (ou Gasgas), tribus montagnardes, qui apparaissent ici pour la première fois, mais qui ne cesseront pas de troubler par leurs incursions dévastatrices le pays de Ḫattuš. Ḫantili entre aussi en conflit avec une reine qui s'appelle Šugza. Après sa mort, son fils et successeur tombe sous la glaive d'un usurpateur nommé Zidanta. Mais celui-ci est assassiné par son fils Ammuna, à qui succède Huzziia, son fils. Télépinu, mari de la sœur de Huzziia, Ištapariia, tue Huzziia et s'empare du pouvoir (2).

Télépinu est l'auteur du texte qui nous documente sur les rois précédents (3). Il régna jusqu'en 1650. Après lui on n'entend plus rien des rois hittites durant environ deux siècles. L'em-

---

(1) On place généralement ce raid en 1806, mais Poetze, *Hethiter, Churriter und Assyrer*, p. 53, partisan de la chronologie courte, propose l'an 1758.

(2) King, *Chronicles concerning early Babylonian kings*, vol. II, 1907.

(3) *Boghazköi-Studien*, F. Hrozny. *Hethitische Keilschrifttexte aus Boghazköi* ; Nr. IV. *Eine inschrift des Königs Telibinus der ältesle hethitischetext*, pp. 90-129.

pire hittite disparait ou plutôt se réduit à un Etat provincial. Mais il ne resurgit au premier quart du XVe siècle: *Tuthalija II*, en scène depuis 1475, fonde le second empire qui durera jusqu'à 1200 av. J. Ch. Pour distinguer les deux époques de la vie politique de Hittites, on appelle la première, l'Ancien Empire, fondé par Pithana et la seconde, le Nouvel Empire. L'Ancien Empire dura de 2000 à 1650 environ, le Nouvel Empire de 1470 à 1200.

L'éclipse de l'état hittite dans l'intervalle de 1650 à 1475 coïncide avec la sombre époque des Hyksós, et tient évidemment à leur invasion dévastatrice. L'origine de ces peuples mystérieux reste toujours dans le domaine des hypothèses. Le plus récent traitement de la question tend à mettre en vedette les Ḫurrites, nation asianique, mais commandée par des chefs indo-européens. D'après cet avis qui gagne chaque jour davantage du terrain, la conquête de la Haute-Mésopotamie par les Ḫurrites, l'invasion des Hyksós en Egypte et l'installation des Kassites en Babylonie sont étroitement liées entre elles comme les effets d'un même phénomène, à savoir l'irruption des Indo-Européens de la branche orientale en Mésopotamie peu après l'apparition des Indo-Européens de la branche occidentale chez les Hittites.

Les envahisseurs organisent les Ḫurrites, tout comme leurs frères occidentaux l'avaient fait à l'égard des Hittites, détruisent le royaume d'Aššur et se rendent maitres de la Mésopotamie depuis l'Amanus jusqu'à la chaîne du Zagros. Ils repoussent les Hittites de la Syrie du nord et les tiennent en respect dans la boucle de l'Halys. Ce sont eux également qui fomentent le mouvement des Hyksós et les lancent sur l'Egypte. Lorsque les Pharaons secouèrent le joug des Hyksós, ils portèrent leurs armes jusqu'au nord de la Syrie et firent la guerre contre les rois de Mitanni. Ils considéraient par là que le fléau des Hyksós était venu de ce côté et qu'il fallait le combattre à sa source pour empêcher le retour de pareilles aventures. Autant dire qu'ils tenaient les Ḫurrites pour instigateurs de l'invasion barbare en Egypte, les Mitanniens n'étant qu'une branche du peuple ḫurrite. Cela renforce la théorie que les Ḫurrites avaient constitué un important facteur historique en Haute-Mésopotamie dans la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère.

En tout état de cause, au sortir de la trouble époque des

Hyksôs, les Hurrites concentrent leurs forces et créent un puissant empire au coeur de la Haute-Mésopotamie, ayant la région de *Harran* (Osrhoène) pour centre. C'est l'empire du Mitanni.

En Egypte règne la 18-me dynastie, en Babylonie, la dynastie des Kassites. En 1473, lors de la campagne de Thutmès III contre Kargamiš, le roi de Hatti lui envoie des présents. Le nouvel empire hittite entre en scène et revendique ses possessions de jadis dans la Syrie septentrionale. C'est la lutte contre le Mitanni. Ce dernier, qui affrontait en même temps les attaques des Pharaons, comprit bientôt que la menace du Hatti était plus réelle et plus dangereuse que celle d'Egypte. Dès lors le Mitanni croit indispensable de solliciter l'amitié des pharaons comme appui contre les Hittites.

Le roi de Mittanni *Artatama* (1430-1405) donne sa fille en mariage à Thutmès IV (1420-1411). Les Hittites enlèvent au Mitanni ses possessions en Syrie. Le petit fils d'Artatama, *Tušratta*, marie sa fille Taduhepa à Aménophis III (1412-1376). L'alliance de l'Egypte ne sauva d'ailleurs pas le Mitanni. Par malheur pour ce dernier, l'Assyrie se soustrait à ce moment à la suzeraineté mitanienne et prend le pas sur lui. Serré de deux côtés par les Hittites et par les Assyriens, le Mitanni languit peu a peu et disparaît définitivement vers 1300, laissant sa succession à l'Assyrie.

Le duel pour la suprématie s'engage maintenant entre deux anciens partenaires, Ḫatti et Aššur. Pourtant de graves événements viennent changer le cours de l'histoire et mettre fin à la concurrence du Ḫatti et d' Aššur. L'invasion des Thraco-Phrygiens, nouveaux flots des Indo-Européens, engloutit dans son tourbillon l'Empire Hittite vers 1200 et arrête, pour quelque temps l'ascension de l'Assyrie, jusqu'à ce qu'elle reprenne sa place, dès le dixième siècle, parmi les Etats de nouvelle formation.

Il n'entre pas dans notre sujet de suivre même sommairement les péripéties de la lutte entre les Hittites, les Ḫurrites et les Assyriens, moins encore de désigner la part qui revient à la Babyonie et à l'Egypte dans cette lutte. Ce qui nous intéresse, c'est la situation de l'Arménie durant cette période, de 2000 à 1200 avant J.-Ch.

Ni du temps du premier empire hittite (2000-1650), ni à la

première époque ḫurrite (1800-1500) nous ne possédons rien sur l'Arménie. Mais l'époque hurrite présente toutefois un intérêt particulier de l'avis de quelques autorités qui considèrent le plateau arménien comme le berceau où plutôt l'habitat des Hurrites avant de descendre de là en Mésopotamie. Ils pensent aussi que l'empire d'Urartu représente les derniers efforts du peuple hurrite pous s'assurer un foyer national.

Quand à la période du second empire hittite et du Mitanni, les documents cunéiformes fournissent des renseignements extrêmement curieux sur la partie occidentale de l'Arménie, Arzanène, Sophène et le pays en amont de l'Euphrate, la Haute-Arménie. Ces régions situées au carrefour de deux mondes rivaux, le monde hittite et le ḫurrite, ont joué un certain rôle, en défendant leur indépendance contre les ambitions de puissants voisins. Une de ces régions porte le nom suggestif de *Hayasa*, en quoi on a voulu reconnaître le nom national Hay des Arméniens. De là le haut intérêt que présente le Hayasa et qui nous oblige à exposer, avec une attention particulière, son histoire, avant de revenir à la question du rapport entre Hayasa et Hay.

Il serait utile de rapporter ici la liste des rois hittites sous le second empire (1475-1200) et celle des rois de Mitanni (1500-1300) pour faciliter l'orientation des lecteurs.

Rois hittites (1).	*Rois de Mitanni.*
1. Tuthaliịa II (1475).	1. Paṛsašatta (1500).
2. Hattusil II.	2. Saušsatar (1455-1430).
3. Tutḫaliịa III (1410-1390)	3. Artatama (1430-1405).
4. Suppiluliuma (1380-1346).	4. Sutarna (1387-1367).
5. Mursil II (1345-1320).	5. Tušratta.
6. Mumatalli (1293).	6. Mattiwaza.
7. Urḫi-tešup (1293-1286).	*Rois d'Assyrie.*
8. Hattusil III, frère de 6.	1. Aššuruballit (1362-1337).
9. Tutḫaliịa IV.	2. Adad-Nirari (1336-1305).

(1) La transcription des noms hittites aussi bien que ḫurrites est conventionnelle. Les uns préfèrent les rendre par les consonnes sonores : Dodhallja, Dušratta etc ; les autres croient que ces gens ne distinguaient pas les sons sonores et les sourds. L'avis de Thureau Dangin, *Syria*, 1931, n'est pas convaincant : — *pi* peut aussi aboutir à *wi*, comme par exemple c'est le cas en arménien, et l'écriture — *wi* ne postule pas la prononciation — *bi*.

10. Arnuwanda.	3. Salmanazar I (1304-1243).
11. Tuthalija V (1200).	4. Tukulti-Ninurta I (1).

Les premiers Royaumes en Arménie: *Hayasa, Išuwa et Alše*

Le pays de Hayasa apparait à la lumière de l'histoire dès de début du XIV siècle avant J.-C. sous le règne de Tuthalija III (1410-1390) et fait la guerre contre ce roi et ses deux successeurs pour la défense de son independance. L'histoire de ces conflits est racontée dans les *Annales* de Suppiluliuma, rédigées par son fils et successeur Mursil II, ainsi que dans celles de Mursil II lui-même. On trouve aussi des renseignements historiques très importants dans le traité conclu par Suppiluliuma avec le roi mitannien Mattiwaza et dans le traité du même roi avec Huqqana roi de Hayasa.

Ces documents permettent de dessiner l'histoire du Hayasa et aussi du pays d'Alše , voisin du Hayasa (2).

Les Annales de Suppiluliuma au début sont défectueuses.

(1) D'après Cavaignac, *Rha*, 1936, Suppiluliuma a régne de 1280 à 1260 et son successeur de 1260 à 1220.

(2) Les annales de Suppiluliuma ont été publiées par E. Forrer, *Die Boghazköi Texte in Umschrift*, dans *Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orientgesellschaft*, 42, 1926. Le texte transcrit est reproduit par E. Cavaignac avec la traduction française dans *Les Annales de Subbiluliuma*, Strasbourg, 1931. La traduction seule dans la *Revue des Etudes Anciennes*, 1930, p. 229 et sqq.

Les Annales de Mursil, publiées et traduites en allemand par A. Goetze, *Die Annalen des Muršilis*, dans *Mitteilungen der Vorderasiatisch - Aegyptischen Gesellschaft*, 38 *Band*, 1933, aussi par F. Hrozny, *Die ersten zehn Regierungsjahre des Königs Muršilis II*, dans *Hethitische Keilschrift-texte aus Boghazköi*, 1919, pp. 156-223.

Le traité de Suppiluliuma avec le roi Mattiwaza en langue akkadienne, publié avec traduction allemande par E. Weidner, dans *Politische Dokumente aus Kleinasien, Boghazköi-Studien*, herausgegeben von Otto Weber, 8 Heft., 1923.

Le traité du même roi avec Huqqana, en hittite, transcrit et traduit par Johannes Friedrich: *Staatsverträge des Hethitischen-Reiches*, dans *Mitteilungen d. Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesel.* 34 *Band*, 1930.

On y lit distinctement le nom du Hayasa ; ensuite il est question du peuple Kaska qui venait de prendre la ville de *Samuḫa*. « Mon père partit de Samuha » continue notre document. Comme c'est Mursil qui parle, « son père sera Suppiluliuma ». Un peu plus loin il dit : « Mon grand-père était en santé » ; c'est Tutḫaliia. Il s'en suit donc que Tutḫaliia avec son fils Suppiluliuma avaient entrepris une expédition militaire contre le Hayasa et les Kaskas. C'est la première campagne connue.

Après avoir repoussé les Kaskas, Tutḫaliia descend du Haut-Pays pour aller combattre les gens de *Masa* qui molestaient le *Kammala*. « Et tandis que mon grand-père, poursuivent les *Annales*, était dans le Kammala et que mon père était sous ses ordres, en arrière l'ennemi Kaska reprit les armes » et ravagea le pays de Ḫatti. Les incurseurs étaient les gens des deux villes, des Kaskas, *Gadhariia* et Gazzapas. Tutḫaliia revint de Masa, attaqua les envahisseurs et les mit en fuite.

« Après que mon grand-père fût parti de là, il alla au pays de Hayasa et mon père était à ses côtés. Quand mon grand-père fut arrivé au pays de Hayasa, (contre ?) lui *Karannis*, roi de Hayasa... (à) *Kummaha* pour la bataille »... la suite manque.

C'est la seconde campagne que le même roi Tutḫaliia mène, toujours avec le concours de son fils Supiluliuma, contre le Hayasa, dont le roi Karannis oppose de la résistance dans la ville de Kammaha.

Le nom du roi Karannis rappelle bien Karanitis, le canton de la ville de Théodosiopolis, arménien Karin (Karen) ; et Kummaha peut avec plus de certitude s'identifier à la ville de *Kammax*, dans le canton de Daranalis sur l'Euphrate.

Ce dernier point détermine la position géographique du Hayasa dans la vallée du Haut-Euphrate. Au nord de *Kammax*, le Hayasa confinait avec le pays de Kaska, qui s'étendait jusqu'à l'embouchure de l'Halys. Aussi Hayasa est-il toujours mentionné avec Kaska dans les opérations militaires des souverains hittites.

Le nom de Hayasa se lit encore dans un fragment en con-

Etudes : E. Forrer, *Hayasa-Azzi*, *Caucasica*, 9, 1931.
E. Cavaignac, *Le premier royaume d'Arménie*, *Revue Hittite et Asianique*, fasc. 17, 1934. Le même : *Subbiluliuma et son temps*, 1932, Paris.

nexion avec les mots : Tutḫaliịa, mon grand-père... Gantuzzili. Il s'agit évidemment d'une expédition dirigée contre Hayasa par le même Tutḫaliịa soutenu par Gantuzzilis, qui n'est pas son fils, mais sont général. Il est mentionné dans les *Annales* de Mursil comme l'un de ses généraux opérant contre Nuḫassi, la 7-me année de Mursil.

Les Annales de Suppiluliuma ne reviennent plus au Hayasa. Mais dans le traité avec Huqqana, Suppiluliuma relève quelques traits très intéressants et qui remontent également au règne de son père Tutḫaliịa. Le traité est rédigé à la première personne et c'est Suppiluliuma qui parle en s'adressant à Huqqana. Il lui rappelle le bon accueil qu'il lui a fait et qu'il l'a honoré, homme simple mais brave, en lui donnant sa sœur en mariage. Aussi Huqqana ne doit-il reconnaître personne sauf le roi soleil Suppiluliuma, son fils héritier ou ses autres fils ou ses frères, s'ils arrivent au pouvoir. Huqqana doit les défendre contre les usurpateurs. En retour Suppiluliuma s'engage à traiter de la même façon Huqqana et son fils et héritier. Leurs fils sont liés des mêmes obligations mutuelles. Suppiluliuma appelle en témoignage les mille dieux, qui surveillent l'exécution stricte du traité pour punir celui qui trahirait son serment et permettrait une infraction à ses engagements. Les dieux sont témoins aussi de la convention militaire par laquelle les deux côtés s'engagent à assurer le concours militaire contre les ennemis ; ils ont également l'obligation de se prévenir l'un l'autre en cas de conjurations dévoilées contre eux.

Ensuite Suppiluliuma donne une curieuse instruction à Huqqana à propos de son mariage avec sa soeur. Il lui parle ainsi : « Ma soeur que je t'ai donnée pour femme a elle-même « des soeurs et des demi-soeurs. Et celles-ci te sont apparentées « de par ton mariage. Or en pays de Ḫatti il y a une loi ; ne « touche pas tes soeurs et cousines. Ce n'est pas permis. Celui « qui se permettra une action pareille en Ḫatti, celui-là ne « vivra pas, il mourra ».

« Comme votre pays est peu civilisé, vous êtes habitués à « prendre vos sœurs et cousines. En Ḫatti ce n'est pas permis. « Si un jour une soeur, une demi-soeur ou une cousine de ta « femme vient chez toi, offre lui à boire et à manger. Buvez, « mangez, passez bien le temps. Mais ne la touche pas. Ce n'est

« pas permis, c'est un cas mortel. Ne l'essaye pas spontanément « et si quelqu'un t'insinue de le faire, n'écoute pas. Ne le fais « pas. Que cela te soit défendu sous serment.

« Prends bien garde aussi aux femmes du palais. De quel- « que femme du palais qu'il s'agisse, d'une femme libre ou d'une « esclave, ne l'approche pas, ne lui parle pas. Que ton serviteur « ou ta servante ne l'approche pas, prends-y bien garde. Quand « une femme du palais passe, prends garde à son chemin et dé- « tourne-t-en. Le cas suivant d'une femme du palais sera une « leçon pour toi.

« Qui était Mariya et pourquoi est-il mort ? N'avait-il pas « rencontré une esclave du palais, ne l'avait-il pas regardée ? « Or le père de moi, le Soleil, l'aperçut d'une fenêtre et lui dit en « colère : « Pourquoi as-tu regardé cette femme ? » Et Mariya « trouva la mort pour cette faute.

« Un cas qui a causé la mort d'un homme mérite que tu y « prennes garde.

« Quand tu seras retourné en Hayasa, ne touche pas aux « femmes de ton frère ni à tes soeurs. En Ḫatti ce n'est pas per- « mis. S'il t'arrive de revenir au palais, ne fais pas cette chose « qui est défendue. Tu ne dois pas non plus prendre une nou- « velle femme du pays d'Azzi et si tu en as déjà une, qu'elle soit « considérée comme ta concubine, mais ne la fais pas ta femme.

« Reprends ta fille que tu avais donné à Mariya et donne-la « à son frère. Et les gens qui ont été déportés de Hatti dans le « pays de Hayasa, renvoie-les ; restitue également les frontières « de Ḫatti. Celui qui ne rendra pas les déportés et les cache, tu « lui dis d'un air fâché : « Pourquoi ne les rends-tu pas ? »

La suite est abîmée, seule une partie est lisible. La parole y est adressé aux gens de Hayasa et à un certain Mariya. Ceux-ci doivent, à l'appel de Suppiluliuma, aller à son aide avec leurs fantassins et charretiers ; s'ils refusent et s'ils passent du côté de son rival, quel qu'il soit, le serment qu'ils ont prêté les fera périr avec leurs femmes, leurs fils, leurs maisons et leurs gens.

« Si vous, gens de Hayasa, me défendez amicalement à l'ave- « nir, moi aussi je vous défendrai, gens de Hayasa, Mariya et « ses aparentés parmi les gens de Hayasa ; je défendrai aussi le « pays de Hayasa. Si vous vous conduisez bien et défendez le « Soleil et les gens de Ḫatti, moi aussi, le Soleil, je vous dé-

« fendrai. Mais si vous me causez du mal, moi aussi, le Soleil, je « vous ferai du mal et moi, le Soleil, je serai quitte du serment « devant les dieux.

« Or entendez ces paroles que je vous impose sous le ser- « ment : Si vous, gens de Hayasa et Mariya, ne les observez pas, « que ce serment vous fasse périr, vous tous avec vos femmes, « vos fils, vos frères, vos soeurs, vos familles, vos maisons, vos « champs, (vos villes), vos vignes, vos déserts, vos bétails gros et « menus et toute votre possession ; et que vous soyez effacés de « la terre noire. Je ne ferai aucun mal aux gens de Hayasa, à « Mariya et au pays de Hayasa (1) »

Malheureusement le texte tel qu'il est, nous laisse dans l'incertitude sur plusieurs points. Quel est le rapport entre les trois personnes : Karannis, Mariya et Huqqana, et qui est le dernier Mariya ? Mariya avait été exécuté par Tutḫalija. Etait-il un successeur de Karannis ? A quelle occasion séjournait-il à la cour de Ḫatti ? Il avait sinon un fils, en tous cas un frère, celui qui devait prendre, sur l'ordre de Suppiluliuma, la femme de Mariya, une fille de Huqqana. Mariya étant victime d'une imprudence sans aucune portée politique, on espérait voir sur le trône son fils ou du moins son frère, tandis que c'est Huqqana, son beau-père, qui assura le pouvoir.

On est porté à croire que la mort violente de Mariya avait causé des troubles dans le pays de Hayasa et par suite le roi hittite est intervenu pour écarter l'héritier legitime au profit de Huqqana, qui, peut-être, pendant les troubles s'était montré partisan de Ḫatti.

Mais comment expliquer le fait étonnant que dans le traité conclu avec Huqqana le roi hittite s'adresse, à la fin du traité à un certain Mariya. A en juger d'après son nom, il appartient à la famille de ce Mariya qui avait été mis à mort à la cour hittite. On ne comprendra pas alors la préférence que Suppiluliuma venait de donner à Huqqana contre un membre de la famille régnante, tel Mariya, tout en restant en termes loyaux avec ce dernier au point de passer avec lui un contrat.

La question est embarrassante. On se demande si la dernière partie fait vraiment corps avec le traité de Huqqana et si

(1) J. Friedrich, o. c. pp. 107-136.

elle n'est pas un fragment d'un autre traité conclu avec Mariya, identique au premier Mariya, exécuté par Tutḫliia. Le texte du traité de Huqqana qui nous est conservé n'est pas authentique, mais c'est une copie postérieure faite sur un original fort défectueux suivant l'aveu du copiste (1). Il est possible que le copiste se soit embrouillé en confondant les deux documents distincts et ait rattaché le débris du contra de Mariya à celui de Huqqana.

Quant au caractère juridique du document qui nous occupe, c'est un traité d'alliance et non pas de vassalité, comme on le croit à tort. Malgré le ton, un peu tutélaire, dont parle Suppiluliuma, il traite Huqqana, en fait, d'égal à égal. Il n'y a rien dans le traité qui soit conçu à l'avantage du roi hittite. Aucune clause ne lui réserve quelque supériorité ou quelque avantage que ce soit. Tout est réciproque : l'amitié, le concours militaire, l'abstention d'hostilité, la fidélité au serment, au traité, les points essentiels du traité. Il n'est pas question de tribut ni d'autres engagements imposés à Huqqana à titre de vassalité. Rien ne prouve que le Hayasa ait été opprimé et réduit à la merci du Ḫatti. Au contraire Suppiluliuma ne dissimule pas que le Hayasa retenait encore les terres qu'il avait enlevées au Ḫatti et qu'il y avait aussi des déportés hittites dans le pays de Huqqana. Une clause du traité engage Huqqana à rendre les déportés et à se retirer des régions envahies.

L'empire hittite n'a en vérité réussi à désarmer ni le Hayasa, ni le pays des Kaskas, son voisin. On le voit aux prises avec ces deux pays sous Mursil, fils de Suppiluliuma, monté sur le trône après le court règne de son frère Arnuwanda. L'histoire des préparations militaires contre le Hayasa et les Kaskas a été rapportée par Mursil lui-même dans ses *Annales* (2).

---

(1) J. Friedrich, *o. c.* p. 105 ; *L. Forrer, ZDMG, N. F.*, 1, p. 181.

(2) Les Annales de Mursil sont connues en deux rédactions, l'une embrasse les expéditions que le roi a conduites lui-même au cours des dix premières années de son règne, ainsi qu'il le dit à la fin de ses Annales. Les savants appellent cette rédaction *Annales décennales*. L'autre rédaction plus détaillée comprend le récit de toutes les campagnes, conduites aussi bien par Mursil que par ses généraux pendant, paraît-il, tout son règne et s'appelle *Annales complètes*. Dans la première rédaction

Les six premières années du règne de Mursil ont été absorbées par des guerres contre le pays de Kaska au nord de Ḫatti et contre l'Arzawa, au sud. Il est hors de notre sujet de nous arrêter sur les détails. Signalons seulement les principaux points du théâtre de guerre. Les Kaskas ont envahi le pays frontière de Turmitta ; les villes de *Halila* et *Dudducka*, les fautrices des troubles, ont été ramenées à la raison par Mursil.

Le roi se dirige vers le pays d'*Isḫupitta*. La région de *Tipia* avec la ville de *Katḫaidduwa*, le pays montagneux *Asḫarpaia*, celui de Tarikarima, les régions de *Kamama*, de *Ziḫariia*, se sont révoltés tour à tour et ont été réduits par le roi hittite à l'obéissance.

Les Kaskas avaient occupé Asḫarpaia et coupé la ligne de communication avec Pala. Mursil les bat et retourne séjourner à *Ziulila*. Le cas de Tipia était le plus grave. L'annaliste fait remarquer que les villes des Kaskas n'étaient pas soumises au pouvoir d'un seul homme. Autant dire qu'elles ne présentaient pas encore d'organisation politique, mais formaient des tribus assez nombreuses, ayant chacune son chef. Un certain Piḫḫuniia réussit à unifier les clans dans la région de Tipia et a en disposer « à la manière d'un royaume », comme dit notre document. Piḫḫuniia poussa ses ravages jusqu'à la ville de *Zazzisa* et même occupa le pays d'*Istilina*. Mursil marcha contre lui, le battit et l'obligea à se soumettre. Après la ruine de Tipia, Mursil tourna ses armes contre Anniia, le roi d'Azzi. C'était la septième année de son règne.

Les peuplades des Kaskas étaient connues des Hittites depuis le premier empire hittite. Elles troublaient de leurs invasions fréquentes le Haut-Pays, c'est-à-dire le nord ou le nord-ouest du Ḫatti. Il s'ensuit que le pays des Kaskas occupait la région montagneuse longeant le littoral de la mer Noire entre les sources du Lycus et de l'Halys en Petite Arménie jusqu'à l'embuchure de ce dernier fleuve. Les endroits que nous venons de mentionner ne se laissent pas localiser. Il y en a qui sont connus depuis le

---

manquent les tablettes pour une partie de la 7me, toute la 8me et en partie de la neuvième années. La seconde rédaction est également lacunaire au début et après la 12me année ; les événements des années suivantes appartiennent aux années 19me à 27me ou, comme croient quelques uns, 16 à 24.

temps des colonies assyriennes en Cappadoce ; tels sont Turḫumit, Tuḫpia qui se trouvaient sur la grande route commerciale des caravanes assyriennes dans la région de Yozgat et Merrifon et qui sont identiques respectivement à Turmitta et à Tipia des Hittites. Les tablettes cappadociennes connaissent aussi la ville de Tawinna dont le nom rappelle bien Τηβέννα des Byzantins, un château où Grégoire le Taronite enferma le duc demissionnaire de Trébizonde en 1103. Mursil, après avoir soumis le Pala, s'arrêta sur le chemin de retour à Ziulila. Cela donne à penser à Zela, Zilé d'aujourd'hui et à Palalce (pour Palalca ?) une station près d'Amasia d'après la *Tabula Peutingeriana* (1).

De toute façon le voisinage des Kaskas avec la Petite-Arménie est hors de doute. Là le pays des Kaskas confinait avec celui du Hayasa. Aussi Mursil, dès qu'il en eut fini avec le dangereux Piḫḫuniia, chef des Kaskas, se porta-t-il contre Anniia, le roi d'Azzi, ou de Hayasa. Ces deux termes sont synonymes et s'emploient alternativement dans les *Annales de Mursil* dans le même sens territorial. Suppiluliuma, comme nous l'avons vu ci-dessus, mettait en garde le prince de Hayasa, Huqqana, de prendre une femme d'Azzi, c'est-à-dire de Hayasa.

Mursil écrit à Anniia que pendant le séjour de son père en Mitanni il avait attaqué la ville de *Dankuwa* et amené en Hayasa des prisonniers, du gros et du petit bétail et qu'il était temps de les rendre. Le roi d'Azzi lui répondit qu'il n'était point disposé à lui livrer les gens déportés.

Mursil de nouveau écrit à Anniia : « Je suis arrivé et j'ai campé à l'entrée de ton pays. Je n'ai pas attaqué ton pays et je n'ai pas emmené les habitants, non plus que du gros, ni du petit bétail. Mais tu as cherché querelle à moi, le Soleil, et tu es venu attaquer le pays de Dankuwa et tu l'as dépeuplé. »

Comme Anniia commençait à le menacer de son côté, Mursil ouvrit les hostilités, se mit en marche et s'arrêta devant la forteresse frontière d'Azzi, *Ura*, située sur un rocher escarpé. La suite manque : le sort d'Ura reste incertain.

L'année suivante, la huitième de son règne, Mursil partit de nouveau contre Anniia. Il lui envoya le même message au su-

(1) Cavaignac, *RHA* 1936, p. 173 cherche Pala au N.-O. de la capitale Ḫattuša, vers la Paphlagonie.

jet des habitants hittites déportés. Anniia promit d'accéder à sa demande ; le roi hittite, sans en venir aux mains, retourna pour célébrer la fête de la déesse Ḫepet de Kumanni.

La neuvième année, Anniia n'ayant pas tenu sa promesse, Mursil lui écrivit pour la troisième fois et sans résultat. Anniia entendait faire échange des déportés et refusait de livrer les Hittites avant d'avoir reçu ses propres sujets déportés.

Mursil partit pour Kizuwatna, au sud de son empire et Anniia profita de l'occasion pour prendre l'offensive, entra au Haut-Pays, ravagea la région d'Ištitina et mit le siège devant la ville de Kanauwara. Les troupes et les chars de Mursil cantonnaient alors dans le Haut-Pays sous le commandement du grand échanson Nuwanza. Le roi écrit à Nuwanza : « Voilà que l'en« nemi hayasien a pénétré par le Haut-Pays jusqu'à Ištitina, l'a « pillée et a assiégé la ville de Kanauwara. Conduit les troupes et les chars au secours, va à Kanauwara et chasse de là l'en« nemi ». Nuwanza se hâta au secours de la ville assiégée, mais au moment où il voulait engager le combat, les seigneurs lui demandèrent si l'on s'était assuré des présages par le signe du vol des oiseaux et des entrailles d'animaux. Le grand échanson en référa au roi à Kizzuwatna. Mursil demanda des oracles et envoya au général la réponse favorable par l'intermédiaire du prince Nana-lu-iš. Le roi se trouvait sur la route de Kargamiš lorsque le même prince arriva avec la bonne nouvelle : Nuwanza avait attaqué l'ennemi hayasien et avait mis en déroute son armée forte de dix mille hommes et de sept cent hommes de chars.

Le grand échanson avait certainement exagéré ses succès. Les événements qui suivirent prouvent que les forces d'Azzi n'étaient point écrasées. Le roi Mursil se prépara à aller en personne continuer la lutte contre l'ennemi. Dès qu'il eut réglé les affaires de Kargamiš, il retourna à Kizzuwatna. De là il se rendit à Tégaramma (1). Nuwanza, le commandant en chef de l'armée,

---

(1) D'après les *Annales complètes*, le roi serait venu à Tégaramma directement de Kargamiš, mais les *Annales décennales* indiquent que c'est de Kizzuwatna et non pas de Tégaramma qu'il projetait d'aller contre le Hayasa au pays d'Azzi. S'il ne s'agit pas dans le premier document de l'omission du nom de Kizzuwatna, Tégaramma serait un point du Kizzuwatna.

vint aussi avec ses toupes à Tégaramma. Le roi désirait entrer en campagne contre le Hayasa, mais ses officiers le lui déconseillèrent à cause de l'année qui touchait à sa fin. Mursil partit pour *Harrana* ; l'armée le suivit. La ville d'Iiaḫrissa et la région de *Piggainariessa* s'étaient révoltées et refusaient de lui livrer des troupes. Mursil marcha en hâte contre elles, fondit dans la nuit sur le pays de Piggainariessa, le mit à sac et regagna le jour suivant la ville de Iiaḫrissa et la traita de la même façon.

Le lendemain Mursil alla attaquer la ville de *Taplina*; en chemin il livra aux flammes la ville de *Tarkuma*. Les villes de Taptina, *Huršama* et Pikurzi s'empressèrent de déclarer leur soumission avec l'engagement de fournir des troupes. Le jour suivant le roi pilla les villes de Ḫaiseḫla et de Kantissisa et puit prit le chemin du retour par la ville de Hakpissa en Ḫattuša pour aller hiverner à *Ankuwa*.

Les Annales décennales n'indiquent pas le nom des villes que Mursil soumit après Piggainariessa. Elles disent que Mursil prit la ville de Iiaḫrissa, puis la ville de Piggainariessa, ensuite qu'il se jeta sur les villes des Kaskas, les vainquit et après avoir incendié Piggainariessa rentra chargé de butin à Ḫattuša.

Il en résulte que par les villes des Kaskas, il faut entendre les villes énumérées dans les *Annales complètes*, à savoir Taptina, Huršama, Pikurzi, Ḫaiseḫla et Kantissisa. Cela nous permet de tracer la route suivie par Mursil et en conséquence de nous orienter sur la région de la guerre.

Mursil est parti de Tégaramma, d'où il se porta à Harrana. Il est impossible de penser à Harran de Mésopotamie, comme on l'a fait. En effet Mursil venait de quitter Kargamiš pour Tégaramma ; valait-il la peine de faire un si long voyage pour retourner de nouveau dans la région de Kargamiš et même plus loin à Harran ? Mursil était arrivé à Tégaramma pour faire campagne contre le Hayasa et ce pays était fort loin de la Harran mésopotamienne. On est d'accord pour placer Tégaramma à l'ouest de Mélitène, pour l'identifier avec Gauraina, moderne Gorun. Notre Harrana doit être cherchée à proximité de Tégaramma, dans la direction du Hayasa. Rien n'empêche de la re-

connaitre dans l'Arané de Ptolémée et des Babyloniens, une des stations sur la route unissant Mélitène à Sébaste (1).

Poursuivant sa marche, le roi hittite s'était approché de la frontière du Kaska, dont il ravagea quelques villes et de là, il tourna à l'ouest vers la capitale du Ḫatti. Il y a toute raison de chercher les dites villes kaskéennes sur la source de l'Halys, à l'est de Sébaste. L'une de ces villes, *Ḫoršana*, peut être identifiée à Ḫarsana, le Χαρσιάνον byzantin sur le bord de l'Halys, près de Sébaste. Finalement Mursil regagne sa capitale, sans doute, suivant la route qui conduit de Sébaste à Ḫattus-Pteria, près de Yozgat, pour se rendre à Ankuwa, près de la moderne Ališahr, sur la route Yozgat-Césarée.

En somme, le roi Mursil a fait une tourné militaire dans la periphérie orientale de ses domaines sans trop s'écarter de deux grandes lignes de communication entre Tégaramma et la région de Sébaste et entre Sébaste et Pteria-Yozgat. Ces lignes de communication existent, sans doute, depuis la haute antiquité: Mursil ne touche point pendant cette tournée le sol du Hayasa. Il lui fallait d'abord rétablir l'ordre dans ses villes frontières en révolte, peut-être alliées des Azzi, lors de la récente invasion.

L'année suivante, la dixième de son règne, Mursil marche de nouveau contre le pays d'Azzi. La première campagne avait eu lieu en sa septième année, pendant laquelle il prit la place-forte d'Ura. Mursil rejoignit ses troupes et ses chars à la ville d'*Ingalawa*. Les habitants d'Azzi, se rappelant sa victoire antérieure et celle du grand échanson Nuwanza, ne se risquèrent pas à se mesurer avec lui pendant le jour et décidèrent de le surprendre nuitamment. Mursil, instruit de leur intention, prit les précautions nécessaires et se dirigea vers la ville d'*Aripsa*, « ville au milieu de la mer ». Ses habitants s'étaient retirés dans la montagne et la garnison seule défendait la ville. Mursil rompit leur résistance, s'empara de la place et la «dépouilla complètement de ses soldats».

Le lendemain le roi partit pour combattre la ville de *Dukkamma*. Les ḫabitants terrorisés par le sort d'Aripsa, lui rendirent la place et s'engagèrent à fournir des troupes. Mursil

---

(1) Ptol. V. 6, 18, p. 882. Theoph. Cont., p. 374 ; N. Adontz, *l'Arménie à l'époque de Justinien*, pp. 74 et 82.

épargna la ville et déporta seulement dans sa propre capitale trois mille hommes pour les enroler dans son armée.

A la nouvelle du succès hittite, la population d'Azzi qui se tenait dans les places fortifiées et dans les rochers escarpés, perdit courage. Les seigneurs du pays vinrent trouver le vainqueur et lui demandèrent grâce en s'engageant à lui fournir régulièrement des soldats. Ils promirent en même temps de lui rendre les déportés hittites qui se trouvaient chez eux. Mursil fut satisfait, leur demanda d'affirmer par serment l'engagement pris et retourna dans sa capitale, *« sans avoir, toutefois, mis en ordre le pays d'Azzi »*. Cela allait l'obliger à aller une fois encore contre le pays d'Azzi.

L'année suivante, la onzième, Mursil s'y rendit. Les habitants, à cette nouvelle, déléguèrent un certain Mutti(s), originaire de la ville de *Halimana* (1), qui alla à la rencontre du roi et lui dit : « Notre seigneur, tu nous a déjà exterminés, ne viens « plus chez nous. Compte-nous, seigneur, parmi tes sujets. Nous « sommes prêts à te fournir régulièrement des soldats, des com- « battants de chars. Nous te remettrons encore les déportés hit- « tites qui sont retenus chez nous. » Mursil consentit, reçut les déportés et rentra dans son pays pour aller hiverner à Ankuwa.

L'échec de Mursil est évident : il n'arrive pas à « remettre en ordre » le pays d'Azzi qui s'en débarrasse par les vaines promesses habituelles. La délivrance des captifs reste le seul résultat réel des efforts du roi hittite. Il veut ajouter à cela la soumission de trois villes, Ingalawa, Aripša et Dukkamma. Quelle en est l'importance ?

On pense qu'Ingalawa serait Ingila, Angeł-tun arménien, moderne Igil ; et Dukkamma, Datvan, sur le bord du lac Van (2). Pourtant le pays d'Azzi ne s'étendait pas jusqu'à la région d'Ingila, moins encore à Datvan. Les documents hittites distinguent

---

(1) Ce nom rappelle Ἰαλιμβένων, localité en Sophène et la patrie de Basile, auteur de l'ouvrage géographique que Gelzer a publié sous le nom de Georges de Chypre : Georgii Cypri, *Descriptio Orbis Romani*, p. 49.

(2) L'auteur de ces identifications est E. Forrer dans *Reallexikon der Assyriologie*, 1, 88, article *ALZI*. E. Cavaignac. *Le premier royaume d'Arménie* dans *RHA*, 1934, fasc. 17.

nettement le pays d'Azzi de ceux d'Iśuwa et d'Alśe. Ces derniers étaient situés sur la rive gauche de l'Arsanias dans la région de Harput.

Pour arriver à Ingila il faudrait traverser l'Iśuwa. Mursil ne dit même pas qu'il a franchi l'Euphrate, comme le dit son père lors de sa campagne victorieuse à travers Iśuwa vers le Mitanni. L'idée d'identifier Dukkamma à Datvan et en conséquence Ingalawa à Ingil est probablement suggérée par le site du troisième point Aripśa « au milieu de la mer » (1). Cela a porté à penser au lac de Van. Cependant Suppiluliuma au faîte de sa puissance ne s'avança que jusqu'à la source du Tigre et il est peu probable que son fils, dont l'état était beaucoup moins favorable, ait poussé jusqu'au lac de Van.

Le récit de Mursil donne l'impression que ses opérations avaient un caractère plutôt démonstratif contre les avant-postes ennemis. Le résultat insignifiant qu'il atteignit prouve aussi qu'il ne s'agissait pas de campagnes sérieuses. Les villes que le roi hittite prétend avoir conquises se trouvaient sur la rive occidentale de l'Euphrate. Le pays d'Azzi s'appuyait sur le mont de Dersim, au sud de la ville Kummaḫa-Kumaḫi, qui constituait un bastion naturel contre les attaques hittites, tout comme plus tard il rendra le même service aux Pauliciens dans la lutte contre Byzance. Aussi y-a-t-il raison de rechercher Ingalawa, Aripśa et Dukkamma sur les lignes conduisant vers Kummaḫa. En partant d'Ankuwa, Mursil avait à suivre ou la direction de Sébaste-Kawaḫ, ou bien celle de Kazana-Arana à Kamaḫ.

Dans cette région qu'est la Petite Arménie, Ptolémée connaît de nombreux postes et entre autres *Dagona*, qui peut être rapproché de Dukkamma (2). La « ville en mer » était probablement un fort dans un marécage, formé peut-être par les

(1) Gölze, o. c. p. 132 ; *A-ri-ip-śa-aś* S «AG AA» B- BA.

(2) Dukkamma ne peut être identifié à Datvan. D'ailleurs Datvan signifie la ville de Dat. *Dat-avan.* Dat est le nom propre que portait un prince du canton voisin d'Aśtianène au IV[e] s. On le retrouve dans Databen , nom du prince de Bznuni, région de Datvan, chez Fauste, III, 9. Dagnevana ou Dognavana de l'Itinéraire romain est une des stations unissant Tigranocerta à Isumbo : Tigranocerta 30, Zanzerio 20, Cymiza 22, Dyzanas 27. Patausana 26, Vastauna 32. Melchia 26, *Dagnevana* 15, Flegeana 15, Isumbo. C o n r a d M i l l e r, *Itineraria Romana,* 1916.

eaux de l'Euphrate. Aujourd'hui encore un poste turc sur le confluent du fleuve d'Arabkir et de l'Euphrate, donc dans la région qui nous intéresse, porte le nom suggestif de Denizlu (1).

Au siècle suivant les documents hittites sont muets sur l'Azzi ou le Hayasa. Cela tient probablement au fait que les souverains hittites étaient attirés en Mésopotamie et en Syrie, où l'Assyrie en expansion d'un côté et l'Egypte de l'autre se disputaient l'ancien rôle des Hittites dans la politique mondiale.

A la veille de la destruction de l'Empire hittite, le pays d'Azzi rentre en scène. Sous Tuthaliia IV (1260-1230) il est mentionné avec les Kaskéens et Lukka, comme pays ennemi, et le roi hittite prend des mesures de précaution contre leurs attaques (2).

L'histoire du Hayasa-Azzi se résume en ceci. C'est un royaume situé sur le haut Euphrate autour du massif de Dersim. Il jouit de l'indépendance, mais se trouve sous l'influence politique du Ḫatti sans être, toutefois, son vassal docile. Cet Etat apparaît et disparaît presque simultanément avec l'Empire hittite. De ses rois nous ne connaissons que quatre : Karanni, Mariya, Huqqana et Anniia.

Il a son panthéon à lui. Une tablette défectueuse qui faisait partie d'un traité conclu peut-être avec Suppiluliumma, nous donne une idée de ce panthéon. On y lit après le nom des dieux hittites, ceux du Haiasa-Azzi :

1) ^{d} Ugur du pays de Hayasa	
2) ^{d} Ištar de la ville de Pa-a-ad-te-u	Padteu
3) ^{d} ...a-nu-uš de la ville de La-ḫi-ir-ḫi-la	Laḫirḫila
4) ^{d} Zag-ga de la ville (le nom a disparu)	
5) ^{d} U (= Tešup) de la ville d'Ar-ni-ia	Arniia
6) ^{d} Ta-a-ru-mu-uš de la ville de Kam(uḫa)	Kamuḫa
7) ^{d} U (=Tešup) de la ville de Pa-aḫ-ḫu-u-te-ia	Paḫḫuteia
8) ^{d} Te-ri-id-ti-tu-u-ni-i(š) de la ville de Ta-ma-ad-ta	Tamadta
9) ^{d} U-na-ga-aš-ta-aš de la ville de Ga-zu-u	Gazù
10) ^{d} U (Gagša-an-na-aš) de la ville d'Ar-ḫi-ta	Arḫita
11) ^{d} Ba-al-ta-ik de la ville de Du-uk-ka-am-ma-na	Dukkammana

(1) Deniz « mer », deniz-lu « marécage ».

(2) Forrer, *Hayasa-Azzi*, p. 22.

12) ᵈ U-na-ag-ga-aš-tu-aš de la ville de Bar-ra-ia — Barraia
13) ᵈ ...ḫu-ḫu-uš de la ville de Ga-aš-mi-ia-ḫa — Gaśmiaḫa
14) ᵈ Si-il-li de la ville (le nom a disparu).

Les villes indiquées sont inconnues sauf Kamuḫa, identique à Kamax. D'ailleurs, le déchiffrement des noms, aussi bien des dieux que des villes, ne semble pas sûr. Il faut attendre la découverte d'une copie plus complète et mieux conservée. Notons qu'on lit aussi dans ce fragment le nom d'une ville qui s'appelle Tel-Hayasa.

Le nom de Hayasa pose un problème ethnique d'une portée particulière, ainsi qu'il a été mentionné. Mais avant d'y revenir il est nécessaire de poursuivre l'histoire des petits Etats voisins qui semblaient être solidaires avec le Hayasa et peut-être même congénères.

IŚUWA ET ALŚI

Au sud de Hayasa, dans la vallée du Bas-Arsanias, se trouvait le royaume d'Iśuwa, comprenant le territoire entre l'Euphrate et Harpat.

La situation de ce petit Etat entre deux grands voisins, Ḫatti et Mitanni, était extrêmement délicate. Il aurait fallu une politique habile pour échapper à l'emprise de deux voisins ambitieux. Il n'a cependant pas su éviter des conflits armés avec eux.

Un premier conflit avec Ḫatti eut lieu sous Tutḫalia III (1410-1380), parait-il, à l'instigation du roi de Mitanni, Tuśratta. C'est au moins l'avis du fils et successeur de Tutḫaliia, Suppiluliuma. Dans la préface du traité qu'il conclut avec Matiwaza, fils de Tuśratta, Suppiluliuma met à l'origine de l'hostilité entre les deux empires les intrigues que Tuśratta avait nouées dans le pays d'Iśuwa en l'excitant contre Ḫatti. Voici ce qu'il raconte :

« Du temps de mon père le pays d'Iśuwa se révolta. Les « gens du pays de Ḫatti passèrent au pays d'Iśuwa. C'étaient : « les gens de Gurtalissa, les gens d'Arawanna ; le pays de Zaz- « zisa, le pays de Kalamasma, le pays de Timna, le pays mon- « tagneux de Ḫaliwa, le pays de Karna, les gens de Turmitta, le

« pays d'Alḫa, le pays de Ḫurma, le pays montagneux de Ḫara-« na, la moitié du pays de Tégaramma, les gens de Tepurzia, les « gens de Ḫazga, les gens du pays d'Armatana, tous ces pays se « révoltèrent du règne de mon père » (1).

Cela veut dire que les troubles surgis dans le pays d'Iśuwa avaient gagné les régions d'au-delà de l'Euphrate, c'est-à-dire sur la rive occidentale. Les pays énumérés se trouvaient entre l'Euphrate et Gorun (Tégaramma). Tutḫalia avit essayé d'étouffer la révolte, mais les séditieux avaient quitté leur habitation pour passer l'Euphrate et se refugier dans le pays d'Iśuwa.

Le roi de Mitanni manœuvrait non seulement en Iśuwa contre Ḫatti, mais également dans le nord de la Syrie, notamment dans le royaume dit de Nuḫaśśi, au sud d'Alep.

Suppiluliuma décida de mettre fin aux intrigues du Mitanni. Ecoutons ce qu'il raconte à ce sujet : «Moi, le Soleil Suppiluliu-« ma, le grand roi, le roi du pays de Ḫatti, le héros, le favori de « Teśup, je me mis en route et franchis l'Euphrate pour aller « combattre les ambitions de Tuśratta ; j'arrivai au pays « d'Iśuwa.

« Je reconquis le pays d'Iśuwa. Je fis rentrer les réfugiés « chez eux. Les gens et les pays qui sous mon père avaient pas-« sé au pays d'Iśuwa, à savoir : les gens de Gurtalissa, les gens « d'Arawana, le pays de Zazzisa, le pays de *Tégaramma* (2), le « pays de Timmina, le pays montagneux de Ḫaliwa, le pays mon-« tagneux de Karna, les gens de Turmitta, le pays d'Alḫa, le « pays de Ḫurma, le pays montagneux de Ḫarana, la moitié du « pays de Tégaramma, les gens de Tepurzia, les gens de Ḫaz-« ga, les gens d'Armatana : ces gens, ces pays, je les réduisis « et je les renvoyai au pays de Ḫatti. Les pays que je conquis, « je les laissai libres et leurs habitants restèrent à leurs places. « Les gens que je délivrai rentrèrent auprès de leurs conci-« toyens. Le pays de Ḫatti reprit ses places » (3).

---

(1) Weidner E. M. *Politische Dokumente aus Kleinasiens. Bogazköi-Studien*, 8.

(2) Tégaramma pour Kalamasma dans l'énumération ci-devant. La leçon de Kalamasma semble préférable pour la raison que Tégaramma est mentionnée plus bas.

(3) Certains comprennent cette phrase dans le sens : Ḫatti reprit *leurs* places, c'est-à-dire que les habitants hittites allèrent en Iśuwa

Il s'agit, comme on voit, de la même population, « gens et pays », qui avaient adhéré au mouvement révolutionnaire d'Iśuwa contre la domination du Ḫatti. Suppiluliuma ramène Iśuwa à l'obéissance, mais il ne la punit pas de déportation : « ses habitants restèrent à leurs places ». Il se contente de rapatrier les réfugiés des pays énumérés. L'expression « je délivrai » les réfugiés, ne laisse-t-elle pas entendre que les soi-disant réfugiés étaient, au moins en partie, les habitants déportés par Iśuwa ?

Le roi hittite rétablit l'ordre et continua sa marche vers le pays de Nuḫaśśi. Il arriva au pays d'Alśi, prit le fort de Kutmar et en fit don au roi d'Alśi, Antaratli.

Alśi est le même peuple qui s'appelle Alzi et dont le pays, Anzitu, Anzitène, se trouvait à côté d'Iśuwa, à l'est de Ḫarput, jusqu'aux sources du Zibeneh-su. Le fort de Kutmar devait être près de ses frontières (1).

Suppiluliuma, après s'être assuré de l'amitié d'Alśi, poursuivit son chemin et arriva par le fort de Suta à Waśśuganni, capitale de Tuśratta. Ensuite il franchit l'Euphrate, s'empara du pays de Ḫalpa (Alep) et entra dans le pays de Nuḫaśśi.

Sarrupśa, roi de Nuḫaśśi, avait demandé la protection de Suppiluliuma contre le roi de Mitanni, Tuśratta. Celui-ci n'osa s'avancer contre lui. Nuḫaśśi fut arraché sans coup férir à la suprématie du Mitanni au profit du Ḫatti. Ce qui nous intéresse dans cette question, c'est le traité que Suppiluliuma conclut avec le successeur de Sarrupśa, le roi Tetti, et où il y a mention des événements d'Iśuwa : «Le pays d'Iśuwa s'était révolté contre Ḫatti, dit Suppiluliuma dans ce traité ; je partis au pays d'Iśuwa... (lacune) et je le soumis. Ensuite je me rendis en Mitanni au secours de Sarrupśa. Lorsque j'arrivais à la région des montagnes de Kaśiari... (lacune) Antaratli, le roi du pays d'Alśi... » (2).

---

prendre les places des gens rapatriés. C'est faux. Si l'on avait voulu installer des Hittites dans ce pays conquis, on n'aurait pas rapatrié les réfugiés ressortissants de Ḫatti.

(1) Forrer, E. *Reallexikon der Assyriologie*, p. 89, identifie Kutmar avec le village de Kunnur à 18 km. de Hani. Dans *Provinzeinteilung*, p. 20, il cherchait à tort à l'identifier avec Kutemran ou Kimar, χλωρ άκων.

(2) Weidner, E. *Politische Dokumente*, p. 59.

Le texte a des lacunes et on ne saurait trop insister sur ce qui paraît en ressortir, que la forteresse cédée au roi d'Alši se situait près des montagnes du Kašiari. Si tel est vraiment le sens du texte, il faut admettre que le royaume d'Alši s'étendait à cette époque jusqu'à la région de Kašiari.

Revenons à Išuwa. Il est mentionné dans un autre traité conclu entre Muwatalli, petit-fils de Suppiluliuma, et le roi du pays de Kizvatna, Sunassura.

Sous Muwatalli (1320-1305) l'Išuwa se souleva de nouveau contre Ḫatti. Le roi entra en Išuwa et réprima la révolte. « Les gens d'Išuwa », c'est-à-dire les rebelles, s'enfuirent dans le pays Ḫurri. Muwatalli réclama l'extradition des fugitifs, mais essuya un refus. Il parait que le Kizvatna aussi s'était détaché du Ḫatti pour adhérer au pays de Ḫurri. Muwatalli dit que les habitants des villes rebelles avaient fui sous son grand-père Suppiluliuma au pays de Ḫurri et s'y étaient établis, mais qu'ensuite ils rentrèrent dans le pays de Ḫatti. On leur aurait donné du bétail. Malgré ces soins ils se révoltèrent de nouveau sous son règne.

C'est une allusion que Muwatalli fait aux événements relatés ci-dessus. Il désigne donc sous le nom de Kizvatna l'ensemble des pays et des villes que Suppiluliuma énumère dans le traité de Mattiwaza.

La question si controversée de l'emplacement du Kizvatna trouverait donc sa solution au profit de la Tyana Cilicienne (et non pas la Tyana Pontique). Kizvatna comprenait le Tabal (Cataonie), le Tégaramma et la province de Mélitène.

La défection du Kizvatna amenait celle d'Išuwa et inversement les agitations surgies en Išuwa se communiquaient à la région au-delà de l'Euphrate, le Kizvatna. Cette solidarité politique s'inspirait-elle d'une affinité raciale ou d'une animosité contre Ḫatti, on ne saurait le décider. Toutefois les noms de certaines villes parmi les rebelles, Zazzisa et Alḫa, se rencontrent en plein Urartu sous la forme de Šašzissa et Alḫu.

Išuwa et Alši servaient d'Etats-tampons entre Ḫatti et Mitanni. Mais leurs sympathies allaient de préférence vers Mitanni. La rivalité du Ḫatti et du Mitanni en matière d'influence politique dans ces deux petits Etats s'attenue le jour où l'Assyrie renaissante entra en jeu au détriment du Mitanni. La déca-

dence de Mitanni commença après la mort de Tuśratta. Il fut tué par son fils Mattiwaza, mais le trône fut usurpé par son oncle Artatama. Mattiwaza est forcé de solliciter la protection du Ḫatti, tandis que l'usurpateur et son fils Šuttarna avaient pour soutien l'Assyrie.

Dans cette conjoncture Alši crut prudent de tourner ses regards vers l'Assyrie et parvint par cette politique à élargir ses frontières aux dépens du Mitanni.

Iśuwa eut aussi de la chance. La lutte qui ne tarda pas à s'engager entre le Ḫatti et l'Assyrie sur le terrain du Mitanni créa des conditions favorables pour Iśuwa. Le Ḫatti intervint dans l'affaire de Mattiwaza et le rétablit sur le trône paternel. Il favorisa Iśuwa et, pour contrebalancer l'alliance d'Alši avec l'Assyrie, il élargit son territoire et le mit sous les ordres du roi Ariśarma. Iśuwa doit cette bienveillance au roi hittite Ḫattusil, frère de Muwatalli. Le fils de Ḫattusil, Tuthalia IV (1260-1230) « réunit le grand pays d'Ugaśta et le pays d'Iśuwa et en forma une maison » (1).

De cette façon les royaumes d'Iśuwa et d'Alši se présentent avec le royaume de Hayasa, comme les premières organisations politiques connues en Arménie. Les trois royaumes, apparus vers 1400, eurent deux siècles de vie politique et disparurent simultanément vers 1200 avec le grand empire de Ḫatti dans le tourbillon de l'invasion phrygienne.

Il faut mentionner encore deux peuples, Šubari et Muzri, qui se font connaître à la même époque que les peuples précédents. Adad-Nirari, roi d'Assyrie (1336-1305) affirme que son père, Aśśuruballit, fut le premier à « soumettre le pays de Muzri et à renverser les forces du vaste pays de Šubari » (2). Lui-même aurait conquis Šubari, notamment ses villes de Šuri, Nabula, Uśśakan et la région de Kaśiari (3). Šuri est Izaura des auteurs byzantins, Sor d'aujourd'hui aux abords de Tur'abdin. Aśśukani ou Waśśuganni, capitale du Mitanni, semble être le Biba-s byzantin (de Bethwaśe ?), Tel-Beś d'aujourd'hui près de

(1) Forrer, E. *Reallexikon der Assyriologie*, 1, p. 267.

(2) E. Ebeling, B. Meissner, E. Weidner, *Die Inschriften der Altassyrischen Könige*, XX, 1 ; l. 31-32 ; pp. 63-65.

(3) Ib. 59-61.

Tel-Armen. Nabula a maintenu son nom jusqu'à nos jours, Nible actuel. Ces localités déterminent l'emplacement du Šubari.

Salmanasar I, fils et successeur d'Adad-Nirari, doit avoir fait plusieurs expéditions contre le Šubari et ramené le pays des Muzri au pied d'Aššur (1).

Son successeur Tukulti-Ninurta (1243-1221) reprit les hostilités contre ces deux pays et déporta la population du Muzri (2). Il prétend avoir conquis les pays suivants : Babḫi, Kutmuḫi, Bušše, Mumme, *Alzi*, Madani, Niḫani, Alaia, Tedimzi, Purulumzi. Notons que Alzi est identique à Alši (3).

Šubari ne peut être séparé de Šupri. Le terme de Šubari désignait à l'origine toute la Mésopotamie ; Adad-Nirari l'applique à la région de Kašiari. Plus tard Šubari ne signifiera sous la forme Šupria que la région d'Arzanène.

Muzri était le nom d'une région au nord de la capitale de l'Assyrie, où le clan kurde Masuri a maintenu son souvenir. Ce terme se trouve en rapport avec Muzur ou M(u)njur, canton sur le versant des montagnes de Dersim, où la rivière Muzur, affluent de l'Arsanias, prend sa source.

---

(1) Ib., p. 117-119.

(2) *Reallexikon der Assyriologie*, I, p. 89.

(3) Ib., p. 89.

3. LES ETATS DE NAIRI
(en Arménie).

Une catastrophe bouleversa le monde civilisé et changea le cours de l'histoire. Le grand Ḫatti reçut une terrible secousse et succomba sous ses ruines vers 1200. Le royaume de Hayasa et quelques autres qui étaient étroitement liés au monde hittite disparurent également. A l'époque qui suit l'Arménie apparait sous le nom nouveau de Naïri.

La révolution s'est produite par l'invasion des Phrygiens. Par un jeu de fortune l'empire hittite, qui était né dans le tourbillon de la première invasion des Indo-européens au début du second millénaire, périt dans la seconde invasion indo-européenne à la fin du même millénaire. Les envahisseurs étaient les Phrygiens.

Ils arrivèrent de l'autre côté des détroits, de la Thrace, poussés peut-être par l'immigration des Doriens en Hellade. Deux mouvements de peuples déclanchés du nord agitent les Balkans et le monde égéen entre 1400 et 1200 environ : l'invasion des Achéens et celle des Doriens. Les documents égyptiens parlent avec horreur de la dévastation des peuples qu'ils appellent « peuples de la mer ». En 1294, à la bataille de Qadèš entre Ḫatti et l'Egypte, l'armée hittite comptait parmi ses effectifs les peuples suivants : Padasa, Masa, Dardanui, Iliuna, Kirkiša, Lukki, Danauna, c'est-à-dire, Pédasiens, Mysiens, Dardaniens, gens d'Ilion, Gergisiens, Lyciens et Danaens.

Après un siècle, en 1195, L'Egypte est attaquée par les Libyens et leurs nouveaux alliés : Pulešti, Tiakari Šakalša, Danauna, Vašaša, à savoir, Philistins, Teucriens, Sagalassiens (Pisidie), Danaens, Uassiens (ville de Carie).

C'est pendant ce remous ethnique que les Phrygiens surgissent à la face de l'histoire. Ils étaient probablement établis

en Thrace depuis l'époque des Achéens. De là ils passent en Asie Mineure à l'époque de l'invasion dorienne.

L'Empire hittite est attaqué et renversé par les Phrygiens. La capitale Ḫattuš est prise et rasée et ses archives sont, vers 1200, réduites au silence pour toujours.

La brusque chute du Grand Empire s'explique en partie par le fait qu'il était notablement affaibli depuis qu'il avait perdu ses riches possesions euphratesiennes au profit de l'Assyrie.

Les vagues phrygiennes déferlent sur les frontières d'Assyrie. D'autres peuples, et parmi eux quelques-uns des sujets du Ḫatti, évincés de leur habitat par le choc de l'invasion, se ruent également vers l'Assyrie en quête d'une nouvelle patrie.

La sécurité de l'Assyrie se trouve en jeu. Les tribus barbares se répandent sur la bordure nord de l'empire, sur la vaste bande montagneuse qui se prolonge de l'Euphrate au Zab. La population locale s'irrite, s'agite. Les séditions éclatent l'une après l'autre, sans doute sous l'influence des nouveaux venus.

L'Assyrie aurait pu dominer la situation, si elle n'avait eu un autre ennemi aussi redoutable dans le dos. Les bédouins araméens qui rôdaient dans les déserts syro-arabes se déplaçaient eux aussi vers l'Empire. Ils envahirent les provinces de Damas à Amida et de l'Amanus à Ḫarran.

Avec la perte de ces fertiles territoires, l'Assyrie perd la source de sa prospérité. La lutte sur deux fronts absorbe ses forces. Son lustre se ternit. Il continue une existence sans gloire jusqu'au moment où il se redresse dans les conditions favorables du seuil du IXe siècle.

De cette façon, à la suite des mouvements ethniques, le monde politique perd son équilibre et il a fallu trois siècles pour qu'un nouvel ordre s'établisse.

De cette époque trouble et transitoire un moment se prête particuliérement à l'attention : le règne de Tiglatpalasar I (1117-1080).

C'est de sa bouche que nous sommes informés de l'état troublé de l'époque. Les Annales qu'il a laissées nous font connaitre les répercussions que l'invasion phrygienne a produites sur les frontières de l'Assyrie. Une série de peuples sont venus et se sont rangés dans les montagnes au-dessus de l'Assyrie, prêts à des aventures hardies. Un réseau de petits états couvre

le plateau arménien. Tiglatpalasar a eu le soin louable de nous conserver les noms de tous ces peuples et Etats. Il nous rend compte des mesures militaires qu'il a prises pour barrer la route aux envahisseurs et pour pacifier la population montagnarde troublée par leurs agitations. Il a porté ses armes aussi sur le plateau arménien.

La lutte que Tiglatpalasar inaugure sur toute l'étendue de la zone montagneuse entre l'Assyrie et l'Arménie constituera une rude tâche en perspective. Elle mettra l'Assyrie aux prises avec l'empire qui se formera en Arménie et determinera leurs relations politiques à travers toute leur histoire.

Il est intéressant d'entrer dans les péripéties de la lutte de Tiglatpalasar contre les montagnards, telles qu'il les raconte. Elle a absorbé les cinq premières années de son règne, de 1117 à 1112 (1).

L'année même de l'avènement de Tiglatpalasar, vingt mille Muski qui, conduits par cinq rois, avaient depuis cinquante ans envahi les pays d'Alzi et de Purulumzi, tributaires de l'Assyrie, descendent et occupent le pays de Kutmuḫi.

Le roi assyrien traverse la montagne du Kašiari, attaque Muski dans le pays de Kutmuḫi et fait six mille prisonniers.

Si l'on compte, à partir de l'avènement de Tiglatpalasar en 1117, cinquante ans de recul, on aura la date de l'arrivée des Muski vers 1170. Sous le nom de Muski on entend les Phrygiens. Les Muski sont donc l'avant-garde des Phrygiens qui détruisirent l'Empire hittite vers 1200 et se ruèrent vers l'Assyrie. Alzi est une autre forme d'Anzi, terme ethnique d'où Anzitu, Anzitène, terme géographique. Purulumzi appartenait certenaiment au même peuple. Le site de Kutmuḫi se précise par sa ville de Šeriša, qui est Sareisa des auteurs anciens et Šeriš d'aujourd'hui entre le Tigre Occidental et le mont du Kašiari, Tur 'Abdin contemporain. Les Muski venant du pays de Ḫatti,

---

(1) *Le Prisme* qui porte l'histoire de ces cinq années se trouve au Musée britannique. Il est publié par H. Winckler, dans *Keilinschriftliche Bibliothek*, éd. E. Schrader, I, pp. 15-47. 1889. Nouvelle édition de A. E. Wallis Budge et L. W. King, *Annals of the Kings of Assyria*, 1902, pp. 27-108. D. Luckenbill, *Historical records of Assyria*, I. 1926.

du côté de Mélitène, ont envahi l'Anzitène et poussé jusqu'aux abords du mont Kašiari.

La résistance courageuse d'une poignée de Muski au puissant roi d'Assyrie était de nature à encourager les peuplades voisines subjuguées par l'Assyrie. Kutmuḫi se soulève le premier, celui-là même que Tiglatpalasar avait défendu contre les envahisseurs sans lui inspirer apparemment aucun sentiment de reconnaissance. Son voisin Babḫi accourt à son aide.

Le roi assyrien les bat l'un après l'autre, fait prisonnier le roi de Kutmuḫi, Kili-Tešup, fils de Kali-Tešup qu'on appellait aussi Šarrupi. Le roi de Babḫi, Šadi-Tešup, fils de Šattuḫi, tombe également entre ses mains . Ce dernier résidait dans la ville d'Urraḫina (1).

De ce récit retenons deux choses : si Alzi n'est pas identique à Azzi peuple du Hayasa, il appartient en tous cas avec Purulumzi à la même race qu'Azzi. Kat-muḫi, sous la forme de Kum-muḫi rappelle Kumaḫa ou Kamuḫa, capitale du Hayasa, et fait penser à une origine commune. Toutefois les noms formés par le suffixe — *ḫi*, comme Kutmu-ḫi, Bab-ḫi, Sattu-ḫi, Urraḫina, gravitent vers le plateau arménien, où ce suffixe est bien constaté dans la langue d'Urartu. Cela peut signifier que les gens d'Alzi, Purulumzi, Kutmuḫi et Babḫi, qui habitaient l'Anzitène et la grande Sophène — cette dernière s'étendait encore sous les Arsacides arméniens au-delà du Tigre jusqu'à Bnabel — sont déscendus du plateau arménien, ou tout au moins se trouvaient apparentés à sa population.

La mention des Muski ou des Phrygiens est un autre fait significatif en regard de la tradition connue de l'origine phry-

---

(1) Prisme I, 62, II. 84.

Il ne faut pas confondre Kutmuḫi, avec Kummuḫi. F o r r e r, *Die Provinzeinteilung*, p. 17, a bien vu que les *Annales* d'Aššurnasirpal distinguent le pays de Kud-muḫi ou Kut-muḫi (*Annales*, I 74 et II 87 = B u d g e et K i n g, pp. 279; II, 87 p. 326) de celui de Ku-mu-ḫi III, 96, p. 375 et pass.). Celui-ci est la Commagène, celui-là est mentionné avec Muski et se trouve entre Kašiari et le Tigre.

A. U n g n a d, *Babylonisch-Assyrisches Keilinschriftlesebuch*, n° 64, le premier signe du nom en question est rendu par *Kad* (donc Kad-mu-ḫi) tandis que Forrer lit Kud-mu-ḫi. Nous préférons Kut-muḫi.

En substance, Kutmuḫi et Kumuḫi sont deux formes du même nom, peut-être pour distinguer les deux fractions d'un même peuple.

gienne des Arméniens. La pénétration partielle des éléments arméniens dans les frontières de l'Arménie future remonte par conséquent à l'an 1170.

L'année suivante, 1116, Tiglatpalasar a affaire au pays de Šubari. Une révolte venait d'y éclater. Les troubles avaient gagné les pays d'Alzi et de Purulumzi qui refusaient de livrer le tribut. Quatre mille « Kaski et Urumi, soldats du pays de Ḫatti », étaient venus s'installes en Šubarti. Il semble que la sédition ait été fomentée par ces nouveaux venus, tout comme le Muski avait soulevé le Kutmuḫi, qui n'était pas encore calmé. Le roi assyrien entra dans ces pays et rétablit l'ordre.

Šubari est le pays qui apparaîtra plus tard sous le nom de Supria, et qui embrasse la région des villes de Bume ou Oppumu et de Kullimmeri. C'est l'Arzanène, une des provinces de l'ancienne Arménie, à l'est de la Sophène.

Les envahisseurs Kaski et Urumi ou, d'après un texte parallèle, Urumi et Abešli, qualifiés de guerriers de Ḫatti, étaient des tribus venant du pays de Ḫatti. Kaski nous est bien connu, peuple pontique qui ravageait fréquemment le territoire de Ḫatti. Kaski, Urumi et Abešli comptaient, sans doute, parmi les victimes de l'invasion phrygienne. Evincés de leur habitat, ils avaient dû chercher une nouvelle patrie et ont poussé jusqu'à Šubari. Ces troubles furent étouffés.

Qui sont ces fuyards ? Dans l'incertitude où nous sommes sur leur origine, il ne serait pas trop hardi d'y reconnaître les ancêtres des Colchi, Apsili et Am(p)reutae des auteurs classiques, peuples de la famille ibérienne ou géorgienne. Nous y reviendrons en connexion avec d'autres questions analogues.

En 1115, Tiglatpalasar part contre le pays de Ḫaria (plutôt Ḫurria) et le peuple de Babḫi sur les montagnes où « aucun roi (assyrien) n'a jamais mis le pied ». Il passe par la route entre les monts Idni et Aïa, attaque les gens de Babḫi dans la montagne d'Azu, les met en déroute, ravage 25 villages du pays de Ḫaria rangés au pied des monts : Aïa, Šuira, Idni, Šezu, Šelgu, Arzanibiu, Urusa et Anitku.

Ḫaria semble être le pays, ou une partie du pays, du peuple Babḫi(1).

---

(1) Babḫi est la vraie leçon du nom qu'auparavant on lisait Kurḫi. C'est Forrer, *Reallexikon* I, p. 328 qui a relevé cette leçon et qui a reconnu

Dans ce cas il faut le situer près de Tel-Fafan, dans le Bohtan. Ce pays n'était pas en révolte, ni soumis à la domination de l'Assyrie. Néanmoins il n'évita pas le coup du roi guerrier qui cherchait des conquêtes et pour qui les désordres réels ou inventés n'étaient qu'un prétexte pour nourrir ses ambitions.

Il profita d'une dissension intestine dans les pays d'Iśuwa et de Daria et les soumit au tribut. Iśua est Iśuwa, dans la boucle de l'Euphrate, à l'est d'Alzi. Daria n'est pas connu ; il doit être à côté d'Iśua.

La même année, Tiglatpalasar va contre le pays de Sugi, « qui était dans le pays de Ḥabhi », et qui ne reconnait pas l'autorité de l'Assyrie. Il combat les forces des régions de Ḥime, Luḫi, Arirgi, Alamun et toute la masse de Babḫi. A la bataille rangée sur le mont de Ḥiriḫi, il les écrase et fait prisonniers 25 dieux de ces pays.

Les régions énumérées se trouvaient au pays de Sugi et celui-ci faisait partie du pays de Ḥabhi. 1) La mention de Babḫi prouve que Ḥabhi n'en était pas loin. Alamun était aussi le nom local du Zab. D'où il faut conclure que Ḥabhi avec ses subdivisions se trouvait entre le Bohtan et le Zab au voisinage de Babḫi.

Tiglatpalasar opère encore dans la région du Petit-Zab. A deux reprises il franchit ce fleuve et soumet les pays de Mildiś, Adauś, Śarauś, Amauś, Murattaś et Saradauś, après une victoire dans la montagne d'Aruma. Ces pays se situent dans la région de Suleimanié et leur population formait un groupe à part et, à en juger d'après les noms, se distinguait des Assyriens comme des autres montagnards.

De cette façon le roi assyrien exerce d'abord ses armées sur la vaste zone montagneuse qui s'étend de la boucle de l'Euphrate jusqu'au Petit-Zab puis il se décide à tenter l'aventure sur le plateau arménien.

---

son nom dans Tel-Fafan au confluent de deux Tigre (*Hartmann. Bohtan*, p. 66).

(1) Si Ḥaria a quelque rapport avec la ville Har-ra-nia, mentionnée par Salmanasar III, avec Gilzan et Mana (*Annales*, 181) et aussi dans la prière d'Asarhaddon, n° 35, avec la ville d'Anisus près de Ḥubuśkia (Knudtzon, *Assyrische Gebete*, p. 130) il faut croire que Haria était entre Babhi et Hubuśkia. Au cas où la vraie leçon serait Ḥurria, comme le propose Forrer, on peut aussi lire Ḥarrania, Ḥurrania.

En 1114, Tiglatpalasar gravit le Taurus Arménien après avoir surmonté les difficultés de passage par des routes impraticables à travers seize puissantes montagnes (1) et franchit l'Euphrate, c'est-à-dire, l'Arsanias, l'Aracani arménien. Il a dû faire abattre dans les montagnes les arbres dits *urumi* et préparer des ponts avec pour l'avancement de ses troupes.

Il entre en Naïri, terme qui apparait pour la première fois pour désigner l'Arménie. Vingt-trois rois de Naïri rassemblent leurs troupes et leurs chars et viennent s'opposer au roi assyrien. Les pays de ces 23 rois sont énumérés :

1. Tumme.
2. *Tunube.*
3. Tuali.
4. Qindari.
5. *Uzula.*
6. Unzamuni.
7. Andiabe.
8. Pilaqinni.
9. Aturgini.
10. Kulibarzini.
11. Šinibirni.
12. Ḫimua.
13. Paiteri.
14. Uiram.
15. *Šururia.*
16. Abaeni.
17. Adaeni.
18. Kirini.
19. Albaia.
20. Ugina.
21. *Nazabia.*
22. *Abarsiuni.*
23. Daiaeni.

On se range en bataille. Tiglatpalasar attaque les rois de Naïri « avec fureur de ses armes terribles » et détruit leurs forces « loin-étendues ». « Les corps de leurs guerriers tués, il les « éparpille sur les hauteurs des montagnes, hors de leur villes, « comme de la paille ».

Le vainqueur enlève 120 chars de combat et poursuit 60 rois de Naïri avec ceux qui étaient venus à leur aide jusqu'à la mer d'en-haut. Il prend leurs villes, emporte leurs biens, dévaste et livre le pays aux flammes, « De grands troupeaux de « chevaux, dit-il, d'immenses quantités de mulets rapides, du « betail, j'emmenai de leurs pâtures. Ma main saisit tous les rois « des pays de Naïri, je les graciai et je leur fit grace de la vie. « Capturés et liés, je les mis en liberté devant mon Seigneur

(1) Ces montagnes sont indiquées par leurs noms : Elama, Amadana, Elḫiš, Šerebeli, Tarḫuna, Torkaḫuli, Kisra, Tarḫânabe, Elula, Haštarac, Šahišara, Ubera, Miliadruni, Šuianzi, Nubenaše, Saše. Malheureusement on n'est en mesure d'identifier aucune de ces montagnes.

« Samaš et je leur fis jurer que désormais et pour toujours ils « vont me rendre hommage. Je retins leurs fils, enfants royaux, « comme otages. Je leur imposai le tribut de 120 chevaux et de « 2000 têtes de bétail et je les renvoyai dans leur pays.

« Sieni, roi du pays de Daiaeni, n'ayant pas déclaré sa sou- « mission, je l'amenai, captif et lié, à la ville d'Aššur. Je lui « fis grâce pour qu'il vive et me rende hommage et je le ren- « voyai chez lui. Les vastes pays de Naïri, conclut le roi assy- « rien, je les conquis en large et en long et je les réduisis à se « soumettre à mes pieds ».

Au cours de cette campagne, probablement sur le chemin du retour, la ville de « Milidia en Hanigalbat », Mélitène, a été prise et imposée pour un tribut annuel d'un *immer* d'*abaru*.

La campagne d'Arménie a été interprétée par les modernes comme si le roi assyrien avait poussé jusqu'à la mer Noire et même à la mer Caspienne. Le texte n'autorise pas une telle exagération. La réalité était beaucoup plus modeste.

La direction que l'armée assyrienne suit après le passage de l'Euphrate-Arsanias se précise par une inscription qu'on a relevée à Yonćalu, à 30 kilomètres de Melazkert, et qui appartient à Tiglatpalasar. Elle porte ceci : « Tiglatpalasar, roi du « monde, roi d'Aššur, roi de quatre contrées, le conquérant des « pays de Naïri, depuis Tumme jusqu'à Daiaeni, le conquérant « des pays depuis Ḫabhi jusqu'à la grande mer» (1).

La bataille décisive s'est engagée probablement dans les environs du site de l'inscription. Il en ressort que l'Arsanias traversé, Tiglatpalasar tourne vers l'est et, par le chemin qui actuellement conduit de Palu à Melazkert, arrive à la plaine de Yonćalu.

Les 23 pays de Naïri se situaient au nord du chemin indiqué, c'est évident, mais à quelle distance, cela prête à discussion. Heureusement il y a moyen de localiser avec certitude quelques-uns des 23 pays : Tumme, le second pays de notre liste, est mentionné par Salmanasar III qui a suivi le même chemin

---

(1) Lehmann-Haupt. *Sitzungsberichte d. Preus. Akad. d. Wissenschaft*, 1900, p. 626 ; aussi, *Armenien einst und jetzt* I, p. 433 ; II, I. p. 115.

C'est d'après cette inscription qu'on a restitué la vraie leçon du nom de Tumme qu'on lisait auparavant Nimme.

que Tiglatpalasar I, comme nous le verrons plus loin. Il dit « qu'il est entré dans le défilé du pays de Tunibu-ni » pour aller ravager Urartu. Ce défilé n'est autre que celui d'Inziti, d'Anzitène, un des cols du Taurus arménien à côté de Birkalen. Il s'appelle aujourd'hui Gök-déré, « vallée ou défilé bleu », d'après le nom d'un petit district riverain à l'ouest de Palu et qui comprend 40 petits villages. C'est précisément Tunibuni de Salmanasar et Tunube de Tiglatpalasar, un petit pays à cheval sur l'Arsanias juste en face de la sortie du défilé. Tunube ou plutôt Tunubi, se rapporte à Tunibuni, comme Arzaśku à Arzaśkuni ou Tuśḫa à Tuśḫa-ni, — *ni* étant un suffixe caractéristique de l'urartien.

Uzula, le cinquième nom sur notre liste, est vivant encore aujourd'hui : un village kurde entre Palu et Pałin porte le nom d'Isol, de même que le clan kurde qui habite ses alentours (1). Uzula était donc voisin de Tanube. Le déterminatif *matu*, « pays », dont les rois assyriens honorent Tunube et Uzula ne peut entraver les identifications proposées. Les Assyriens ont une propension à grossir les choses pour se grossir eux-mêmes ; ce qu'ils appellent *alu* « ville» n'est souvent qu'un village et *matu* « pays » s'applique au territoire d'une ville.

Les anciens itinéraires romains connaissent entre autres une ligne marquée par les stations : *Isumbo* 17, *Nasabi* 24, Anteba 24, Soruo 27, *Calispi* 39, *Raugonia* (2). La première station Isumbo, ou plutôt Sumbo, la voyelle initiale n'étant que la préposition arménienne *i*=*à*, n'est autre que le village de Cumb (Isumb) du canton d'Apahuni, région de Melazkert. C'est à Cumb que s'engagea en 998 une bataille entre les princes chrétiens et musulmans (3).

Le dernier poste, dont le nom Raugonia est déformé de Bagauonia, est identique au Bagavan arménien, chef-lieu du canton de Bagrevand (4). Bagavan s'appelle maintenant Surb-Ohan (St Jean) d'après le sanctuaire qui a été fondé par Grégoire

(1) *Nalênian Tetekagir* (*Topographie de Palu, Xarberd*, Carsanjak, *Capaljur et Erzinka*) en arm. 1787, p. 97 et. 98.

(2) *Itineraria Romana*, éd. Konrad Müller, 1916, p. 63.

(3) Asołik, *Histoire*, III, ch. 41.

(4) Markwart, Die Entstellung und Widerherstellung der *armenischen Nation*, p. 23.

l'Illuminateur au nom de Jean le Précurseur. Chez les Turcs le sanctuaire est connu sous le nom d'Uč-Kilissé.

Ces postes intermédiaires se trouvent entre Melazkert et Uč-Kilissé. Trois d'entre eux, Nasabi, Anteba, Sorua, se retrouvent sur la liste de 23 pays de Naïri, à savoir : Nasbia, Andiabe, Sururia. Ce dernier est peut-être le village de Šorer, sur le versant de l'Aladag, à la source de la rivière Zilan. Même le quatrième poste, Catispi, à lire Ortispi, correspondrait à l'Ordspoy arménien, non loin d'Uč-Kilissé (1).

Le onzième nom, Šinibirni, rappelle Šinibra, située au nord de Balu (Palu) ? Abarsiuni, avant-dernier pays de la liste, ne peut-être séparé d'Abasini, localité urartienne aussi près de Melazkert. Elle est mentionnée dans l'inscription de Xotanlu (près de Yončalu) n° 50, comme un des points pour les besoins desquels un canal a été conduit. (2).

De cette façon six pays parmi les 23 de la liste étaient disposés sur l'espace entre Melazkert et Uč-Kilissé. Ajoutons encore Tumme, lieu de la bataille, sur la plaine de Yončalu, si l'on ne s'accorde à l'identifier avec (I)sumbo=Cumb.

Ces identifications nous donnent une idée de ce que vaut un Etat naïrien. C'est un Etat minuscule, un territoire plus limité que les possessions des grands féodaux arméniens. Il paraît presque certain que les 23 Etats étaient rangés des deux côtés du chemin suivi par l'armée assyrienne depuis le passage de l'Euphrate près de Palu au-dessus duquel s'étendait le pays Daiaeni, jusqu'à Tumme, extrême point de la campagne. Autant dire qu'ils occupaient le bassin de l'Arsanias, l'espace entre le lac de Van et le canton de Bagravandène, étant groupés surtout autour des massifs de Bingöl-dag et Ala-dag (3).

---

(1) S e b e o s, *Histoire*, p. 108, dit que les Arabes allant du Taron passèrent Berkri, Ordspoy et Kogovit (vallon de Bayazit) pour entrer en Ayrarat. La retouche serait encore plus légère pour lire *Kartispi*, village au nord-ouest d'Arčeš. (*Маевскій*, о. с. Приложение p. 24).

(2) *Anonyme de Ravenne*, II, p. 75 : Sinibra, Fleba, Mogussa, Bolba, Arsamossata. M a r k w a r t, *Südarmenien*, p. 263, lit avec raison : *Sinebra*, Bolua (=Balu). *Ptolémée*, V, 6, 19, p. 883.

(3) Nous ne pouvons approuver l'ampleur que F o r r e r, *Reallexikon* I, 281, donne à la campagne de Naïri. Il fait conquérir par les Assyriens toute l'Arménie et tout l'Aderbedjan, tous les territoires entre la mer Noire et la mer Caspienne. A l'appui de cette thèse il fait des iden-

Tiglatpalasar a laissé dans le tunnel de Birkalein une inscription où il dit qu'il a tout conquis de la grande mer du pays d'Amurru jusqu'à la mer du pays de Naïri et que trois fois il est venu au pays de Naïri (1). On en a conclu que le roi assyrien aurait fait trois campagnes contre les pays de Naïri. Le texte ne l'autorise pas. Tiglatpalasar ne dit rien de plus, si non que trois fois il est arrivé à la source du Tigre, à l'endroit de l'inscription. Il compte cette partie de terre dans le Naïri, tout comme le feront plus tard les Arméniens, disant que les sources du Tigre se trouvent dans le canton de Haśtean, l'Astianène. Le roi assyrien a franchi l'Euphrate-Arsanias une seule fois et c'était en 1114.

L'année suivante, en 1113, l'armée assyrienne fait la guerre contre les tribus araméennes, aḫlami. S'y arrêter n'entre pas dans notre sujet. En 1112 Tiglatpalasar opère contre les pays de Muzri et de Qumani. Il passe par les montagnes d'Elamuni, de Tala et de Ḫarusa, bat Muzri et met le pays à feu et à sang.

Qumani accourt à l'aide de son voisin Muzri, mais essuie une défaite. De nouvelles forces au nombre de vingt mille hommes arrivent au secours. L'Assyrien les attaque et les met en fuite. Il les poursuit jusqu'au mont de Ḫanusa aux confins de Muzri. La place forte de Ḫanusa est prise, de même que la ville royale de Kibsuna. Le roi de Qumani effrayé demande sa grâce au vainqueur et « saisit ses pieds ».

---

tifications étranges : Andabe, l'un des 23 pays, serait Anzaff ; Paiteri, un autre pays naïrien, Paytakaran ; Tumme serait Tom, village à 68 kilomètres de Van, près de Satwanis sur la source de Kotur.

Mais Anzaff est le mot arménien *Andzav* (caverne) ; Paytakaran, l'iranien Paraitak-an. Quant à Kulibarzini, même s'il peut s'identifier à Kolarzène, ce derner terme est l'urartien Katarzani et on ne saurait dire que la tribu de ce nom habitait déjà sous Tiglatpalasar le canton de la Kolarzène, Klardj-k' arménien.

Le village de Tom ou plutôt Tün, comme il se prononce actuellement (B. T. Маевскій, Военно-статистическое описаніе Ванскаго и Битлисскаго вилаетовъ, 1904, Отдѣлъ приложеній, стр. 49). ne peut s'identifier avec Tumme pour la raison que le roi assyrien n'a pas contourné le lac de Van, mais il est retourné par le même chemin qu'il est arrivé à Tümme, et pendant son retour il a soumis la ville de Melitène. Aucun indice qu'il aurait fait le tour du lac pour gagner sa capitale.

(1) Schrader. *Keilinschriftliche Bibliothek*, I, p. 49. Aussi Budge et King, *The Annals*, p. 127, note 1.

Qumani et Muzri (ou Muṣri) sont deux royaumes. Kibsuna est la capitale de Qumani. Le village actuel de Gifše à une dizaine de kilomètres de Zacho, sur le bord de Habur Oriental, a conservé le nom de Kibsuna qui est connu aussi sous la forme de Kibsu. Il détermine le site de Qumani dans la vallée du Habur et sur les flancs de la montagne Gebel-Abiad.

Le Muzri se trouvait au sud du Qumani dans la région de Dehok, où le clan kurde dit Musiri a gardé son nom.

Les Qumani sont le même peuple qui apparait sous Asarhaddon sous le nom de Kuma, donc, sans la désinence - *ni*, comme Kibsu en regard de Kibsuni ou Tušḫa en regard de Tusḫa-na.

Le peuple Muzri ne peut-être séparé de celui qui a laissé son souvenir dans le nom du canton arménien M(u)zur, sur les abords du Dersim. Avec moins de certitude on peut supposer une affinité entre Qumani et la fameuse Comana pontique.

En tout cas les deux peuples, Qumani et Muzri, n'appartiennent pas au monde sémitique, mais se rattachent plutôt, comme tant d'autres montagnards, à la population de l'Arménie.

Telles furent les opérations militaires de Tiglatpalasar. On peut se demander quels furent les résultats effectivement obtenus ?

Dans l'introduction de son inscription, où il s'attribue les épithètes les plus retentissantes, il déclare que ce sont les grands dieux qui lui ont ordonné d'étendre son pays et qu'il a conquis « pays, montagnes, villes, princes, ennemis d'Aššur », qu'il a combattu contre 60 rois et annexé leurs pays.

D'autre part il assure qu'en Naïri seul il aurait soumis 60 rois. Il est encore plus surprenant qu'à la fin de l'inscription, en résumant ses exploits il réduise le nombre des pays conquis à 42.

Les rois naïriens habitaient, au dire de Tiglatpalasar, les bords « de la mer d'en haut » ; et après la victoire il les poursuit jusqu'à « la mer d'en haut ». Les 42 pays s'étendaient de la région montagneuse au-delà du Petit-Zab jusqu'au-delà de l'Euphrate, au pays de Ḫatti et à « la mer d'en-haut du couchant du Soleil ».

Il semble qu'il est fait allusion à la mer Noire. Si c'est là le sens, il est exagéré et sera démenti par l'inscription de Xotanlu qui, n'étant pas destinée aux Assyriens, est plus véridique. Ici l'étendue des conquêtes est déterminée par deux lignes parallèles, « de Tumme à Daiaeni », c'est-à-dire, de Melazkert à Palu et de « Habḫi » à la grande « mer » ; c'est donc de la région du Zab à la Méditerranée.

Dans un fragment d'une autre inscription du même roi (1), les rois de Naïri ne sont plus au nombre de 60, mais seulement de 30, à qui « il mit, comme aux taureaux, anneaux au nez » et qu'il emmena à Aššur. Ce sont probablement 23 rois de Naïri, 5 rois de Muški et 2 rois de Kutmuḫi et d'Urraḫina.

Il y a une forte part d'exagération dans tout ce que le roi assyrien dit sur ses conquêtes. Son goût de l'exagération se manifeste aussi ailleurs. Ainsi il veut nous faire croire qu'à Harran où il s'adonnait, après ses exploits militaires, au plaisir de la chasse, il a tué coup sur coup quatre taureaux sauvages, dix vigoureux éléphants mâles et en a capturé vivants quatre ; il a terrassé à pied 120 lion et de son char 800 ; de plus il a abattu toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux dans le ciel (2).

Le souverain matamore abuse de la confiance due à la parole royale. Si l'on juge l'histoire de ses conquêtes sur la même échelle que ce récit de chasse, on sera déçu. En tous cas ses succès étaient éphémères, triomphe d'un jour sans lendemain.

Faire 28 campagnes, comme Tiglatpalasar l'a fait contre les Araméens, signifie se trouver en face d'un ennemi opiniâtre, dont il est obligé de repousser les attaques. Les révoltes, qui passent au nord d'une tribu ou d'une région à l'autre, prouvent également qu'on a à affronter une offensive.

---

(1) C'est l'histoire de dix premières années de son règne, mais on n'en connait que quelques fragments, publiés chez Budge et King, o. c., pp. 109-126. Dans l'un on lit les noms de Muški, Urumi, Abešli et Alzi ; dans l'autre il est question de quatre mille Urumi et Abešli. Ce n'est pas le compte-rendu d'une second expédition contre Naïri, mais le récit sommaire de la campagne de 1114, malgré l'avis contraire de quelques savants.

(2) *Prisme*, VI, 61-84.

Tiglatpalasar se trouvait en fait en état de défense contre la double pression des tribus des montagnes et des bédouins du désert. Il a résisté avec succès, « il n'a pas permis à l'ennemi, comme il dit, de mettre le pied sur le sol de l'Assyrie » (1). Il a même passé à l'offensive, ravagé, pillé les territoires ennemis, il a amené du plateau arménien des rois pour faire une démonstration de ses forces dans les rues de sa capitale, mais tout cela ne durera pas longtemps. Dès qu'il sera rentré de ses campagnes, les rebelles reprendront leurs positions. Ses succès n'étaient pas de longue durée. Les victoires éclatantes qu'il s'attribue les premiers cinq ans ou dix ans de son règne, il n'en parlera plus durant le reste de son règne, à peu près vingt-cinq ans, parce que tout gain territorial était évanoui. Adad-Nirari (911-890) enlève aux Araméens la région de Nisibin, au pied du Kašiari, et à ce propos il remarque que cette région avait été perdue depuis Tiglatpalasar. Si Tiglatpalasar n'a pas su retenir une région si proche de l'Assyrie propre, comment aurait-il pu garder la mainmise sur tant de pays lointains? Il est évident que l'Assyrie les avait perdus. Les Araméens ont envahi la Mésopotamie jusqu'à Amida et Nisibin, y compris la plaine de Ḫarran où Tiglatpalasar s'amusait à la chasse. La bande montagneuse entre l'Assyrie et l'Arménie s'est libérée de l'influence assyrienne et reste occupée par les peuples d'Isua, Daria, Alzi, Purulumzi, Šupria, Kaski, Muški, Urumi, Abešli, Haria, Babḫi, Ḫabḫi, Qumani, Muzri. La première tentative de l'Assyrie pour s'agrandir finit par un échec. Elle est obligée de se replier et de s'enfermer dans des frontières très restreintes. Suit une période de détresse. Une dizaine de rois occuperont le trône de Tiglatpalasar sans pouvoir même ajouter à l'histoire d'Assyrie quelques pages mémorables. La pénurie de documents en est la meilleure preuve, car c'est seulement en écho aux guerres heureuses que les documents abondent chez les Assyriens. Déchue de sa première vigueur, l'Assyrie traîne une vie silencieuse jusqu'à la fin de X-me siècle, lorsqu'elle reviendra à elle pour inaugurer la plus brillante période de son histoire.

Pendant toute cette phase obscure on n'entend rien dire au sujet des peuples montagnards : l'Assyrie n'est pas en me-

(1) *Prisme*, VI. 53-54.

sure de mettre leur liberté à l'épreuve. On ne revient pas non plus à l'Arménie. Mais c'est à cette époque que l'on prononce pour la première fois le nom d'Uruatri, le même qu'Urartu. Et cela annonce l'approche d'une ère singulièrement brillante pour le plateau arménien.

CHAPITRE IV

L'EMPIRE D'URARTU

(*d'après les sources assyriennes*)

En même temps que l'Assyrie se redresse et commence à se hausser au rang de grande puissance, une autre puissance s'élève sur le plateau arménien. C'est l'empire d'Urartu.

Après le temps de Tiglatpalasar une évolution avait transformé la face sociale et politique des pays de Naïri. Le cours de cette évolution nous échappe par manque absolu de documentation. On constate seulement l'aboutissement comme un fait accompli. Les nombreux états du Naïri ont disparu, ou plutôt se sont fusionnés pour former un seul corps politique. Le centre du nouvel état c'est la plaine où 23 rois de Naïri furent battus par Tiglatpalasar en 1114. N'est-ce pas ce désastre qui aurait donné la première impulsion pour concentrer les forces éparses du pays ? L'ancien nom de Naïri cède à celui d'Urartu.

La première mention de l'Urartu remonte au règne du roi Assyrien Aśurbelkala (1077-1060) sous la forme d'Uruatri. Après quelque hésitation on a reconnu en Uruatri une forme plus ancienne d'Urartu. Aśurbelkala place Uruatri dans la région du Tigre Oriental. Il dit qu'en sa première année il a conquis Uruatri et Maśgun ; en sa troisième année, Uruatri, Maśgun et Ḫirua.

Salmanasar II (1028-1017) aussi fait la guerre contre Uruatri et soumet ses huit régions : Ḫimme, Uatqun, Maśgun, Salua, Ḫalila, Luḫa, Nihilpaḫri et Zingun, et livre aux flammes 51 villages. «En trois jours il conquiert la totalité du pays d'Uruatri ». Ensuite il attaque le Babḫi et fait couler le sang dans plusieurs villes « depuis le pays d'Uruatri jusqu'à celui de Kutmuḫi » (1).

---

(1) Forrer, *Reallexikon*, I, pp. 207 et 208. Ebeling, E. Meissner et L. Weidner, o. c., p. 113.

De ces endroits Ḫime et Luḫa nous sont connus par l'inscription de Tiglatpalasar, qui les place dans Ḫabḫi, tandis qu'ici ils se rattachent à Uruatri. Celui-ci a dû être limitrophe de Ḫabḫi d'un côté et de Babḫi de l'autre. Autant dire qu'il se situait au Bohtan à peu près sur les sources du Ḫabur Oriental.

Urartu apparait comme nom de l'Arménie depuis Salmanasar III (859-824). Mais il n'en résulte point que ce nom date de cette époque. Ce n'est pas non plus du Bohtan qu'il aurait cheminé vers le plateau arménien. On serait très gêné d'expliquer comment une région sans passé politique eût pu donner son nom à un grand pays. Il est beaucoup plus vraisemblable que le Bohtan doive le nom d'Uruatri-Urartu à l'Arménie, et cela à titre de province de l'Urartu arménien. C'est à ce même titre assurément que la région au nord de Bavian s'appelait encore Urartu sous Sennachérib (705-681). Que la prétention de l'Urartu allât si loin, cela ne fait point de secret, comme nous le verrons.

D'ailleurs le nom de Naïri subit le même sort. Après avoir cédé sur le plateau arménien à celui d'Urartu, il se réserve deux régions sur les deux flancs du même plateau, la région d'Amid jusqu'à l'Anzitène et le pays de Ḫubuškia dans la vallée du Zab et même la région de Paddira au sud de Muṣaṣir. Ces régions s'attribuent le nom de Naïri pour la raison que jadis elles faisaient partie du Naïri quand celui-ci comprenait tout le plateau arménien.

«Urartu» lui-même suivra le même chemin de dégradation : après la chute de l'empire il s'accrochera sous la forme d'Ayrarat à une province de l'Arménie dans la vallée de l'Araxe.

Remarquons — et nous aurions à y revenir — que Naïri, Uruatri accusent une parenté avec Ḫur-ri, Nam-ri, Kirru-ri et tant d'autres noms avec le formatif *- ri* et appartiennent à une langue qui n'a rien de commun avec l'idiome sémitique.

L'Urartu inaugure une ère nouvelle sur les hauteurs de l'Arménie. Dans ses efforts pour élargir ses frontières il se trouvera face à face avec l'impérialisme de l'Assyrie. Une lutte âpre s'engage et ne cesse pas jusqu'au dernier jour des deux rivaux sur la longue barrière intermédiaire qui s'étend de l'Euphrate au Petit-Zab, et pour elle. La concurrence des deux adversaires constitue la ligne directrice de l'histoire de trois siècles sur lesquels s'entassent les revers de leur fortune militaire.

Il serait préférable de tracer les péripéties de la lutte entre les deux empires d'abord d'après les sources assyriennes et ensuite de revenir à la documentation urartienne qui servira de contre-poids, pour mesurer les véritables résultats de la lutte.

Après deux siècles de léthargie, l'Assyrie reprend des forces avec le règne d'Adad-Nirari II (911-890). Le premier effort est dirigé contre le pays de Qumani et ses voisins. Le roi assyrien l'envahit et fait prisonniers son roi Iluia et ses dieux. Nous avons vu que Qumani occupait la région de la ville Kipšu ou Kipšuna, aujourd'hui Gifše, village près de Zacho, sur la rive droite du Ḫabur Oriental.

Le roi attaque ensuite Habḫi et sept villes de Meḫri sur la rivière Šupuru. Le site de Meḫri se précise par la montagne de Mehri-Nar à la source du Ḫabur et qui semble conserver l'ancien nom (1).

A maintes reprises, il part contre Habḫi et Uruatri, défend Kumme qui s'appelle Kumaia à l'époque sargonide, mais le seul gain fut Qumani.

Adad-Nirari franchit le Tigre, prend Kutmuḫi et l'annexe à l'Assyrie. Mais les montagnards de Kašiari lui opposent une farouche résistance.

Kašiari est le Masius des auteurs classiques, Tur-Abdin d'aujourd'hui, la longue chaîne qui s'étend du Tigre vers la région d'Edesse et tourne vers le nord pour former en face d'Amid le massif d'Aisuma, aujourd'hui Karaca-dag. La partie moyenne, où se trouve la ville de Mardin, s'appelle aussi Izala. Près de Mardin se trouvent Bnabel, *κάστρον βαναβήλων* château-fort des Arsacides arméniens, et Tigranakert, la fameuse capitale de Tigrane, sur le site de Tel-Armen(2). La grande Sophène et l'Arzanène s'étendaient jusqu'à la chaîne de Kašiari. Le nom de Kašia-ri avec sa désinence caractéristique appartient au groupe de Nairi, Urat-ri, Ḫur-ri, etc., et faisait, au fond, partie de la zone montagneuse qui séparait l'Assyrie de l'Urartu et constituait l'objet de leur convoitise.

---

(1) Mehri-Nar a une étymologie populaire Mehari-Nar (chameau mâle), inspiré par le mot *Develu* qu'on trouve si fréquent.

(2) L'identification de la capitale de Tigrane avec Mayafarqin, prête toujours à discussion, malgré Lehmann-Haupt.

Il y avait au pied de Kašiari une principauté, Temanna, dont le chef-lieu était Nisibin. Adad-Nirari entreprend six campagnes contre elle et finit par briser sa résistance (1).

Tukulti-Ninurta II (890-884) opère contre les petits Etats sur les flancs nord du Kašiari, surtout contre le Naïri, la région de Tušha ou Tušhan sur le site de Kurḫ au bord du Tigre à peu de distance d'Amida, et contre Ammabaàl de Zamani, prince, qui regnait à Amida, chef d'une tribu araméenne. Depuis, la région d'Amida portera le nom de Bit-Zamani (2).

On mentionne parmi les pays attaqués par Adad-Nirari et son successeur les montagnes de Muski, Šupri et même Alzi. Il s'agit de raids sans conséquences sérieuses. Seule la conquête de Qumani, Kutmuḫi et de Temanna paraît être assurée.

Aśurnaṣirpal II (883-859) continue la politique de conquêtes (3). On lui connait quatre campagnes en 883, 882, 879 et 866. Il commence par la région du Zab et s'empare de Kirruri, probablement Herir d'aujourd'hui, dans la boucle ou triangle du Zab, sur la ligne de Rovanduz. Il lui impose le tribut et y nomme un *zabil kuduri* (4). C'est un fonctionnaire chargé de veiller sur le rendement régulier du tribut. Au cours des expéditions des rois assyriens, très souvent des pays qui se croyaient en danger s'engageaient à payer tribut sans être disposés à respecter leur engagement. Pour les forcer à payer il fallait user de violence, recourir aux armes. Mais dans les cas où le roi laissait un *zabil kuduri*, cela signifiait que le pays était presque soumis; il gardait son autonomie, mais l'obligation de livrer le tribut annuel le mettait en dépendance vassalique. Le pas suivant sera l'annexion et alors l'autorité locale et le *zabil kuduri* seront

---

(1) Olmstead, A. T., *History of Assyria*, p. 755 et suite.

(2) *Annales de Tukulti-Ninurta* II, publiées par Scheil dans *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1911, sont fortement endommagées. Bit-Zamani est mentionné dans la *Notitia Dignitatum*, Thila Zamana et chez Jesué le Stylite, Tel-Zema. Cf. Honigmann, E. *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*.

(3) On est mieux renseigné sur les campagnes d'Aśurnasirpal II, grâce à ses *Annales*, publiées par F. E. Peiser, dans E. Schrader, *Keilenschriftliche Bibliothek*, I, pp. 51-128, 1889 et par E. Budge et King, *The Annals of the Kings of Assyria*, I, pp. 254-387, 1902.

(4) *Annales*, col. I, 56.

remplacés par un préfet, *bel pahati*, ou *šaknu*, ou par un subalterne du préfet, *urasi*.

De Kiruri le roi passe en Habḫi, prend ses huit villes y compris Naštun où il fait prisonnier le chef du pays et le soumet à une mort cruelle. Habḫi aussi reçut un zabil kuduri (1). Aucune des huit localités n'est identifiée et il est difficile de dire s'il s'agit du même pays qui se trouvait en voisinage avec Qumani ou du pays qui apparaît plus tard sous le nom de Muṣaṣir.

Pendant son séjour à Kirruri le roi reçut le tribut du Ḫubuškia et de Gilsan, qui tenaient assurément à écarter par ce moyen le danger de ravage. Le mois suivant Ašurnaṣirpal apparaît dans les montagnes de Nipur et Pasata et s'empara des villes d'Atkun, Ušḫu, Pilazi avec 20 villages. Nipur est Djudi et Pasata rappelle le Pašat arménien, à la source du Tigre Oriental (2). Ušḫu est le Šaḫ contemporain sur le versant du Djudi, à peu de distance de la ville Djesiret-ibn-Omar. Donc, c'est la région au nord de Qumani que le roi assyrien oblige à payer le tribut et où il nomma un *kuduru* ou *zabil kuduri* (3).

Le roi traverse le Tigre et entre en Kutmuḫi. Muški et Kutmuḫi lui présentent le tribut en bronze, en bétail et en vin. La campagne est interrompue à cause d'une révolte éclatée à Bit-Hadipé.

La campagne de 882 avait pour objectif la région de Kašiari. Une colonie assyrienne établie depuis longtemps dans le nord de Kašiari s'était insurgée. Ašurnaṣirpal va étouffer l'insurrection. Après le passage du Tigre il arrive sur le bord du Supnat. On est resté longtemps dans l'erreur au sujet de cette rivière, en l'identifiant à tort avec le Zibene-su.

Enfin il a été prouvé qu'il s'agit de la rivière Sufan qui se jette dans le Tigre en face de l'embouchure du Ḫabur Oriental (4).

---

(1) *Annales*, I, 57.

(2) Pašat est mentionné dans l'histoire de Sainte Hripsimé, dans les *Œuvres complètes* de Moïse de Chorène, 1865, p. 301. Il faut lire Pašat et non Pašat. C'est le mont qui s'appelle encore maintenant Bešeldag près du couvent arménien *Hoguoç-vank*.

(3) *Annales*, I, 73.

(4) W. B e l c k. *Beiträge zur altere Geographie und Geschichte, II*, p. 66 (1901) ; aussi *Verhandlung d. Berl. Anthropologische Gesellschaft*, 1900, p. 449.

Le pays d'Isala, le même qu'Izala, envoya au roi le tribut à titre de précaution. Aśurnaṣirpal franchit le Kaśiari, saisit dans sa ville le chef insurgé et le fait écorcher. Il passe par le pays de Nirbu et s'arrête à Tušḫan. Ici il construit un palais et fait graver sur une stèle ses gestes exécutés en Naïri. C'est ainsi qu'il appelle la région de Tušḫan.

Les rois des pays voisins, Ammaba'al fils de Zamani, Anhiti de Šuprilapturi, fils de Tuburi, du pays de Nirdun et du pays d'Urume *ša bitani*, de même que les rois de Naïri apportent au souverain leur tribut à Tušḫan. Le roi nomme un *zabil kuduri* dans les pays de Naïri (1). Sous les rois, par les pays de Naïri on n'entend pas tous les pays mentionnés, mais seulement la région de Tušḫan où régnaient plusieurs chefs de tribus. C'est la seule conquête pour autant qu'un *zabil kuduri* y a été nommé. Zamani, Nirdun, Šupri, Urumi et Nirbu sont restés intacts (2).

En 879 Aśurnaṣirpal arrive de nouveau en Naïri, à Tušḫan. Sur son chemin il conquiert la ville de Matiati, Midiat d'aujourd'hui, et y nomme un *urasi*, sous-préfet (3). La ville de Sura, Τζαύρας byzantin, Sor contemporain, à l'ouest de Madiat, lui envoie le tribut. Ensuite il attaque la ville de Madara appartenant à Lapturi, chef du pays de Nardun, lui impose un tribut et nomme un *urasi* (4). Donc en chemin de Kibaki, Kuwaḫ d'aujourd'hui, sur le bord du Tigre, à Tušḫan, le conquerant assyrien annexe deux régions; Sura et le pays Ḫabḫi échappent à sa colère.

De Tušḫan le roi traverse le Tigre, marche toute la nuit et arrive à Pitura, place forte du pays de Dir(r)a ; il ruine Pitura, prend la ville de Kukunu dans la gorge du mont Matni, il prend 50 villes du Dira. Il part pour Arbaki, ville de Ḫabḫi *ša bi-*

C'est ici qu'il faut placer probablement le site de Σαράν où Cléopatre, femme de Tigrane, enterra, d'après Plutarque, *Lucullus*, 22, le château Amphicrate. *Markwart*, *Sud-Arménien und Tigrisquellen*, p. 448.

(1) *Annales*, II, 15.

(2) Sur le chemin du retour, le roi attaque le pays de Nirbu dans la montagne du Kaśiari, prend sa ville d'Išpilibria, ensuite par le défilé de Buliani, gagne le pays de Habhi et se dirige vers la ville d'Ardupu. Un des sites du pays de Ḫabḫi, Išpilibria, peut bien correspondre au château byzantin Ἴσφρις ; et Ardupu être Ἀρζάμων (de Ardumpu) est le Telle, Ḫerzem d'aujourd'hui.

(3) *Annales*, II, 90.

(4) *Annales*, II, 100.

tani (1). Les habitants effrayés se réfugient dans la montagne de Matni.

Le pays de Dira se place sur la rive du Tigre en face de Tušḫan. Pitura et le mont Matni se situent dans la région de Silvan. Arbaki est assurément le chateau bysantin d'Ἀρζβάχων dont le site n'est pas connu, mais il n'etait pas loin d'Ἀφουμῶν, Fum d'aujourd'hui. (2) Le conquérant ne parvint pas à soumettre ces pays. Il retourne à Zamani, où le roi a été tué par ses nobles, et installe à la place le frère de la victime. Peut-être en échange, enlève-t-il au nouveau roi Sinabu et Tidu, places fortes où Salmanasar avait jadis mis une garnison contre le pays de Naïri, mais dans la suite, les tribus araméennes, c'est-à-dire celles de Zamani, en avaient pris possession.

En 866 Aśurnaṣirpal réapparait en Nairi pour la dernière fois. Après le passage du Tigre, il s'arrête au pays de Kipani, région de Hisn-Keifa sur le Tigre Occidental, à la ville de Ḫuzirina. Itti, prince du pays de Ṣalla, Giradadi du pays d'Aśša et Qatazilu du pays de Qummuḫi se hâtent d'acheter, par l'envoi du tribut, la bienveillance du roi assyrien.

L'objectif de la campagne est la région de l'Euphrate. De là il passe par le pays de Kubbu et arrive à Aśša et à Habḫi, « devant le pays de Ḫatti ». Qummuḫi est la Commagène, dont le roi sauva son pays du danger par le versement spontané du tribut. En effet le roi assyrien pousse jusqu'à l'Euphrate, laisse de côté Qummuḫi et se dirige vers le nord. Kubbu n'est autre que Gubbos, pays limitrophe de Claudia et dont le nom est reconnaissable dans celui de Kop-dag (turcisé en Kopli-dag) (3).

---

(1) *Ša bitani* dans Urume *ša bitani* ; Aśurnaṣirpal, *Annales* II, 13 ; Ḫabḫi *ša bitani*, ib. II. 112 ; Nirib *ša bitani*, ib. III, 122 ; aussi Zamua *ša bitani*, Inscription de Balavat, Col. II, 2 ; le sens réel est obscur ; litteralement « des maisons ». On croit que dans ces termes géographiques il signifie : pays « de notre maison », c'est-à-dire, appartenant à la couronne. C'est l'avis de Jensen, Streck, d'après Klauber, *Assyrisches Beamtentum*, p. 33. Cela ne convient pas.

(2) Arbaki ne peut aucunement être Arvaḫ dans la région de Moks en Bohtan, comme l'admet Forrer, *Provinzeinteilung*, p. 27. C'est très loin, tandis que d'après le texte, Arbaki est près du mont Matni qui se trouve près de Bitura. Le roi revient d'Arbaki contre Zamani région d'Amida, ce qui indique qu'Arbaki n'était pas loin d'Amida.

(3) Michel le Syrien, III, p. 163 (Chabot) connait Gub-

Aššа rappelle Isua ou Išuva et se situait en tout cas dans la boucle de l'Euphrate en face de Mélitène, « pays de Hatti ». Un pays de plus porte le nom de Habḫi, peut-être entre Kubbu et Aššа. Ces pays n'étaient pas disposés à s'incliner devant l'agresseur qui ravage leurs 150 villes et entre en pays de Dirria ou Dira en passant par la gorge de la montagne d'Amadani. Il met à feu et à sang les villes situées entre les montagnes d'Amadani et d'Arqania ainsi que le pays de Mallanu dans la montagne d'Arqania. Le pays de Zamba subit le même sort. Le roi franchit la rivière de Ṣua et arrive sur les bords du Tigre (1).

Arqania, sans doute Argana. Mallanu a laissé son souvenir dans le nom de la montagne Bilan, sur la rive du Tigre, en face d'Argana. Amadani est identique à Madani que Tukulti-Ninurta I (1243-1221) mentionne avec Alzi, Tedimzi, Purulumzi. Diria nous est connu de la campagne précédente, il est indiqué comme un pays sur la rive droite du Tigre, bien qu'il s'étendît probablement sur les deux rives. Tous ces pays, Adani, Mallanu, Zamba, Diria, que le texte appelle « Ḫabḫi entier », forment dès lors une province assyrienne sous l'ordre d'un *šaknu* (préfet), nommé par le conquérant (2).

Du défilé d'Amadani le roi vient, en passant la Ṣua, à Berzaništun (3) et à Damdamusa, « forteresse du prince Ilanu, fils de Zamani ». Damdamusa qui était « ville royale », c'est-à-dire, appartenant à l'empire, avait été entre-temps enlevée par le prince de Zamani, le protégé du roi. La ville est prise d'assaut ; mais la capitale Amedi, Amida, résiste à l'attaque assyrienne. Le roi, saisi de rage, élève une colonne de têtes coupées et dresse des vivants empalés autour de la colonne.

Le roi s'éloigne vers Kašiari et s'empare de la ville Uda appartenant à Lapturi, fils de Taburi. Uda est le byzantin Χούδδων

---

bos et Claudia, dont Philarète, prince arménien, possédait une partie. Il mentionne aussi un village, Hazurin, dans les montagnes de Claudia ; son nom est le même que Ḫuzirīna de notre texte et signifie probablement « pommeraie ».

(1) La Ṣua se trouve entre Amadani-Mellanu et Barzaništun et Damdamusa et donc ne peut-être identifié avec la source du Tigre, en dépit de Forrer.

(2) *Annales*, III, 104.

(3) Barsa-Ništun, cfr. Ništun, ville de Habḫi entre le Tigre et Zab.

Le pays de ce prince s'appelait Nirdun dans la région de la ville de Madara, probablement Μαρζάρων byzantin (1).

En résumant ses conquêtes Aśurnaṣirpal dit avoir foudroyé les pays : Naïri, Ḫabḫi, Šubari, Nirbe et tout annexé « depuis la source du Supnat jusqu'au pays de Nirib *ša bitani* et depuis le passage de Kirruri jusqu'au pays de Gilzani » (2).

On retrouve le même résumé dans ses quatre inscriptions avec cette différence que Nirib ša bitani est remplacé par Uraar-ti (3). Donc, à l'est la frontière s'étendait de Kirruri à Gilzani, c'est-à-dire, de Herir jusqu'aux sources du Zab ; et à l'ouest, du Supnat à Nirib, c'est-à-dire de la chaîne de Kaśiari jusqu'à la source du Tigre. La montagne qui longe le Zibene-su, au-dessus de la ville de Haini, s'appelle encore de nos jours Nirib-dağlar. Ici la conquête assyrienne touchait à Uratri ou Urartu.

Le résumé est exact si l'on envisage comme conquis aussi les pays qui présentèrent au roi assyrien le tribut au cours de ces campagnes, comme le Gilzani, l'Urume et autres. D'après le récit des campagnes, le roi nomma trois *zabil kuduri* en Kirurri, Ḫabḫi (Oriental) et Usḫu ; deux *urasi* en Matiati et en Nirdun, dans la montagne de Kaśiari, et deux *šaknu* en Ḫabḫi Occidental ou Euphratésien, pays au nord d'Amida entre le Tigre et l'Euphrate, et en Naïri, pays qui désigne ici la région

---

(1) Georgii Cyprii, *Descriptio Orbis Romani*, p. 47. Theophylacte Simocatta, II, 18, p. 105 (éd. Bonn) mentionne Beïoudaès près du fort Μαρζάρων. Il est probable que Beïoudaès (Beth-Ḫuda) cache le nom de Χοδδάου et que Μαρζάρων est identique à Madara, le Mazarta d'aujourd'hui à l'est de Mardin près de Bnabel.

(2) *Annales*, III, 120-123 ; aussi *Inscription sur le mur* de Kalah, Budge et King, o. c., pp. 179-180.

(3) *Inscription du Taureau*, col. II, 9-15 ; et « *Standard inscription* », 6-9. Les mêmes frontières sont indiquées à la fin de la campagne de 879, sans énumérer les quatre pays, mais avec la déclaration que « le vaste pays de Naïri est conquis en large et en long ». Ce même résumé dans les *inscriptions* de fondation au temple d'Ištar, Budge et King, p. 163 ; au temple de Naḫir, ib., p. 169 et au palais de Kalah, ib., pp. 174-175.

Le Monolithe de Kurḫ qui raconte la campagne de 879, en résumé énumère les pays dévastés : Nirdun, Luluta, Dirra, Aggunu, Ulliba, Arbaki et Nirbe et ajoute que *šaknu* a été nommé en Naïri, 49-51 ; Budge et King, p. 240-241.

de Tušhan, mais s'emploie aussi dans un sens large comprenant « des pays » ou « des rois »: il reçut aussi un *šaknu* et un *urasi.*

La fonction des *šaknu* et des *urasi* révèle une pure annexion. Mais celle de *zabil kuduri* reste obscure. On admet qu'elle a pour but de surveiller le rendement régulier des charges dites *kuduri.*

Mais ce en quoi consistent ces charges n'est pas clair (1). Le roi déclare qu'il impose aux pays conquis *šaknu-te, urduti, upušu, kuduru* (2). On ne saurait dire que ce sont là les expressions ordinaires ou qu'on a ici les termes spéciaux d'obligations pour distinguer les différents pays qui en étaient respectivement chargés (3). De toute façon Ašurnaṣirpal réussit à établir son autorité sur toute la zone montagneuse, *ḫuršani kulišunu* (4) comprise entre la ligne Kašiari - Nipur et le Taurus arménien. Il ne s'agit pas cependant d'une véritable conquête, mais d'un étalage de forces aussi infructueux, du reste, que celui de Tiglatpalasar I, puisque le roi victorieux verra, avant sa mort, la défection des pays qu'il croyait ramenés « au pieds d'Aššur ».

Salmanasar III (859-824), son successeur, reprendra les armes pour reconquérir le terrain perdu.

SALMANASAR ET ARAME.

Dès qu'il assuma le pouvoir, Salmanasar se porta contre l'Urartu. C'est le nom d'Uruatri connu antérieurement, qui devenu Urartu désignera dorénavant l'Arménie chez les Assyriens.

L'attaque de Salmanasar était d'autant plus imprévue que son père, Ašurnaṣirpal, n'avait eu aucun conflit avec l'Urartu qu'il avait respecté même quand l'occasion s'était offerte pour

(1) F o r r e r, *Die Provinzeinteilung*, p. 6. E. K l a u b e r, *Assyrisches Beamtentum*, n'a pas touché cette question.

(2) *Annales*, III. 125 ; aussi *Monolithe*, Rev. 51.

(3) Par exemple : *Saknute* « préfets » pour les territoires annexés ; *arduti*, « service, vassalité » pour les pays tributaires ; *kudurù* charges pour les pays soumis à un zabil kuduri.

(4) *Annale*, III, 117.

lui d'agir, lors de ses opérations militaires sur les frontières de ce pays.

Peut-être cela tient-il à la politique expectante que l'Urartu aurait suivie à cette époque, se gardant de s'immiscer dans ce que faisait l'Assyrie à ses marches ? L'agression de Salmanasar ne prouve-t-elle pas qu'un changement s'était produit à cet égard ?

L'Urartu ne pouvait rester longtemps dans un rôle de spectateur indifférent lorsque les armes assyriennes ravageaient les petits États enserrés entre lui et l'Assyrie, États dont les sympathies allaient vers l'Urartu tant à cause de la parenté raciale que de l'intérêt politique. Il semble que l'Urartu ait montré des symptômes alarmants pour l'Assyrie déjà dans les dernières années d'Aśurnaṣirpal. Les annales assyriennes sont muettes sur les sept dernières années de ce roi. Apparemment, la fortune lui avait tourné le dos. Les peuples qu'il croyait avoir domptés s'étaient soulevés pour défendre leur indépendance par les armes. Les états limitrophes de l'Urartu ne seront pas les derniers à s'insurger contre l'Assyrie. L'Urartu était là, prêt à les encourager et même à les épauler. Salmanasar avait dû avoir des griefs contre l'Urartu qui avait commencé le premier les hostilités contre lui.

De toute façon, la position que prend l'Urartu envers l'Assyrie est nette. C'est celle d'un rival qui lui disputera l'influence politique sur les états de ses deux flancs : sur l'Euphrate et sur le haut cours des deux Zab, de même que sur la vaste bande de territoire comprise entre eux.

La situation créée à l'avènement de Salmanasar n'était point favorable à l'Assyrie. Les pays longeant l'Euphrate, depuis Mélitène jusqu'à Damas, s'insurgeaient : Lalli, roi de Milid (Mélitène), Qatazilu et son successeur Kundaśpi, rois de Qummuḫi (Commagène), Sangar de Karkemiś Gargamiś, (ou Djerablous), Aḫuni, fils d'Adini, roi de Til-barsip (sur l'embouchure du Sağur), Ḫani de Sam'al (Zinjirlu), Mutallu et son successeur Kalparuda de Gurgum (Maraś), Aramu, fils d'Agusi, roi d'Arpad (Tel-Rfad), Haiani, fils de Gabbari au pied de l'Amanus, Sapalulmi et son successeur Kalparudu de Ḫattina (à l'ouest d'Alep), Irḫulin d'Amat (Hamatha), Adad-Ezer de Damas avec dix de ses alliés, les rois environnants, en somme les chefs de

plus de 20 Etats, pour être réduits, demandaient d'immenses efforts. On voit que le roi Aśurnaṣirpal n'avait pas réussi, malgré les 28 combats qu'il avait engagés, à assurer la domination assyrienne.

Au delà de l'Euphrate, 24 rois de Tabal et ceux de Cilicie ne supportaient plus non plus le joug assyrien. Salmanasar avait à affronter à l'est, sur le plateau iranien, la poussée de 27 rois. Il aura quelques démêlés avec Babylone. Enfin, au nord les montagnards remuants étaient toujours prêts à surprendre l'Assyrie.

Salmanasar ne recula pas devant les difficultés. Il s'employa de toutes ses forces à faire triompher l'impérialisme naissant de l'Assyrie. Durant trente ans, il ne déposa pas les armes, mais année après année, il se battit sur l'un ou l'autre front. Les Etats euphratésiens industriels et commerciaux présentaient par leurs richesses plus d'intérêt que les autres. Aussi attirèrent-ils avec plus de force l'attention du roi assyrien ; plus de vingt fois il franchit l'Euphrate. Mais au point de vue politique, dans l'intérêt de la sécurité de l'empire, Salmanasar n'attachait pas moins d'importance au front nord qui nous intéresse.

Les bas-reliefs de bronze dont Salmanasar avait décoré les portes de son palais et qui représentaient les épisodes de ses campagnes, mettaient en bonne place ses exploits du front urartien. Nous aurons à revenir à ces bas-reliefs, documents de premier ordre.

Mais voyons en premier lieu l'histoire des campagnes telle qu'elle se présente dans les annales officielles (1).

L'année de son avènement, Salmanasar entreprit une action contre Suguni(a), ville forte de l'Urartu. Il se trouvait dans

---

(1) Les monuments à inscriptions de Salamanasar sont :

Le Monolithe de Kurch (Tušḫan), déchiffré et traduit par Peiser. *L'Obélisque* en marbre noir traduit par H. Winckler, tous les deux dans *Keilinschriftliche Bibliothek*, I, éd. F. Schrader, 1889. *Taureaux* I et II, traduit par F. Delitzsch dans *Die Palasttore Salmanasar III von Balawat*, A. Billerbeck et F. Delitzsch, p. 144-151, tirage à part de *Beiträge zur Assyriologie und Semitischen Sprachwissenschaft*, éd. F. Delitzsch et P. Haupt, VII, 1. *Deux portes de bronze* avec bas-relief et inscriptions, Billerbeck et Delitzsch, o. c. A. Amiaux et V. Scheil, *Les inscriptions de Salmanasar (II) III, roi d'Assyrie*, 1890.

la région de la Diala, où il opérait contre la ville d'Aridu, lorsqu'il décida de passer à travers les montagnes « qui dressaient leurs pics vers le ciel comme la pointe d'un glaive de fer » pour atteindre la ville de Hubuškia.

« Je mis à feu la ville d'Hubuškia avec cent villes environnantes, raconte le roi ; Kakia, roi du pays de Naïri et le reste de ses troupes frémirent d'effroi devant mes armes et gagnèrent les montagnes puissantes. Je les poursuivis dans les montagnes ; et je livrai au milieu des montagnes un rude combat et je leur infligeai une défaite. Chariots, troupes, chevaux, attelages, je les ramenai des montagnes. La crainte de la Majesté d'Aššur les abattit ; ils descendirent et saisirent mes pieds. Je leur imposai *biltu u madata*, tribut en nature et en argent. »

« De Ḫubuškia je partis et j'arrivai à Sugunia, ville forte d'Aramé d'Urartu. J'assaillis la ville et je la pris. Je lui tuai beaucoup de guerriers, et lui enlevai du butin. Une colonne de têtes je l'érigeai en face de sa ville. Quatorze villes environnantes je les mis à feu. »

« De Sugunia je partis et descendis à la mer du pays de Naïri. Je plongeai mes armes dans la mer, je fis des sacrifices à mes dieux. Alors je préparai l'image de ma personne et j'y inscrivis la gloire d'Aššur, le seigneur princier, mon seigneur, et ma puissance souveraine et je la dressai près de la mer. »

« A mon retour de la mer, je reçus le tribut d'Asu, du pays de Gilzan, chevaux, boeufs, moutons, vin et deux chameaux à deux bosses ; je les amenai à ma ville d'Aššur » (1).

Ḫubuškia est chef-lieu du pays qui s'appelle Naïri. Ce pays a donc gardé l'ancien nom de l'Urartu, assurément pour la raison qu'il en faisait partie, c'est-à-dire comptait dans le nombre des pays du plateau arménien. Plus tard il s'appellera Ḫubuškia ou Ḫubušku du nom de sa capitale.

Ce pays était situé sur le Grand Zab, dans la région du Djulamerk d'aujourd'hui. Les Arméniens appelaient cette région Petit Ałbak, par opposition au Grand Ałbak, région voisine de Baškala. Il est fort possible que Ḫubuškia soit l'ancien nom de Djulamerk. Dj(u)łmar des anciens auteurs arméniens (2)

---

(1) *Monolithe*, I, 14-29. *Obélisque*, 22-26.

(2) Thoma Arçruni : Histoire, ch. I, ch. 8 ; III, 2, 13 et 14.

La partie montagneuse de cette région abritait, jusqu'à la guerre de 1914, cinq tribus nestoriennes qui jouissaient d'une sorte d'autonomie : Djellu, Baz, Thum, Tiar, Dez. Salmanasar aurait-il pu s'imaginer qu'un jour viendrait où ses derniers fils trouveraient refuge dans le petit pays qu'il ravageait inutilement ?

En 828, Salmanasar revient à deux reprises à Ḫubuškia pour recevoir le tribut. A cette époque le roi du pays s'appelait Data ou Datana.

Le site de Sugunia n'est pas connu. C'est, sans doute, un des postes frontières de l'Urartu et probablement à l'entrée du Grand Ałbak. Les deux Ałbak sont séparés par une chaine montagneuse qui s'élève au-dessus de Djulamerk, le long de la rivière Kara-su qui tombe dans le Zab sur la droite. Il y a un passage dans cette chaine ; des deux côtés de ce passage, à l'entrée et à la sortie, se trouvent deux villages ; l'un s'appelle Sikianis, l'autre Sukan (1). Il est séduisant d'y voir le souvenir de Sugunia. La position est favorable pour barrer le passage par la vallée du Zab. De là au lac de Van il y a à peine cent kilomètres. Le roi assyrien a atteint le lac près de l'embouchure du Ḫošab. La stèle de Salmanasar a été, probablement, érigée sur la colline qui est à présent envahie par les eaux du lac.

La seconde campagne contre l'Urartu eut lieu deux ans après, en 857 (2). Le 13 du mois de Dazu, au début de juillet,

---

(1) Масловскій В. Т. Военно-статистическое описаніе Ванскаго и Битлисскаго вилаетовъ; отдѣлъ приложеній p. 56 ; voir aussi, la carte publiée par War Office, 1916 (*Royal Geographical Society* under the direction of the Geographical Section General Staff. 1916).

(2) La chronologie du règne de Salmanasar est assez confuse et demande quelques rectifications.

Le *Monolithe* place « au début du règne, en l'an premier » de Salmanasar deux campagnes, dont l'une contre Aridi, Ḫubuškia et Sugunia, l'autre contre les états euphratésiens et le 13 Airu est donné pour date de cette dernière campagne.

L'année suivante est l'éponymie du roi ; une seconde campagne eut lieu contre les états euphratésiens le 13 Airu.

L'Obélisque distingue « le début du règne », c'est-à-dire, l'année de son avènement, de « l'an premier du règne » et place la première campagne « au début du règne », et la deuxième, en « l'an premier du règne ». Pour l'éponymie du roi il fixe la seconde année de son règne, ce qui est faux, car les rois se réservaient toujours l'éponymie de leur première année, après l'année d'avènement.

Salmanasar attaqua le roi de Til Barsip, sur l'Euphrate. Il s'empara de cette ville dont il changea le nom en Kar-Salmanu-Aŝarid.

C'est après cette victoire qu'il prit le chemin de l'Urartu, peut-être soupçonnait-il ce pays d'une entente avec Til-Barsip.

L'Obélisque a commis donc la faute d'avoir séparé le debut du règne de « l'an premier », et il l'a fait à cause de la date du 13 Airu. En effet, si des deux campagnes de la première année, la seconde a eu lieu le 13 Airu, qui est le second mois de l'année, la première campagne doit être placée au moins dans le premier mois de l'année, en Nisan. Le début du règne remonterait alors à l'an précédent, à moins qu'on n'admette que le père de Salmanasar soit mort au mois de Nisan, lorsque Salmanasar fit sa première campagne, ce qui est peu probable. *L'Obélisque* donc a été induit en erreur par la date du 13 Airu qui doit être un lapsus de scribe influencé par la date de la seconde campagne contre les mêmes pays euphratésiens.

D'ailleurs cette erreur de *l'Obélisque* n'est pas grave ; elle n'a pas changé la chronologie. L'avènement de Salmanasar remonte à l'éponymie de Sar-urnisi, en l'an 859. L'année suivante, 858, est l'éponymie de Salmanasar.

La seule faute de l'*Obélisque* consiste à avoir transporté en l'an 860 la campagne contre Aridi, Hubuŝkia et Sugunia. Le *Monolithe* veut que l'année de l'avènement soit compté comme la première du règne.

L'Obélisque a suivi cet ordre et a calculé le règne du roi depuis 859. *L'Inscription* de Balavat place la première campagne babylonienne à l'éponymie de Ṣamaŝ-bel-uṣur, et la seconde à l'éponymie de Belbunia.

D'après *l'Obélisque*, ces campagnes ont eu lieu les huitième et neuvième années de Salamanasar. Samaŝ-bel-usur est le septième et Bêlbunia le huitième éponymes depuis Salamanasar, le premier éponyme de l'an 858. D'où il ressort que la huitième et neuvième années sont comptées à partir de 859 et non pas de 858.

L'Obélisque a commis une autre erreur, beaucoup plus grave. Il a omis les campagnes des 21ᵉ et 23ᵉ années et les a remplacées par les campagnes des années suivantes, ce qui a entraîné l'anticipation, de deux ans, des événements des neuf dernières années du règne.

Pour plus de clarté, confrontons les années en question et leurs campagnes d'après les deux listes :

Liste des éponymes.	*Obélisque.*	
21ᵉ contre *Tilli*	21ᵉ, contre Damas	pour 22
22ᵉ, contre Damas	22ᵉ, contre Tabal	pour 24
23ᵉ, contre *Danabi*	23ᵉ, contre Melidi	pour 25
24, contre Tabal	24, contre Namri	pour 26
25, contre Milidi	25, contre Qui	pour 27

Le roi assyrien arriva à Bit-Zamani, région de Dyarbekir. De là il se fraya un passage dans les montagnes inaccessibles qui « élevaient leurs pics vers le ciel comme la pointe d'un glaive », fit passer les chars et les troupes et descendit au pays d'*Inziti* dans le pays d'*Isua*. « Inziti, dans toute son étendue, ma main le conquit, je saccageai ses villes, les détruisis et les livrai aux

---

26, contre Namri	26, contre Qui	pour 28
27, contre Qui	27, contre Urartu	pour 29
28, contre Qui	28, contre Ḫattina	pour 30
29, contre Urartu	29, contre Ḫabḫi)Kirhi)	pour 31
30, contre Unqi	30, contre Ḫubuškia et Man	pour 32
31, contre Ulluba	31, contre Ḫubuškia, Muṣaṣir	
32, contre Man		

On voit clairement la déformation chronologique amenée par l'omission de deux campagnes : l'une contre Tilli et l'autre contre Danabi. La première est remplacée par la campagne contre Damas qui date de l'année suivante, 22, celle-ci étant restée sans campagne, de même que l'année 23, la campagne contre Danabi étant omise. Pour combler ces deux lacunes on a avancé les campagnes des années suivantes ; la campagne de Tabal est transportée de la 24ᵉ année à la 22ᵉ ; celle de Milidi, de la 25ᵉ à la 23ᵉ et ainsi de suite ; la dernière, celle contre Man, de la 32 à la 30.

Il en résulte que les dernières années, la 31ᵉ et la 32ᵉ ont dû rester vides dans l'*Obélisque*, les campagnes de ces années ayant été attribuées à la 29ᵉ et à la 30ᵉ années. Pour combler ce vide, l'*Obélisque* a doté la 31ᵉ année d'une campagne contre Ḫubuškia, Muṣaṣir et même Urartu, campagne que la liste des Eponymes ne connait pas, et qui a eu lieu probablement la même année que la campagne contre Man, c'est-à-dire la 30 année. *L'Obélisque* n'a pas trouvé de remède pour la 32ᵉ année, et il l'a omise en commettant par conséquent une dernière faute ; la seconde éponymie de Salmanasar, il l'a remise de la 32ᵉ année du règne à la 31ᵉ.

Pour cette année, Salmanasar dit dans l'*Obélisque* : « «Dans la 31ᵉ année de mon règne, je me suis mis pour la seconde fois sous la protection d'Aššur et d'Adad. » Cela veut dire qu'il est devenu, pour la seconde fois, éponyme. D'après la liste des éponymes, la seconde éponymie du roi revient à la 31ᵉ annäe après sa première éponymie de 858, et donc à la 32ᵉ année de son règne, et non pas à la 31ᵉ. *L'Obélisque* s'y est trompé moins par la confusion de l'année du règne avec celle d'éponymie que parce que la 31ᵉ année s'est trouvée à la place de la 32ᵉ à la suite de la déformation chronologique indiquée ci-dessus.

Signalons que la localité d'Unqi, dont le village d'Amq près d'Antioche a gardé le nom, est dans le Hattina, sensiblement région d'Antioche.

Ulluba, le Ḫulp d'aujourd'hui, correspond à Ḫabḫi. C'est Ḫabḫi

flammes. Butin, possessions, biens sans nombre, je les leur enlevai. Une très grande image de ma personne royale je la commandai et j'y inscrivis la gloire d'Aššur, le grand seigneur, mon seigneur, et la puissance de mon pouvoir : je l'érigeai à *Saluri*, au pied de Kireqi.

« Du pays d'Inzili je partis, passai le fleuve Arsanias et je m'approchai du pays de *Suḫmi*. Je pris Uaštal, ville forte de ce pays. Suḫmi, dans toute son étendue, je ravageai, ruinai et livrai aux flammes. *Sua*, leur gouverneur, je le pris de ma main propre.

« De Suḫmi je partis et descendis au pays de *Daia-ini*. Je pris Daia-ini dans toute son étendue, je saccageai ses villes, je les ruinai et les brûlai. Riche butin, possessions, biens je les leur pris.

« De Daia-ini, je partis et je m'approchai d'*Arzašku*, ville royale *d'Arramu d'Urartu*. Arramu d'Urartu frémit de l'effroi de mes armes puissantes et de la force de mon combat, abandonna sa ville et gagna le mont d'Adduri. Je gravis après lui le mont. Un violent combat je le lui livrai au mont ; 3400 de ses combattants je les renversai avec mes armes. Comme Adad je précipitai sur eux l'orage ; de leur sang je teignis la montagne comme de la laine. Je pris son camp ; ses chars, ses cavaliers.

Sa-bitani, peut-être 'Αχβας *Aqba*, poste frontière de la Perse Sassanide sur le Batman (v. Арменія въ эпоху Юстиніана, p. 8). Cela prouve que Ḫabḫi se trouvait près de Hulp, dans la région du Batman, et sa ville d'Arbaki est bien 'Αρβάχων et non pas Arwaḫ, dans la vallée du Tigre Oriental.

Jacob Krall, *Grundriss der Altorientalischen Geschischte*, pp. 131-135, a indiqué les campagnes de Salmanasar, d'après les éponymes et d'après le règne, mais n'a pas aperçu l'écart de dix ans signalé par nous à partir de la 21e *année*. Forrer l'a remarqué et a examiné la question dans l'article, *Zur Chronologie der neuassyrischen Zeit, Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1915, 3. Après avoir pris connaissance de ses explications assez compliquées et différentes des nôtres, nous préférons notre point de vue.

Forrer place la double éponymie du roi en 857 et 827 et le répète dans « *Die Provinzeinteilung der Assyrischen Reiches* », 7. « 857 und 827 war Salmanasar III Eponym » en contradiction avec le fait qu'il compte comme nous le règne depuis 859.

ses chevaux, ses poulains, ses veaux, ses biens ; un riche butin je ramenai de la montagne.

« Arramu pour sauver sa vie avait gagné une montagne inaccessible. De toute mon énergie virile je piétinai son pays comme un taureau sauvage et je réduisis ses villes à l'état de ruines.

« Arzaśku avec les villes de ses alentours, je les saccageai, détruisis et livrai aux flammes. J'élevai des colonnes de têtes devant sa porte. Certains de ses gens, je les murai vivants dans ces colonnes, et les autres je les rangeai sur des pals autour des colonnes.

« D'Arzaśku je partis et gravis la montagne Iritia. Je commandai une grande image de ma personne royale, j'y inscrivis la gloire d'Aššur, mon seineur, et la puissance de ma souveraineté que j'avais exercée en Urartu, et je l'érigeai sur la montagne Iritia.

« D'Iritia je partis et je m'approchai de l'Aramali ; je saccageai ses villes, je les détruisis et les livrai aux flammes.

« De l'Aramali je partis et je m'approchai du Zanziuna.... il frémit d'effroi et saisit mes pieds. Chevaux, attelages, boeufs, moutons je les reçus de lui et je lui fis grâce... A mon retour (1), je descendis à la mer de Naïri ; je plongeai dans la mer les armes puissantes d'Aššur et fis des sacrifices. Je commandai une grande image de ma personne royale et j'y inscrivis la gloire du grand Seigneur d'Aššur, mon seigneur, et les exploits de ma vaillance et mes hauts faits (et je l'érigeai près de la mer).

« De la mer je partis et je m'approchai du pays de Gilzan (2). Asau, roi de Gilzan, sortit à ma rencontre avec ses frères et ses fils et saisit les pieds de ma personne royale. Chevaux, attelages, boeufs, moutons, vin et sept chameaux à deux bosses je les reçus de lui. Je commandai une très grande image de ma personne royale. J'y inscrivis la gloire du grand seigneur d'Aššur, mon seigneur, et la puissance de ma souveraineté que j'avais exercée au pays de Naïri et je l'érigeai au milieu de sa ville dans son temple.

---

(1) Peiser lit : (ina mitiq girr)ia, Im Fortgang meines Zuges. Scheil complète : (ina tayarti)ia.. « à mon retour ».

(2) Lire : Gilzan et non pas Guzan, qui est un autre pays, le Gozan biblique, et se trouve dans la région du Ḫabur.

« De Gilzan je partis et je m'approchai de Šilaia, ville forte de Kaki, roi de Ḫubuškia. J'assaillis la ville et je la pris ; 3000 captifs, boeufs, moutons, chevaux, poulains, veaux, sans nombre, je les lui enlevai et je les emmenai à ma ville d'Aššur.

« J'étais entré par le défilé du pays d'Anziti, je ressortis par le défilé (du pays) de Kirruri, au dessus de la ville d'Arbelle » (1).

Ce récit est résumé dans un autre document comme suit : « je pénétrai dans le défilé du pays d'Alzi. Les pays d'Alzi, de Suḫmi, de Daiani, de *Tumme*, Arzaškun, ville royale d'Aramé d'Urartu, les pays de Gilzan, de Ḫubuškia, « je les conquis » (2).

Ici réapparait Tumme qui nous est connu de la campagne de Tiglatpalasar I et qui est omis dans le récit détaillé.

Salmanasar a suivi, en gros, l'itinéraire de Tiglatpalasar I. Il est parti d'Inziti que le second document appelle Alzi, ce qui prouve leur identité. C'est l'Anjit arménien, l'Anzitène des auteurs classiques. Il s'étendait de Xarberd (Ḫarput) jusqu'à Hani.

Tell-Enzit, village près de Xarberd, et Dašt-i-Hanzi, près de Hani, sont les meilleures preuves de cette identification (3). Dans ce champ de Ḫanzi(t) il y a un village du nom de Nirib, qui est, de toute évidence, le mot assyrien signifiant défilé, passage. A présent, deux défilés mènent de Nirib à Arsania, Birkalen et Gök-dere. Ce sont les défilés d'Inziti. Comme le récit ne mentionne pas le fameux tunnel de Birkalen, il est probable que Salmanasar a passé par Gök-dere (4).

Suḫmi, le premier pays où le roi entra après le passage

---

(1) *Monolithe*, II, 41-66.

(2) *Obélisque*, 42-44.

(3) Dašt-i-Hanzi est mentionné dans un conte des Zaza (—kurde) chez P. Lerch, *Forschungen über die Kurden und die iranischen Nord-chaldäer*, I, p. 72 d'après Markwart, *Südarmenien und die Tigrisquellen*, p. 70 et sq.

(4) Les deux défilés, Birkaden ou Bylkalen et Gök-dere (défilé bleu), correspondent au fond à 'Ιλαριας et Σαφχαὶ de Procopius, *Aed.* III, 3, 3, p. 250 (éd. Bonn). Le premier est *Olor* des auteurs arméniens, *Halaras* des auteurs syriaques et peut-être *Siluri* de notre inscription. Gök-dere peut bien être la traduction de *Σαφχαί* si ce dernier est composé de *Sgau*, ou *Sev* (noir, bleu), (cf. šin — *sin* — bleu du slave et *šin* en kurde) et *fhag* de *pahak* (porte, défilé) ; sa-ap-hag = σα-φ-χαι.

d'Arsania, correspond au canton arménien de Balahovit, « vallée de Bal », la Balavitène byzantine, région de Palu. Ce dernier est peut-être la ville forte de Vaštal. Le chef de Suḫmi est appelé *bil maḫazi*, bourgmestre et non pas roi ; d'où il résulte que ce n'était pas un pays indépendant, mais une partie du Daia-ini. Ces territoires correspondent à laprovince arménienne de Hašteank', Astianène des auteurs byzantins, sur les eaux du Gunek. C'est le pays du peuple Daia, qui sera plus tard repoussé vers le nord et trouvera refuge dans le plateau d'Olt'i, à qui il donnera son nom sous la forme arménienne de Tay-k, Taochi.

Tumme est la plaine de Yonćalu où on a retrouvé l'inscription de Tiglatpalasar et que les Turcs appellent Bulanik.

Arzašku ou Arzaškun qui reproduit l'urartien Arzašku-ni ne peut-être autre que Malazkert. Les grandes villes d'Arménie sont en général d'origine préarménienne. Malazkert, dont la vraie forme est Manazkert, est une ancienne ville qui a une position heureuse sur le bord de l'Arsania, dans le centre du grand bassin des montagnes Sipan, Aladag, Bingöl, et constitue un point important de croisement de chemins venant de tous les côtés : de Van, de Muš, d'Erzerum et d'Erevan. Ce sont là des qualités de choix pour une capitale et aucune autre place dans cette région ne peut les lui contester.

Si la région de la capitale portait aussi le nom d'Arzaškun, il faut situer Aramili (1) à l'est de la région de la capitale dans la partie orientale de la province arménienne d'Apahunik', domaine des princes Apahuni. Zanziun correspondrait alors au canton Aňovit ou Aňtovit, région d'Arćeš.

La montagne d'Adduri où eut lieu la bataille pour la capitale ne pouvait en être très loin. Il faut la situer dans les contreforts de l'Aladag aux environs de Patnoç.

---

(1) *Taureaux*, I, 35 détermine Arzaškun comme *matu* (pays), et non pas *alu* (ville), comme dans d'autres documents. Aramili est le même nom qu'Armarili ou Armariali de Sargon. Thureau-Dangin, *Une relation de la huitième campagne*, I, 269 et 280.

L'inscription de Balavat ne mentionne ni Aramili ni Zanziun. Après la victoire le roi « bouleversa comme Adad le vaste pays de *Quti-e* et s'en alla en Gilzan ».

Le terme Quti, si l'on en entend ici Urartu, est sujet à caution.

La montagne d'Iritia ou Irtia, comme l'appelle Sargon, se trouvait plus à l'est qu'Adduri, probablement dans Aladag près de la source de l'Euphrate (1).

Tiglatpalasar retourna de Tumme par la même route par laquelle il y était venu. Salmanasar continua sa marche et poussa jusqu'au pays de Gilzan et de Ḫubuškia. Gilzan semble être le territoire que Sargon appelle Zoranda, région de Salmas, le Zarevand des auteurs arméniens. Le roi victorieux n'a rien à dire de ses exploits sur le long parcours du lac de Van à ses frontières, au lac d'Urmia, si ce n'est la dévastation du poste frontière de Ḫubuškia, Šilaila. Pourquoi a-t-il choisi cette route sans gloire et poussé jusqu'à Gilzan, pays dont le roi s'était soumis déjà lors de la première campagne ? Peut-être a-t-il été harcelé par Aramé, qui s'était retiré dans les montagnes, mais ne s'était pas rendu. Une pareille éventualité ne serait pas étonnante si on se rappelle la promenade que Salmanasar fera à deux reprises à la source du Tigre, sans se décider à franchir l'Arsania.

En 853 il arriva « à la source du Tigre, au lieu même d'où sortaient les eaux, y immola des victimes, soumit les villes qui n'étaient pas encore soumises à Aššur et reçut le tribut du pays de Naïri » (2).

Un document ajoute que le roi « y organisa un festin de réjouissance, dressa son image où il inscrivit la gloire d'Aššur et les exploits qu'il accomplit dans les pays » (3).

En 845, le roi assyrien revient de nouveau « au pays de Naïri ». A la source du Tigre il fit sculpter son image sur le rocher, à l'emplacement même du jaillissement, et il y inscrivit la gloire de sa puissance et les faits de sa bravoure. Une note supplémentaire dit « qu'il entra dans les défilés du pays de Tunibuni, renversa, détruisit et incendia les villes d'Aramé d'Urartu jusqu'à la source de l'Euphrate. Il alla à la source de l'Euphrate

---

(1) Iritia ne peut être Sipan, comme le pense S t r e c k, Zeit. f. Assyr. XIV, p. 112 ; Sargon venant de l'est, arrive de la montagne d'Arzubia à la montagne *Irtia*, traverse Armarili et gagne le bord du lac. Puisque Sargon venait de l'est à l'ouest, Irtia ou Iritia devait se trouver au nord de la pointe septentrionale du lac, dans les contreforts de l'Aladag.

(2) *Taureau*, I, 76-78.

(3) *Obélisque*, 69-72.

et immola des victimes à ses dieux » (1). Une copie de ce texte ajoute « qu'il purifia ses armes et qu'Asia, roi de Daiani, saisit ses pieds et livra des chevaux comme tribut. Le roi fit faire son image pour la dresser dans la ville d'Asia » (2). Ces notes additionnelles sont sujettes à caution. Elles ont pour but d'expliquer les exploits que le roi aurait faits pour les inscrire sur son image en 845.

D'après le texte, l'image a été érigée antérieurement à l'expédition à la source de l'Euphrate, ce qui prouve que la note est additionnelle. D'ailleurs les inscriptions que Salmanasar a laissées à la source du Tigre, dans le tunnel de Birkalein, subsistent encore *in-situ* et permettent de contrôler les informations citées.

Dans l'une de deux inscriptions, Salmanasar déclare, après avoir énuméré ses nombreux attributs : « Je conquis (des pays) depuis la mer de Naïri jusqu'à la grande mer du couchant du soleil. »

« Les pays de Ḫatti dans toute son étendue, le Milid, le Daiani, le Suḫme, la ville d'Arzaškun, ville royale d'Arame d'Urartu, le Gilzan, le Ḫubuškia, la région de la source du Tigre jusqu'à la *source de l'Euphrate*, de même depuis la mer du pays de Zamua *Ša bilani* jusqu'à la mer de Chaldée, je les ramenai à mes pieds. »

« Je partis pour Babylone, j'immolai des victimes ; je descendis au pays de Chaldée, conquis ses villes et pris le tribut. »

« Adad-Idri de Damas, Irḫulini de Hamat avec 15 villes du littoral vinrent contre moi pour le combat. Je combattis avec eux et je les mis en déroute. Je leur anéantis les chars de combat, les coursiers à selle, et leur enlevai les engins de guerre. Ils se retirèrent pour sauver leur vie » (3).

La seconde inscription est plus concise : « Je poussai mes conquêtes de la mer du pays de Naïri jusqu'à la grande mer du

---

(1) *Taureau*, I. 102-105.

(2) *Taureau*, II, chez Delitzsch, à la fin du *Taureau*, I, p. 150 ; S c h e i l, p. 58, note 1. *L'Obélisque*, 92-93, ne mentionne pas l'expédition par le défilé de Tunibuni ; il dit que « le roi arriva aux sources du Tigre et de l'Euphrate et y laissa son image sur le rocher du tunnel ».

(3) L e h m a n n H a u p t — *Armenien einst und jetzt* — I, p. 441.

couchant du soleil ; je pris le pays de Ḫatti dans toute son étendue. J'entrai dans le défilé du pays d'Inziti, je conquis Suḫme, Daiani, Urartu dans toute son étendue. J'allai au Gilzan et y levai le tribut. Pour la troisième fois, je revins au pays de Naïri et j'écrivis mon nom à la source du Tigre » (1).

Les trois visites au pays de Naïri, c'est-à-dire à la région d'Inziti, sont celles de 857, 853 et 845. Si la dernière inscription a été rédigée à la troisième visite, elle date de 845.

Mais ici il n'est point question d'une seconde invasion en Urartu, il s'agit exclusivement de la campagne 857. Cela rend peu sûre la note au sujet d'une expédition urartienne en 845.

L'autre inscription du tunnel fait mention « de la source de l'Euphrate » en quoi on peut voir une allusion à l'expédition en question. Dans ce cas l'inscription serait aussi de 845 (2). Elle nous semble postérieure à l'an 844 puisqu'elle connait les conquêtes « jusqu'à la mer de Chaldée », et c'est après la prise de Namri, en 844, qu'on poussa la frontière de conquête « jusqu'à la mer de Chaldée » (3).

Dans cette éventualité, la mention de Tunibuni et de la

---

(1) Ib., p. 437.

(2) Lehmann Haupt, *o. c.*, p. 453, dit que cette inscription aussi porte la note que le roi « est venu pour la troisième fois ». Mais le texte de l'inscription, p. 441, ne porte pas une telle note.

(3) D'après les *Annales* (*Obélisque et Taureaux*), Salmanasar aurait poussé lors de la seconde campagne babylonienne, jusqu'à la mer de Chaldée. Cependant l'inscription de Balavat qui rapporte cete campagne avec plus de détails, dit seulement que le roi partit pour la Chaldée, et ne mentionne pas la poussée jusqu'à la mer. *Taureau I* définit, dans sa preface, les conquêtes du roi et entre elles « le pays de Namri jusqu'à la mer de Chaldée ». Salmanasar entra en Namri, d'après *l'Obélisque*, la 16e année, 844, chassa le roi du pays et nomma à sa place Janzu. Pour la seconde fois, il arriva en Namri, contre son protégé Janzu, dans la 26e année, 834. La mention de « la conquête de Namri jusqu'à la mer de Chaldée » est postérieure à l'an 844. Il nous semble que l'expression « de Zamua à la mer de Chaldée » ne peut être antérieure à l'an 844.

Rappelons qu'en 835 Salmanasar partit contre Tīli, en 837 contre Danabi, en 836 contre Tabal, en 835 contre Milidi. Le pays de Danabi n'est pas connu. On peut penser à Tunibuni ou Tunubi (t emphatique = d). Le roi assyrien aurait attaqué cette possession d'Urartu avant d'aller contre Milidi et Tabal, qui avaient probablement des intelligences avec Urartu.

source de l'Euphrate doit être rapportée à la campagne de 857. En fait, Tunibuni est un autre nom du même défilé d'Inziti, ainsi appelé, comme nous l'avons expliqué plus haut, d'après la région urartienne Tunube, en face du défilé, sur l'Arsanias.

L'image dressée à la source de l'Euphrate est celle que Salmanasar laissa sur la montagne Iritia en 857, Iritia étant une partie de l'Aladag, d'où l'Euphrate prend véritablement une de ses nombreuses sources. Enfin, Asia, roi de Daiani, mentionné dans la seconde note, certainement d'autre origine que la première, est plutôt un nom dynastique. Le roi de Daiani s'appelait Sie-ni du temps de Tiglatpalasar I, et ce nom est la forme urartienne d'Asia (1). Le nom du roi n'est pas mentionné dans le récit de la campagne de 857, peut-être par oubli, à moins qu'on ne l'ait confondu avec Sua, subordonné du roi de Daiani. De toute façon, le fait que Salmanasar ait laissé en 853 une inscription dans le tunnel, et qu'il soit entré en Urartu en 845, n'est pas assuré.

C'est seulement en 831, plus d'un quart de siècle après la campagne de 857, que l'armée assyrienne franchit pour la seconde fois la frontière d'Urartu. « Je réunis mes chars et mes armées, dit Salmanasar, je mis à la tête des troupes et envoyai au pays d'Urartu, Daian-Aśur, le turtan, chef de mes nombreuses armées. Il descendit au pays de Zamani, entra dans les défilés de la ville d'Ammaś et passa le fleuve Arsania. *Seduri* d'Urartu l'apprit ; confiant dans le grand nombre de ses troupes, il se jeta à ma rencontre pour livrer combat et bataille. Je combattis avec lui et le défis ; j'emplis la vaste plaine des cadavres de ses guerriers » (2).

Daian-Aśur fut commandant en chef de l'armée assyrienne presque pendant tout le règne de Salmanasar. Ammaś doit être une localité à l'entrée du défilé d'Inziti. Le scribe assyrien n'est pas éloquent, assurément parce qu'il n'avait rien à inscrire au compte du turtan, en tant que pillage, incendie, colonnes de têtes. Cela signifie purement et simplement que le turtan avait subi un échec. Seduri est évidement le successeur d'Arame.

---

(1) *Sie-ni*, forme urartienne de *Sie*, ou Asie (comme Gusi et Agusi, Sau et Asau).

(2) *Obélisque*, 141-146.

Salmanasar a attaqué également quelques pays de la zone neutre entre l'Assyrie et l'Urartu. En 855 encore, il était entré dans la région de Kaśiari, avait pris onze villes, et de là avait pénétré dans la Supria et enfermé le roi Anḫiti dans sa ville d'Upume (1). Anḫiti nous est connu du temps de Aśurnaṣirpal, et Upume ou Pume est le Fum (plutôt Opum) d'aujourd'hui. Salmanasar n'était pas parvenu à prendre la ville ; néanmoins, comme nous le verrons, cette campagne figure parmi ses exploits gravés sur le bronze de Balavat.

En 829 il attaqua Ulluba, région de Ḫulp, à côté de Supria. C'est la même région qui s'appelle aussi Habḫi. Le roi assyrien dit « avoir ravagé, incendié et balayé ce pays comme un ouragan et avoir répandu sur lui la terreur de sa souveraineté » (2). Salmanasar s'attribue ce qu'avait commis son général Daian-Aśur.

L'année suivante, en 828, le roi « se mit pour la seconde fois sous la protection d'Aśśur et d'Adad », c'est-à-dire qu'il prit l'éponymie. Daian-Aśur franchit le Zab, entra en Ḫubuśkia et reçut le tribut du roi Datana.

Il s'avança vers les villes du prince de Malḫisi, Makdubi et reçut le tribut. Ensuite il entre dans le pays de Mana, dont « le roi Ualki, saisi d'effroi, quitta sa capitale Zirta pour gagner les montagnes. Le turtan ravagea le pays et en chassa des boeufs, des moutons sans nombre. »

Ḫubuśkia est la région de Djulamerk ; Mana, pays au sud d'Urmia, entre la chaîne du Zagros et le fleuve Djagata ; Muṣaṣir, entre ces deux pays. Pour aller de Ḫubuśkia en Mana, il fallait passer par Muṣaṣir. Le turtan ne l'a pas fait, mais il a passé par Malḫisi, localité inconnue, probablement sur la frontière méridionale du Muṣaṣir. La même année, le turtan partit pour la seconde fois contre Ḫubuśkia, reçut le tribut de Data, le même que Datana, roi du pays. Cette fois le turtan entra en Muṣaṣir, s'empara de la ville de Ṣaparia et de 46 autres points. Il alla jusqu'aux forteresses de l'Urartu, et détruisit et incendia 50 de ses villes. Il descendit au pays de Gilzan, dont le roi Upu lui

(1) *Obélisque*, 52-54.

(2) *Obélisque*, 156-159. Ici on emploie le nom de Habḫi (Kirhi), mais dans la liste des éponymes la campagne est dirigée contre le pays d'Ulluba. Il s'agit du même pays.

livra comme tribut, des boeufs, moutons et chevaux. Mana, Purisa, Ḫarrana, Andia firent de même. L'armée assyrienne s'enfonça dans le pays du Parsua, s'empara de nombreuses villes fortes dont Buštu, qui revient souvent dans les documents urartiens. Le turtan descendit au pays de Namri et rentra à la capitale par le défilé de Simesi, sur la frontière du Ḫalman.

Il faut s'accoutumer au langage officiel, devenu protocolaire, des inscriptions assyriennes pour réduire toutes ces exagération à leur vraie mesure. Il ne s'agit pas de conquêtes, mais de razzias aux fins de piller et d'extorquer les richesses des pays attaqués.

Aucun des nombreux pays énumérés ici n'est conquis ; Ulluba, Ḫubuškia, Muṣaṣir, Mana, gardent toujours leur indépendance. Il en est de même sur d'autres frontières. Salmanasar, avide d'argent, et plus cruel que guerrier, passa tout son long règne dans des conflits incessants. Mais les résultats en furent minimes, en dehors du riche butin. Malgré ses affirmations réitérées d'avoir conquis tant de pays, le fait reste qu'il ne parvint à porter les frontières de l'Empire ni au delà de l'Euphrate, ni au delà du Zagros. Son fils et successeur ne cachera pas la vérité en déclarant que l'empire s'étendait de Padiri à Karkamiš. C'est donc à tort que certains historiens lui accordent l'honneur d'avoir conquis le pays de Damas à l'Araxe et de Babylone à la Cilicie. Dévastations ne sont pas conquêtes.

La grande révolte qui éclata à la fin du règne de Salmanasar et embrassa 27 villes, y compris Aššur, prouve que le pays toutefois n'était pas enchanté de ses expéditions ruineuses.

Salmanasar eut l'idée de décorer son palais de scènes représentant ses premières campagnes et parmi elles, les campagnes qui nous intéressent. Ce sont les fameuses plaques d'airain des portes de Balavat dont nous aurons à parler plus loin.

Il importe de retenir que, sous Salmanasar, régnaient en Urartu Arame et son successeur Seduri ou Sarduri.

TIGLATPALASAR IV ET SARDURI II

Pour la période qui suit le règne de Salmanasar III jusqu'à celui de Tiglatpalasar III — presqu'un siècle — on ne dispose que d'une documentation pauvre. Les annales militaires font défaut, et ce n'est pas par hasard, mais faute d'actions militaires à rapporter. Les relations urartiennes pour cette même période, au contraire, sont assez abondantes comme nous le verrons. C'est déjà un symptôme sûr que le rapport des forces des deux empires a été changé en faveur de l'Urartu. En effet, sous les successeurs de Salmanasar III, la puissance de l'Assyrie baisse sensiblement tandis que celle de l'Urartu augmente. Cela autorise à se tenir sur ses gardes quant au prétendu écrasement de l'Urartu par Salmanasar III.

Heureusement on possède les listes des éponymes, qui nous tiennent au courant des évènements principaux et des conflits armés avec l'Urartu. Salmanasar III meurt en 824 au milieu des troubles qui sévissaient depuis 827. Son fils Šamši-Adad lui succède (824-811). L'année suivante il est éponyme (1). La révolte ne sera étouffée qu'en 822. La première campagne contre les pays de Naïri se place en 821. Sous ce terme on entend ici les pays à l'est de l'Empire, de Ḫubuškia au plateau iranien.

La seconde campagne est conduite par un général Mutarriṣašur en 820, elle aussi contre le Naïri. Il pousse jusqu'a « la mer du couchant du soleil », soumet 300 villes de Hirṣina, fils de Miqtiara, 11 forts et 200 villes d'Ušpina, fait grand butin et emmène en captivité « leurs fils, leurs filles, leurs dieux », et sur le chemin du retour, il reçoit tribut du pays de Sunbi (2).

Ḫubuškia nous est connue. C'est la région de Djulamerk. Ḫirṣina semble se rapporter à Magdubi de Madaḫir mentionné ci-devant.

« La mer du couchant du soleil » est le lac d'Urmia. Il est ainsi appelé par rapport à la mer Caspienne qui est mentionnée

(1) Dans les travaux récents on compte le règne des rois depuis l'éponymie, ce qui n'est pas correct. Il faut compter aussi l'an de leur avènement qui est en même temps le dernier du règne précédent : Salmanasar 859-824. — Šamši-Adad 824-811, et ainsi de suite.

(2) *L'inscription de Šamši-Adad*, par L u d w i g A b e l dans *Keilinschriftliche Bibliothek*, éd. E. S c h r a d e r, I — pp. 175-187.

dans une campagne d'Adad-Nirari comme « la grande mer du levant. »

Sunbi revient sur le Petit-Zab, dans la région où il perce la chaine du Zagros, comme nous le verrons dans la huitième campagne de Sargon. Ce qui importe dans ce récit, c'est la mention d'Uśpina. L'absence de qualificatif n'empêche pas d'y reconnaître le roi d'Urartu, Iśpuini (1). Il est donc le successeur de Seduri ou Sarduri et occupe le trône déjà en 820 — point important pour la chronologie des rois urartiens.

La guerre contre Ḫubuśkia continuait depuis la fin du règne de Salmanasar. En 819, Śamśi-Adad part de nouveau contre Ḫubuśkia et perçoit le tribut du roi Dadi, le même que Data et Datan, de Ḫirsina, des pays de Sunbi, Mana, Parsua, Misi et Gizilbundi dont le roi Pirišati et la ville Ṣibara.

Ce dernier nom est identique à Ṣipara, ville de Muṣaṣir. Le roi assyrien pénètre dans le pays de Mata, c'est-à-dire en Médie, et réduit 27 rois, qui sont énumérés. Ce sont les chefs de tribus iraniennes — fait de haut intérêt, mais hors de notre sujet. Signalons seulement que le nom géographique Ḫundur est connu aussi en Urartu sous les formes de Ḫundur et Ḫundurna (2). Śamśi-Adad évite de donner le nom de Muṣaṣir. Il semble que ce pays ait été conquis par l'Urartu, et les 11 forts et 200 villages d'Uśpina se trouvaient sur le territoire de Muṣaṣir et non pas sur celui d'Urartu, proprement dit. Le voisinage, sinon l'appui d'Uśpina pouvait encourager Ḫubuśkia dans sa résistance à l'Assyrie qui ne cessera de l'attaquer sous le successeur de Śamśi-Adad.

Śamśi-Adad avait épousé une princesse babylonienne qui s'appelait Śammuramat. C'est la fameuse Śamiram ou Sémiramis qui jouissait d'une célébrité incomparable dans l'antiquité. La vraie silhouette historique de cette héroïne légendaire nous la fait apparaître aussi modeste que le roi son époux. Le prince héritier Adad-Nirari (811-782) était encore mineur lorsque mourut son père, en 811, et la reine Śammuramat se chargea de la régence. La légende veut que Sémiramis soit une grande conquérante et qu'elle ait fait la guerre en Bactriane. On peut voir

(1) W. Belck, *Verhandlung d. Anthropologischer Geselschaft*. 1894, p. 485.

(2) L'année suivante, 818, le roi part contre Akkad, et en 817 contre Tilli, suivant la *liste des éponymes*. Il s'ensuit que la date 820 pour la campagne contre Uśpina est sûre.

là le reflet de la longue guerre que son fils, en effet, mena contre les tribus mèdes. Adad-Nirari assure avoir combattu les pays : Illipi, Ḫarḫar, Araziaš, Misu, Madai, Gizilbunda, Muna, Parsua, Allabria, Abdadana-Naïri dans toute son étendue jusqu'à Andiu et la grande mer du levant, c'est-à-dire la Caspienne.

Tous ces pays se situaient sur le plateau iranien et représentaient le pays de Naïri. L'application de ce terme au plateau iranien mérite l'attention. La liste des éponymes attribue à Adad-Nirari huit campagnes contre le Mada, la Médie.

La réputation de grande amoureuse faite à Sémiramis provient, sans doute, du fait du veuvage de Šammuramat. Il est certain que Sémiramis doit sa gloire éclatante non pas à la maigre silhouette de Šammuramat, mais principalement à la déesse si populaire Ištar, par suite de la confusion du nom de Sammuramat avec le mot *Summat* (colombe), oiseau d'Ištar. D'autres éléments mythologiques encore sont venus envelopper et obscurcir l'image réelle de la reine assyrienne. La légende de Sémiramis avait été ébauchée de bonne heure, avant la chute de l'Empire assyrien. Hérodote, Ctésias la connaissent déjà sous l'aspect légendaire. D'après Hérodote, c'est Sémiramis qui a construit les digues remarquables qui retiennnent l'Euphrate dans son lit et l'empêchent d'inonder les campagnes (1). Il est curieux qu'en Arménie aussi les fameuses digues du canal du roi urartien Menua aient été, dans la suite, attribuées à Šamiram. Le souvenir de Sémiramis, ses légendes, sont encore vivants dans le peuple arménien deVan et de Muš. Le conte arménien sur Šamiram et Ara le Beau, recueilli par Moïse de Chorène, est en rapport avec le roman découvert sur un papyrus dont le héros est Ninos, amoureux de sa cousine, fille de Darkeia, un autre aspect de Sémiramis (2).

La Sammuramat historique n'a laissé qu'une stèle où elle se recommande comme femme royale de Šamši-Adad, la mère d'Adad-Nirari et la belle-fille de Salmanasar (3).

---

(1) Hérodote, I, 184.

(2) Wilcken, *Ein neuer griechischer Roman,* Hermes 28, pp. 161-193. N. Adonz. *Les vestiges d'un ancien culte en Arménie. Annuaire de l'Institut de philologie et d'Histoire Orientales et Slaves,* t. IV — 1936 (*Mélanges Franz Cumont*).

(3) Lehmann-Haupt. *Mitteilungen d. Deutsche Orientgesellschaft,* n° 40, 1909, mai, p. 24, n° 42, 1909, décembre, p. 34 et 39. Sur Sémiramis : *Die Historische Semiramis,* du même auteur, 1910.

La reine avait introduit en Assyrie le culte de Nabo, dieu babylonien, auquel est vouée une stèle que le préfet de la ville de Kalḫu, Beltarṣi-Iluma. a dressée « pour la vie d'Adad-Nirari, roi d'Assyrie, et de Šammuramat, dame royale » (1).

Ce préfet de Kalḫu est marqué sur la liste des éponymes comme éponyme de 798. Il est probable que la stèle date de cette année-là, tandis que celle de Šammuramat remonte au temps de sa régence.

Šammuramat n'est pas notée comme éponyme, mais son fils mineur l'est en 810. La guerre a été menée sous Šammuramat et son fils par le turtan Nergal-Malik. Parmi les campagnes de ces règnes, signalons celles contre le Mana en 808 et 807, et contre le Ḫubuškia en 802, 792, 785 et 784. Les attaques répétées contre ces pays tendaient à en repousser l'Urartu. La lutte, en réalité, se jouait entre l'Assyrie et l'Urartu, bien que ce dernier ne soit pas mentionné.

Le duel va s'envenimer sous Salmanasar IV (782-772) : en sept années, sept campagnes contre l'Urartu sont marquées sur la liste des éponymes. Retenons-en les dates dont nous aurons besoin pour la chronologie urartienne : 781—780—779—778—776 et 774. Nous verrons que dans ces mêmes années, le roi d'Urartu, Argišti, entreprit autant de campagnes contre Mana, le pays où se manifesta la rivalité assyro-urartienne. Ici le Mana est pour l'Assyrie, et chez Salmanasar, Urartu pour Mana. A Salmanasar succédèrent ses deux frères Aśur-dan (772—754) et Aśur-Nirari (754—745), sous lesquels on n'entend plus rien de l'Urartu. Ce silence ne traduit rien d'autre que la défaite de l'Assyrie. L'Urartu avait triomphé : Ḫubuškia, Mana dépendront désormais de l'Urartu. Ceci se confirme indiscutablement par une trouvaille inattendue : le fragment d'une inscription provenant de Dehuk, village au nord de la capitale de l'Assyrie, porte les noms d'Argišti, de Šamaś-ilu et de Muśallim-Ninurta (2). Il s'agit évidemment d'une

(1) E. Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, I, p. 193.

(2) C. F. Lehmann-Haupt — *Armenien einst und jetzt*, B. II. I, p. 374, raconte l'histoire de cette découverte, et apprécie son importance dans l'article : *Das Urartische-Chaldische Herrscherhaus*, *Zeitschrift f. Assyriologie*, XXXIII, 1920. Aussi *Materialen zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens*, *Abhandl. d. Gesellschaft d. Wiss. Göttingen* IX, 3, 1907, pp. 45 et 177.

passe-d'armes entre l'Urartu et l'Assyrie. Samaš-ilu était turtan, « commandant en chef » assyrien, et comme tel, éponyme en 780, 770 et 752. Il se battit donc contre le roi d'Urartu, non pas dans les montagnes d'Arménie, mais à Dehuk, à une centaine de kilomètres de la capitale de l'Assyrie. L'Empire était sérieusement menacé. L'Urartu touchait au point culminant de son épanouissement. Il commandait même les états euphratèsiens que le roi urartien avait réunis en une forte coalition contre l'Assyrie.

A Tiglatpalasar III (744-724), prince énergique, revint la tâche d'arrêter l'avance de l'Urartu et de le refouler vers ses frontières (1).

En 743 Tiglatpalasar partit contre Arpad et écrasa les forces de l'Urartu, suivant la note de la liste des éponymes. Cela veut dire que le pays d'Arpad avait adhéré à la coalition urartienne. Si Arpad, Rfad d'aujourd'hui, au nord d'Alep, passait à l'ennemi, l'Assyrie serait coupée de la Syrie. Aussi le premier coup du roi assyrien fut-il porté à Arpad. Le roi d'Urartu, Sarduri, accompagné de ses alliés, se précipita au secours d'Arpad. Tiglatpalasar dit que le roi d'Urartu, Sulumal, roi de Mélitène, Kuštašpi, roi de Qummuḫi, Tarhular, roi de Gurgum (Maraš), Matilu, roi d'Agusi, descendirent vers Arpad pour « ravager et piller ». Le roi assyrien les affronta près de Kištam et Ḫalpi, connus encore aujourd'hui (Kištam et Halfat sur l'Euphrate près de Rum-Kalé), où s'engagea la bataille décisive. Au dire de Tiglatpalasar, il gagna la bataille, fit un tel carnage que « les vallées et les montagnes furent couvertes de corps des combattants de Sarduri », et celui-ci, pour sauver sa vie, dut fuir « sur une jument » dans la montagne de Sabak.

Arpad continua quand même à résister avec succès durant trois ans. Ce n'était pas, sans doute, sans le secours de ses alliés. En fait, Tiglatpalasar ne parvint au bout de sa tâche qu'en 740, lorsqu'il soumit Arpad, rendit tributaires Qummuḫi et

---

(1) Paul Rost. *Die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers*, III, 1893. Les inscriptions de ce roi sont fort mutilées et seraient peu utilisables sans le support des précieuses notes de la liste des éponymes de son règne.

A. S. Anspacher. *Tiglat-Palasar III. Contribution to Oriental History and Philology*, n° V, New-York, 1912.

Gurgum et annexa Unqi ou Ḫattina dans la région d'Antioche. La coalition fut disloquée et Sarduri isolé. La conjoncture favorisait à poursuivre la guerre contre l'Urartu. Tiglatpalasar ne tarda pas à attaquer, en 739, les pays d'Ulluba et Ḫabḫi qui appartenaient à l'Urartu. Ulluba est Ḫulp (ou Kulp) d'aujourd'hui et Ḫabḫi, qui s'appelait Ḫabḫi ša bitani à la différence de Ḫabḫi sur le Tigre Oriental, est probablement Aqba, Ἄκβας byzantin.

Nous sommes donc dans le bassin du Batman. On énumère à cette occasion une dizaine de localités dont quelques-unes se laissent identifier et par lesquelles on voit qu'Ulluba et Ḫabḫi embrassaient presque tout le territoire de la future Arzanène. Tiglatpalasar les enleva à Sarduri, en fit une province sous l'ordre d'un bel piḫati et fonda une ville du nom d'Asuriqiša comme capitale de la nouvelle province. C'est probablement la ville de Qiš (1).

Le territoire à l'ouest du Batman, de son embouchure jusqu'à Inzi — donc dans les limites de la Grande Sophène — fut annexé à la province de Naïri, c'est-à-dire, d'Amid.

La région à l'ouest d'Amid jusqu'à l'Euphrate appartenait aussi à l'Urartu. Tiglatpalasar la lui enleva et l'annexa à la province de Ḫarran.

Dans le bassin du Bohtan, l'angle formé par ce fleuve et le Tigre au nord de Djudi et de Sernaḫ, faisait également partie de l'Urartu. Ce territoire fut annexé à la province de Tusḫan, Kurḫ d'aujourd'hui (2).

---

(1) Une des villes d'Arzanène d'après la *Géographie* de Moïse de Chorene, p. 37 (arm.).

(2) Nous croyons utile de rapporter les noms de nombreuses localitée des pays en question :

Ulluba et Ḫabḫi : Biluru, Parisu, Tašuḫa, Mantupa, Saundaurri, Diulla Babulla, Lusia, Bisia, Sikipsa, Ašurdai.

Annexées à Naïri : Qiḫissa, Izzida, *Dinabli*, *Abbissa*, Ḫarbisinna, Tasa, Inzi, *Angaau*, Benza, le fleuve Kallata.

Annexées à Tusḫan : Inu, Sassu, Laḫba, Laqiu, Šimirra, *Usurna*, Uzurra, Auibá, Gidbula et le mont Birdašu.

Annexées à Ḫarran : Quta, Unqu, Arana, Taba, Uallis, *Abrania*.

E. Forrer, *Die Provinzeinteilung*, p. 85, a examiné ces termes et fait quelques identificalons, dont les suivantes méritent l'attention : Dinabli identifié avec Dibli, village près de Hani ; Abbissa, le vil-

L'Assyrie avait perdu toute domination ou influence sur le vaste territoire de l'Euphrate à la région de Djudi, — peut-être lors de la révolte des années 827-821 — sans que les documents assyriens eussent soufflé mot sur cette perte.

Trois ans après, en 736, le roi assyrien revint au pays d'Ulluba, ou, comme dit le document, apparut « au pied de la montagne Nal ». C'est la montagne d'Ulluba, donc le Taurus arménien ou montagnes du Sasun. On ne connaît pas le but de ce voyage. Etait-ce pour repousser une tentative de l'Urartu de reconquérir Ulluba, ou plutôt pour tâter le terrain dans le but d'une nouvelle expédition contre l'Urartu ?

Quoi qu'il en soit, l'année suivante, en 735, il entra en Urartu, poussa jusqu'à sa capitale Turuśpa, ou Tuśpa, et l'assiégea. La ville se défendit avec succès et força l'envahisseur à lever le siége. Tiglatpalasar « «fit des carnages et des dégâts, laissa sa statue devant la ville et se retira, parcourant le pays du haut en bas, sur une distance de 60 *beru*, sans rencontrer aucune opposition ».

On ne saurait dire de quel côté le roi assyrien entra en Urartu. Il est probable qu'il suivit l'itinéraire de Salmanasar et Tiglatpalasar I. La distance de 60 *beru* fait 300-350 kilomètres, « le parcours à travers l'Urartu d'un bout à l'autre » (1). Ce serait à peu près le chemin depuis le passage de l'Arsania, près de la source du Tigre, jusqu'à la pointe de lac de Van, et de

---

lage Fis à 16 k. de Hani ; Angana, Engiène à 10 k. d'Argana ; Arania, l'Abarne byzantin, le Cermuk aujourd'hui sur l'Euphrate : Uśurna, Şernah-dagh, la partie nord du Djudi ; Saurdaurri, Sardebar de la *Tabula Peutingeriana* et Sardera de Ptolomée.

Nous pouvons ajouter avec plus de certitude que Qillissa est le village arménien *Klisi* ; Izzida, *Azdin*, tous les deux dans la Kaza de Silvan (=Miyafarkin). Maeseriū, o. c., p. 148-149. Bisia est Biśi, un des nahiés de Siert ou Siirt, et Babutla, peut être *Bell*, aussi nahié de Siirt. Saurdaurri, peut-être Sardare, village dans Silvan, Maeseriū, o. c., p. 148.

(1) *Beru* est une mesure qu'on lisait auparavant *Kasbu* et qui correspond à la sumérienne *Danna*, une distance de « double-heure ». Thureau-Dangin, *Journal Asiatique*, 1909, pp. 98-99, distingue *beru royal*, 12.028 mètres, *beru ordinaire*, 10,692 mètres, et *beru* de l'époque sargonide, 5-6 kilomètres ; prototype du parasange perse, 5½ kilomètres ou 30 stades. Chez Tiglatpalasar III *beru* a certainement cette dernière valeur.

là, par la capitale, jusqu'à la frontière Urartu-ḫubuškienne dans la région de Djulamerk.

Tiglatpalasar rejeta de cette façon Sarduri de la vallée de l'Euphrate et de la région des sources du Tigre, mais l'influence de l'Urartu resta intacte dans le bassin du Zab, en Ḫubuškia, Muṣaṣir et Mana. Evincer cette influence sera la tâche dévolue à Sargon.

SARGON II ET RUSA I

Après Tiglatpalasar régna Salmanasar V (724-720). Aucun conflit avec l'Urartu. Le seul fait militaire de son règne, c'est le siège de trois ans de Samarie, dont la Bible a conservé le souvenir (1). Son successeur Sargon (720-705) fut très actif sur tous les fronts (2). Il conquit Babylone et s'en déclara roi. Humilier ainsi un pays à qui l'Assyrie était redevable de toute sa culture, était une faute politique. La Babylonie ne le lui pardonnera pas et lorsque sonnera l'heure fatale pour l'Assyrie, rancunière, La Babylonie sera la première à lui porter le coup de grace (3).

Sargon se dressa aussi contre les Etats de Syrie. Hamat, Arpad, Damas, Samarie formèrent une coalition pour secouer

---

(1) IV Rois, XVII, 6 ; XVIII, II.

(2) *Les Annales, les Fastes* et autres inscriptions de Sargon, déchiffrées et traduites par Hugo Winckler, *Die Keilschrifttexte Sargon's*, 1889.

Les inscriptions de *Nimrud, Cylindre* et les *Fastes*, par E. E. Peiser, dans *Keilinschriftliche Bibliothek* E. Schrader, II. pp. 35-81.

Les Annales, Lie A. *Inscriptions of Sargon*, II, part. 1. Paris, 1929.

(3) REMARQUE CHRONOLOGIQUE. — Winckler place l'avènement de Sargon en 721, deux ans avant son éponymie de 719. Cette date, généralement adoptée, n'est pas juste, à notre avis. Du fait que Sargon était éponyme en 719, il résulte que son avènement tombe l'an précédent, 720. Son prédécesseur Salmanasar IV avait succédé à Tiglatpalasar le 25 Tebet, et comme il était éponyme en 723, le 25 Tebet revient à l'an 724. D'après la *Chronique babylonienne*, il mourut en la cinquième année de son règne, le même mois Tebet, c'est-à-dire qu'il régna de 724 à 720. La même année et le même mois 22, Sargon prit sa succession et, en conséquence, il se chargea de l'éponymie de l'an suivant, 719.

le joug assyrien, mais vaincus à la bataille de Qarqar, ils perdirent la partie. L'avance de Sargon en Syrie et en Palestine jusqu'à Gaza était inquiétante pour l'Egypte. Il seconda Gaza, mais sans succès. L'apparition de l'Egypte dans la politique mésopotamienne est un fait à retenir.

Le Récit de la campagne contre Ašdad compte le règne de Sargon depuis son éponymie, en plaçant cette campagne dans la neuvième année de son règne, à savoir, en 711, tandis que les *Annales*, qui commencent le règne en 720, rapportent la même campagne à l'an onzième qui donne la même année, 710.

La Chronique Babylonienne compte le règne de Sargon depuis son avènement, c'est-à-dire à partir de 720. Sargon mourut en l'année 705 qui est la 15e depuis 719, son éponyme, tandis que la *Chronique* place sa mort la 16e année, d'où il ressort qu'elle compte à partir de l'an 720.

D'après la *Chronique*, Sargon monta sur le trône le mois Tebet, le 10e de l'année, et le roi de Babylone Marduk aplu-iddin, Merodach Baladan de la Bible, le Nisan suivant (le premier mois de l'année) ; d'où il résulte que la première année de Merodach-Baladan correspond à la deuxième de Sargon. D'après la *Chronique Babylonienne*, Mérodach Baladan, en la 12 année de son règne, fut battu par Sargon, et en la 13e de celui de Sargon, celui-ci saisit la main de Bel. Les *Annales* racontent la défaite de Merodach la 12e année de Sargon, mais ajoutent à la fin qu'il saisit la main de Bel au mois de Nisan, donc de l'année suivante, 13e de son règne, d'accord avec la *Chronique*, c'est-à-dire en 708. La *Chronique* donc compte à partir du même point de départ que les *Annales*, de l'an 720. Il y a seulement un désaccord ou une confusion en ceci que la *Chronique* met la défaite de Merodach en sa 12e année, tandis que les *Annales* la racontent en 12e année de Sargon.

En la 14e, donc 707, Sargon reste dans le pays suivant la *Chronique*, en la 15e, en 706, il transporte les dieux, et en la 16e en 705, il part contre le Tabal ou il périt. Le 12e jour du mois d'Abu, Sennachérib prend sa succession.

Un fragment d'une inscription place la campagne contre Qummuhi dans l'éponymie d'Ašur-duppu, en 707 (et non pas 708, comme l'indique Winckler, *Einleitung* XLIII) ; les *Annales* la placent en 14e année. Or, si la 14e année concorde avec 707, la première sera 720. Voilà une preuve positive de notre point de vue. La campagne a été menée évidemment par le turtan, car Sargon, en cette année, « resta dans le pays ».

Les Annales reportent au début du règne *ris šarruti*, qu'elles comptent le premier *palu*, « le premier an du règne », deux événements :

Sargon s'acharna surtout contre l'Urartu qu'il tenait pour responsable du mouvement révolutionnaire contre l'Assyrie dans les états euphratésiens et transeuphratésiens, comme Qummuḫi, Gurgum (Marqaši), Hilakku, Tabal, Melid, d'un côté, et les pays du flanc opposé, Ḫubuškia, Muṣaṣir, Mana et petits Etats voisins de l'autre côté. La guerre sur ce front consomma beaucoup d'efforts.

Le roi d'Urartu qui tenait tête à Sargon était Ursa ou Rusa ; l'avis souvent répété que Tiglatpalasar aurait brisé la puissance de l'Urartu se dément par l'activité vigoureuse de Rusa, successeur de Sarduri. Sargon a raison de dire que c'était Rusa qui inspirait et organisait les insurrections contre l'Assyrie dans ses possessions ou les pays soumis à son influence politique.

Les affaires du Mana causèrent assez d'embarras à Sargon. A cette époque le roi de Mana était Iranzu, qui cultivait des relations amicales avec l'Assyrie. Ses voisins, Bagdatti, chef du pays d'Uišdiš, Metatti, roi du Zikirtu, et Tilusina, roi d'Andia, s'orientaient au contraire vers l'Urartu. Le choc entre les deux partis était inévitable.

Metatti de Zikirtu encourage les villes de Šuanduḫul et de

---

la prise de Samarie et la victoire sur Marduk-apla-iddina, Merodach-Baladan. Les *Fastes* mentionnent en première place la victoire de Sargon sur le roi d'Elam, Ḫumbanigaš, près de Durilu, et la prise de Samarie.

Mais d'après la *Chronique Babylonienne*, dans la deuxième année de Merodach-Baladan, le roi d'Elam Ummanigaš (le même que Ḫumbanigaš) livra une bataille à Sargon et le mit en déroute dans la région de Durilu, et Merodach-Baladan, qui avait été appelé au secours, ne put arriver à temps. Il s'en suit que les documents assyriens ont déformé le fait : la défaite de Sargon est présentée comme victoire sur Merodach-Baladan dans l'un, et sur le roi d'Elam dans l'autre. Ce qui importe particulièrement, c'est la date de la bataille, deuxième année de Merodach-Baladan, correspondant à l'an 718, car il monta sur le trône de Babylone le mois de Nisan de l'éponyme de Sargon, 719, ainsi qu'il est dit ci-dessus. Ceci dément nettement les *Annales* qui placent la bataille au début du règne de Sargon. Le début ou l'an de son avènement dura du 22 Tebet à la fin d'Adar (du 22 du 10e mois à la fin du 12e), presque deux mois. Ce n'est pas suffisant pour deux lointaines campagnes contre la Samarie et la Babylonie. A l'année de l'avènement, 720, appartient seulement la prise de Samarie, dont le siège, commencé sous Salmanasar, aurait cessé au début du règne de Sargon. La campagne de Babylone doit être remise à l'an 718.

Durbukka ou Zurzukka, à se défaire d'Iranzu. En 718, Sargon, vient attaquer ces villes rebelles, exerce des représailles et déporte ses habitants. Il en fait autant aux villes de : Sukka, Bala, Abitikna, Papa et Lalukni, pour avoir pris le parti de Rusa (1).

Pourtant Sargon ne se décida pas à attaquer les vrais coupables, Rusa et Metatti.

Après Iranzu, son fils et successeur Aza, poursuivit une politique bienveillante envers l'Assyrie. Bagdatti d'Uiśdiś et Metatti de Zikirtu n'hésitèrent pas à tuer Aza et à installer sur le trône son frère Ullusunu. L'instigateur du crime était Rusa, mais Ullusunu lui-même était aussi mêlé au complot contre son frère. Il céda à Rusa 22 villes comme prix du trône qu'il occupa et, bien entendu, se déclara partisan de l'Urartu (2). Il entra en négociations avec deux pays, Karallu et Alabra, au sud du Mana, sur les confins de l'Assyrie, et gagna leurs chefs respectifs, Aśśurli et Itti, à Rusa. En effet, dans une lettre adressée à Sargon ou au prince héritier on écrit « qu'Aśśurli va bien et qu'il est allé auprès d'Ullusunu, qui lui a fait don de cinq chevaux » (3).

En 715, sixième année de son règne, Sargon va venger la mort de son fidèle Aza. Il fait écorcher Bagdatti, mais il pardonne à Ullusunu et le raffermit sur le trône. Aśśurli, comme traître, est également écorché, Itti est déporté à Hamat (4).

Ullusunu menait une politique ambiguë. Il servait au fond les intérêts de Rusa, mais savait jeter de la poudre aux yeux de

---

(1) *Annales*, l. 40 et 50. *Cylindre*, l. 28, dit que ces villes faisaient cause commune avec Kakmi, sous lequel on entend Zikirtu et Andia. Dans la 8e *relation*, Sargon déclare qu'il voulait « fermer aux Kakméens, aux méchants ennemis, l'accès du Mana », l. 56 ; plus loin, l. 154-155, il répète la même menace à l'égard des gens de Zikirtu et d'Andia auxquels « ces méchants ennemis, l'accès du pays de Mana » il ferma.

(2) *Annales*, l. 75 : « Rusa enleva à Ullusunu 22 forts », mais d'après *Fastes*, l. 39 « Ullusunu mit sa confiance en Rusa et lui donna comme présent ses 22 forts ».

(3) R. H. Pfeiffer, *State letters of Assyria*, n° 209 — Harper R. J. *Assyrian and Babylonian letters*, n° 1058. La fin de la lettre où il est question d'un officier d'Aśśur-li (Pfeiffer lit : Aśur-uda) et d'un territoire à convertir en province, n'est pas claire.

(4) Ce passage mutilé dans *Annales*, l. 64-65, se complète par *Fastes*, l. 55-56.

Sargon et le persuader de sa fidélité, afin de sauver son pays de la dévastation. Dès que Sargon partit, Ullusunu commença à nouer des intrigues, cette fois avec Daiukku, prince du pays qui portait son nom, Bit-Daiukki, près de Karallu. Daiukku aussi se rangea du côté de l'Urartu. En 714, septième année du règne, Sargon revient une fois de plus en Mana, se saisit de l'infidèle prince et le déporte avec toute sa famille à Hama où était exilé Itti d'Alabra. Il enlève à Rusa les 22 villes qu'il avait reçues d'Ullusunu. Il prétend même avoir atteint Andia, pays de Tilusina, à qui il aurait enlevé la région de Tuaiadi avec huit villes fortes.

Au cours de cette campagne, il reçoit le tribut d'Ianzu, roi de Hubuškia. Il érige sa statue à Izirtu, capitale d'Ullusunu. Cependant, le promoteur des troubles, Metatti de Zikirtu, se déroba à la justice de Sargon. Le roi assyrien, en fait, manqua son coup. Les trois campagnes ne coûtèrent que la vie de deux adversaires, Bagdatti et Daiukku, chefs de tribus mèdes. Les conquêtes dont il y est question sont toutes illusoires. Même le pays de Karallu, que Sargon prétend avoir converti en province assyrienne, ne fut pas une acquisition sérieuse : après le départ du roi on chassa le gouverneur assyrien et on appela au pouvoir Amitašši, le frère du prince écorché Aššurli (1). Karallu et Alabra se situaient dans la région du haut plateau qui partage les eaux des rivières : Petit-Zab, Djagatai, Diala et Qizil Uzun.

Le roi d'Urartu avait étendu son influence politique jusqu'à ces pays, excepté celui de Mana. C'était un affront pour Sargon de n'être pas parvenu, en trois campagnes, à soustraire à l'influence de Rusa, non seulement le Mana, mais même ces deux pays sur les frontières de l'Assyrie.

Rusa avait su attirer dans son orbite le pays de Zikirtu et d'Andia, que se trouvaient à l'est de Mana dans les montagnes outre la rivière Djagataï et les affluents du Qizil-Uzun, Zikirtu est Σαγάρτιοι de Hérodote, Asagarta de l'inscription de Bisutun (Bagistan), une puissante tribu iranienne (2). Andia est un des

(1) *Annales*, I. 140-141.

(2) Herodote. I. 125. III, 95. Ptolomé, VI, 2 ; place correctement les Sagartiens à l'est du Zagros, «τὰ μὲν ἀνατολικώτερα τοῦ Ζάγρου ὄρους Σαγάρτιοι (κατέχουσιν)». D'après *Cylindre*, I. 12, Sargon con-

pays qu'Adad-Nirari prétend avoir conquis et qui s'étendait jusqu'à la mer Caspienne. Pour tenir fermement en Mana, Sargon aurait dû briser les forces des deux alliés de Rusa, Metatti de Zikirtu et Tibusina d'Andia. C'est dans ce but que Sargon entreprit une quatrième campagne. Elle aurait eu sans doute le même sort que les campagnes précédentes si le hasard n'avait pas contribué au bonheur des armes assyriennes : au moment critique, Rusa se trouva aux prises avec les hordes cimmériennes qui inondèrent l'Urartu ; Sargon profita du désarroi de Rusa pour pénétrer en Urartu.

Le récit de cette campagne est rédigé très soigneusement au point de vue littéraire, sous forme d'une lettre adressée au dieu Aššur. Il revêt une importance particulière pour la géographie et l'état économique de l'Urartu (1).

En 713, 8-ème année, au mois de Duzu ou Tamuz, Sargon quitte sa capitale, Kalḫu, passe les deux Zab, supérieur et inférieur (grand et petit), franchit la montagne Kullar et descend dans la plaine de Sumbi.

Kullar a gardé son nom : jusqu'à nos jours la montagne située dans la boucle que forme le Petit-Zab en débouchant de la chaine du Zagros se nomme Kollara-dag. La plaine de Sumbi serait la région d'Alot, au pied du Zagros. Kullar précise l'emplacement du pays de Lulumu ou Zamua.

De là, Sargon s'avance vers Surikaš, canton frontière du Mana et limitrophe des pays de Karallu et d'Allabria. Le roi de Mana, Ullusunu, arrive de sa capitale Izirtu jusqu'à Siniḫini, forteresse frontière de son pays, pour se présenter au roi assyrien. Le roi d'Allabria, Bel-abil-iddina vient aussi au devant du roi. Sargon reçoit leur tribut et descend vers Parsuaš.

Surikaš se trouve dans la région de Bane (Beroze), Siniḫini

---

quit Karallu et Paddiri. Ce dernier était un poste frontière assyrien se trouvant souvent sous la domination de Mana.

(1) F. Thureau-Dangin. *Une relation de la huitième campagne de Sargon.* 1912. Une autre copie défectueuse publiée par V. Schrader, *Keilinschrifttexte aus Assur*= (37, *Wissenschaftliche Veröffentlichungen Der Deutschen Orient — Gesellschaft*, 1922, Hef. 2, nº 141, p. 91). L'itinéraire de la campagne dressé par Thureau-Dangin dans l'introduction de sa belle édition n'est pas correct sur plusieurs points. Du moins somme-nous d'un autre avis.

est peut-être Simaḫ à peu de distance au nord de Bane. Allabria et Karallu sont dans les montagnes qui partagent les eaux de Djagatay et d'un affluent du Petit Zab (1).

A Parsuaš, Sargon reçoit le tribut des chefs de Namri, Sangibutu Bit-Abdadani et des Mèdes. Nous plaçons Parsuaš dans la région du Širvan, sur les sources du Ḫorḫura, affluent du Djagatay et les pays énumérés dans le nord de la province actuelle d'Ardelan.

De Parsuaš, Sargon se rend en Missi, province du Mana, et entre dans la forteresse de Sirdakka ou Zirdiakka, où Ullusunu l'attendait. Remarquons que le roi assyrien s'avance d'abord vers l'est pour être sûr des puissantes tribus mèdes, et ensuite revient dans le Mana, à Zirdiakka. Il tâche de consolider là aussi sa position, avant de se diriger vers Zikirtu, l'objectif de la campagne. Ullusunu, pour complaire à Sargon, avait déjà préparé à Zirdiakka le ravitaillement de l'armée assyrienne, des provisions de farine et de vin. Son fils aîné alla au devant du roi avec de riches présents. Il demanda au roi « de fermer aux Kakméens, aux méchants ennemis, l'accès de son pays, de mettre Ursa en déroute » (2).

Sargon promit de renverser le pays d'Urartu et « de rendre la paix à la malheureuse population de Mana ». Sargon organisa un festin en l'honneur d'Ullusunu ; il dressa une table magnifique et fit asseoir Ullusunu et ses grands avec les Assyriens. Les chefs du pays de Gizilbundi dans les montagnes re-

---

(1) D'après un fragment, cité par Thureau-Dangin, o. c. p. IV, note I, Ullusunu « sortit en hâte à une distance de six *beru* de sa capitale Izirtu et vint à la présence de Sargon à *Laruete* d'Allabria ». Le lieu à six *beru* de distance est évidemment Sinihini où Ullusunu attendait le roi assyrien, et non pas Laruete, comme pense Thureau-Dangin. De Sinihini, Ullusunu alla à Laruete en présence du roi. La distance de six *beru* fait à peu près 30-35 kilomètres. Si Sinihini est Simah, la capitale de Mana, Izirtu reviendrait à Berdizor. F o r r e r identifie Izirtu avec Sakiz.

Allabria n'est pas dans la vallée supérieure de la Tatara, mais plus au sud, sur la fleuve Širvan, affluent oriental du Petit Zab.

(2) Les Kakméens sont les habitants de Zikirtu et d'Andia. Sargon met ici en cause aussi Rusa. Pourtant l'objectif de la campagne se limitait à ces deux pays. C'est par hasard que Sargon tourna ses armes contre Rusa. Tout ce qu'il dit sur Rusa sont considérations à posteriori.

culées entre le pays de Mana et le pays des Mèdes, arrivèrent à Zirdiakka et présentèrent leur tribut pour avoir la vie sauve et éviter la dévastation de leur pays.

Sargon leur imposa un résident sous les ordres de son gouverneur de Parsuaš. Missi, province frontière, occupait probablement la vallée du Djagatay près de Djunian-Sahab, localité sur le chemin de Sakiz. Zirdiakka, si elle n'était pas sur l'emplacement de Sakiz, se trouvait en tous cas dans les environs de Sahab.

Après avoir, par ces mesures, mis en sûreté ses arrières, Sargon fait un long trajet de 30 *bêru* et arrive à Panziš, grande forteresse du Mana, qui servait de poste de surveillance sur les pays de Zikirtu et Andia. Sargon se trouve donc à l'entrée de ces deux pays. Avant d'y pénétrer, il renforce les remparts de Panziš, y fait des provisions de grain, de vin, d'huile et y place des machines de guerre, assurément pour en faire une base d'opération. Il semble que le cours du Djagatay formait la frontière orientale du Mana.

Zirdiakka se situait près de ses sources, et Panziš, près de son embouchure, à peu près dans la région de Miandab actuel (1). Enfin Sargon franchit la rivière Ištaraura qui ne peut être autre que le Djagatay, et entre en Aukané, province de Zikirtu. Le roi du pays, Mettati, à la nouvelle de l'approche de Sargon, avait mis toute la population en sécurité dans les montagnes, et lui-même avait quitté sa résidence de Parda et conduit ses troupes au secours de Rusa. Le roi assyrien ravage le pays, met à sac et incendie 12 villes fortes avec 84 villages des alentours.

Aukané est donc la province frontière de Zikirtu, en face de Miandab, sur la rive droite de Djagatay. Les montagnes où

---

(1) La distance de Zirdiakka à Panziš est évaluée à 30 *beru*, environ 165 kilomètres, ce qui ne justifie pas nos identifications ; de Sakiz à Miandab, il n'y avait que cent kilomètres, pas plus. Thureau-Dangin remarque avec raison qu'il est douteux qu'une aussi longue distance ait séparé les deux villes du Mana. Sargon aurait fait déja une longue randonnée pour arriver à Panziš, au cas où le chiffre serait conforme à la réalité. *Introduction*, p. VI, note 7. Sargon dit, 1. 128 « qu'il avait traversé en quantité innombrable de puissantes montagnes, dont la montée et la descente étaient difficiles ». En tenant compte de ces montées et descentes on peut évaluer la distance jusqu'à 30 *beru*.

s'abrite la population sont celles qui séparent les eaux du Djagatay et du Karangu. La capitale Parda, doit être cherchée dans la région de Maragha, sur le site, peut-être, de Klağik. Mettati passait pour un vassal d'Ullusunu, et son pays, pour cette raison, ne pouvait être très loin de Mana (1).

D'Aukané, Sargon part à Uiśdiś, province du Mana, dont Ursa s'était emparé. Le roi assyrien se répand en invectives violentes contre le roi d'Urartu. Il l'appelle « montagnard d'une race de meurtriers, qui ne connait pas de règle, dont les lèvres marmonnent des paroles hostiles et injustes, qui ne garde pas l'auguste parole donnée à Śamaś, qui tous les ans, sans se lasser, outrepasse ses bornes ». Ce criminel avait levé une nombreuse armée et pris position dans un défilé de la puissante montagne Uauś, ayant à ses côtés ses auxiliaires, y compris, bien entendu, les troupes de Zikirtu, d'Andia et « de tous les rois des montagnes » ; il désirait rencontrer l'armée assyrienne et la mettre sans merci en déroute.

Sargon contraste entièrement avec Rusa. Il est « le vrai roi, qui parle avec bonté, qui déteste le mensonge ; de sa bouche ne sortent jamais l'oeuvre de mal ou le dommage ; il est le sage d'entre les princes du monde ». Il n'avait pas franchi les bornes d'Ursa l'Urartien, ni les limites de son pays, il n'avait pas versé sur le champ de bataille le sang de ses guerriers ».

En somme, il a toutes les vertus, sauf, pouvons-nous ajouter, la modestie. Il lève ses mains vers Aśśur et le prie d'infliger à Rusa la défaite au milieu du combat. Aśśur agrée sa requête. Les troupes assyriennes étaient fatiguées et épuisées d'une longue route à travers des montagnes. Sargon ne les prend pas pour la bataille. Puisqu'il ne redoutait pas la masse de troupes

(1) Il va sans dire que les identifications que nous nous permettons sont toutes sous réserve, sauf les cas où les anciens noms sont maintenus jusqu'à nos jours. Si nous les proposons, c'est uniquement pour illustrer notre idée sur la direction des campagnes sargonides et sur l'étendue de celles-ci souvent poussées à outrance par tant de savants. En plaçant par exemple Parda dans les environs de Maragha nous voulons dire que le Zikirtu n'était point un pays qui s'étendait jusqu'à la mer Caspienne, est même jusqu'au Qizil-Uzun.

de Rusa, dédaignait ses chevaux, n'avait pas un regard pour ses guerriers revêtus d'armures, il monte sur son char personnel, prend seulement les cavaliers qui ne le quittent jamais en pays ennemi, et tombe sur Rusa comme un javelot impétueux, le met en déroute, fait un immense carnage et remplit de cadavres, les ravins des montagnes ; le sang coule dans les gouffres comme un fleuve. Il égorge comme des agneaux ceux des combattants de Rusa qui portaient l'arc et la lance, tranche leurs têtes. Il fait prisonniers 260 membres de la famille royale, des préfets, des fonctionnaires, des cavaliers.

Sargon cerne Rusa dans son camp et décime par les flèches et les javelots ses chevaux de trait sous lui. Rusa abandonne son char, monte sur une jument et s'enfuit en avant de ses troupes. Le roi assyrien taille en pièces les troupes de Mettati, du Zikirtu et des rois voisins. Il poursuit l'armée défaite de l'Urartu depuis l'Uauš jusqu'au Zimur, la montagne de jaspe, sur une distance de 6 *béru*.

Rusa s'enfuit « pareil à un oiseau de nuit devant un aigle », le coeur palpitant il quitta Turušpa, sa résidence royale, et gagna les flancs des montagnes « comme l'animal qui fuit le chasseur ». Comme une femme en travail, il se jette sur un lit : nourriture et boisson, il les refuse à sa bouche ; il s'inflige à lui-même une maladie incurable. Sargon affirme « qu'il établit la victoire d'Aššur pour l'éternité sur l'Urartu ». Il écrase les gens de Zikirtu et d'Andia et leur ferme l'accès du pays de Mana. Il contente le cœur d'Ullusunu leur maître : « il fit briller la lumière pour les malheureux peuples ». Sargon termine son récit en disant qu'il interrompit son expédition vers Andia et Zikirtu et tourna sa face vers l'Urartu.

Ce récit est un bon spécimen des relations militaires assyriennes où il y a toujours plus de littérature que de faits véridiques, utiles à l'histoire.

L'acharnement de Sargon contre le roi d'Urartu prouve qu'il avait causé beaucoup d'ennuis à l'Assyrie par ses attaques fréquentes, qu'on ne mentionne ici qu'en passant. Le roi assyrien se targue de son amour de la vérité, mais il s'écarte quand même de celle-ci en disant qu'il tourna sa face vers l'Urartu après la bataille d'Uauš, alors qu'il est évident qu'il l'avait fait avant cette bataille. En effet, le roi avoue qu'il arriva à Uauš

en Uiśdiś en allant « du levant au couchant ». Il se trouvait en Aukané, à côté du Mana. Il n'avait pas poussé plus loin, n'avait pas même atteint la capitale du pays. Par conséquent, aller d'Aukané vers le couchant pour gagner Uauś signifie reculer, c'est-à-dire se retirer en Mana. Uiśdiś où il arrive était une province de l'Urartu, conquise sur le Mana. Nous verrons que le roi d'Urartu Menua avait pris la ville Meiśta (sur le site de Taś-tepé à l'embouchure du Djagatay), et son successeur Argiśti, la ville d'Uśini, sans doute l'Uśnu d'aujourd'hui. Uiśdiś ne peut être autre que la zone littorale du lac d'Urmia, de Taś-tepé à Uśnu à peu près.

Le passage d'Uauś où Rusa était campé est identique, à notre avis, au défilé du Derbend, à une quinzaine de kilomètres d'Uśnu, dans le flanc d'une montagne haute de 2.000 mètres. Ce serait la montagne Uauś. La distance de six *béru* d'Uauś à Zimur, qui fait 30-35 kilomètres, est exactement celle de Derbend au défilé de Keliśin dans la chaine du Zagros. C'est par ce défilé que Rusa se serait évadé après sa défaite pour entrer en Muṣaṣir, pays ami et vassal de l'Urartu.

C'est d'autant plus probable que Rusa avait concentré ses forces à Uesi, poste frontière de l'Urartu, près de Baśkala, au voisinage du Muṣaṣir ; il avait envoyé deux corps de troupes au Muṣaṣir, comme nous le verrons ci-après. S'il n'a pas choisi la route entre le Zagros et le lac d'Urmia pour descendre à Derbend, il y a pénétré du Muṣaṣir par Kaliśin (1).

Uiśdiś s'étendait assez loin vers le nord, si l'on tient compte de ce que « ses villes, comme les étoiles du ciel, n'avaient pas de nombre ». Le roi assyrien nivèle au sol, en écrasant « comme des pots de terre » les fortes murailles de ses villes et confisque les magasins à grain pour l'armée.

D'Uiśdiś, Sargon part à Uśqaia, un grand poste frontière de l'Urartu, « à l'entrée de la province de Zaranda, et au des-

(1) Thureau-Dangin, dans *l'Introduction* de sa belle édition de la campagne de Sargon, propose un tout autre itinéraire, d'après lequel Sargon avait passé de Panziś vers Sahend, fait un tour du lac d'Urmia, et, par Tebriz, Ḫoi, poussé au lac de Van. Cet itinéraire est indéfendable. Il est difficile de prouver que le Mana et l'Urartu avaient des possessions territoriales à l'est du lac d'Urmia.

sus de la province de Subi, que les habitants de l'Urartu appellent pays de Mana ».

Cela veut dire que le Subi appartenait auparavant au Mana, auquel il a été enlevé comme l'Uiśdiś par l'Urartu.

Sargon se dirigeait d'Uśnu vers la pointe NE du lac de Van, et c'est donc sur cette ligne que les provinces qu'il traverse étaient disposées. Quant à leur démarcation, il serait utile de consulter les divisions que l'ancienne Arménie connaissait le long de cette même ligne.

La ville d'Uśqaia fut renversée et 115 villages environnants consumés par le feu de sorte que la « fumée, comme un ouragan, couvrit la face du ciel ». La ville d'Aniaśtania dans la même province de Subi et à la frontière du pays de Sangibutu, subit le même sort avec ses 17 villages. Donc Subi avoisinait, à l'est, le Zaranda, et au nord, le Sangibutu, ayant la ville Uśqaia, à l'entrée du Zaranda, et Aniaśtania, à la frontière du Sangibutu.

Les deux anciennes province du Mana, passées à l'Urartu, se trouvaient entre le lac d'Urmia et la chaine du Zagros ; la première comprenait outre la rive méridionale du lac, le district de Mari gavar, la seconde les districts Trabi gavar, et Ayli ou Kuričan de l'ancienne Arménie, qui correspondent à Mer gavar, Ter gavar et Baradost d'aujourd'hui (1). Uśqaia se situe à la source de la rivière Zola qui arrose le Zaranda, Zarevand de l'ancienne Arménie, et est de nature à barrer l'accès du Zaranda.

La ville d'Aniaśtania, au nord d'Uśqaia, à la sortie de la haute vallée de la même rivière, séparait le Subi du pays de Sangibutu. Sangibutu s'appelait encore Bari (2). Il faut noter que

---

(1) Pseudo-Moïse, *Géographie*, p. 32, compte parmi les cantons de la province Parskahayk (Persarménie), Mari gavar, Trabi gavar, Ayli ou Kuričan.

Trabi (tur-abi), région de la rivière Tur, Kuričan rappelle Kilzan ou Gilzan.

(2) Sangibutu, Subi, sont les mêmes noms que Sumbi. Sangibutu, mentionnée ci-devant, de même que Bari, ne semble pas un autre nom que Bit-Baru dans le Prisme de Sennachérib, II, 21, pays sur la frontière d'Elam. Si Subi est le même nom que Sumbi, on peut penser à Συμβάκη, région que le fameux triumvir général romain, Marc Antoine, céda au roi d'Atropatène, en 33 (*Strab*, XI, II, p. 523). Andréas a proposé de corriger ce nom en Ἀλβάκη pour y reconnaître le nom Albak. D'après Stra-

Sargon n'est pas entré en Zaranda, sinon il aurait mentionné qu'il l'avait aussi ruinée ; il n'en parle pas. Zaranda restait à l'est, hors de son itinéraire.

Le roi dit être arrivé d'Uśqaia (plus exactement d'Aniaśtania) au pays de Bari ou Sangibutu. Mais il anticipe son arrivée dans ce pays, car il est entré d'abord dans la province de Dala et a détruit ses deux villes fortes, Tarui et Tarmakisa avec 30 villages environnants.

De Tarmakisa il arrive à Ulḫu, ville forte au pied du mont Kiśpal, dans la province de Sangibutu, et la rase au sol avec 57 villages d'alentour.

D'Ulḫu Sargon passe à une ville dont le nom est effacé et qui est « tête des villes fortes de la province de Sangibutu ». C'est donc une région de la même province qui possède 21 villes fortes « depuis des temps reculés conquises pas les rois urartiens ». Les 21 villes « brillaient sur les pics des monts Arzabia, comme des ceps poussés dans la montagne ».

Les gens du Sangibutu, « ceux habitant la province et ceux habitant l'ensemble de ces villes », dès qu'ils virent de leurs tours d'observation construites sur les pics des montagnes, les ennemis, devinrent comme morts, abandonnèrent leurs forts et gagnèrent les montagnes. Sargon couvre la province « comme un vol de sauterelles, comme une sombre nuée du soir. »

Le roi assyrien fait 12 *béru* de chemin pour arriver d'Arzabia à Irtia, montagne élevée, et retranche son camp.

La montagne Irtia est Iritia, qui nous est connue par l'expédition de Salmanasar III et que nous avons identifiée avec une des multiples ramification de l'Ala-dag.

Le Dala et le Bari ou Sangibutu avec ses deux parties, s'appuyaient à la chaine du Zagros, comme l'Uiśdiś et le Subi, ceux-ci s'étendant sur les versants orientaux, ceux-là, sur les occidentaux. Dala serait la région des anciens châteaux-forts arméniens Kotor et Nkan, Kotur et Nagan d'aujourd'hui, région

---

bon, les Arméniens avaient enlevé la Symbake aux Mèdes et Antoine la leur rendit.

S'il s'agit d'une région mède, il est plus vraisemblable de la chercher à l'est de la chaine du Zagros, frontière naturelle entre l'Arménie et la Médie (sc. Atropatène), et de l'identifier avec Sumbi.

Somal, région voisine de Baradoste, a peut-être trait à Sumbi.

qui formait le canton de T'ornavan dans la province de Vaspurakan. Le Bari ou Sangibutu correspondrait alors au grand canton arménien de Mardastan, région de Sarai.

Ici Sargon interrompt sa marche vers le nord, tourne au nord-ouest vers l'Aladag et s'arrête près d'Irtia. La distance d'Arzabia à Irtia, 12 *béru* ou 65-70 kilomètres, correspond à celles de la région de Sarai à proximité d'Aladag. Sur son chemin, le roi assyrien allume comme des bûchers 146 villages, après les avoir pillés et fait « d'importantes provisions pour le retour au pays d'Aššur. »

« Des villes fortes de Sangibutu, Sargon arrive à la province d'Armarili ». Il s'en suit qu'Armarili se trouvait dans la région d'Irtia. Armarili est l'Aramili de Salmanasar III, qui d'Iritia descend, par Aramili et Zanziuna, au bord du lac, tandis que Sargon, d'Armarili s'avance en Aiadi, également au bord du lac. En Armarili, il y avait 7 villes fortes et 30 villages situés au pied des monts Ubianda. En passant, le roi visite Arbu, ville paternelle d'Ursa et Riar, ville de Sarduri ; ses frères demeuraient dans 7 villes fortement défendues. Ces villes furent renversées et le temple de Ḫaldia incendié.

L'Aiadi, où Sargon arrive d'Armarili, avait 30 villes fortes « au bord de la mer ondoyante, au versant des grandes montagnes », villes qui furent renversées et incendiées avec 87 villages environnants.

D'Aiadi, il passe les rivières Alluria, Qallania, Innâa et arrive dans la province d'Uaiais, « pied de frontière de l'Urartu », limitrophe au pays de Naïri. Sa ville forte, Uaiais, était plus puissante que toutes les autres forteresses de Rusa ; elle était garnie de vaillants combattants ; des préfets avec leurs troupes, des espions apportant des nouvelles se trouvaient à l'intérieur. Ses 5 villes fortes murées furent consumées par le feu, avec 40 villages.

D'Uaiais, Sargon entre dans le pays de Naïri. Le roi Ianzu vient au devant de lui à une distance de 4 *béru*, depuis Ḫubuškia, sa capitale et lui présente le tribut.

Sargon pénètre en Muṣaṣir pour châtier Urzana, roi du pays. Le roi assyrien est indigné de la conduite d'Urzana, qui s'était refusé à aller à sa rencontre et à lui présenter ses hommages, comme l'avait fait Ianzu son voisin. Urzana comme al-

lié de Rusa ne pouvait se comporter autrement. Sargon en pleine colère renvoie le gros de l'armée en Assyrie et « avec son seul char personnel et un millier de cavaliers » s'engage dans les montagnes élevées du Muṣaṣir. Urzana réussit à se sauver, mais sa famille tombe aux mains de Sargon; l'épouse d'Urzana, ses fils, ses filles, son peuple, les membres de sa famille furent emmenés en captivité. On emmena aussi 6110 hommes, 12 mulets, 380 ânes, 525 bœufs, 1235 moutons (1). Sargon pille le palais d'Urzana et le temple de Ḫaldia et fait un immense butin. Du palais il prend 34 talents 18 mines d'or, 167 talents 2 mines et demie d'argent ; du temple «.» 4 talents 3 mines d'or, 162 talents 20 mines d'argent, 3600 talents de cuivre brut. On recueille en outre une grande quantité d'ustensiles et d'objets d'art en différents métaux, rehaussés souvent de pierres précieuses. Chargé abondamment de butin, le roi victorieux rentre dans sa capitale.

Sargon arrivé en Aiadi, au bord du lac, rebrousse chemin : au lieu de le continuer vers l'ouest, il tourne et prend la direction du Sud pour gagner l'Ḫubuškia et le Muṣaṣir, dans le bassin du Grand Zab, que les indigènes appelaient Elamuni, comme l'atteste Sargon (2). Aiadi s'identifie avec le canton arménien d'Arberani, sur les deux côtés de la pointe du lac. Les 30 villes étaient rangées en hémicycle, d'Arćeš jusqu'à Djanik, sur les flancs des monts Esrak et Artavaz, qui peuvent être Arṣidu et Maḫunnia de notre texte. Parmi ces villes, Argištiuna et Qalla-

---

(1) *Relation*, 1.349, répété 1.424, où le nombre des moutons est 1.285. Mais dans les *Annales* 1. 128-129 ces chiffres sont augmentés : 6.170 habitants, 692 mulets et ânes, 920 boeufs, 100.225 moutons.

(2) C'est une autre divergence entre Thureau-Dangin et nous. Ce savant croit que Sargon continue son chemin en avant, en longeant la côté du lac et arrive par Ahlat, Bitlis à Saird (Sierd). Uaiais coïnciderait, d'après lui, avec Bitlis, et Ḫubuškia avec Saïrd ; de là Sargon aurait poussé par la vallée du Bohtan au Muṣaṣir. L'auteur de cet itinéraire a été apparemment induit en erreur par l'appelation de Naïri, qu'il a confondu avec Naïri, province d'Amedi. Uaiais, ou Uesi ne pouvait pas être si loin du théâtre de la guerre, qui était le Mana, ni du Muṣaṣir, dont le roi Urzana suivait ce qui se passait à Uesi. Il ne pouvait assurément le faire si Uesi était dans une région si lointaine et séparée du Muṣaṣir par les pays assyriens. De Zikirtu et d'Andia, aller chercher le secours à Bitlis, ne serait pas non plus bien pratique.

nia étaient solidement construites. Si Argištiuna est Aréeš, Qallania doit être Berkri, de même la rivière Qallania serait identique à celle de Berkri, que les Turcs appellent Bendi-mahi. La rivière Alluria coïncide avec le Marmet ; on se demande si le village d'Aliur n'a pas gardé l'ancien nom de la rivière (1).

La troisième rivière, Innaa, serait celle d'Arčak, Mehmediyeh des Turcs. La province d'Uaiais, limitrophe du Ḫubuškia-Djulamerk, est identique au Grand Albak ; Ḫubuškia ou Naïri, comme l'appelle Sargon, réservant le nom de Ḫubuškia à sa capitale, est le Petit Albak. La forteresse d'Uaiais ne peut être autre que Baš-kala, bien située pour défendre le défilé de Čuḫ. De cette façon l'itinéraire de Sargon se précise : d'Aiadi, il traverse le territoire de Van et arrive à Baš-kala et à Djulamerk, d'où par Diza, Neri, il passe à Sidika, qui est la ville de Muṣaṣir.

En résumant ses exploits, Sargon évalue le nombre des villes ruinées dans 7 provinces de l'Urartu à 430. Dans un autre document ce chiffre est réduit à 55 villes et 11 forteresses dans 8 provinces (2). Les 7 provinces sont : Subi, Zaranda, Dala, Barî ou Sangibutu, Armarili, Aiadi et Uaiais. La huitième est Uišdiš, enlevée au Mana. Avant de procéder à l'examen de la campagne et de tout ce que Sargon relate sur l'Urartu, relativement à ses travaux de défense et à ses ressources économiques, il est nécessaire de faire connaissance avec les informations que l'on tient de la littérature épistolaire assyrienne et qui apporte une lumière nouvelle sur la position de l'Assyrie envers l'Urartu.

L'Assyrie connaissait bien ce qu'on appelle les services d'information, une organisation chargée d'obtenir par tous les moyens disponibles — observation, espionage, négociation, corruption — des nouvelles relatives aux pays ennemis.

Sous Sargon, ces agents étaient particulièrement actifs sur le front urartien. Leurs efforts tendaient à s'enquérir de tout ce qui se passait en Urartu. Ils suivaient chacun des pas du roi d'Urartu, chaque mouvement de ses troupes. Les rapports discrets que ces agents envoyaient au roi sous la forme de lettres,

---

(1) *Aliur* signifie en arménien « farine ». Peut-être est-ce grâce à cette ressemblance que l'ancien nom Alliur s'est maintenu.

(2) *Fastes*, I, 42-43. La somme ne correspond pas aux données du récit. Nous y reviendrons.

sont très instructifs. Ils sont rédigés dans un style simple, libéré de la rhétorique conventionnelle propre aux documents officiels, et ils révèlent d'importantes pages de l'histoire véridique.

Les lettres concernant le front urartien nous sont parvenues grâce au roi Aśurbanipal qui les a recueillies entre tant d'autres lettres pour sa bibliothèque de Ninive. Elles sont publiées dans la grande collection de Harper et en partie traduites en anglais par Pfeiffer (1).

Nous reproduisons ici quelques lettres où il est question des Cimmériens. Malheureusement ces lettres ne sont pas datées. Il s'agit ici d'un roi de l'Urartu qui vient d'être battu par les hordes cimmériennes. La question, assez controversée, est de savoir qui est ce roi d'Urartu. Nous allons démontrer que c'était Rusa et que c'est sa défaite dans la guerre cimmérienne qui a facilité la pénétration de Sargon en Urartu. Aśur-riṣua qui adresse ces lettres au prince héritier ou au roi, est gouverneur de Tille, province située environ entre Nisibe et le Tigre. Lui-même les a reçus des agents de service.

Pfeiffer 8 = Harper 444.

Au roi mon maître, ton serviteur Aśur-riṣua : Salut au roi mon maître.

Cinq préfets d'Urartu sont entrés à Uesi.
Setinu, préfet de .... teni,
Qaqqadanu, qui est posté devant Ukkai,
Sakuata « préfet » de Qanium,
Siplia « préfet » d'Alzi,
Tutu « préfet » d'Armiraliu.
Tels sont leurs noms. Avec trois commandants de convoi

---

(1) R. F. Harper. *Assyrian and Babylonian Letters*, I-XI volumes, 1892-1911

R. Pfeiffer. *State Letters of Assyria, A Transliteration and Translation of 355 Official Assyrian Letters dating from the Sargonid Period*, 1935.

Une vingtaine de lettres, y compris quelques-unes concernant l'Urartu, traduites par *Cornelis van Gelderen, Ausgewählte babylonysch-Assyrische Briefe. Beiträge zur Assyriologie und Semitischen Sprachwissenschaft herausg.* v. F. Delitzsch und P. Haupt, 1902, p.p. 501-545.

de chameaux, ils sont entrés à Uesi. Maintenant qu'ils ont amené ces troupes, leur armée sera forte. Le roi a quitté Turuśpa pour Qaniun.

Quant à ce que le roi mon maître écrit « envoie des espions », je les ai envoyés à deux reprises : quelques-uns sont rentrés et ont apporté des informations, les autres ne sont pas encore revenus.

Pfeiffer 9 = Harper 492.

Au roi mon maître, ton serviteur Aśur-riṣua : salut au roi mon maître. Le premier du mois de Nisan l'Urartien quitte Turuśpa ; il va à Elissadu. Le turtan Qaqqadanu est allé à Uesi ; il a amené toutes les troupes de l'Urartu. Le roi est allé à Elissadu... (lacune).

Pfeiffer 10 = Harper 380.

Au roi mon maître, ton serviteur Aśur-riṣua : salut au roi mon maître. Trois mille fantassins, gouverneurs et officiers appartenant à Setini, préfet de la province en face de la mienne, sont partis pour Muṣaṣir. Ils traversent la rivière Salmu (Noire). Leur bêtes de trait, le troupeau de Setini marchent en avant. Quant à Sunai, préfet de la province qui est en face d'Ukkai, ses soldats se sont mis en route pour Muṣaṣir. J'ai entendu que le roi va à Uesi. Il n'est pas encore parti.

Pfeiffer 11 = Harper 197.

Au roi mon maître, ton serviteur Sennachérib : salut au roi mon maître.

Tout va bien pour l'Assyrie, tout va bien pour les temples, tout va bien pour les forteresses du roi. Que le roi soit de bonne humeur.

Le pays d'Ukkai m'a envoyé le message suivant : « Lorsque le roi d'Urartu alla dans le pays des Cimmériens, son armée périt entièrement. Quant au roi et à ses préfets, nous les amenâmes auprès du reste de leurs forces......

Tel est le rapport d'Ukkai.

Aśur-riṣua a envoyé ce qui suit : l'information que j'avais fait venir précédemment était exacte. Un terrible massacre s'est produit parmi eux. A présent le pays est en paix. Ses grands

sont rentrés chacun chez soi. Son turtan Qaqqadanu est capturé. Le roi d'Urartu se trouve dans la région d'Uazaun. Tel est le rapport d'Aśur-rișua. Nabuliu, préfet de Ḫalsu, m'a écrit comme suit : Lorsque j'ai écrit aux garnisons des forteresses le long des frontières pour demander des nouvelles sur le roi d'Urartu, ils m'ont répondu ceci : Quand il arriva au pays des Cimmériens, son armée périt complètement. Trois de ses grands furent tués avec leurs troupes, mais lui se sauva et rentra dans son pays ; son camp, toutefois, n'est pas encore arrivé. Tel est le rapport de Nabuliu.

Urzana, le roi de Muṣaṣir, son frère et son fils sont allés saluer le roi de l'Urartu. Le messager du pays de Ḫubuśkia est aussi allé le saluer.

Les garnisons de toutes les forteresses le long des frontières ont expédié des rapports comme les précédents.

J'envoie au roi mon maître la lettre de Nabuliu, majordome de la dame Aḫat-abiśa, qu'on m'a apportée de Tabal ».

Qui est le roi d'Urartu dont les agents ne signalent pas le nom et qui a lutté contre les Cimmériens et quand se sont déroulés les évènements qui sont mentionnés dans ces lettres ?

Les autorités les plus qualifiées qui ont examiné la littérature épistolaire assyrienne estiment qu'il s'agit d'Argiśti, fils et successeur de Rusa, et que la bataille cimmérienne se rapporte à l'an 707 et le mouvement militaire sur le front assyrien, à 708 (1). Cependant la lettre du majordome de la dame Aḫat-abiśa dont fait mention Sennachérib dans son rapport à Sargon suffit pour infirmer cette chronologie.

Aḫat-abiśa est la fille de Sargon qui l'avait donnée en mariage à Ambaridi, roi de Tabal, en 717, et dont en même temps il avait augmenté les domaines. Malgré ces faveurs, Ambaridi avait pris parti pour les ennemis de Sargon, Rusa d'Urartu et Mita de Muski. Aussi Sargon punit-il le gendre ingrat en l'attaquant et l'emmena-t-il en captivité avec sa femme, en 712, donc l'année suivant sa victoire sur Rusa, et transforma-t-il Tabal en

---

(1) A. T. Olmstead, *History of Assyria*, 1923, chapitre XXII — *Letters from the Armenian Front*, p. 258-267.

Pfeiffer, *o. c.* où il a inséré partout le nom d'Argiśti et à tort.

C. H. W. Johns, *Laws*, p. 338.

simple province assyrienne. Il en résulte que la lettre du majordome arrivée du Tabal doit être nécessairement antérieure à l'an 712, date de la ruine du Tabal, et des événements qui sont mentionnés dans le rapport de Sennachérib ; c'est-à-dire que la guerre du roi d'Urartu contre les Cimmériens doit être placée antérieurement à l'an 712 (1).

Dans une autre lettre adressée à son père, Sennachérib annonce : Le vice-maire du palais est venu en ma présence et m'a dit : « Urzana a écrit ceci : Le roi Urartien lorsqu'il est allé au pays des Cimmériens, ses troupes ont été défaites, le préfet d'Uasi a été tué » (2).

Urzana a été chassé de son pays par Sargon en 713 lors de sa retraite d'Urartu. Sa lettre est antérieure à cette date et au mois de Tamuz, moment où Sargon se mit en campagne.

D'après la lettre rapportée ci-dessus, Urzana est allé, avec son fils et son frère, saluer le roi d'Urartu. La mention du fils place cette visite antérieurement au pillage du Muṣaṣir par Sargon en 713, car dès ce moment il était prisonnier du roi assyrien et son sort ultérieur est inconnu.

Urzana aurait donc rendu visite à Rusa après sa défaite sur le front cimmérien. Le turtan Qaqqadana qui fut capturé à la bataille se trouvait à Uesi le premier Nisan. Si la guerre cimmérienne eut lieu en 713, ce qui paraît presque certain, elle se serait déroulée après le premier Nisan et avant le mois de Tamuz, date de la campagne de Sargon, ou plutôt avant l'arrivée de Sargon en Mana.

Les événements se sont succédé dans l'ordre suivant. Sargon faisait des préparatifs pour la campagne contre les pays de Zikirtu et d'Andia. Les rois de ces pays effrayés font appel sager du roi d'Andia, écrit-il, et un messager du roi de Zikirtu à Rusa. L'agent de Sargon l'en prévient par la lettre : « Un messont venus à Uesi. Ils lui (au roi urartien) ont dit ceci : « Le roi

(1) Thureau-Dangin, o. c. *Introduction* XIV-XV, a bien vu ce fait pour conclure que la victoire des Cimmériens a probablement précédé la campagne de 714 (sc. 713).

(2) Harper, 1079, cité par Thureau-Dangin, o. c., p. XIV, d'après Thompson, *American Journal of Semitic Language*, XVII, p. 165.

d'Aššur est sur nous ». Lorsque le roi d'Urartu eut vu les messagers, il est parti...» (1). Le roi d'Urartu promet son secours aux pays en danger. Sur son ordre, cinq de ses préfets partent avec leurs troupes pour Uesi, poste frontière de l'Urartu (sur le site de Baš-kala ou près de là). Le préfet Setini et le préfet de la province en face d'Ukkai se dirigent vers Muṣaṣir pour prendre position dans ce pays vassal de l'Urartu.

La cour assyrienne inquiète intervient et reçoit d'Urzana une réponse digne que nous donnons ici :

Lettre d'Urzana au maire du palais : « Salut a toi.

Au sujet de ce que tu m'as écrit, à savoir : « Le roi d'Urartu et ses troupes sont-ils venus dans les parages ? Vient-il ? Où est-il ? » (voici ma réponse) : « Le préfet d'Uasi et le préfet d'Ukkai (sc. préfet de la province devant ou en face d'Ukkai) sont arrivés. Ils firent leurs dévotions au temple et dirent : Le roi vient ; il se trouve à Uasi. Les autres préfets arriveront plus tard au Muṣaṣir pour faire leurs dévotions ». Quant à ce que tu as écrit : « Sans ordre du roi (assyrien) ne laisse personne participer au culte », (je réponds) : « Lorsque le roi d'Aššur venait, je me mettais à son service ; je dois faire ce que j'ai toujours fait, et cela est conforme à ce qui revient à son égard (du roi d'Urartu) » (2).

Le préfet d'Uasi et le préfet d«Ukkai, arrivés au Muṣaṣir sont justement Setini et Sunai dont le départ pour le Muṣaṣir nous est connu par la lettre citée plus haut. Par le préfet d'Ukkai on entend le préfet de la province devant Ukkai comme l'était précisément Sunai : Ukkai était une principauté plus ou moins indépendante. Le nom de la province de Setini est tombé dans le texte, mais il est probable que celle-ci se trouvait dans le Bohtan plus près de Djudi.

Le séjour des troupes urartiennes au Muṣaṣir était assurément inquiétant pour l'Assyrie à un moment où elle se prépa-

(1) Harper, 515. Cette lettre n'est pas entrée dans le recueil de Pfeiffer. Elle est citée par Thureau-Dangin, *o. c.*, p. VI d'après Zeitlin, *Le style administratif*, p. 26.

(2) Harper 409 — Pfeiffer 3. La réponse d'Urzana est plus correcte qu'elle ne parait d'après la traduction de Scheil, *Recueil de Travaux*, XIX, p. 63, faite sur un texte mal déchiffré et reproduite par Thureau-Dangin, *o. c.*, p. XII.

rait pour la campagne contre le Zikirtu et l'Andia. Le maire du palais de Sargon ne cache pas son inquiétude, au point de prétendre que personne n'ose, même dans une intention pieuse, venir au Muṣaṣir sans l'autorisation de l'autorité assyrienne. Ce que Sargon prétend est absurde et la riposte d'Urzana défendant la liberté du culte est à apprécier à sa valeur. La présence des forces urartiennes au Muṣaṣir empêche Sargon de suivre la voie courte par Rovanduz vers les pays de Mana et de Zikirtu, et le force à faire un détour par le bassin du Petit Zab. Le premier Nisan, le commandant en chef de l'armée de l'Urartu, Qaqqadana, avait déjà concentré ses forces à Uesi dans l'attente des événements. L'invasion imprévue des hordes cimmériennes change tout. L'armée urartienne se hâte à la rencontre des envahisseurs. La déroute est complète ; neuf préfets généraux restent sur le champ de bataille (1), le commandant en chef est capturé. Le roi se sauve et revient à Uazaun, identique peut être à Uesi.

Le roi Urzana, en vassal fidèle, vient lui rendre ses hommages et lui offrir ses consolations. Le roi de Ḫubuškia en fait autant par l'intermédiaire de son messager.

Entre temps, Sargon se met en campagne. Arrivé à son but à la frontière du Zikirtu, il fait sur le champ volte face pour se diriger sur l'Urartu. Il y a toute raison de croire que la nouvelle de la défaite de Rusa lui était déjà parvenue à ce moment, transmise par son fils Sennachérib d'après les nombreux rapports de ses agents et même d'Urzana.

Sargon gagne la bataille de Uauš sur le roi d'Urartu et ses alliés, les princes de Zikirtu et d'Andia. Rusa se sauve dans son pays. Sargon entre en Urartu, fait une incursion ruineuse en poussant jusqu'au lac de Van. Mais brusquement, il bat en retraite pour aller en hâte châtier le roi Urzana, « ce méchant montagnard qui s'était révolté, dit-il, et qui interrompit ma marche en avant » (2). Ce raisonnement n'est pas convaincant. Un roi si puissant aurait eu toujours suffisamment de temps pour châtier un adversaire comme Urzana. Pour qu'il eût renoncé à une marche triomphale il fallait une raison plus sé-

(1) Harper 646, aussi E. Klaber, *Assyrisches Beamtentum*, p. 70.
(2) *Relation* de 8e campagne, ll. 310-311.

rieuse. Il semble que Sargon ait continué à redouter Rusa. Il accusait Urzana « d'avoir envoyé à Rusa des messages perfides » (1). Rusa et Urzana ne méditaient-ils pas une manœuvre, une attaque concertée ? La question ne paraît pas gratuite si on se rappelle, comme nous le verrons, l'attitude menaçante d'Argišti, fils de Rusa, envers Sargon, peu après la mort de son père.

Sargon passe en Muṣaṣir et dépouille le palais royal et le sanctuaire du dieu Ḫaldi, de toutes leurs richesses. Rusa, qui après la défaite d'Uauš « s'est jeté comme une femme en travail sur un lit, avait refusé nourriture et boisson, et s'était infligé à lui-même une maladie incurable », dès qu'il apprit la déstruction du Maṣaṣir, il s'accroupit sur le sol, déchira ses vêtements, libéra ses bras, arracha son bandeau, s'arracha ses cheveux, serra son cœur avec ses deux (poings) et s'abattit à plat ventre. Son cœur était en courroux, son foie ardait de colère : sa bouche faisait entendre des cris de douleur » (2).

Sous cette verbosité du scribe assyrien il faut lire que Rusa est tombé malade. Les documents postérieurs parlent du suicide de Rusa : « L'éclat d'Aššur abattit Rusa : avec sa propre épée de fer, comme à un porc, il se perça le coeur et mit fin à sa vie » (3)3.

La huitième campagne de Sargon ne s'avéra pas plus fructueuse que celles de ses prédécesseurs, Salmanasar III ou Tiglatpalasar I. Quelques savants ont coutume d'exagérer les succès de Sargon jusqu'à lui attribuer la conquête de tout l'Urartu. La réalité est pourtant beaucoup plus pâle et la portée politique de la campagne presque nulle.

Nous pouvons répéter la sentence grave d'un des historiens modernes de Sargon : « la huitième campagne racontée si soigneusement n'était qu'un raid ordinaire, spectaculaire et destructeur, mais dépourvu de conséquences durables. Le récit de la campagne mérite l'attention par son intérêt littéraire, par la lumière qu'il porte sur le caractère de Sargon et par la sur-

(1) *Annales*, ll. 123-124.

(2) *Relation*, ll. 150-151 et 411-413.

(3) *Annales*, l. 137-139, éd. Winckler ; ce passage est revisé par Thureau-Dangin, *Une relation de la huitième campagne*, p. 75. Aussi, *Fastes*, l. 77.

prenante révélation de la haute civilisation atteinte par les pays urartiens » (1).

Les années suivantes, Sargon s'arme contre les petits États au-delà de l'Euphrate à cause de leur orientation politique très marquée en faveur de l'Urartu, malgré la défaite de celui-ci en 713. Les rois de ces États perdirent successivement leurs couronnes et ces pays devinrent provinces assyriennes : Ambari roi de Tabal et gendre de Sargon en 712, Tarḫunazi roi de Mélitène en 711, Mutallu de Gurgum (Maraś) en 710, finirent leurs jours en captivité. Pour assurer ces possessions contre l'Urartu, Sargon bâtit quatre forteresses à la frontière urartienne : Luḫsu, Burdir, Anmuru, Ki(aka) et Anduarsalia. Les sites de ces forts ne sont pas connus sauf Kiaka et peut-être Anmuru (2). Seul le roi de Kummuḫi (Commagène), Mutallu, fut épargné et même favorisé : Sargon lui céda la ville de Melidi (Mélitène). Mais ce n'était pas pour longtemps. En 707, le roi Mutallu vit son tour arriver. Le turtan de Sargon attaqua Kummuḫi, ruina ses 62 localités et déporta la population et la famille royale. Mutallu paya ce prix pour n'avoir pas voulu verser le tribut annuel. La véritable cause de son malheur fut son ralliement au roi d'Urartu. Mutallu, « l'homme étourdi et perfide, dit le texte, ne craignant plus les noms des dieux, méditait méchancetés, projetait animosités, mettant sa confiance en Argišti, roi d'Urartu, un soutien qui ne pouvait le sauver ».

Argišti est le successeur de Rusa. Urartu donc n'avait pas perdu son prestige, au moins aux yeux de ses alliés, dans le bassin de l'Euphrate. Argišti poursuit la lutte traditionnelle contre l'Assyrie pendant les dernières années du règne de Sargon et sous celui de son successeur Sennachérib.

ARGISTI II ET SENNACHERIB

Le désastre de 713, en dépit des opinions de quelques savants, n'ayant point brisé la force de l'Urartu, Argišti reprend la

(1) Olmstead, *History of Assyria*, p. 242.

(2) Forrer, *Die Provinzeinteilung*, p. 75 croit reconnaître Anmuru dans le village de Nemer-li en face de Keban-Madeu, Burdir ou Purbir dans Purteyr-lu près de Zimara, qui est trop loin de Mélitène pour être agréé. Anmuru peut bien être l'Amara byzantin.

lutte avec plus de violence et crée un nouveau chapitre dans l'histoire des relations assyro-urartiennes.

Les écrits officiels gardent un silence complet sur ce chapitre. Mais les rapports secrets des agents rendent une fois encore un service inestimable en soulevant le voile qui cache la position réciproque des deux riveaux : l'Urartu a l'initiative dans le combat, l'Assyrie au contraire est réduite à l'état de défense. Voilà ce que disent à ce sujet les lettres du préfet de la province d'Amidi, Upaḫḫir-bel.

Pfeiffer 6 = Harper 424.

«Au roi mon maître, ton serviteur Upaḫḫir-bel : salut au roi mon maître.

Tout va bien pour le pays. Tout va bien pour les forteresses. Que le coeur du roi mon maître soit joyeux !

J'ai envoyé des espions pour obtenir des nouvelles de l'Urartu. Ils ont épié et fait le rapport suivant : « Le préfet (urartien) en face de nous est à Ḫarda avec le vice-préfet. Il fait la garde vis-à-vis du *Sukallu*. D'une ville à l'autre jusqu'à Turušpa les garnisons se sont rangées en ligne. »

Un messager est arrivé d'Argišti chez le préfet avec cet ordre : « Au sujet de l'œuvre que je t'ai commandée, tu ne l'exécuteras pas ; affourage ton cheval jusqu'à ce que je t'envoie un autre messager ». Quant aux poutres, elles ont été retenues à la ville d'Eziat, j'ai envoyé *l'ituai* avec le maire de la ville ; je les ai dépêchés par le champ de bataille. Le remplaçant des maires de leurs villes et neuf soldats ont été blessés par l'arc ; deux d'entre eux sont morts. Trois de leurs soldats ont été blessés. Telles sont leurs nouvelles. *L'ituai* du palais, rentré chez moi de l'Euphrate, est parti avec mon *sukallu* (représentant). J'ai hâté leur départ ; ils ont quitté la ville avec une ou deux familles.

Que le roi mon maître laisse écrire au sujet des chefs des tribus (princes). On peut envoyer avec eux les troupes royales. Qu'ils remplissent avec moi le devoir de la garde à Suruba : nous devons prendre (le pays) avant le temps de la récolte. »

Pfeiffer 5 = Harper 548

«Au roi mon maître, ton serviteur Upaḫḫir-bel : salut au roi mon maître. Salut à l'héritier de la couronne. Tout va bien

pour les forteresses. Que le coeur du roi, mon maître, soit joyeux.

Mon messager est allé chercher des nouvelles sur l'Urartu. Le préfet......, sous mon ordre, je l'ai envoyé, il est arrivé. Suivant les instructions du roi, il dira à lui (Argišti) : « *Pourquoi sommes-nous amis, alors que vous prenez nos forteresses ? Et moi, que dois-je faire ? Si j'ai infligé quelque dommage à vos frontières et à vos forteresses — sabre dans ma main !* »

Ses forces se sont rassemblées sous son ordre ; il fait la garde à Ḫarda. Telle est la nouvelle reçue de lui.

Il est à noter que dans la première lettre le roi d'Urartu est mentionné par son nom. C'est le seul cas. L'auteur de ces lettres, Upaḫḫir (ou Nasḫur comme lit Forrer), était le préfet de la province d'Amid (Dyarbekir) qui s'appelait autrement province de Naïri. Cette province confinait à l'Urartu, à la province de celui-ci dont le chef-lieu était Ḫarda. Nous l'identifions avec *Hart*-berd arménien, Har-berd ou Ḫarput d'aujourd'hui (1). Naïri s'étendait donc jusqu'à la province urartienne d'Alzi, qui s'appellera plus tard Anzitène. Les chefs de tribus, dont Upaḫḫir sollicitait le secours, étaient les princes d'Ulluba et de Supria (Arzanène postérieure). Ils s'étaient débarrassés de l'influence de deux grands voisins pour jouer le rôle d'États-tampons entre les deux concurrents. Comme la province d'Amid les avait pour voisins, il faut croire qu'elle comprenait une certaine partie de la Grande Sophène.

Les paroles humiliantes que, sur les instructions de Sargon, l'envoyé assyrien avait à tenir devant Argišti, paraissent inattendues et ne s'accordent pas avec le ton si grandiloquent des annales et des fastes du même roi.

Lui qui prétendait avoir rasé des centaines de villes fortifiées en Urartu, trouve possible maintenant de parler d'amitié et d'affirmer qu'il n'a causé aucun dommage aux forteresses de l'Urartu.

Toutefois le successeur de Rusa était loin de déposer les armes : « il affourageait son cheval » pour régler ses comptes

---

(1) On connait un village au nord de Mayafarikin qui s'appelle Halda, bet-Ḥalte de Zacharie le Rhéteur, p. 172.

avec un agresseur oublieux sinon hâbleur, s'il avait exagéré ses dévastations en Urartu. Argišti pressait aussi l'Assyrie dans le bassin du Tigre Oriental. Sennachérib rapporte à son père qu'il a reçu une lettre où « Ariae répète l'ordre du roi d'Urartu à ses préfets : « avec les troupes que vous avez, arrêtez les préfets du roi assyrien dans la Kumaia et traînez-les devant moi ». Sennachérib ajoute qu'ils n'ont pas encore exécuté l'ordre, mais Ariae est très inquiet et implore qu'on envoie sans retard des troupes.

Deux autres messagers sont en rapport avec cet évènement. D'après l'un, les habitants d'Ukkai ont envoyé un messager en Urartu et se sont emparés des villes de Kumaia et d'Eliski ; d'après l'autre, Arzapia a été attaquée par Ukkai et ses habitants demandent à Sennachérib de repousser les Ukkeens (1).

Les trois pays en question, Kumaia, Ukkai (ou Ukku) et Arzapia constituaient de petites principautés aux confins urarto-assyriens dans les eaux du Tigre Oriental ou plus au sud, au même titre qu'Ulluba et Šupria dans le bassin du Tigre Occidental. Ukkai se présente même comme un royaume et son roi s'appelait Maniai. Ariae qui cherchait le secours de Sennachérib gouvernait avec Arizae le pays de Kumaia en qualité de chef indépendant et non pas de fonctionnaire assyrien. Ariae se dit gouverneur assyrien, sans doute pour avoir plus de succès dans sa mission. Les Ukkiens avaient attaqué la Kumaia, encouragés évidemment par Argišti à qui ils avaient envoyé un messager. Ils se sont offerts à exécuter l'ordre d'Argišti « de saisir les gouverneurs de Kumaia, c'est-à-dire Ariae et Arizae ». Rappelons que les Ukkiens, en annonçant la défaite de Rusa dans la lettre citée plus haut, ajoutaient « nous avons ramené le roi à son camp ». Ils ne cachaient donc pas leurs sympathies avec l'Urartu et visiblement avaient envoyé des contingents à Rusa lors de l'invasion des Cimmériens. Cet épisode prouve que le roi Argišti se sentait maître de la situation et que les frontières de son empire s'étendaient jusqu'aux sources du Ḫabur Oriental, où se trouvaient Ukki, Kumaia et Arzapia. Ce dernier pays aussi se plaignait de l'incursion d'Ukki.

Il est donc injuste d'affirmer, comme le font plusieurs sa-

(1) Olmstead, p. 263-4.

vants, que Sargon avait soumis la partie orientale de l'Urartu et l'avait dévastée.

Sargon ne riposta pas aux provocations d'Argišti. En 705, Sargon se porte contre le Tabal qui semble avoir secoué le joug assyrien (1) : il périt dans des conditions inconnues.

Sennachérib lui succéda (705-681). Il décida de punir Ukkai et se mit en campagne d'abord contre les montagnards de Nipur qui ne s'était pas soumis à l'autorité assyrienne. Nipur est le mont Djudi en face de Djaziret ibn'Umar. Sennachérib se fit porter sur son trône (litière) vers le sommet du mont, où « il but de l'eau des sources froides des montagnes », et regagna son camp qu'il avait laissé au pied du mont.

Il prit sept villes, dont Tumurri, Kibšu, Qana, les ruina et les incendia (2).

Tumurri est le Tmorik' des historiens arméniens. Kibšu, le village actuel de Gefše à peu distance de Zaho, sur le bord du Ḫabur Oriental.

Ensuite, Sennachérib « tourna et marcha contre Maniai, roi indocile de la ville d'Ukki, du pays de Daie ». Par un chemin impraticable à travers des montagnes escarpées « qu'aucun de ses ancêtres n'avait percées », le roi passa au pied des monts Anara et Uppa. Il y laissa son camp et lui-même sur son trône (litière) et en compagnie de sa garde s'engagea dans les gorges des puissantes montagnes. A cette vue Maniai abandonna sa résidence et disparut. Sennachérib prit d'assaut Ukku, pilla le palais et vola toute la fortune de Maniai, ruina ses 33 localités, déporta des gens, chassa le gros et le petit bétail et livra le reste aux flammes (3).

Ukki ou Ukku est la capitale de Maniai, son pays s'appelait Daie. Du pied du mont Djudi le roi assyrien part vers l'est pour arriver aux deux monts cités plus haut, probablement dans la région des sources du Ḫabur. Kumaia, Arzapia, Ukku ou Daie se trouvaient à peu près dans les vallées du Ḫazil et du Ḫabur.

---

(1) *Chronique Babylonienne*, Bezold, KB, 11, p. 279.

(2) Carl Bezold, *Inschriften Sargon's, Prisme*, col. III, 66-82, dans *KB* de E. Schrader II.

Luckenbill, *The Annals of Sennacherib*, 1924. Forrer, *Provinzeinteilung*, p. 87 a identifié Kibšu avec Gifše.

(3) *Prisme*, col. IV, 1-19.

La chaine qui s'étendait du Djudi en ligne directe vers le Zab, à une centaine de kilomètres de la nouvelle capitale de Sargon, abritait des tribus libres — Tummuri, Kumaia, Arzapia, Daie — qui formaient de petites principautés et marquaient la frontière entre les deux empires d'Urartu et d'Assyrie.

Plus loin à l'est c'était le Ḫubuškia et le Muṣaṣir et à l'ouest, le Supria et l'Ulluba qui séparaient les deux empires. Il ne faut pas s'exagérer ce que Sennachérib dit de sa campagne contre Tumuri et Ukku. Il s'agit de représailles plutôt que d'une conquête. Kibšu qui est Kibšuna, avait été conquise par Tiglatpalasar, mais dans la suite cette ville avait été perdue. C'est la seule ville parmi les 7, dont la reprise par Sennachérib paraisse certaine.

L'expédition en question eut lieu en 699 ou 697. Vers cette même époque le préfet de la province de Kurban annonce à Sennachérib que la garde frontière du roi d'Urartu, c'est-à-dire, Argišti, avait envahi Kurban et qu'il avait demandé le secours de trois autres préfets : Nabuli'u, préfet de Ḫalṣu, Ašur-belu-dan et Ašur-riṣua (1). Ce dernier est *rab-šake*, préfet de Tille. On ne sait sur quel pays s'exerce le pouvoir d'Ašur-belu-dan.

Kurban pour être attaqué par Argišti devait se trouver sur la frontière de l'Urartu et confiner à Ḫalṣu dont il demandait le secours. Cela nous amène à chercher Kurban et Ḫalṣu sur une ligne frontière allant des sources du Ḫabur, où se trouvait Ukku, vers Kar-sipari, Zibar actuel. Kurban se trouvait probablement au nord d'Amadia, et Ḫalṣu au sud, ou plutôt à l'ouest de la même ville. A côté de Ḫalṣu se situait la province d'Ašur-belu-dan. Cela fait penser à Kibšu, qui, conquis par Sennachérib, serait devenu le chef-lieu d'une province. En effet, ce même Ašur-belu-dan dit dans une lettre (2) qu'il venait de soumettre Ušḫu et Quda, deux villes qui depuis longtemps (probablement depuis la révolte du fils de Salmanasar III) ne reconnaissaient pas l'autorité du roi assyrien.

Ušḫu est Šaḫ d'aujourd'hui au pied du mont Djudi, qui pouvait se rattacher à la province de Kibšu. Celle-ci avait pour voisine la province de Tille sur la rive droite du Tigre, dont le chef

(1) Harper, 123, d'après la citation de Forrer, p. 36 ; aussi Olmstead, p. 351.

(2) Harper, 246, d'après Forrer, *Prov.* 36.

était Aśur-rișua. Kibšu, Ḫalsu, Kurban constituaient les provinces assyriennes les plus proches des principautés montagnardes, et par là les provinces limitrophes de l'Urartu.

Cela ne peut nous surprendre. Sennachérib creuse un canal de la ville de Kisri à Ninive ; à cette occasion il dit : « j'avais déjà antérieurement dirigé les eaux depuis le puissant mont Tas sur la frontière de l'Urartu vers mon pays ». Or, le mont Tas s'élevait au nord de Barian. Le roi avoue ainsi que le territoire de l'Urartu s'étendait jusqu'à Tas (1).

A l'est, la province extrême de l'Assyrie, était Kar-siparri dans la vallée du Zab au voisinage immédiat du Muṣaṣir. Depuis Sargon, le Muṣaṣir était converti en province assyrienne. Sargon avait soustrait aussi le pays de Mana à l'influence urartienne. Mais il semble que la région littorale, avec la ville de Meišta sur le bord du lac d'Urmia, qui appartenait à l'Urartu depuis le temps d'Išpuini, était restée sous la domination de l'Urartu. Aśur-rișua annonce dans une lettre adressée au roi que « les Manéens des villes de l'Urartu, dans la région sur le bord du lac (Urmia), se sont mutinés, ont pillé et ont pris la fuite ; Analuqun, préfet de Muṣaṣir et Tunnaun, préfet de Kar-siparri, se sont rendus à la frontière de Mana pour surveiller. Le roi d'Urartu est à Turušpa et tous ses préfets sont avec lui » (2).

Cet événement est postérieur à 713 puisque le Muṣaṣir est mentionné comme ayant un préfet assyrien (3). Nous avons vu que le Muṣaṣir perdit son indépendance lors de la huitième campagne de Sargon en 713. Le roi d'Urartu est donc Argišti. La mention de son nom à l'occasion des troubles en Mana, provoqués, peut-être, par les agents assyriens, et l'arrivée de troupes assyriennes, laisse entrevoir que le roi d'Urartu préparait un coup de main sur le Mana pour y rétablir ses droits de suzeraineté. D'ailleurs la rivalité séculaire sur ce terrain, si elle a été reprise, ne durera guère : une tierce force, les Scythes, mettra bientôt fin à la dispute.

Signalons les opérations de Sennachérib en Cilicie, opéra-

---

(1) C. Bezold, *Inscription de Barian*, p. 117, l. 11-13.

(2) Harper 381 = Pfeiffer 7.

(3) Thureau-Dangin, *Une relation*, p. XVI, note 1, se servant de la traduction de Cornelis van Gelderen, croit à tort qu'il s'agit du préfet *urartien* de Muṣaṣir et veut le corriger en préfet devant Muṣaṣir.

tions qui présentent un intérêt pour nous en tant qu'il s'agit d'une révolte du gouverneur d'Illubri, un certain Kirua, avec l'adhésion des villes de Tarzu et d'Ingira. Illubri est Lampron, Nemrun d'aujourd'hui, le fameux château de la famille arménienne d'Ošin à l'époque des Rubenides. La révolte fut étouffée et Kirua décapité (1).

Il y a encore plus d'intérêt dans le fait que l'armée assyrienne apparait en 695 en Til-Garimmu, où Gurdi venait de se tailler un état. Til-Garimmu est la forme assyrienne du nom de Tegarama de l'époque hittite dont Gorun d'aujourd'hui, Gauraena de Ptolomée, garde le souvenir. Gurdi est le nom phrygien Gordios ; ainsi s'appelait le père de Midas. Notre Gurdi était peut-être le fils de Midas, petit-fils de Gordios. Il y a des raisons d'admettre que l'expédition de Sargon contre Tabal en 705 avait pour objectif d'arrêter l'avance de Gurdi qui poussait, à travers le Ḫilakku, vers Til-Garimmu. L'armée de Sennachérib n'eut pas grand succès. Gurdi évita la bataille. Les Assyriens pillèrent son pays et se retirèrent. Suivant un avis sérieux, Gurdi serait le chef qui conduisit les Arméniens-Phrygiens vers leur nouvelle patrie, la Petite Arménie (2). La fin tragique de Sennachérib est connue de la Bible. Elle touche une tradition arménienne, ce qui nous engage à nous y arrêter. D'après la Bible, le roi assyrien fut tué par ses deux fils Adramelek et Sarasar pendant qu'il priait au temple. Les parricides s'enfuirent en Urartu et leur frère Asarḫaddon hérita du trône (3).

Polihistor met en cause un fils de Sennachérib qu'il appelle

---

(1) E. Forrer, *Provinzeinteilung*, p. 79, d'après le *Cylindre* de Sennachérib au Musée Britannique, 103000, IV, 61-90. Tallquist, *Das Datum der Feldzuges Sancherib's gegen Ḫilaku, Orientalische Litteraturzeitung*, 1911, p. 344.

(2) E. Forrer, *o. c.*, 80-81, d'après le même *Cylindre*, V, 1-22. Olmstead, *History of Assyria*, p. 31, appelle le chef de Tilgarimmu Ḫidi, tandis que Forrer a restitué la vraie leçon, Gur-di, qu'il croit être le chef des Arméniens-Phrygiens. Dans *l'Inscription de Nabi-Junus*, C. Bezold, KB. 11, p. 119, Sennachérib fait mention de l'expédition en Ḫilakku et aussi en « Tilgarimmu dans la région de Tabal » et assure avoir pris Tilgarimmu et l'avoir transformé en champ de culture.

(3) 4-ème *Livre des Rois*, XIX, 37, *καὶ Ἀδραμέλεχ καὶ Σαρασὰρ οἱ υἱοὶ αὐτοῦ ἐπάταξαν αὐτὸν ἐν μαχαίρᾳ καὶ αὐτοὶ ἐσώθησαν εἰς γῆν Ἀραράτ*. Aussi 2 *Chron.* XXXII, 21 ; et *Iesaïe*, XXXVII, 38.

Ardumuzan(os), tandis qu'Abydenos fait succéder à Sennachérib son fils Nergil(os).

Celui-ci périt par la main d'Adramel(os) qui fut tué par Ak'serdis (Asarḫaddon) (1).

Les renseignements des textes cunéiformes jettent la lumière sur cette histoire obscure.

Sennachérib avait cinq ou six fils. Le fils aîné Aśurnadin-śum, héritier de la couronne, avait été nommé vice-roi de Babylone, qu'il gouverna six ans, et périt en 694.

Le second fils s'appelait Ardi ou Arad-Ninlil ; le troisième était Asarḫaddon ; le quatrième Aśur-śum-uśabśi ; le cinquième Aśur-ilu-muballiṣu (2). On en admet encore un sixième, Arad-Melik, mais c'est discutable.

Asarḫaddon était d'une autre mère que ses frères. Elle s'appelait Naqia-Zakutu. Peut-être sous l'influence de sa mère, Asarḫaddon fut déclaré par Sennachérib héritier du trône et envoyé comme vice-roi à Babylone.

Mais il y avait à la cour un parti hostile à Asarḫaddon et qui travaillait en faveur d'Arad-Ninlil. Ce parti avait tout fait pour empêcher la nomination d'Asarḫaddon, allant jusqu'à dire au roi que ce prince nourrissait de mauvais projets contre le roi, son père. Ayant échoué dans ses intrigues Arad-Ninlil recourt à la violence pour réaliser ses ambitions et profitant de l'absence de son rival, il tue son père et s'empare du trône.

Asarḫaddon arrive sur le champ de Babylone et, à l'aide de ses partisans, entre dans la capitale et chasse l'usurpateur, qui s'enfuit en Hanigalbat, c'est-à-dire en Mitani. Asarḫaddon le poursuit et le met en déroute près de Karkemiś. Arad-Ninlil s'enfuit en Urartu. Asarḫaddon parle longuement de cette affaire, il s'en prend à ses frères, mais évite de donner les noms

---

(1) D'après les citations d'Eusèbe, connu dans la traduction arménienne. Karst, *Die Chroniques des Eusèbius*. Tous ces renseignements remontent à Berose.

(2) Le fils aîné est mentionné comme tel par Sennachérib. *Prisme*, col. III, 1. 63 — C. Bezold, KB. II, p. 99. Arad-Ninlil ' est connu de C. H. W. Johns. *Assyrian Deeds and Documents*, n° 201. Aśur-śum-uśabśi figure sur la tablette publiée par Scheil, *Zeit. f. Assyr*. XII, 425 et sq. Aśur-ilu-muballiṣu, sur une tablettee publiée par Scheil, *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*. 26, 27.

des meurtriers. « Une idée impie obséda mes frères, dit-il ; ils oublièrent les dieux, et conspirèrent (un mal) et ourdirent derrière mon dos une affaire qui n'était pas selon le coeur des dieux. Contre la volonté des dieux, ils voulurent tourner le coeur de mon père contre moi, l'humble, mais son coeur me chérissait et ses yeux étaient fixés sur mon droit. Ils se révoltèrent et pour s'assurer de la royauté ils tuèrent Sennachérib » (1).

Mais qui était l'assassin ? Tout porte à croire que c'était Arad-Ninlil seul. Adramelek, de la Bible et Adramelos d'Abydène (pour Adramel(ch)os) représentent Arad-Ninlil dont ils ont conservé la première partie du nom : Arad déformé en Adra. Il n'y a pas de raisons suffisantes pour admettre l'existence d'un sixième frère du nom d'Aradmelek. Sarasar, Sar'esar est la courte forme de Nebô-sar'eṣer et c'est le nom d'un personnage qui l'année de l'assassinat était l'éponyme et le préfet de Markaśi (Maraś), Nabuśaruṣur (2).

L'assassin Arad-Ninlil avait visiblement en cet homme un fervent partisan et cherchait à se sauver auprès de lui, lorsque son adversaire le rejoignit à Karkemiś. A la bataille qui s'y engagea prit part probablement aussi Nabuśaruṣur ; après la défaite tous les deux s'enfuirent en Urartu.

La tradition biblique a donc fait d'un partisan un frère de l'assassin. Il y a une confusion du même ordre dans ce que dit Abydenos, Nergil(os) était le roi de Babylone, Nergal-uśézib (3).

Le roi d'Elam, Ḫulluśu fit prisonnier le fils de Sennachérib, Aśurnadinśum, vice-roi de Babylone, et nomma à sa place Nergal-uśézib en 694. L'année suivante, les Assyriens se saisirent à leur tour de Nergal-uśézib, et Asarḫaddon prit le poste de vice-roi de Babylone. Chez Abydenos, Nergal-uśezib est devenu fils de Sennachérib pour avoir occupé à Babylone le même poste que les deux fils de ce roi, et que son propre successeur lui même, par suite d'une confusion entre l'Assyrie et Babylone.

---

(1) Tompson R. C. *The Prismes of Essarhaddon and of Assurpanipal*, 1931. Scheil, *Le Prisme d'Assaraddon*, 1914. Olmstead, *History of Assyrian*, p. 338.

(2) L'identification faite par Rost, p. 84, dans E. Schrader. *Die Keilinschrift und das alte Testament*. 3 Auf. von Winckler und Zimmern. 1903. Nabuśaruṣur, qui vivait sous Asurbanipal, doit être, dans ce cas, une autre personne .

(3) Conjecture de Winckler, *Zeit. f. Assyr.* II, 392.

C'est également à cause de cette confusion qu'Asarḫaddon qui avait succédé à Nergal-ušezib à Babylone, apparaît comme son successeur sur le trône d'Assyrie et son assassin.

Seul le nom d'Ardumuzan reste sans explication plausible ; la première partie semble conserver le souvenir d'Arad-Ninlil (1).

Une tradition arménienne conservée chez Moïse de Chorène veut que les frères meurtriers réfugiés en Arménie aient donné naissance aux deux familles princières des Artzruni et des Gnuni.

C'est probablement là le fruit d'une savante interprétation du passage biblique en question (2).

ASARḪADDON ET RUSA II

Asarḫaddon prend le pouvoir (680-669) (3). Les annales officielles ne disent rient sur l'Urartu. Mais dans un document confidentiel, il est question du roi d'Urartu, Ursa et de son alliance avec les Cimmériens, dirigée contre l'Assyrie. Ursa, forme assyrienne de Rusa, est donc le successeur d'Argišti. Un coup d'oeil sur le règne d'Asarḫaddon nous ferait peut-être comprendre l'étrange entente de l'Urartu et de barbares, ennemis d'hier.

Nous intéressent, seuls bien entendu, les évènements qui

---

(1) Niebuhr, *Geschichte Assurs und Babels*, 1857, pp. 37-38, croyait qu'Ardumazan réunit les deux noms Adramelek et Sarasar. La question de l'assassinat de Sennachérib a été traitée par plusieurs orientalistes, Niebuhr, E. Schrader, Tiele, Hommel, Winckler et Max Streck qui dans sa monographie sur Assurbanipal a donné une bibliographie quasi complète de la question. Ajoutons que récemment H. Hirschberg, *Studien zur Geschichte Essarhaddons*, 1932, a mis en cause Asarhaddon lui-même. B. Meissner, *Neue Nachricht über die Ermordung Sanherib*, dans *Sitzungsberichte d. Preus. Akademie*, 1932, pp. 250-262 ne partage pas le soupçon de Hirschberg.

(2) Il est curieux que l'auteur byzantin Georges le Moine fasse descendre l'empereur Léon V. ἐκ τῶν Σινακχηρείμ παίδων, p. 769 ; d'où le Const. Theoph., p. 6, γένος δὲ τὸ μὲν ἐξ Ἀσσυρίων τὸ δὲ καὶ αὐτῶν Ἀρμενίων aussi Genesius, p. 28 : ἐξ Ἀσσυρίων καὶ Ἀρμενίων ἀναφύσεις, voir à ce sujet mon article dans *Armeniaca*, Fasc. II, *Sur l'origine de Léon V* (qui doit d'ailleurs être remanié sur plusieurs points).

(3) Sennachérib fut tué le 20 Tebet (Janvier) 681. Les troubles durèrent jusqu'à Adar. Le 18 Adar (mars) (et non Sivan) Asarḫaddon monta sur le trône.

touchent d'une façon ou d'une autre les relations assyro-urartiennes. Les rapports officiels à ce sujet sont très laconiques. Dans la 4-ème année de son règne, en 677, Asarḫaddon combattit Tiušpa le Cimmérien, de la horde des Manda sur le sol du pays de Ḫubušna (1).

L'année suivante, le roi de Kundu et de Sisu fut attaqué, décapité et sa tête fut envoyée en Assyrie. Il s'appelait Sanduarri (2).

Vers la même époque le roi assyrien dévasta les 21 villes des pays de Ḫilaku et de Du'ua, mais il ne parvint pas à les soumettre sous son joug, bien qu'il l'affirme, puisque son successeur Aśurbanipal avoue que le roi de Ḫilakku, Sandusarme, n'était pas soumis à son père (3).

Dans la 8e année, 673, au mois de Tebet, les Assyriens réduisirent le pays de Šupria ; le butin qu'il y firent arriva à Urak où se trouvait le roi au mois de Kislimu (4).

Ḫubušna est Cabissos, au nord de Sis, près de Comana. Sisu ou Sizu est le Sis actuel ; Kundu, Kyinda de Strabon, la région de Podanda ou de la Porte Cilicienne ; le fleuve Cydnos en a conservé le nom. Du'ua ne peut être séparé du Dana de Xenophon, une autre forme de Tyana, identique à Tuḫana (5). Ḫilakku est la région de Césarée. De Sis à Tyana et de Comana à Césarée, tout ce territoire reconnut l'autorité de l'Assyrie, de

---

(1) *Les Annales* d'Asarḫaddon, *Prismes A et C, et B.* ne suivent pas l'ordre chronologique. Les dates des évènements sont données dans la *Chronique Babylonienne, Keilinschriftliche Bibliothek*, II, à la fin. La *Chronique* ne mentionne pas Ḫubušna mais dit que les Cimmériens fondirent sur l'Assyrie et furent battus en Assyrie.

(2) *Chron. Bab-* IV, 6-8, *Prismes A et C*, I, 36-54 ; B 11-30 lacune. Mais *la Chron- Babyl.* ne mentionne pas cette campagne dont la date précise reste incertaine.

(3) *Prismes A et C*, II, 20-21 ; B III 3-12.

(4) *Chron. Bab,-* IV, 19-21. Les *Prismes* ayant été rédigés en 673 ne font pas mention de la conquête du Šupria.

(5) Forrer E. *Die Provinzeinteilung*, p. 81, semble distinguer Du'ua *de* Tyana.

Du'ua = Tuḫa-na, Dana (pour Duana) = Tyana sont deux formes du même nom avec et sans — *na*, comme Tusḫa et Tusḫa-na.

même que Šupria dans le bassin du Tigre. Quant à la marche orientale, Asarḫaddon mentionne une victoire remportée sur les gens du Mana et sur les troupes à la solde d'Išpaka, roi d'Ašguza, leur allié (1). Il assure également avoir réduit quelques chefs de tribus mèdes dans la région de Patušarra, comme Sitirparna et Iparna, chefs des villes fortes, Uppis, chef de Partakka, Sanasana, chef de Partukka, Ramatia, chef de Urakazabarna (2). Cependant les sources confidentielles dépeignent un autre tableau, beaucoup moins favorable à l'Assyrie.

Dans ses prières à Šamaš le roi assyrien pose une série de questions qui trahissent les difficultés qu'il éprouve du fait des ennemis assaillants. Il demande à savoir si du 3 du mois d'Aiar au 11 du mois d'Ab, durant donc 100 jours, Kaštariti, chef de Karkašši, avec ses guerriers, ou avec les guerriers des Gimirri, ou avec les guerriers des Mada, ou avec les guerriers du Manna, ou avec quelques autres ennemis, réussira dans ses projets ?

Si Kaštariti prendra la ville de Kišassu, par quelque moyen que ce soit — assaut, force, combat, siège, famine, ruse et autres artifices ?

Kaštariti avait envoyé à Mamitaršu, chef des Mèdes, le message suivant : « Marchons ensemble contre l'Assyrie » ; réussira-t-il à attirer Mamitaršu pour agir contre lui (roi d'Assyrie) ?

Du 2 Aiar au 11 Aiar, en sept jours, Kaštariti avec les guerriers des Gimirri,des Mada,du Manna, prendra-t-il la ville d'U-šiši ? Un nouvel ennemi, Dusanni de Saparda fait cause commune avec Kaštariti, Gimirri, Mada et Manna. Si Asarḫaddon envoie un messager à Kaštariti, sera-t-il tué ou non ? Entre temps, Dusanni de Saparda avec Kaštariti et ses alliés avaient pris les villes de Sandu et de Kilman. La coalition prend encore les villes de Ṣuba, de Sarru-iqbi, d'Amul. Asarḫaddon envoie le rabšaq Ša-Nabu-Summa contre la ville d'Amul ; réussira-t-il à l'enlever aux ennemis ? Les Mannéens ont pris la ville de Dur-Bel ; le rabšaq reconquerra-t-il cette ville ? (3).

De ces questions il résulte que la coalition formée contre

---

(1) *Prismes A et C*, II, 27-31. *B*, III, 16-18.

(2) *Prismes A et C*, IV, 8-22. *B*, IV, 3-9.

(3) Knudtzon J. A. *Assyrische Gebete an den Sonnengott*. Band II. nos 1-22, pp. 73-112.

l'Assyrie s'était emparée des villes suivantes : Kišassu, U-ši-ši, Sandu, Kilman, Ṣuba, Šarru-iqbi, Amul et Dur-Bel.

Ce n'est pas tout. Un nouvel ennemi apparait sur la scène qui fortifiera la coalition de Gimirri, Mada, Manna et Saparda ; c'est le peuple d'Iškuza, c'est-à-dire les Scythes (1).

Asarḫaddon est inquiet d'un message inatendu : Bartatua, roi d'Iškuza, demande sa fille en mariage. Le roi assyrien questionne le dieu Šamaš ; « Bartatua, s'il prend ma fille, restera-t-il au moins fidèle et défendra-t-il mes intérêts, mes droits? Si les chefs de Bitkari et (de Saparda) venaient envahir une région du Mada, le roi des Iškuza ou son fils, ou son général partiront-ils contre les envahisseurs » ? Asarḫaddon semble avoir reçu la demande humiliante du barbare (2). Les guerriers des Iškuza qui s'étaient installés dans une région du Manna se sont rués vers la frontière du Manna, s'est-à-dire, Manna-assyrienne. « Du 22 Simanu au 21 Duzu, durant donc 30 jours, vont-ils franchir le passage de Ḫubuškia, prendre les villes de Harrania et Anisus et dévaster le territoire de l'Assyrie ? » (3).

C'est une autre fraction d'Iškuza, distincte de celle de Bartatua. Elle avait pour chef Išpaka qu'Asarḫaddon dit avoir combattu, comme nous avons vu ci-dessus.

Asarḫaddon avait chargé ses troupes d'aller prendre la ville de Siriš.

Il questionne Šamaš pour savoir si du 10 Simanu au 29 Simanu, donc en 20 jours, les gens de Manna, de Ri(ma) et de Siriš vont résister à ses troupes et faire échouer leur mission ? (4).

Malheureusement les sites des villes mentionnées ici ne sont pas connues. Ušiši n'est pas Uesi ou Uaiais, poste frontière d'Urartu, mais Usi-iš, ville que Sargon mentionne avec Saparda parmi les localités du plateau iranien (5). On peut identifier Kišassu avec Kisešim que Forrer place sur les sources du Qizil Uzun dans la région de Khosrabad.

De nombreuses tribus de Mada (Médie), Gimirri (Cimmé-

(1) Idem, n° 24-25.

(2) Idem, n° 29-30.

(3) Idem, n° 35.

(4) Idem, n° 43.

(5) Thureau-Dangin. *Une relation de la 8e campagne*, I. 48.

riens), Saparda, disposaient de vastes territoires entre Mana et Elam, les provinces actuelles d'Ardelan, de Hamadan et de Kirmanśah. Nous sommes ici en pleine Médie. Kaštariti (Khšatrita), Mamitaršu, Dusanni sont les chefs de clans ou de régions *bilali*, que traduit le terme iranien *dahyu-ka*, dont la forme ultérieure sera *dehkan* « chef de région ». Les chefs mèdes menaçaient l'Assyrie depuis longtemps, ils deviennent dangereux en s'alliant avec les hordes cimméro-scythes, leurs congénères, et donneront le dernier assaut quand le moment se présentera d'en finir avec l'empire assyrien.

Le pays de Mana gardait une rancune séculaire contre l'Assyrie. Le roi Aḫśeri appuyé par les mêmes barbares, passe à l'offensive et enlève plusieurs villes à l'Assyrie, y compris Siriś. Asarḫaddon charge son général d'aller reconquérir cette ville, mais il craint que Mana et Rima ne s'opposent à ses troupes. Rima est Urmia, et Siriś, la ville de Suriśili que Menua dit avoir conquise dans l'inscription n° 19.

Dans une prière à Šamaś, Aḫśeri (ou Aḫsiri) est mentionné avec Gimirri (1). Le texte est mutilé, mais il est certain qu'il s'agit d'une alliance contre l'Assyrie.

Un autre document présente Gimirri en action contre Mana, notamment une lettre d'un certain Bel-uśezib, adressée à Asarḫaddon : « Lorsque le roi a donné l'ordre à ses troupes : « Entrez dans le territoire de Mana », les troupes n'y sont pas toutes entrées. Un contingent de cavalerie et les chariots devaient attaquer les Cimmériens qui disaient : « Le pays de Mana vous appartient et nous nous sommes abstenus d'y entrer ». « Evidemment, c'est un mensonge. C'est de la semence de vagabonds et des hommes qui ne reconnaissent rien de ce qui est serment ni traité. Ils ont placé des chariots et des véhicules des deux côtés du passage. Accompagnés de troupes à cheval et en chars, ils sont allés faire un raid pour voler la moisson du Mana » (2).

Cette lettre se rapporte assurément au début du règne d'Asarḫaddon lorsque les Cimmériens cherchaient à s'installer dans le pays de Mana ; pressés par leurs ennemis, Iśkuza,

(1) Knudtzon, o. c., n° 24.
(2) Harper 1237 = Pfeiffer 329.

Scythes, peut-être sur l'appel du même Aḫšeri, les Cimmériens ont évacué le pays : une partie est allée adhérer à Kaštariti, l'autre s'est dirigée à l'ouest, en Urartu et plus loin.

En effet, on retrouve les Cimmériens en coopération avec le roi Rusa sur la frontière du Supria. Asarḫaddon demande au dieu Aššur : « De (.) du mois de Nisan au 1 du mois de Duzu, Ursa le roi d'Urartu .....on appelle la-a-a.... sera-t-il venu à bout de son dessein ? Va-t-il de son gré ou sur le conseil de son ministre, en personne avec ses troupes, ou bien le Gimirri ou quiconque s'est allié avec lui, partir du lieu où ils habitent pour commencer la guerre, se ranger en bataille, tuer, piller, rapiner, pour entrer dans le pays de Šupria et attaquer soit les villes de Bumu et Kullameri, soit les forteresses du pays de Šupria, et tuer ce qui est à tuer, piller ce qui est à piller, rapiner ce qui est à rapiner, enlever et emporter ce qu'il y a dans les forteresses du pays de Šupria, soit petite chose, soit grande chose ? Ta grande divinité sait cela. Est-ce que cela est ordonné, arrêté dans l'ordre, dans la bouche de ta grande divinité, ô Šamaš, grand seigneur ? Est-ce qu'on le verra, est-ce qu'on l'entendra ? » (1).

Cela veut dire que Rusa avec l'aide cimmérienne enlève à l'Assyrie la souveraineté sur le pays de Šupria. Les Gimirri de Rusa étaient, du groupe de Teušpa, qui conduisit ses hordes de Supria vers les pays d'Outre-Euphrate. En 677 il est à Hubušna (Cabissos), en 675 en Phrygie où il détruit l'Etat de Midas. Après la victoire sur les Cimmériens, en 677, Asarḫaddon s'acharne en 676 contre les petits Etats qui avaient profité de la présence des Cimmériens pour secouer le joug assyrien.

Dans ses annales il mentionne les représailles dont il usa contre Du'u, Sisu et Ḫilakku, mais se tait sur Tabal et Milid. Il en parle dans ses prières adressées à Šamaš. Mugallu, roi de Tegarama, avait enlevé la ville de Milid (Mélitène), et Iškallu avait restauré le royaume de Tabal. Ensuite ils se sont associés pour s'emparer de la ville d'Ištiaru. Asarḫaddon envoie son général Šanabušu aider la ville et demande à Šamaš s'il aura la victoire ou non (2).

---

(1) Knudtzon, o. c., n° 48.

(2) Id., n° 54-56.

Il ne réussit pas. Mais il parvint à réparer l'affront à lui infligé par le Šupria. Ce pays avait su, entre-temps, se débarrasser aussi de la tutelle de Rusa.

On pouvait donc l'attaquer sans crainte de complications avec l'Urartu. A la fin de 673 Asarḫaddon entre en Šupria, sous prétexte que le roi de Šupria avait refusé de rendre les fonctionnaires assyriens qui avaient déserté leurs postes et s'étaient réfugiés en Šupria. Il avait même osé attaquer les villes frontières d'Assyrie en répétant « qu'il ne craignait pas le roi assyrien Asarḫaddon ».

L'armée assyrienne met siège devant Uppume, chef-lieu du pays et « situé sur un mont haut comme un nuage ». Le roi de Šupria frémit d'horreur ; il comprit l'imprudence qu'il avait commise, se repentit et écrivit à Asarḫaddon : « Šupria, le pays qui a pêché contre toi, doit d'un bout à l'autre t'obéir; nomme tes gouverneurs et je leur obéirai, impose au pays tribut, redevances annuelles et autres mesures. Je suis un voleur prêt à payer 50 fois chaque pêché que j'ai commis ; je payerai au centuple un fugitif assyrien perdu. Rends-moi la vie, je vais glorifier le nom d'Aššur, je vais exalter ta puissance » (1).

Le roi assyrien reste inflexible. La ville est livrée aux flammes. Le roi de Šupria fait un dernier essai pour apitoyer le roi cruel. Il fait faire son mannequin, il le revêt d'habits de suppliant, une chaine de fer placée sur l'habit ; et l'envoie devant Asarḫaddon avec ses deux fils, Šeris et Kengi Tešup, munis de riches présents d'or et d'argent, et avec des produits de la maçonnerie locale.

Asarḫaddon refuse son pardon même au prix d'une telle humiliation. La ville est prise, le palais royal pillé, et toute la cour emmenée en captivité. Les déserteurs reçoivent le châtiment : on leur mutile le nez, les yeux et les oreilles.

Šupria perdit son indépendance. On réduisit le pays en 672 en deux provinces assyriennes, Uppume et Kullimeri (2).

---

(1) Olmstead, o. c., p. 364 et sq. Winckler, *Forschungen* II, 27.

(2) Markwart, J. *Eranšahr.*, p. 159, a bien reconnu dans ces deux villes les forts de l'époque byzantine 'Αφουμῶν et Χλομάρων. Une inscription sur le Bronze de Balavat dit: ^{al}U-bu *ša 'Anḫiti* ; ^{mat}*Šub-ri-a-a akšu-ud* ; «la ville d'Ubu d'Anḫiti de Šubria, je la conquis». Il est possible qu'il s'agisse de Ubu-me ou Upu-me. Le village Fum a conservé le nom de l'an-

Il est à noter que parmi les déserteurs il y avait aussi les Urartiens qui s'étaient réfugiés en Šupria. Asarḫaddon les renvoya au roi d'Urartu pour qu'il punisse lui-même ses sujets comme il le trouverait bon.

Ce geste du roi assyrien prouve qu'il se trouvait à ce moment en bons termes avec son grand voisin, tandis que dans sa prière à Šamaš le roi d'Urartu, Rusa, est présenté comme un ennemi. Ce sont donc deux moments distincts qu'il ne faut pas confondre comme l'on fait souvent; l'un se situe en 673-672, l'autre en 679 ou 678. La dernière date nous est indiquée par le fait que le groupe des Cimmériens sous les ordres du roi Tiušpa se trouvait en Phrygie en 675, l'an du suicide de Midas, et à Ḫubušna, en 677, venant du Mana qu'il venait de quitter sous le règne d'Asarḫaddon, donc après 680, ce qui permet de fixer son séjour en Urartu et sa coopération avec Rusa en 679-678. Dans une prière à Šamaš qui suit celle qui concerne Rusa il est question d'un Mita, c'est-à-dire de Midas (1). C'est bien le roi de Phrygie qui, vaincu par les Cimmériens, se donna la mort en 675. Cela confirme la date de la prière relative à Rusa telle que nous l'avons fixée (2).

En quoi consistait l'hostilité de Mita qui inquiétait Asarḫad-

---

cienne capitale de Šupria, il est situé près d'Ilidja chef-lieu du Kaza du même nom. Il semble que ce soit le même village qui s'appelle *Opum* ou Op'um, village arménien, et le plus grand dans le Kaza après Ilidja, chez В. Маевскій. Военно-статистическое описаніе Ванскаго и Битлисскаго вилайетовъ. Приложеніе, стр. 150. Opum est, peut-être, la forme arménienne, et Fum la forme turque.

(1) Knudtzon, o. c., n° 51.

(2) Le nom de Mita a embarrassée Knudtzon, o. c., p. 151, lui faisant penser à Mita contemporain de Sargon, tandis que la prière est du règne d'Asarḫaddon. Mais il a oublié qu'il y avait un Mita sous Asarḫaddon, celui qui se suicida en 675, selon Jules Africain et Eusèbe qui placent la mort de Midas en 1341 de l'ère d'Abraham (2016 — 1341 =) 675.

(Gelzer, *Sextus Julius Africanus*, Bd. I, p. 179). L'an 1321 d'Abraham (2016-1321=) 695 du texte arménien d'Eusèbe est une faute du scribe qui a confondu la lettre ի (= 20) avec խ (= 40).

Quant au rapport de ce Mita = Midas avec le contemporain de Sargon, c'est une autre question. Rien n'empêche de les identifier, bien qu'il ne soit pas exclu de tenir le second Mita pour un petit-fils de Midas I de l'époque de Sargon, tout comme son contemporain Rusa l'Urartien était le petit-fils de Rusa I contemporain et allié de Midas I.

don ? On ne saurait le dire, le texte de la prière à Šamaš qui s'y rapporté étant fort endommagé.

Il est possible qu'il ait existé une entente entre la Phrygie et l'Urartu contre l'Assyrie, comme sous le règne de Sargon, et qu'ils eussent leur part de responsabilité dans la défection du Tabal, du Ḫilaku et d'autres pays au détriment de l'Assyrie.

Asarḫaddon mourut sans avoir réduit ces états révoltés et sans avoir remédié à la situation alarmante en Mana. Rusa, roi d'Urartu, lui survécut et renoua les relations diplomatiques avec son successeur. Asarḫaddon mourut la 12-ème année de son règne, le 10 Marševan = novembre 669.

AŠURBANIPAL ET SARDURI III

Ašurbanipal (669-626), absorbé pendant les premières dix années de son règne par les guerres contre l'Egypte et l'Elam, ne put revenir aux affaires qui nous concernent que vers 660. D'ailleurs les évènements se déroulaient à l'avantage de l'Assyrie, sans même qu'il dût intervenir.

Une ambassade de Gugu, roi du pays lointain de Lubdi, vint à la cour d'Ašurbanipal solliciter son amitié. C'est le roi de Lydie, Gygès, que le danger cimmérien forçait à faire cette démarche. Le nom de l'Assyrie suffit, sans aide réelle, pour que Gygès reprît courage et infligeât une défaite aux Cimmériens.

Mugallu de Milid, Sandašarmé de Ḫilakku et probablement aussi Iškallu de Tabal, voyant leur soutien compromis avec la défaite cimmérienne, s'empressèrent de faire la paix avec l'Assyrie et de reconnaître sa souveraineté (1).

Ašurbanipal résolut d'en finir avec le roi de Mana, Aḫšeri. Ce dernier, appuyé sur les hordes scythes, avait enlevé plusieurs villes d'Assyrie. Ašurbanipal entra dans le Mana et occupa la capitale Izirtu. Aḫšeri, battu, se réfugia dans la ville d'Ištatti et périt bientôt victime d'une révolution populaire. Son fils Ualli lui succéda et se soumit au vainqueur. Il lui offrit en otage

(1) Annales d'Ašurbanipal, col. II, 68 et 59, éd. Streck, *Asurbanipal und die letzten Assyrischen Könige*, 1916. Mugallu est appelé ici roi de Tabal, sans doute au sens large de ce terme géographique. Le prince de Tabal (Cataonie) était à cette époque Iškallu. Il n'est pas probable que Mugallu ait annexé le domaine d'Iškallu.

son fils Erisinni, et donna sa fille au harem royal. Le Mana perdit les conquêtes faites sur l'Assyrie (1).

Un incident qui se produisit en Šupria manqua de troubler la paix entre l'Assyrie et l'Urartu. Un certain Andaria, préfet de la région de Lubdi, et général urartien (2) essaya d'envahir le Šupria, mais il manqua son coup.

Les habitants de Kullimeri, fidèles à l'Assyrie, le saisirent, lui coupèrent la tête et envoyèrent celle-ci à Aśurbanipal.

De cette façon les trois domaines où se rencontraient et s'opposaient les intérêts de l'Urartu et de l'Assyrie, le Šupria, le Mana et les états transeuphratesiens, passèrent finalement à l'Assyrie.

Il n'y avait plus de sujet de discorde. Dorénavant les deux pays vivront en bon voisinage. En effet, malgré son ardeur belliqueuse, Aśurbanipal n'eut aucun conflit avec l'Urartu. Ses contemporains sur le trône d'Urartu étaient Rusa, le même qui régnait depuis le temps d'Asarḫaddon, et Sardur. L'un et l'autre sont connus des Assyriens, chacun par une ambassade envoyée à la cour d'Aśurbanipal. La date et le but de ces ambassades sont sujets à examen.

La première ambassade assista à Arbela au triomphe par lequel le roi assyrien célébrait sa victoire sur Teumman, roi d'Elam. Teumman, forme assyrienne du nom élamite Tep-Ḫumban, était le chef des archers du roi d'Elam, Urtak (675-655). Il le tua et s'empara du trône. Pour s'assurer du pouvoir, il exila du pays tous les membres de la famille royale, y compris l'héritier de la couronne Ḫumbanigaś. Les exilés se refugièrent auprès du roi assyrien. L'usurpateur eut l'imprudence de les réclamer.

---

(1) *Annales* II, 126 et suite, et *Cylindre* B, III, 16-86. Ce dernier, qui est une autre version des *Annales*, énumère les villes du Mana prises par Aśurbanipal : Aiusiaś, Ḫalṣu, Paśa-su, Busutu, Aśdiaś, Urkiamun, Uppiś, Siḫua, Naziniri. Les villes assiégées par le roi assyrien sont : Izirtu, Urmete et Uzbia (cf. Armaid et Zibia mentionnées par Sargon en 716). Aśurbanipal avoue aussi que les Manéens avaient enlevé à l'Assyrie les villes Paddiri, Sarruqbi, Gusune (...) rute. Paddiri était le poste frontière sous Śamsi-Adad (823-810) qui dit que l'Assyrie s'étendait de Paddiri à Kar-Salmanaśar (en face de Karkemiś). Col. II, 7. *Keilinschriftliche Bibliothek,* I, p. 179.

(2) Andaria est ḫazanu de Lubdi d'après *Annales* IV, 6, tandis que le *Prisme* d'Asarḫaddon, éd. V. Scheil, p. 46, l'appelle préfet urartien.

Les envoyés, chargés de cette mission grave, Nabudamiq et Ḫumbadara, arrivèrent à la cour d'Aśurbanipal. La demande fut naturellement rejetée. Aśurbanipal retint les envoyés et expédia des troupes contre Teumman.

Un des bas-relief dont Aśurbanipal décora les murs des salles de son palais à Ninive — et qui fut découvert en 1858 — représente une curieuse scène.

Le roi assyrien se tient debout sur un char richement orné, à l'abri d'un parasol soutenu par un eunuque. Devant le char on voit deux soldats assyriens qui gardent deux hommes, envoyés élamites, et en face d'eux prennent place des envoyés de Rusa. L'un des Elamites est robuste, les traits marqués, l'autre tient une tablette, le message. Tous les deux sont revêtus de robes longues, et portent à la ceinture des fouets, signe de leur dignité. L'inscription explicative dit :

« Moi, Aśurbanipal, roi d'Assyrie, j'ai vaincu mes ennemis avec l'aide de mes seigneurs Aśur et Iśtar, à la satisfaction complète de mon coeur. Rusa, roi d'Urartu, entendit parler de la puissance d'Aśur, mon seigneur, et l'épouvante le terrassa.

« Il envoya ses grands pour me présenter ses hommages à Arbela. Nabudamiq et Ḫumbadara, les grands d'Elam, je les ai placés avec la tablette portant l'insolent message devant eux » (envoyés de Rusa) (1).

Cette scène se passait peu avant la fin tragique de Teumman en 655. Au mois d'Ab (15 juillet — 15 août) Aśurbanipal se trouvait à Arbela, où il demandait à Iśtar du secours pour se mettre en campagne contre Teumman. Le mois suivant, Ulul (15 août — 15 septembre), il partit (2).

Dans les *Annales* de ce roi, se trouve un passage endommagé dont ne restent que les mots « le roi d'Urartu » et « Arbela » (3). S'il s'agit de l'ambassade envoyée par le roi Rusa, il faut admettre qu'elle était arrivée en Assyrie juste au moment

(1) Layard, *Niniveh and Babylon*, p. 344-6, Streck, II, p. 317 et 421, Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, III, p. 404.

(2) *Annales, Cylindre* B. V, 16-21, mention d'Ab :V , 77 celle d'Ulul. En parlant de l'arrivée des envoyés de Teumman, IV, 95, on emploie le mot arḫi-šam que Streck traduit « monatlich » (?) Il semble qu'on veut dire que les envoyés étaient arrivés au mois précédent, c'est-à-dire, duzu (=15 juin — 15 juillet) 655.

(3) Cylindre B. = Streck, II, p. 137.

où le roi séjournait à Arbela au mois d'Ab, et où il fit sa démonstration pour impressionner les ambassadeurs (1). De cette façon on aura une date précise prouvant que Rusa occupait encore le trône en 655, s'il est exact que la défaite et décapitation de Teumman aient eu lieu en cette année. L'arrivée de l'ambassade est donc antérieure au triomphe qui suivit le retour du roi à l'occasion de sa victoire sur Teumman. En conséquence le but de l'ambassade serait de porter les félicitations de Rusa à Aśurbanipal pour l'heureuse issue de la guerre élamite.

Une note à la fin des *Annales* constate l'arrivée d'une seconde ambassade, celle-ci envoyée par le roi Sarduri. Le texte dit : « Sarduri roi d'Urartu, dont les rois ses pères avaient dépêché à mes pères « fraternité » (c'est-à-dire, un salut fraternel), apprit alors les gestes vigoureux que les grands dieux m'avaient destinés, envoya à me remettre, comme un fils à son père, le salut dû à un souverain, et à cet effet, il m'envoya le message suivant : « Salut au roi mon seigneur » et fit respectueusement et humblement porter devant moi son lourd présent » (2).

Le « salut fraternel » s'oppose au « salut dû à un seigneur », en ce sens que les anciens rois d'Urartu traitaient les rois d'Assyrie comme frères, c'est-à-dire, d'égal à égal, tandis que Sarduri se porte envers lui comme un fils envers son père, donc se reconnait en quelque sorte inférieur au roi assyrien. Mais s'agit-il d'une dépendance vassalique, comme on l'admet ? Le texte ne l'autorise pas rigoureusement. La relation entre fils et père n'est pas une relation vassalique. Le vassal payait un certain *tribut*, tandis que Sarduri n'avait envoyé que des présents. Les mots : «salut au roi mon seigneur» n'ont, eux non plus, rien de vassalique. C'est une formule épistolaire très ordinaire qui revient dans toutes les lettres adressées au roi par les préfets des provinces, par différents agents et fonctionnaires, et même par les princes héritiers. Aśurbanipal lui-même s'adressait à son père avec les mêmes mots (3).

Même si Aśurbanipal voulait dire que Sarduri se considé-

(1) Streck, I, p. CDLXVI, place à tort l'arrivée en 654, si la fin de Teumman revient, comme il l'indique à 655.

(2) *Annales, Cylindre* A. X, 40-50 = Streck II, p. 85.

(3) Par exemple dans la lettre Harper 1026 = Pfeiffer 93 ; « au roi mon seigneur, ton serviteur Aśurbanipal ».

rait comme son vassal, ce serait une prétention injustifiable au point de vue historique. L'Assyrie plongée dans les guerres contre l'Elam, Babylone et l'Arabie ne présentait, même avec ses victoires, aucun danger pour l'Urartu. Qu'est-ce qui aurait pu pousser Sarduri à s'humilier spontanément devant le roi d'Assyrie ? (1).

Sarduri beaucoup plus jeune qu'Aśurbanipal qui était du même âge que le père de celui-ci, pouvait l'appeler « mon seigneur » comme les fils des rois le faisaient sans être vassaux de leur père (2).

La date précise de l'ambassade n'est pas connue. Elle est antérieure à 636, date du document qui en fait mention. La première ambassade, celle de Rusa, est le dernier fait mentionné dans le document rédigé en 648. La seconde ambassade doit donc être postérieure à cette date. Ainsi l'ambassade tombe dans l'intervalle de 648 à 636.

De quelle mission était-elle chargée ? Cela reste inconnu. L'idée de Lehmann-Haupt que c'était pour annoncer à la cour assyrienne l'avènement de Sarduri serait sans doute plus convaincante si l'on pouvait la coordoner avec le texte qui dit que les envoyés de Sarduri étaient venus féliciter Aśurbanipal de ses exploits éclatants. Le roi assyrien venait d'étouffer la révolte de son frère Šamaššumukin, roi de Babylone, et d'écraser ses alliés, le roi d'Elam Ummanaldaś et les rois d'Arabie. Ce sont les exploits dont il est question et qui s'étaient passés de 648 à 636. La victoire sur Šammaššumukin se rapporte à l'an 648. Les deux campagnes contre l'Elam et deux autres contre l'Arabie sont postérieures à 648 et antérieures à 636, date du document où elles sont mentionnées. Les uns croient qu'elles étaient proches de 648, les autres les placent vers 642-639 — pures conjectures. Aśurbanipal, nature cruelle et vindicative, n'aurait pas, en tout état de cause, attendu des années pour châtier l'Elam qui avait soutenu son frère rebelle. Il est probable que les campagnes élamites avaient suivi la victoire sur Šamaššumukin et que la des-

---

(1) C'est sutout Winckler qui a émis l'idée de vassalité, *Altorient. Forschungen* I, p. 391, Streck, *o. c.* II, p. 85, semble partager cette idée, mais dans I, CCLXXXVI, il la répète et avec raison.

(2) De nos jours encore en Perse les enfants appellent leur père « aga », maître, seigneur.

truction du royaume d'Elam était un fait accompli à la fin de 646. Pour la même raison, on ne peut pas non plus reculer par trop les campagnes contre les chefs arabes.

La prise et le pillage de Suse, capitale du royaume millénaire d'Elam, était le plus impressionnant des exploits d'Aśurbanipal. Si l'ambassade de Sarduri avait vraiment quelque rapport avec les exploits des armes assyriennes, il faudrait penser en premier lieu à la chute de l'Elam qui aurait pu déterminer le roi d'Urartu à envoyer « son salut » au vainqueur, et placer ce salut en 645 (1).

Les documents assyriens ne parleront pas davantage de l'Urartu. « Les exploits » d'Aśurbanipal s'avérèrent désastreux pour l'Assyrie. C'était une faute politique que celle que commit le roi assyrien en détruisant l'Elam. Ce pays servait de rempart contre la poussée des tribus mèdes et tenait en respect les ambitions de Babylone. Sa chute débrida les appétits de ces ennemis de l'Assyrie. Les successeurs d'Aśurbanipal, Aśuretililani (626-621), Sinśariśkun (620-612) et Aśuruballit II (611-609) ne furent pas capables de détourner le coup fatal qui menaçait leur pays.

Dès la mort d'Aśurbanipal, Babylone secoua le joug assy-

---

(1) Smith G., *The Assyrian Eponym Canon*, p. 162, place la ruine de Suse en 646 ; Scheil et Dhorme, en 640 ; Lehmann-Haupt, en 645 ; Streck entre 642-639.

Ce dernier savant trouve «unwahrscheinlich» qu'il n'y ait qu'un an d'intervalle entre la première et la seconde guerre contre Ummanaldaś d'Elam. Aussi se prononce-t-il contre la date proposée par Smith, (Streck, o. c., CCCXXXVI, note 2).

Cependant il est encore plus improbable qu'Aśurbanipal ait attendu presque dix ans après la perte de son frère pour se venger sur l'Elam de l'aide naguère apporté au rebelle. La perspective de l'immense butin à conquérir à Suse était aussi un mobile de hâter la campagne. Samuśśumikin périt en 648 ; le Cylindre A (ou de Rassam), rédigé au mois Ab de 648, ne connait pas encore sa mort, d'où il résulte que celle-ci s'est produite pendant la seconde moitié de la même année. La première campagne contre l'Elam commença au début du mois de Simanu (Cyl. A. IV. 110) — 15 mai ; la seconde finit au mois de Kislimu (— 15 nov. — 15 déc.) (Id. VI, 122.) Il est probable que le Simanu était celui de 647 et le Kislimu celui de la même année ou de 646. L'ambassade de Sarduri serait venue l'année suivante, 645.

rien et Nabopolasar, prince énergique, fonda un nouvel empire et conclut une alliance avec Cyaxare, chef de Mèdes.

En 612, au mois de juin, les forces des alliés, de Cyaxare et Nabopolasar, mirent le siège devant Ninive. En août, elle était déjà prise et livrée aux flammes. Ašuruballit concentra ses forces à Ḫarran et résista jusqu'en 609, année ou Nabopolasar porta le dernier coup au grand Empire et le fit disparaître à jamais.

Pour résumer en quelques mots les résultats de la présente incursion dans l'histoire assyrienne, signalons d'abord la liste des rois d'Urartu, dont Aramé, Sarduri I, Ušpina, ont régné au IX[e] siècle, Argišti I, Sarduri II, Rusa I au VIII[e] siècle, Argišti II, Rusa II et Sarduri III, au VII[e] siècle. Ensuite, la nature exclusivement militaire des relations entre l'Assyrie et l'Urartu, étant donné que les sources disponibles sont des relations militaires. Enfin, retenons l'existence d'une zone neutre, une espèce de *terra nulius*, entre deux États. C'est la ceinture de territoires montagneux qui s'étend de l'Euphrate jusqu'au delà de la chaîne du Zagros et embrasse les eaux des deux Tigre et des deux Zab superieurs.

Une rivalité opiniâtre, trois fois séculaire, se manifesta sur et pour cette ceinture intermédiaire, avec une fortune diverse pour les deux parties. Si l'Assyrie parvient à pénétrer trois fois dans l'Urartu, celui-ci de son côté s'enfonce jusqu'en Muṣaṣir au nord de Rovanduz, et ne cesse de faire sentir son influence politique dans le bassin de l'Euphrate, de Mélitène à Arpad.

Ce serait une faute de croire et voir l'Assyrie toujours triomphante en se fiant aux rapports militaires assyriens. L'Assyrie a eu, elle aussi, des heures très critiques sous la poussée de l'Urartu. Le style scolaire et tout conventionnel des récits militaires répétant ou simplement copiant, d'un siècle à l'autre, les mêmes expressions, les mêmes formules, les mêmes phrases, pour décrire un succès d'armes, l'esprit panégyrique dont ils sont inspirés, qui va jusqu'à une exagération dérisoire, tout cela est loin de servir la vérité que cherche la science historique (1).

(1) Sargon assure qu'à la huitième campagne en Urartu, où il détruisit tant de forteresses bien garnies « de combattants vaillants », il ne perdit que 6 hommes : un charretier, 2 cavaliers et 3 sapeurs !

Asarḫaddon évalue sa perte, au cours de la campagne contre Supria, exactement de la même façon : «1 charretier, 2 cavaliers, 3 sapeurs».

L'examen des itinéraires des campagnes, la localisation des villes, des pays qu'on déclare avoir conquis, et dont notre exposé est, peut-être, trop encombré, permettent de contrôler, dans une certaine mesure, les récits. Lorsque, après tant d'éloges prodigués aux armes assyriennes, on apprend, par exemple, que les troupes urartiennes se trouvaient postées devant Kar-Sippar à une centaine de kilomètres de la capitale de l'Assyrie, ce fait seul a incontestablement plus de valeur pour nous renseigner sur le véritable état des choses que le langage verbeux des scribes royaux.

Passons maintenant à l'examen des document urartiens.

L'EMPIRE D'URARTU
d'après ses documents

1. *Sommaire des inscriptions urartiennes.*

Les souverains de l'Urartu avaient de bonne heure emprunté aux Assyriens le système d'écriture cunéiforme pour rédiger dans leur langue ce qu'ils estimaient digne de mémoire. Une partie de leurs inscriptions nous est parvenue, qui confirme parfaitement la liste des rois urartiens que nous apporte la documentation assyrienne. Bien entendu, ces inscriptions éclairent d'une lumière nouvelle les relations assyro-urartiennes. Avant de s'attarder à cet examen, il est nécessaire de donner un aperçu de l'héritage littéraire de l'Urartu, de présenter sommairement l'ensemble des matériaux disponibles et utilisables dans des buts historiques.

Depuis F. E. Schultz, le premier « chercheur » des antiquités urartiennes, de nouvelles découvertes ont accru le nombre des textes épigraphiques du pays. Un recueil complet de toutes les inscriptions connues fait encore défaut. En 1882, les inscriptions publiées jusqu'à cette date ont été réunies, déchiffrées et traduites en anglais par A. H. Sayce dans un volume de *JRAS*. Il a continué de traiter les nouvelles inscriptions à mesure de leur publication dans les volumes de la même revue.

Lehmann-Haupt et W. Belck, voyageant en Arménie en 1893-1899, ont vérifié sur place les documents et ils ont photographié,

estampé et révélé de nouvelles inscriptions. Un rapport préliminaire sur les résultats de leur travail parut en 1900 : *Bericht über die Ergebnisse der von W. Belck et Lehmann,* 1898-1899 *ausgefuerten Forschungsreise nach Armenien.*

Plus tard, Lehmann-Haupt publia, en 1928, le premier fascicule et en 1935 le deuxième, du *Corpus* des inscriptions urartiennes sous le titre : *Corpus inscriptionum Chaldicarum,* avec reproductions photographiques des inscriptions cunéiformes et leurs déchiffrements. La mort de l'auteur l'empêcha malheureusement de terminer cette précieuse édition. La liste des inscriptions devait comporter 193 pièces : les deux fascicules publiés contiennent les pièces 1 à 100.

Dans l'aperçu des inscriptions que nous allons donner, nous nous en tiendrons à l'ordre adopté dans la liste préparatoire du *Corpus,* tant pour la partie déjà terminée que pour celle restée à l'état de projet. Nous signalerons à chaque inscription le numéro de la planche photographique correspondante, ainsi que le numéro donné dans les recueils cités : B = *Bericht über die Ergebnisse,* Sayce = *The Cuneiform inscriptions of Van,* Planche = *Tafelband des Corpus.* Les inscriptions qui ont été publiées postérieurement à ces recueils seront indiquées d'après leur édition.

Ces inscriptions proviennent des rois de l'Urartu et elles seront enregistrées selon leurs noms successifs. Dans l'état actuel de l'urartologie, auquel nous reviendrons, il est impossible de donner une traduction complète des textes. D'ailleurs, ce n'est pas là notre but, même si la chose était possible. Nous voulons donner une idée claire du contenu de la littérature épigraphique urartienne. Aussi nous bornerons-nous à retenir ce qui est essentiel et certain dans les textes.

S'agit-il des opérations militaires. Nous signalerons les pays, les villes, les rois, contre qui les campagnes étaient dirigées. S'il est question de constructions, nous gardons les termes authentiques qui désignent les différents genres de bâtiments.

Nous avons marqué les déterminatifs comme suit : ILU = d(ieu), ALU = v(ille), MATU = p(ays), I = nom propre. Les désinences casuelles sont séparées par un tiret. Nous avons préféré

reproduire les noms comme ils se trouvent dans les textes : *Meišta-ni*, où *Meišta* est le nom de la ville et — *ni* désinence casuelle.

SARDURI FILS DE LUTIPRI

1-3 Van, à la porte du Port (Iskelé-Kapusi). La plus ancienne inscription rédigée en assyrien sur la base d'un ancien mur en ruines :

Tuppu ša dSar-duri apil ILu-ti-ip-ri šarri rabi šarru dan-nu šar kiš-šati šar pNa-i-ri šarru ša-nin-šu lâ išu amrê'û tab-ra-te, la-di-ru tu-qu-un-te šarru mu-šak-niš lâ kan-su-te-šu,

idSar-duri apil ILu-ti-ip-ri šar šarrâni plša kâli-šu-nu šarrani ma-da-tu am-ḫur idSar-duri apil ILu-ti-ip-ri izakkar, ma-a ana-ku pu-la-ni an-nu-te ištu libbi vAl-ni-u-nu, na-ṣa-ka ana-ku dûru an-ni-u ar-ti-ṣi-ip :

« L'inscription de Sarduri, fils de Lutipri, le grand roi, le roi puissant, le roi de tous, le roi de Naïri, le roi qui n'a pas son égal. Ce pasteur admirable qui ne craint aucune résistance, le roi qui réduit les réfractaires. Sarduri fils de Lutipri, le roi des rois, qui de tous les rois reçois le tribut. Sarduri, fils de Lutipri, dit : j'apportai ces pierres de la vAlniun, j'en élevai ce *mur* » (1).

Pl. XL, XLI, B. 2-3, Sayce LII.

Išpuini Sarduriḫini
(Išpuini fils de Sarduri):

4. Zevestan (2), près de Van. Sur les fragments de colonnes : *Išpuiniše Sarduriḫiniše ini BITU zaduni*, « construisit cette maison »,

pl. XLII. B. 4-9.

---

(1) Lehman Haupt traduit *dura* Mauer, Kastell. Streck, *Assurbanipal III*, p. 458 conteste le sens de *dura* (Festung). Pourtant Duršarrukin signifie la fondation de Sargon. Indépendamment de la remarque de Streck nous préférons le traduire (mur). L'historien arménien Fauste l'appelle « tour ». C'est sur cette tour que les Perses auraient pendu la princesse arménienne Hamazaspuhi, femme d'un prince révolté contre le roi des Perses Fauste, IV, 59 et V, 37).

(2) Zovastan « zov-astan — lieu d'air frais ». On prononce aussi cevestan.

5-6. Zovastan. Sur une pierre, lisible : ᵈQuera, « dieu Quera » ; BITU-aśei Iśpu(uini),

Pl. XL, XLI. B, 10 Sayce VI.

6a. Oskebak, près de Van. Sur une pierre creusée, probablement une base de colonne, trois fois répété :
Iśpuiniśe Sarduriḫiniśe ini BITU-e zaduni.

pl. I. Belck, *Zeit. f. Ethnologie*, XXIV, 1892.

7-9. Patnoç, au NE de Melazkert. Fragments d'une colonne où se lit le nom d'Iśpuini (1).

B. 13 Sayce LIX, LXX.

10. Lezk', près de Van. Sur une pierre, peut-être une colonne : Iśpuiniśe Sarduriḫiniśe burganani śidiśtuni... BITU-ini śidiśtuni inuki badusini sui giei sidaguri.

Pl. XLII, B, 12. Sayce III.

Iśpuini et Menua.

11. Van. Sur le roc près de la porte de Tebriz :
Iśpuiniśe Sarduriḫiniśe Menuaśe Iśpuiniḫiśe Inuśpuaśe Menuaḫiniśe ᵈḪaldiei Susie śidiśtuśe (?) (2).
ᵈḪaldinili BABU-li... susie śidiśtuśe (?).
20 paḫani « bœuf », śuśe « mouton » ᵈḪaldini biedini (3).

Pl. II. B. 18.

12. Keliśin « stèle verte », au nord de Rovanduz. Inscription bilingue, en urartien et en assyrien : Iśpuini roi de ᵖŚur-aue (= Śurili), roi de ᵖBiain-aue (= Biainili), seigneur de ᵛTuś. pa, et Menua son fils, arrivés à la ville d'Ardini (en assyrien, Muṣaśir).
iarani śidiśtu-u... teru-u TUPPU,
Iśpuini fit des donations, des vases en cuivre, de l'argent, 1112 boeufs, 9120 chevaux et moutons, 12480 gros chevreaux,

Pl. III, B. 17. Sayce LVI, Götze, *Zeit. f. Assyriologie* XXIX, 1929. Tseretheli. Revue d'Assyriologie, XXX, 1933.

13. Van, stèle dans le mur de l'autel de l'église St. Paul. Le texte est fort mutilé. On peut le reconstituer à l'aide des

(1) Actuellement au Musée britannique, provenant sans doute d'Oskebak, où nous avons vu, en 1917, une pareille pierre, qui n'est pas « stown vessel », comme croit Sayce, mais bien une base de colonne.

(2) Lire plutôt *śidiśtu-u*.

(3) Non pas *bili edini* comme lit Lehmann-Haupt.

deux inscriptions suivantes qui traitent du même sujet. Il s'agit d'une campagne militaire contre ¹Lusa, ¹Katarza, U(i)teruḫi, rois de ᵖEtiuḫini. Le butin : 1720 « femmes » (—) 660 hommes, (—), 26 chevaux, 13540 boeufs, 20785 moutons.

Pl. IV-V. B. 14. Sayce XXXI.

13a. Van, l'église de St. Pierre. Une copie du nº 13, découverte en 1917 par N. Adontz et A. Kalantar.

Мещаниновъ. Доклады Академіи Наукъ, 1930.

14. Kiusnenç (turquisé en Kazym-oğli), à l'ouest du lac d'Aréak (= Aréišak).

Išpuini et Menua : *ini pulusie kuilu-u* « taillèrent cette stèle » ᵈHaldi partit, son armée (?) combattit Uiteruḫi,¹Luša, ¹Katarza. Išpuini et Menua suivirent ᵈHaldi et réduisirent à l'obéissance les mêmes personnes. Išpuini et Menua avaient comme forces : 66 chars de combat, 1430 cavaliers, 15760 fantassins (1).

Photo Textband, p. 35. B. 15. J. Friedrich, *Einführung ins Urartäische,* p. 52.

15. Xarakonis (turquisé en Karagünduz), Išpuini et Menua : *ini pulusi kuilu-u* « érigèrent cette stèle ». ᵈHaldi partit, son armée combattit ᵛMeišta-ni (2), et *ebani* « pays » de ᵖBaršua-i. Išpuini et Menua allèrent à ᵛMeišta-edi, leur armée, *ḫuradin-a,* se composait de 106 chars, 9174 cavaliers, 2704 archers. Ils soumirent ᵛMeišta-ni, ᵛQuua-ni, ᵛŠaritu-ni, ᵛNigibi-ni, MATU.ni Baršua-i « les pays de Baršua et firent du butin en chevaux et bétail. (Ce même texte est répété au revers de la stèle).

B. 16 (v. ci-après nº 20).

16. Ašrut-darga (3), près de Pagan, à la source du Kotur. L'in-

---

(1) Dans l'église de Kiusnenç nous avons vu la moitié d'une colonne portant sur une face vingt lignes d'inscriptions, sur l'autre face, seize lignes.

La reproduction photographique se trouve chez A. Kalantar, à Erevan.

(2) La finale ici et plus loin, séparée par tiré, est la désinence casuelle.

(3) Chez Lehmann-Haupt. Ašotakert. C'est possible. Mais un tel nom n'est pas connu des anciens auteurs arméniens. Ils mentionnent un

scription gravée dans une niche ayant l'aspect d'une porte : Iśpuini et Menua *susi śidiśtu-ni*, « construisirent un susi » ; *teruni ardiśe* « ordonnèrent un règlement », relatif aux sacrifices à faire aux dieux : un chevreau à ^{d}Haldi *nipsidu-li-ni*, un boeuf à ^{d}Ḫaldi *urpuli-ni*, un taureau à ^{d}Uarubani-e, un mouton à ^{d}Ḫaldi-naue BABI « Ḫaldiennes portes », un mouton à ^{d}Ḫaldi-naue BELI « Ḫaldiens armes ». Le texte répété,

pl. VI. B. 19 Wünch-Müller, *Denkschriften* d. Kais. *Akademie d. Wissenschaft, Phil. Hist. Kl.* Wien, 1888.

17. Moxraberd, au bord méridional du lac de Van. La pierre, transportée au couvent d'Axt'amar, porte : Iśpuini et Menua *ini-li BABU śidiśtu-li* « construisirent cette porte ».

B. 20 W. Belck, *Zeit. f. Ethnologie*, 1892. Марръ, Записки Вост. Отд. Русскаго Археологическаго Общества XXIV, 1917.

18. Van. Mheri durn « la porte de Mher » (traduit en turc Mher Kapusi). Ainsi s'appelle la fausse porte à triple cadre taillée sur le roc dit Zimzim. Elle est couverte d'une inscription en deux copies qui constitue un réglement des victimes à immoler aux dieux qui y sont énumérés par leurs noms. Iśpuini et Menua *ini-li* BABU *zaduali teirtu ardiśe*, « taillèrent ces portes et firent le règlement » des sacrifices à faire à ^{d}Ḫaldi (1), à ^{d}Teśeba, à ^{d}Ardini et aux dieux d'autres langues.

^{d}Ḫadi-e nipsidua-li	6 chevraux
^{d}Ḫaldi-e urpu-e	17 boeufs, 34 moutons
^{d}Teśeba-a	6 boeufs, 12 moutons
^{d}Ardini-e	4 boeufs, 8 moutons
^{d}Hutuini-e	2 boeufs, 4 moutons
^{d}Turani-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}U-a (Teśeba-a ?)	2 boeufs, 4 moutons
^{d}Nalaini-e	2 boeufs, 4 moutons
^{d}Śebitu-e	2 boeufs, 4 moutons
^{d}Arsimela-a	2 boeufs, 4 moutons
^{d}Anapśa-a	1 boeuf, 2 moutons

château fort appelé Aśinot dans la région de Kotor (Kotur d'aujourd'hui). Aśrutdarga-h signifie la cour (palais) d'Aśrut (Aśot ou Aśinot).

(1) Ecrit : Haldieś et dans la seconde copie Haldie.

^{d}Diduaini-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Šielardi-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Ḫaldi-nane BELI	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Atbini-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Quera-a	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Elipri-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Taraini-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Adaruta-a	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Irmušini-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}dieu abuše urulili-ue šiua-li (1)	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Alaptušini-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Erina-a	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Šiniri-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Unina-a	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Araini-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Zuzumaru-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Hara-a	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Araza-a	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Ziuquni-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Ura-a	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Arṣi bedini-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Arni-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Ḫaldini iniriaši-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Ḫaldini alsuiši-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Ḫaldini diruši-e	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Ḫaldina-ue ^{am}ASI^{pl}	2 boeufs, 4 moutons
^{d}Tešeba ^{am}ASI^{pl}	2 boeufs, 4 moutons
^{d}Artu'arasau-e (2)	2 boeufs, 34(?)moutons
dieu de ^{v}Ardininaue	1 boeuf, 2 moutons
dieu de ^{v}Qumenunaue	1 boeuf, 2 moutons
dieu de ^{v}Tušpaninaue (3)	1 boeuf, 2 moutons
dieux des villes ^{d}Ḫaldinini	1 boeuf, 2 moutons
dieux de ^{v} Arşuniuini-ni (4)	1 boeuf, 2 moutons
^{d}Ḫaldini daši-e	1 boeuf, 2 moutons

(1) Peut-être Uešiuali.
(2) La copie a : Aṭu'arsaue.
(3) La copie a : Tušpanaue.
(4) La copie a : Arşuni(ni).

ᵈŠuba-a	1 boeuf,	2 moutons
ᵈḪaldinaue BABI	1 boeuf,	2 moutons
ᵈTešeba BAB ᵛEridiani' (1)	1 boeuf,	2 moutons
ᵈArdini BAB ᵛUišni-ni (2)	1 boeuf,	2 moutons
ᵈElia'a-a	1 boeuf,	2 moutons
ᵈḪaldinini arni-e	1 boeuf,	2 moutons
ᵈḪaldini ušmaši-e	1 boeuf,	2 moutons
dieux de ᵈḪaldinini susini	1 boeuf,	2 moutons
ᵈTalapur-a	1 boeuf,	2 moutons

ᵈQilibani-e	1 boeuf,	2 moutons
dieu des pays	1 boeuf,	2 moutons
dieu de ᵖAlganinaue	1 boeuf,	2 moutons
dieu de ᵛSuininaue	1 boeuf,	2 moutons
dieux de ᵛAtqaninaue	2 boeufs,	11 moutons
ᵈ(Di)raue	2 boeufs,	11 moutons
dieux d'autres langues	4 boeufs,	18 moutons
ᵈḪaldini niribi-e		4 moutons
ᵈUainaue BAB ᵛNiši...ni		2 moutons
(dieu) de ᵖBabanaue		10 moutons
ᵈArubani-e	1 taureau, 1 vache,	1 mouton
ᵈBaba-a	1 taureau, 1 vache,	1 mouton
ᵈTušpuea	1 taureau, 1 vache,	1 mouton
ᵈAuie	1 taureau	
ᵈAia	1 taureau	
ᵈSardi-e	1 taureau	
ᵈSinuiardi-e		2 moutons
ᵈIpḫari		2 moutons
ᵈBarsia		1 mouton
ᵈSilia		1 mouton
ᵈAr'a-a		1 mouton
ᵈAdiia		1 mouton
ᵈUia		1 mouton
ᵈAinau-e		4 moutons
ᵈArdi-e		2 moutons
ᵈInuanau-e		17 moutons

(1) D'après la copie, ᵛIrdie.
(2) D'après la copie, Uišini-

^{d}Ḫaldi et aux dieux d'autres langues pour la vie d'Išpuini et de Menua : 3 boeufs, 30 moutons

Išpuini et Menua plantèrent *uldi* « vigne », *zari* « jardin » ; ils bâtirent *burgana-ni* « château fort » et mirent *ardiše* « règle » de porter à trois reprises par trois moutons à Ḫaldi et autant aux autres dieux.

MENUA IŠPUINIḪINI
(Menua fils d'Išpuini)

19. Van, l'église St Paul. Une stèle portant une relation militaire défectueuse et incompréhensible dans le détail. Il s'agit d'une campagne contre ^{p}Ni...et ^{p}Babana-a; la même année Menua conquit ^{v}Qalibila-ni, ^{v}Arpuia-ni, ^{p}Ususuani-ni, ^{v}Hulmeru-ni, de ^{l}Tušuriehi jusqu'à la frontière (?) de ^{p}Marmani, conquit ^{v}Eru-ni, ^{v}Qizpunu-ni, ^{p}Uliba-ni ; incendia ^{p}Dirgu-ni, ^{v}Išala-ni, conquit les pays et incendia; s'avança jusqu'à la frontière (?) de ^{v}Qumenu-ni près ^{p}Ašuri-ni, «2» 155 combattants, les uns tués, les autres saisis vivants.
Une autre campagne contre ^{p}Mana qu'il dévasta et incendia. La même année les troupes partirent et dévastèrent des pays, ^{v}Šurišili-ni, ^{v}Tarḫigama-ni, de ^{l}Šadaliehini... ^{l}Ḫatina, ^{p}Alzini-ni; 2113 combattants les uns tués, les autres capturés vivants...
pl. XI, B, 22. Sayce XXXII.
20. Taštepa, à la pointe SE du lac d'Urmia. Menua conquit le pays de Mana, y bâtit EKALLU «fort» (plutôt que palais) dans ^{v}Meišta, y laissa des soldats, des archers. Malédiction à ceux qui détruiront pulusi «stèle».
pl. XII. B. 23.
21. Çolakert, ruines entre Karakoinlu et Tašburun. L'inscription sur un rocher relate la campagne contre le pays de Erikuaḫi. Comme dans toutes les relations militaires, ici aussi, d'abord ^{d}Haldi part et combat le pays envisagé, le présente au roi, ensuite celui-ci va s'en emparer.
Menua arriva au pays du roi Erikuaḫi, à sa ville royale de Luḫiuni-ni, prit toutes les possessions d'Erikuaḫi et soumit

le pays au tribut. Suit la malédiction à l'adresse de ceux qui détruiront ou s'attribueront TUPPU « inscription ».

pl. XIII. B. 24 Sayce XXXIV. Découverte et publiée par le moine d'Edjmiacin, Mesrob (Smbatian), Ararat 1870, Nik. I.

22. Çolakert. Menua dans ^{v}Luḫiuni-ni de ^{I}Erikua-« hi » bâtit ^{d}Haldini-li BABU «portes Haldiennes» et EKALLU «palais» (ou « fort ») *badusie* (?).

pl. XIV. B. 25. Sayce LXVI. Nik. II.

23. Güzak, à la pointe NE du lac de Van... (1). Inscription fort mutilée. Menua bâtit dans ^{v}*Lu ḫiuni-i ini-li* BABANI «ces portes», et *anelu erie-li* y plaça ?.

pl. XXII. B. 25.

24. Güzak. Lisible : ^{m}*ḫuradi* ^{v}*Luḫiuni* ; *anelu erie-li*.

Pl. XXII, B. 26.

25. Berkri. Fort endommagée: on lit les noms de Menua, ^{v}*t(Lu)-hiuni-ni*, ^{I}Irekua. Menua semble dire qu'il amena à la ville de Tuśpa 17.3 prisonniers, *eri agubi*.

pl. XV. B. 28.

26. Jorovank', près de Berkri. Menua conquit *edi* « territoire » de ^{I}Irekuaḫi (pas Irekuaśe) ; les uns tués, les autres « capturés » ; *uedianie-i*. Les quatre inscriptions concernent la conquête du pays du prince d'Erikuaḫi ou Irekua.ḫi, ^{am}*ḫuradi* «l'armée» ^{am}*uedinan*i «femmes», mais *eri* et ^{m}*erie-li* cerrespondent-ils à *ḫuradi* ?

Photo *Textband* I, p. 50, B. 29.

27. Yazli-taś, près de Dahar et Delibaba. Une niche ou fausse-porte taillée dans le rocher est couverte d'une inscription sur la campagne contre le puissant pays de ^{I}Diaueḫini. Menua conquit le pays de ^{I}Diaueḫi ^{v}Śaśilu-ni, ville royale, conquit au combat le pays et livra aux flammes EKALLU^{pl} *-śi-li* «palais» ou «forts». Il se dirigea vers Śeśetina-a ^{v}Zuaina-a, ^{v}Uṭuha-a (2). Uṭupurśini-ni, roi de ^{I}Diauehi vint au devant, se prosterna. Menua lui imposa le tribut. Il livra de l'or et de l'argent comme tribut. Menua déporta deux

---

(1) Peut-être İnguzak (noix).

(2) Cp. I. 10-11 ; Kuṭubi pa-a-ri-e ^{p}Śeśetina-a ^{v}Zuaina-a ^{v}Uṭuha a-i asuni, n° 31, I, 10—14 : Kuṭu-ni pa-a-ri-e ^{p}Ḫatina-a... ^{v}Śebeteri.a asuni.

rois et nivela au sol le pays de ^{l}Baltu-ulhi-e, le territoire de ^{v}Ḫaldiri *ulhi-e*, EKALLU^{pl} *-a-ši-li* fortifiés du pays. Malédiction à quiconque détruira ce TUPPU « inscription ».

B. 30. Schulz XLII. Sayce XXX.

28. Toprak-qala (Alaškert). Quatre lignes sur une pierre brisée concernant une campagne de Menua contre ^{v}Anašie-i. On croit reconnaître en Anaši l'ancienne forme d'Alaš-kert.

Photo *Textband* I, p. 54. B. 31. Марръ, Извѣстія Акад. Матеріальной Культуры. I. 1921.

29. Berkri. Partie inférieure d'une stèle inscrite. Menua posa ^{d}*Ḫaldinie badusie* (1) TUPPU « inscription » ; aussi à la ^{v}Arṣuniu-ini. Malédiction à quiconque la détruirait.

Pl. XVI. B. 32. Sayce LXXXIX.

30. T'ar, près de Berkri. Pierre brisée, inscription fort endommagée. Il s'agit d'une campagne de Menua contre ^{p}Etiu «ni» d'où il amena du butin : des chevaux et 7616 *paḫi* « bœufs ».

Pl. XXIII. B. 33.

31. Palu. Sur un rocher. Inscription traite d'une campagne : ^{d}Haldi partit et combattit le pays de ^{v}Šebeteria-ni, le pays de ^{v}Ḫuzanani, et ^{p}Ṣupa-ni (2). Ensuite partit Menua et s'empara des mêmes pays. Il fit *parie* « butin » ? dans ^{p}Ḫatina. Il fit tailler *pulusi* « stèle » à ^{d}Ḫaldi dans ^{v}Šeteria, il construisit à Ḫaldi *iara-ni* « sanctuaire » dans ^{v}Šeteria *asuni* (?).

Menua soumit au tribut ^{i}Sulie, le roi ^{v}Meliṭeiaalḫe. Suit la formule d'imprécation.

Pl. XLV-XLVI. B. 34. Sayce XXXIII.

32. Trmerd, village à l'est de Muš. Une stèle inscrite, brisée en morceaux. Sur un fragment on lit : Menua ruina 400 villes et livra aux flammes EKALLU^{pl}, « fort » ^{v}Qulme... ^{v}Eqaršû *ku* «*ṭubi*» pilla (?), livra aux flammes EKALLU-ni, au pays il imposa « tribut ».

---

(1) Ce passage où *badusie* est appliqué à TUPPU ne justifie pas le sens de « demeure » que Tseretheli donne à ce mot. D'ailleurs le sens de « ruine » que donnent les autres ne se justifie pas non plus.

(2) Dans Sebeteria-ni, Ḫuza-ni, la flexion *-ni* est autre que dans Supani. Ce dernier est accusatif, tandis que dans les deux premiers *ni* est suffixe adjectif, *-ini*, pays appartenant à Sebeteria *Sebeteria-ini*, Ḫuza-ini.

Menua « partit » à ᵖAlau « ni » (?), ᵖUrmeniuḫi-di. Il ruina ᵖAlau « ni », massacra « les habitants » de ᵛUrsai-ni, conquit le pays, nivela au sol ᵖUrmeniuḫini-ni (1). Sur l'autre côté la formule ordinaire d'imprécation.

Pl. LI et XXIV. B. 35. Sayce XXXV A.

33. Paṫin. Deux stèles, l'une dans le mur de l'église, l'autre dans le mur de la forteresse urartienne en ruines. Cette dernière porte ; Menua tailla cette *pulusi* «stèle» à ᵈḪaldi. La première porte aussi cette même inscription sur un côté, sur l'autre il est ajouté à cette version répétée que Menua y nomma ᵐEN « seigneur » ᴵTitia-ni (2).

Photo *Textband* I. pp. 65-66.

34-46. Quatorze inscriptions gravées sur la digue du canal de Samiram ou sur les rocs à proximité du canal, traitent de la construction de cet aqueduc par Menua.

34. Katepanç, « le fort des catepans », ancienne forteresse ruinée près d'Artamet.
Par la puissance de ᵈHaldi. Menua *ini pili aguni*, conduisit ce canal dont le nom est canal de Menua. Suivent les titres de Menua, et l'inscription finit par la formule habituelle d'imprécation.

Pl. XVII. B. 37. Sayce XXII.

35. Artamet, dans le jardin d'un particulier. La même version que le nº 34.

B. 37. Belck *Zeit. f. Ethnog.* 1892.

36. Mžnkert, village à peu de distance de la source du canal. La même version que les précédentes.

B. 39. Belck *Zeit. f. Ethnog.* 1892.

37. Išxani-gom (3), écurie de prince. Les quatre premières lignes de la version précédente ; la dernière ligne effacée.

B. 40.

---

(1) *Urmeniuḫini-ni edi* et non pas *Urmeniuhininiedi*.

(2) Le texte A ne correspond pas à l'inscription de la pierre photographiée, en dépit de la description, de Lehmann-Haupt. On y lit les premières dix lignes du texte A.

(3) Dans le vallon qui s'appelle Goḷaǰor (vallon de voleurs), près d'Išxani-gom.

38. Artamet (1). La longue version sans les titres du roi ; 9 lignes.

Pl. XVIII. B. 41. Sayce LXXIV.

39. Artamet, dans le jardin d'un particulier. La courte version, comme n° 37.

B. 42. Sayce LXXII.

40. Isχani-gom. La version courte de quatre lignes.

Pl. LII. B. 43.

41. Isχanigom. La version courte.

Pl. LII. B. 44.

42. Katepanç. La version courte.

Pl. L III. B. 45.

43. Artamet. La version courte, serrée en trois lignes.

Pl. LIV. B. 46. Sayce LXXI.

44. Katepanç. La même version que la précédente : trois lignes.

Pl. LII. B. 47.

45. Katepanç. La même version de trois lignes = 46 A.

Pl. LV.

46. Maštak. (Maškaktak). La même version.

Zeit. f. Ethnog. 1904.

47. Berkri. Le canal creusé de la rivière de Berkri pour l'irrigation du champ de Berkri. C'est aussi l'œuvre de Menua, comme en témoigne l'inscription retrouvée dans le cimetière de la ville, rédigée en même termes que la longue version n° 34-36.

48. Arçowaberd, (château d'aigle). Menua taille *pulusi* « stèle » ; par la puissance de ᵈHaldi conduisit *pili* « canal » pour le territoire de ᵛAlia (2) pour *taramana* (temple) (?) de ᵈQuera-ina.

Pl. XXV. B. 50. Belck *Zeit f. Ethnologie* 1892.

49. Ada, entre Kop et Melazkert. Menua creusa *pili* (canal) de son nom vers « la ville ». de Menua (Menuaini), ᵛUlišui-ni (le nom de la troisième ville est effacé).

Pl. LIV. B. 51. Belck. *Zeit. f. Ethn.* 1899.

---

(1) Près de la grotte dite T'azmazu plus proche de Katepanç que d'Artamet.

(2) La région d'Arćeš s'appelait anciennement Ali-ovit « vallée du sel ». On se demande si Ali ne remonte pas à Ali-a urartien ?

50. Ḫotanlu, village près d'Ada. Menua conduisit un canal pour les ^{y}Uqu'ani, ^{y}Zuguḫe-e, ^{y}Irnuni-ni, ^{y}Abasi-ni.

Photo *Textband*. II, p. 77. B. 51.

51. Marmos, entre Melazkert et Patnoç. Une partie d'une stèle inscrite. Le début manque ; sur l'autre côté la formule de malédiction d'où on apprend qu'il s'agit d'un *pili* «canal».

Pl. LIV. B. 53. Belck. Zeit f. Ethnologie 1900.

52. Axt'amar. Une pierre ronde apportée probablement du village Moæraberd. Sur un côté Menua tailla *ini pulusi*, sur l'autre se lisent les noms des localités : ^{y}Aḫiuni-ka-ni... ^{p}Erinui-di... ^{p}Menuaḫinaa-di, ^{p}Aiduni MATU-ni (= *ebani*) *šuini esini pilie aguni*, *ṣuišini šuini* esini (1), *pili aguni*.

Pl. LVI. B. 54. Mapp. Зап. Вост. Отд. Арх. Об. XXIV.

53-82. Inscriptions concernant diverses constructions de Menua.

53. Van, sur le flanc du nord de la citadelle. Menua : *Zaduni širšini*-e «construisit širšini» (?). Le texte semble prévenir que celui qui y introduirait *paḫani* «bétail» (ou prendrait ou apporterait *niribi* «victime», serait maudit par les dieux (d'après la formule habituelle d'imprécation).

Pl. XLVII. B. 55. Sayce XXI.

54. Van. Pierre dans le mur intérieur de la citadelle, porte les premières cinq lignes du texte précédent.

Pl. LI. B. 56.

55. Sıgay, village près de Van. Pierre dans le mur de l'église ruinée portant : *inukani esini-ni* SISE *arṣibi-ni tini* ^{I}Menua *pi-i-aišti-bi 22 Kapi* (2). Sur l'autre côté, imprécation à quiconque détruirait ini pulusi.

Pl. LVII. Sayce XXVIII (la dernière partie).

---

(1) Eruinu Menua-ien (?) comme Menuai-nie n° 49.

Peut-être le promontoire Mankert a gardé le souvenir de Menuaḫini si c'est une fondation ; Aḫiuni-kani rappelle le nom du village Haxavanç de Hax et vank (couvent), dans la région du promontoire.

(2) Ce texte n'est pas à sa place dans CICH ; il n'a pas trait à une construction. Il est assez énigmatique. Lehmann-Haupt le traduit : « Den Baulichkeiten für die arṣibini genannten Pferde des Menuas habe ich 22 Flecheneinheiten zugewiessen ». J. Friedrich comprend autrement : « Von dieser Stelle an ist das Pferd Namens Arṣibini unter Menua 22 Masseinheiten weit galoppiert ». D'après Tseretheli « A partir de ce lieu dont le nom est *arṣibini* le cheval pour la personne de

56. Güzak. Menua tailla *pulusi* « stèle », bâtit ^{d}Haldini-li BAB, portes de Ḫaldi, bâtit EKALLU, palais, fonda Haldi-i *patari* ville de Haldi, planta *uldi* «vigne» au nom de Menua et *zari* « jardin ». Menua ordonne : d'offrir, à Ḫaldi, lorsque la vigne aura fructifié, un bœuf et trois moutons, soit aux Portes de Ḫaldi, soit devant la stèle ; et lorsque le vin «*lešuli*» sera produit, il faut offrir *šuhie* «mesure» à ^{d}Huli-e, *qurmeḫi* «mesure» à ^{d}Haldi-e *ašḫuli-ni* «mesure» aux Portes de Haldi, *qarmeḫi* à ^{d}Arubani, *qarmeḫi* à ^{d}Hadi-e devant *pulusi*. D'après la construction grammaticale, *šuḫi qarmeḫi*, *ašhuli*(-ni) seront différentes mesures.

Pl. XIX. B. 58.

57. Katepanç. Pierre, devant une terrasse, inscrite : Ce *uldi* «vigne» est celle de Tariria, «*sila*» fille (ou femme) de Menua et s'appelle Taririaḫinili (1).

Pl. XXII. B. 59. Sayce XXIII.

58. Gorçot, près de Berkri. Menua *ini* EKALLU *šidištuni badusie* ; suit la titulature de Menua.

Pl. LVI. B. 60.

59. Delibaba dans Alaškert. Le même texte que le précédent.

Pl. LVIII. B. 61.

60-61. Hasan-qalàh. Le même texte que le précédent.

Pl. XXIII. B. 62. Sayce XXXV.

62. Baš-bulag', sur le site de l'ancien P'araxot. Menua pour Haldi bâtit *ini* BITU *badusie*, bâtit EKALLU *badusie* et l'appela Menuaḫini(li).

B. 63. Sayce LXXXI. Nik. III.

63. Anjav, (caverne), près de Van. Pour Ḫaldi Menua bâtit *ini susie šidištuni* EKALLU *šidištuni badusie* (deux fois).

Pl. XLVIII.

64-65. Melazkert. Stèle inscrite. Texte, le même que le précédent, plus les titres : « Le roi *taraie* « puissant », *al(a)siuinie*

Menua, furent mesurées 22 (mesures) ». Pour Meščaninov, il s'agit du tombeau du cheval de Menua.

Faut-il dire qu'aucune de ces traductions n'est satisfaisante ?

(1) Le doute de J. Friedrich est excessif quant à l'identité de *sila* avec *šala* mitanienne. A noter que ^{d}Sielardi-e, leçon phonétique de SIN, dans n° 18, peut bien signifier *siela* « sœur ou fille » *ardi* « soleil », sœur du soleil, la lune, étant d'après la conception orientale, sœur du soleil.

« grand », roi du ᴷSuraue, roi du ᴷBiainaue, roi *erilaue* « des rois », *aluisi* « maître » de ᵛTušpaa *patari*.

Pl. LIX. B. 67.

66. Koxpanç. Menua bâtit : *ini susi*, ᵈḪaldini-li BABU-li, *ini* EKALLU *badusie* (répété seconde fois).

Pl. LX. B. 65. Sayce XVII.

67. Koxpanç. Menua bâtit : ᵈḪaldini-li BABU-(li) *šidištu-a(li) badusi*.

B. 66. Sayce XVIII.

68. Nor-giuł, en face de l'île Axt'amar. Le même texte que le précédent.

Belck. *Zeit. f. Ethnologie* 1892.

68a. Nor-giuł. Le même texte, ajouté ᵛ*Mušuni*.

Pl. LXI. Марръ, Записки Вос. Отд. Рус. Арх. О-ва, 1917.

69. Šušanç, près de Van. Menua : BITU *tuburi-(ni)* EKALLU *badusie šidišituni*. ALU *šidišituni ni giei ištini šidau(ri)*. Menua bâtit et EKALLU et ALU (1).

B. 70. Sayce XIII.

70. Güzak. Au seigneur ᵈHaldi *ini* BITU *šidištuni badusie e'a* EKALLU *šidištuni (e'a* ALU), *terani* ᵈ*Haldi-i ALU ti(ni)* (2).

Pl. LXII, B. 68.

71. Bostan-kaya, au nord de Melazkert. Menua : *ini gie zaduni* 900 *aquarqi, ištini* EKALLU *šidištuni badusie*.

Pl. LXI. B. 69.

72. Van. Menua : *ini BITU « za-du »-u-ni*.

Pl. LV. B. 72.

73. Van. (Actuellement au Musée Britannique.) Menua : *ini* BITU *zaduni*.

Pl. LXI. Sayce XXIV.

74. Oskebak. *Meinua-še... ini* BITU *zaduni* (trois fois répété).

Pl. LXII.

75. Varag, couvent près de Van. Menua : *inii* BITU *ašihusie zaduni* (trois fois répété).

Pl. LXIII. Sayce XIV.

---

(1) Il serait plus grammatical de traduire : Menua de BITU fit un EKALLU (et non pas il fit BITU et EKALLU) et fit une ville. C'est pourquoi le texte répète ; il fit EKALLU et ALU.

(2) ti-ni et non pas i « LU » comme chez Lehmann-Haupt. Il nous semble que le scribe a omis « e'a ALU ».

76. Van. Chez un particulier : *ini* BITU *aśiḫusie*, comme n° 75, (3 frois répété).

Pl. LXIII. B, 73. Sayce XV.

77. Van, chez le même particulier : *ini* BITU *zaduni* (3 fois répété).

Pl. LIX.

78. Xorgom. Menua : *ini* BITU *aśiḫusie zaduni* (comme 75, 76) (deux fois).

Pl. LXI. B. 78.

79. Anjav. (Actuellement à Berlin.) Menua : BITU *barzudibiduni*...

Pl. LVIII. B. 74.

80. Koxpanç. Menua : *ini* BITU *barzudibidu-ni zadu-ni* — portant le nom de Menua. Les lignes au sujet d'un *ardiśe* sont obscures ; imprécation.

Pl. XX. B. 75.

81. Varag. La même construction : *ini* BITU *barzudibidu-ni* au nom de Menua (sans ardiśe et imprécation).

B. 76. Sayce XXV.

82. Varag. Menua *ini* ALU *śidiśtu-ni, ini pulusi kugu-ni.*

Sayce LXXV.

83. Van, stèle de la mosquée Kurśun. A dHaldi le seigneur : *ini pulusi kuguni manini dHaldini biedini* pour la vie, et prospérité et grandeur *ulguśe, piṣuśe alsuiśe,* de Menua et de Inuśpua.

Pl. LX. B. 82. Sayce LXXX.

84. Van, devant la même mosquée. A dHuṭuini-e Menua tailla *pulusi* pour Menua et Inuśpua (comme n° 83) (1).

B. 83. Photo *Textband* II, p. 110.

85. Karaḫan, à l'embouchure du Berkri (Bendi-mahi-çay). A d*Siunie pulusi,* comme le texte précédent.

Pl. LXIV. B. 84.

---

(1) Cette stèle porte la légende arménienne : – *յղ թուականութեան* « l'an 390 » de l'ère arménienne, qui correspond à 941 de l'ère chrétienne. Lehmann-Haupt a été induit en erreur par une fausse lecture.

La légende de la stèle n° 13 n'est pas non plus lue correctement. Il y est dit : *նթ թ զակր Գրիգոր յիշեսջիք* l'an 409 (= 960 souvenez vous de Grigor.

86. Karmir(a)vor-vank'. ᵈ*Haldi-e urpuasi zadu-še* (fort mutilé).
Pl. LXVIII. B. 85. Sayce VII.
87. Van, sur le flanc de la citadelle à l'est de la niche de Sarduri. Menua : *ini-li tarmani-li atḫunali* : *šidištu-ali* ; suivent les titres et l'imprécation (le même texte en 3 places).
Pl. L. B. 86. Sayce XX.
88. Ererin, près d'Amùk. Menua : TUPPU... *terubi*...
Pl. LVIII. B. 87.
89. Van, l'église St Vardan. A ᵈHaldi Menua *pulusi* tailla (deux fois).
Pl. LXV. B. 88.
90. Varag, couvent. A Ḫaldi Menua tailla *pulusi*.
Pl. XL. B. 89. Sayce XXVI, Записки Вост. Отд. 1917.
91. Varag. Le même texte que 90.
Pl. LIX. B. 90.
92. Arçowaberd, au nord d'Arčeš. A ᵈ*Elipuri-e ini pulusi* (deux fois).
Pl. XXV. B. II.
93. Kizil-kaya, près de Patnoç. A ᵈ*Ḫaldi ini pulusi* (deux fois).
Pl. XXI, B. 92.
94. Meçop'ay-vank A ᵈ*Ḫaldi ini pulusi* (deux fois).
Pl. LXV. Belck Zeit. f. Ethn. 1892.
95. Karaḫan. A ᵈ*Ḫaldi ini pulusi* (comme 91, deux fois).
Sayce XXVII. Belck, *Verh. de Berl. Anth. Ges.* 1901.
96. Van. Le texte mutilé, pareil au précédent (deux fois).
Schulz XXXVII.
97. Varag : ᵈḪaldi Menua (?) fragmentaire.
Sayce LXXVI.
98-110, inscriptions fragmentaires ne portant que le nom de Menua, sauf nº 101-102 ou Ḫaldina BABU de la ville ᵛArṣuniuini sont mentionnés.
Pl. LVII.
108. Karaḫan. Un fragment où se lit le nom de Titiani, probablement le même personnage que Menua nomma à Palin, nº 33.
Pl. LXIV. B. 36.

111. Van, citadelle. Les Annales d'Argišti gravées sur la façade des chambres rupestres, creusées dans le roc sur son ordre, comprennent le récit des campagnes militaires entreprises annuellement au cours de 13-14 ans. La composition est uniforme, de sorte que le récit d'une campagne à l'autre diffère peu. Tout est enserré dans un même cadre littéraire qui se présente comme suit : Ḫaldi partit ; son guerrier est fort. Il combattit tel pays (ou plusieurs pays) et les mit devant le roi. C'est alors que le roi part. Par la grandeur de Ḫaldi un tel roi partit ; Ḫaldi alla en avant. Le roi dit : je pris tels ou tels pays (les mêmes que Ḫaldi venait de soumettre). Le roi dit : je m'adressai à Ḫaldi, à Tešeba, à Ardini et ils vinrent à mon secours. Par la grandeur de Ḫaldi je partis et conquis les pays. Je m'avançai vers une autre ville ou pays. Je les conquis, ou dévastai, ou incendiai, etc. Suit l'énumération du butin et avec la phrase concluante : tels sont les faits qu'il accomplit dans une année.

Dans le résumé présent nous omettons tous les accessoires purement littéraires, sans importance historique. Nous signalerons brièvement : Ḫaldi combattit tels pays. Le roi partit et s'empara de tels pays. Cela est nécessaire pour contrôler les conquêtes. Les termes géographiques et de personnes seront reproduits tels qu'ils se trouvent dans les textes, mais nous continuerons à séparer, avec tiret, les désinences casuelles.

Il y a des années où Argišti fit plus d'une campagne.

Ie *année.*

Ainsi la première année de son règne, il exécuta deux campagnes, mais le récit de la première campagne s'est effacé, il n'en reste que quelques mots dont le sens n'est pas clair.

Le récit de la seconde campagne commence par la demande de l'aide à trois dieux, Ḫaldi, Tešeba et Ardini. Les dieux vinrent à son secours.

Il leva ses troupes et partit au « pays » de [1]Diauḫini-

edi, prit le roi ^{I}Diauehi, conquit ^{P}Šeriazi, incendia les villes, renversa les forts.

Il s'avança vers ^{V}Putie, annexa ^{P}Bia-ni et ^{P}Huša-ni au ^{P}Tariu-ni (1).

Il alla au ^{P}Zabahae-uedia, conquit les localités de ^{P}Zabaha-e, s'avança vers ^{V}Uzinabitarna-a, ^{P}Šerimutara, annexa ^{V}Maqalt'u-ni et ^{P}Igana-ni au ^{P}Baba-ni.

Il descendit au pays de ^{I}Eriahini-nie, alla au ^{P}Abuni-edi, conquit ^{V}Urieiu-ni, ville royale de ^{I}Uiṭaruhini.

19.255 jeunes gens, 10.140 guerriers vifs, 2.328 femmes, 52.675 hommes de l'année, les uns tués, les autres pris vivants : il chassa 1.104 chevaux, 35.016 bœufs, 11.829 moutons.

Tels sont les faits (exploits) qu'il exécuta par Ḫaldi dans une année.

IIe *année.*

Ḫaldi combattit le pays de ^{I}Abilianiehi, ^{P}Aništirue (?) de ^{I}Quṭurzani-ni, le pays de ^{I}Ulluza-ini et il les mit devant Argišti (présenta à Argišti).

Argišti partit, prit ^{P}Etiuni-ni, s'avança vers..., vers ^{P}Etiuhini de ^{I}Uduri, et déporta hommes et femmes.

La même année il alla au ^{P}Umeku... conquit ^{P}Uria-ni, ^{P}Tairṣu-ni, réduisit ^{I}Muruha (ou Muruza) le défit au combat et déporta hommes et femmes.

Il conquit ^{V}Ubarugildu-ni, ville royale... s'avança vers ^{P}Lurupira (ou Kurupira), vers ^{P}Tarra... déporta hommes et femmes.

Il conquit ^{P}Irki... s'avança vers..., alla au ^{P}Artarmu... défit au combat... « incendia » les villes... s'avança vers... 3 «...» jeunes gens, 10.000 femmes, 40.279 hommes de l'année, les uns tués, les autres emmenés vivants ; chassés 1.280 chevaux ... bœufs, 126(00) moutons.

Tels sont les faits, etc...

Sayce XXXVII, Schulz II.

---

(1) La phrase : selmathi ^{P}Biani ^{P}Hušani askundi andani ^{P}Tariuni est obscure ; elle revient souvent.

III[e] *année.*

Ḫaldi combattit le ^{p}Ḫaate, le pays de ^{I}Ḫilaruada-ni et présenta les à Argišti. Argišti alla en ^{p}Ḫatina- idi,conquit ^{p}Niriba-ni, ^{p}... urmani (?), au combat il les vainquit, s'empara de la ville royale. Argišti alla en ^{p}Ḫatina-ṣie, annexa le pays de Tuateḫini à la région de ^{v}Meliṭa-ni. Il s'avança vers ^{v}Pila-i (?)... soumit au tribut... rivière Mela-ini, ^{p}Marmua-ni, déporta hommes et femmes, ruina les palais, incendia les villes.

2559 jeunes gens, 8298 hommes capturés vivants, 10.846 femmes, 28.548 hommes (de la campagne) de l'année, en partie tués, en partie saisis vivants, «.» chevaux, 17.942 bœufs, «.» moutons chassés. Tels sont les exploits, etc...

IV[e] *année.*

Ḫaldi combattit ^{p}Etiuni-ni, pays « de ^{I}Uduri ? » et le présenta à Argišti. Argišti alla... (effacé).

La même année Argišti alla au ^{p}Uburda-u-edia, conquit le pays de ^{I}Iš(pi)-lubura-ni de ^{p}Uburda-alḫi, il conquit ^{v}Irdua-ni, ville royale, ravagea ^{p}Uišuši-ni, déporta hommes et femmes.

Il alla au Ḫaḫia-u-edia, renversa les palais, incendia les villes...

700 jeunes gens, 2.555 hommes vifs, 8.497 femmes 1 (?) 9.790 hommes de l'année, en partie tués, en partie pris vivants, 232 chevaux, « . » 803 bœufs, 1 (?) 1.626 moutons chassés.

Tels sont, etc...

Sayce XXXVIII, Schulz III.

V[e] *Année.*

Ḫaldi combattit le pays de ^{I}Arsita-ni, combattit les troupes de l'Assyrie, et mit devant Argišti.

Argišti les villes d'Aššur annexa à son pays ; il rassembla les troupes,il renversa *arie-ni*-«forteresse» ? de ^{I}Dadika-i, ^{p}Kulaši-ni ^{p}Baba-ni, déporta 31.439 jeunes gens dans son pays.

La même année, il alla à ^{v}Menabšuuie-edi, ^{v}Duqamai-(di). prit... ville royale... ^{v}Satirara-u de ^{p}Baštu-e. Il partit pour ^{p}Baršuai-di, dévasta le pays, incendia les villes ; 540 hommes de l'année, les uns tués, les autres amenés vivants ; « . » chevaux, 977 bœufs, 5... moutons chassés.

Tels sont les exploits, etc...

VI[e] *Année.*

Ḫaldi combattit ^{p}Aššur, ^{p}Buštu-ni, ^{p}Tariu-ni, et il les présenta (1) à Argišti.

Argišti éleva les palais *sidu-u-u-li*, fit prospérer (?) *išpuiu-bi*, ^{p}*Surišili-ni* et emmena l'armée d'Aššur dans son pays.

Argišti expédia «*ikidanubi*» *aueraśili*, armée (?), soumit l'Assyrie et captura ^{I}Dada-ni.

La même année il partit pour ^{p}..., ^{p}..., ^{p}Arḫaue-di, prit sa ville royale, emmena les hommes et femmes de 60 villes.

Il alla au ^{p}Buštue-di, conquit ^{v}Satirara (-ni), ^{v}Aburzani-ni ^{v}... ^{v}Qaduqaniu-ni, ^{v}...

Argišti s'avança vers ^{p}Mana-a, ^{p}..., ^{p}Baba-a.

18.827 hommes de l'année, les uns tués, les autres saisis vivants ; 606 chevaux, 184 chameaux, 6.257 bœufs, 33.203 moutons chassés.

Tels sont les exploits, etc...

VII[e] *année.*

Ḫaldini combattit ^{p}Iiani-ni, ^{p}Mana-ni, ^{p}Buštu-ni et les présenta à Argišti.

Argišti rassembla les troupes et partit et conquit ^{p}Iiani-ni, renversa les palais, incendia les villes ; il conquit ^{v}Eraḫiliu-ni, ^{v}Eraḫilieu-li (^{v}Eraṭadau-ni, Eraṭadaeuda) et emmena hommes et femmes.

La même année il alla au ^{p}Manai-di « conquit » ^{p}Buštu-ni, la rivière Tura... conquit au combat, déporta hommes et femmes... (6 lignes).

18.243 hommes de l'année tués ou saisis vivants, 790 chevaux, 100 chameaux, 22.529 bœufs, 36.830 moutons chassés.

Tels sont les exploits, etc...

Sayce XXXIX. Schulz IV.

VIII[e] *année.*

Ḫaldi combattit ^{p}Mana-ni, ^{p}Irkiuni-ni et les présenta à

---

(1) *Laqua-li* pour *tequni* d'accord avec le régime au pluriel. Nous croyons que c'est le même mot issu de *Ileku*, qui donne *lequ* ou *luqu* et *tequ*.

Argišti. Argišti alla au ^{p}Manai-di, conquit ^{p}Irkiuni-ni.

Il s'avança vers ^{p}Alqani, pays assyrien.

6.471 hommes de l'année les uns tués, les autres saisis vivants, 286 chevaux, 2.215 bœufs, 8.205 moutons chassés.

IXe *année.*

Ḫaldi combattit ^{p}Mana-ni, ^{p}Buštu-ni et il les présenta à Argišti.

Argišti alla au ^{p}Buštu-e-di, conquit ^{p}Ašqaia-i, ^{p}Satirarau-ni, annexa ^{p}Ugišti-ni au ^{p}Uši-ni (1).

Il s'avança vers ^{p}Alaṭa-i, ^{p}Baba-ni ; il incendia le pays, ruina les villes, emmena hommes et femmes.

1«.»873 hommes de l'année, les uns tués et les autres pris vivants, 80 chevaux, «.» chameaux, «.» bœufs, «.» moutons chassés.

Tels sont les exploits, etc...

X^{e} *année.*

Ḫaldi combattit ^{p}Mana-ni, ^{p}... et les présenta à Argišti.

Argišti fonda ^{v}Argištehini-li ; il prit ^{p}Mana-ni, le pays hostile de ^{I}Aza. Il prépara (?) les troupes et arriva en ^{p}Mana. Il détruisit *badini-ni* (?), s'empara de palais (incendia) des villes.

3.270 hommes tués ou pris vivants, il emmena 170 chevaux, 62 chameaux, 2.411 bœufs, 6.140 moutons.

Tels sont les exploits, etc...

Sayce XL. Schulz V (2).

XIe *année.*

Ḫaldi combattit ^{p}Tuarasi-ni, *ḫu-lu siri* (?), ^{p}Gurqu-e, combattit les troupes de Mana et les présenta à Argišti.

La phrase suivante est obscure. Elle semble dire que Ḫaldi (ou l'homme de Ḫaldi) fort, tant par sa souveraineté *ḫulutu-ḫi* que par le combat. Argišti traversa deux fois la rivière Dainalatini-ni et fit pillage de ^{p}Sur-aue.

Argišti alla au ^{p}Mana-idi, ruina le pays (3), incendia

---

(1) *Andani* ^{p}*Ugištini ualdubi salmatḫi* Uši-ni, voir la note à la première campagne.

(2) Suit col. VI Schulz (= Sayce XLIII) et non pas VII (= Sayce XLI).

(3) Lire partout : *ebani atubi* et non pas *ebonia tubi* comme chez Sayce.

les villes et s'avança vers ^{V}Uiḫika-a de ^{P}Buštu-e, emmena hommes et femmes.

13.979 hommes de l'année, les uns tués et les autres emmenés vivants, 308 chevaux, 8.000 bœufs, 32.538 moutons chassés.

Tels sont les exploits, etc...

XIIe *année*.

Ḫaldi combattit le pays de ^{P}Mana-ni, ^{P}Etiuni et il les présenta à Argišti.

Argišti alla au ^{P}Mana-idi, pilla le pays, incendia les villes, prit au combat la ville forte royale ^{V}Šiširiḫadiri-ni. Argišti ravagea ^{P}Etiuni-ni et *aštiu-zirbila-ni* (?) de ^{V}Ardini-e-i. La même année Argišti rassembla l'armée et alla au ^{P}Etiunie-di et conquit le pays de ^{I}Eriaḫi, le pays de ^{I}Katarza-e.

Il s'avança vers ^{P}Išqigulu-e, déporta hommes et femmes au ^{P}Biain-a.

Ḫaldi alla en avant (1). Argišti alla au pays de ^{I}Uiṭaruḫieni-e, ravagea le pays, incendia les villes.

Il conquit ^{V}Amegu... ^{I}Uiṭaru... Il laissa une inscription... (plusieurs lignes effacées). «-» les uns tués, les autres emmenés vivants ; 1.200 chevaux, 29.504 bœufs, 60.000 moutons chassés.

Tels sont les exploits, etc...

XIIIe *année*.

Ḫaldi combattit ^{P}Tariu-ni, ^{P}Baba-nie et les présenta à Argišti. Argišti alla au ^{P}Tariu-idi, prit dans le combat XI maisons-édifices forts. Ḫaldi est fort *huṭutu-ḫi* tant par souveraineté que dans le combat.

Il incendia des forts, renversa les villes et emmena hommes et femmes. « Ḫaldi alla en avant... ^{P}Urme-di... »

Argišti alla au ^{P}Urme-edi, conquit ^{P}Urme-ini, pilla le pays. Il s'avança vers ^{P}... incendia les villes, amena hommes et femmes à ^{P}Biaina.

14.813 hommes de l'année, les uns tués, les autres pris vivants, 25 chevaux, «.» 1.744 bœufs, 48.825 moutons chassés.

(1) Ce pays n'est pas mentionné au début parmi les conquêtes de Ḫaldi, aussi voit-on ici Ḫaldi marcher en avant.

Tels sont les exploits, etc...

Sayce XLIII. Schulz VI.

XIVe *année.*

Lorsque Ḫaldi donna la royauté à Argišti... 7.066 bœufs, 50.868 moutons... il augmenta chaque année (?).

Il partit contre ^{v}Bihura-ni, ^{p}Bamni, ravagea et ^{p}Bamni et prit Bihurani.

Malédiction à quiconque détruirait l'inscription.

Schulz VII et VIII, Sayce XLI et XLIV.

112. Van. A. Stèle dans l'église de St Sahak. Ḫaldi combattit le pays de ^{l}Uṭupurši ^{l}Diaueḫi, combattit le pays de ^{l}Panulua.

A^{1} Argišti dit que ^{l}Diaueḫi šišuḫani durbabi, se révolta.

Argišti rassembla l'armée et soumit Diaueḫini.

Il s'adressa aux dieux pour aller, sans doute, contre Panulua (lacune).

Pl. XXVI, B. 100, Sayce XLVI.

A^{2} Ḫaldi combattit ^{p}Etiuni-ni, ^{v}Qiḫu-ni. Argišti alla et conquit ^{v}Qiḫu-ni, le pays de ^{p}Siluni.

Une autre campagne contre ^{p}Ḫate-di et ^{p}Supa-ni.

Pl. XXVII.

A^{3} Argišti érigea *pulusi.* Imprécations.

Pl. XXIX.

A^{4} Texte défectueux. A retenir *^{d}Iniriaše ušlani... ^{v}Surieli zašua-li.*

Pl. XXVII.

112. B. Stèle, qui commence par *Kuṭai-di,* « je m'avançai » c'est donc la suite d'une relation, dont le début manque, si ce n'est pas 112 A.

Argišti s'avança vers ^{p}Bia, prit ^{v}(Hu)šani-ni. Il alla au ^{p}Didini (ebani-di), à la ^{v}Zua-idi. Il livra au feu ^{v}Zua-ni de ^{l}Diauehini, et plaça une inscription à ^{v}Zu-a.

Il partit au ^{p}Ašqalasie-di, renversa 105 palais (forts), incendia 453 villes ; il rasa trois pays et les hommes et les animaux fit passer dans son pays, dans ceux de ^{p}Qala-i, ^{p}Ašqalaši-e et ^{v}Sašilu-i ; 15.181 jeunes gens, 2.734 hommes, 10.604 femmes, 4.426 chevaux, 10.478 bœufs, 73.500 moutons.

Il chassa du pays II (ou III) rois, [I]Saškie [I]Ardarakiḫi, [I]Baltulḫi [I]Qabiluḫi et nomma à leur place des gouverneurs (*bel-paḫati*) (1).

Il asservit le roi [I]Diaueḫi et le soumit au tribut. Il livra à Argišti comme tribut 41 mines d'or pur, 37 mines d'argent, «.» dix mille mines de bronze, 1.000 chevaux de selle, 300 bœufs ,«.» 10.000 moutons.

Argišti imposa au pays de [I]Diaueḫi un tribut annuel : «.» mines d'or, 10.000 mines de bronze, «.» bœufs, 100 vaches, 500 moutons, 300 chevaux de selle.

Il anéantit sa cavalerie.

Ḫaldi combattit [P]Etiuni-ni et le présenta à Argišti.

Argišti « réduisit » les places fortes royales, *arniu-li*, de Diaueḫi. Il conquit le pays de [P]Luša-e, le pays de [P]Katarza-e, le pays de [I]Eriaḫi, le pays de [P]Gulutaḫiḫa, le pays de [I]Uiṭaeruḫini-ei. Il s'avança vers [P]Abuni-e, chassa le roi du [P]Luša-e, fit prisonnier « le roi » du [P]Iga-e, il chassa..., il paya à Argišti le tribut...

Pl. XXVI. Sayce XLV.

B² Ḫaldi combattit [P]Mana, [P]Irkiuni-ni, etc. = copie de la VIII[e] campagne des Annales.

Ḫaldi combattit [P]Mana, [P]Buštu, etc... = copie de la IX[e] campagne des Annales.

Ḫaldi combattit [P]Mana, etc... = le début de la X[e] campagne des Annales.

Pl. XXVIII.

113. Van. Pierre chez Terzibašian, fragmentaire.

B 101.

114. Van. Quartier Enkusner, Pierre inscrite : *Argišliše... ini ari šuni* 10000 *kapi išli-ni* ; cf. n° 137 et n° 156.

Pl. XLII. B. 102.

115. Elar, près d'Erevan. Ḫaldi combattit [P]Etiuni-ni. Argišti prit le territoire de [P]Uluanie-i, le territoire de [P]Darani-nie.

Sayce XXXVI. Nik. VI.

116. Portak (= Ordaklu), au bord du lac de Sevan. Argišti dit avoir conquis le territoire de [P]Qieḫuni et s'avance vers le

---

(1) On nomma à leur place gouverneurs *Saške Ardarakiḫi, Baltulḫi Qabiluḫi.*

territoire de ^{v}Ištikuniu sur le lac (1) (cf. n° 112 A [3]).

Sayce LX (JRAS, 1888) Nik. VIII.

117. Kulican (région d'Ani). Ḫaldi (2) combattit le pays de ^{I}Qulia-ni. Argišti prit ^{v}Alrubani-ni de ^{I}Quliaini-ni.

Pl. LX, Sayce LXI. Nik. VII.

118. Marmašèn (= Kanlica). Argišti conquit la ville d'Eriaḫi-ni, conquit ^{v}Irdaniu-ni pari = près de ^{p}Išqigulu. (Cf. XIIe campagne des Annales).

Sayce XLVII. Nik. V.

119. Sarikamiš. Argišti conquit ^{v}Ahuria-ni, le pays de ^{v}Ašṭuaḫini (3), conquit le pays ^{I}Etiuni-ni ; il réduisit le roi de ^{p}Etiuni, Uduri et ravagea ^{v}Qalraḫi et ^{p}Etiuni.

B. 113 Sayce LXXXIV (JRAS 1894) Nik. XXI.

120. Armavir. Deux fragments fort mutilés : dans l'un il est question de la conquête des gens de Šeluini, Urbika-ni, Purunurdadi et de ^{I}Ihaiduše, dans l'autre on lit : Argištihina ^{I}Aza-ni (4) MATU-ni ^{am}Urbika-še, ^{v}Šeluinieu-ni, ^{I}Nunuli.

Sayce LIV. Nik. X-XI.

121. Armavir. Fort endommagé. Il s'agit d'offrandes à faire à Ḫaldi. On lit : *ini* BITU *sirihani* (il semble appartenir à l'inscription précédente n° 120).

Sayce LIX. Nik. XVII.

122. Kazanci (près d'Igdir). Argišti : BITU *raduni*.

Sayce LXVII. Nik. IV.

123. Šahriar. VBAG 1900, 572.

124. Gukanis (Gükanç). Fragment d'une colonne portant trois lignes.

125. Karakala : *ini pili agu-nu-ni qirani siraba-e manu ui aini ištini aiuri. Argištiše aguni.*

Nik. XXIV.

126. Sardarabad. Argišti bâtit EKALLU (fort) *badusie* et le nomma Argištiḫinili ; *gi-i šidauri* ; de la rivière Munaa-ni

---

(1) *Ša-na ap-ti-ni su-u-ni-e.*

(2) On lit : *masini šurie* (*pour giš-šurie*), probablement suite de la prononciation connue de g = i. ĝiš-šuri = šuri.

(3) Suit : BITU *'ari ša-u-i-ni*, cf. n° 114, 137, 128, 156.

(4) Cf. Argištihinilian pays d'Aza. Annales Argisti n° III, dixième année.

Ihaiduše et le nom Uiduše n° 130-131.

4 KUR-E (= *pili*) *agu-bi* : *uldi, zari teru-bi* ; *radu-bi arnišini-li ištini.*

Sayce LXXVII. Nik. IX.

127. Armavir = 126 (?)

Nik. XXIII.

128. Kanli-tepe. Argišti : *ini a-ri šuu-ni* (1) 10.000 *kapi išti-ni šidištu-bi terubi Argištiḫinili.*

Nik. XXII.

SARDURI ARGIŠTIḪINI

129. Van. Eglise Saint-Paul. La stèle provient probablement de la niche orientale de Sarduri, actuellement vide. Elle est brisée en plusieurs pièces ; l'inscription a particulièrement souffert.

a) La face de la stèle porte la déclaration de Sarduri qu-il a taillé *ini pulusi* « cette stèle », suivie de la formule complète d'imprécation à quiconque la détruirait.

b) Le côté droit de la stèle traite des campagnes. Ḫaldi combattit [I]Murinu-ni, roi du [P]Uelikuḫi, combattit [I]Sinaliḫi-ni [I]Lueḫu-ḫie roi du territoire de [V]Tuliu ;il combattit [I]Aššur-Nira-ri-e-ḫi [I]Adad-Nirariehi, roi [P]Aššur-nie, combattit [P]Arme-e, combattit [V]Niḫiria-ni, et il présenta les rois de ce pays à Sarduri fils d'Argišti.

Sarduri alla au pays de [P]Uelikuḫini-nie, soumit un millier de pays dans un seul jour, fit des massacres, renversa les palais (plutôt villes fortes), incendia des villes...

c) Sarduri partit... conquit le territoire de [P]Rihiša-a, [V]Hura-a, [V]Nušini-ni ; conquit le territoire de [V]Bie-i ; il déporta les gens de [I]Bašane-ni (pas Bašata-ni), 12.600 jeunes gens, 1.800 guerriers, 7.700 femmes, en tout 22.100, en partie tués, en partie pris vivants ; 352 chevaux, 4.547 bœufs, 13.060 moutons. Il conquit [V]Irsini (ou Sasini), [V]Melita (plutôt Meline) dont le roi vint présenter ses hommages.

Pl. XXX-XXXI.

130-131. Karataš, près d'Arceš. Sur un rocher, sur trois colonnes, dont l'une effacée. Le texte est obscur. Il s'agit d'une

(1) *Šuu-ni* comparé à *šiu-ini* n° 119, semble être un adjectif plutôt qu'un verbe.

plantation *ini Giš-du-u teru-ni*, d'un *Giš-uduli-e* qui porte le nom de Sarduri et de deux personnes : fils de ^{I}Šebauli-e et ^{I}Uidu-še. Suit l'imprécation.

Dans l'autre colonne Sarduri déclare que ^{d}Ḫaldi lui donna la royauté et dès qu'il obtient la royauté paternelle... (effacé).

Sayce LI.

132, 132 A, 132 B = A. Marr. Van. Les grandes annales de Sarduri dans la niche que les Arméniens appellent ganjatun « trésorerie » et les Turcs, hazna kapusi « porte du trésor ».

132. Sur le pavois oriental de la niche : ^{d}Ḫaldi combattit ^{p}Manani et présenta le pays à Sarduri.

Sarduri alla au territoire, *ebani*, babylonien, prit *ebani* «territoire» de Babilu. Il s'avança vers ^{p}Baruta-ini-a, le prit; il prit d'assaut (au combat) trois palais (forts) bien fortifiés, il détruisit en un seul jour 23 villes, renversa les palais (forts), incendia les villes, pilla le pays, déporta la population (hommes et femmes) : 8.135 jeunes gens, 25.000 femmes, 6.000 guerriers ; il emmena 2.500 chevaux, 12.300 bœufs, 32.100 moutons (1).

La même année il alla pour la seconde fois (c'est-à-dire en seconde campagne) au ^{p}Etiunie-di, ^{p}Likiue-edi, et prit au combat ^{p}Edia-ni (2), la ville royale de ^{I}Abiani-ini, prit au combat ^{v}Iruia-ni, ville royale de ^{I}Irkua-ini, prit au combat ^{v}Irma-ni, la ville royale de ^{I}Ueirda-ini, asservit le roi des gens Puini-alḫi et le soumit au tribut. Il prit quatre forts et déporta la population, hommes et femmes : 3.500 jeunes gens, 1.500 femmes, 4.000 guerriers, et chassa 8.525 bœufs et 18.000 moutons.

La même année, en troisième campagne, il alla au ^{p}Urmeue- edi, il prit 11 forts, renversa et emmena la population: 1.100 jeunes gens, 6.500 femmes, 2.000 guerriers, 2.538 bœufs, 8.000 moutons. Le total des déportés des trois pays

---

(1) Suit la phrase obscure : *inani* SARRU, *nunabi mei ali* ^{am}ASI^{pl} — *še partu «šeri» partu in ebani* ; *ašulabi* — le roi arriva, ce que les troupes emportèrent, partagèrent lorsque le pays fut occupé. Le sens n'est pas clair.

(1) Ediani semble être la ville royale d'Abiani ; le déterminatif «pays» est-il une faute pour «ville» ?

en une année fait : 12.735 jeunes gens, 46.600 femmes, 12.000 guerriers, 2.500 chevaux, 23.365 bœufs, 58.100 moutons.

Tels sont les exploits que Sarduri accomplit en une année.

Pl. XXXII.

132 a. La stèle dans la niche est couverte d'inscriptions de tous les côtés ; on a donc quatre colonnes de texte ; la face extérieure de la base est aussi inscrite, ce qui fait cinq colonnes . .

L'ordre dans lequel les textes se suivent est : I la face extérieure de la stèle = C, chez Marr. II. Le côté droit (en regardant vers la stèle) = D. Marr. III. La face intérieure = E ; Marr. IV. Le côté gauche = B ; V. Base = F. C = La face extérieure. Le bout de la stèle s'est sans doute cassé, d'où manque du début du texte dans les quatre colonnes. En I, il manque le prélude quasi protocolaire inaugurant la relation de chaque campagne : « *ᵈḪaldi uśtabi maṣinie giššurie karuni ᵖQuulha-ni ebanie karuni ᵖAbilianihini ebanie tequali ˡSardurikai ˡArgišti-hinie Sarduri alie uśtadi* » *ᵖQuulha-idi*, etc..

Sarduri alla ᵖQulḫa-idi, écrasa ˡḪuḫa-ni le roi du peuple ᵖHuša-alḫi et l'emmena dans son pays.

La même année il partit contre ᵖAbilianiḫini-edi, réduisit en un seul jour le pays, renversa les forts, incendia les villes, pilla le pays, emmena la population : 1.890 jeunes gens, 3.496 guerriers, 3.304 personnes tuées ou prises vivantes, aussi 65 chevaux, 6.090 bœufs, 10.897 moutons.

Tels sont les exploits accomplis en une année.

IIᵉ année

Ḫaldi combattit le pays du roi du pays de ˡEriaḫi, combattit le pays de ˡAbilianiḫi et il les présenta à Sarduri. Sarduri alla contre ᵖEriaḫini-di, conquit le pays entier en un seul jour. Il massacra et nivela au sol les maisons *muri-li*, des pères et des grands-pères ; et saisit les rois. Il prit 150 maisons *muri* (tribus ?) et expulsa ; il incendia les villes et emmena femmes et hommes en Biana-di. Sur le chemin du retour Sarduri alla au ᵖAbilianiḫini-edi, incendia les villes, pilla le pays. ˡMurini-ini de ᵖAbilianiḫi

vint au devant, saisit les pieds de Sarduri, se prosterna. Sarduri lui imposa le tribut.

Quant à la déportation, elle fait : 7.150 hommes en partie tués et en partie pris vivants, 500 chevaux, 8.560 bœufs, 25.170 moutons.

Tels sont les exploits qu'il exécuta dans une année..

IIIe année

Haldi combattit ᴵRašu-ni, roi du pays ᴾRuišiani-é ; il combattit ᴵDiuṣini-ni ᴵIganie-ḫi, « roi de ᴾ... » *uḫi*, pays et il les présenta à Sarduri.

D = le côté droit de la stèle. « et il conquit les pays de deux rois Rašu et Diuṣini. La même année la seconde fois, c'est-à-dire en seconde campagne (1).

Sarduri alla au pays de Qulḫaḫalie (sc. Qulḫalḫie) et le conquit. Il prit ᵛIldamuša et y fit graver une inscripiton. Il incendia les forts, pilla le pays et emmena la population.

La même année, la troisième fois, *ši-iš-ti-ni*, Sarduri alla au pays de ᴾUiteruhi-edi, il le ruina, massacra des centaines d'hommes, pilla le pays, déporta la population. Il fit de ᵛUraia-ni une forteresse (palais).

Il expulsa les six gouverneurs, *bel-paḫati*, et nomma trois chefs ; il déporta six tribus.

Il déporta 8.200 jeunes gens, 9.000 femmes, donc 17.200 tués ou pris vivants ; il emmena 1.500 chevaux, 17.300 bœufs, 31.600 moutons.

Tels sont les exploits que Sarduri accomplit en une année.

IVe année

Haldi combattit quatre rois du pays : ᴾUeduri Etiuni (*ebaniaṣie*), le roi d'ᴵArgukiu-ni, le roi ᴵKamani, le roi ᴵLucruni.

E = La face intérieure de la stèle. Sarduri partit et conquit les quatre rois...

La seconde campagne est contre ᴾPuluadi-edi. Sarduri vainquit ses guerriers. Il s'avança vers ᵛLupliunie, il prit

(1) Suit la même phrase obscure : inani SARRU nunabi. etc... V. ci-dessus la note de la première campagne.

la ville royale, ᵛLuplıuni-ni et y érigea l'inscription. Il incendia les villes, pilla le pays, emmena la population. Il y construisit des forts et annexa le pays au sien.

La même année, la troisième fois, il alla au ᴾEriaḫini-edi, il conquit le pays, incendia les villes, pilla le pays et emmena la population en Biaina-idi. Il y construisit des forts et il annexa le pays.

Le total de la déportation fait : 6.436 jeunes gens, 15.553 femmes, donc en tout 21.989 personnes tuées et prises vivantes ; il emmena 1.613 chevaux, 115 chameaux, 16.529 bœufs et 37.685 moutons.

Tels sont les exploits, etc...

Vᵉ année

Ḫaldi combattit ᴾQumaḫaḫali-i et le présenta à Sarduri. Kuštašpili, roi du ᴾQumaḫalḫi-e s'était montré traître donnant son adhésion à un autre roi. Sarduri alla au pays de Qumaḫaḫalinie et prit en combattant la ville royale ᵛUitani, il prit la ville royale ᵛḪalpa-ni ; il prit la ville royale ᵛParala-ni. Le roi vint devant Sarduri et se prosterna. Sarduri lui imposa de livrer comme tribut 40 mines d'or, 800 mines d'argent, 3.000 vêtements, 2.000 objets de cuivre, 1.535 coupes de cuivre.

B = Le côté gauche de la stèle. « Ḫaldi combattit ᴾMana, combattit ᴾEriaḫi... » et les présenta à Sarduri.

Sarduri alla au ᴾMana-idi, conquit le pays, incendia les villes, pilla le pays et emmena la population en ᴾBiaina-idi. Il prit le fort de ᵛDaarba-ni et annexa le pays à son pays.

La même année, la troisième fois, Sarduri alla au ᴾEraḫinie-di, il conquit le pays, incendia les villes, pilla le pays, déporta la population dans ᴾBiaina-di.

La déportation fait : 3.225 jeunes gens, 4.928 femmes, en tout 8.153 personnes tuées ou prises vivantes ; 412 chevaux, 6.665 bœufs, 25.735 moutons.

Tels sont les exploits dans une année.

F = La base de la stèle.

VIᵉ année

Sarduri rassembla ses troupes, pria ᵈḪaldi, ᵈTešeba, ᵈAr-

dini et autres dieux de Biaini et ils le guidèrent vers le pLuluinaṣi. Sarduri alla au pEtiuni-edi (1).

De là, il alla au pIganie-di. Ḫaldi combattit 1Qapuri-ni roi du pIgani-i. Sarduri ruina 35 forts et 120 villes en un seul jour. Il renversa les forts, incendia les villes, pilla le pays et emmena hommes et femmes en pBianai-di.

La même année Sarduri alla au pays de pPuzunia-inie, à vAlkania-idi, à vSudala-di ; il renversa les forts, incendia les villes, pilla le pays.

Sur le chemin du retour (?) il alla au pIšteluani-gidi, au pQadiani-edi, au pays d'pApuni-nie, au pAbilianiḫini-edi. Il écrasa l'armée et les gouverneurs de ces pays. Il alla au pUelikuni-gidi, conquit le pays pUelikuni-ni, prit au combat 22 forts, renversa les forts, incendia les villes, pilla le pays, emmena hommes et femmes en pBiaina-idi. pNiduni, le roi de pUelikuḫi, se présenta et se prosterna devant Sarduri. Sarduri asservit son peuple et le soumit au tribut.

La même année, Sarduri alla, la troisième fois, au pays de 1Arguqi-ni-e, conquit le pays de 1Arguqi-ini, le pays de 1Adaḫuni, le pays de 1Luipruni, le pays 1Ešumua-i, le pays de Kaamniu-i, le territoire du pQuaalḫa-ni, le territoire du pUḫuni-ni, le territoire du pTeria-ni. Il prit au combat 20 forts, occupa 120 villes en un jour, renversa les forts, incendia les villes, pilla le pays, emmena hommes et femmes. Il fit aussi des massacres dans les pays de Bamni et Uškiani.

La déportation fait : 10.000 jeunes gens, 4.600 hommes, 23.200 femmmes, en tout 37.800 personnes tuées ou prises vivantes ; 3.500 chevaux, 40.353 bœufs, 214.700 moutons.

Tels sont les exploits accomplis en une année.

G = 132 B. Au fond de la niche.

A l'avènement au trône Sarduri disposait d'une armée composée de 92 chars, de 3.604 hommes à cheval et de 352.011 fantassins. L'équipement de l'armée : 121 amUN «personnes» (chefs ?), 10.408 chevaux, 132 mulets, 12.321 taureaux, 9.036 bœufs, en tout 21.357 gros bétail et 35.467

---

(1) Suit la phrase : *aadani pEriani aaidubi saimatḫi pQuriani-ni* cf. Ann. Argišti. note.

menu ; 2.114 armes de guerre, 1.342 arcs, 47.970 pioches, 1.022.133 kapi de blé, 111 aqarki de vin, 86 aqarki et 7 ḫirus de beurre, 7.079 mines de cuivre, 336 esclaves et ururdani (?).

Pl. XXXVI-XXXVII Марръ и Орбели. Археологическая экспедиція въ Ванъ. 1922, revisé par Tseretheli, *Die Neuen Haldischen Inschriften. Sitzungsberichte d. Heildelberger Akademie d. Wiss.* 1927-1928.

133\. Izoli, près de Kömürḫan. Ḫaldi combattit le pays de Ḫilaruada-ni (fils) Saḫubi, roi de ᵛMeliṭalḫi-e, et le présenta à Sarduri.

Sarduri dit : *alḫi buranadi tu i isḫi manu ui ainiei roi ištini* ᵖ*Kauri*. Cette phrase importante est mal déchiffrée. Il semble qu'on ait ici la même phrase qui revient ailleurs et qui porte sur une infidélité comme raison de la campagne (1).

Sarduri pria les dieux et ils vinrent au secours. En IV (?) jours il arriva avec l'armée devant la ville de Tumešk.ini-kai.

Le même jour il alla au pays (2) *andani kala-a-ni aaldubi*. Il gagna ᵖKarnišie... ᵖBaba-ni salmatḫi Meliṭani (3) Il gagna ᵖMušanie ᵛZaapša (4). Il prit et renversa en un jour 14 forts et 100 villes, incendia les villes ; il captura 50 soldats combattants et les tua pendant son retour. Il conquit au combat ᵛNisi-ni, ville royale de ᴵḪilaruada-i et enleva *niribi* « victimes » et hommes et femmes. De là il vint à ᵛMelitaa-ni. Ḫilaruada arriva au devant de lui et se prosterna et saisit ses pieds.

Sarduri reçut comme présent or, argent, vases de bronze et apporta à Biaina-idi. Il le soumit au tribut. Il s'empara de neuf forts et les annexa à son pays, ᵛHaza-ni, ᵛUraḫi,

---

(1) 132 A = pl. XXXV, 42 *ania-ardani manu ui aini roi ištini ušturi*.

(2) Suit : *andani kolani aaldu-bi ?*

(3) ᵖBabani, salmatḫi ᵛMeliṭa-ni semblent faire partie de la phrase : andani kalani aaldu-bi.

(4) Za-ap-ša *a-su-ni* : ce mot revient dans n° 31 ᵖSeteberia *asuni* et ailleurs. Peut-être signifie-t-il « frontière » comme Sayce a supposé.

ᵛTumciški, ᵛAra(t)-ni, ᵛManinu-i, ᵛAruši, ᵛQulbitari-ni. ᵛTaše- ᵈKuerai-Taše, ᵛMeluia-ni.

Suit la formule d'imprécation.

B. 121, Sayce L.

134. Zogalu, au bord du lac de Sevan. Ḫaldi (1) combattit le pays de Arquqi-ni-nie. Sarduri conquit le pays d'ᴵArquqini et s'avança au ᴾUrtaḫiini (2).

Sayce LXXXII. Nik. XV.

135. Atamḫan, près du lac de Sevan. Sarduri déclare avoir pris ᵛTuliḫuni, ville royale de ᴵSinalibi ᴵUeriḫinie et déporta hommes et femmes. Il s'avança au pays d'Uduri-Etini (Cf. n° 129).

Sayce LIII. Nik. XVI.

136. Patnoc. B. 113.

137. Astuacašen, village au pied de Bol-dag. Sarduri : *ini ari šu-u-ni* 15.300 *kapi ištini* (Cf. n° 114 et n° 156).

Sayce LXII.

138. Bingöl-dağ.

139. Erevan. Изв. Имп. Археогр. Ком. 37, 1910.

Nik. 37.

140. Armavir (actuellement Edjmiaçin). L'inscription fort mutilée, traite de *pili si-ip-ru-gi-ni*, de *zari* « jardin ». ᵈḪaldi donna la royauté à Sarduri... *uldi, zari, arniušini-li.*

Sayce LXIII, LXIV. Nik. XIII-XIV.

141. Armavir. A Ḫaldi le Seigneur de *kiššati* « totalité, monde » (3). Sarduri *kušu-ni* « bâtit ? » *ini* BITU « maison » et ᵈHaldini-li BAB-li « Haldiennes portes » et *af-ga-na-du-ni* consacre à Haldi.

Sayce LXV. Nik. XII.

142. Armavir, au village Djanfida. L'inscription est fortement endommagée. Il s'agit de la construction de EKALLU « palais, château » et de Ḫaldini-ni BABU « Haldiennes portes ».

Textband II, p. 129. Oragir, n°4, 1930.

---

(1) On lit : *masini šu-ri-e* (pour *gis-šurie*) comme n° 117.

(2) *Ḫa-tu-bi pa-ri* ᴾ*Ur-ta-ḫi-i-ni* pour *kuţu-bi* comme dans n° 135 kuţu-bi pari.

(3) Il est à noter que Ḫaldi est appelé comme Aššur Seigneur de kiššati aussi dans les n° 151 et 129 d.

143. **Armavir.** Sarduri battit ini BITU et dHaldini-li BAB-li...
Sayce LXXXIII. Nik. XX.

143 *a*. Daš-körpi (Čaldir). Sarduri conquit pUḫiema-ni (?) probablement Uhimea-ni et sur le chemin du retour conquit vMaqaltu-ni et déporta hommes et femmes en pBian-a-idi.
Записки Кавк. Музея. 1919, Sayce (JRAS. 1929).

RUSA SARDURIḪINI

144. Van. (Musée Britannique). *dTešeba eurigi-e ini pulusi IRusa-še IdSarduriḫini-še, IUedipri tini kuguni uiguŝianie-di-ni IRusa-ni IdSarduriḫi*, à dTešeba le Seigneur R. S. (son) nom IUedipri fit tailler cette stèle pour la vie de Rusa.

L'intérêt de ce texte porte surtout sur le surnom Uedipri.

Pl. XLI. B. 126.

145. **Kešiš-geul.** Le texte de la stèle fortement endommagé. Rusa construisit sue «bassin» d'où il conduisit l'eau à la vRusaḫinili pour irriguer les terres, les vignes et les jardins.
Pl. XXXVIII. B. 127. Sayce LXXIX. *Zeit. f. Ethnologie*, 1892.

146. Sidikan-Topzauë. Stèle bilingue : les deux textes fortement effacés. Rusa déclare que Urzana entra au temple de Ḫaldi et prêta serment de fidélité et qu'il faisait la guerre dans les montagnes d'Assyrie et prit Urzana par la main et le fit roi d'Ardini (= Muṣaṣir) ; 15 jours Rusa séjourna et partit contre le pays de Lulu, ou Akkadu, comme dans le texte assyrien.
R. 128. *ZDMG* LVIII, 1904.

147. Ojaberd. (Keulagran) sur les bords du Sevan. Rusa conquit et asservit en un jour les pays : Adaḫu-ni, Uelikuḫi, Lueruḫi, Arququ-ini — 4 rois de ce côté du lac ; les pays Gurgumeli (ou Ebimeli), Šanaṭua-ini, Teruišaini, Rišua-ini, Zua-ini, Alu(?)-a-ini, Za(?)-ma-a-ni, Irqima-ini, E(?)la-ini, Eri-el(?)-tua-ini, Aidamaniu-ni, Guria-ini, Alzira-ni, Piruaini, Ši(?)la-ini, Uše (?)dua-ini, Aṭeza-ini, Eria-ini, Azamerun-ini — 19 rois de l'autre côté du lac dans les montagnes puissantes. En somme 23 rois je les réduisis en un jour, et j'emmenai femmes et hommes au pBiaina-di comme tribut annuel.

Il arriva et bâtit EKALLU «fort» dans ce pays et l'appela ville de ᵈTešeba pour la grandeur de ᵖBiain-ane. Quiconque détruira cette inscription ᵈArdini...

J. Friedrich, *Melanges offerts à H. Pedersen* 1937.

148. a. Nor-Bayazit. Rusa conquit et asservit ᵖUelikuḫi, transforma (?) le pays, y nomma un gouverneur. Il bâtit ᵈḪaldini-li BABUᵖˡ, EKALLU et lui donna le nom : ville de Ḫaldi.

Textband, II, p. 130; Kalantar, *Oragir*, nº 3, 1927; Kapançian, *Nor-Bayazeti sepagir arjanagrutiun*.

ARGISTI RUSAHINI

149. Celebi-baği (le jardin de Celebi), près d'Arčeš. Stèle couverte des deux côtés d'inscriptions au sujet de la fondation de la ville d'Argištiḫinili et de la plantation de la vigne et du jardin. Il est intéressant pour le nom de la région, mais la leçon n'est pas sûre. ᵖAr-du-ša-ka-a-i-ni, nom qui rappelle Arzaškun.

150. Van, l'église Haykavank'. Argišti ficha des piquets de cet endroit devant la forêt de ᴵGilurani jusqu'au jardin de ᴵIšpilini ᴵBatuḫini sur une surface de 950 kapi (1).

Sayce 87. *JRAS* 1906. *ZDMG* 58. 1904.

RUSA ARGISTIḪINI

151. Zowarṭnoç, près d'Edjmiacin. Rusa prit ᵖQuarli-ni ; le champ fut cultivé... Rusa planta *uldi* « vigne », *zari* « jardin » et conduisit *pili* « canal » de la rivière Ildaruni-ani Ces entreprises demandent de faire des offrandes, chevaux et moutons, à ᵈḪaldi, à ᵈTešeba, à ᵈArdini, à ᵈAniqu. Suit la formule d'imprécation.

ZDMG 56, 1902, Sayce LXXXVII *JRAS* 1906.

152. Meckert (Mazkert). Dans une chambre rupestre se lit : Lubarhi-edi Alzina-i.

B. 134.

153. Arckě (Adel Cevaz). Sur un mur se lit : « Rusa » *še ali parubi aše lulu-ni ᵖLuluina-ni ᵖ... ni ᵖ... ni ... kai naru-u*

(1) D'après la traduction de Tseretheli.

^{p}*Muški-ni*, ^{p}*Ḫate-e*, ^{p}*Ḫalitu*... Rusa emmena hommes et femmes des pays Lului-ni... et les tribus des pays Muški, Ḫate et Ḫalitu.

B. 133. *Verh. Berl. Anth. Gesel.* 1900, p. 436.

153 a. Maku. Une stèle inscrite. Rusa bâtit BIT parakku «temple» pour ^{d}Ḫaldi et l'appela petite ville de Rusa. Imprécation et les titres du roi.

Sayce XCII *JRAS* 1912. Марръ, Записки Вост. Отд. Рус. Арх. Об. 1922.

154. Van. Fragment d'un bouclier votif en bronze ; sur la bordure : ^{d}*Haldini-ni alsuiši-ni Rusa-ni Argištiḫi*, roi puissant, prince de la ville de Tušpa.

Sayse LII. Belck et Lehmann. *Zeit f. Assyr.* IX 1894.

155. Van. Toprak-qalah. Tablette d'argile : *akuki* MU ^{I}*Rusa-a* ^{I}*Argište-ḫi* ^{I}*Sagastar* ^{I}*Išququlḫie ulabi* ^{p}*Manai-di* ^{I}*Ata-a esi-a* ^{p}*Sakki-ni* ^{d}*Haldini asu-me* ^{u}*Rusaḫina* ^{p}*Qielbani-ta* BIT *parani*.

B. 135 Materialen, 105.

RUSA ERIDENAḪINI

156. Armavir (actuellement à Edjimiacin). Rusa : *ini* BIT *ari* «*šuu-ni*» 1432 ka «*pi ištini*» et n° 114, 137, 128.

Sayce LXXXV. Nik. XIX.

157-162. Van, Toprak-qalàh. Les fragments de six boucliers différents portant le nom de Rusa : *ini aše Rusaše Erimenahiniše ustu-ni*.

Sayce LII. *Zeit. f. Assyr.* VII, 1892 et IX, 1894.

163. a-b. Van. Toprak-qalàh. Fragments de frise. Un taureau agenouillé et des rosettes, en bronze, portant le nom de Rusa Erimenaḫini.

Sayce LII, *Zeit. f. Ass.* IX, 1894.

164-193. Varia : des fragments d'inscriptions incertaines.

LA DYNASTIE ROYALE

Les inscriptions énumérées ci-dessus sont tout le bagage littéraire des Urartiens, du moins pour autant qu'il nous ait été révélé jusqu'à présent. Si mince que soit ce bagage, il permet, à la lumière des informations assyriennes, de poursuivre la formation, le développement et la décadence de l'Empire d'Urartu.

Une première question est de préciser, s'il est possible, la liste des souverains de l'Urartu et leur chronologie, à la lumière des contributions urartiennes. La liste des rois telle que nous l'avons dressée, d'après des données assyriennes, se trouve en effet confirmée et complétée par les documents urartiens, sauf sur quelques points à discuter. Confrontons pour la clarté, les deux listes (urartienne et assyrienne) :

Lutipri I	Aramé en 858 et 844 sous Salmanassar III (859-824).
1. Sarduri I	Sardur I en 832, sous le même roi.
2. Išpuini	Ušpina en 820, sous Šamši-Adad V (823-810).
3. Menua	
4. Argišti I	Argišti I 766.
5. Sarduri II	Sardur II en 743 et 735 sous Aššur-nirari V (753-746).
6. Rusa I	Ursa I + 713 sous Sargon II (721-705).
7. Argišti II	Argišti II en 707 sous le même roi.
8. Rusa II	Ursa II en 678, sous Asarhaddon (680-669).
	Sardur III en 646 sous Aššurbanipal (668-626).
9. Erimena	
10. Rusa III	

Lutipri est mentionné comme le père de Sarduri et on ne sait pas s'il a été roi.

On n'est pas certain non plus que le père de Rusa III, Erimena, ait régné. Menua et le dernier Rusa ne sont pas connus des Assyriens pour la simple raison que Menua était un adversaire trop heureux pour être mentionné par les si orgueilleux souverains assyriens, et que Rusa III régnait à l'époque où l'empire d'Aššur était déjà ruiné. Pour le reste, les deux listes se confirment mutuellement.

Elles diffèrent sur un point : le nom d'Aramé. Les documents urartiens ne le mentionnent pas, évidemment pour la

bonne raison que sous Aramé l'écriture n'était pas encore en usage chez les Urartiens. C'est à l'époque de Sarduri qu'apparait la première inscription en assyrien et, à celle de son successeur Išpuini, en urartien.

Cependant Lehmann-Haupt a voulu distinguer Sarduri, fils de Lutipri, de Sardur ou Sadur, successeur d'Aramé, pour en faire un prédécesseur d'Aramé et un contemporain d'Aššurnaṣirpal II (883-859). Il a remarqué que Sarduri, fils de Lutipri, porte les mêmes titres que le roi Aššurnaṣirpal II et en a conclu qu'il devait être son contemporain (1). Ce n'est guère probable. Aramé, qui est certainement le premièr organisateur de l'empire d'Urartu, avait son siège à Arzaskun qui était donc la capitale de l'Empire.

Après la double invasion ruineuse de Salmanasar III, le successeur d'Aramé, Sardur, se voit obligé de transférer la capitale dans un autre endroit, plus à l'abri des attaques assyriennes, et il choisit comme tel Tušpa, Van ; il la fortifie par la construction du fameux *duru* (mur), qui porte le nom de Sarduri, fils de Lutipri. Il est donc identique à Sardur, successeur d'Aramé et ne peut en aucun cas être le prédécesseur d'Aramé en tant que titulaire de l'inscription, l'écriture assyrienne n'étant pas encore empruntée à l'époque d'Aramé. La remarque de Lehmann-Haupt mérite cependant toute l'attention, mais elle s'explique autrement. Du fait que Sardur a emprunté les titres du roi assyrien, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il était son contemporain, mais seulement qu'il était postérieur à lui.

Fixons d'abord la date du règne de Sardur.

A l'avènement de Salmanasar III, Aramé était déjà roi ; il était encore vivant pendant la quinzième année du règne du même roi assyrien, c'est-à-dire en 844, étant donné que pendant la campagne de cette année, Salmanasar « renversa et détruisit les villes d'Aramé l'Urartien ». Mais dans la vingt-

(1) Lehmann-Haupt a consacré à la question plusieurs articles et plus particulièrement : *Das urartäisch chaldische-Herrscherhaus* dans *Zeitschrift für Assyriologie*, XXXIII *Band*, decembre 1920, 1-2 *Heft*, pp. 27-51. Il a proposé plus d'une solution pour les points discutables de la liste des rois urartiens et celle qui a été accueillie dans le *Corpus Inscriptionum Chaldicarum* n'est pas la plus heureuse.

septième année de Salmanasar, donc en 831, c'était déjà Sardur qui occupait le trône de l'Urartu. La trente-deuxième année du même roi, en 828, son turtan conduisit l'armée contre le pays de Ḫubušku, s'avança vers Sap(p)aria, ville forte de Muṣaṣir, la prit avec 56 cités du pays, et poussa jusqu'à la frontière de l'Urartu, ruina et livra aux flammes 50 villes urartiennes.

Nous croyons que cette expédition se trouve en rapport étroit avec l'occupation du Muṣaṣir par le roi urartien Išpuini et son fils et associé, Menua, un événement dont la bilingue de Kelišin est le témoin véridique.

On ne connaît pas dans la suite un autre cas où les armes urartiennes et assyriennes se seraient rencontrées sur le terrain du Muṣaṣir. Ce pays restera ensuite attaché comme vassal à l'Urartu, jusqu'à l'époque de Sargon.

Comme les rois tenaient, à cette époque, à célébrer leur avènement au trône par un exploit glorieux, il est fort possible que l'invasion d'Išpuini en Muṣaṣir, en 828, ait eu ce but. C'est dire que 828 marque la fin de Sarduri et le début du règne d'Išpuini, son fils.

L'intervalle de 832 à 828 est court pour le règne de Sardur, fondateur de la nouvelle capitale. Il y a des raisons de faire remonter le début de son règne jusque peu après 845 (1). Son prédécesseur, Aramé, qu'on trouve sur le trône en 859, avait commencé à régner longtemps avant cette date. Aššurnaṣirpal, roi belliqueux, malgré ses passions de conquête, n'a jamais franchi l'Arsania. En 879 et 866, il a opéré dans les pays de Šupre, Ulliba, Nirbe, Arbaki, tous situés sur les versants du Taurus arménien, mais s'est gardé d'attaquer l'Urartu, comme jadis Tiglatpalasar. La chose s'explique parce qu'à cette époque, une grande révolution se produisait, ou s'était déjà produite dans les pays que Tiglatpalasar appelait Nairi : les nombreux petits Etats s'étaient réunis pour former un empire, sous l'égide d'Aramé.

Par cette œuvre immense, Aramé a éternisé son nom, de sorte que son souvenir est arrivé même jusqu'aux Arméniens dont la tradition a fait d'Aramé un éponyme national.

---

(1) L'inscription du *Taureau* mentionne le nom d'Aramé en la quinzième année de Salmanasar, en 845.

Ce fait témoigne d'une popularité dont jouissent ordinairement les créateurs ou les restaurateurs de grands empires. Voilà pourquoi nous croyons que le roi Aramé était déjà à l'œuvre dès les premières années d'Aššurnaṣirpal, c'est-à-dire qu'il a régné depuis 880 à peu près jusqu'à 843-840. Peut-être est-il mort bientôt après le coup que Salmanasar porta à son Empire, en 845.

Dans ce cas, Sardur aurait régné de 845 à 828. Le transfert de la capitale et la construction du mur avec l'inscription de Sardur, remontent évidemment aux premières années de son règne. La question qui nous intéresse est de savoir pourquoi le scribe, probablement un Assyrien, qui a gravé l'inscription sur le mur de Sardur, a prêté au roi urartien les titres d'Aššurnaṣirpal et non pas ceux de Salmanasar, le roi contemporain (1).

La réponse est très simple.

Le inscriptions de Salmanasar, du moins les plus importantes d'entre elles, comme l'*Obélisque* et les *Taureaux*, ne sont pas antérieures à la date présumée de l'inscription de Sardur. *L'Obélisque* a été rédigé après la trente et unième année de Salmanasar, après 828, et les *Taureaux*, après la quinzième.

Seul le *Monolithe de Kurḫ* remonte, d'après son contenu, à la sixième année de Salmanasar. Le scribe de Sardur, quelle que soit sa culture littéraire, devait assurément connaître mieux

---

(1) Il s'agit de quelques expressions :

1. Roi « qui n'a pas son pareil » *Sanisu la išû.*

2. « Pasteur étonnant qui ne craint pas la résistance », *rêû tabrate la diru tuqunte.*

3. Roi « qui soumet les désobéissants », *mušaknis la Kunsutešu.* On les retrouve dans la titulature prolixe et somptueuse d'Aššurnasirpal. *Annals of the Kings of Assyria*, p. 178 et passim, d'où elles sont empruntées. D'ailleurs ces expressions reviennent séparément aussi chez Salmanasar III : *šanišu la išu, Taureau* I, 1. 7, *ma Sêpašu ušaknišu* « qui soumet à ses pieds les pays » ; ib. 1. 11-12 ; *la gâmil tuqunte,* « qui ne craint pas la lutte », *Statue* de Kala-Šergath, 1. 7 ; *rîù kurig* des temples, *Brique de* Kala Šergath, 1. 6 (Amiaud et V. Scheil, *Les Inscriptions de Salmanasar II (III)*, roi d'Assyrie, pp. 6, 74 et 78).

On retrouve des traces de ces expressions jusque dans la stèle de Topzaü, par exemple, *tuqunte, rî'u kienu* « pasteur véritable ». Ce dernier titre remonte jusqu'à Tiglatpalasar I, *King. The Annals*, p. 32, 1. 34.

la littérature d'Aššurnaṣirpal, sous le règne duquel il était né et avait été formé, que celle de Salmanasar, qui n'était pas encore connue, mis à part le texte de la stèle de Kurḫ, stèle située cependant loin de la capitale et peu accessible au monde. Il est donc tout naturel que ce scribe, chargé de faire une inscription pour Sardur, ait choisi pour modèle l'inscription analogue d'Aššurnaṣirpal et qu'il ait copié des titres qui, répétons-le, lui étaient parfaitement familiers, comme les titres d'un roi dont il était contemporain.

Cette manière de voir la chose rend fragile la thèse de Lehmann-Haupt au sujet de l'époque de Sardur, fils de Lutipri. Ce prince est bien le même Sardur qui a succédé à Aramé et a régné de 845 à 828 approximativement.

Son fils et successeur, Išpuini, a occupé le trône, en association avec son fils, Menua, depuis 828 ; la fin de son règne n'est pas connue. Menua a continué à régner jusqu'à l'an 785. La confrontation des informations assyriennes et urartiennes donne un point d'appui à cette date. Argišti, fils et successeur de Menua, raconte dans ses grandes *Annales* qu'il a mené de la sixième année de son règne à la douzième, donc durant sept ans, une campagne par an au pays de Mana.

La lutte s'était engagée assurément contre l'Assyrie qui disputait ce pays à l'Urartu. Nous avons vu plus haut que juste à cette époque, le roi assyrien Salmanassar IV (781-772) a lutté contre l'Urartu ; on le voit en campagne contre ce pays en 781, 780, 779, 778, 776, 774. Il a entrepris donc presque autant de campagnes que le roi Argišti. Cette coïncidence n'est pas fortuite : elle témoigne qu'il s'agit, entre les deux empires, d'une lutte acharnée pour la domination sur le pays de Mana.

Le nombre égal des campagnes relatées de côté et d'autre, prouve qu'il existe une certaine correspondance entre elles. Si la première campagne d'Argišti en sa sixième année correspond à la première campagne, riposte de Salmanasar IV en 781, la première année du règne d'Argišti se placera en l'an 785. C'est un point sûr de la chronologie des rois urartiens.

Menua a donc régné avec son père puis seul de 828 à 785, c'est-à-dire, 43 ans. Ce long règne explique parfaitement l'abondance des inscriptions qu'il a laissées.

Quant à Argišti, ses grandes *Annales* comprennent le récit

de ses exploits de quatorze ans, mais il a régné plus de quatorze ans. On lui connait une série de campagnes qui ne sont pas indiquées dans les *Annales*, assurément parce qu'elles ont eu lieu après sa quatorzième année de règne. Le document n° 112 indique trois expéditions contre le pays de Diauehi ; une contre Hate et Supani ; n° 115, une expédition contre Etiuni ; n° 116 une contre Qiehuni ; n° 117 contre la ville d'Alruba ; n° 118 contre la ville d'Irdaniu ; n° 119 contre la ville d'Ahuriani ; n° 120 contre le pays de Seluini.

On ne saurait dire si ces dix campagnes furent annuelles. Toutefois, comme elles se sont déroulées sur un vaste territoire, entre la région de Melitène et le lac Sevan, il faut compter plusieurs années, au moins cinq ou six ans, pour des opérations dont les objectifs étaient assez distants l'un de l'autre. Ainsi Argišti aurait régné au moins vingt ans. Rappelons encore la campagne dont le témoin a été découvert à Dehuk, à quelques centaines de kilomètres au nord de la capitale de l'Assyrie. L'inscription de Dehuk qui portait le nom d'Argišti, fait mention de Šamaš-ilu et de Musalim-Ninurta. Ce dernier était gouverneur de la ville de Tille sur le bord du Tigre, non loin de Dehuk. C'est sans doute à ce titre qu'on le retrouve à côté de Šamaš-ilu, commandant en chef de l'armée assyrienne, opérant contre l'envahisseur urartien Argišti. Puisque Musalim-Ninurta est mentionné comme éponyme de l'an 766, il y a des raisons de placer l'invasion vers cette époque.

Ceci confirme la suggestion faite plus haut, qu'Argišti n'aurait pas régné moins de vingt ans, donc de 785 à 764. En comptant quelques années de repos, on peut, avec Lehmann-Haupt, lui donner vingt-cinq ans de règne, de 785 à 760, ou même trente ans, jusqu'à l'an 755.

Sarduri II, fils d'Argišti, était contemporain de Tiglatpalasar (745-727). En 743 il s'est battu contre ce roi assyrien à Halpa, actuellement Halfat sur le bord de l'Euphrate, près de Rum-kalé. Il est entré en conflit aussi avec Aššur-nirari III, comme il l'atteste lui-même. Aššur-nirari est mort en 746, donc l'avènement de Sarduri est antérieur à cette date.

L'inscription annalistique de Sarduri sur les deux stèles apporte quelques indications utiles à ce sujet. L'une des stèles, qui est parvenue en parfait état, relate les événements mili-

taires de sept années. Ces événements sont antérieurs à l'an 743, car on y lit que dans la cinquième année de son règne, Sarduri a attaqué Kuštašpili, roi de Kumaḫalḫi et l'a ramené à l'obéissance, tandis que, en 743, ce même Kuštašpili figurait dans la coalition des Etats alliés de Sarduri. Donc Sarduri occupait déjà le trône sept ans avant 743, c'est-à-dire depuis 750 au moins.

L'autre stèle qui comprenait la première partie des annales, a été enlevée de sa place et ses fragments, qu'on a retrouvés dans l'église de Saint-Paul, ne présentent pas le texte complet. Elle aussi portait le récit d'opérations exécutées en plusieurs années. Dans l'état actuel, le texte concerne les campagnes de trois ans à peine : l'une contre Murinu, roi de Velikuḫi, Ṣinalibi, roi de Luchuḫi, le roi assyrien Aššur-nirari et le pays d'Arme; une autre contre la ville de Milite (ou Meline) et la ville de Sasini (ou Irsi-ni) ; et une troisième contre les pays Riḫiša, Ḫura, Nušini, etc...

Ces trois campagnes sont antérieures aux sept campagnes, c'est-à-dire à l'an 743. En effet, le pays de Uelikuḫi se trouve ici en guerre contre l'Urartu. Son roi, Nurinu, résiste à Sarduri, tandis que dans le récit des sept campagnes, le pays a capitulé et le roi Niduni, successeur de Nurinu, est tributaire de l'Urartu.

Une autre campagne, dont il est question dans l'inscription d'Izoli, n° 133, est également antérieure à l'an 743, car, à cette date, le roi de Milid était Sulumal, allié de Sarduri, alors que dans n° 133 le roi s'appelle Ḫilaruada et est le même prince qui régnait encore sous Argišti.

Il faut donc compter trois à quatre ans pour ces campagnes.

Cela ferait reculer d'autant d'années le début du règne de Sarduri vers 753-754.

La première campagne a été dirigée, entre autres, contre Aššur-nirari, qui avait assumé le pouvoir dans des conditions assez critiques. Les dernières années de son prédécesseur, Aššur-dan (771-754) avaient été troublées par les révoltes qui avaient éclaté dans une grande partie de ses Etats, et même dans la capitale et qui allaient ébranler les fondements de l'empire et compromettre son prestige. Ces troubles ont sévi surtout dans

les années 762-757. C'est à cette époque, semble-t-il, que le roi urartien Argišti a profité du moment opportun pour pousser ses armes jusqu'à Dehuk.

En sept ans de règne, Aššur-nirari a pris une seule fois les armes, en 753, pour marcher contre la ville d'Arpad, aujourd'hui Rfad, au nord d'Alep.

Sarduri dit qu'il est entré en conflit avec Aššur-nirari, mais dans quel endroit et à quel propos ? Le texte endommagé de la stèle ne permet pas de le deviner. S'il en était question on se demande si ce conflit de Sarduri ne serait pas en rapport avec l'unique campagne d'Aššur-nirari, celle d'Arpad. Cette ville a joué un certain rôle dans les événements qui ont amené à la bataille de 743. Tiglatpalasar tenait Arpad assiégé, lorsque Sarduri apparut à Halpa, avec ses alliés. On a l'impression que la ville d'Arpad avait des intelligences avec la coalition urartienne. Après la bataille de 743, il a fallu à Tiglatpalasar beaucoup d'efforts pour rompre, au bout de trois ans, la résistance d'Arpad. S'il était permis de penser que le conflit de Sarduri avec Aššur-nirari s'est passé dans la vallée de l'Euphrate, en connexion avec la campagne assyrienne contre Arpad et pour la cause d'Arpad, on aurait une date certaine pour établir l'avènement de Sarduri en 753, en supposant, naturellement, que les Annales de la stèle brisée qui s'ouvre par le récit de l'expédition contre Aššur-nirari commencent, comme d'habitude, par la première année du règne du roi. De cette façon, Argišti aurait régné de 785 à 754 et Sarduri de 753 à 735, date de la dernière expédition de Tiglatpalasar contre Sarduri.

Lehmann-Haupt croit que le coup que Tiglatpalasar porta au prestige de Sarduri le compromit et lui fit perdre le trône. L'incident de 735 n'était pas aussi tragique, mais il était assez grave pour accabler le chef du pays et accélérer sa fin.

Rusa, successeur de Sarduri et adversaire de Sargon (727-705), ne s'est pas donné la mort comme on peut le croire d'après une expression équivoque de Sargon, mais il a trouvé la mort dans la guerre contre les Cimmériens.

Le règne de Rusa ne se prête pas à la controverse chronologique, mais soulève une autre question. D'après certains savants, Rusa n'était pas le fils de son prédécesseur, mais un usurpateur qui, après le désastre de l'an 735, avait renversé le

roi et pris le pouvoir. Un passage de la relation de la huitième campagne de Sargon est de nature à donner appui à cette assertion. Dans sa marche vers la région urartienne Armarili, Sargon arrive d'abord à la ville d'Arbu qu'il appelle « ville de la maison paternelle de Rusa, *al bit abi-šu ša Rusà* », ensuite à la ville de Riar « ville de Sarduri » ; dans les environs « il y avait sept villes où demeuraient ses frères ».

Cela n'est pas clair : s'agit-il des frères de Rusa ou de Sarduri ? Toutefois, la maison paternelle de Rusa semble être opposée à celle de Sarduri et, si on entend ici le roi Sardur, la légitimité de Rusa serait sérieusement compromise. L'inscription urartienne dans laquelle Rusa, ou son père Sarduri, s'appelle Uedipri, *Rusaše Sardurihiniše Uedipri tini*, complique davantage le problème,

Lehmann-Haupt a cru pouvoir trancher la question en supposant que Rusa n'était pas le fils du roi Sarduri, mais d'un autre Sarduri, de la ligne collatérale de la même maison royale. Sargon atteste qu'il y avait au Muṣaṣir, entre autres, une statue de bronze de Sardur, fils d'Išpuini. D'après Lehmann-Haupt, le père de Rusa serait un descendant de ce Sarduri, peut-être son petit-fils.

Cette hypothèse fait tout de même de Rusa non un héritier légitime, mais un usurpateur. C'est le point faible de l'hypothèse.

Sargon n'épargne pas les mots pour flétrir la renommée de Rusa ; il le tient pour un homme sans scrupules, même envers les dieux dont il ne respectait pas la volonté, un homme sans morale. Or si Rusa avait été un usurpateur, un homme arrivé au pouvoir par voie si illégale, Sargon n'aurait assurément pas manqué de le stigmatiser. Mais il ne fait aucune allusion à ce sujet.

Sargon dit avoir vu au Muṣaṣir sur une statue de Rusa, avec ses deux coursiers et son cocher, une inscription orgueilleuse : « avec mes deux chevaux et mon cocher, mes mains ont conquis la royauté de l'Urartu ». Le roi assyrien stigmatise Rusa pour son orgeuil et n'aurait certes pas manqué l'occasion de l'attaquer dans son pouvoir s'il avait été vraiment ce qu'on suppose. Il n'en est rien. Le silence du roi est une preuve qui met hors de cause la légitimité de Rusa.

On a interprété faussement la déclaration de Rusa relative à la conquête de l'Urartu, mais Sargon avait raison d'y voir une expression de l'orgueil de Rusa qui se vantait d'avoir conquis l'Urartu, tandis qu'il s'agit du Muṣaṣir, une partie de l'Urartu où il avait installé le roi Urzana — événement dont il est question dans la stèle bilingue de Topzaüe. L'inscription est malheureusement fort mutilée. Le passage lisible dit : « Urzana, roi de la multitude, au temple, en ma présence, est monté... Moi, Rusa, jusqu'aux montagnes d'Aššur... je m'avançai... Urzana par la main je pris... en son lieu comme roi je l'installai. Pendant quinze jours à Muṣaṣir je sacrifiai... »

Dans la version urartienne, on distingue : « Rusa est parti ensuite contre le pays de Lulu ». A ce nom correspond Akkadu dans la version assyrienne.

De l'avis commun, la stèle a été érigée par Rusa, à l'occasion de la réinstallation d'Urzana, après qu'il eut été chassé par Sargon lors de la prise du Muṣaṣir en 713.

Cet avis n'est absolument pas défendable. Après le double désastre — l'invasion cimmérienne et celle de Sargon — Rusa n'aurait pas eu la force, ni le temps de s'occuper du Muṣaṣir et moins encore d'aller attaquer Lulu. A la nouvelle de la défaite dans la guerre contre les Cimmériens. Urzana alla avec sa famille saluer Rusa. Sargon irrité de cette amitié d'Urzana avec Rusa envahit son Etat, le pilla et chassa Urzana. Cela arriva en automne 713. A ce moment Rusa était déjà mort de la blessure reçue sur le front cimmérien.

En vérité le texte ne parle pas de la réinstallation d'Urzana. On ne sait pas qui était Urzana, un héritier légitime ou bien un nouveau prétendant et protégé de Rusa, comme Hulli de Tabal l'était pour Tiglatpalasar III. Rusa atteste avoir installé Urzana « à son lieu », sans prononcer le mot paternel. Il est possible qu'Urzana doive son bonheur exclusivement à Rusa, d'où sa fidélité si constante.

L'intronisation d'Urzana ne pouvait avoir eu lieu sous le règne de Sargon. Celui-ci déclare qu'il n'avait pas eu de conflit avec Rusa avant 713, « qu'il n'avait pas versé sur le champ le sang de ses guerriers » (1). L'intervention de Rusa dans le sort

---

(1) *Relation de la huitième campagne*, 1. 123.

d'Urzana n'aurait pas laissé Sargon indifférent et aurait provoqué un conflit avec le roi urartien. Il y a motif de rapporter l'affaire d'Urzana à une date antérieure à Sargon, probablement au règne de son prédécesseur, le faible Salmanasar IV (727-722). La statue de Rusa au palais de Muṣaṣir prouve qu'il a rendu un service notable au pays et ce service ne peut être que l'installation d'Urzana, ce qui serait possible avant l'an 713 (1).

Revenant au passage de la relation de Sargon où il est question des villes d'Arbu et Riar, nous ne croyons pas qu'on puisse en tirer un argument irrévocable contre Rusa. En fait les deux villes avec les sept autres localités peuplées représentaient un domaine royal, une propriété appartenant à la couronne. La ville de la maison paternelle de Rusa ne signifie pas la ville de la maison du père de Rusa, mais la ville dynastique, patrimoniale ; l'autre ville est appelée ville de Sarduri (2), soit parce qu'elle avait été fondée par lui, soit parce qu'elle servait de résidence d'été. Il n'y a pas, et il ne faut pas chercher une opposition entre les maîtres de ces villes, ni entre elles et les sept villes. Sargon est arrivé à un endroit où se situait un des domaines de la famille royale. En Orient, à toutes époques, les rois avaient des possessions privées; à Byzance, les empereurs aussi possédaient de vastes propriétés domaniales. Il est curieux de noter que sous les Arsacides arméniens, la même région où se trouvaient Arbu et Riar, région de Berkri et d'Aliovit en Arčeš, était destinée à l'habitation des princes de la maison royale (3).

Le surnom que porte Rusa ou son père, Uedipri, rappelle Lutipri, nom du père du premier Sarduri. Les mots *uedi*, et *lutu*, signifient « femme » et *ipri* semble être l'ancienne forme d'*euri* (maître). Lutipri et Uedipri veulent dire celui qui a pour maître la dame (déesse), autrement dit « protégé de la déesse ».

---

(1) Forrer, *Provinz*, 118, attribue l'inscription de Topzaüe à Rusa II, sans doute pour la raison qu'il a trouvé impossible pour Rusa I de s'occuper d'Urzana en 713. Cependant il a tort de penser à Rusa II, car si celui-ci était le bienfaiteur d'Urzana, sa statue aurait figurée à Muṣaṣir.

(2) Ce Sardur est bien le roi Sardur, prédécesseur de Rusa. L'avis contraire de Lehmann-Haupt est fondé sur le fait qu'il n'est pas qualifié du nom de roi. Mais Rusa n'est pas non plus, dans ce passage, honoré du titre de roi.

(3) Moïse de Chorène, II, 61.

Si Uedipri est le surnom ou le second nom de Rusa, on peut admettre que Lutipri est celui d'Aramé et par conséquent, Sarduri I était le fils d'Aramé (1). En tout état de cause, Uedipri est sans objet dans la question que nous discutons.

Faire de Rusa un descendant de Sardur, fils d'Išpuini, serait une conjecture intéressante si l'existence de ce personnage n'était douteuse. Išpuini mentionne dans ses inscriptions son fils Menua et le fils de ce dernier Inušpua. S'il avait un fils du nom de Sardur et s'il l'avait nommé gouverneur de Muṣaṣir, comme l'admet Lehmann-Haupt, il l'aurait mentionné, sinon dans ses inscriptions, du moins dans la stèle de Kolišin. On se demande s'il ne s'agit pas d'Išpuini, fils de Sardur, devenu, par la faute du scribe, Sardur, fils d'Išpuini. Le même savant a fait cette conjecture, mais l'a abandonnée à tort. Išpuini, qui avait conquis Muṣaṣir, méritait que sa statue figurât dans le palais de Muṣaṣir, à côté de celle d'Argišti et de Rusa.

Rusa périt en 713 dans la guerre contre les Cimmériens. Argišti lui succéda. C'est son fils : Argišti Rusaḫini pour les Urartiens. Les Assyriens le mentionnent à la date de 707. Vers 678 on voit Rusa attaquer l'Assyrie en alliance avec les Cimmériens, ses ennemis d'hier. On peut donc admettre que son prédécesseur Argišti, avait régné de 714 à 680 environ.

En 655, Rusa Argištiḫini se trouvait encore sur son trône, car à cette époque il avait envoyé une ambassade au roi assyrien Aššurbanipal (668-626). Une autre ambassade urartienne arriva auprès du même roi assyrien en 646 : elle venait de la part du roi Sardur et avait probablement pour mission d'avertir la cour assyrienne de l'avènement de Sardur et l'assurer de l'amitié du nouveau souverain. Rusa Argištiḫini aurait donc occupé le trône de 680 à 646.

L'Urartu n'est pas mentionné davantage chez les Assyriens, sauf en 609, quand le nom de l'Urartu est cité, au moment où l'Assyrie rendait le dernier soupir, sous les coups du roi de Babylon, ce qui nous prouve que ce même Urartu était encore debout à cette date.

Sardur n'est pas revenu jusqu'à présent dans les docu-

(1) Rusa II s'appelait autrement Iàia et avait encore un troisième nom qui est effacé dans le texte. I. A. Knudtzon. *Gebete an den Sonnen Gott*, B. II, n° 48, p. 149.

ments urartiens. Le dernier roi attesté est Rusa Erimenaḫini. Erimena, le père de Rusa, n'est pas connu comme roi, à moins qu'il ne soit identique à Sardur. Quelle est la durée de Sardur ? On n'en a pas d'indices sûrs. En admettant qu'il soit resté fidèle à l'amitié assyrienne — ce qui est probable — il ne peut être le roi qui change de front, passe du côté des ennemis de l'Assyrie et de cette façon sauve sa royauté en 609. Si nous laissons de côté Erimena jusqu'à ce que nous avions la preuve qu'il a régné ou qu'il peut être identifié avec Sardur. Il faut reconnaître Rusa Erimenaḫini comme successeur de Sardur. Il en résulte que Sarduri aurait régné de 646 à 610, et Rusa, de 609 jusqu'à la fin de l'Empire de l'Urartu, disparu dans les revers de l'an 585.

Ainsi nous aurions une liste révisée des souverains urartiens, comme suit :

1. Arame Lutipuri	880-844
2. Sarduri I	844-828
3. Išpuini 4. Menua	828-785
5. Argišti I	785-753 (755)
6. Sarduri II	753-735
7. Rusa I	735-713
8. Argišti II	713-680
9. Rusa II	680-646
10. Sarduri III Erimena	646-610
11. Rusa III	610-585 (1)

(1) La liste acceptée par Lehmann-Haupt dans CICH diffère sur quelques points de notre liste. Nous la rapportons ici :

Lutiperis
Sarduri I
Sarduri II
Išpuinis 817
Menuas 810—785
Argišlis I 785 — 760 (765)
Sarduri III 760—733
Sardur
Sardur II
Rusa I 733 — 714
Argištis II 714 — 680
Rusa II 680 — 645 (640)
Sardur IV 645 — 625
Erimenas 625 — 605
Rusa III 605 — 585

Les monuments écrits des rois urartiens ne sont riches ni dans leur matière, ni dans leur forme littéraire. Il suffit d'un coup d'œil sur notre compte-rendu des inscriptions pour constater qu'elles traitent exclusivement de deux sujets : opérations militaires et constructions d'œuvres d'utilité publique.

La forme littéraire en est fort uniforme. Le style qui a été adopté au début de l'écriture, sous Išpuini et Menua, servira de modèle à la littérature future et subsistera jusqu'à la fin de l'Empire. De là, monotonie de l'exposé, répétant les mêmes sentences, les mêmes expressions presque stéréotypées. Les différences, s'il y en a, se ramènent en grande partie au changement de l'ordre de certains éléments du récit ou à leur élimination, pour donner une version plus brève.

Néanmoins, la littérature urartienne permet de suivre l'évolution du pays, son accroissement territorial et le progrès qu'il fit dans le domaine culturel.

Les relations militaires se présentent généralement dans une version typique qui commence très souvent par une espèce de prologue où le titulaire de l'inscription, toujours un roi, déclare son nom et attire la malédiction sur quiconque oserait la détruire. Il arrive aussi que ces mots ne précèdent pas le récit, mais le ferment à titre d'épilogue. Ensuite, c'est le dieu Ḫaldi qui entre en scène comme animateur de la campagne projetée. « Ḫaldi est fort, son armée est forte, Ḫaldi envahit les pays ennemis, il fraye le chemin pour y conduire le roi guerrier. Celui-ci se met en marche et, guidé par Ḫaldi, conquiert ou ravage les territoires attaqués ».

Le récit finit par un résumé des pertes infligées à l'ennemi en hommes tués ou pris vivants, ainsi que du butin consistant en population déportée, en bétail enlevé et, le cas échéant, en métaux précieux.

C'est le cadre ordinaire fixé pour les relations militaires. Les opérations militaires sont intéressantes à plusieurs égards et en premier lieu en tant que source sur la politique extérieure du pays, sur son extension et sur ses prétentions territoriales en dehors de ses propres frontières.

Il est vrai que les grandes annales royales ayant été gravées dans la capitale, à Tušpa, il est difficile de s'orienter sur les

objectifs des campagnes et presque impossible de situer les nombreux termes géographiques qui y sont mentionnés. Mais il y a aussi les inscriptions régionales qui marquent les étapes de la poussée urartienne dans différentes directions ; et quelques inscriptions qu'on a retrouvées dans la périphérie de l'Urartu, permettent de fixer les limites où les armes des souverains urartiens ont été portées.

Déjà Išpuini et son fils Menua ont inauguré une politique que poursuivront leurs successeurs ; en premier lieu assurer la sécurité de l'empire du côté de l'Assyrie, voisine toujours menaçante. A cet effet, il était indispensable de prendre pied sur ses deux flancs et se rendre maître de deux passages qui conduisaient en Urartu, l'un par la vallée du Zab, l'autre par les sources du Tigre.

C'est par le défilé des sources du Tigre que Tiglatpalasar I avait envahi l'Urartu, connu à cette époque sous le nom de Nairi. Salmanasar III choisit la même route pour pousser ses ravages jusqu'à la capitale d'Arame, Arzaskun. Le même roi entra en Urartu par la vallée du Zab.

Afin de couper le chemin du Zab, Menua, sur l'ordre de son père, occupa le pays de Muṣaṣir. Il s'étendait sur les versants occidentaux du Zagros presque jusqu'à Rovanduz. Les Urartiens l'appelaient Ardini d'après le nom de la divinité dont le pays possédait un sanctuaire très vénéré par les rois d'Urartu. La conquête du Muṣaṣir est attestée par la stèle bilingue de Kelišin (n° 12). L'Urartu sut maintenir sa souveraineté sur le Muṣaṣir jusqu'au temps de Sargon, ainsi qu'en témoigne la bilingue de Topzaüa (n° 146).

Certes, le Muṣaṣir n'a pas été réduit à l'état d'une province urartienne. Il est resté, comme avant, un royaume, mais feudataire de l'Urartu ou, d'après la terminologie moderne, sous le protectorat des rois urartiens. En 713, son roi était Urzana, protégé de Rusa.

Menua franchit la chaine du Zagros et s'empara du pays de Mana. Ainsi s'appelait le territoire au sud du lac d'Urmia, entre le Zagros et les eaux du fleuve Djaghata, région des villes Ušnu, Miandàb et Sakiz. L'inscription de Menua (retrouvée à Taš-tepa n° 20, à peu de distance du bord du lac), où il annonce la prise de la ville de Meišta, confirme cet événement.

Le Mana a joué un rôle d'une importance particulière dans les relations assyro-urartiennes, en tant que terrain de rivalité. Šamši-Adad V, Adad-Nirari III et surtout Salmanasar IV ont essayé de le détacher de l'Urartu sans y réussir. Argišti a repoussé les tentatives de ce dernier et a fait prisonnier le roi de Mana, Aza, sans doute, à cause de ses sympathies avec l'Assyrie. La lutte s'est renouvelée sous Sarduri II et ce n'est qu'à la fin du règne de Rusa que Sargon parvint à soustraire le Mana à la souveraineté de l'Urartu.

En 713, Sargon pénétra en Urartu du côté du pays de Mana, c'est-à-dire par la vallée du Petit Zab, ayant tourné de cette façon le chemin du Muṣaṣir, qui était défendu par les Urartiens. Cela met en évidence l'importance stratégique du Mana et le sens de la lutte dont elle était l'objet. Remarquons que les sentiments du pays allaient plutôt du côté de l'Urartu que de l'Assyrie à en juger d'après l'histoire de ses rois Iranzu, Asa, Ullusunu et Aḫšeri.

Menua poursuit le même but sur l'autre flanc de son empire, dans la région des sources du Tigre : il passe le Taurus arménien et s'empare de cette région, qui s'appelait à cette époque Uliba. La conquête de ce pays est mentionnée dans le même document n° 19, où il est question du Mana. Dans le nombre des pays conquis, on signale : ^{V}Qa-li-bi-li-a(-ni), ^{V}Ar-pu-i-a(-ni), ^{P}U-su-su-a-ni(-ni), ^{V}Ḫu-ul-me-e-ru-u-ni, ^{P}Mar-ma-a (-ni) ^{V}E-ru-u(ni), ^{P}U-li-ba-a(-ni), ^{V}I-šala-a(-ni), ^{V}Qu-me-nu-u (-ni), ^{P}A šu-ri-i(-ni).

La désinence *-ni*, est une flexion casuelle, nous l'avons mise entre parenthèses. *Uliba* est, sans aucun doute, le pays d'Ulliba ou Ullubu que mentionnent les inscriptions assyriennes et qu'on a ingénieusement identifié à la moderne Ḫulp. Ainsi s'appelle d'abord le village, où un des affluents du Nymphius-Batman prend sa source. Cet affluent porte le même nom de Ḫulp, ainsi que sa vallée qui forme l'un des cantons (ou des *kaza*) du villayet de Bitlis.

Hulimeru est reconnaissable dans le *χλομαρῶν* byzantin et le Xałamel arménien. La forme assyrienne en est *Kullimeri*, son correspondant en arménien K'(u)łimar, région en face du Np'ret ou Np'rkert, c'est-à-dire Miyafàrkin ou Martyropolis, sur l'autre rive du Batman, donc dans la région de Har-

zan. K(u)ħmar s'appelait autrement, probablement en iranien, *Kulemran*, qui rappelle le nom de *Kalamiran*, village dans Ḫarzan.

On peut se hasarder à rapprocher *Qali-bilia* de Bil-kalen, sur les sources du Zibeneh-su, près de la fameuse κλεισοῦρα et qui en serait une altération par métathèse ordinaire. Le nom d'Ususuani pourrait aussi par un changement du même ordre et après la chute de la voyelle initiale (cf. Uppume devenu Pume, Fum), aboutir à Sanasun, dont la forme contractée, Sasun, région contiguë à Ḫulp.

Iṣala ressemble trop à Izala ou Iṣala assyrienne pour l'en séparer. *Qumenu* n'est pas connu par ailleurs, mais son dieu figure dans le panthéon urartien de la Porte de M(e)her, ce qui confirme que cette localaité a été conquise par Menua. Il est peut-être identique à Qumani, dans la région de Djudi. Menua aurait donc porté ses armes jusqu'à la chaîne de Kašiari et de Djudi.

Déjà Aššurnaṣirpal avait réduit Iṣala et conquis entre autres Ulluba, Arbaki et Nirbe. Ce dernier occupait la région de la ville de Hini, où la montagne, au-dessus de cette ville et le long du Zibené-su, encore aujourd'hui, s'appelle Nirib, en turc Nirib-daghlar. Arbaki s'identifie avec Ἀρζβάγχων byzantin, place-forte dans l'Arzanène. Tous ces pays entre Ulluba et Iṣala formaient dès lors une province assyrienne. Menua réussit à enlever cette province à l'Assyrie. La liste des éponymes signale en la trente et unième année de Salmanasar III, en éponymie de Ilu-makin-ab, une campagne contre Ulluba. C'est la date de la conquête de Menua, l'an 828. En cette même année le roi urartien triomphe en Muṣaṣir et l'année suivante, en Mana. L'Urartu qui avait été envahi par Salmanasar, prend sa revanche et attaque victorieusement les deux flancs de l'Assyrie. C'est assurément le succès de l'Urartu qui provoque la révolte de vingt-sept villes contre Salmanasar.

L'Assyrie ne sera pas en mesure de réparer cette perte avant l'arrivée au pouvoir de Tiglatpalasar II. En 739, ce roi reconquiert « Ulluba et Habḫi sous le pied du mont Nal », et crée une province avec une nouvelle capitale, fondée par lui-

même et qui s'appelait *Aššuriqiša* (Aššur a fait don). C'est la ville qui plus tard s'appelait en raccourci, *Qiša* (1).

D'après une précieuse indication, l'Urartu touchait l'Assyrie sur la ligne de la province de Tušḫan. L'Assyrie avait donc de nouveau perdu les territoires qui nous occupent. Ils avaient constitué un Etat indépendant sous le nom de Šupria. Asarhaddon reprit les armes contre le Šupria, la conquit et la transforma en deux provinces assyriennes : Uppume et Kullimeri. En effet, sur une liste des possessions assyriennes figurent Pune (= Uppume) sous le gouverneur Marduk-erila, et Kulmera (=Kullimeri) sous le gouverneur Bel-iddin (2). Mais on ne les retrouve pas sur une autre liste, ce qui ne peut s'expliquer autrement que par le fait que l'Assyrie les avait de nouveau perdus. Sous Aššurbanipal, vers 658, Andaria, chef de la province urartienne Lubdu, essaya de se rendre maître d'Uppume et de Kullimeri, mais échoua devant la résistance de Kullimeri.

Uppume, Fum d'aujourd'hui, se trouve près d'Ilidja, chef-lieu de la kasa turque d'Ilidja. Kullimeri était situé dans la kasa de Ḫarzan. L'état de Šupria comprenait trois cantons, Uppume = kasa d'Ilidja, Kullimeri = kasa de Ḫarzan, et le canton intermédiaire, la kasa de Selivan, ou région de Martyropolis, le canton de Np'rkert de l'ancienne Arménie.

Ulluba ou kasa de Ḫulp ne faisait pas partie du Šupria ; elle restait avec Usušuani = Sanasun, ou kasa de Sasun, sous la domination de l'Urartu, comme de nos jours ces deux kasa, Ḫulp et Sasun, appartiennent au sandjak de Muš, tandis que Ilidja et Selivan font partie du sandjak de Dyarbekir. C'est le germe pour ainsi dire de la future division de tout ce territoire en deux provinces, Sophène et Arzanène, séparées par le fleuve Nymphius = Batman.

Menua avait conquis aussi l'*Alzini*(-ni), d'après l'inscription n° 19. C'est la plus ancienne mention de l'Ałjni-k' arménien. Alzini désignait à cette époque le canton de Bitlis, d'où le nom s'est étendu à tout le territoire à l'est du Batman.

A l'ouest, la frontière de l'Urartu a été poussée jusqu'à

(1) Pseudo Moïse, *Géographie*, p. 37, connaît dans l'Arzanène *Kiš* et Šukaraba dans la même région que Kullimeri.

(2) Johns, *Assyrian Deeds and Documents*, 1901, p. 853 ; Forrer, *Die Provinzeinteilung*, p. 87.

l'Euphrate. Menua soumet les pays intermédiaires. La conquête de l'Uliba fait présumer celle de la plaine de Muš. L'inscription de Trmerd, n° 32, témoigne de l'acquisition des villes de Qulme, Urša et du pays *Ur-me-ni-u-ḫi-ni*, nom suggestif, dans lequel on a voulu reconnaître le nom des Arméniens. En s'avançant vers l'Euphrate, Menua soumet, d'après l'inscription de Palu, n° 31, le territoire des villes de Šebeteria, de Ḫuzana et du pays de Ṣupa(ni). Šebeteria est probablement l'ancien nom de Palu, Ḫuzana est Ḫuzan et Ṣupa, la Sophène le Cop'-k' arménien. Menua y parle aussi du pays de Ḫatini et du roi de Melitealḫe, du nom de Suli, qui déclare faire sa soumission. Ḫatini désigne ici la région de Mélitène et en général les pays au-delà de l'Euphrate.

Il s'agit plutôt d'une dévastation que d'une conquête, car le successeur de Menua, Argišti, renouvelle les campagnes contre les pays de Ṣupa et de Ḫate. Le roi de Ḫate était à cette époque Ḫilaruada. La population de Melita a été déportée. On voit que sous le nom de Ḫate on comprenait la région de Mélitène. Argišti mentionne le fleuve Mela(ini), qui est le Mélas, de même que le pays de Niriba dont le prince est Tuateḫini. Est-ce le Nirbe dans la région de Nirib-daghlar, mentionné ci-dessus, ou une autre localité homonyme dans les environs de Mélitène, cela reste incertain (n° 111-112).

Sarduri II continue la lutte contre Ḫilaruada. Dans son inscription d'Izoli, n° 133, il l'appelle Šaḫuḫi « fils de Ṣaḫu » et roi de Melita-alḫi. Chez Argišti, il est roi de Ḫate, ici, de la ville des Melitalḫi, une preuve de plus que Ḫate est dans ce cas identique à la région de Mélitène. Sarduri réduit également le roi du pays de *Kauri* et la ville de *Tumeiški*, le pays de Karniši et plusieurs autres localités, y compris la ville royale de Ḫilaruada, Nisi. Ḫilaruada vaincu s'engage à payer tribut.

Nous croyons pouvoir reconnaître en *Tumeiški* la place-forte de Tomisa sur l'Euphrate, bien connue dans l'histoire du royaume de Sophène. Le pays de Kauri n'est pas distinct du *κλίμα Γαρηνῆς*, Gaure-k' arménien, un des cantons de la Quatrième Arménie, situé sur l'embouchure de l'Arsanias. Karniši rappelle Corne de la *Tabula Peutingeriana*, une station romaine dans la région de Claudia.

Sarduri poursuit sa marche victorieuse et pénètre dans le

Kummuḫi, Commagène, et enlève ses deux villes Uitani (Kištan?) et Ḫalpa, rend tributaires le pays de Gurgum (Maraš) et celui de Samallu, région de Zindjirlu dans l'Amanos. Sarduri forme une coalition de tous ces pays et défie le roi assyrien Tiglatpalasar en 743, près de Halpi et Kištan, sur le bord de l'Euphrate non loin de Rum-kalé, mais éprouve un échec et perd tous les avantages politiques et territoriaux acquis sur la rive droite de l'Euphrate.

Sur le front nord, il n'y avait pas un Etat de taille à se mesurer seul avec l'Urartu. Mais il y avait une multitude de peuplades belliqueuses qui constituaient autant de groupements politiques jaloux de leur liberté et prêts à la défendre les armes à la main.

Cependant, l'Urartu s'était décidé à faire valoir ses aspirations, à élargir ses frontières en y ramenant les Etats qui auraient voulu barrer son extension dans la direction du Nord.

La lutte qu'il engagea dans ce but dura longtemps. Ses péripéties tiennent une place notable dans les annales urartiennes. Un grand nombre de pays y sont mentionnés comme objectifs des campagnes, sans qu'on puisse les localiser avec quelque certitude. L'examen des relations militaires — pour autant qu'on les comprenne — et on les comprend très insuffisamment — permettra quand même de retracer, avec l'aide de quelques points de repère, les limites atteintes par les armes de l'Urartu, sinon celles des territoires acquis finalement par lui.

L'Urartu d'avant Išpuini s'étendait, au nord, jusqu'à la région des sources de l'Arsanias et englobait ainsi le canton de Bagrevand de l'ancienne Arménie, Alaškert d'aujourd'hui. La chaîne de montagnes qui sépare cette région de la vallée de l'Araxe formait la frontière naturelle de l'Urartu, au temps même d'Išpuini.

Il est vrai que ce roi a fait des incursions au delà de l'Araxe, comme nous verrons, mais rien ne prouve qu'il ait acquis quelque territoire dans les pays dévastés. Il semble même qu'en Bagrevand la position d'Išpuini n'était pas encore bien stable, à en juger d'après l'inscription de Toprak-kale, n° 28, où il est question de l'arrivée de Menua à la ville d'Anaši.

On a reconnu en Anaši le nom d'Alaškert, chef-lieu du

canton du même nom, que les Arméniens appelle Vaɫaršakert et les Turcs, Toprak-kale. L'inscription étant fragmentaire, on ne saurait dire s'il s'agit de la conquête d'Anaši ou de quelque construction.

Quoi qu'il en soit, c'est Menua qui franchit les montagnes de Bagrevand et conquit deux points dans la vallée de l'Araxe et sur les deux extrémités des montagnes, la région de Dašburun à l'est (nº 21) et celle de Delibaba à l'ouest (nº 27). La première région s'appelait *Luḫiuni* et appartenait à la dynastie Irikuaḫi(ni). Irikuaḫi veut dire « fils d'Irikua ». Ce nom personnel rappelle *Orkovi*, un village dans la même région et connu depuis au moins le Vᵉ siècle (1). *Orkovi* (village d'Orkov) était peut-être le siège du prince Irikua.

L'inscription de Jazli-taš dans la région de Delibaba traite de la campagne de Menua contre le pays de *Diaueḫi*, dont la capitale *Šašilu*, et contre le pays de *Šešetini* et quelques villes. Le roi de Diaueḫi qui, avec les deux autres rois, *Baltulḫi* et le roi de la ville de *Ḫaldiriulḫi*, déclara sa soumission, s'appelait *Utupurši(ni)*.

Diaueḫi (ou Diau-ḫi), est un nom patronymique ou dynastique, et signifie « le fils de Diau », dont Utupuršini était l'un des descendants. La situation géographique de Diaueḫi, de Baltulḫi et de Haldiriulḫi est encore à établir d'après d'autres données. L'inscription de Jazli-taš ne comporte aucun indice à ce sujet. Son site nous oriente toutefois vers l'autre rive de l'Araxe. La région de Jazli-taš faisait-elle partie de ces pays ? C'est possible. Mais on ne peut assurer ce point. Jazli-taš pouvait bien être un poste-frontière urartien, où le roi victorieux, au retour de la campagne, a voulu éterniser le souvenir de ses exploits. En effet, il y a des inscriptions régionales où l'on raconte des événements advenus hors des frontières de l'Urartu.

Encore sous le règne de son père, Menua avait soumit trois rois, Uiṭeruḫi (ou Uṭeruḫi), Luša et Katarza, et « les forts royaux du pays d'Etiuḫini » (nº 13). Dans l'inscription de Küsnents (nº 14), il est question des mêmes rois, Uiṭeruḫi, Luša et Katarza, sans mention de Etiuḫini. Les trois personnages régnaient-ils dans le pays d'Etiuḫini, ou ce dernier pays était-il

(1) Lazare de Parbi, p. 94, éd. Edjmiacin.

distinct des trois royaumes ? La question n'est pas claire. Etiuḫini est aussi un nom dynastique : de Etiu-ḫini « fils d'Etiu ». De même le terme géographique Etiuḫini peut-être analysé Etiuḫi.ini « le pays de la famille d'Etiuḫi ». Ce pays s'appelle également Etiuni de Etiu-ini « pays d'Etiu ».

Il y avait donc une dynastie au nom de Diaueḫi, une autre au nom d'Etiuḫi. Les rois U(i)teruḫi, Luša et Katarza avaient leurs domaines, semble-t-il, dans les frontières des Etats de Diaueḫi et d'Etiuḫi. Les trois dynasties sont mentionnées tantôt avec Diaueḫi et tantôt avec Etiuḫi ou Etiuni. Leurs domaines semblent être plus proches de Diaueḫi que d'Etiuḫi.

Ces pays resteront les principaux objectifs des campagnes militaires d'Argišti et, en partie, de Sarduri.

Argišti traverse l'Araxe et s'empare de la région de la rive gauche en face de Luḫiuni, région de Dašburun. Il y jette les fondements d'une ville et l'appelle Argištiḫini(-li), le prototype du futur Armavir (n° 127).

Du côté de Delibaba, il passe également l'Araxe et se rend maître de la région de Sarikamiš, dont il déclare avoir conquis la ville d'Aḫuriani appartenant à un certain prince Ašṭuaḫini, de même que le pays d'Etiuni dont le roi Uduri (n° 119). Le fleuve Arp'a, dont un affluent prend ses sources dans les montagnes de Sarikamiš, s'appelait anciennement Aḫurian — cette coïncidence ne peut et ne doit échapper à l'attention.

L'inscription d'Elar (n° 115), parle d'Etiuni et du pays Eluani, qui est probablement un de ses districts. Etiuni s'étendait donc du fleuve Aḫurian jusqu'à la région d'Erivan où se trouve Elar.

Ardini est la ville d'Etiuni ; elle est mentionnée avec le pays d'Eriaḫi, le pays de Katarza, le pays d'Išqugulu et le pays d'Uitaruḫini (n° 111, 12). Eriaḫi et Išqugulu se situaient dans la région de Marmašen (n° 118). Katarza et Uitaruḫi, c'est-à-dire les domaines de ces princes, revenaient aussi dans le même parage, plus à l'ouest sur les confins de Diaueḫi, car Luša, Katarza, Uiteruḫi, Eraḫini, Guḷuḷuḫiḫa, Abu(ni), Iga(ni) suivent le nom de Diaueḫi dans n° 112 B. Dans une autre inscription (n° 111, 1) Abu(ni), Iga(ni) et Maqaltu sont les pays réduits au cours d'une campagne contre Diaueḫi. Comme Maqaltu se trouvait près du lac Čaldir, d'après n° 143, il faut admettre que

Diauehi n'était pas loin de cette région et que, compte tenu de la mention de Diauehi dans l'inscription de Jazli-taš, il s'étendait de l'Araxe jusqu'à Čaldir, c'est-à-dire occupait les eaux du fleuve de Kars ou la région de Vanand de l'ancienne Arménie.

Le roi de Diauehi était sous Argišti le même Utupurši qui fut adversaire de Menua (n° 112 A), et sa ville ou sa capitale était Šašilu (112 B) connue depuis Menua (n° 27).

Argišti eut plus de succès que son père dans la lutte contre Diauehi. Il détrôna le roi Utupurši, annexa son Etat à l'Urartu et y nomma gouverneurs Šaški Ardarakiḫini et Baltuḫi Qabilu (ḫini) (112, B).Du territoire de Diauehi on créa donc deux provinces, ce qui prouve qu'il était d'une étendue assez vaste et comme le qualifie Menua, « un pays puissant », *ebani taraie* (n° 27). N'oublions pas que le roi Argišti mit le pied sur le littoral du lac de Sevan, en s'emparant des villes le Qiehuni et Ištamani dans la région d'Ordaklu (n° 116).

Sarduri porta ses armes dans les mêmes directions qu'Argišti. Au nord il gagna le lac de Čaldir et conquit le pays d'*Uḫimca-ni* (n° 143). A l'est il poussa jusqu'à Zogalu sur le bord méridional du Sevan, en soumettant le pays d'*Arqukini* (n° 134). A l'ouest Sarduri dut affronter le peuple Qulḫi qui apparaît pour la première fois à l'horizon de l'Empire. Les Qulḫi sont les Colches, le peuple pontique bien connu. Retranché derrière l'Etat de Diauehi, le peuple de Qulḫi n'avait eu aucun contact avec l'Urartu aussi longtemps que l'Etat indépendant de Diauehi avait tenu tête à l'Urartu. Après l'effondrement de la barrière, les Qulḫi se trouvèrent au voisinage immédiat de l'Empire de l'Urartu et dans la même situation que les Diauehi d'antan, c'est-à-dire exposés aux attaques des souverains urartiens.

Au cours d'une campagne contre les Qulḫi, Sarduri fait prisonnier Ḫaḫa, roi de Ḫušalḫi. Dans une autre campagne contre le pays de Qulḫa-alḫi, il prend la ville d'Ildamuša, réduit le pays d'Uiteruḫi et remplace ses chefs par des gouverneurs urartiens.

Hušalḫi se rapporte à Hušani comme Qulḫalḫi à Qulḫi ou Meliṭalḫi à Meliṭa. Ces doublets et d'autres du même genre, indiquent le même pays avec une nuance difficile à préciser. Hušani est mentionné ailleurs (n° 111) parmi les pays voisins de Diau-

ehi, et Uiteruhi, comme nous avons déjà signalé, se trouvait avec Luša et Katarza entre Diauehi et Etiuni. Du fait que Sarduri prit Uiteruhi pendant la campagne colchidienne, il résulte qu'il était plus proche de Diauehi que d'Etiuni.

Le pays de Luša et celui de Katarsa avaient été sûrement annexés en même temps que Diauehi. Sarduri ne les mentionne pas. La campagne contre les Colches, qui habitaient à cette époque et plus tard, les pays en aval du Čorox, fait ressortir que l'Etat de Diauehi débordait les frontières de la région arménienne de Vanand dans la direction des sources du fleuve Kour.

La deuxième expédition contre les Qulhi a été précédée par une attaque des pays de trois rois, Rašuni, Diuşini et Iganiehi (n° 132, 3). Ce dernier est bien le roi du pays d'Igani qui est mentionné par Argišti avec la ville de Maqaltu. Le texte permet de poser même une ville d'Igani. Le site de Maqaltu, près du lac Čaldir, indique la région où il faut chercher les domaines des deux autres rois, Rašuni et Diuşini. On arrive de cette façon à la conclusion plus ou moins plausible que Hušani, Uiteruhi, Luša, Katarza, Rašuni, Diuşini, Iganiehi, formaient de petites principautés qui s'échelonnaient sur les frontières orientales du Diauehi.

A l'est, dans la région du Sevan, les pays conquis par Sarduri sont beaucoup plus précis dans leur site.

Argišti avait acquis le pays de *Qiehuni* à la pointe nord-est du lac de Sevan, région d'Ordaklu = Portak. Sarduri envahit le coin sud-ouest du lac, le royaume de Şimalibi, dont la capitale *Tuliu*(ni) (n° 135), de même que le coin sud-est, le domaine du roi Arqukini dans la région de Zogalu (n° 134). Entre Qiehuni et Tuliu, il y avait un royaume, qui s'appelait Uelikuni (ou Uelikuhi), ayant pour centre la ville de Nor-Bayazet d'aujourd'hui. Sarduri attaqua Uelikuni une première fois lorsque son roi était Murini. Le royaume voisin de Tuliu subit le même sort (n° 129). Lors de la seconde attaque le roi de Uelikuhi était Niduni (n° 132, 6). D'après l'inscription découverte près de Nor-Bayazet (n° 147 a), ce roi occupait encore le trône sous le successeur de Sarduri, Rusa. C'est grâce à cette découverte que Uelikuni s'identifie avec la région de la ville de Nor-Bayazet.

Arqukini fut attaqué à deux reprises. La première attaque

visait quatre rois : U(e)duri — Etiuni, Argukiuni (*sic*), Kamani (ui), Lueruni(ue) ; la seconde, Arquqini (*sic*), A'daḫuni, Luipruni, Kamniu et quelques autres (nº 132, 4 et 6).

Rusa, fils de Sarduri, dit avoir reconquis quatre pays, situés tous sur le bord du lac de Sevan : Adaḫuni, Uelikuḫi, Lueruḫi et Arquqini (*sic*) (nº 147).

Lueruḫi est le même nom que Lueruni (cf. Uelikuḫi et Uelikuni) et Luipruni. Ce dernier semble être une plus ancienne forme et rappelle Lutipri. Le roi de la ville de Tulin ou Tuliḫu, était Sinalibi Lueḫuḫi. Il y a des raisons de soupçonner que Lueḫuḫi est identique à Lueruḫi, et, si la leçon est exacte, il faut y voir un lapsus du scribe. Tous ces petits Etats étaient disposés sur la zone littorale du Sevan, à partir de Portak ou Ordaklu jusqu'à Zogalu, dans l'ordre suivant : Qiḫuni (Ordaklu), Adaḫuni, Uelikuni (Bayazet), Lueruni (Adamḫan), Kamani ou Kamni, Arqukin (Zogalu).

U(e)duri-Etiuni tient la tête des pays sevaniens et c'est de là que Sarduri entra en Arqukini. Cela le place dans la région d'Erévan. En effet, nous le savons déjà d'après l'inscription d'Elar, près d'Erévan. Uduri était le roi d'Etiuni sous le règne d'Argišti ; Etiuni s'appelle Uduri-Etiuni, peut-être pour exprimer qu'une partie d'Etiuni s'était débarrassée du pouvoir d'Uduri. L'itinéraire d'une campagne de Sarduri passe par le pays de Likue appartenant au prince Abiani(ni) qui siégeait dans la ville d'Ediani, par la ville d'Iruia(-ini) du prince Irkuaini, et par la ville d'Irma (ni) du prince Ueida(-ini) (nº 132, 7). Ce sont peut-être les villes libérées du joug d'Etiuni et situées sur les frontières occidentales du même pays.

Dans une autre campagne, Sarduri arrive en traversant le pays d'Eriaḫi (nº 132, 6), d'Etiuni à Igani dont le prince est Qapur. Puisque Igani se trouvait près de Čaldir et qu'Etiuni comprenait l'Ayrarat proprement dit de l'ancienne Arménie, le pays d'Eriaḫi se trouverait sur les contreforts nord du mont Aragac (Alagäz), dans la région du Širak. L'inscription de Marmašen en est témoin.

D'Eriaḫi, Sarduri partit contre les pays : Išteluani, Qadiaini, Apunini et le pays du prince Abilianiḫi (nº 132, 6). Sarduri dévasta Eriaḫi et, à son retour (bidiašse), attaqua Abilianiḫi, dont le roi Murini (nº 132, 2). Déjà Argišti avait com-

battu Abilianiḫi, Quṭurzani(-ni) et Ultuza (-ini) (n° 111, 2). Abilianiḫi seul ou avec les deux princes cités, avait assez de force pour s'imposér et était voisin d'Eriaḫi du côté de l'ouest, paraît-il.

Rusa, le successeur de Sarduri, réaffirma la conquête de quatre pays sur le bord du Sevan et soumit à son autorité dix-neuf rois qui avaient leurs domaines dans les montagnes au delà du lac. L'inscription de Kelagran (n° 147) nous a conservé soigneusement la liste de ces rois. Où régnaient-ils, dans quelles régions, on ne saurait l'indiquer même approximativement, faute de documentation.

Dans l'inscription de Nor-Bayazet (n° 147 a), Rusa annonce avoir conquis le pays de Uelikuḫi dont le roi Nieduni fut remplacé par un gouverneur urartien. Ni(e)duni était tributaire de Sarduri (n° 132, 6), mais, à l'époque qui nous intéresse, il perdit son trône, probablement lors de la campagne de Rusa contre les vingt-trois rois de la région du Sevan.

Argišti n'a pas eu d'activité militaire dans le nord. Du moins n'a-t-il pas laissé d'inscriptions de caractère militaire. Mais son fils, Rusa II, annexa à l'Urartu la région de Maku, où il fonda même une ville (n° 153 a). Sous son règne, un nouvel ennemi apparut du côté de l'Euphrate. Les hordes de Mita, Muški, associées avec les Ḫate, Ḫalitu et d'autres peuplades inconnues, pénétrèrent en Urartu. Rusa alla à la rencontre des envahisseurs. Si, comme le croit Lehmann-Haupt, le prince a restauré la forteresse de Palin, construite par Mennak, le fait peut être mis en relation avec l'incursion de Muški. La présence de Rusa à Metskert (Mazgert) est aussi attestée (n° 152). Rusa repoussa-t-il le flot des envahisseurs, ou le détourna-t-il sur l'Assyrie ? On ne sait rien de certain sur cet épisode. Mais l'inquiétude d'Asarhaddon au sujet du Supria prouve que la situation était considérée comme assez dangereuse et que Rusa avec les «Cimmériens et d'autres alliés », se préparait à porter un coup à l'Empire d'Aššur.

Les réalisations territoriales des rois urartiens dans le nord de l'Empire, étaient donc comprises entre l'Araxe et le lac de Čaldir et s'étendaient des montagnes de Soganlu à la région du lac de Sevan. Un réseau de peuplades et de principautés de diverses valeurs, couvrait ce territoire. Il est diffi-

cile de les délimiter et de les fixer dans leurs sites précis. On distingue seulement que quelques-unes de ces principautés occupaient une situation prédominante dans des zones déterminables : Diauehi à l'ouest, Etiuni à l'est et Eriaḫi et Abilianiḫi, qui occupaient à peu près le centre.

Diau(e)ḫi ou Diau(e)-ḫini, Etiuni ou Etiu-ḫini, Eria-ḫi(ni), Abiliani-ḫi signifient la descendance ou la dynastie issue de Diau, d'Etiu, d'Eria et d'Abiliani. Les Diau(e)ḫi régnaient dans les frontières largement tracées du Vanand, les Eriaḫi et les Abilianiḫi, dans le Sirak, et les Etiuḫi dans l'Ayrarat proprement dit. A l'origine Etiuni avait, paraît-il, un sens plus large, et s'employait comme un terme générique pour le territoire au delà de l'Araxe.

L'idée de Sayce que les Diauehi étaient les Taochoi des auteurs classiques, Tay-k' des Arméniens, a été approuvée par Lehmann-Haupt et par d'autres. Tay-k', gen. Tayo-ç, Ταό-χοι est plutôt la forme arménienne de Daya-eni, pays que les documents urartiens ne mentionnent pas. Ce peuple était hors de l'Urartu.

Mais nous croyons qu'il serait beaucoup plus conforme à la conjoncture historique, ainsi qu'à la règle phonétique, de voir en Diauehi, le Djavax-k' arménien, Djavax-eti géorgien, nom d'un canton de la province de Gogarene et qui est encore vivant et s'applique à la région d'Axalkalak, au nord du lac de Čaldir.

Cette identification est d'autant plus probante que Djavax-k' confine à un canton de la même Gogarène qui s'appelle Kłardj-k en arménien et Klardj-eti en géorgien. C'est καταρζήνη de Ptolomée et probablement Χολαρζήνη de Strabon (1), qui remonte indubitablement à l'urartien Kaṭarza. On a voulu corriger καταρζήνη en καλαρζήνη pour l'identifier avec Kłardj-k. Mais il n'en est aucunement besoin. Les deux formes sont correctes et reproduisent le nom urartien où le ṭ avait un son *tl* familier à la langue tcherkesse et qui peut se bifurquer en -ṭ, Kaṭarza et en -*l* Kalarza. On a donc ici le même phénomène phonétique que celui que nous avons constaté en Kullimeri et Kutemr-an, provenant de Kutlimeri. Kaṭarza est le même nom de Quturza qui est mentionné avec Ultuza. Cela explique le

(1) Markwart, *Eranšahr*, p. 168.

vocalisme de l'arménien Kłardj-k' de Kułardj-k. La forme Katarza καταρζήνη est aussi conservée dans l'arménien Goderjakan, comme terme ethnique (1).

L'assyriologue russe Nikolskij admettait un rapport entre Eria-ḫi et Ere-van, nom de la capitale de l'Arménie russe, ce qui est fort discutable. Il y a plus de ressemblance entre Etiuni et l'Uti-k' arménien, ωτηνή et Οὐτία des auteurs classiques, nom du peuple dont il ne reste que quelques villages près de la ville de Nuxi. Le vocalisme de Uti et 'Οὐτία rappelle celui de Uduri et Uituri, noms personnels urartiens.

L'ORGANISATION DE L'ETAT

L'Urartu n'avait pas une constitution uniforme. Les nombreux pays qu'il embrassait différaient quant au caractère de leur dépendance vis-à-vis du pouvoir central et demandaient un régime conforme à leur situation politique.

Il faut distinguer trois catégories de territoires. En premier lieu, l'Urartu proprement dit qui comprenait les régions des deux capitales, Tuspa et Arzaskun ou Van et Melazkert. Il était réparti en unités administratives, en provinces, soumises à l'autorité des préfets. En second lieu, les pays conquis dont certains avaient été transformés en provinces, mais dont plusieurs avaient gardé leur indépendance avec l'obligation de verser un tribut annuel.

La troisième catégorie était formée de royaumes indépendants, mais se trouvant sous l'influence politique de l'Urartu.

Les provinces de l'Urartu proprement dit nous sont connues par la relation de Sargon. Pendant l'invasion de 713, le roi assyrien traversa sept provinces de l'Urartu : Zaranda, Subi, Dala, Bari ou Sangibutu, Armarili, Aiadi et Uaiais. Elles étaient disposées sur son chemin, entre deux lacs, Urmia et Van.

Il faut ajouter Tuspa (Tuśpa), province de la capitale qui s'appelait aussi chez les Arméniens Tosp, la Tospitis des auteurs classiques.

---

(1) Dans l'ancienne traduction arménienne de la grammaire de Denis de Thrace, la phrase du texte : ἐθνικὸν δέ ἐστι τὸ ἔθνους δηλωτικόν, ὡς Φρὺξ Γαλάτης est rendue : ազգական է որ ազգի յայտնական, որպէս Գուգերձականացւոց, վրացի. *Ars Dionysii grammatici et Armeniaca in eam Scholia*, édition de N. Adontz, Petrograd 1916, p. 20.

Armarili est la même province que Aramili, connue par la campagne de 857 de Salmanasar III, et qui doit son nom à Arame, comme Hommel l'avait déjà bien vu. Salmanasar mentionne encore Tumme et Zanziuna, dans la même région. Nous arrivons ainsi à dix provinces.

Un des agents de Sargon rapportait que cinq préfets de l'Urartu étaient allés à Uesi et parmi eux, celui d'Armarili, qui s'appelait Tutu (1). Il s'ensuit qu'Armarili était vraiment une province, une unité administrative ayant à sa tête un préfet. Il est vraisemblable que les autres provinces étaient du même type, c'est-à-dire des divisions administratives sous le pouvoir de préfets.

La même année, 713, Rusa perdit la bataille contre les Cimmériens, et d'après le rapport des agents assyriens neuf préfets urartiens restèrent sur le terrain. C'étaient : le préfet de la province en face de Rab-hi-lub = Rabšak ; le préfet de la province en face d'Amid ; celui en face du Tušḫan ; celui en face du Muṣaṣir ; le préfet du ^{p}Uazae; le préfet du ^{p}Šib..ur ; les deux préfets en face du Kar-Siparri ; et le préfet du ^{p}Sattera (2).

De ces neuf préfectures, six bordaient les frontières de l'Assyrie, dont trois en face d'Amid, de Tušḫan (Kurḫ) et de la province du Rabšak, c'est-à-dire Qumuḫi, dans la région de Sariša et Hisn-Keifa, et trois à l'est du Zab, en face du Kar-Sippari et du Muṣaṣir. Comment s'appelaient ces provinces urartiennes ? On l'ignore. Seules trois provinces sont signalées par leurs noms : Uazae, Šib..ur et Šattera. Uazae est le même nom que Uaiais, mentionné ci-devant et correspondant à la région d'Ałbak sur les sources du Zab. Les sites de Šib..ur et Šattera ne sont pas connus ; il faut les chercher vers des eaux du Tigre Oriental (Bohtan).

Les Assyriens connaissent en ce même temps trois autres préfets urartiens opérant sur les frontières d'Assyrie : Sakuta, chef de la province de Qaniun, Setini, chef de la province en face du gouverneur assyrien Ašur-isua ; et Suna, chef de la province en face de la ville assyrienne d'Ukku.

---

(1) Pfeiffer 8 = Harper 444.

(2) Harper 646.

Qaniun rappelle Qana, une des localités de la région de Djudi, que Sennacherib déclare avoir conquis avec Timurri (Tmorik' arménien) et Kipšu (Gefš) d'Aśur-isua. Il siégeait en ce moment à Halṣu: la province de Setini se trouvait donc en face de Halṣu. Ce lieu et Ukku occupaient probablement les rives du Ḫazil et du Ḫabur. Ils étaient en tous cas entre la montagne Djudi et le fleuve Zab. Les préfectures de Setini et de Suna, en face de Halṣu et d'Ukku, donc vers les eaux du Tigre Oriental, étaient peut-être identiques aux provinces de Šib..ur et Šattura. Parmi ces provinces aux confins de l'Assyrie, seules Šib..ur, Šattura et la province devant Muṣaṣir pouvaient appartenir à l'Urartu proprement dit, y compris les gouvernements de Šetini et Suna, s'ils sont distincts de Šib..ur et de Šattura. Il est probable que les pays d'Erinu et d'Aidu sur la rive sud du lac de Van (n° 52), de même que Anaši (n° 28), faisaient également partie de l'Urartu proprement dit. De cette façon le vrai Urartu se serait composé d'une quinzaine de provinces. Nulle d'entre elles n'est mentionnée comme acquise par la force. En outre, c'est précisément le domaine où la culture urartienne s'est particulièrement développée.

La zone des territoires conquis est assez large. Pour en donner une idée nette, nous croyons utile de proposer ici une liste quasi complète des pays conquis, en tenant compte des seuls noms marqués du déterminatif « pays », sans prendre en considération des villes, sauf les cas où elles représentent sûrement certaines régions.

1. Alau.
2. Urmenuhini (en Taron).
3. Šebeteria (Palu).
4. Le domaine du prince Titia (Pałin).
5. Ḫuzana (Hozat).
6. Šupa-ni (Cop'-k', Sophène)
7. Alzi (Anzitène).
8. La région de la ville de Rusa (Maku).
9. Irikuaḫi (Çolakert).
10. Seluini.
11. Urhika.
12. Puruuurdadi (Armavir).
13. Quarlini Zowart'noç — Edjmiacin).
14. Uluani (Elar).
15. Aḫuriani (Sarikamiš).
16. Uḫimcawe (Caldir).
17. Alruba (Kulidjan).
18. *Eriahini* (Marmašen).
19. Išqigulu.
20. Qiebuni (Ordaklu).
21. Uelikuḫi (Nor-Bayazit).
22. Lueruni (Alamḫan).
23. Arqukini (Zogalu).

24. Adaḫuni.
25. Luipruni.
26. Eśamua.
27. Kaun(a)niu.
28. Qualbani.
29. Uḫununi.
30. Teriani.
31. *Diauehini.*
32. Šešetini.
33. Lušaini.
34. Katarzaini.
35. Uiteruḫini.
36. Biani.
37. Hušani.
38. Didini.
39. Aśqaluši.
40. Qali.
41. Seriazi.
42. Gulutuḫiḫa.
43. Abuni.
44. Igani.
45. Zabaḫa.
46. Sirimutara.
47. Aništuru.
48. Ultuza.
49. *Etiuni.*
50. Quriani.
51. Pusuni.
52. *Abilianiḫini.*
53. Išteluani.
54. Qadiani.
55. Lukiue.
56. Abianini.
57. Irkuaini.
58. Ueirdani.
59. Puinalḫi.
60. Ruišiani.
61. Dinșini.
62. Ubarda.
63. Uišuši.
64. Qulḫi.
65-83. Les 19 pays au delà du Sevan.

Ces contrées, sauf Qulḫi et 19 Etats des environs de Sevan, étaient toutes situées dans les limites de l'Ayrarat, l'une des quinze grandes provinces de l'ancienne Arménie. Donc malgré le nombre si imposant de ces pays, ils occupaient en fait un territoire assez restreint. On n'est pas suffisamment documenté sur l'issue finale de la lutte séculaire engagée par l'Urartu contre ces pays. Nous savons positivement que Diauehini, le plus puissant de ces Etats, finit par déposer les armes et devenir une province urartienne sous l'autorité de préfets. Etiuni, un autre Etat important, subit probablement le même sort après la mort de son roi Uduri. Uiteruḫini perdit également son indépendance pour se soumettre au régime provincial. Nous savons que d'autres pays, comme Abilianiḫini, Ueiikuḫini, tout en gardant leurs chefs, s'engagèrent à payer tribut. Les nombreux petits domaines ne pouvaient évidemment compter sur un traitement meilleur et ils ont été sans doute englobés de façon ou d'autre dans l'empire.

Au sud, sur la frontière de l'Assyrie, l'Urartu dominait les pays :

84. Niriba.
85. Qualibilani.
86. Arpuia-ni.
87. Ususuani-ni.
88. Hulmeru-ni.
89. Marma-ni.
90. Eruni.
91. Qirpunu-ni.
92. Uliba-ni.
93. Dirgu-ni.
94. Iśala-ni.
95. Qumenu-ni.

Ces pays se trouvaient dans l'Arzanène et la grande Sophène, deux provinces de l'ancienne Arménie qui s'étendaient jusqu'à la rive droite du Tigre Oriental.

C'est dans les limites de ces pays, que se trouvaient les trois provinces urartiennes en face d'Amid, Tuśhan et du Rabśak.

Dans le bassin du Tigre Oriental (Bohtan) les acquisitions urartiennes sont moins précises. Il est certain que l'Urartu avait des possessions dans les régions de Tmorik'-Alki et Djłmar (Djoulamerk).

96. La campagne de Sennacherib contre Timurru était dirigée au fond contre l'Urartu.

97. Algani, probablement Alki, a son dieu dans le panthéon urartien — preuve qu'il a été conquis.

98-99. Nous venons de mentionner que deux provinces en face de Kar-Sipari appartenaient à l'Urartu.

100. Uśini, identique à Uśnu d'aujourd'hui, et dont le dieu figure dans le panthéon d'Urartu, donc conquis.

101. Tariu-ni, peut être Ter-gavar au nord d'Uśnu. T'rabi, « T'urab » de la *Geogr. Arm.*

102. Aśqaia d'Argiśti est le même que Uśkia-ni de Sarduri, assurément identique à Uśqaia de Sargon, sur les confins du Mana près d'Uśnu.

Les Urartiens prétendent avoir conquis nombre d'autres pays dont les sites ne sont pas connus : Arḫau, Iani, Kulasi, Irkiuni, Satirarani, Alali, Babani, Tuaraşi, Gurgu, Bamni, Umeku, Uriani, Tairsu-ni, Artarmu, Arme, Pulua-di et quelques autres dont les noms sont mi-effacés.

Une partie de ces pays appartient sans doute à la zone de l'influence politique de l'Urartu dans la région du Mana, de

même que les pays appelés Kauri, Mušani, Raḫisa et Nušini dans la région de Mélitène.

Les pays qui rentraient dans le cercle de l'influence politique de l'Urartu étaient le royaume de Mana et les petits Etats euphratésiens de la Mélitène à la Ḫatina. Menacés par l'Assyrie, ces pays cherchaient l'appui de l'Urartu et celui-ci avait intérêt à profiter de leur collaboration contre l'ennemi commun, l'Assyrie. Ils occupèrent une place notable dans l'histoire de l'Urartu comme alliés, ou parce que leur territoire fut le terrain de la rivalité avec l'Assyrie. Seul le Muṣaṣir était presque inféodé à l'Urartu (jusqu'au règne de Sargon). C'étaient quand même des pays indépendants et hors de la frontière de l'Urartu. En parlant de l'organisation nous envisageons seulement l'Urartu proprement dit et ses acquisitions sur le plateau arménien.

Urartu est la dénomination assyrienne du pays. Antérieurement les Assyriens l'appelaient Nairi. Urartu apparaît d'abord sous la forme de Uraṭri. Ašurbelkala (1077-1066) désigne par ce nom une région dans le Bohtan. Un de ses proches successeurs, Salmanasar II, dit avoir conquis Uraṭri en trois jours ou bien un tiers de jour, ce qui veut dire que ce territoire était assez limité et ne s'étendait pas jusqu'au plateau arménien. Plus tard, ce nom envahit l'Arménie. On ne saurait dire s'il n'y a pas un malentendu et si la région du Bohtan n'est pas appelée Uraṭri parce qu'elle faisait déjà, à cette époque, partie de l'Uraṭri — Arménie.

Déjà pour Ašurnaṣirpal Uraṭri était le pays au delà de Nirbe ša bitani, c'est-à-dire au delà du Taurus arménien. La forme Urartu apparaît sous Salmanasar III (859-824) et signifie exclusivement l'Arménie.

Les rois urartiens ne font pas usage du nom de l'Urartu même dans leurs inscriptions rédigées en assyrien. Sarduri I appelle son pays Nairi dans son inscription assyrienne. Son fils, Ušpuini, emploie le même nom dans la version assyrienne de l'inscription de Kelišin. Il s'y attribue les titres : roi grand RABU, puissant DANNU, roi de la totalité KIŠŠATI, roi de *Nairi*, gouverneur ou prince *šakin* de la ville de Tušpa.

La version urartienne rend ces titres comme suit : roi

puissant DANNU, roi du pays de *Suraue, du pays de Biainaue*, gouverneur ou prince *alusi* de la ville de Tuśpa.

Ici grand RABU est omis, ce qui n'est pas grave. Il est plus inquiétant qu'au lieu de KIŚŚATI et NAIRI on n'ait que Śuraue et Biainaue. Ce dernier est le nom national du pays correspondant à Nairi. Mais que veut dire Śuraue ? Rend-il KIŚŚATI du texte assyrien, ou bien KIŚŚATI est-il aussi omis et Śuraue est-il un nom propre comme Biainaue et correspond-il avec celui-ci au terme de Nairi (1) ?

Śuraue a le même aspect que Biainaue et peut être le génitif du pluriel de Śuri, comme Biainaue est celui de Biaini. Il est assez séduisant de rapprocher Śuri de la Syrie, mais Iśpuini qui se dit roi de Śuraue n'avait pas été en Syrie. D'autre part, si l'on confronte les deux textes urartiens n° 64-65 et n° 142, on serait obligé d'approuver l'avis que Śuraue est plutôt un appellatif. Dans le premier texte Menua s'honore de titres : roi puissant, *taraie*, roi grand, *al(a)suinie*, roi du pays de *Śuraue*, du pays de *Biainaue*, roi des rois, *erilaue*, gouverneur de la ville de Tuśpa, *alusi Tuśpa-patari*.

L'autre texte émane de Sarduri II et lui donne les mêmes titres en idéogrammes assyriens : roi puissant, DANNU, roi grand, RAB-ni, roi de beaucoup de pays, MATU MATU^pl, roi du pays de *Biainaue*, roi des rois SARRU^pl, gouverneur de la ville de Tuśpa, *alusi* Tuśpa-Ali. La différence entre deux titulatures porte sur un seul point, où le Śuraue du premier texte s'oppose à MATU MATU^pl du second. Le mot MATU (pays), répété et pourvu du signe du pluriel ou sans lui, comme dans n° 134, Sayce LXXXII, signifie « plusieurs ou différents pays ». Il rend donc le sens de KIŚŚATI. Mais lui est-il identique ? L'écriture ^matu*Śuraue* accuse plutôt un terme géographique et empêche de croire à un nom appellatif équivalant à KIŚŚATI, à plus forte raison que ce dernier mot, connu des Urartiens, soit employé dans la même inscription n° 142 à l'égard de Ḫaldi

(1) Gotze. *Zeitschrift f. Assyr. neue Folge*. V. p. 103 et Friedrich, *Einführung*, p. 31 sont partisans du premier avis : Tsereteli. *Revue d'Assyrologie*, 33 vol. 1933, N I. p. 13 du second.

qui est appelé BELU SU (= KISSATI), sans doute à l'imitation d'Aššur (1).

Les titres que portaient les rois urartiens ne sont pas des parures vaniteuses, mais traduisent un état concret. Etre *alusi* de Tušpa veut dire être maître de la province de la capitale à titre de préfet. Biaini-li désigne sûrement l'ensemble des pays qui formaient l'Urartu proprement dit. Bia-ini (pays de Bia), est probablement un nom dynastique de la région de Van avant Sarduri I. Par Šuri-li, on entend les pays hors de l'Urartu propre, annexés ou rendus tributaires. Les deux termes correspondent au Nairi assyrien, qui avait un sens très large et embrassait tout l'Urartu et même s'appliquait, à une certaine époque, à tous les pays montagneux entourant l'Assyrie et peuplés par les races autres que les Sémites. Šu-ri est de la même formation que Nairi, Urat-ri, Nam-ri. Il s'en suit qu'il faut admettre l'avis que Šuri-li et Biaini-li répondent à Nairi et que Kiššati est omis dans le texte en question.

Cette question controversée ainsi que plusieurs autres ne trouveront leur solution définitive que le jour où les documents urartiens enfouis sous le sol seront accessibles au monde savant.

L'Etat d'Urartu était basé sur la même conception que celle qui dominait les Empires d'Aššur et de Ḫati. C'était une monarchie féodale, d'où le titre de «roi de rois» des souverains de l'Urartu. Le roi s'appelait *erili ;* roi des rois, *erili erilaue*. L'organisation de la cour royale n'est pas connue, mais elle ne pouvait être autre que celle de la cour assyrienne. Il est probable que la cour urartienne avait aussi son *abarakku*, le premier dignitaire de la cour, primitivement maître de la cérémonie de l'onction du roi, son *rabšaqe* « grand échanson », son *nagir-ekallu* «majordome», de même que le maître d'écuries, les secrétaires, scribes et nombre de grands et petits officiers formant l'équipe du service royal.

Le roi assumait le haut commandement de l'armée et la conduisait en personne à la guerre. Il avait aussi un général en chef le *turtan*, d'après les sources assyriennes, et son second. Sous Rusa I le turtan était Qaqqadana (2) et son second,

(1) Dans le *Prisme* de Tiglatpalasar, King, *Annals*, p. 27, *Aššur* est belu rabu muš-te-šin *KIŠŠAT* ilani.

(2) Une musicienne de la cour assyrienne s'appelait Qaqqadan-

Urşine. Ils remplaçaient le roi au poste du haut commandement dans les cas où le roi ne prenait pas part à la campagne. L'armée se composait de la cavalerie et de l'infanterie. Dans une ville de la région de Dala se trouvaient, au témoignage de Sargon, les écuries où l'on soignait les chevaux de l'armée royale. Les habitants de la province de Subi se distinguaient par l'art de dresser les chevaux de selle, les jeunes poulains de sang étant destinés à l'armée royale. L'Urartu de cette époque, comme l'Arménie plus tard, était donc déjà renommé pour ses coursiers.

Les effectifs connus de quelques campagnes permettent de se faire une idée des forces armées. Menua amena contre les rois Luša, Katarza et Uiteruḫi, 67 chars, « . » 430 cavaliers et 15760 fantassins (n° 14). Le même roi disposait, dans sa campagne contre la ville de Meišta de Mana, de 1.600 chars, 9.174 cavaliers et 2.704 archers (n° 15). Sarduri II avait seulement 92 chars, mais 3.600 cavaliers et 352.011 fantassins (n° 132 a). Le chiffre des fantassins semble excessif. Il est dû probablement à une erreur du scribe, à moins que le mot *atibi* « dix mille » ne signifie « mille », ce qui donnerait 37.011. Sinon l'armée de Sarduri II, comparée, s'avérerait plus nombreuse que celle des Assyriens, ce qui est peu probable. En 845, Salmanasar III mit sur pied contre les douze rois de Ḫati une armée forte de cent mille hommes (1).

Le roi l'appelle « immense et sans nombre ». Sarduri ne pouvait avoir trois fois plus de forces que le puissant souverain d'Aššur. En 853 le même Salmanasar fut menacé par la coalition des rois syriens dont les plus forts, les rois de Damas et de Hama, avaient, le premier 1.200 chars, 1.200 cavaliers et 20 mille hommes, le second, 700 chars, 700 cavaliers et 10 mille hommes (2). Ces chiffres sont trop ronds et symétrique pour inspirer confiance. On peut quand même en inférer ce que pré-

---

itu- Etait-elle une urartienne ? B. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, II, 320, d'après *The Babylonian expedition of the University of Pencylvania*, publiée par Hilprecht, XVII, 1, 27.

(1) *Taureau I*, 44-45, A. Amiaud et V. Scheill, *Les Insciptions de Salmanasar* II (III), p. 57.

(2) Annales, col. II 90-95, Hugo Winckler dans E. Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, I, p. 173.

sentaient, au point de vue militaire, les petits Etats de l'époque. Sous Sargon, Qummuḫi pouvait mobiliser 1.500 chars, 1.500 cavaliers, 20 mille archers et mille soldats armés de boucliers et de lances (1).

Sarduri II termine ses annales par une note curieuse sur l'équipement de son armée : 121 personnes (?), 10.408 chevaux, 132 mulets, 12.321 vaches et 9.036 bœufs = 21.357 têtes de gros bétail, 35.467 moutons, 2.114 flèches, 1.342 arcs, 49.990 pioches, 1.022.133 *kapi-še* (mesure) de céréales, 111 *agarki* (mesure) de vin, 86 *agarki* et 7 *hirus* (mesure) de *beurre*, 7.079 *mines* de cuivre, 336 esclaves et *urarda-ni* « intendant » (?) De la terminologie militaire on ne connait que *ḫuradini* « armée », *gunuše* « combat », *giššuri* « soldat », *badli* « flèche ». Les autres termes, char, cavalier, archer, etc... sont exprimés en idéogrammes ou en assyrien.

Quant à l'administration du pays, il faut distinguer l'Urartu propre et les territoires réduits par les armes, soit Biaini-li et Suri-li.

Le premier était divisé, comme nous venons de le voir, en provinces gouvernées par les préfets. Le mot urartien désignant province n'est pas connu. Sargon emploie le terme assyrien *nagu*. Les chefs des provinces apparaissent aussi sous l'appellation assyrienne *bel-paḫati* ou *piḫati*. Sous l'ordre des préfets se trouvaient les vice-préfets, *bel-paḫati šanu*. Le gouverneur assyrien d'Amid annonce, dans son rapport au roi, que le préfet et le sous-préfet de la province voisine de l'Urartu, sont postés dans la ville de Ḫarda (2). Quelques préfets sont connus de leurs noms : le turtan Qaqqadana et son second Urṣine qui étaient en même temps des préfets ; ensuite, Setini et Suna. Ces deux préfets avaient reçu l'ordre d'aller se poster au Muṣaṣir et Setini y est parti « avec 3.000 fantassins *sâbe*[pl] *sêpâ*[pl], gouverneurs *šaknute*, officiers *râb qallute* ». Suna le suivit avec ses soldats (3).

Les préfets avaient donc non seulement des adjoints ou

(1) *Fastes*, I, 116-117 F. E. Peiser dans E. Schrader, o. c., II. p. 69.

(2) Pfeiffer 6 = Harper 424.

(3) Pfeiffer 10 = Harper 380.

vice-préfets, mais aussi des agents subordonnés: *šaknute*, peut-être les chefs des districts, et des officiers. Ce qui est important, c'est qu'ils avaient aussi des corps de troupes sous leurs ordres directs. De sorte qu'ils réunissaient les pouvoirs civil et militaire. Le roi avait sans doute sa garde et des troupes à sa disposition. Le cas échéant, il mobilisait les forces provinciales, comme c'est le cas pour Setini et Suna, chargés de défendre le Muṣaṣir, ou comme pendant la guerre cimmérienne où neufs préfets périrent.

Il y avait encore les dignitaires qui s'appelaient *rabute* et qui disposaient eux aussi de forces armées. D'après les sources assyriennes, après la défaite cimmérienne, le roi réussit à rétablir la paix et « ses *rabute* rentrèrent chez eux ». Un autre agent assyrien rapportait que l'armée du roi de l'Urartu a été anéantie et trois de ses *rabute* ont péri avec leurs troupes, *emuqi* (1).

Le mot *rabute*, pluriel de *rabu*, signifie « grands » ou, comme l'entend Pfeiffer, « nobles ». Mais la teneur sociale du terme reste obscure. Que représentaient-ils, ces « grands » ? S'agit-il d'une noblesse de robe, des courtisans qui occupaient simultanément les postes importants dans l'administration comme c'était l'usage en Assyrie ? Dans ce cas, les nobles seraient identiques aux préfets des provinces. Cependant, Sargon connaît « les grands » d'Ursa, le roi urartien, et les distingue nettement des préfets. Après la bataille sur le mont Uauš, Sargon dit avoir fait prisonniers « les grands » de Rusa, *aśariduti*, ses « conseillers » *maliki*, 260 des membres de la famille royale, « des préfets » *bel-pahati*, « des cavaliers » *pit-halli* (2).

Aśariduti, pluriel de *aśaridu* « grand », composé de *aśar* «place» et de *edu* «premier», donc «homme de première place», est assurément synonyme de *rabute*. Aśaridu ne peut signifier « anciens », car Sargon pour désigner « anciens » emploie le mot *šiibi*, pluriel de *šebu*. Ullusunu, roi de Mana, vint au devant de Sargon avec ses « grands » *rabani*, ses « anciens » *šiibi*, ses « conseillers » *maliki*, ses « préfets » *šakkanaki* et ses «officiers» *ridie*, administrateurs de son pays (3).

---

(1) Pfeiffer II = Harper 197.

(2) Thureau-Dangin. *Une relation de la huitième campagne*, ll. 137-138.

(3) Ib. ll. 32-33.

On est porté à penser que par *rabuti*, on entend peut-être les grands seigneurs terriens dont les uns, issus des anciens dynastes déchus, auraient gardé une partie de leur propriété patrimoniale ; les autres auraient été dotés par les rois de terres à titre de fiefs. Cette manière de rémunérer pour les services rendus à l'Etat ou au roi, s'effectuait en Orient depuis toujours. Les *rabuti* de ce genre formaient probablement la noblesse féodale et étaient obligés à tenir sur pied de guerre un certain nombre de combattants destinés à prendre part, à l'appel du roi, à des entreprises militaires. Les trois rabuti mentionnés seraient au nombre de ces « nobles », de ces propriétaires fonciers (1).

Les inscriptions urartiennes ne disent rien sur l'organisation de l'Urartu proprement dit. Elles sont consacrées principalement à l'histoire militaire et comme il n'y avait pas eu d'action militaire sur le territoire de...

(*LA PAGE* 206 *DU MANUSCRIT MANQUE.*)

En effet, Luša, Katarza et Uiteruḫi qui avaient des domaines à eux sont qualifiés de rois d'Etiuḫini (n° 13), c'est-à-dire, qu'ils appartenaient à la famille d'Etiu, dont le principal domaine, Etiuni, avait pour roi un certain Uduri. Son domaine s'appelait aussi par son nom Uduri-Etiuni.

D'après le n° 112 B, Ḫaldi combattit Etiuni. Le roi Argišti suivit le dieu et prit non pas Etiuni, comme il fallait s'y attendre, mais Diaueḫini, Luša, Katarza (sc. les pays de ces personnes), Eriaḫini, «les pays» de Gulutaḫiḫa et d'Uiteruḫi. Si le texte est correct, il faut en déduire que tous ces pays soumis faisaient partie d'Etiuni, donc non seulement Luša, Katarza et Uiteruḫi, mais aussi Diaueḫi, Eriaḫi et Gulutaḫiḫa.

Dans le n° 111, 2, Ḫaldi combat Abilianiḫi, Qutuzani et Ultuza, Argišti part, s'empare d'Etiuni et enlève son roi Uduri Etiuḫini. Il s'ensuit que ces trois chefs descendaient également d'Etiui et que Etiuni et Etiuḫini sont le même pays.

Etiu-ḫi se présente comme une race forte à plusieurs ramifications, dont Diaueḫi était la plus importante. Sous Menua,

---

(1) Tseretheli, *Revue d'Assyriologie*, vol. XXXII, n° 2, 1935, p. 74, note 1, croit que les expressions obscures de l'inscription n° 112 A 4 = pl. XXVII, 7-8 : AMELU ip-ri-u-na-ni-e di-ni. MATU Bi-a-i-na-ni-e-di-ni signifient : « pour la noblesse (= l'ensemble des seigneurs) du pays de Biaina ».

Diauehi avait seul trois rois, Utupurši, Baltulhi et Haldiriulhi (n° 27). Il y a une grande quantité d'autres noms d'origine patronymique, comme Irikuahi, Uelikuhi, Seluini, Quarlini, etc... énumérés dans la liste rapportée plus haut. Une grande partie des pays combattus par Tiglatpalasar II au XIIe siècle, avaient les noms patronymiques : Unzamuni, Pilaqini, Aturgini, Kulibarzini, Abaeni, Daieni, etc... Par contre, ce genre d'onomastique est étranger ou peu propre à l'Urartu proprement dit : ses provinces s'appellent Zaranda, Bari, Sangibutu, Dala, etc... Le seul nom d'essence patronymique semble être Biaini-li ; Bia ou Biai était probablement un des dynastes, comme Etiu, qui régnaient dans la région de Van avant la fondation du royaume.

De sorte que la majeure partie du plateau arménien était morcelée entre de nombreux chefs dont les plus puissants s'attribuaient le titre de roi.

Cela veut dire que le régime qui y régnait avant Aramé restait encore dominant. La tâche dévolue aux rois de Van, d'englober ces roitelets, doit être considérée comme la suite naturelle de l'évolution qui avait abouti en Urartu proprement dit à la monarchie. Ces roitelets sont plutôt des chefs de tribus, ainsi qu'il apparaît d'après leur manière d'agir d'une façon individuelle sans parvenir à pouvoir s'entendre et à former un front commun contre les agresseurs. Le manque de solidarité caractérise ce milieu plein de luttes intestines.

Les rois urartiens profitèrent de la désorganisation de ces peuplades et, en attaquant chacune d'elles séparément, ils réussirent à en triompher. Les moyens qu'ils employaient étaient durs. Dévastations, incendie de villages, enlèvement de la population et du bétail ruinèrent l'économie de ces tribus et en brisèrent la force de résistance. Argišti et Sarduri avaient déporté au cours de leur règne plus d'un demi-million d'âmes et chassé autant de bétail dont la plus grande partie provenait de ces pays.

On imposait au roi vaincu d'abord *meše* « tribut », ensuite on le rendait *buru* « esclave », sans doute au sens de vassal, δοῦλος ou *caray* arménien ; enfin on le chassait et on annexait son pays.

Menua soumit au tribut la ville de Luhiuni (Çolakert) et le roi de Diauehi, Utupurši, mais détrôna deux autres rois de

Diauehi, Baltulḫi et Haldirulḫi (nº 27). Visiblement Utupurši ne respectait pas ses engagements, ce qui obligea Argišti à l'asservir avec l'obligation de payer tribut (nº 112 B).

Il en fit autant au pays d'Igani (nº 112 B). Sarduri enleva à son roi Qapuri 35 forts et 200 villages, assurément, pour la négligence qu'il avait montrée dans l'accomplissement de son devoir (nº 132 A). Muruni, roi d'Abilianiḫi, fut obligé par Sarduri à payer tribut, de même que Niduni, roi de Uelikuḫi. Rusa, fils de Sarduri, reprit les armes contre Uelikuḫi pour lui rappeler son devoir, le chassa et asservit son pays (nº 147 A). Ce même roi conquit 23 pays dans la région du Sevan, les rendit *buru* avec payement de tribut (nº 147).

Menua conquit le pays d'Urmeniuḫini (Taron) avec 400 villages et l'asservit, *burašluli* (nº 32).

Sarduri rendit tributaire et *buru* la race de Punialḫi (nº 132). L'idée de l'annexion s'exprime par les mots : *ebani ebaniukiadi abilidu-bi*, « j'ajoutai le pays à mon pays ». Argišti annexe trois pays Qali (ou Qada) Ašqalasi et le territoire de la ville de Šašilu (nº 112 B). Cette ville est appelée par Menua ville royale de Diauḫi. Argišti y nomme trois gouverneurs : Saškie Ardarakiḫi, Baltulḫi et Qabiluḫi. Eriaḫi fut annexé par Sarduri II, de même que Puluadi et Lupliuni (nº 132 A).

Imposer un pays n'était pas la même chose que le *buraštu*- « rendre *buru* », asservir, autrement dit faire vassal. Les pays vassaux payaient certain tribut, mais payer le tribut ne signifiait pas encore être vassal. Kuštašpili, le roi de Qummuḫi (Commagène), s'étant compromis envers l'Urartu, Sarduri le soumit au tribut, c'est-à-dire à une contribution, sans parler de servitude. L'indépendance de Qummuḫi n'en était pas atteinte (nº 132 A). Ḫilaruadu, le roi de Mélitène, fut châtié par Sarduri qui lui enleva neuf châteaux et le força à payer tribut. Ici également il n'est point question de *burušlu* (nº 133).

Le tribut *meše* que l'Etat d'Urartu levait dans les régions soumises ou annexées, consistait en redevances payables en nature, à en juger d'après le butin fait pendant les expéditions. La seule richesse de ces pays consistait en bétail, gros et menu, preuve que la vie pastorale y était dominante, ce qui caractérise un milieu de tribus. Parmi tant de pays, seul le Diauḫi, « l'Etat puissant », avait les moyens d'offrir de précieux métaux,

or, argent et cuivre (n° 113 B). Il arrivait qu'on déportât la population en guise d'indemnisation du tribut non rentré, comme l'a fait Rusa dans les pays du Sevan.

Les rois urartiens parvinrent, après une longue lutte, à se rendre maitres du plateau arménien et à y établir leur système administratif. La conquête était un fait accompli sous Rusa I, bien que la documentation manque sur les divisions administratives des régions annexées.

LA RELIGION ET LA CULTURE

L'Urartu était une monarchie théocratique. La vie quotidienne était étroitement liée aux dispositions des êtres célestes qu'on adorait. Pour mieux comprendre l'activité des rois et le caractère de la culture de l'Urartu, il faut une connaissance préalable du panthéon du pays.

A cette époque lointaine, les croyances religieuses dominaient partout, aussi bien en Mésopotamie qu'en Asie Mineure, toutes les manifestations de l'esprit humain les réglaient. Le panthéon hittite comptait mille dieux. Le panthéon urartien n'était pas garni à ce point, mais il était tout de même assez peuplé. Le précieux document que nous ont laissé Išpuini et Menua et qui représente le statut de sacrifices à faire à chaque dieu, comprend quatre-vingts bénéficiaires, et ce n'est pas tout ; quelques-uns ne sont pas compris dans la liste.

Les membres de ce panthéon ne sont pas de la même importance ni de la même origine. Le premier rang revenait à trois dieux qui formaient une espèce de trinité: Ḫaldi, Tešeba et Ardini. Ḫaldi était pour les Urartiens ce que le dieu Aššur était pour les Assyriens, le dieu suprême, le chef de tous les dieux. Il est curieux que dans la bilingue de Kelišin ce nom soit écrit Aldi.

Tešeba correspond à l'assyrien Adad, et Ardini à Šamaš; le premier est donc le dieu de l'orage et le second, celui du soleil. Cela résulte de l'emploi que les Urartiens font des idéogrammes d'Adad et de Šamaš pour désigner respectivement Tešeba et Ardini. La révélation du nom de Tešeba, on la doit à une inscription de Menua, exécutée en trois copies, n° 87 *a*, *b*, *c* ; dans deux d'entre elles, *a* et *c*, le nom est caché, comme ailleurs, sous l'idéogramme d'Adad, mais dans la troisième, *b*,

le scribe a eu l'heureuse idée de rendre l'idéogramme par sa valeur phonétique : *Te-e-i-še-ba-še*. Il est préférable de lire Teišeba ou Tešeba et non pas Teišba, forme adoptée par Sayce. *Tešeba* est plus proche de Tešup ḫurrite, dont il est la forme urartienne.

Le nom d'Ardini signalé toujours par l'idéogramme de Šamaš se trouve dans un seul passage écrit phonétiquement. La formule d'imprécation est rédigée dans les mêmes termes dans les textes n° 27 et n° 133, à la seule exception près qu'à la place de ${}^{\text{ilu}}$*Šamaš-ni* du n° 27, ligne 34, on lit dans n° 133, ligne 39 *Ardini-ni*. La conclusion à tirer est toute claire. Elle se confirme davantage par le fait que la ville de Muṣaṣir s'appelait en urartien Ardini, évidemment à cause du sanctuaire consacré à ce dieu.

Ḫaldi, Tešeba et Ardini prédominaient dans le panthéon. Ils surpassaient tous les autres dieux par leur puissance et par la faveur dont ils jouissaient. Leurs noms reviennent très souvent dans les textes ; la malédiction se fait toujours par leurs noms. Le *Statut* des offrandes de la Porte de Mher leur réserve une situation exceptionnellement privilégiée. Nous avons rapporté ce statut, n° 18, où sont énumérés tous les dieux, avec l'indication du lot de sacrifice revenant à chacun. On peut y voir que Ḫaldi recevait 6 chevraux, 17 bœufs et 34 moutons ; Tešeba 6 bœufs et 12 moutons ; Ardini, 4 bœufs et 8 moutons. Tandis que les autres dieux sont moins honorés, la plupart d'entre eux n'ont qu'un bœuf et deux moutons.

Ḫaldi se réserve la première place dans la trinité. Son culte est si populaire qu'on peut l'appeler le dieu urartien par excellence. Dans le Statut mentionné, le nom de Ḫaldi revient dix-neuf fois sous différents aspects. A part *Ḫaldie nipsidi'aali*, 6 chevreaux et *Ḫaldie urpue*, 17 bœufs, 34 moutons, on fait offrande à :

${}^{\text{d}}$Ḫaldina-ue BE-LI${}^{\text{pl}}$.
${}^{\text{d}}$Ḫaldini *iniriašie*.
${}^{\text{d}}$Ḫaldini *alsuišie*.
${}^{\text{d}}$Ḫaldini *dirušie*.
${}^{\text{d}}$Ḫaldina-ue BABI.
Ḫaldini(ni) *arnie*.
Ḫaldini *niribie*.
Ḫaldini *susini*.
${}^{\text{d}}$Ḫaldini *dašie*.
ILANI ${}^{\text{d}}$Ḫaldini ALI-ni.
${}^{\text{d}}$Ḫaldina-ue ${}^{\text{AMELU}}$ A-SI${}^{\text{pl}}$
Ḫaldini *ušmašie*.

A chacun de ces bénéficiaires reviennent un bœuf et deux moutons, sauf à Ḫaldinaue A-SI^{pl} qui reçoit deux bœufs et quatre moutons. C'est donc un bénéficiaire relativement plus important. On croit qu'il s'agit de « l'armée ḫaldienne », mais comme Ḫaldinaue BE-LI signifie « armes ḫaldiennes », il est possible que par A-SI on entend les prêtres de Ḫaldi.

Ḫaldini bédišani, avec des dieux d'autres langues, reçoivent l'offrande de trois bœufs et de 30 moutons pour la vie de Išpuini et Menua. Išpuini et Menua ont planté un jardin, un vignoble, et Ḫaldi revendique trois moutons à trois moments, quand le jardin sera *guduli* et quand la vigne sera *tanuli* et quand *mešuli* (1).

Pour l'offrande des chevreaux on dit *nipsidi àali* ou *nipsiduli* et pour celle des bœufs et pour celle des moutons *urpue* ou *urpuali*. Quelle est la nuance entre ces deux sortes d'offrandes, s'agit-il de l'immolation directe ou de la donation ? On ne saurait le dire (2). Ḫaldi reçoit des offrandes pour ses divers attributs = *iniriaše, alsuiše, diruše, daše, usmaše* dont le sens exact n'est pas connu sauf *alsuiše* «grandeur», *usmaše* «grâce», *iniriaše* « royauté » (?) (3). L'offrande est assignée aussi *à susi* « fausse-porte » de Ḫaldi et à *arni* (?) de Ḫaldi (4), ainsi qu'à

---

(1) On entend les trois moments de la réussite de la plantation ; *mešuli* en face de *meše* « donation, impôt » signifie probablement quand la vigne donnera le fruit.

(2) Si *àali* est un verbe à part, il est probable qu'il se rapporte aussi à *urpue* au lieu de *upue àali*. L'idéogramme TAK, 1,30 a son équivalent urartien en *urpuali* dans la seconde copie du Statut 1.91-92, ce qui peut suggérer la leçon *nipsidiali*. Dans n° 16 Menua qui avait construit un *susi* = BAB de notre Statut, ordonne un chevreau ^{d}Ḫaldie *nipsidulini* et un boeuf ^{d}Ḫaldie *aprulini*. Les deux formes sont des gérondifs à l'accusatif accordé avec les régimes chevreau et bœuf.

(3) Ce sont tous des substantifs en -še, mis au datif *iniriaše, iniriašie*, etc... qui indiquent les qualités de Ḫaldi ; le sens de *daše* et *diruše* n'est pas connu ; *iniriaše* se rencontre dans n° 112 A 4 :

1. ^{d}*Haldiše masi(ni)*.

2. *ILU iniriaše ušluni* ; pas ^{ILU} *iniriaše* car plus bas ce même vocable apparait sous ILU. 1, 11 : *esidini iniriaši..* et semble être le mot urartien « dieu », d'après Tseretheli.

(4) D'après Tseretheli, *arni* signifie « grâce », *bedi-ni* « tout » et *niribi* « trésor ».

niribi de Ḫaldi (1). Le rapport d'*arni* avec le dieu *Arni* du Statut, l. 12, reste en question, de même que celui du dieu *Ardi*, l. 23, avec *Ardi-ni*.

Ḫaldi, comme chef des dieux, avait ses sanctuaires en plusieurs points de l'Etat. On lit dans les inscriptions qu'on fonda telle ville au nom de Ḫaldi, ou telle porte de Ḫaldi (2). Son culte devait évidemment jouir de plus de ferveur dans les fondations de cet ordre. Aussi le *Statut* leur a réservé une place spéciale : ^{ilu}Ḫaldinini ALI-ni ; ^{ilu}Ḫaldinaue BABI visent sans doute de pareilles fondations.

Teśeba avait également sa porte dans la ville d'Eridiani ou d'Irdia : ^{ilu}*Teśeba BAB* ^{alu} *Eridiani ;* de même que le dieu Ardini dans la ville d'Uiśni : ^{ilu}*Ardini BAB* ^{alu}*Uiśni-ni* ou *Uiśini*.

Il y avait aussi des divinités régionales. Chaque ville, chaque région, semble-t-il, avait son dieu local ou préféré. *Quera* était plutôt le dieu d'Arcowaberd, *Huli*, le dieu de Güzak, *Elipri*, le dieu d'Arćeś; la ville d'Arṣuniuni ou d'Arṣun (=Berkri) avait son dieu : ^{alu}*Arsuniunin*, « *ILU* », la ville de Ṣuini, son dieu : ^{alu}*Ṣuininaue ILU* (3).

Quelques membres du panthéon forment un groupe à part. Ce sont les dieux des régions conquises, ceux que le Statut de la Porte de Mher appelle ILANI LISANI, « dieux de langues étrangères ». Il serait plus précis de dire dieux des pays étrangers, mais conquis et annexés à l'Empire. En accueillant les dieux etrangers dans le panthéon national, on confirmait et sanctionnait les annexions faites. A ce groupe appartiennent: ^{alu}*Ardininaue ILU*, ^{alu}*Qumenunaue ILU*, ^{ilu}*Teśeba BAB* ^{alu}*Eridiani*, ^{ilu}*Ardini BAB* ^{alu} *Uiśni-ni*, ^{ilu} *Uiainaue BAB* ^{alu} *Niśi..ni*, ^{matu}*Babanaue* (*ILU*), ^{matu} *Alganinaue* (*ILU*) (4).

---

(1) NN° 56, 66, 70. Ḫaldiš ALU ṭirš (et non pas ILU, comme chez Lehmann-Haupt).

(2) Haldini ALI-ni s'explique mal au point de vue grammatical : on attendait Ḫaldinaue, comme Ḫaldinaue BABI.

(3) Ṣiuni, d'où *Siuni-(t)nt*, « Suinien ». Ṣue (lac), Ṣu(e)ini (ville de lac). Faut-il la distinguer de ^{d}Siluini, N° 85 à Karaḫan, sur le bord du lac ? Arṣuniuni ou Arsuni (et Arsni village dans le canton de Bagrevand) semble à rapprocher de ^{d}Arṣibedini et Arṣibini, n° 55.

(4) N° 19. Babani signifie peut-être pays « montagneux », de baba (mont) et hurrite *papahu* (nord), litt. côté des montagnes. En

Le premier, le dieu de la ville d'Ardini est celui de Muṣaṣir, le grand sanctuaire qui jouissait des bonnes grâces des souverains de l'Urartu. La ville de Qumeni, le pays de Babani, figurent parmi les conquêtes de Menua. Le pays d'Algani et la ville d'Uśini nous sont connus par les campagnes d'Argišti (1). Il en résulte qu'Algani et Uśini avait été conquis par Menua.

On a déjà reconnu en Eridia, la ville d'Irridi des documents assyriens, Redwan d'aujourd'hui sur les bords du Tigre Occidental (2).

^{ilu}Nalaini serait aussi un dieu étranger s'il doit son nom à Nal, montagne dans l'Arzanène d'après les documents assyriens, « dieu Nalien ». Qu'était-il et qui était ^{alu}*Tuśpaninaue ILU* — ou, d'après la leçon plus correcte de la seconde copie — ^{alu}*Tuśpanaue ILU*, dieu (de la ville) des Tuśpa-iens ? On l'ignore La capitale avait-elle son propre dieu ? Il y a un autre dieu qui s'appelle *Tuśpu*, dont la relation avec Tuśpa reste incertaine.

Le nom du dieu la lune SIN est *Sielardi*, comme le révèle la seconde copie du Statut. Il est séduisant de faire dériver ce nom de *śiela* «femme» ou «sœur», et *ardi* «soleil». En Orient la lune est considérée depuis les anciens temps jusqu'à nos jours comme *sœur* du soleil.

^{ilu}Sardi rappelle le nom de Sarduri, Sardauri. Ce rapprochement ne serait pas du tout stérile en présence de Ḥaldi, Haldiri (dans Haldiri ulhi, n° 27). La ville de Sardauri doit son nom, sinon à Sarduri, du moins à ce dieu Sardi.

^{ilu}*Śebetu* et la ville Śebeteri(a) n° 31, se trouvent dans le même rapport que Sardi et Sardauri (aujourd'hui Sardeva). Nous aurons l'occasion de revenir à ce suffixe *-ri*.

ILU *Sinuardi*, dont le nom est composé comme Sielardi, cache peut-être l'origine du nom personnel Ṣina-libi (n° 129 d

fait il y avait plusieurs pays de ce même nom, en Mana et en Diauehi et dans la région d'Arzanène.

(1) N° 111, camp. 8 et 9. *Algani* se trouvait sur la frontière d'Assyrie, ce qui permet de l'identifier avec *Alki* des auteurs arméniens, Elki contemporain. *Uśini* est Uśnu près du lac Urmia.

(2) Forrer, *Provinz*, p. 30. ^{d}Diraue du Statut serait, d'après ce même savant, identique à Dirra des Assyriens, dans la région de Redvan et *ILANI alqanànaue*, *Ualqun* ou *Alkun*, ville (mentionnée par Aššurnasirpal III) dans les montagnes Pasate, p. 37. Pas probable.

et n° 135), si dans ce dernier texte il ne faut pas lire plutôt Şimalibi.

En dehors du *Statut* on connaît deux dieux, *Huli* (n° 56) et *Aniqu* (n° 151). Il est surprenant que le panthéon urartien, tel qu'il se présente sous Išpuini et Menua, n'ait pas été enrichi dans la suite par l'accueil de nouveaux venus. Argišti, Sarduri II et Rusa avaient fait de grandes conquêtes dans le nord de l'Empire et on se serait attendu à retrouver leurs dieux dans le milieu urartien. Il n'en est rien. La raison en est, peut-être, que ces pays étaient assez arriérés, ainsi que nous avons signalé plus haut, et qu'on a dédaigné de rendre à leurs dieux barbares l'honneur que méritaient ceux des états civilisés. Les rois urartiens, au contraire, cherchaient à imposer à ces barbares les dieux de l'Etat. Ainsi Rusa, ayant conquis 23 principautés autour du lac de Sevan, y construit un temple pour y installer son dieu Tešeba.

Il faut remarquer que les documents urartiens ne font mention d'aucune divinité féminine. C'est d'autant plus surprenant que le dieu Ḫaldi, qui était vénéré aussi dans le pays de Muṣaṣir, y avait une épouse qui s'appelait Bagbartu. Cette déesse avait même un anneau à cacheter en or destiné à authentifier ses ordres, ainsi que l'atteste Sargon (1). Ḫaldi possédait-il aussi en Urartu une épouse et comment s'appelait-elle ? Peut-être Bagbartu était-elle une innovation due à l'influence des tribus iraniennes, si son nom tient, comme on le pense, à l'iranien *bag* « dieu ». Pourtant il existe une médaille d'or retrouvée à Van, qui représente deux figures féminines, déesse et reine plutôt que reine et servante.

La documentation fait défaut sur les sentiments religieux et sur les formes dans lesquelles ils se manifestaient. Il semble que l'esprit religieux était basé sur la peur de la colère divine. Sargon se vante de ce « qu'il craint la divinité », qu'il est plein de « craintive attention » pour la parole des dieux, tandis que contre son adversaire Ursa ou Rusa l'Urartien, le roi assyrien élève l'accusation d'être « un montagnard, race de meurtre », inconscient de ses devoirs religieux (2).

---

(1) Thureau-Dangin. *Une relation de la huitième campagne de Sargon*, p. 61 (ligne 385).

(2) *Id.* pp. 17-21, 11. 92-93 ; 113, 121.

Pour éviter la colère des dieux et capter leurs bonnes dispositions, il fallait faire des prières, des offrandes et des sacrifices. La libation n'était pas inconnue ; Sargon dit qu'au temple de Muṣaṣir, il y avait une grande cuve de bronze que les rois de l'Urartu remplissaient du vin de la libation pendant les sacrifices (1).

L'assyrien possède des tas de termes pour désigner différentes sortes de prières et de sacrifices. En urartien nous sont connus les mots : *ḫulia* «prier», *urpu* «sacrifier», *nipsidu* «sacrifier des chèvres», aussi *ḫalu*, *ašḫu* «faire offrande» et peut-être *niqa* (emprunt assyrien *niqu* ?) « faire sacrifice ou offrande ». Le sens précis de ces vocables n'est pas encore établi définitivement. Les animaux qu'on sacrifiait étaient : *paḫini* (ou *paḫani*) «bœufs», *šuše* «mouton» et chevreau, dont le nom urartien n'est pas connu, étant toujours exprimé par l'idéogramme UKIṢU ṢIRRU «petite chèvre». Les Assyriens avaient l'habitude de sacrifier non seulement du bétail gros et menu, mais aussi toute sorte de volaille. On offrait également du pain, du vin et différents aliments : les dieux avaient besoin de se restaurer comme les hommes.

Les Urartiens, évidemment, partageaient ces vues sur les dieux, mais on n'en trouve pas d'indication directe dans leurs documents. D'ailleurs on lit dans l'inscription défectueuse n° 101. ᵈḪaldi AKALU-ni, ᵈHaldina BABU AKALU-ni. Or *akalu* signifie «manger». Une autre inscription (n° 56) prescrit d'offrir par *qarmeḫi* (probablement une mesure) du vin aux dieux Ḫuli et Arubani. Si c'est le sens de ces passages, il faut admettre que les dieux urartiens se régalaient comme leurs consorts en Assyrie.

Les grands sacrifices se faisaient une fois par mois à chaque néoménie, comme l'ordonne le Statut de la Porte de Mher. Les Assyriens faisaient des offrandes et des sacrifices non seulement à la néoménie, mais aussi à deux autres phases de la lune. Les Urartiens ne sont pas sur ce point tributaires des Assyriens. La pratique de sacrifier seulement le jour de la

---

(1) Thureau-Dangin. *Une relation de la huitième campagne de Sargon*, p. 63 (lignes 397-398).

nouvelle lune est plus ancienne et propre au monde sumérien.

On ne connaît rien sur le clergé, pas plus que sur la question de savoir si le roi se considérait comme le premier prêtre de Ḫaldi, à l'exemple des rois assyriens qui se targuaient d'être le grand *šangu* « prêtre » d'Aššur. Dans les documents connus les rois urartiens ne portent pas le titre de prêtre.

Ces « montagnards » n'étaient pas, peut-être aussi dévots que prétendent l'être les rois assyriens ; toutefois ils se montrent suffisamment pénétrés de l'esprit religieux propre à leur époque. Tout ce qu'ils entreprennent, ils le font au nom de Ḫaldi et le mettent sous la protection de Ḫaldi. Même la guerre, ce n'est pas le roi qui la commence, mais le dieu Ḫaldi, qui marche en avant, force la réduction de l'ennemi et ensuite y conduit le roi pour moissonner les fruits de la victoire. A cet égard il est très caractéristique que dans toutes les relations militaires on retrouve les phrases stéréotypées : *ᵈḪaldini uštabi* « Ḫaldi partit » *masini-(e)- giššuri-(e)- karuni* « ses forces combattirent », suit le pays ou le roi ennemi ; *Ḫaldi kuruni* « Haldi est fort » ; *ᵈḪaldini giššuri(i) kuruni* « le soldat ḫaldien est fort » *ᵈḪaldinini ušmašini uštabi* (Menuaini) « par la puissance haldienne partit» Menua ou un tel roi ; *ᵈḪaldini uluštabi* «Ḫaldi alla en avant ».

On attribuait donc le succès militaire à Ḫaldi, on le considérait comme le veritable inspirateur de la guerre et le guide infaillible qui menait à la victoire.

L'activité en temps de paix dépendait également de Ḫaldi. Tout ce qu'on faisait, tous les travaux qu'on exécutait — fondation de villes, construction de palais, de temples, de châteaux, conduite de canaux — tout cela était entrepris et achevé avec l'assistance de Ḫaldi, et la plupart d'entre eux étaient pour lui, ou dédiés à lui. Les inscriptions de cet ordre commencent presque toutes par les mots : *ᵈḪaldi eurie* « au dieu de Ḫaldi le seigneur ».

L'invocation constante du dieu, si ce n'est pas toutefois une formule littéraire morte, traduit bien le sentiment théocratique. La piété des rois de l'Urartu est attestée par leurs largesses envers les sanctuaires. Le temple de Ḫaldi et de son épouse Bagbartu, regorgeait de trésors accumulés — dons des rois de

l'Urartu : quelques dizaines de talents d'or, 162 talents d'argent, 3.600 talents de cuivre brut ; 6 boucliers d'or pesant 5 talents d'or ; les portes du temple étaient encadrées de deux talents d'or, dont la serrure, le pêne, les clés, les verrous étaient d'or ; il y avait 67 bassins d'argent, 96 lances d'argent, 12 boucliers d'argent, 33 chars d'argent, 393 coupes d'argent, 139 bâtons d'ivoire, 25.212 boucliers de bronze, 1.514 lances de bronze, 305.412 épées de bronze, 607 bassins de bronze et d'autres objets similaires.

On peut en préjuger les richesses qui avaient dû être amassées dans les sanctuaires de l'Urartu et, en particulier, dans ceux de la capitale, Tušpa.

Les souverains de l'Urartu étaient larges, le pays prospère le leur permettait. L'Urartu avait atteint à cette époque un haut degré de culture. Son état florissant émerveilla Sargon en 713. Le roi assyrien a décrit en un tableau saisissant ce qu'il avait vu dans le pays des « montagnards » qu'il croyait assez incultes.

La description détaillée des localités traversées est de toute importance.

Sargon entra en Urartu du côté du pays de Mana. La première province, Uišdiš, avait été enlevée aux Manéens et ne faisait donc pas partie de l'Urartu proprement dit. La frontière de ce dernier commençait à la ville d'Ušqaia, grande forteresse, située sur le mont Mallau, entre deux provinces, *Subi* et *Zaranda*. Elle avait dans ses environs 115 villages.

La ville d'*Aniaštania*, sur la frontière de Subi et de la province de *Bari* ou *Sangibutu*, était entourée de 17 villages.

Tarui et *Tarmakisa*, fortes villes murées, dans la région de *Dala*, avaient 30 villages environnants.

Ulhu, ville forte au pied du mont *Kišpal*, avait 57 villages environnants. Une autre ville forte, dont le nom effacé se terminait en... *unnate*, se trouvait dans la même province de Sangibutu ; 21 villes fortes sur les pics des monts *Arzabia* étaient ceintes de murailles puissantes. Les noms de ces 21 villes sont effacés en partie : il n'en reste que les suivants : 1. ...nia, 2. Giruarzu, 3. Šašzissa, 4. Ḫundurna-d'en-haut, 5. ...unza, 6. Arazu, 7. Šadišṣinia, 8. Ḫundurna-d'en-bas, 9. El..., 10. ...nak, 11. Ṣit-

tuarzu, 12. Zirma, 13. Surzi, 14. Eliadinia, 15. Dag..., 16. Ṣurzialdiu, 17. Armuna, 18. Kinaštania.

Dans cette province de Sangibutu ou Bari, il y avait 146 villages, entre les montagnes Arzabia et Irtia.

La province d'*Armarili* avait 7 villes fortes et 30 villages environnants situés au pied des monts *Ubianda*. Les villes fortes sont :

1. Bubuzi ; 2. Ḫundur ; 3. Aalè ; 4. Ṣinišpala ; Ṣiniunak ; 6. Arna ; 7. Šarni.

En Armarili se trouvaient aussi les villes Arbu et Riar avec 7 villages.

La province d'*Aiadi*, au delà du mont *Uizuku*, avait 30 villes fortes et 87 villages. Les villes fortes sont :

1. Anzalia.
2. Kuaiain.
3. Qallania.
4 Bitaa.
5. Aluarza.
6. Qiuna.
7. Alli.
8. Arzugu.
9. Sikkanu.
10. Ardiunak.
11. Daiazuna.
12. Geta.
13. Baniu.
14. Birḫiluza.
15. Dezizu.
16. Dilizia.
17. Abaindi.
18. Duain.
19. Ḫasrana.
20. Parra.
21. Aiaṣun.
22. Aniaštania.
23. Balduarza.
24. Šaruardi.
25. Šumattar.
26. Šalzi.
27. Alburi.
28. Ṣiqarra.
29. Uaiais-le-vieux.
30. Argištiuna.

Argištiuna et Qallania, deux puissantes forteresses, étaient solidement construites au milieu de ces villes fortes sur les monts Arṣidu et Maḫunnia.

La province d'*Uaiais*, «pied de frontière de l'Urartu» avait Uaiais, la grande forteresse, 5 fortes villes murées et 40 villages. Les villes fortes sont :

1. Barzuriani.
2. Ualṭuquia.
3. Qutta.
4. Qippa.
5. Asapa.

Dans les provinces de Subi, Bari ou Sangibutu, Dala, Armarili, Aiadi et Uaiais, il y avait en tout 601 localités. Le texte distingue *birtu* « forteresse », *bit-durani dannuti* « fortes villes murées », *alani dunnati* « villes fortes » et *alani* « villages ».

Il y avait deux forteresses, Uśqaia et Uaiais, à la frontière de l'Urartu. Uśqaia défendait l'accès du côté d'Urmia ou du Mana, et Uaiais « limitrophe du pays de Nairi », c'est-à-dire du Ḫubuškia, fermait la route par la vallée du Zab. C'était la plus grande forteresse de l'Urartu, « œuvre pleine d'art », garnie de « vaillants hommes d'armes ». Les préfets des provinces y concentraient leurs troupes pendant la guerre. De là opérait aussi le service d'informations militaires.

Uśqaia était ceinte de puissantes murailles dont la base reposait sur le roc, et dont l'épaisseur atteignait 8 coudées ou 4 mètres.

Les villes fortes murées étaient 7 : Tarui, Tarmakisa et les 5 villes d'Uaiais. Les 2 premières avaient un double mur, entouré de fossés profonds.

Les villes fortes au nombre de 63, ne differaient guere de celles murées.

En Armarili, la ville forte de Ḫundur était aussi ceinte de deux murs flanqués de tours ; on l'appelle *birtu* « forteresse ». Les 21 villes fortes de la province de Sangibutu étaient également protégées de murailles puissantes d'une hauteur de deux *šuši* (= 120 coudées), de *tipki* « lits de briques », à peu près 16 mètres. Les fossés profonds gardaient les murailles, et les tours s'élevaient à l'entrée de leurs grand-portes.

En Aiadi, les 30 villes fortes occupaient « le bord de la mer ondoyante », à savoir du lac de Van, sur le versant des grandes montagnes, dont Argištiuna et Qallania, « *birati dunnate* », « puissantes forteresses », étaient solidement construites sur les monts Arsidu et Maḫunnia ; à une hauteur de quatre šuši = 240 coudées, environ 120 mètres, se voyaient leurs fondements ». Elles avaient comme garnison des troupes d'élite, « ceux qui portaient le bouclier et la lance ».

On compte 529 villages dans les alentours des villes fortifiées. Il faut y ajouter encore la forteresse *birtu* dite *Sarduri-*

hurda, fondation de Rusa, près de la ville d'Ulḫu, ainsi qu'elle est mentionnée dans un récit de la conquête d'Ulḫu (1).

Le chiffre des localités ruinées par Sargon atteint de cette façon 602. Cependant, il déclare à la fin de sa relation qu'il a pris en tout 430 *alani* « villages », de 7 *nagi* « provinces » de l'Urartu, et d'après une autre version qu'on retrouve dans ses *Fastes*, il avait pris et livré aux flammes 55 *maḫazi dannuti bit-durani* « fortes villes murées », 8 des *nagi* « provinces » et 11 *birati* « *forteresses* ».

Ni l'un ni l'autre de ces chiffres, contradictoires, ne correspondent au vrai total qui relève du récit de la campagne.

Il semble que les régions traversées par Sargon comptaient bien 602 points habités, mais qu'il n'en avait renversé qu'une certaine partie. En effet il n'était guère facile de niveler au sol 72 villes fortifiées avec « tant d'art » et défendues par de « vaillants combattants à l'aspect terrifiant ». Sargon a exagéré ses exploits. D'ailleurs sa vantardise est démentie par les événements qui ont succédé. L'Urartu n'était pas assurément ruiné de fond en comble, si le successeur de Rusa, Argišti se sentait assez puissant pour tenir en respect l'Assyrie. Sennachérib, fils de Sargon, tremblait devant les menaces d'Argišti et cherchait par tous les moyens à écarter le coup préparé du adversaire redoutable. La relation de la huitième campagne pêche par trop de rhétorique pour être, à la rigueur, un document véridique. Sargon avait envahi l'Urartu par le versant oriental du Zagros, et après s'être avancé jusqu'à la pointe nord du lac de Van, il fut obligé de se replier sur le versant occidental de la même montagne, peut-être à cause de la révolte d'Urzana, roi de Muṣaṣir et vassal de l'Urartu.

La description de tant de localités n'est pas non plus une preuve qu'elles aient été toutes détruites par l'agresseur. Il est possible que les scribes royaux aient disposé d'une liste officielle, acquise dans le pays au cours de la campagne ou par l'espionnage si bien organisé d'Aššur. La liste compte autant de noms qu'il y en avait, jusqu'à la guerre mondiale, sur tout le territoire à l'est du lac de Van jusqu'aux monts Zagros,

---

(1) B. Meissner. *Die Eroberung der Stadt Ulḫu auf Sargons 8' Feldzug,* Zeit. f. Assyr. XXXIV, 1922, pp. 113-122.

c'est-à-dire dans les quatre nahiés de Van, de Timar, d'Arčak, de Hayoç-jor et dans les trois kasa-s de Maḫmudie, de Berkri et de Ḫošab, y compris la kasa d'Arčeš au nord du lac et celle d'Ałbak dans la vallée du Zab. Or, sur tout ce territoire, il y avait, d'après le *Salnamé*, annuaire officiel turc de 1898, en tout 622 lieux habités (1). Le ravage de Sargon a eu lieu à l'intérieur des frontières de ce territoire. Les parties qui n'en avaient pas été touchées par l'agresseur peuvent être fixées avec certitude : la région de la capitale, *nahié merkez*, ou de Van avec 26 villages, *nahié de Timar* avec 61 villages, la moitié de 37 villages du *nahié de Hayoç-jor* du côté du lac, la partie nord de 127 villages d'Arčeš, la partie sud de 144 villages d'Ałbak ; donc *tout au moins* 150 villages se trouvaient hors de l'itinéraire de Sargon.

Il s'ensuit que le territoire où Sargon comptait 602 villages, ne comprenait en 1898 que (622 — 150 =) 472 villages environ. Le grand scribe du roi, Nabu-šallimšunu, «le grand docteur, le maître-ès-arts» de Sargon, chargé d'écrire l'histoire de la campagne, a eu trop de zèle : il a donné à la campagne une envergure qu'elle n'avait pas eue et a prêté aux troupes assyriennes plus de destructions qu'elles n'étaient en mesure d'en opérer.

A cet égard, ce qu'il raconte sur la ville d'Ulḫu est fort instructif. C'est une ville forte au pied du mont Kišpal. Rusa avait montré à ses sujets «le jaillissement des eaux», il avait creusé un canal et y avait fait couler une eau abondante comme l'Euphrate. Il fit sortir des rigoles sans nombre pour irriguer les champs, transformer son territoire désolé en jardins et y fit pleuvoir fruits et raisins comme la pluie. Des platanes, des *šuratḫu* comme une forêt portaient l'ombre sur cette région. Il avait fait cultiver en céréales 300 imer de terre arable et avait mué les espaces désolés de son territoire en prairies, où herbe et pâturages ne cessaient hiver ni été. Son pays étant couvert par les eaux, il avait enseigné à élever des digues. Il avait construit sur le canal un palais pour sa royale demeure. Une forteresse *birtu* avait été fondée par lui sur le mont Kišteir et qui s'appelait *Sarduriḫurda*. Ulḫu était une autre forte place.

(1) Маевский о. с. p. 199.

Les troupes qui y cantonnaient, dès qu'elles apprirent ce que le roi assyrien avait fait dans les villes voisines, s'enfuirent nuitamment vers les flancs des montagnes. Sargon entra dans la ville et « réduisit ses forts murs en miettes comme un pot de terre, les nivela au sol ».

Le tableau est pittoresque. Mais on aura grand' peine à retrouver ce petit paradis sur l'itiénraire de la campagne tel que nous l'avons tracé ou même sur celui qui a été préféré par Thureau-Dangin. La plus remarquable œuvre hydraulique est le fameux *pili* « canal » de Menua, connu aujourd'hui sous le nom de Šamiram. Rusa, certes, a aussi conduit un canal du lac dit Kešiš vers sa nouvelle capitale, au pied de Toprak-kalé, mais sans recours à la construction de digues. Sargon n'a pas, toutefois, pénétré dans la région de Van. Après une recherche stérile dans les régions envahies par Sargon, d'un endroit plus ou moins semblable à celui dont on attribue la fertilité à Rusa, on est forcé de s'arrêter au canal de Menua. Ce choix se justifie par les considérations qui suivent :

D'après notre document, Rusa « enseigna à élever des digues ». C'est faux. Cet honneur revient à Menua : les digues qu'il a construites pour le canal de son nom, ont résisté aux forces destructives des siècles et font encore de nos jours l'objet de l'admiration. Rusa, d'après une autre version du même document, aurait fait connaître dans son pays les chameaux, afin de les employer pour la construction des digues. C'est également faux. Au moins depuis Argišti, le pays connaissait cet animal. A la sixième campagne, Argišti avait emmené parmi le butin 184 chameaux ; à la septième campagne, 100 chameaux, de même à la neuvième. Le prédécesseur de Rusa, Sarduri comptait dans le butin fait en pays d'Eriaḫini 115 chameaux.

La ville de Sarduriḫurda ne fut évidemment pas fondée par Rusa. Son nom déjà indique le vrai fondateur en la personne d'un des deux Sarduri, le premier ou plutôt le second.

Quant « au jaillissement des eaux » et au canal qui coulait « comme l'Euphrate » et avait « des rigoles sans nombre », il ne s'agit de rien d'autre que du *pili* de Menua et de la source extraordinairement abondante qui l'alimente.

L'œuvre prodigieuse de Menua et cette source unique dans son genre qui fournit en une seconde de 1.500 à 3.000 litres d'eau

suivant la saison, avaient dû impressionner les Assyriens. Aucune autre place sur tout le plateau arménien ne concorderait plus ou moins avec la description de notre document. Le *pili* de Menua — le canal de Šamiram — par rapport à tous les canaux connus, se présente comme un Euphrate. En d'autres termes, le canal de Menua parmi les canaux est comme l'Euphrate parmi les fleuves.

La mention de la terre réservée à la culture de céréales est également suggestive. La région du canal, Hayoç-jor, produit du froment en grande quantité et de la meilleure qualité. Mais les 300 *imer* de terre qui font moins qu'autant d'hectares, c'est la superficie d'un grand champ, elle est insuffisante pour exalter l'abondance du grain, comme le fait notre scribe. Il s'agit probablement d'un champ particulier près du palais.

Pour ce qui est « des prairies où herbe et pâturage ne cessaient hiver ni été », c'est pure invention. En hiver le sol arménien est couvert d'une couche si épaisse de neige qu'il est impossible de songer à aucune végétation — méprise de la rhétorique du scribe royal.

La ville d'Ulḫu et la forteresse de Sarduriḫurda doivent être cherchées dans la région du canal de Menua, si notre identification est plausible. Sarduriḫurda sur le mont Kišteir est peut-être bien la forteresse grandiose sur le sommet du mont Bol-dagh, entourée de trois murs parallèles. Au pied du mont est situé le village d'Astowaçašen où on a relevé une inscription de Sarduri (n° 137). C'est l'indice que le fort de Bol-dagh, Sarduriḫurda, pourrait bien être l'œuvre de Sarduri.

La source du canal jaillit au pied de la chaîne qui longe la vallée de Hayoç-jor et la ferme du côté du sud. A un kilomètre et demi de là, sur le bord du canal, se trouve le village de Mženkert, où nous avons reconnu, lors de notre visite, les restes d'une ancienne cité. Sa situation permet d'y chercher le site de la « ville forte d'Ulḫu, au pied du mont Kišpal ».

A la fin de la description de la ville d'Ulḫu, on semble dire, dans un passage mutilé, que Sargon est entré dans le palais de Rusa et l'a réduit en miettes. Ceci est de nature à confirmer toutes nos identifications, car Sargon, à notre avis, n'a pas poussé jusqu'à la vallée du canal de Menua. Ulḫu, d'après notre texte, se trouvait en Sangibutu qui n'est pas

Hayoç-jor ; mais ce qui est dit au sujet d'Ulḫu convient parfaitement à Hayoç-jor. La description détaillée offre plus de certitude que la connaissance géographique du scribe. Ce dernier, qui s'est compromis en ayant doté Rusa de tant de fausses attributions, a pu en faire autant à Sargon. D'ailleurs ce qu'il prête à la personne royale ne doit pas être pris à la lettre. C'est évidemment l'armée assyrienne qui, dispersée dans le pays, s'adonnait au pillage. Il est possible, que pendant la retraite, on ait pénétré dans Hayoç-jor et qu'on y ait fait des dégâts. Les scribes officiels mettaient d'habitude tout ce que faisaient les soldats au compte du roi pour en faire, dans l'élan du panégyrique, un exploit personnel du roi, comme dans le cas d'Ulḫu.

Quoi qu'il en soit, notre document contribue sensiblement à la connaissance de l'état économique de l'Urartu. La prospérité du pays se basait sur l'agriculture. Sur son chemin de Kalaḫ en Urartu, Sargon traversa beaucoup de pays qu'il soumit et contraignit à payer le tribut, qui consistait toujours en bétail. Nulle part il n'est question de céréales. Dès qu'il franchit la frontière de l'Urartu, il trouva partout de grands dépôts de grain. Dans la province frontière d'Uišdiš, il y avait « des magasins à grains multiples, innombrables » ; « je les ouvris, dit Sargon, et une immense quantité de grain je fis manger à mes troupes » (1).

La prochaine province est Subi ; ici « la récolte, le fourrage je brûlai, dit-il, les magasins, où le grain était amoncelé, j'ouvris ; une immense quantité de grain je fis manger à mes troupes » (2).

Sargon passa dans la province de Bari ou Sangibutu ; les magasins de Tarui et de Tarmakisa, de même que ceux de la ville d'Ulḫu, subirent le même sort ; on répète les mêmes phrases stéréotypées (3). Dans la région des villes fortes de la même province, « de grands tas d'orge et de froment qu'en de nombreux jours on avait amoncelés en des magasins pour la subsistance du pays et des gens, je les fis, dit Sargon, transporter à dos de cheval, de mulet, de chameau et d'âne par

(1) Thureau-Dangin. *Relation*. 1. 166.
(2) Id. 1. 186.
(3) Id. 1. 197 et 219.

l'ensemble de mon armée : à l'intérieur de mon camp, comme on le fait d'habitude, je les entassai. Une nourriture d'abondance et de satiété je fis manger à mes gens ; d'importantes provisions pour le retour au pays d'Aššur, ils en firent dans la joie » (1).

En Armarili « le grain était amoncelé dans les magasins », de même qu'en Aiadi : on les ouvrit et on donna le grain à manger aux troupes (2). La dernière province était Uaiais que Sargon traversa pour entrer en Ḫubuškia, et ensuite en Muṣaṣir. C'est la seule province urartienne dont Sargon ne dit pas avoir pillé les magasins ; il semble qu'il n'en ait trouvé ni en Uaiais, ni en Ḫubuškia, dont le roi Ianzu livra le tribut en bétail — chevaux, bœufs et moutons — ni en Muṣaṣir (3).

L'Urartu était fertile non seulement en blé, mais aussi en d'autres plantes, particulièrement en vignes. Dans la province de Sangibutu ou Bari, Sargon abattit « ses magnifiques plantations : ses vignes, dit-il, en quantité, j'abattis ; je fis chômer sa boisson ». A Ulḫu le roi assyrien vida les jarres remplies de vin ; on consomma du bon vin ; le reste fut versé sur terre. Ce passage si intéressant est mutilé, mais le sens est clair. On lit : « comme les eaux du fleuve, ils puisèrent le bon vin dans des outres (ou plutôt par les tuyaux)... je convertis en boue... à leurs jarres je fis voir la lumière du soleil... étaient remplies de vin ; elles furent... comme l'averse du ciel » (4).

Le pays était riche en prairies et en forêts. Entré en Subi, Sargon « comme une invasion de sauterelles jeta dans les herbages le bétail de son camp, qui arracha l'herbe et dévasta le territoire » (5).

En Bari, « il convertit les prairies en terres incultes ». « Les forêts étaient aussi fourrées que des cannaies ». En Sangibutu, en Armarili, en Aiadi et en Uaiais, Sargon abattit les forêts, coupa les arbres, rassembla leurs troncs et les consuma par le feu (6).

Les prairies abondantes, « subsistance des chevaux », con-

(1) Thureau-Dangin, 1. 262.
(2) Id. 1.274 et 295.
(3) Id. 1. 298 et suiv.
(4) Id. 1. 220 et suiv.
(5) Id. 1. 187.
(6) Id. 11. 230, 266, 276, 303.

tribuaient à l'élevage de chevaux pour lequel le pays était renommé. Sargon rapporte à ce propos que les habitants de la province de Subi n'avaient pas leurs pareils dans l'art de dresser les chevaux. Les jeunes poulains de sang, qu'on élevait pour l'armée royale, étaient envoyés d'abord dans la province de Subi pour le dressage. Celui-ci se faisait avec un tel art qu'on ne voyait jamais ces chevaux faire ni sortie, ni volte, ni demitour (1). En Bari, dans les villes Tarui et Tarmakisa se trouvaient les écuries royales où l'on soignait les chevaux destinés à l'armée royale (2).

En somme, l'Urartu se présente comme un pays florissant où l'on vivait « dans l'abondance ». Les couleurs sont fortement condensées dans le tableau que trace notre document dans un style très fleuri. Dans les régions dont il est question, il n'y a actuellement aucune forêt. On dirait que ces exagérations avaient été faites exprès pour faire valoir les forces destructives du roi assyrien : ce paradis a été converti en désert « comme si le déluge l'avait dévasté ».

L'Urartu proprement dit était sans aucun doute un pays où l'agriculture était florissante.

Les pays d'alentour, au contraire, abondaient pour la plupart en bétail, comme, par exemple, le bassin de l'Araxe. Les rois urartiens ne font jamais mention de céréales dans les butins faits dans ces régions. Il est vrai qu'il est plus facile de chasser des animaux que de porter des céréales, mais ils ne parlent pas de la destruction de la récolte ni des plantations.

Le système d'irrigation qu'on trouve en Urartu avait contribué à la prospérité agricole. C'est le roi Menua, grand conquérant et bâtisseur, qui l'a inauguré et exécuté en majeure partie. Les régions où il a creusé des canaux sont encore, de nos jours, les vrais greniers du pays. Le canal de Hayoç-jor, seul, suffisait à ce souverain pour lui assurer le nom de bienfaiteur éternel. Il s'appelait *Menuai pili* « canal de Menua ». Dans la suite ce nom a été supplanté par celui de Samiram, d'après une habitude devenue persistante dans tout l'Orient, d'attribuer à la fameuse reine assyrienne tout ce qui tient du pro-

(1) Thureau-Dangin, 11. 170 et suiv.

(2) Id. 1. 191.

dige. Le canal prend sa source à un kilomètre et demi du village de Mżenkert d'en-haut, passe par un aqueduc sur le fleuve Xošab près de Xarnurd et de Mżenkert d'en-bas et se dirige vers le lac de Van par les villages de Gölhasan, Kem, K'aravanç, Angł, Maštak (Maškaktak) tourne ensuite vers Artamet pour arriver à Van. Le canal a un cours de 50 kilomètres environ et alimente un vaste espace de terre cultivable (1).

Pour irriguer la plaine de Berkri, Menua y a creusé un canal partant du fleuve de Berkri, d'après l'inscription n° 47. Il a fondé la ville d'Ali, probablement sur le site de l'Arcowaberd actuel, et construit un canal pour le territoire de la ville (n° 48).

Trois canaux ont été creusés par le même roi pour les besoins de la région de Manazkert (Melazkert), l'un sur le territoire de la ville d'Uliáu près de Gop, n° 49, un autre dans les environs de Xotanlu, à l'intention des villes : Uqua, Zugube, Iruuni, Abasini, n° 50 ; et un troisième à Marmos, près de Patnoç, n° 51.

Menua a fondé une ville de son nom sur le bord du lac dans le canton qui s'appelait anciennement Reštunik', région d'Ostan (= Vostan) et a creusé sur son territoire un canal, d'après l'inscription n° 52.

Rusa I construisit une citadelle sur le mont Toprak-kalé, à 5 km. de l'ancienne citadelle et créa une nouvelle ville au pied du mont. Comme cette ville, située plus haut que le canal de Menua, ne pouvait l'utiliser, Rusa créa l'étang qui s'appelait d'après son nom *Rusai ṣue* « lac de Rusa », et porte maintenant le nom de Kešiš-göl « lac du prêtre », et dirigea ses eaux par un canal, vers sa ville, n° 145. Son fils Argišti fonda une ville de son nom, *Argištiḫinili* sur le site de Čalabi baghi « jardin ou vigne de Čalabi », près d'Arčeš, y planta *uldi* « vigne », zari « jardin, champ de blé », et creusa un canal, n° 149.

Rusa II, fils d'Argišti II, conduisit un canal du fleuve Ildaruniani (Kasał ?) au champ, où il planta une vigne et un jardin, près de Zowart'noç où plus tard on fondera la ville de Vałaršapat, n° 151.

Sarduri II fut le premier à planter vignes et jardins et à

(1) W. Belk, *Zeit. f. Ethn.* 1892, p. 138 compte de 70 à 81 km. Масевсків, o. c., p. 161, seulement 40 verstes (= 44 km.).

creuser un canal dans la région de l'Araxe, notamment à Armavir, n° 141.

Les Urartiens étaient grands artisans de constructions mégalithiques. Les observations qu'on trouve sur ce sujet dans le document qui nous occupe sont précieuses et conformes à la réalité, malgré le style emphatique. D'après ces observations, les villes urartiennes « étaient construites sur les monts ». Il paraît étrange de voir les villes sur les montagnes. Certaines villes « brillaient comme des étoiles et à une hauteur de quatre soixantaines de coudées se voyaient leurs fondements ».

Les coudées indiquées font 120 mètres. Ce n'est pas une hauteur digne du nom de « mont ». Dans un pays où les monts s'élancent vers le ciel jusqu'à des milliers de mètres, une hauteur de 120 mètres ne forme qu'une colline. Il est parfaitement exact que les villes fortes en Urartu occupaient les sommets des collines, mais de collines d'un caractère très spécial. Les chaines de montagnes s'allongeant dans diverses directions se croisent et forment des plates-formes spacieuses et il arrive souvent que les chaines brisées laissent au milieu de ces plates-formes des fragments monolithiques gigantesques, aux côtés abrupts et presque inaccessibles.

Ce sont des blocs de ce genre, isolés des montagnes environnantes, que les Urartiens choisissaient d'habitude pour en faire le centre ou la citadelle de leurs fondations. Tels sont précisément les sites des villes connues : Tuşpa (Van), Lezk', Amiuk, Sevan-kala (près de Keşiş-göl), Bol-dagh, Ayanç-berd (sur le bord du lac près d'Ererin), Marmet, Anjav, Armavir.

Ces sites, éléments fortifiés, étaient encore renforcés par des murs cyclopéens qui les rendaient imprenables. Là où le roc de Van est plus ou moins accessible, Sarduri I construit le mur colossal qu'il convient d'appeler plutôt *tour* de Sarduri, ainsi que l'appelle l'historien arménien Fauste. En effet, Sargon atteste « qu'à l'entrée des grandes portes des villes étaient construites des *tours* » ; «leurs donjons, comme des montagnes, étaient solidement fondés ». Ulundur, ville en Armarili, était ceinte de deux murs et de tours. La muraille d'Uşqaia reposait sur un roc et son épaisseur était de huit coudées (environ quatre mètres). Les murailles de certaines villes avaient

une hauteur de deux soixantaines de lits de briques, ce qui fait à peu près 16 mètres.

Sargon dit que les maisons étaient construites avec art. Les fouilles à faire en apporteront un jour la confirmation par la documentation archéologique. Ce qui subsiste à la surface de la terre témoigne déjà d'une remarquable technique de la pierre. Les constructions rupestres, telles les chambres de Menua et celles d'Argišti creusées dans le roc de Van, sont la preuve de cette technique.

Pour les bâtiments, on employait non des pierres ordinaires, mais des dalles énormes. La tour de Sarduri est un spécimen de ce genre de constructions. Elle est faite de dalles longues de 5-6 mètres et larges d'un mètre. Elles sont rangées côte à côte sans mortier, ni accroches métalliques.

Les briques crues et cuites n'étaient pas inconnues des Urartiens. On a relevé à Toprak-kalé des maisons et des murs de cette espèce. Mais la matière préférée était toujours la pierre. Les Urartiens ne connaissaient pas la voûte : aussi, pour conduire un canal par les ravins, Menua était-il obligé de faire élever au fond des ravins jusqu'au niveau de l'eau des murs gigantesques.

Les sanctuaires aussi étaient construits de pierres de dimension extraordinaire, à en juger d'après le temple excavé à Toprak-kalé. Ce temple donne une idée du goût artistique des Urartiens. Le caractère mégalithique y reste dominant, mais son aspect qui aurait été austère, était égayé par l'emploi des pierres multicolores. Les tons noir, gris clair, rougeâtre, jaune, y alternent d'une façon harmonieuse et assez pittoresque.

La polychromie semble être une des particularités du style urartien. Le goût des couleurs avait dû, naturellement, amener à l'idée de la mosaïque. En effet, on a retrouvé dans les fouilles de Toprak-kalé nombre de petites pierres de différentes formes et couleurs qui font croire que l'édifice du temple avait été pavé de mosaïque (1). Quant à l'architecture, le temple de Muṣaṣir, fondation des rois urartiens, permet de s'en faire une

(1) Lehmann-Haupt, *Armenien*, II, 2, p. 552. Le temple avait été complètement pillé de sorte que n'y restaient que quelques pierres lorsqu'en 1917 nous le visitâmes.

idée. Ce temple est représenté sur les bas-reliefs du palais de Sargon à Khorsabad.

Les Urartiens savaient sculpter la pierre. La statue de Sarduri, que Sargon vit au temple de Muṣaṣir, était en pierre. Deux poignets en pierre, découverts à Toprak-kalé, sont certainement des fragments d'une statue. Sur une pierre de taille, on voit, gravée la foudre avec deux faisceaux de jeu de lumière (1).

La technique du métal n'était pas moins développée. On travaillait l'or, l'argent, le bronze, le fer. Une partie assez caractéristique du mobilier du palais et du temple de Muṣaṣir comprenait de la vaisselle et des ustensiles : vases, coupes, bols, marmites, bassins, sièges, corbeilles à plantes, clés, serrures, poêles, fourneaux, toutes sortes de récipients en argent ou recouverts d'argent, plus souvent en bronze et parfois en or ; 120 objets de bronze, ouvrages du pays, avaient chacun un nom que le scribe assyrien a trouvé difficile à reproduire, ainsi qu'il l'avoue. Il y avait des tables, des corbeilles et de pareils objets en ivoire, en ébène, en buis, sertis d'or et d'argent. Les objets d'albâtre étaient rehaussés de pierres précieuses.

Il ne manquait pas d'œuvres de haute valeur artistique. Tels les nombreux boucliers d'or et d'argent dont les disques sont ornés de dragons, de lions, d'urus, de têtes de chiens grimaçantes. Une serrure d'or en forme de main humaine, portait sur la clôture de son battant la figure d'un dragon ailé.

Deux clés représentaient des déesses coiffées de la tiare et portant la harpe dentée.

Un lit d'ivoire a le sommier en argent rehaussé de pierres précieuses. Une parure formée de 14 pierres différentes constituait un bijou pour la divinité.

Les statues d'Argišti et de Rusa étaient en bronze coulé, le siège de la statue de Sarduri en fer coulé. Un taureau, une vache avec son veau, étaient en bronze. Sur le bas-relief de Xorsabad on voit à l'entrée du temple de Muṣaṣir, une vache allaitant son veau. On y voit également trois des six boucliers d'or, qui, d'après la description de Sargon, « étaient accrochés à droite et à gauche du temple et au milieu desquels des têtes

(1) Lehmann-Haupt, *Materialen*, p. 80.

de chiens grimaçants ressortaient, et qui étaient d'un poids de cinq talents douze mines d'or », ce qui fait 162 kilogrammes.

On a découvert à Van, dans les ruines de Toprak-kalé, quelques pièces de bronze, dont trois portent le nom de Rusa Erimenaḫi, et l'une, celui de Rusa Argištiḫi. Elles sont des fragments de plusieurs boucliers d'un même type : le disque a, au centre, une rosace et est partagé en trois champs concentriques ; le premier et le troisième sont ornés de figures de lions en marche, le second porte des figures de taureaux. Ce sont des boucliers votifs. Une des figures de lion et une autre, de taureau, ont été reproduites chez Lynch, et une partie d'un bouclier chez Lehmann-Haupt (1).

Quelques fragments de bronze, parties de trônes : deux pieds montés chacun sur une tablette carrée ; sur l'une un lion ailé couché. Les pieds sont revêtus de couronnes de feuilles roulées (2).

Un fragment représente un griffon ailé, rappelant une sirène grecque ; un autre un taureau à tête humaine (3).

Deux pièces de bronze, parties de chaises, dont l'une retient l'attention par sa décoration : les pieds représentent des pattes de lion. La barre supérieure a, à ses extrémités, des têtes figurées de mouton ; la barre inférieure est ornée de deux paires de volutes ; entre cette barre et les pieds, les barres verticales sont entourées de couronnes de feuilles (4).

La couronne de feuilles rappelle les ovicules de l'architecture grecque. On la retrouve sur un candélabre de bronze de création artistique très originale, provenant de Van. La tige de ce candélabre est décorée de cinq couronnes de feuilles disposées à distances égales. Une baguette de bronze qui la traverse au-dessous de la couronne du dessous, s'arrondit en arc pour former les pieds de la pièce. La baguette porte, comme ornements, les figures de deux animaux ailés à tête humaine,

---

(1) Lehmann-Haupt, *Armenien* II, 2, p. 258. Lynch II, p. 62.

(2) Un fragment appartenant à M. de Vogüé, Perrot-Chipiez, II, p. 735; un autre découvert par Lehmann-Haupt, *Armenien* II, 2, p. 485.

(3) Lehmann-Haupt, *Armenien* II, pp. 509 et 748. Lynch, *Armenia* II, p. 63.

(4) Lehmann-Haupt, *Armenien* II, 2, p. 534 ; une pareille chaise reconstruite par Perrot-Chipiez, II, p. 723.

et deux têtes de lion, d'où sortent deux sabots de bœuf, base du candélabre (1).

Une pièce de bronze de la même provenance représente une figure féminine, probablement une déesse, revêtue du disque du soleil ailé (2). C'est une anse d'un récipient, peut-être rituel, pareil à la cuve à libation du temple de Muṣaṣir. A noter aussi une lampe et une cruche à anses, en bronze (3).

Des fouilles de Toprak-kalé on a exhumé aussi des pièces d'argent. Dans une grande jarre on a retrouvé deux pots d'argent. Leur forme cylindrique ne présente rien de particulier (4). Mais la petite boîte d'argent tirée également du fond d'une jarre a plus d'intérêt (5). Elle est munie d'un double couvercle à boutons d'or et contenait encore une espèce de poudre. L'analyse chimique a permis de constater qu'il s'agissait d'une composition qu'on applique pour obtenir des lignes noires dans les orfèvreries d'or et d'argent. Cet art de noircir les métaux précieux porte en Europe le nom de la ville russe de Toula. Celle-ci en est redevable probablement au Caucase et celui-ci à Van, où l'ancien art continue, encore de nos jours, à prospérer.

Le fer est connu, mais n'est pas encore en grand usage. Sargon n'a trouvé à Muṣaṣir que quelques fourneaux et lampes en fer et des objets inconnus, probablement des récipients : *nisbi, nasri, aruthi.* Le bronze domine pour les ustensiles ménagers. Le fer sert pour la fabrication des haches, marteaux, socs de charrue, des crochets (6). On possède un exemplaire du travail du fer combiné avec la pierre dans la représentation d'un arbre sacré gravé sur un bloc ; devant l'arbre un homme, à barbe et à coiffure de style assyrien, étend les mains vers l'arbre. L'arbre et l'homme son taillés en pierre et remplis de fer. On est en présence probablement d'une scène relative au culte (7).

---

(1) Lehmann-Haupt, *Materialen,* p. 93 et *Armenien,* II, 2, p. 483. Actuellement au Musée de Hamburg.

(2) Lehmann-Haupt, *Armenien,* II, p. 262-3.

(3) Ibid. p. 563.

(4) Ibid. p. 542.

(5) Ibid. p. 482.

(6) Ibid. pp. 544-547.

(7) Ibid. p. 548.

Une autre scène du même ordre est reproduite sur un poids de balance en pierre : un homme dans la pose du suppliant, se tient devant un arbre ; près de lui, une cruche, sans doute, pour la libation ; derrière lui, trois piliers sur un autel, et à côté, un autre arbre (1).

La céramique occupe une place importante dans l'industrie du pays. Le caractère utilitaire y prédomine, mais le goût artistique y fait une timide apparition. On aime particulièrement façonner de grandes jarres. Une cave, découverte à Toprak-kalé, en contenait deux douzaines : malheureusement deux pièces seulement étaient intactes. Elles sont du même genre que la jarre que Salmanasar III transporte, comme butin, sur un char, dans la fameuse plaque de Balavat (2). L'industrie de jarres subsiste encore en Arménie ; elles s'appellent en arménien *karas* et servent à conserver le vin, tout comme à l'époque de Sargon, dont les soldats « puisaient aux jarres urartiennes, pour absorber le bon vin, comme les eaux du fleuve ».

La poterie offre une variété assez riche de forme et de volume. Les fouilles de Toprak-kalé ont révélé des spécimens de toutes sortes depuis la cruche miniature jusqu'à la jarre et au cratère trouvés devant le temple de Muṣaṣir. Ce temple regorgeait de la vaisselle la plus diverse. Sargon donne plusieurs noms de récipients qui restent inconnus, comme *gangani, pursit, qatanate, iuṭṭi, susani, mukarisi, nabli, ḫurupati, nasri*, etc... Le scribe n'a pu reproduire les noms de 120 objets qui étaient aussi des récipients.

Au fond, la poterie urartienne telle qu'on la connaît d'après les fouilles de Toprak-kalé, ne diffère en rien de la poterie qu'on fabrique aujourd'hui en Arménie (3).

Quelques poteries sont enduites d'une sorte de vernis rougeâtre et brillant. L'analyse microscopique a démontré qu'il ne s'agit pas d'un vernis véritable. Les potiers urartiens parvenaient à donner à leur fabrication un éclat extérieur en mettant sur la surface de la poterie une couche mince de la même glaise, mais mieux cuite et bien pulvérisée, et qu'on soumettait ensuite encore à une légère cuisson.

---

(1) Ibid. p. 549.
(2) Ibid. p. 559.
(3) Ibid. pp. 560, 564-570, 573.

Quant à la peinture de la poterie, elle n'est pas avancée. Quelques vases portent sur leur panse des figures d'oiseau disposées entre deux rangées de frises. Un vase attire l'attention par ses dessins géométriques (1).

Les jarres ont parfois sur leurs bords des figures gravées, par exemple, un veau assis, ou présentent une scène : un lion déchirant un veau (2). Une jarre porte un texte en caractères cunéiformes (3).

LA LITTERATURE ET LA LANGUE

La littérature de l'Urartu n'est riche ni en volumes ni en genres. La documentation écrite, comme nous l'avons vu, se répartit en deux groupes : textes commémoratifs et textes historiques ou annalistiques. Les premiers traitent de diverses constructions, les seconds relatent des campagnes militaires.

La composition des textes est très simple et assez uniforme au point de vue du style et même du contenu. Les premiers documents, tels qu'ils étaient rédigés sous Menua, ont servi de modèles à ceux des âges suivants. Quelques progrès se marquent cependant dans le genre historique. Nous donnerons ci-dessous quelques spécimens de la première et de la dernière époque : deux textes commémoratifs et deux textes historiques. Ils permettront de se faire une idée des deux genres d'écrits, de même que de la structure de la langue (ceci facilitera l'examen fait ci-après de l'idiome urartien).

Les inscriptions commémorant la fondation d'un bâtiment, d'un temple, la construction d'un canal ou la plantation d'une vigne, d'un jardin offrent quelques versions « types », version courte et version plus ou moins longue.

La version courte est rédigée en ces termes : « Par la puissance de Ḫaldi, tel roi a exécuté telle construction ». Très souvent le nom du roi et ses titres sont ajoutés. La version

---

(1) Ibid. p. 576.

(2) Ibid. pp. 470-473.

(3) Ibid. p. 560 ; l'inscription : *akargi* 5 ḫi-ru-si, cf. n° 132. Sur un autre fragment se lit : 4 *ḫi*-ru-si. Ibid. p. 473.

longue fait également mention de l'inscription faite à l'occasion de la construction, mais y ajoute la malédiction, toujours dans les mêmes termes, à celui qui porterait atteinte à l'inscription et à la mémoire de son auteur. Parfois, surtout s'il s'agit de plantations, on décrète certaines offrandes à faire à Ḫaldi ou à d'autres dieux.

L'inscription que nous donnons ici en présente la version typique, n° 34 du CICH.

1. ^{ILU}Ḫal-di-ni-niuš-ma-ši-ni ^{I}Me-nua-še
^{I}Iš-pu-i-ni-ḫi-ni-še i-ni pi-li
a-gu-ni ^{I}Me-nu-a-i pi-li ti-i-ni
^{ILU}Ḫal-di-ni-ni al-su-ši-ni ^{I}Me-nu-a-ni
5. ŠARRU DANNU ŠARRU al-su-i-ni ŠARRU ^{MATU} Bi-a-i-na-e
a-lu-si ^{ALU}Tu-uš-pa-e ALU
^{I}Me-nu-a-še a-li a-lu-še i-ni TUPPU tu-li-e
a-lu-še pi-tu-li-e a-lu-še a-i-ni -e-i
i-ni-li du-li a-lu-še u-li-še ti-u-li
10. i-e-še i-ni pi-li-e a-gu-bi tu-ri-ni-ni
^{ILU}Ḫal-di-še ^{ILU}ADAD-še ^{ILU}ŠAMAŠ-še ILU-^{pl}še mani
^{ILU}ŠAMAŠ-ni pi-i-ni me-i ar-ḫi-u-ru-li-a -ni
me-i i-na-i-ni me-i na-a-ra-a
14. a-u-i-e u-lu-u-li

Voici la traduction littérale et linéaire du texte :

1. Par la Ḫaldienne puissance Menua 2. fils d'Išpuini ce canal 3. conduisit ; Canal de Menua (est) le nom.
4. Par la Ḫaldienne grandeur Menua 5. (est) roi puissant, roi grand, roi de ^{p}Biaina (ili) 6. prince de la ville de Tušpa.
7. Menua dit : qui cette inscription endommage, 8. qui (la) renverse, qui pour un autre 9, les même (choses) fait, qui, un autre... dit : 10. (c'est) moi (qui) ce canal conduisis, 11. puissent le dieu Ḫaldi, le dieu de l'orage (= Tešeba), le dieu du Soleil (= Ardini), le faire disparaître de la face du Soleil le destructeur, et *arhiurulia*, et *inai*.

Les dernières lignes ne sont pas claires, de sorte que la substance de l'imprécation reste encore obscure.

Les trois premières lignes seules, ou avec les deux suivantes, forment la version courte qu'on retrouve sur la digue du canal de Šamiram et ailleurs, de même que la version longue, c'est-à-dire avec la formule d'imprécation.

Prenons une autre inscription, plus tardive dont nous possédons une photographie, n° 153 a (1).

^{ILU}Ḫal-di-e BELU i-ni ^{BIT}PARAKKU ^{I}Rusa-še
^{I}Ar-giš-te-ḫi-ni-še ši-di-iš-tu-ni ^{ILU} Ḫal-di-ni-ni
uš-ma-ši-ni ^{I}Rusa-še ^{I}Ar-giš-te-ḫi-ni-še
a-li qar-bi sal-zi ma-nu u-i gi-e-i
iš-ti-ni ši-da-u-ri šu-ki ^{ILU}Ḫal-di-še
u-bar-du-du-ni i-e-še ši-di-iš-tu-bi
te-ru-bi ti-ni ^{I}Ru-sa-i ALU TUR
^{I}Ru-sa-še ^{I}Ar-giš-te-ḫi-ni-še a-li
a-lu-še i-ni TUPPU tu-lie a-lu-še
pi-tu-li-e a-lu-še ip-ḫu-li-e tu-ri-ni-ni
^{ILU}Hal-di-še ^{ILU}ADAD-še ^{ILU}ŠAMAŠ-i-še ILU^{pl}-še
me-ku-ù-i ti-ni ma-nu-ni ^{ILU}ŠAMAŠ-ni-ka-i
^{I}Ru-sa-a-ni ^{I}Ar-giš-te-ḫi
ŠARRU DANNU ŠARRU MATU MATU ^{pl}-a-ue
ŠARRU ^{MATU}Bi-a-i-na-u-e ŠAR ŠARRU-u-e
a-lu-si ^{ALU}Tu-uš-pa-a-e ALU

Traduction littérale.

1. A Ḫaldi le Seigneur ce sanctuaire Rusa. 2. fils d'Argišti construisit. Par la Ḫaldienne. 3. puissance Rusa fils d'Argišti dit : 4-5 *lignes sont obscures.* 6. moi, je (le) construisis. 7. (et lui) mis le nom de la petite ville de Rusa. 8. Rusa fis d'Argišti dit : 9. qui cette inscription endommage, qui (la) 10. renverse, qui (la) détruit. 11. puissent le dieu Ḫaldi, le dieu de l'orage (= Tešeba), le dieu du Soleil (= Ardini) 12. effacer le nom du destructeur devant le Soleil. 13. Rusa fils d'Argišti 14. (est) roi puissant, roi de plusieurs pays, 15. roi de Biaini (li), roi des rois, 16. prince de la ville de Tušpa.

(1) La photographie nous a été envoyée par Mgr Nerses, archevêque du diocèse arménien d'Atrpatakan à qui nous en témoignons notre reconnaissance. La stèle se trouve dans la cour de la maison du Khan de Maku, où elle a été apportée des ruines d'une ville près de Maku.

Le comte Kantz, attaché à la légation d'Allemagne à Téhéran, en avait transmis une photographie à Sayce qui la publia dans *JRAS*, 1912, p. 107. N. Marr a aussi publié cette inscription d'après une photographie de la même provenance que la nôtre dans Записки Восточнаго Отдѣленія Рус. Арх. Общ. XXV.

Notons que la phrase concernant l'imprécation n'est pas claire non plus et que le nom et les attributs du roi se trouvent à la fin du texte et non pas au milieu, comme dans le texte précédent.

Le genre historique établi sous Menua s'est développé sous son fils et successeur Argišti et a pris des formes qui se perpétueront sans modifications sensibles jusqu'à la fin de l'Empire.

Les relations historiques sont caractérisées par le fait que l'initiative des campagnes revient toujours à Ḫaldi, grand dieu du pays. C'est Ḫaldi lui-même qui part et combat les pays adverses et ensuite guide le roi à la tête de l'armée vers le champ de bataille pour réaliser les conquêtes préparées. Cette idée est conçue en ces termes :

Ḫaldi est fort, son guerrier est fort ; il combattit tels et tels pays. Par sa puissance le roi alla contre ces pays et les occupa. Parfois le roi fait plus que le dieu ne semble l'avoir indiqué : *kuṭu-bi* ou *kuṭu-ni* ou *kuṭadi pari(e)* ; suivent les noms des pays. On n'est pas encore parvenu à préciser le sens de cette expression. Il semble qu'il s'agisse de l'avance du roi dans les frontières ou dans les environs des pays voisins. Le vainqueur érige une stèle ou fait une inscription sur le rocher dans le pays conquis ; après avoir relaté ses succès, il maudit quiconque détruirait ce monument, selon la formule devenue habituelle de l'imprécation.

Argišti ajoute à cette version quelques compléments. D'abord Ḫaldi ayant combattu les pays ennemis « les présente au roi », *tequ-ni* (1). Ensuite, le roi, avant de partir en guerre, s'adresse *ḫutia-di*, aux dieux, non seulement à Ḫaldi, mais aussi à Tešeba et à Ardini et reçoit leur encouragement. Le roi conquiert les pays projetés et soumet leurs rois à un tribut. Enfin, on énumère le butin, fait dans les régions dévastées ou soumises. Dans les cas où il y a plusieurs expéditions au cours d'une année, le récit se termine par les mots : « Ces exploits je les exécutai au cours d'une année ». De sorte que les cadres des récits historiques élaborés sous Menua ont été élargis sous Argišti pour rester dans la suite en vigueur comme un canon infaillible.

---

(1) D'ailleurs Menua emploie déjà cette expression dans n° 21.

Nous en donnons deux spécimens (version courte et version longue).

Voici celui de la première version, l'inscription de Palu, n° 31.

^{ILU}Ḫal-di-ni uš-ta-be ma-si-ni-i-e
giš-šu-ri-e ka-ru-ni ^{ALU}Še-be-te-ri-a-ni
MATU-ni-e ka-ru-ni ^{ALU}Ḫu-ra-na-a-ni MATU-ni-e
ka-ru-ni ^{MATU}Ṣu-pa-a-ni ^{ILU}Ḫal-di-i ku-ru-ni
^{ILU}Ḫal-di-i-ni giš-šu-ri-i ku-ru-ni
^{ILU}Ḫal-di-ni-ni uš-ma-ši-ni uš-ta-a-be
^{I}Me-nu-a-ni ^{I}Iš-pu-u-i-ni-e-ḫe
ḫa-u-ni ^{ALU}Še-be-te-ri-a-ni MATU e-ba-ni-e
ḫa-u-ni ^{ALU} Ḫu-za-a-na-ni MATU e-ba-ni-e
ḫa-u-ni ^{MATU}Ṣu-u-pa-a-ni ku-ṭu-ni
pa-a-ri-e ^{MATU}Ḫa-a-ti-i-na-a (...)
^{ILU}Ḫal-di-e-i ini ^{ARNU}pu-lu-si ku-gu-ni
^{ALU}Še-be-te-ri-a ^{ILU}Ḫal-di-i i-a-ra-ni
ši-di-iš-tu-ni ^{ALU}Še-be-te-ri-a a-su-ni
^{I}Su-li-e ḫa-a-u-a-li
SARRU ^{ALU}Me-li-ṭe-i-a-al-he à-al-du-u-ni
me-ši-ni pi-i ^{ILU}Ḫal-di-ni-ni al-su-i-ši-i-ni
^{I}Me-nu-a-ni ^{I}Iš-pu-u-i-ni-e-ḫe
SARRU DANNU SARRU al-su-u-i-ni-e
ŠAR ^{MATU}Bi-i-a-i-na-a-u-e
a-lu-si-e ^{ALU}Tu-uš-pa-a-e ALU
^{I}Me-nu-a-še a-li a-lu-še i-ni TUPPU
pi-tu-li-e a-lu-še tu-u-li-i-e
a-lu-še u-li-e i-ni-li du-li
tu-ri-ni-ni ^{ILU}Ḫal-di-še ^{ILU}ADAD-še ^{ILU}SAMAS-še
ILU^{pl}-še ma-a-ni ^{ILU}SAMAŠ-ni pi-e-i-ni-e
me-i ar-ḫi-u-ru-li-a-ni me-i i-na-i-ni
me-i na-ra-a a-u-i-e u-lu-u-li-e

Traduction littérale et linéaire

Ḫaldi partit, son
guerrier combattit ^{v}Šebeteria-ni
(et son) pays ; combattit ^{v}Ḫuzana-ni (et son) pays ;
combattit ^{p}Ṣupa-ni. Ḫaldi (est) fort.

le ḫaldien guerrier (est) fort.
Par la puissance ḫaldienne partit
Menua fils d'Iśpuini,
il prit ^{V}Šebeteria-ni (et son) pays.
il prit ^{V}Huzana-ni (et son) pays
il prit ^{P}Ṣupa-ni. Il gagna (?)
les environs (?) du ^{P}Ḫatina
A Ḫaldi cette stèle il tailla
à ^{V}Sebeteria. A Ḫaldi un sanctuaire
il construisit à ^{V}Šebeteria.
Suli-e saisit
roi du peuple de Meliteia il (le) soumit
à un tribut. Par la grandeur ḫaldienne
Menua fils d'Iśpuini
roi puissant, roi grand
roi de Biaina
prince de la ville de Tuśpa
Menua dit : qui cette inscription
endommage, qui (la) renverse, qui la détruit
qui pour un autre fait les mêmes (choses)
puissent les dieux Ḫaldi, Teśeba, Ardini
(le) faire disparaître de la face du Soleil
le destructeur...

Les éléments additionnels qui vont enrichir cette version à partir du règne d'Argiśti, on les verra dans le texte suivant qui est le récit de la 9e campagne d'Argiśti, n° 111, Sayce XL. Schulz V.

^{ILU}Ḫal-di-ni uś-ta-bi ma-si-ni-e giś-śu-ri-e
ka-ru-ni ^{MATU}Ma-na-a-ni MATU e-ba-ni-i-e
ka-ru-ni ^{MATU}Bu-uś-tu-ni la-qu-u-a-li
^{I}Ar-gi iś-ti-i-ka-i ^{I}Me-nu-a-ḫi-ni-i-e
^{ILU}Ḫal-di-ni-ni alsu-i- śi-ni ^{I}Ar-giś-ti-śe
a-li-e ḫu-ti-a-di ^{ILU}Ḫal-di-i-e-di BELLU-di
^{ILU}ADAD-di ^{ILU}SAMAS-di ILU^{pl}aś-te ^{MATU}Bi-a-na-aś-te
a-lu-si-ni-ni al-su-i-śi-ni a-li-a-ba-di
ḫa-a-śi-al-me. ILU^{pl} ^{I}Ar-gi-iś-ti-i-śe
^{I}Me-nu-a-ḫi-ni-śe a-li-e ^{ILU}Ḫal-di-i ku-ru-ni

^{ILU}Ḫal-di-ni giš-šu-ri-i ku-ru-ni ^{ILU}Ḫal-di-ni-ni
al-su-i-ši-ni uš-ta-di ^{MATU}Bu-uš-tu-e-di
ḫa-u-bi ^{MATU}Aš-qa-ia-i ḫu-bi ^{MATU}Ša-ti-ra-ra-u-ni
an-da-ni ^{MATU}U-gi-iš-ti-ni a-al-du-bi
sal-ma-at-ḫi ^{MATU}U-u-ši-ni ku-ṭa-a-di
pa-ri-e ^{MATU}A-la-ṭa-i ^{MATU}Ba-ba-a-ni
MATU e-ba-a-ni a-ma-aš-tu-bi ALU^{pl} ḫar-ḫar-šu-bi
a-a-še ^{SAL}lu-tu iš-ti-ni-ni pa-ru-u-bi

«-» 873 ^{AMELU}ta-ar-šu-a-ni-e MU
a-li-ki za-aš-gu-bi a-li-ki še-ḫi-ri a-gu-bi
«-» 80 ANŠU-KUR-RA^{pl} pa-ru-bi
«-» ANŠU-A-AB-BA^{pl} «-» ALPU pa-ḫi-ni
«-» 500 IMMERU šu-še
^{I}Ar-giš-ti-še a-li-e ^{ILU}Ḫal-di-a iš-ti-ni-e
i-na-ni-li ar-ni-u-ši-ni-li IMU za-du-bi

Traduction littérale (aussi bien que possible).

Ḫaldi partit. Son guerrier
combattit ^{P}Mana-ni le pays,
combattit ^{P}Buštu-ni ; ils furent présentés
à Argišti, fils de Menua.
Par la ḫaldienne grandeur Argišti
dit : je m'adressai à Ḫaldi le Seigneur,
à Tešeba, à Ardini (et aux autres) dieux de Biana.
Par la grandeur des grands (dieux), du secours
me prêtèrent les dieux. Argišti
fils de Menua dit : Ḫaldi est fort,
le ḫaldien guerrier est fort. Par la ḫaldienne
grandeur j'allai au ^{P}Buštu-edi.
je pris le pays d'Ašqaia, je pris ^{P}Šatirirau-ni
(*le sens des lignes* 55-56 *n'est pas clair*)
Je m'avançai aux environs du pays d'Alaṭa-i ; ^{P}Baba-ni.
le pays je le brûlai, les villes je les pillai,
hommes, femmes de là-bas je les amenai,
«-» mille 873 hommes de l'année
les uns je massacrai, les autres je les pris vivants.
«—» 80 chevaux je les amenai (aussi)
«—» chameaux, «—» bœufs

«-» 500 moutons.
65. Argišti dit : Par Ḫaldi là-bas
ces exploits, au cours d'une année je les fis.

La traduction de ces pièces telle qu'elle est, prête, certes, à discussion sur plusieurs points. Elle est toutefois exacte dans son ensemble, c'est-à-dire autant qu'elle rend le sens général des textes ; et, comme telle, elle peut donner quelques notions sur la nature des productions littéraires des Urartiens, de même que sur leur manière de penser et de s'exprimer.

Quant à la structure de la langue, nous l'examinons sommairement d'après ce que les études urartiennes ont apporté dans ce domaine. Les Urartiens employaient l'écriture cunéiforme de système syllabique, empruntée aux Assyriens qui, à leur tour, l'avaient adoptée des Akkadiens ou des Sémites babyloniens. Ceux-ci l'avaient élaborée en simplifiant le système idéographique en usage chez les Sumériens. Dans ce dernier système, les signes cunéiformes désignaient des idées, des mots. Les Akkadiens parvinrent à les réduire à la valeur syllabique. Ils gardèrent cependant de l'ancien système un certain nombre d'idéogrammes qu'ils transmirent aux Assyriens, puis aux Urartiens.

De ces idéogrammes, les plus importants sont les suivants, qui reviennent souvent dans les inscriptions urartiennes.

Sumérien AN « dieu » que les Ass. lisaient *ILU* «dieu » (1)

EN « seigneur » ass. *BELLU*
KA « porte » ass. *BABU*
URU « ville » ass. *ALU* . . . . . .
KUR « pays » ass. *MATU* . .
E « maison » ass. *BITU*
EGAL « grande maison » = « palais » ass. *EKALLU*
LUGAL « roi » ass. *SARRU*
UD « jour » ass. *'UME* . .
MU « an » ass. *SATTU* . .
GUD « bœuf » ass. *ALPU* .

(1) Nous écrivons, comme c'est l'usage chez les cunéologues, les mots sumériens en lettres majuscules droites, les mots assyriens en majuscules italiques et les textes toujours en minuscules.

UDU « mouton » ass. *IMMERU*
IM « dieu de l'orage » ass. *ADAD*
UTU « dieu du Soleil » ass. *ŠAMAŠ*
GIŠ « bois » ass. *IŠU*
GEŠTIN « vin » ass. *KARANU*
ANŠU « âne » ass. *IMERU*.
DUB-TE « inscription » ass. TUPPU.
et quelques autres (1).

Les Urartiens font usage de ces idéogrammes principalement à titre de déterminatifs, c'est-à-dire pour indiquer que les mots qui suivent ces idéogrammes sont les noms respectivement d'un dieu, d'un pays , d'une ville, etc...

Avec le progrès vraiment prodigieux du déchiffrement, il n'était point difficile de déchiffrer les inscriptions urartiennes ; mais les comprendre est le problème. L'illustre orientaliste anglais Sayce le premier a lu et traduit les textes urartiens. Il a même essayé d'esquisser la grammaire de la langue et a établi une partie du lexique. Mais, emporté par le désir de surmonter toutes les difficultés, il a été obligé de faire une place assez large à des conjectures arbitraires ou mal fondées.

Depuis, l'étude de la langue a fait un grand pas en avant. On comprend beaucoup mieux les formes grammaticales et la construction des phrases. Le lexique accessible s'est accru considérablement. Les stèles bilingues de Kelišin et de Topraue auraient certainement joué le rôle de la pierre de Rosette, si elles ne se trouvaient dans un état lamentable. Elles ont néanmoins contribué à constater le sens de quelques termes et formes.

---

(1) Lehmann-Haupt a adopté dans *CICH* le système de traduire en assyrien les idéogrammes sumériens, en partant de l'idée que les Urartiens avaient emprunté l'écriture aux Assyriens et lisaient en assyrien les idéogrammes. J. Friedrich préfère, avec raison, garder la valeur sumérienne. C'est une question conventionelle de moindre importance. N. Marr rendait les déterminatifs en latin. Habitué à la transcription de *CICH*, nous l'avons laissée telle qu'elle est, sans toutefois partager le raisonnement de son éditeur. Les Urartiens ne lisaient certainement pas les idéogrammes en assyrien ni en sumérien, mais bien en leur langue.

Les investigations philologiques basées surtout sur la comparaison des passages parallèles ont donné des résultats, en somme, plus efficaces pour la morphologie que pour la sémantique.

Faire des conjectures est aussi un moyen d'attaquer l'inconnu, mais pour cela il faut avoir du flair philologique et assez de prudence pour éviter ce qui est fantaisie. Parmi les conjectures de ce genre méritent une attention particulière, celles qui sont suggérées par la stylistique assyrienne. Elles ont plus d'apparence de certitude, plus de chance d'être confirmées. Les scribes urartiens, disciples des Assyriens, étaient sans doute influencés par les Assyriens dans leur manière de composer leurs récits. Il est tout naturel de chercher les effets de la phraséologie assyrienne dans les textes urartiens.

Il y a des cas où les idéogrammes alternent dans les textes parallèles avec les mots écrits phonétiquement, d'où il résulte que ces mots sont les équivalents urartiens. Dans ces cas on discerne le sens des mots avec une certitude absolue.

Ces moyens ont amené des résultats fort appréciables. Les conquêtes faites sont évidentes. Mais il ne faut pas toutefois se faire d'illusions et croire qu'on a surmonté toutes les difficultés. Le système grammatical, même à la lumière de nouvelles interprétations ingénieuses, reste encore enveloppé de mystère.

Une autorité en la matière a résumé récemment, avec une critique sobre, les résultats acquis par les études urartiennes (1). C'est une esquisse de la grammaire de l'urartien. Elle nous dispense de donner ici la description de la langue. Nous nous bornerons à quelques réflexions sur le caractère général de cet idiome étrange.

Le système phonique est simple. L'urartien possède quatre voyelles : a, e, i, u et dix-sept consonnes : b, d, g, h, k, l, m, n, p, q, r, s, ś, ṣ, t, ṭ, z. Seules les voyelles ont des signes pro-

---

(1) Joh. Friedrich. *Einführung ins Urartäische*, 1933. M. Tseretheli dans ses *Etudes Urartiennes*, *Revue d'Assyriologie*, vol. 32-33, 1935-1936 ; dans les *Remarques sur les travaux ourartéologiques*, 1934. Friedrich a épuisé les objections qu'on pouvait faire à ce propos et a largement signalé les problèmes encore à résoudre.

pres ; les consonnes n'en ont pas, mais elles se désignent par syllabes et ont donc autant de signes qu'elles forment de syllabes : *ba, be, bi, bu, ab, eb, ib, ub, da, de, di, du, ad, ed, id, ud* et ainsi de suite pour les 17 sons. Il y a, en outre, des signes distincts pour des syllabes à troi lettres : *bab, beb, bib, bub,* etc... bien qu'on puisse écrire ba-ab, on applique souvent cette façon de faire.

Certains signes souvent employés représentent des mots — signes idéographiques — qui servent surtout de déterminatifs. Les plus fréquents des déterminatifs et des idéogrammes sont mentionnés plus haut. Le système phonique de l'urartien est beaucoup plus pauvre que celui de l'arménien et du géorgien. L'urartien ne connaît pas les affriquées si caractéristique de ces deux langues : c, ç, j, et ć, ç, dj. Ces sons et d'autres particularités phonétiques de l'arménien et du géorgien ne sont pas redevables à l'influence urartienne, si naturel qu'il eût été de le supposer.

Les vocables urartiens se terminent généralement par *-i*, comme *pili* « canal », *ebani* « pays », *euri* « seigneur », *erili* « roi », *tini* « nom », *esi* « lieu », *giššuri* « guerrier », Ḫaldi, Argišti, Sarduri, Lutipri, etc. On trouve quelques mots en *-a* : *burgana* «château-fort», *qiura* «terre», les noms, comme Rusa, Tešeba, etc. et en *-še* comme *aše* « homme »,*meše* « tribut, don », *gunuše* « combat », *asmuše* « puissance », *alsuiše* « grandeur », mais il est probable que ces mots ont plutôt la désinence *-ši*, à en juger d'après la forme *meši-ni*, *gunušini*, *asmuši-ni*, etc.

Les mots sont pourvus de quelques suffixes dont il est difficile de préciser le caractère. Ils sont toutefois toujours séparables du thème ; il s'agit donc plutôt de la suffixation des mots que de la flexion. De là notre scepticisme au sujet du génitif et du datif aux quels on attribuait respectivement les désinences-*i* et *-e*. Il existe un suffixe pour former le sujet des verbes transitifs et un autre, pour les verbes intransitifs. Le premier est *-še*. Ainsi *Ḫaldiše karuni* signifie « Ḫaldi a conquis ». La seconde *-ni* : *Ḫaldi-ni uštabi* « Ḫaldi est parti ». Un autre suffixe *-ni*, peut-être identique au même *-ni*, forme l'ablatif et l'instrumental : *esi-ni* « du lieu » de *esi* « lieu », *usmaši-ni* « par la puissance » de *usmaši* « puissance ». Un troisième *-ni* sert à former, dans certains cas imprécis, l'accusatif, ou le régime direct : Menua conquit Etiuni-ni, Buštu-ni. Généralement le régime direct

n'a aucune désinence. Le suffixe *-di* ou plutôt *-edi* forme le cas directif, indiquent la direction de l'action exprimée par le verbe : *ebani-edi* « au pays », *Eriahini-di* « au pays d'Eriahini ».

Le locatif a pour désinence *-a* : *esi-a* « à la place », *[D]Baruatuaini- a* « dans le pays de Baratuaini » ; aussi « *ebana* » (de *ebani-a*) « dans le pays », *gunuša* (de *gunuši-a*) « au combat ».

Le génitif prend *-i* = *Ḫaldi-i* (mais écrit Haldi-ei), *Menua-i* (écrit aussi Menua-e).

Le datif se forme en *-e* : *Ḫaldie, eurie* et en *-a*, *Menua-a*. Au pluriel il est attesté dans les formes avec les suffixes *-li*, comme *ḫuradini-li* « guerriers ou armées » ; *-aue* : *huradin-aue* (huradini aue ?) en fonction du génitif-datif ; *huradin-a*, locatif ; *Haldinani* (Haldini-ani ?), ablatif, *Biainaidi* « vers Biainili ».

La flexion casuelle du datif et celle du génitif n'est pas assurée. La graphie chancelante abuse des voyelles *-i* et *-e* dans une si large mesure qu'on ne saurait se fier à leur caractère casuel pour le datif et le génitif. Il est probable que ces cas, comme l'accusatif, n'avaient aucune désinence spéciale.

Plusieurs textes commencent par : *Ḫaldie euri-e*, qu'on traduit «à Ḫaldi le Seigneur» ; on le conçoit donc comme un datif. Dès lors on s'attendait à ce que dans l'inscription de la porte de Mher, qui est une ordonance réglant les offrandes à faire aux dieux, les noms des destinataires soient mis au même cas. Mais cela ne se vérifie pas. On y lit : *Haldie* et *Ḫaldi-ei* (d'ailleurs corrigé dans la seconde copie à Ḫaldie). Les noms en *-i* prennent *-e*, comme *Ḫuṭuni-e*, *Turani-e*, *Nalaini-e*, etc..., mais pas toujours comme *Diduaini, Qilibani, Ipḫari*. Les noms en *-a* ont un second *-a*: *Anapša-a, Erina-a, Šuba-a*, mais quelques-uns n'ont pas ce *-a*, comme *Aia, Adiia, Siliia, Uia*. D'autres bénéficiaires d'offrandes = *Ḫaldini iniriaši-e, Ḫaldini*. Si les voyelles *-e* et *-a* ne sont pas obligatoires, elles ne peuvent être considérées comme des désinences casuelles.

Les noms d'une série des bénéficiaires d'offrandes figurent sous la forme : *Ḫaldini iniriašie, Ḫaldini alsuišie, Ḫaldini diruši-e, Ḫaldini daši-e, Ḫaldini ušmaši-e. Haldini arni-e, Ḫaldini niribi-e* ou *niribi-i* (dans la seconde copie). Ces differents aspects ou attributs de Ḫaldi ne sont pas non plus au datif, comme on pourrait le croire. Ḫaldini est un adjectif et l'adjec-

tif s'accorde en urartien avec le substantif qu'il détermine. On aurait donc attendu : *Ḫaldini-e iniriaśie-e, Ḫaldini-e alsuiśi-e*, si telle était la forme du datif. L'adjectif Ḫaldini prouve que le substantif déterminé *iniriaśie* est au même cas absolu que Ḫaldini. Le *-e* final dans *iniriaśi-e, alsuiśi-e*, etc..., n'a aucune valeur morphologique ; c'est un élément pour ainsi dire parasite. Les mots en *-si* apparaissent aussi sous la forme en *-śe*. Mais c'est une alternance de même caractère que *ustabi* et *ustabe, agubi* et *agube* et même *agubi-e*.

La graphie urartienne ne fait pas de distinction entre *ebani* et *ebani-e, pili* et *pili-e, alusi* et *alusi-e*. Presque tous les mots en *-i* offrent cette double graphie : *pi, gi, niribi, parali, uldi, zari, śirśini, giśśuri, masini, uśtini, inani, badusi, pari*, etc... Si le *-e* avait la valeur de la flexion du datif, on n'en aurait pas abusé pour l'ajouter à la fin des mots.

Les mots en *-a* dans le texte en question n'ont pas la voyelle *-e*, mais un *-a* parasite. C'est encore une preuve que le *-e* ne constitue pas un datif.

Notre doute porte sur la forme grammaticale du datif, et non pas sur son concept. Il s'exprimait simplement par le cas absolu comme le concept du régime direct. On les distinguait d'après le sens de la phrase et selon la dépendance du verbe.

Il en est de même du génitif. La désinence casuelle *-i* qu'on lui prête n'est pas sûr. La voyelle *-i* est employée avec une liberté qui, comme pour le *-e*, ne respecte aucun règle et rend difficile la distinction entre une valeur morphologique et une émanation de la syllabe précédente. Par exemple, *Ḫaldi-i, pili-i, Diauḫinie-i* : *la* finale *-i* est-elle une flexion casuelle ou la répétition du *-i* précédent, écrit souvent *-ie* ?

On sait que le génitif sert principalement de complément de nom ou de verbe. L'inscription de Tariria offre le cas presque unique d'un génitif remplissant la fonction d'un complément de verbe, si, bien entendu, le verbe auxiliaire est sous-entendu : *Tariria-i ini uldi* « de Tariria (est) ce jardin ».

Dans les cas où le génitif apparait comme complément de nom, il est curieux de noter qu'on l'évite au profit d'un adjectif ou d'une apposition. Remplacer le génitif dans tels cas par un adjectif est propre aussi à luwite, une des langues hittites. On ne dit pas en urartien : la puissance de Ḫaldi, la femme de

Menua, la porte de Ḫaldi, mais la Ḫaldienne puissance, la Menu-ienne (Menuéenne) femme, la Ḫaldienne porte. On ne dit pas: Menua fils d'Argišti, mais Menua Argištien (1). On ne dit pas non plus Dieu d'une telle ville, disons de ^{v}Tušpa, de ^{v}Eridia, de ^{v}Qumenu ; on dit: dieu ^{v}Tušpéen, dieu ^{v}Eridéen, dieu ^{v}Qumenu-ien, etc... Le pays d'un tel nom s'exprime par l'adjectif ou par apposition. Argišti alla au pays de Babylone: *Babilunie ebanigi-di*, ou *Puzania-inie ebanie-di*, *Apuinie ebaniedi*, *Arguqinie ebanie-di*, *Eriaḫininie ebaniedi*, *Uelikunini ebaniedi*, etc... De même Menua conquit : ^{v}*Sebeleriani ebanie*, ^{v}*Huzani ebanie*, ^{p}*Supa-ni ebanie*. Dans Sebeteria, Huzana, la désinence *ni* = *ini* est suffixe adjectif, tandis que dans Supa, *-ni* est flexion de l'accusatif. Sarduri dit « j'allai » *uštadi Babilunie ebaniadi*, mais dans j'occupai *ḫaubi Babilu ebanie*, Babilu est une apposition.

Les noms propres employés comme compléments prennent la forme adjective ou s'emploient comme apposition. Par exemple les patronymiques en -ḫi, Eriaḫi, Diaue-ḫi, ^{I}Abiliani-ḫi, employés aussi comme termes géographiques. On dit : « *Eriaḫi-ni ebani*, « Erahien pays », ^{I}*Abiliaḫi-ni ebani*, ou bien comme simple apposition : ^{I}*Eriaḫi ebanie*, ^{I}*Baltulḫie ebanie*, *Abilianiḫi ebanie*, etc...

Quturzani, Ultuza sont des noms propres ; les noms des princes conquis. Argišti dit qu'il soumit : ^{I}*Abilianieḫi ebanie*, ^{v}*Aništirue* (?) *Quturzani-ini*, ^{I}*Ultuza-ini ebanie*, donc « le pays — Abilianiḫ, ^{v}Aništirue Quturzani-ien, le pays Ultuza-ien ».

Le même roi dit avoir soumis : ^{I}*Luša-e ebanie*, ^{I}*Katarza-e ebanie*, ^{I}*Eriaḫi ebanie* ^{p}*Gulutaḫiḫa ebanie*, *Uiṭaeruḫiniei ebanie*. On croit que Luša-e, Katarza-e sont des formes de génitif avec l'affaiblissement de la flexion *-i* en *-e*. Cependant Eriaḫi, Gulutaḫiḫa qui sont dans la même situation syntaxique, n'ont aucune désinence casuelle ; ils ne sont pas au génitif, et donc ils ne peuvent être compléments, mais seulement appositions de ebanie. La finale *-e* de *Luša-e*, *Katarza-e* n'a pas de valeur

(1) Parmi les langues modernes, c'est le russe qui adopte le plus volontiers cette façon de s'exprimer: Московская губернія. Петербургскій Университетъ. Женина сестра, маминъ братъ. Le gouvernement (district) de Moscou, l'Université de Petersbourg, sœur de la femme, frère de la mère, etc...

morphologique, mais est purement graphique au même titre que le -*e* final dans *ebanie*.

Il y a toute raison de croire que *Uiṭaeruḫiniei* n'est pas non plus un complément au génitif, mais bien un adjectif, la désinence -*ei* n'étant qu'une graphie arbitraire comme, par exemple, dans *pieini*, ou *pieinie* au lieu de *pi-ni*, ou *g'ei* pour gi (1).

Išpuini et Menua : *suidulu* [I]*Uteruḫi*, [I]*Luša-a*, [I]*Katarza-a burgala-li* (sc. *burgana-li*) *SARRU*[pl] [p]*Etiuḫini-li*, c'est-à-dire : « Išpuini et Menua ruinèrent les châteaux royaux du pays d'Etiuhini, appartenant à Uiteruḫi, Luša et Katarza ».

Les trois noms des personnes ne sont pas au génitif ; la finale -*a* de Luša et Katarza n'a pas plus de valeur que les -*e* de Luša-e et Katarza-e dans la phrase mentionnée d'Argišti. Ils sont au cas absolu au point de vue morphologique, mais au point de vue syntaxique ils sont les compléments de « château », *burgala-li*, dont SARRU[pl] « royaux » et *Etiuḫi-ien* sont les qualificatifs.

En pareil cas le complément s'entend grâce à sa position, sans recours morphologique. La phraséologie urartienne est si rudimentaire qu'un substantif associé avec un autre ne peut avoir d'autre fonction que celle d'un complément. On dit : *Sardurise karuni* SARRU [I]*Eriaḫi ebanie*, SARRU [I]*Abilianiḫi ebanie*, ou *karuni* [I]*Rašuni* SARRU [p]*Ruišianie*, « Sarduri combattit le roi du pays -Eriaḫi, le roi du pays -Abilianiḫi ; il combattit Rašu-ni le roi du pays Ruišia-ien ». Affirmer que *Eriaḫi*, *Abilianiḫi* ont absorbé la désinence -*i* du génitif, ou que dans *ebani-e* le même -*i* s'est fléchi en -*e* serait forcer la vérité.

En réalité aucun de ces termes n'est au génitif, ils remplissent la fonction de compléments de par leur position, parce qu'ils suivent le substantif *roi*.

De toute façon le remplacement du génitif par d'autres modes d'expression et la graphie chancelante de ce qui apparaît comme désinence casuelle du génitif rendent problématique l'existence d'un génitif morphologiquement défini.

L'urartien est plus soucieux de fixer au moyen des suffixes -*še*, -*ni* ce qui a rapport immédiat au verbe prédical, comme le sujet actif à -*še*, le sujet médial à -*ni*, le régime direct -*ni*,

(1) Dans l'imprécation à la fin des *Annales* d'Argišti.

l'instrumental *-ni* ; mais les rapports entre les substantifs, il les laisse entendre d'après leur position s'il ne les exprime pas par un adjectif ou par une apposition (1).

Le système verbal revêt un caractère tout particulier. L'aspect des verbes est le plus frappant. Une série de vocables monosyllabiques juxtaposés par deux, parfois par trois, compose le fonds verbal : *šu*, *a-šu*, *ha-šu*, *hu-šu*, *ku-šu*, *za-šu*, *ḫar-ḫar-šu*; *du-*, *adu-*, *ši-du-*, *za-du-*, *qu-du-*, *aš-du-*, *teirdu* (de teru-du), *šeir-du-* (de šeri-du), *sui-du-*, *ueli-du*, *abili-du* ; *ru-*, *a-ru*, *ka-ru-*, *te-ru-*, *pa-ru-*, *pu-ru*, *ḫu-ru* ;*lu-* *a-lu-*, *pi-lu-*, *ni-lu-*, *ša-lu-*, *aš-lu-*, *uš-lu-*, *šidiš-lu-*, etc...

Les effets de pareilles unions des éléments verbaux échappent à toute précision, les éléments eux-mêmes n'étant pas suffisamment connus. En comparant les passages similaires on arrive à deviner plutôt qu'à déterminer la signification des verbes. Dans les textes de constructions, les verbes employés signifient « bâtir, ériger, construire » ; dans les relations militaires il s'agit naturellement de « vaincre, combattre, occuper tels pays, ravager, renverser des édifices ». Mais il est impossible, sauf cas exceptionnels, de saisir les nuances, les différences entre les termes employés.

On ne saurait même dire si les syllabes qu'on retrouve dans plusieurs verbes ont le même sens. On est moins hésitant au sujet de *du-* qui signifie, dans la formule d'imprécation, « faire, commettre », et semble être le même dans d'autres verbes où il sert à former les factitifs : *te-ru* « mettre, placer », *teri-du* ou *teir-du* « faire placer » ; *šeri-du* ou *šeir-du* « faire partager ». Le vocalisme *teri-šeri* est obscur ; est-il fléchissement de *-u* de *teru-*, *šeru-*, ou une autre formation, une espèce de *nomen actionis*, comme le croit Tseretheli ? Il en est de même de *u-ali-du* « faire rassembler » *abili-du-* « faire ajouter ».

L'élément *lu-* semble renforcer l'action exprimée par verbes : *teru-*, *teru-lu*, *qabqaru-*, *qabqaru-lu*, *sui-du-*, *suidu-lu*, etc.

---

(1) A cet égard sont fort instructives des expressions comme *pulusinika* (i) ou *giššurginiko-ini* ; pour dire devant la stèle « *pulusi* » on emploie l'adjectif *pulusini* : « *pulusinien*-devant » ; *giššurgini* est aussi un adjectif de *giššuri* « guerrier » pour *giššur-ini* *giššurini-ka-*(i) « devant l'armée » forme un concept, un mot, qui prend le suffixe de l'accusatif : *giššurinikaini*.

Šidištu-, *šidagu-* contiennent certainement *šidu* « construire » (*šiduli* ᵛ*Argištiḫinili* « je construisis, ou je fondai la ville d'Argištiḫinili) ; *amaštu-*, *buraštu-*, *asḫaštu-* se composent aussi de deux éléments : *ama- astu-* «faire incendie» ; *bura-aštu* « faire ou rendre esclave » ; *ašḫu -aštu*, le sens inconnu.

Les formes verbales, pour autant que les textes en fournissent, ne sont pas riches et ne suffisent pas à révéler le caractère de la conjugaison. L'urartien connaît la voix ; il distingue les verbes transitifs et intransitifs. Le premier demande pour sujet le cas actif, le cas en *-š*, le second, le cas passif, en *-ni*. *Menuaše karuni*, « Menua prit » un tel pays ; mais *Menua-ni uštabi* « Menua partit » vers un tel pays.

Cette distinction est un des succès importants des études urartiennes ; elle a facilité sérieusement l'analyse des textes. Il arrive fréquemment qu'un verbe transitif avec le sujet régulier soit suivi d'un verbe intransitif ou inversement ; dans ces cas on omet le sujet du verbe suivant. On dit : *Menu-ani uštu-di karuni* « Menua partit et prit » au lieu de dire : *Menua-ni ustani « Menuase » karuni*. Seule la distinction de la voix du verbe permet de s'orienter dans les cas pareils.

L'indicatif présent se forme par adjonction du suffixe *-li*, écrit souvent *-lie*. Le seul endroit où l'on trouve cette forme est la formule d'imprécation. Un tel roi « dit », *a-li(e)* ; les verbes qui suivent et qui indiquent les dommages à causer au monument en question, comme briser, renverser, emporter, etc... ont tous la même désinence *-lie* : *tu-li (e)*, *pilu-li(e)*, *suidu-li(e)*, *pu-li (e)*, *hušu-li(e)*, *dulu-li(e)*, etc... et sont la forme de la troisième personne ; que les dieux fassent perdre un tel destructeur, dans cette phrase le verbe a aussi le même suffixe, *ulu-lie*. Cela porte à croire que cette forme a également la valeur du subjonctif présent ou de l'indicatif futur (1).

La forme verbale qui domine dans les textes est l'indicatif prétérit à la première personne du singulier et à la troisième du singulier et du pluriel.

---

(1) On a partout *ululie* sauf n° 13 et 151, où on lit *kulitu-ni*, et dans l'iscription de Kelišin, où l'on a *kuludie* avec le sujet au singulier et au pluriel. Il est malaisé de chercher une explication probante à ces formes.

Le concept grammatical du prétérit présente quelque difficulté. Le verbe semble s'accorder en nombre, non seulement avec le sujet, mais aussi avec le régime direct. Les formes connues se ramènent à ce paradigme.

Première personne :

Je le *-bi*.

Je les *-bi*, aussi je les *-li*.

Par exemple : *ieše ini pili agu-bi ; ini-li arniušini-li zadu-bi ; ini-li ebani-li tegu-li, buraštu-li* (1).

Troisième personne :

Il le *-ni*.

Il les *-ni* ; plus fréquemment il les *-ali*.

Par exemple : *Menuaše ini pili agu-ni ; ini-li arniušini-li Sarduriše zadu-ni* (2) ; *Menuaše ini-li tarmani-li athu-ali šidištu-ali* (3).

Pluriel :

Ils le *-tu*.

Ils les *-tu*, mais aussi ils les *-tu-li*.

Par exemple : *inani par-tu Išpuiniše Menuaše ; Išpuiniše Menuaše suidu-tu... burgala-li ; kueidanu-li huradinie-li* ᴰ*Eriahinie ebanie hai-tu* ALU^pl GIBIL *harharši-tuli* (4).

Prétérit du verbe intransitif :

Je *-di* ; il *-bi* ; ils *-li*. Par exemple : *uštadi, ušta-bi, ušta-li*, je partis, il partit, ils partirent.

La question difficile et controversée est de déterminer si ces suffixes sont personnels ou s'ils sont des particules d'une autre valeur.

Le suffixe *-li* est sens aucun doute l'indice du pluriel. La

---

(1) Le premier exemple est une des inscriptions du canal de Samiram, le second se retrouve répété à la fin de chaque campagne d'Argišti et de Sarduri, le troisième, n° 147.

(2) Annales de Sarduri, 132 A.

(3) N° 87.

(4) N° 15 et n° 13 ; *haitu harharšitu*, n° 132 A, colonne B. C'est pour expliquer i que Friedrich admet le suffixe en forme de *-itu* et non pas *tu*. Pourtant *hai-tu*, *harharši-tu* peuvent affaiblir *-u*, comme *teru* dans *teridu*. Ce même fléchissement se trouve dans *sulurtiabi* ; *sulušta-bi* — de *sulu* — *uštabi*, ce qui s'explique par l'effet de l'accent passant de la pénultième à la troisième syllabe : *teru*, mais *téridu*, d'où *teir-du*.

difficulté naît de l'opposition entre *-bi, -ni, -li* et *-ali*, du fait qu'on dit : je le ou les *-bi*, et je le ou les *-ni*, on peut tirer la conclusion que *-bi* et *-ni* sont des désinences en rapport avec le sujet, donc suffixes personnels du verbe-prédicat.

Les formes : je les *-li* et il les *-ali*, accusent au contraire le rapport avec le régime et par là elles indiquent que le prédicat n'est pas un verbe, mais un nom ou un adjectif verbal.

Le cas de *-tu, -tuli* est plus complexe. La forme : ils le ou les *-tu*, fait croire que *-tu* est un suffixe du même ordre que *bi* et *-ni*. Mais la forme : ils les *-tuli* apparente *-tuli* avec *-li* et *-ali*. Cette dualité est fort inquiétante.

Comment réconcilier ces formes incohérentes, là est la question. Dans des passages rares, mais dignes d'attention, le suffixe de la première personne *-bi* est supprimé. Par exemple, Argišti dit :*ᴰAššur* (sc. *Aššurini*) (am) *ḫuradie ebaniuki aśdu*, « l'armée assyrienne je l'emmenai dans mon pays » ; *aśdu* est pour *aśdu-bi*. Si on dit : *ebani-li buraštu-li*, il n'y a aucune raison pour qu'on ne puisse dire : *ebani burašlu*, donc sans *-bi*.

Le suffixe *-ni* ne semble pas non plus indispensable pour la troisième personne. Dans les phrases comme un tel roi *aru-me meše*, «me donna le tribut», *aru* est pour *aru-ni* ; on a éliminé *-ni* au profit de *-me* « a moi », qui a une autre fonction que celle de *-ni*. Les dieux *zatu-me ḫarie* « me frayèrent le chemin » ; *zatu* 3e personne pluriel, a soutenu le suffixe *-tu* contre *-me*, contrairement à *aru-me*, ce qui prouve que la présence de *ni* n'est point indispensable.

On pouvait donc dire :

Je le *burašlu, aru, karu*, c'est-à-dire, le verbe sans désinence *-bi*.

Je les *burašlu-li*.

Il le *burašlu*, sans *-ni*.

Il les *burašlu-ali*.

La langue tcherkesse offre une frappante illustration de ce paradigme.

Je le vois, *se tleghu*.

Je les vois, *se tleghu-x*.

Il le voit, *y tleghu*.

Il les voit, *y tleghu-x*.

Les particules *se*, *y*, sont les pronoms sujets. Le final *-x* est l'indice du pluriel en accord avec le régime mis au pluriel. Le prédicat *tleghu* n'a aucune désinence personnelle, c'est le sujet qui définit les personnes. L'accord du prédicat avec le régime prouve que le prédicat est un nom ou un adjectif verbal, *un actum, non agens* et en tout état de chose un verbe intransitif. Malgré l'apparence active la construction, la phrase, est en réalité passive : « à moi il est en vue » ; à moi ils sont en vue » ou « par moi il est vu, ils sont vus » (1).

En tcherkesse, la troisième personne du pluriel a la même forme que le singulier : ils le voient, *a tleghu*.

Ils les voient, *a tleghu-x*.

C'est parfaitement correct au point de vue de la construction passive. Le sujet ou le pseudo-sujet change sans aucune influence sur le prédicat qui se règle sur le régime. Cela nous engage à ne pas négliger les passages rares dans les textes urartiens où l'on voit le même emploi.

Dans l'inscription de la Porte de Mher il est dit : *Išpuin'še Menuaše ini-li* BABU *zadu-ali teruni ardiše* ; plus loin, *uldi teru-ni, zari teru-ni, burgana-ni teru-ni*.

La copie, faite certainement plus tard, a corrigé *zadu-ali* en *za-tu-li* et *teru-ni* en *teir-tu*. Pourtant les premières formes sont conformes à la construction passive, tandis que les formes corrigées ne le sont pas. L'élément *-tu* répond au sujet pluriel, donc il est un signe du pluriel ; mais il s'ajoute non seulement *-li, -tuli* pour s'accorder avec le régime au pluriel, mais aussi *-ni, -tuni* (comme *kuituni* de *kuşu-tun'*) en accord avec le régime au singulier. Le double accord avec le sujet et le régime est contraire à la construction passive, qui ne tient compte que de l'accord avec le régime. Peut-être s'agit-il d'une combinaison des deux systèmes.

De toute façon la conjugaison n'est pas encore tirée au clair. Le présent n'est pas mieux éclairci que le prétérit ; *ululi(e)* s'applique au sujet soit singulier soit pluriel, ce qui prouve qu'il est plutôt une forme participe qu'un verbe fini.

---

(1) G. Dumézil et A. Namitok. *Fables de Tsey Ibrahim, en tcherkesse occidental*, 1938, Paris.

Les textes fournissent d'autres formes verbales et nominales, très obscures, qui restent hors des paradigmes proposés.

Le système grammatical urartien pose une série de problèmes dont la documentation disponible ne suffit pas à donner une solution probante. Il faut attendre pour la trouver l'apparition de nouveaux matériaux qui gisent dans les souterrains de nombreuses villes éteintes de l'Urartu.

Les langues mésopotamiennes contemporaines de l'urartien et plus anciennes ont été étudiées avec une précision absolue grâce aux langues parentes, restées vivantes dans les documents écrits ou dans la bouche des peuples. L'urartien représente un idiome unique n'ayant aucune parenté pour qu'on puisse utiliser les avantages d'une méthode comparative.

Il y a peu de temps une lumière inattendue est apparue à l'horizon linguistique de l'Urartu. On vient de constater dans la Haute-Mésopotamie l'existence d'une langue dont l'affinité avec l'urartien ne fait aucun doute. C'est dans un dialecte de cette langue, connu depuis longtemps sous le nom de Mitanni, qu'est rédigée la lettre du roi de Mitanni, Tuśratta, au pharaon d'Egypte, Aménophis III (1). Les archives de la capitale hittite Hattuśa (Boğazkeuy), contiennent des tablettes écrites dans la même langue. On a retrouvé un vocabulaire summero-akkadien, qu'on appelle *harra-huballu* d'après le premier mot du vocabulaire. Les explications des mots sumériens sont données, dans une partie du vocabulaire, dans une langue inconnue. L'examen a démontré qu'il s'agit de la même langue mitannienne (2). Les fouilles de *Nuzi* (Yorğan-tepe près de Kerkuk) dans l'ansien Arrapachitis ont mis au jour des tablettes akkadiennes qui contiennent également des gloses de la même langue et une riche onomastique (3).

Les découvertes d'Ugarit (Ras-Samra) à l'embouchure de

---

(1) Bork. *Die Mitanni-Sprache, Mitt. d. Vorderasiatischen Geselschaft* 14, 1909.

(2) Hrozny. *Mitt. d. Deutschen Orient-Gesellschaft*, n° 5, 1915, p. 40. Forrer a examiné quelques textes dans *ZDMG* 76, p. 244.

(3) Contenau. *Les tablettes de Kerkouk* 1926. Gordon, *Evidence for the hurrite language from Nuzi. Bulletin of the American Schools of Orient research*, n° 64, 1936, decembre, p. 23.

l'Orontes ont apporté de nouveaux matériaux (1). Enfin, les archives, exhumées est actuellement à l'étude, des rois de Mari, un ancien Etat sur l'Euphrate moyen, sont pleines de promesses (2).

Tous ces documents sont écrits dans une même langue dont les différences ne dépassent pas les variétés dialectales propres à toute langue.

On préfère dénommer cette langue ḫurrite que mitannien. Le peuple qui la parlait s'appelait Ḫurri. Il occupait toute la Haute-Mésopotamie, au cœur de laquelle il avait fondé l'empire de Mitanni. La Bible connaît ce peuple, Ḫorim, Horréens (3).

Le signe cunéiforme ayant la double valeur, ḫar et ḫur, on lisait d'abord ce terme Ḫarri pour y reconnaitre les Ariens ; bientôt on a remarqué sur la foi du terme biblique et du nom d'Osrhoène qui semble garder sous la forme d'Orrhoène le souvenir de Ḫurri (4), que la vraie leçon était Ḫurri.

C'est précisément la langue de ce peuple qui offre une des affinités frappantes avec l'urartien, tant par le lexique que par certaines formes grammaticales.

Les mots communs aux deux langues sont :

Ḫurrite	*Urartien*
pala.	pili « canal ».
ibri « rois ».	euri « seigneur ».
ḫurati.	huradi « guerrier ».
śauila.	śali « an ».

(1) Hrozni. *Une inscription de Ras-Shamra en langue hurrite. Archiv. Orientalni*, IV, 1932, p. 118.

Thureau-Dangin. *Vocabulaire de Ras-Shamra, Syria*, 12, 1931, pp. 225-266. E. Dhorme. *Revue Biblique*, 1931, p. 32.

(2) G. Dossin prépare la publication des documents de Mari.

(3) Genèse XIV, 6. XXXVI, 20-29. (*Χορραῖοι*)

(4) Hrozni. *Arch. Orientalni*, I. p. 98, 1929, a proposé la leçon de Ḫurri contre celle de Ḫarri, lancée par Hugo Winckler. Hrozni dérive ce nom du mot *ḫurru* «trou, caverne» et croit que l'appellation est due aux cavernes qui se trouvaient dans l'Osrhoène. Cette étymologie est fort douteuse.

taršu(u)anni.	taršuani « homme » (1).
uli.	uli « autre ».
tiui « parole ».	tiu « parler ».
papa.	baba « mont ».
ḫari.	ḫari « route ».
išaš.	ieše « moi ».
umini.	ebani « pays ».
aru.	aru « donner ».
pis « se réjouir ».	pisu-še « joie ».
Tešup.	Tešeba « dieu de l'orage ».
urpumma epešu.	urpu « immoler ».
urparinnu « immolateur » (2).	

Les suffixes *-hi*, *-ni*, *-si* caractéristiques de l'urartien, se retrouvent dans le même sens dans le hurrite.

La désinence urartienne du génitif pluriel *-ni*, apparaît en hurrite au génitif singulier. L'alternance *r* avec *l* est propre aux deux langues : *burgana-li* et *burgula-li* de l'urartien correspond à *Ḫanigalbat* et *Ḫaligalbat* du ḫurrite.

La construction des phrases est la même et, ce qui est particulièrement important, le sujet des verbes transitifs prend *-še* en urartien et *-š* en hurrite ; à celui des verbes intransitifs s'ajoute *-ni* et *-n* en ḫurrite (3).

Tout cela fait de la parenté des deux langues un fait acquis. Avec le progrès des études hurrites à peine commencées, une nouvelle lumière jettera ses rayons sur l'urartien et contribuera à la solution des problèmes qui dans l'état actuel semblent insolubles.

Dès que la physionomie de l'urartien prendra des formes concrètes, on sera peut-être plus fondé de poser la question des relations de l'urartien avec les langues caucasiennes.

---

(1) C'est le même mots *taš-šu-ib*, pl. de *taš-šu* qui rend en élamite le mot iranien *kara* « peuple, armée ». *Inscription de Bisitun*, § 8.

(2) Joh. Friedrich. *Kleine Beiträge zur Churritischen Grammatik* dans *Mitt. d. Vorderasiatische Aegyptischen Gesellschaft*, 42, Heft 2, 1939.

(3) Id. pp. 59-61.

LA QUESTION DE RACE ET D'ORIGINE

La seule méthode possible en la matière repose sur l'onomastique, qui seule permet de tracer en gros le terrain de l'expansion de la race urartienne et de poser le problème de son origine.

Urartu, anciennement Uraṭ-ri, n'est pas le nom national du pays. C'est le nom que les Assyriens donnaient au plateau arménien. A l'époque antérieure, ils employaient dans le même sens le terme de Nairi, qui n'était pas non plus un nom indigène. Les Urartiens appelaient leur pays Biaini ou plutôt à la forme pluriel, Biainili. Bia-ini signifie « pays Bia-ien », Biainili « pays Bia-iens », forme adjective pour « pays de Bia ».

Feu Lehmann-Haupt a trop insisté sur l'identité des Urartiens avec les Χάλδοι pontiques, qui ont été ainsi nommés d'après le nom du dieu Ḫaldi, comme les Assyriens devaient leur nom à Aššur. Il croyait même que les Urartiens se donnaient le nom de Ḫaldini, que la capitale s'appelait Ḫaldina et le pays entier Ḫaldia. C'est cette opinion qui lui a fait donner à sa précieuse édition le nom de *Corpus inscriptionum Chaldicarum*.

La question des rapports entre les Urartiens et les Chaldes mérite l'attention et nous y reviendrons dans un instant. Pour ce qui est de l'appellation de Ḫaldini comme nom national des Urartiens, Lehmann-Haupt a tort. Les textes urartiens ne confirment pas son assertion. Joh. Friedrich l'a repoussée avec raison, car Ḫaldini ne signifie pas « peuple Haldien », ni « enfants de Ḫaldi » comme le voulait Sayce, pas plus que Ḫaldina n'est la ville de Tušpa, et nulle part Ḫaldia ne s'emploie au sens d'Urartu.

Il est indiscutable que les Urartiens n'emploient dans leurs écrits aucun autre nom que celui de Biaini pour désigner leur pays. Du fait que les termes Nairi et Urartu sont employés par les Assyriens il ne découle pas encore qu'ils soient d'origine assyrienne, voire sémitique. En réalité ils appartiennent à l'onomastique bien attestée et si caractéristique du monde que nous appelons provisoirement urartien.

Nous avons vu que les prétentions territoriales de l'Urartu, sinon les frontières de son influence, s'étendaient de l'Euphrate au pays de Mana et du lac de Zarišat (Caldir) jusqu'à la chaîne de Kašiari (Tur'Abdin). Que représentait cet espace au point de vue ethnique ? Etait-il plus ou moins homogène ou offrait-il un tableau bigarré ?

Dans l'inscription de la Porte de Mher (nᵒ 18), on prescrit les offrandes à faire, entre autres, aux dieux de langues étrangères. Mais l'offrande destinée à ces dieux, 4 bœufs et 18 moutons, est si modeste, comparée à celle faite aux autres dieux, qu'elle ne permet pas de conclure qu'ils aient quelque importance.

Les données de l'onomastique sont de nature à démontrer une certaine unité raciale entre les principales tribus qui habitaient le plateau arménien, la ceinture montagneuse entre l'Urartu et l'Assyrie et même au-delà, la Haute-Mésopotamie.

Une série de noms communs à ces régions se caractérisent par les désinences *-ḫi*, *-(i)ni*, ou *ḫi-ni*, *-zi*, *-ri*. Les peuplades les plus importantes dans le nord de l'Urartu et hostiles à la domination des maîtres de Tušpa s'appelaient : Diaue-ḫi, Eria-ḫi, Abiliani-ḫi, Uiṭeru-ḫi, ou Etiu-ni, Ueliku-ni, Maqaltu-ni, de même que tous les 23 pays situés autour du lac de Sevan : Adaḫu-ni, Arquqi-ni, Rišua-ni, Zuai-ni, Alzira-ni, Eria-ini, etc...

Il est possible que quelques-uns de ces noms doivent leur désinence à la plume du scribe urartien, mais dans l'ensemble la désinence est sans aucun doute authentique. Déjà au XIIᵉ siècle donc longtemps avant la formation de l'empire d'Urartu, plusieurs noms en *-ni* sont attestés sur le territoire du futur Urartu. Tiglatpalasar mentionne parmi les pays conquis au cours de la campagne de 1113 : Unzamu-ni, Pilaqi-ni, Aturgi-ni, Kulibarzi-ni, Šinibir-ni, Abae-ni, Adae-ni, Kiri-ni, Abarsiu-ni, Daiae-ni.

On retrouve le suffixe ethnique *-ḫi* à la frontière nord-est de l'Urartu, dans le nom du peuple de Qul-ḫi, et au sud, sur la zone neutre entre l'Urartu et l'Assyrie, dans plusieurs noms, comme Kutmu-ḫi, Bab-ḫi, Ḫab-ḫi, Lu-ḫi, Ḫiri-ḫi; aussi Urra-ḫi-na, ville appartenant à Babḫi et dont le roi s'appelle Sati-Tešeba, fils de Šatu-ḫi et probablement Tušḫa ou Tušḫa-n(a).

Le suffixe *-ni* est également attesté par Mita-ni, anciennement Matteni (1), ce qui suffit à marquer l'attache ethnique de ce pays au plateau arménien.

Les noms en -ri n'ont pas moins d'extension. Rappelons Nai-ri qui n'a rien à faire avec Naharain, Urat-ri, Ba-ri, Addu-ri (montagne), Paite-ri, Qinda-ri (ces deux parmi les pays mentionnés par Tiglatpalasar), Šup-ri de Šuba-ri, Kašia-ri, Meḫ-ri, Muz-ri, Kiru-ri, Nam-ri, Zam-ri, Muṣaṣi-ri (en face de Muṣaṣina) ; enfin Ḫur-ri. C'est une chaîne ethnique qui s'étendait de l'Urartu jusqu'à la région du Zab inférieur sur le haut plateau qui encercle la plaine d'Assyrie.

Un autre groupe de peuples se manifeste par les noms à désinence *-zi*, comme Az-zi, peuple de Hayasa en Arménie. Alzi ou Alše, d'ou Anzi-tu et Alzi-ni, Purulum-zi, Tedim-zi, Pila-zi (près d'Ušḫu = Šaḫ), Nu-zi, Kak-zi, Piri-zi, Φερεζαῖοι de la Bible, de même que Qena-zi, aussi connu de la Bible Κενεζαῖοι (2).

Une autre ligne ethnique se dirigeait de la source de l'Euphrate Occidental vers la côte de Syrie et plus loin. Seuls Nuzi et Kakzi se situaient hors de cette ligne dans le bassin du Tigre aux pays d'Arrapḫa (région de Kerkuk) et Zamua, au sud-est de Kerkuk.

Certes, il est possible que dans quelques cas les suffixes en question soient d'autre origine, mais dans l'ensemble, ils sont respectivement les mêmes. Le formatif *-ri* semble être identique à celui qu'on retrouve dans la Ninua-ri « Ninivite », originaire de Ninive d'après la langue de Nuzi (3). Il a donc presque la même valeur que *-ni*, *-hi* (ou *hini*) en urartien.

Les noms ethniques formés par ces suffixes représentent-ils des peuples d'origine différente ou bien différentes branches d'un même peuple ? Les observations faites ont démontré une

---

(1) Speiser E. A. *Ethnic Mouvements in the Near East in the second millenium B. C. the Ḫurrians and their connections with the Ḫabiru and the Hyksos. Annual of the American School of Oriental Research*, vol. XIII, 1931-1932, p. 23.

(2) *Genèse*, XIII, 7, XXXIV, 30 ; XV, 19, XXXVI, 11, suivant l'avis de Dhorme, *l'Evolution religieuse d'Israël*, tome 1, p. 119.

(3) Ungnad A. *Kulturfragen* I, 12.

certaine parenté entre les idiomes de Mitanni, de Nuzi et l'urartien. C'est là un argument très fort en faveur de l'unité ethnique, quelles que soient les divergences entre les groupes qui la constituent.

Il ne s'agit pas d'un peuple mais d'une race qui avait ses ramifications — d'une race distincte des Sumériens, des Assyriens et des Hittites. Elle avait son heure dans le passé lointain et sa place marquée dans l'histoire de la civilisation orientale. La mise au jour de cette race oubliée constitue une des révélations les plus appréciables faites ces temps derniers par les études orientales et comble certaines lacunes dans l'histoire des peuples anciens de l'Orient (1).

On lui reconnaît généralement le nom de Hurri, mais certains préfèrent celui de Šubari. Le premier de ces noms est communément en usage chez les Hittites, l'autre, chez les Mésopotamiens (2).

Un peuple de cette race, faisant une brillante apparition dans l'histoire, fonda l'empire connu sous le nom de Mitanni. L'histoire du Mitanni a été relatée plus haut dans la mesure nécessaire au développement de notre sujet. Rappelons que la dynastie royale et la classe dirigeante étaient d'origine indo-iranienne.

Les Mitanniens donc avaient subi le même sort que les Hittites, tous les deux se trouvaient sous la domination des élé-

---

(1) La langue de Mitanni est connue par la *lettre de Tušratta*, dont la nouvelle édition par Joh. Friedrich, *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*, texte 163, 1932.

Sur la langue de Raš-Samra : Fr. Thureau-Dangin, *Vocabulaire de Raš-Shamra, Syria*, 12. 1931, pp. 226-266.

B. Hrozny, *Archiv Orientalny*, 4, 1932.

Sur celle de Nuzi : Speiser, *Journal of the American Oriental Society*, 49, 1929, pp. 269-280. M. C. H. Gordon, *Evidence for the Horite language from Nuzi, Bulletin of the American Schools of Oriental Research, décembre* 1936.

E. Chiera et Speiser, *A new Faktor in the Ancient East, Annual of the Am. Schools of Oriental Research*, VI, 1926, p. 75.

(2) Götze, Speiser, Sommer, *Die Ahhiyawa-Urkunden*, 1932, p. 42, préfèrent l'appellation Hurrite contre Subarien, défendu par Tensen. *Zeit. f. Assyriologie*, 6, Ungnad, *Šubartu. Beiträge zur Kulturgeschichte und Völkerkunde Vorderasiens*, 1936.

ments indo-européens à cette différence que chez les Hittites ils étaient de la branche de langues du type *centum*, et chez les Mitanniens, de langues du type *satem*.

La question de l'habitat primitif des Mitaniens ou des Hurrites est d'une importance particulière. Puisque Mitanni avait pour centre l'Osrhoène, on croirait possible de considérer l'Osrhoène elle-même comme le berceau de la race mitannienne. A une époque non lointaine, où les Hittites n'étaient connus que d'après les vestiges qu'ils ont laissés dans le nord de la Syrie, on n'hésitait pas à chercher le foyer primitif hittite dans les frontières de la Syrie. Mais la découverte des archives de Pteria (Bogaz-keuy) renversa ces vues et fit transporter ce foyer de la Syrie à l'Asie Mineure. Un Bogaz-keuy hurrite n'a pas encore été trouvé dans le nord pour disputer au Mitanni l'honneur du premier habitat de la race, mais tout porte à croire que les Hurrites ont eu un destin analogue à celui des Hittites, c'est-à-dire seraient partis de quelque part dans le nord de la mer Noire, pour descendre ensuite à travers la chaîne du Caucase en Arménie et se disperser dans la Haute Mésopotamie.

Un des fervents investigateurs du rôle historique de la race hurrite place son invasion aux premiers siècles du deuxième millénaire av. J. C. et croit que l'Arménie, spécialement la région de Van, a servi de première étape et de lieu de rassemblement aux forces de ces envahisseurs avant qu'ils aient réussi à fonder l'impire du Mitanni au cœur de la Mésopotamie (1).

Les documents écrits n'offrent pas d'appui à cette hypothèse, mais son auteur part du fait qu'après la ruine de l'empire de Mitanni par l'Assyrie, c'est la région de Van qui apparut comme le dernier refuge des peuples hurrites ; ils y créèrent l'empire d'Urartu et ne cessèrent pas de lutter pendant des siècles contre l'Assyrie jusqu'à l'heure où ils furent témoins de sa destruction, avant qu'ils ne quittent eux-mêmes la scène historique.

Peut-être les explorations archéologiques à faire en Arménie apporteront-elles un jour des preuves réelles à cette hypo-

(1) Götze A. *Kleinasien in Kulturgeschichte des Alten Orients*, p. 69 dans *Handbuch der Altertumswissenschaft*, III, 1, 3, 1933. Du même auteur, *Hethiter, Churriter und Assyrer*., pp. 31-32, 1936.

thèse. Toutefois, il est indéniable que des grands mouvements ethniques autres que sémitiques avaient été déclenchés du nord vers le sud.

Il est donc normal que les petits peuples qu'on voit, à partir d'une certaine époque, établis sur les frontières urarto-assyriennes, y soient venus également du nord. A ce sujet quelques suggestions s'imposent, sur lesquelles, croyons-nous, il ne serait pas inutile de s'arrêter.

On a déjà remarqué que Haya-sa, terme de formation hittite, rappelle le nom de Χοῖ, un des peuples pontiques réfugiés dans les montagnes de Parxar, l'ancien Paryadris (1). La population de l'Etat de Hayasa était connue sous le nom d'Azzi. S'était plutôt une des tribus, peut-être la plus importante, du Hayasa. Les stations Aza ou Hassis et Zizi-ola des itinéraires romains ont probablement gardé le souvenir de ce peuple.

Il nous semble que le peuple qui apparait de bonne heure vers la source du Tigre, sous les noms d'Al-zi, An-zi, Al-še, était une fraction de ces Azzi, soit que le Hayasa s'étendit à un moment donné jusqu'au-delà du fleuve Aracani ou Arsanias, soit qu'il s'agisse d'une émigration volontaire ou d'une déportation forcée. La région d'An-zi-tu, Anjit arménien, Anzitène des auteurs classiques, de même que celle d'Arzan-ène, forme iranienne de l'arménien Ałjni-k', de l'urartien Alzi-ini, doivent leur nom à ce peuple.

Purulum-zi une autre tribu et associée des Alzi, était sans doute de la même origine.

Le territoire d'Alzi et de Purulumzi a été envahi par deux peuples, Kaški et Urumi, qui dans une copie du même texte, s'appellent Abešli et Urumi. Il s'en suit que Kaški et Abešli, s'ils n'étaient pas identiques, avaient une origine commune.

On a cherché un rapport entre Kaški et Kiskessos, Kisken d'aujourd'hui, au sud du mont Argée (2). Mais les Kaški étaient un peuple pontique et il serait mieux fondé de penser à Kisken,

---

(1) Kretschemer. *Anzeiger der Wiener Akademie*, 1932.

Hecatée (vers 520 av. J. C.) mentionne Χοῖ parmi les peuplades pontiques (chez St. de Byzance).

(2) Olmstead. *History of Assyria*, p. 189.

ville dans la vallée de Corox. En fait, ni l'un ni l'autre n'ont rien à faire avec Kaški.

Au point de vue historique les Kaški ne peuvent être un autre peuple que les Colches (Colques) connus depuis la haute antiquité. Les Qul-ḫi étaient déjà connus des Urartiens. Les documents hittites représentent les Kaški comme un peuple guerrier, apte au brigandage et prêt en l'occurence à accabler les Ḫatti par des incursions dévastatrices.

Les Colches ne se comportaient pas autrement. Ils seront le seul peuple qui saura se soustraire à la domination des Achéménides alors que toute l'Asie antérieure aura été soumise au puissant roi des rois. La Colchide à cette époque ne fera pas partie des divisions administratives de l'Empire, ne paiera pas le tribut ordinaire, mais limitera ses engagements à une espèce de don volontaire d'un certain nombre de garçons et de jeunes filles (1).

Il est vraiment caractéristique que dans le texte parallèle Kaški soit remplacé par Abešli. Cela conduit à reconnaître dans Abeški le peuple Apšili, une des tribus de la Colchide, connue des anciens auteurs. Dans ce cas il ne serait pas hardi d'identifier les Urumi avec les Imeri dont le pays s'appelle Imereti, *Am(p)reutae* de Pline, et même de mettre en rapport avec quelque hésitation Ḫubuški et Abaski (2).

---

(1) Herodote III, 97.

(2) Pline, VI. 14 connait : *Ampreutae, Lazi, et gens Apsilae.* Dans le premier nom déjà Müller (ed. Ptolomée, V. 9. p. 924) a reconnu Imereti « pays des Imer-s ». Hecatée (chez St de Byzance) et Herodote (III, 94 et VII, 79) mentionnent avec les Colches le peuple *Mare* qui est le même Imer. Appollonius de Rhodes (vers 240 av. J. C.) 'Αργοναυτικά II, 399 ed. Teubner, dit que le Phasis prend sa source dans les montagnes 'Αμαραντά ; D'après St. de Byzance : 'Αμάραντοι Κολχικὸν ἔθνος ἀφ' ὧν ὁ Φᾶσις ῥεῖ ὅθεν καὶ 'Αμαράντιον τὸν Φᾶσιν φησίν.

Dans les *Scolies* d'Apollonius on croit que le fleuve Phasis coule par une prairie ἐν ἄλσεσι καὶ ἀμαράντοις d'où son nom.

C'est une étymologie populaire. Amarantes n'est rien autre que le nom d'Imereti, malgré l'opinion de Strabon qui pense à l'Arménie d'accord avec Eratosthène.

Arrian, *Periplus Ponti* (Müller, Geogr. Graci. Min. 1, 370) mentionne : Λαζοι, 'Αψίλαι, 'Αβασκοί chez Procope, *Bell. Goth.* IV. 2. p. 471 (éd. Bonn) : 'Αβασγοί, 'Αψίλιοι.

Le texte assyrien appelle les Kaśki, Abeśli, Urumi « guerriers de Ḫalti ». Cela veut dire que les Assyriens rattachaient ces peuples au monde politique du Ḫalti, sans doute pour la raison qu'ils touchaient de près la frontière N.-E. du Ḫalti. De là ils ont été refoulés vers la côte orientale de la Mer Noire et une partie s'est vue, à l'époque de la destruction de l'empire hittite, repoussée vers la frontière urarto-assyrienne.

Les Colches représentaient la population lazo-mingrélienne, la branche côtière de la famille ibérienne ou géorgienne.

Les Abeś-li ou Apsi-li se rattachaient plutôt au groupe abxazien. Il est possible que Kaśki rend Kaś-hi, comme, par exemple, Abaskoi ou Abasgoi des auteurs grecs correspondent à Abas-ḫoi, d'où, par métathèse, Abḫa-s ou Abḫaz.

Peut-être Kaś-ki ou Kaś-hi et Kol-ḫi ou Kor-ḫi, si le nom du fleuve Coroa remonte à Koroḫi-, peuvent-elles être traitées comme des formes parallèles, en dépendance de diverses régions ou divers groupes du même peuple. La relation phonétique de ces formes n'offre pas de trop grandes difficultés (1).

Les Kaśki-Kol-ḫi ont laissé le souvenir de leur invasion dans le pays d'Alzi. La station romaine Colchis qui se trouvait près de Cowk' (Geulçuk) dans l'Anzitène en est témoin. Peut-être Kurḫ sur le Tigre est-il de la même origine.

Les Kaśki avaient pour compagnons d'armes contre l'Assyrie les Muśki. On les retrouve également dans le nord de l'Arménie, sur la frontière de Colchide au pied des montagnes qui portaient leur nom, Μοσχικὴ ὄρος. Aujourd'hui encore les habitants de cette région sont connus sous l'ancien nom de Mes-*xi* (2).

Les Assyriens donnaient ce nom au peuple de Mita ou Midas, c'est-à-dire aux Phrygiens. On en a conclu que les Muśki représentaient l'avant-garde des envahisseurs phrygiens pous-

---

(1) L'alternance de *-s* avec *-r* est connue dans plusieurs langues. L'ancien *sje* « lait » est devenu en néo-géorgien *rje* et *sjali rjali*. M. Марр Грамматика Древнелитературного грузинского языка, Ленинградъ 1925, p. 019.

(2) D'après Strabon, XI, 2, 18 ; Μοσχική était partagé entre les Colches, les Ibères et les Arméniens. Procop. *Bello Goth.* IV, 2, connait déjà la forme actuelle : Μέσχοι.

sée jusqu'à la frontière de l'Assyrie. Pourtant le sort commun des Etats de Muški et de Kaški est propre à écarter cette identification. Il est fort possible que Muški fût le nom préphrygien du pays ou d'une partie du pays que les Phrygiens venaient d'occuper et que les Assyriens continuaient à désigner d'après l'ancien nom, en dépit du changement ethnique survenu. De même que *Arménie* dans le texte iranien de l'inscription de Darius est rendue, dans la version babylonienne du même texte, par Uraštu, c'est-à-dire Urartu, le nom préarménien du pays.

Il faut distinguer le Muški que commandait Midas, de ce Muški qui faisait cause commune avec le Kaški. Le premier était peuplé de Phrygiens, le second était une tribu préphrygienne qui avait probablement certaines affinités avec les Kaški. Fuyant l'invasion des Phrygiens, les Muški se seraient rués par la côte de la mer, jusqu'en Colchide, et une partie d'entre eux auraient fait cause commune avec les Kaški pour se lancer dans une expédition contre l'Assyrie.

Le nom de Muški pour Mus-ḫi, comme le prouve Μοσχ Mes-*χi*, assure déjà l'attache entre ce peuple et les Kaški-Kol-ḫi. En effet, d'après Hécatée, contemporain de Darius, les Mosques étaient une tribu de Colches (1).

Les Kutmuḫi appartenaient aussi, à en juger par le nom, au même groupe ethnique. Ils soutenaient les armes des Muški contre l'Assyrie, inspirés sans doute autant par la haine contre l'ennemi commun que par les liens du sang. On les trouve installés à l'est de la chaîne de Kašiari, dans le genou du Tigre. Il n'y a aucune raison de les séparer du peuple de même nom qui finit par s'établir sur l'Euphrate dans la région qui porte leur nom Kummuḫi, Commagène des auteurs anciens. D'où sont-ils venus ? Leur nom rappelle bien Kumaḫa, capitale du royaume de Hayasa, Kamax arménien qui a maintenu son nom jusqu'à nos jours. Ils étaient probablement une des tribus qui formaient la population de ce royaume (2).

Les noms que portent leurs rois Kali-Tešup, Kili-Tešup,

(1) Chez St. de Byzance. Μόσχοι Κόλχων ἔθνος προσεχὲς τοῖς Ματιηνοῖς.

(2) Le nom de Qumuḫi, peuple caucasien, qu'il ne faut pas confondre avec le Qumiq, est fort suggestif. Mais il n'est pas connu des anciens auteurs, ce qui empêche d'en faire état.

Satuḫi, et la ville d'Uraḫi-na ne laissent aucun doute sur leur origine. Les Assyriens disent que les rois de Kutmuḫi s'appelaient aussi *ir-ru-pi*. Le premier signe cunéiforme a une double valeur, *ir* et *sa*. Forrer préfère lire *sa-ru-pi* pour y reconnaître une prononciation barbare du mot assyrien *šar-rabu* « grand roi ». C'est ingénieux, mais peu probable. Il est possible qu'il faille lire *ir-ru-pi* et le comparer à *ip-ri* « roi », dont la forme urartienne est *euri* « seigneur ».

Le peuple des Bab-ḫi, voisin et solidaire des Kutmuḫi, semble aussi venu du nord, mais nous n'en sommes pas certains (1).

On constate donc nombre de peuplades rejetées d'une extrémité de l'Urartu à l'autre, du Nord à la frontière d'Assyrie. La désinence caractéristique de leurs noms *-ḫi* permet de les apparenter aux Diaue-ḫi, Eria-ḫi, Abiliani-ḫi et autres tribus urartiennes. Les rapports ethniques entre la Colchide et l'Urartu seraient resserrés davantage si l'on était sûr que Biaini a la même formation que Sani ou Tzani rendant l'indigène Čani ou Cani et Sua-ni et que les noms Egeri, un autre nom des Colches, Iberi-Imeri, Byzeiri, Ekecheiri sont du même ordre que Nai-ri, Urat-ri, Nam-ri, etc...

Un des peuples pontiques les plus importants, les Chalybes, n'ont pas de représentants dans les régions frontières de l'Assyrie comme les Colches et d'autres. D'après Strabon, les Chalybes sont identiques aux Chaldes, et Lehmann-Haupt croit que les Chaldes sont le peuple du dieu Ḫaldi et que c'est le nom national de l'Urartu. L'avis du fameux géographe ne paraît avoir d'autre fondement que l'assonance des noms Chalybe et

(1) Strabon connaît un peuple, les Ἀππαῖται, qu'il identifie aux anciens Κερκῖται et qui habitait à côté des Sanni, donc dans la région de Trabézonte. Il semble que les Ἀππαῖται (lire Ἀππεγῖται) sont le même peuple que Constantin Porphyrogénète, *De Adm. Imp.* Ch. 42, mentionne sous le nom de Παπαγία comme voisin de Κασαχία. Ce dernier est le Kašak, s'est-à-dire Cerkes contemporain, les anciens Κερκέται. Ce peuple habitait, au nord des Abasges, la région du Kuban. Les Ἀππαῖται de Strabon étaient certainement une colonie des Kerketes ou plutôt d'une de leur tribus, celle dont le pays Porphyrogénète appelle Papagia. Ce nom a-t-il un rapport avec Bab-ḫi ou Pap-ḫi, voilà la question.

Chalde, mais il ne trouve pas de soutien dans les textes urartiens.

Toujours est-il qu'il existait un peuple qui s'appelait Chaldes, sans aucun doute, d'après le nom du dieu. On est obligé d'admettre que ce nom a été appliqué au peuple après la chute de l'Urartu. Les Arméniens après avoir recueilli l'héritage de l'Urartu auraient appelé les habitants vaincus d'après le nom de leur dieu. Hécatée ne connait pas le peuple Chalde, pas plus qu'Hérodote.

Xénophon est le premier qui le mentionne parmi les mercenaires dans les troupes du satrape d'Arménie, Orontas. C'est lui aussi qui raconte que les Chaldes, réfugiés dans les montagnes, continuaient à se défendre contre les Arméniens. Une fraction dût s'enfuir vers le nord dans les régions de Derxène et de Karenitis et plus loin. Leur séjour ici est attesté par le village *Xałdoç-ařié*, aux confins de deux régions mentionnées, Derdjan et Karin, sur l'Euphrate, Kaldarić d'aujourd'hui, et par le pays de Chaldie, Xałtiq, en arménien, sur les contreforts de la chaîne de Parxar.

Ces Chaldes sont inconnus d'Hérodote. Xénophon les ignore également. Il y place les Chalybes. D'après Strabon les Arméniens ont enlevé la Derxène et le Karenitis aux Chalybes et aux Mosynoikes. Il ne mentionne pas les Chaldes. Cela ne pousse pas à chercher l'habitat primitif des Chaldes dans les régions pontiques d'où ils auraient, avec leur dieu Ḥaldi, envahi l'Urartu et créé le puissant Empire.

Lehmann-Haupt a sans doute le mérite d'avoir le premier soulevé la question des Chaldes et de leurs rapports avec l'Urartu. Mais il l'a traitée de façon arbitraire et sans appui de textes urartiens. C'était une faute de publier le Corpus sous le nom de Chaldes. Le savant a été évidemment influencé par le fait qu'il existait un peuple du nom de Chaldes, mais il a oublié que l'existence d'un peuple portant le nom des Urartiens est également attestée. Ce sont les Alarodiens d'Hérodote dans la vallée de l'Araxe, dont l'Ayrarat, province arménienne, garde le souvenir, et les Orṭâyâ des Syriens dans la région d'Anzitène (1). Il n'y a donc aucune raison de préférer le nom des

(1) Herodote, III, 94. Ἀλαρόδιοι Sur le peuple Urṭaya. Noldeke,

Chaldes à celui des Urartiens.

Les Alarodiens formaient avec les Sapeires et les Matianes la population de l'Arménie Orientale, une des satrapies créées par Darius. On retrouve les Sapeires établis plus tard dans la région qui porte encore aujourd'hui leur nom, Sper arménien, Ispir actuel sur le fleuve Čorox. Ce peuple doit son nom à Supri, royaume bien connu sur les eaux du fleuve Batman et qui est mentionné plus tard sous le nom de Supiritis (1).

Supri aurait évacué une partie de sa population vers le nord de l'Arménie.

Les voisins des Sapeires, les Matianes, sont ressortissants de Mitani, dont l'ancienne forme Maite-ni, a plus d'affinités avec Matia-ni. Des causes analogues ont rejeté les habitants de Mitani dans la périphérie orientale de l'Arménie où ils ont donné leur nom au lac d'Urmia, qui s'appelait anciennement Matiane.

Un autre peuple, les Muzri, a subi le même sort : il habitait primitivement la montagne de Maqlub au nord de la capitale de l'Assyrie, mais plus tard on le retrouve fixé dans la région de Dersim en Arménie Occidentale, sur la source d'un affluent tributaire de l'Arsanias, qui s'appelle encore de nos jours Muzur d'après le canton homonyme Mcur ou Mzur de l'ancienne Arménie.

Le déplacement de quelques peuples du sud au nord ne décide pas certes de la question de leur habitat primitif : il n'est pas exclu qu'ils soient descendus jadis du nord, comme

---

Die Zwei Völker Vorderastiens, Zeit. f. Morgenland. Gesel, 13, 1879. Markwart, I, *Sudarmenien und die Tigrisquellen*, pp. 73, 187.

(1) J. Markwart, *Eransahr*, p. 159, a remarqué que Ἐσπερῖτις des historiens Kyrsilos de Pharsale et Medéios de Larisa est un pays distinct de Σάσπειρες (Herodote III, 94) ou Ὑσπιρῖτις (Strab. XI, 14, 9) ou Ἑσπερῖται de l'Epilogue de *l'Anabasis* de Xenophon ; le premier était Supria, le second, Sper. En conséquence il corrige avec raison Συσπιρῖτις en Σουπιρῖτις, mais il a tort de voir en Σάσπειρες le préfixe géorgien *-sa*, pour distinguer les deux noms. En fait, il s'agit du même peuple qui a donné son nom à deux régions à des époques différentes. Apollonius de Rhodes, dans son poème *Argonautiques*, 3, 395, appelle Σάπειρες le même pays que Σάσπειρες de Hérodote. Cela autorise à corriger ce dernier en Σάπειρες, d'accord avec l'arménien Sper, et Ὑσπρι-τις de Strabon, Ἑσπερῖται de Xenophon.

tant d'autres peuples. Quelles que soient les réserves à faire sur quelques-unes des identifications proposées, nous croyons que dans l'ensemble elles méritent l'attention. Les noms comparés sont pris presque tous dans le même milieu géographique et historique. Leur similitude ne peut donc être fortuite. Les peuples dont il est question appartiennent principalement à la famille colchido-ibérienne ou géorgienne qui forme un des groupes des langues caucasiennes.

Si les formatifs caractéristiques des noms propres autorisaient à parler de la parenté des peuples en question avec les Urartiens et par ceux-ci avec la race ḫurrite, on aurait obtenu des clartés sur le caractère même de cette race. Non que les Ḫurrites fussent d'origine colchido-ibérienne, mais parce que les peuples de cette famille faisaient partie des Ḫurrites tout comme les Urartiens.

Le mot décisif sera donné, bien entendu, par des relations linguistiques encore à déterminer. Le fait que le système phonétique du géorgien diffère de celui de l'urartien, ne semble pas encourageant, c'est vrai, mais la phonétique a plus d'importance pour le vocabulaire que pour la structure grammaticale. Plusieurs savants ont admis en théorie la parenté possible du géorgien avec l'urartien. Mais les efforts qui ont été faits pour illustrer ce point de vue sont sans poids et dépourvus d'intérêt linguistique. En effet, les langues caucasiennes ne sont pas encore étudiées d'une façon méthodique : non seulement on n'a pas exploré les différents groupes, mais même les langues d'un même groupe ne sont pas éclairées dans leurs relations mutuelles.

Le groupe géorgien seul compte plus d'une dizaine de langues. Tant qu'on n'aura pas élaboré la grammaire comparée de ces idiomes avec un vocabulaire dégagé de tous les éléments lexiques, assez considérables, d'origine étrangère, il sera peu productif de discourir sur les liens d'affinité de ces langues avec l'urartien ou le ḫurrite.

LA FIN DE L'URARTU
ET LA PORTEE DE SON ROLE HISTORIQUE

La documentation manque sur les derniers jours de l'Urartu et sur les conditions dans lesquelles il cessa d'exister. Il parait certain qu'il périt victime de la même révolution qui balaya l'Empire d'Assyrie.

L'Urartu est mentionné pour la dernière fois dans une chronique babylonienne, très fragmentaire, dont C. J. Gadd (1), un des conservavteurs du Musée Britannique, a donné une savante édition. Le passage concernant l'Urartu est malheureusement si mutilé qu'il est difficile d'en saisir le sens.

L'éditeur pense qu'il s'agit d'une campagne qu'aurait menée contre l'Urartu le roi d'Akkad, Nabopalasar, l'un des destructeurs de l'Assyrie. Telle n'est pas cependant l'impression que nous laisse le texte.

Ce document relate les circonstances qui amenèrent la chute de l'Assyrie. Nous y reviendrons quand nous aurons à traiter l'avènement de l'Empire des Mèdes. Bornons-nous ici à ce qui concerne l'Urartu.

La capitale de l'Assyrie, Ninive, est prise en 612 ; le roi Sin-šariškun périt dans les ruines de la ville. Son successeur, Aśur-uballit, se sauve avec les débris de l'armée dans la ville de Ḫarran. En 610, Nabopalasar et le roi d'Umman-manda marchent contre Ḫarran. Aśur-uballit évacue la ville et passe au-delà de l'Euphrate. Les envahisseurs s'emparent de Ḫarran. Nabopalasar y laisse une garnison et rentre dans son pays. Le roi d'Umman-manda reste en possession de la ville ou se retire aussi ; cela n'est pas clair.

L'année suivante, donc en 609, l'armée d'Egypte arrive au secours d'Aśur-uballit. Celui-ci franchit l'Euphrate et vient avec son allié camper devant Ḫarran. La garnison babylonienne fait une sortie pour affronter l'ennemi, mais elle échoue et est massacrée. Les assiégeants ne parviennent cependant

(1) C. J. Gadd. The *fall of Nineveh, the newly discovered babylonian chronicle*, n° 21, 901, *in the British Museum*, 1923.

pas à prendre la ville qu'ils assiègent du mois de Tammuz au mois d'Elul, donc pendant trois mois. Nabopalasar vient à l'aide de ses troupes... Il est question ensuite d'une bataille engagée dans la montagne d'Izalla, et des villes incendiées de plusieurs pays. « En ce temps l'armée (pousse) jusqu'à la région d'Uruštu », fait des prisonniers. Le roi d'Akkad rentre ensuite dans son pays.

Il est étrange que Nabopalasar, qui allait au secours de ses troupes, c'est-à-dire de la garnison enfermée dans Ḫarran et dont une partie avait été exterminée par les assiégeants, se voie engagé dans une bataille dans la région d'Izalla. Cela veut dire que pour aller à Ḫarran il avait emprunté le chemin de Babylone à Ninive, à Nisibe, mais que dans la montagne d'Izalla qui s'étend au-dessus de Nisibe il rencontra les forces ennemies. C'était probablement l'armée des provinces assyriennes, situées entre la chaîne d'Izalla et le Tigre, qui, restée fidèle à Ašur-uballit, tâchait d'arrêter l'avance de Nabopalasar vers Ḫarran.

Le roi d'Akkad assure qu'il a été heureux dans les opérations autour d'Izalla et qu'il a même poussé jusqu'à la région d'Uraštu, *adi piḫat* ALU*Uraštu*. Cela veut dire qu'il a poursuivi l'ennemi jusqu'à la frontière de l'Urartu. Les provinces assyriennes où il opérait étaient situées en face du territoire de l'Urartu, au-delà du Tigre.

C. Gadd croit que ALUUraštu est la ville de Tušpa, capitale de l'Urartu ; donc piḫat ALU Uraštu serait la région de Tušpa, d'où il trouve possible que Nabopalasar ait envahi l'Urartu et poussé jusqu'à sa capitale. Le texte ne justifie pas une telle opinion, non plus que la conjoncture du moment. Celui qui n'a pu porter secours à Ḫarran et sauver ses troupes assiégées, ce qui faisait l'objectif de sa campagne, n'a pas besoin, même s'il était en mesure de le faire, de s'aventurer du côté de l'Urartu laissant son veritable ennemi sur ses arrières. Cela semble d'autant moins vraisemblable que l'Urartu ne paraît pas avoir pris parti pour l'Assyrie contre ses envahisseurs. La position de l'Urartu dans le drame de Ninive n'est pas connue. Si l'on peut faire état d'un passage biblique, l'Urartu se trouvait dans le camp opposé à l'Assyrie. Le prophète Jérémie fait appel aux royaumes d'Ara-

rat, de Minni et d'Ascénaz, mais contre Babylone et non pas contre l'Assyrie, ce qui est manifestement incohérent.

Yahveh a excité l'esprit des rois des Mèdes :
Car son dessein sur Babel est de la détruire...
Elevez un étendard sur la terre ;
Sonnez de la trompette parmi les nations,
Préparez les nations contre elle ;
Appelez contre elle les royaumes d'Ararat,
De Minni et d'Ascénaz.
Etablissez contre elle un chef d'armée ;
Lancez les chevaux comme des sauterelles hérissées.
Préparez contre elle les nations,
Les rois de Médie, ses capitaines et ses chefs
Et tout le pays sur lequel ils commandent...
Et Babel sera un monceau de pierres,
Un repaire de chacals (1).

Jérémie était contemporain de Nabopalasar et de Nabuchodonosor et fut témoin de la chute de Ninive, de même que de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor et de la déportation d'Israël en 586-7. Le texte traite de la prise de Babylone par Cyrus en 539 et donc il ne peut aucunement appartenir à Jérémie. Mais à cette époque les Etats d'Ararat-Urartu, de Minni-Mana et d'Ascénaz-Scythes n'existaient plus et leur mention serait un anachronisme sous la plume d'un auteur de 539.

Tout cela est incohérent. Les critiques de la Bible en ont donné une solution satisfaisante. Ce qui nous est parvenu sous le nom de Jérémie appartient en vérité à deux auteurs, Jérémie I et II. L'un vivait au temps de la chute de Ninive, l'autre, plus tard, sous Cyrus. Les traits anachroniques du texte qui nous intéresse s'expliquent parce que Jérémie II ou pseudo-Jérémie, a remanié les textes de Jérémie I sur la ruine de Ninive et les a appliqués au cas de Babylone. La mention des royaumes d'Ararat, de Minni et d'Ascénaz serait donc empruntée par lui à Jérémie I. Il s'ensuivrait que ces trois Etats avaient pris parti contre l'Assyrie au moment des attaques des Mèdes et des

(1) Jeremie, LI, 11, 27-28 et 37.

Babyloniens. Cependant nous avons vu que lors de la première invasion de Nabopalasar le Minni était avec l'Assyrie. Faut-il admettre qu'il aurait adhéré dans la suite aux Scythes ?

Si vague ou indécis que soit le témoignage du prophète, il prouve plutôt que l'Urartu n'a pas défendu la cause de l'Assyrie. C'est pourquoi Nabopalasar n'avait pas de raison de l'attaquer.

Ce n'est pas l'Urartu qui eût déploré le sort tragique de l'Assyrie ou lui eût porté de l'aide. Il va survivre à son ennemi héréditaire, mais pas longtemps.

Il succombera à son tour dans la fermentation régénératrice du monde politique. En l'an 585 les cartes sont jouées suivant l'avis de Lehmann-Haupt. C'est la date de la grande bataille ou Cyaxare, chef du nouvel Empire, se mesurait avec Alyatte, roi de Lydie. La bataille s'engagea sur le bord du fleuve de l'Halis. Pour y arriver Cyaxare avait dû passer sur le cadavre de l'Urartu.

Ainsi s'éteignit un foyer de la civilisation qui, durant trois siècles, de 900 à 600, avait brillé sur les hauteurs de l'Arménie. Il avait eu le mérite d'avoir le premier unifié le pays, d'avoir réuni les nombreuses tribus disparates dans les cadres d'une vie politique et culturelle. Il en eut un autre : sa lutte continuelle contre l'Assyrie entrava le débordement du sémitisme sur le plateau arménien et sa pénétration au fond de l'Asie Mineure. C'est un fait à apprécier à sa valeur. Sans doute, l'Assyrie était un grand centre de civilisation. Elle peut se vanter aussi bien de sa puissance politique que de ses manifestations spirituelles, littéraires, artistiques et scientifiques, mais elle manquait de ce qui est le plus précieux, le plus essentiel dans une civilisation : le sens de l'humanité et l'esprit humanitaire.

L'homme en soi, sa valeur, sa dignité humaine n'avaient aucun prix pour les Assyriens. Cela explique leur cruauté sans borne. On est frappé de la monstruosité des déclarations que faisaient les souverains assyriens sans gêne et avec orgueil. Ils disent d'eux-mêmes qu'ils se lançaient dans les pays ennemis comme « un chien enragé », ils foulaient leur sol comme « un taureau sauvage » et leur imposaient « un joug lourd, onéreux ». C'est avec une passion maladive qu'ils décrivent les

horreurs qu'ils commettent dans les pays attaqués. Ils ne se contentaient pas de piller, dévaster, incendier des villes et des champs, de massacrer la population — tristes exploits des conquérants de toutes les époques, glorifiés par les historiens serviles. Mais ils brûlaient vivants des jeunes gens et des jeunes filles, coupaient les mains, les doigts, écorchaient et étendaient les peaux sur les murailles, dressaient des pyramides de têtes, muraient les vivants à l'intérieur de ces pyramides et rangeaient tout autour de malheureux empalés. En somme ils rendaient déserts les pays, « faisaient cesser dans les campagnes la voix joyeuse des travailleurs et laissaient s'y installer les onagres et les bêtes sauvages ».

On conçoit donc parfaitement le cri de soulagement que pousse le prophète biblique à l'écroulement de l'Assyrie : « Ninive est détruite, ville de sang, pleine de fraude, de violence. Qui la plaindra ? Tous ceux qui l'apprendront battront des mains, car qui n'a pas souffert de ta méchanceté ? » (1).

Il y avait assurément une opposition entre l'esprit assyrien et celui de l'Urartu, opposition qu'illustre le fait que le prophète appelle l'Urartu à l'aide pour venir mettre fin à Ninive.

Le savant russe Nikolskij, un des premiers investigateurs des antiquités de l'Urartu, a bien remarqué et souligné le contraste des mœurs des deux empires.

Combattre la fureur, les passions frénétiques de l'Assyrie et leur barrer le passage dans les pays Naïriens, c'était une noble mission que l'Urartu accomplit avec honneur, rendant ainsi un signalé service à la civilisation et à l'humanité.

(1) Nahum III, 1. 7, 19.

LES ADDITIONS

LES ORIGINES DES ARMENIENS

I

La révolution qui se produisit à l'issue du VII[e] siècle avant J.-C. et ensevelit l'Assyrie, l'Urartu et tant d'autres petits Etats, marque une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité, une ère d'importance capitale. Elle bouleversa la face politique du vieux monde. Le sémitisme qui s'était, depuis des siècles, assuré le premier rang sur l'arène historique, s'effaça et céda la primauté à la race indo-européenne. Celle-ci va désormais commander les destinées de l'Asie antérieure.

Un premier empire aryen s'éleva sur les ruines de l'Assyrie, celui des Mèdes. La pénétration des Indo-européens dans cette partie de la terre avait commencé de longue date, mais c'est la première fois qu'on voit se constituer un grand empire indo-européen.

En même temps les Arméniens, peuple indo-européen, surgissent de la nuit du passé et prennent possession de l'héritage de l'Urartu.

La révolution qui secoua le monde avait pour point de départ l'invasion des hordes cimmériennes et scythes, tribus indo-européennes appartenant (du moins pour ce qui est des Scythes) à la famille iranienne. Elles ébranlèrent l'ordre existant et mirent en mouvement de nombreux clans mèdes qui depuis longtemps guettaient l'Assyrie, proie enviable.

L'invasion des Cimmériens, *Gammirai* ou *Gimmirai* des Assyriens, remonte au règne de Rusa I, roi d'Urartu, et de Sargon, roi d'Assyrie, celle des Scythes au début du règne d'Asarhaddon (680-669), un quart de siècle plus tard (1).

---

(1) Homère est le premier à parler des Cimmériens : « leur pays se perd dans la nuée et la brume et jamais le soleil brillant ne les touche avec ses rayons ni pendant qu'il monte vers le ciel étoilé ni quand il retourne du ciel vers la terre : une nuit funeste enveloppa ces malheureux mortels ». *Odyssée*, XI, 12-19.

Les Cimmériens venant du nord de la mer Noire entrèrent en Urartu en 713. Le roi Rusa I se précipita contre les envahisseurs, mais fut battu. Les barbares ne s'établirent quand même pas en Urartu ; Rusa continua, parait-il, la résistance et parvint à en détourner les flots vers le plateau iranien. Une partie se déversa, semble-t-il, vers l'ouest.

On n'entend plus rien des Cimmériens jusqu'au règne d'Asarḫaddon. Le danger constitué par les nouveaux venus menaçait l'Assyrie. Asarḫaddon en était fort inquiet. Le roi de Mana, Aḫšeri, avait rallié à sa cause ces barbares, de même que plusieurs chefs mèdes, dont les plus en vue étaient Kaštariti et Mamitiaršu, et avec leur aide il forçait les frontières de l'Assyrie. Le roi assyrien adresse à Šamaš des prières dont cette redoutable coalition est le sujet principal, et où il ne cache pas ses ennuis. En sa quatrième année, en 677. Asarḫaddon réussit à écraser les Cimmériens et à tuer leur chef Tiušpa. La bataille s'était engagé non pas sur les frontières orientales de l'empire, comme on l'eût attendu, mais à l'ouest, à Ḫubušna dans la région de Cilicie (1).

L'année précédente les Cimmériens avaient opéré dans l'armée de Rusa II contre l'Assyrie, probablement sur la frontière du Šupria, région de Sasun actuel. En sa huitième année, à la fin de 673. Asarḫaddon entreprit contre Šupria une campagne, dont le but était assurément de réparer les pertes territoriales causées par le roi d'Urartu.

On ne saurait dire quel est le rapport entre les trois grou-

Cette description est suggérée, parait-il, par l'étymologie populaire de Κιμμέριοι qu'on dérivait de χειμέριοι «pluvieux, orageux». Hérodote, I, 104 et IV, 12. met l'invasion des Cimmériens et des Scythes en relation avec un large mouvement qui avait été déclenché dans le lointain Orient et avait entraîné successivement les Hyperboréens, les Gryphons, les Arimaspes, les Issédons, les Massagètes, les Scythes et les Cimmériens. Il cite à cette occasion le *poème épique* d'Aristée de Proconnèse, d'où il a emprunté ce renseignement, Mais il dit que cet auteur vivait 340 ans avant son époque, donc au VIII-IX[e] siècle. L'émigration scytho-cimmérienne était donc une des répercussions produites par un mouvement des peuples poursuivi durant des siècles.

(1) *The Prismes of Assarhaddon*, éd. R. C. Thompson, III, 43-46, p. 18. Le site de Ḫubušna n'est pas connu. Forrer l'identifie avec Cybistra, Olmstead, avec Cabissos.

pes de Cimmériens, ceux de Mana, d'Urartu et de Ḫubuśna ; puisque les Scythes, *Iśkuza* ou *Aśkuza* des Assyriens, apparaissent dans la région de Mana aux premières années d'Asarḫaddon, il y a lieu de penser que ce sont les mêmes Cimmériens de Mana qui auraient quitté ce pays sous la pression de leurs ennemis scythes et passé à travers l'Urartu dans la région de Ḫubuśna. D'après Hérodote, les Cimmériens avaient été chassés de leur patrie par les Scythes et poursuivis jusqu'au pays de Mana et en Médie. Il est donc possible que la même hostilité ait forcé les Cimmériens à abandonner le Mana.

Cependant Asarḫaddon appelle les Cimmériens de Ḫubuśna *umman manda śa aśarśu ruqu*, «hordes de lointaine habitation», ce qui porte à croire que ces hordes étaient depuis longtemps installées au Ḫubuśna, ou tout au moins qu'elles n'étaient pas nouvelles venues. Dans ce cas il faut admettre qu'il s'agit d'une autre fraction du même peuple qui se serait séparée lors de l'invasion et serait arrivée au Ḫubuśna par l'Urartu.

A Tiuśpa succède Tuktamme ou Dugdami, Lygdamis d'Hérodote. Il conduit ses troupes contre la Phrygie. Le roi Midas vaincu se donne la mort en 676 (pas 696) (1). La Lydie voisine était sous la menace des barbares. Le roi Gygès repousse la première attaque en 660 environ, fait des prisonniers et parmi eux deux chefs cimmériens qu'il envoie au roi assyrien Aśurbanipal.

Dugdami renouvelle ses attaques, porte un coup mortel à Gygès et s'empare de sa capitale, Sardes, en 652. Le vainqueur se tourne ensuite vers les frontières d'Assyrie, peut-être pour venger la mort de Tiuśpa. D'après Hérodote, il fut chassé de la Lydie par Alyatte, le fils et successeur de Gygès. Dugdami trouve la mort en Cilicie dans des conditions assez obscures. Son fils Santakśatru fait la paix avec Aśurbanipal (2), se retire avec ses hordes vers le nord et s'installe dans la Cappadoce. Le seul témoin de ce fait est le nom de *Gamirk*, que les Arméniens donnent à la Cappadoce. D'après un autre renseignement les Cimmériens s'établissent dans la région de Sinope (3).

(1) Eusèbe, éd. Schoene, II, p. 81.

(2) *Inscription votive*, Seeck, Assurbanipal, p. 281.

(3) Hérodote, II, 12.

De cette façon les Cimmériens, apparus aux abords du monde civilisé en 713, se perdent dans l'obscurité de l'histoire vers 650, après une vie courte mais orageuse (1).

Les Scythes, compatriotes des Cimmériens et leurs ennemis, poursuivant les Cimmériens en fuite, étaient arrivés au pays de Mana, où ils se firent connaître dans la période allant de 780 à 773. Le roi de Mana, Aḫšeri, les prit à son service dans la lutte contre l'Assyrie.

Asarḫaddon fût accablé de cette alliance imprévue. Les hordes d'Iškuza sont souvent mentionnées dans ses prières à Šamaš. Bartatua, roi d'Iškuza, demande à Asarḫaddon de lui donner une princesse en mariage. Le roi assyrien n'est pas sûr que ce soit pour son bien et se demande si le barbare a vraiment des intentions pacifiques et amicales. Dans ses annales rédigées en 673 il dit avoir remporté une victoire sur Aḫšeri et ses mercenaires scythes, et tué Išpaka, roi de ces derniers. La question n'est pas claire de savoir qui était cet Išpaka : était-il chef d'une autre tribu ou bien le prédécesseur de Bartatua qui après sa mort voudrait faire la paix en obtenant la main d'une princesse royale ?

Bartatua est le Protothyas d'Hérodote, connu par son fils Madyas. D'après cet historien, les Scythes, ayant franchi la chaîne du Caucase par la porte des Alains (Darial et non pas celle de Derbend), rencontrèrent l'armée mède au pied des monts. Ils la repoussèrent et s'emparèrent de l'empire d'Asie. Ensuite les barbares se ruèrent vers l'Egypte, mais Psammétique vint au devant d'eux et arrêta leur poussée par ses présents

(1) Tiušpa, Dugdami, Santakšatra, nom d'origine iranienne prouveraient que les Cimmériens étaient des hordes iraniennes. Tiušpa semble le même nom que porte le père de Sataspa chez Hérodote, IV, 43; VII, 79; IX, 76, notamment Tesspis, Τείσπις et signifie *tau-aspa* «qui a un cheval fort» et sataspa « qui a cent chevaux ». Le nom de l'ancêtre des Achéménides Τείσπης Hér. IV, II. C(a)išpiš de l'inscription de Darius, est probablement d'autre origine. Dugdami, de duxta-ami « fort pour produire ». Santakšatra est *Spanta xšatra* d'après Markwart. *Philologus, Supplementband* X, p. 105, note 5. *Vasmer*, dans M. Ebert, *Reallexikon der Vorgeschichte*, objecte que le passage de *sp* à *ş* ne peut être si ancien et propose : čandra-xšatra. Il serait plus plausible de dériver de sandat-xšatre « qui crée le pouvoir ».

et ses prières. Le même historien raconte que les Scythes dominèrent l'Asie pendant 28 ans, tandis que Cyaxare régnait sur les Mèdes. Après la victoire sur la Lydie, Cyaxare partit contre Ninive, mais Madyas arriva avec ses troupes et la sauva. Cyaxare leva le siège et se retira, mais au bout de 28 ans il invita Madyas à un festin, l'enivra et le massacra avec une grande partie des Scythes. Ensuite il prit Ninive. Quant à ceux des Scythes qui étaient restés, ils prirent le chemin de retour dans leur pays (1).

Ce récit est confus et incompatible avec ce qu'on connaît par d'autres sources véridiques. La capitale de l'Assyrie est tombée en 612, la bataille contre la Lydie se rapporte à l'an 585, l'apparition des Scythes à 680 environ et la fin de l'empire mède à 552. Ces dates qui ne soutiennent pas la discussion discréditent celles qui découlent du récit d'Hérodote. La domination des Scythes durant 28 ans reste douteuse.

Depuis la publication par C. Gadd d'une *Chronique babylonienne* fragmentaire, on a essayé de réhabiliter l'historien grec sur quelques points. On admet ainsi que les Scythes ont chassé les Mèdes après la prise de Ninive en 612 et ont hérité de l'Assyrie de 612 à 585, donc 28 ans, comme le dit Hérodote. A notre sens, le document babylonien n'appuie pas une telle assertion. L'expression de texte: *umman-manda*, la pierre d'achoppement, ne signifie nullement Scythes, mais Mèdes, à en juger d'après le cours des événements qu'on y raconte comme suit : Ninive tombe en 612, mais l'agonie de l'empire continua jusqu'à 607 et non pas 609. C. Gadd a voulu changer la date bien établie de 607 en 609, se fondant sur la Chronique en question, tandis que cette dernière, au contraire, confirme la date ancienne.

A peine le joug assyrien secoué, Nabopalasar (625-605) se dresse contre l'Assyrie. Dans la dixième année de son règne, en 610, il attaque les possessions assyriennes sur le moyen Euphrate. L'armée assyrienne avec celle du pays de Mana oppose une résistance sans succès. Mais les Egyptiens arrivent à leur secours et chassent l'envahisseur.

---

(1) Hérodote, I, 103-106.

Après cette mésaventure Nabopalasar porte ses armes en 615 contre les pays situés sur le Tigre, entre dans l'Arapḫu, région de Kerkuk, et s'avance vers la capitale d'Aššur. Les Assyriens le repoussent et l'assiègent dans la ville de Takritain, Takrit actuel. Les troupes mèdes envahissent l'Arapḫu, forcent l'armée assyrienne à se retirer et sauvent le roi de Babylone.

L'année suivante, en 614, les Mèdes reviennent et prennent d'assaut la ville d'Aššur. Nabopalasar arrive lorsque la ville est déjà prise. Il conclut une alliance avec Cyaxare, roi des Mèdes.

En 613, Nabopalasar tente de nouveau fortune sur l'Euphrate. « En 612 il rassemble ses armées... les troupes du roi de l'*Umman-manda* arrivent à sa rencontre... le roi d'Akkad, c'est-à-dire Nabopalasar... et Cyaxare marchent par la rive du Tigre contre la capitale, Ninive ». Après trois batailles elle est prise d'assaut et pillée. Le roi d'Assyrie, Sinšariškun, Sarakos des auteurs grecs, se donne la mort. Cyaxare rentre dans son pays. Nabopalasar attend le retour des troupes envoyées ravager la région de Nisibe et de Ruṣapu, et chargé de butin qu'elles avaient fait, il regagne son royaume.

Après la perte de la capitale, les débris de l'armée assyrienne se retirent à Ḫarran, et là, Ašuruballit se déclare roi d'Assyrie. En 611 Nabopalasar fait une incursion heureuse dans l'Assyrie. En 610, sa seizième année, il recommence ses opérations contre l'Assyrie. Les Umman-manda arrivent à son aide. Leurs armées réunies marchent sur Ḫarran contre Ašuruballit. Celui-ci quitte la ville et se réfugie au delà de l'Euphrate. La ville de Ḫarran est prise et saccagée. Nabopalasar y laisse une garnison et rentre dans son pays. L'armée des Ummanmanda reste-t-elle ou non ? Le passage comportant des lacunes ne permet pas de le décider. Mais il est probable qu'elle se retire aussi, car dans la suite il n'est plus question d'elle.

En 609 Ašuruballit avec les troupes d'Egypte venues le seconder franchit l'Euphrate et met le siège devant Ḫarran, après avoir écrasé la partie de la garnison qui avait fait une sortie pour l'attaquer. La ville assiégée depuis le mois de Tammuz n'est pas encore prise au mois d'Elul, lorsque Nabopalasar se porte à son secours. Il fait la guerre dans la montagne

d'Izalla, ravage et incendie plusieurs villes de cette région, pousse jusqu'à la frontière d'Uraštu, laisse une garnison et rentre chez lui avec des prisonniers.

En 608, il rassemble son armée... Ici s'arrête le texte (1).

Ce qui nous intéresse dans ce récit, c'est de savoir quel fut le sort ultime de la ville de Ḫarran et quel est le peuple dit *Umman-manda*. Le dernier rassemblement de l'armée babylonienne n'avait certainement d'autre destination que d'aller sauver Ḫarran, comme elle l'avait fait sans succès l'année précédente. Le texte constate que la ville s'est défendue jusqu'au mois d'Elul, mais il garde le silence sur ce qui est arrivé dans la suite, après le mois d'Elul. Il est pourtant évident que la ville assiégée avait été prise par Ašuruballit avec ses alliés égyptiens. Cela ressort du fait que l'année du siège Nabopalasar partit au secours de la ville bloquée et revint sans résultat. Il n'osa même pas approcher de la ville pour la raison, sans doute, que la ville était déjà perdue. Il se contenta de faire la guerre dans les montagnes d'Izalla, dans une province qui, peut-être, était restée fidèle à l'Assyrie et s'opposait à l'envahisseur. Quoi qu'il en soit, le roi babylonien retourna vers sa capitale, abandonnant Ḫarran à son sort.

L'expédition que Nabopalasar entreprit l'année suivante, en 608, ne s'avéra probablement pas plus heureuse, car c'est seulement en 607 que Ḫarran fut reprise par les Umman-manda, alliés du roi babylonien, ainsi que le constate un des proches successeurs de Nabopalasar, Nabonaid. Ce roi qui monta sur le trône en 555 déclare que le temple de Sin à Ḫarran avait été ruiné par les Umman-manda et qu'il le restaura durant la troisième année de son avènement, donc en 553 et cinquante quatre ans après sa ruine (2). Cela donne l'an 607-6 comme date de la reprise de Ḫarran. C'est donc à tort que Gadd a réjété cette date en faveur de 609. Il est vrai que cette ville avait été prise

---

(1) *Gadd. C. J. The Fall of Nineveh. The newly discovered Babylonian chronicle.*

(2) Langdon Stephen. *Die Neubabylonischen Köngsschriften*, n° 1, col. I, l. 28, p. 221, *ina šalulti šatti ina kašadu*, « lorsque la troisième année arriva » donc 553 à compter de 555. Ḫarran reste en ruine 54 ans. N° 8, *col.* x, *p.* 285.

en 609, mais elle avait été entre temps perdue et reconquise définitivement en 607.

Quand à la question des Umman-manda, elle prête à discussion. La thèse selon laquelle il s'agirait des Scythes ne peut, même à la rigueur, contredire notre document. En 615 les *Mada* prennent Arapḫu, et en 614, la capitale d'Aššur. Nabopalasar arrive et fait une alliance avec le roi de Mada, Cyaxare. En 612 le roi des *Umman-manda* vient rencontrer Nabopalasar. Celui-ci et Cyazare marchent sur Ninive et la prennent. Il en résulte que le roi des Umman-manda n'est autre que son allié Cyaxare et donc que les Umman-manda sont identiques aux Mèdes.

Hérodote raconte qu'au moment où Cyaxare tenait Ninive assiégée, Madyas, le chef des Scythes, arriva et le força à lever le siège. Cette information de moindre crédit a influencé ceux qui voient dans les Umman-manda les Scythes. Le cas envisagé par l'historien grec, même s'il reflète quelque fait historique (1), n'a aucun rapport avec l'événement de 612, car Cyaxare a vraiment pris la ville cette année-là, avec le concours de Nabopalasar, et sans être inquiété par personne. Ensuite les vainqueurs ont regagné leur pays.

En 609 l'Umman-manda vient soutenir Nabopalasar pour prendre la ville de Ḫarran. La ville est prise et confiée à la garnison babylonienne. Cela veut dire que Cyaxare se réserve Ninive et cède Ḫarran à son allié. Il n'aurait pas été juste que ce fussent les Scythes qui prissent Ḫarran et s'y fussent installés. Dans cette éventualité on n'eût pas laissé de garnison babylonienne à Ḫarran. Lors de l'attaque d'Ašuruballit, c'est la garnison babylonienne qui défend la ville. On ne parle pas de la présence d'une tierce force. Nabopalasar ne réussit pas à sauver la ville assiégée. C'est probablement Cyaxare qui chassa Ašuruballit en 607 et retint la ville sous sa domination.

On peut tirer cette conclusion d'après le témoignage cité par Nabonaid dans lequel il est écrit que le temple de Sin à Ḫarran a été ruiné par l'Umman-manda et que la ville est encore encerclée par ce peuple.

Que Nabonaid entende par Umman-manda les Mèdes, cela

(1) Voir 3e note de la page suivante.

ressort de ce qu'il dit plus loin : « la troisième année de mon avènement, Cyrus, roi d'Anšan, vassal insignifiant de l'Umman-manda, dispersa avec ses faibles troupes l'Umman-manda aux vastes territoires, vainquit son roi Astyage et l'emmena captif dans son pays » (1).

Astyage, le fameux roi des Mèdes, est appelé ici roi de l'Umman-manda, tout comme Cyaxare son père l'est dans notre document. Par contre les Assyriens n'appliquaient pas cette expression aux Scythes ; Asarḫaddon les appelle dans ses prières Iškuzi et dans ses annales, Aškuzi sans les qualifier d'Umman-manda comme il le fait à l'égard des Cimmériens (2).

Certes, il est embarrassant que notre document emploie deux termes, Mada et Umman-manda, pour désigner le même peuple. Cela s'explique par le caractère du document qui est une œuvre compilative. L'auteur a puisé à deux sources distinctes, dont l'une employait le mot : Mada, et dont l'autre, comme par exemple la chronique de Nabonaid, disait : Umman-manda.

Ajoutons que les Scythes avaient perdu leurs forces et leur prestige longtemps avant la prise de Ninive en 612 et qu'ils n'étaient plus en mesure de jouer un rôle important à cette date. Massés dans les possessions et les environs du pays de Mana, ils l'ont encouragé contre l'Assyrie.

La politique agressive d'Aḫseri, roi de Mana, envers l'Assyrie, était due à l'alliance des Scythes. Vers 660 Aśurbanipal ramena l'audacieux Aḫseri à la raison. Il le chassa et nomma à sa place son fils Uali qui se soumit à l'Assyrie. Son père périt victime de la fureur de la foule. Aśurbanipal enleva au Mana les conquêtes qu'Aḫseri avait faites sur l'Assyrie. Le Mana réduit à l'état de vassal resta fidèle à l'Assyrie et ses contingents se battaient dans l'armée assyrienne contre Nabopalasar (3). La réduction du Mana signifiait en même temps celle

---

(1) Langdon, o. c. N° I, col. I, p. 219. Aussi Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, III, 2, p. 99.

(2) H. Winckler. *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 127 a tiré de ce passage la conclusion qu'Astyage n'était pas un Mède, mais un usurpateur Scythe !

(3) Cyaxare partit en 614 contre Ninive, mais prit une localité à peu de distance de la ville ; il s'avança vers la ville d'Aššur et s'empara d'elle. Il est possible qu'il ait été repoussé de Ninive par l'armée

de ses alliés Scythes. Ils cesseront désormais d'être un facteur politique s'ils l'étaient jusqu'alors. Ils finiront par se fondre dans les masses des Mèdes et des Manéens. C'est vers cette époque qu'une fraction de ces barbares s'engagea dans différentes aventures et poussa jusqu'à la côte syrienne. Psamétique, le roi d'Egypte (665-611), arrêta pacifiquement leur avance.

Les Scythes se maintinrent à la surface de l'histoire à peu près de 680 à 650, leur vie fut donc plus courte que celle des Cimmériens. C'est là dans ce laps de temps qu'il faut, peut-être, placer les 28 ans de leur domination, en admettant même que ce chiffre ait quelque valeur. « La tempête » des Scythes ne paraît pas aussi violente qu'on la décrit. Leur nom était plus terrible qu'eux-mêmes.

L'invasion des Scythes, de même que celle des Cimmériens, eut des effets favorables pour les Mèdes, leurs congénères. Les audacieux barbares activèrent le milieu turbulent des tribus iraniennes, encouragèrent la lutte contre l'Assyrie et de cette façon ils contribuèrent à la création de l'empire mède.

Les Mèdes sous le nom d'*Amada* sont mentionnés pour la première fois à l'époque de Salmanasar III. En 834 ce roi part de Namri en Parsua, reçoit le tribut de 27 rois et pénètre dans le pays d'Amada. Parsua est le nom des Perses, mais en ce temps ils habitaient au sud du pays de Mana à peu près dans l'Ardelan actuel. Samši-Adad entreprend vers 818 une campagne contre le *Mata*, c'est-à-dire : Mada, Médie. Le chef de ce pays, Ḫanaṣiruka, résidait à Sagbita. Le roi assyrien tue 2.300 soldats et incendie 1.200 localités. En cours de retour il lève le tribut de 27 rois de *Nairi*. Ce sont évidemment les mêmes rois que son père Salmanasar appelle rois de Parsua. Le nom de Nairi s'applique ici aux tribus non sémitiques (1). Plusieurs d'entre eux portent des noms d'aspect iranien.

Adad-Nirari (810-782) ravage une série de pays qui s'étendaient des frontières d'Assyrie jusqu'à la grande mer du Le-

---

assyrienne, où il y avait le contingent scytho-manéen, ce qui aurait donné une base à la légende par laquelle le scythe Madyes aurait chassé Cyaxare de Ninive.

(1) Les princes et leurs pays sont rapportés par leurs noms. Il

vant, c'est-à-dire la mer Caspienne : Illipi, Ḫarḫar, Araziaš, Misu, *Madai*, Gizilbunda, Parsua, etc... Il est difficile de dire dans quelle mesure ces pays étaient iranisés. La liste des éponymes reconnait à Adad-Nirari huit campagnes contre Mada entre 810 et 787. Suit une période de calme jusqu'au règne de Tiglatpalasar III (745-727) durant laquelle on n'entend parler d'aucune entreprise guerrière contre le pays de Mada, excepté une campagne d'Ašurdan en 766. Tiglatpalasar énumère nombre de pays, y compris Illipi, Namri, Sangibuti, Ḫamban, Parsua, Bustu, Niššа, Zakrut, ville des *Mèdes bruns* (1), plusieurs villes des *puissants Mèdes*, dont il soumet en 744 une partie à tribut et dont il annexe les autres à l'Assyrie.

Ḫamban est probablement Cambadène, dans la région de Bagistan, lieu des inscriptions de Darius ; Nišša, Νησαῖοι, plaine de Raga, près de Téhéran, fameuse par ses chevaux de race. On est donc en pleine Médie. Le roi assyrien a vraiment poussé jusqu'à Bikni, le mont Demavend.

On connaît, sous Sargon, le pays de Zikirtu, dont le chef était Mit'atti et la capitale Pardu, et son allié Bagdatti chef d'Umildiš. Sargon punit Dayakku, un gouverneur de Man. Il mentionne Dalta d'Illipi et ses fils Nibe et Išpabara qui se disputaient le trône après la mort de leur père, l'un s'appuyant sur l'Elam, l'autre sur l'Assyrie.

Zikirtu est l'Asagarta des inscriptions du Bagistan et Σαγάστιοι d'Hérodote qu'il tient pour une tribu perse. Bagdatti semble être le mot iranien *baga-data* ; Dalta, Nibe, Išpabara et Dayakku sont des noms iraniens (2). Sargon mentionne 45 *bil mahazani*, « chefs des villes » de la puissante Mada. Une liste en comprend 23 avec l'indication des régions ou des villes où ils exerçaient leur pouvoir. Nous la reproduisons ici entièrement en raison de

---

est difficile d'affirmer que tous soient iraniens. Il y en a qui se rencontrent en Urartu, par exemple, *Hundur* (et *Hundurna*). *Ursi* rappelle *Ursa* ou *Rusa*. *Ginglbir*, pays du prince Tatsä, paraît être Kangavar près de Hamadan ; on retrouve le même nom en Arménie, Kangowar près de *Hogwoç-vank* sur les sources du Tigre Oriental.

(1) Madai *Sâmuti* signifie, d'après Eb. Schrader, « inconnu ». *Keilenschriftliche Bibl.* II, pp. 17 et 19.

(2) Justi, *Iranisches Namenbuch*, croit que Dalta est *daretar*, Nibe *Naiba* « beau », *nevak* « héros », et Ispabara, *aspabara* « cavalier ».

l'importance, pour notre sujet, de quelques noms qui y sont signalés :

1. E-pa-ar-nu-a de « la ville » Si-ig-ri-na-ai.
Su-tir-na de « la ville » Mu-sa-na-a.
Up-pa-am-ma de « la ville » Ḫa-ta-*li*-na-a.
Ma-aś-da-ku de « la ville » A-ma-ak-ki.
5. Iś-te-su-ku de « la ville » Iś-te-up-pu.
U-ar-za-a du pays U-qu-ut-ti.
Aś-pa-an-da du pays Ka-ak-kam.
Sa-tar-e-śu.
Ru-du-su des districts *nagi* : Ta-ba-a-ri et Bit-Bar-ba-ri.
10. Sa-tar-pa-nu du pays Up-pu-ri-a.
Pa-ar-ku-ur du pays An-tir-pat-ti-a-nu.
A-ri-a du pays Bu-uś-tu.
Uś-da-a du pays Tur-ab-nu.
Ma-aś-ta-ku du pays A-me-is-ta.
15. Ḫar-ar-tuk-ka du pays Ha-ar-zi-a-nu.
Iś-te-le-ku.
A-u-ar-pa-ar-nu du pays *Ki-i*-ta-nu.
Ar-ba-ku du pays Ar-na-si-a.
Ka-ru-ti du pays Kar-zi-nu-u.
20. . . . ar-nu du pays Ba-ri-ka-a-nu.
. . . . du pays Za-za-ak-nu.
. . . . Kar-ka-si-a.
. . . . Pa-ar-ta-ka-nu (1).

---

(1) Ce document publié par G. Smith, *Assyrian discoveries* et par H. Winkler *Die Keilschrifttexte Sargons*, II, a été reproduit et commenté par P. Rost. *Das sogenannte Mederreich und das Emporkommen des Perser*, *Mittheilungen des Vorderasiatischen Gesellschaft* 1897, pp. 72-119. Rost a passé en revue presque tous les noms iraniens qu'on rencontre dans les textes cunéiformes. Les explications étymologiques proposées par lui et par d'autres savants prêtent en grande partie à conjectures. L'écriture cunéiforme rend les vocables étrangers d'une façon si vague et si arbitraire qu'elle laisse le champ libre à l'imagination des interprètes. Ainsi par exemple, on ne saurait dire que dans E-parnua où *parnua* est évidemment [illegible] *farena* « glorieux », le son initial est une épenthèse, ou il rend soit *vi* soit *hu*. Satar-panu semble être *Kśat'ra-panu*, « satrape », mais si on lit *satar-parnu* comme chez Justi dans son *Namenbuch*, on aura [illegible] farena. Deux princes portent le nom de Maśdaku ou Maśtaku. On a voulu y voir Mazdaka et poser la grave question de l'origine du mazdéisme. Mais Maśtaku peut bien

Sous Asarḫaddon, trois princes iraniens sont actifs contre l'Assyrie. Kaštariti de Karkašši, Mamitiaršu de Mada et Dusanni de Saparda, de même que les chefs des villes d'Anṭarpati et Ramadani et du pays de Kukuma. Il y a encore des chefs tributaires d'Asarḫaddon dans la région de Patušarra près de la mer lointaine, c'est-à-dire, la Caspienne. Ce sont: Šitirparna, Iparna, Uppis de Partakka, Sanasana de Partukka et Ramatia d'Urukaṣabarna. Ašurbanipal cite le prince mède Birizḫatri, et deux frères Sarati et Pariḫia, fils de Saḫi, qui semblent aussi d'origine iranienne. Ajoutons Umakišta et Ištuvegu, Cyaxare et Astyage, et la liste des princes mèdes plus ou moins importants connus dans la littérature cunéiforme sera complète.

Les princes précités ont tous le titre de *hazanu* « chef d'une ville ». Kaštariti, Mamit(i)aršu sont *bil ali* « maître de ville ». Cyaxare et Astyage seuls dominaient sur la Médie entière; leurs prédécesseurs n'étaient que des chefs régionaux.

Les renseignements assyriens permettent de contrôler ce que les auteurs grecs racontent à ce sujet. D'après Hérodote, les Mèdes vivaient à l'origine dans les bourgades dispersées κατὰ κώμας. L'un des chefs des bourgades, Deiokès, qu'il appelle δικαστής, réunit les bourgades et en créa un État sous son autorité. Les bourgades représentaient six clans mèdes, Bouses, Parataciens, Strouchates, Arizantes, Boudiens et Mages. Deiokès régna 53 ans. Le pouvoir passa successivement à Phraorte 22

être la forme contractée de Masišta-ku Μάσιστης d'Hérodote, qui signifie à peu près la même chose que le nom d'Uppamma, *upama* «supérieur».

Les noms de pays ont plus d'intérêt, permettant de préciser le territoire des tribus iraniennes. Sigrianai est Σιγριανική de Ptol. VI, 2, 6, en Choromithrène près de Kaga. Kakkam, identique à Kukuma d'Asarḫaddon, est sans doute le pays des méchants Kakméens, dont parle Sargon dans la relation de la huitième campagne, non loin du lac d'Urmia. Tabari, connu comme Tapuri, est Tabaristan. Antirpatiana, la même qu'Anṭarpati d'Asarḫaddon, est Atropatène. Buštu, pays limitrophe de Mana, connu des inscriptions d'Urartu, de même qu'Aueista, identique à Meista sur la rive d'Urmia, ville conquise par Menua le roi urartien. Barikanu, Παρικάνιοι d'Hérodote, III, 92. Partakanu ou Partaka, Παρητακηνοί. Hér. I, 101. Karkasia, ville de Bit-Dayaku, près de Mana. Il s'ensuit que les tribus iraniennes occupaient principalement le territoire entre Urmia et la mer Caspienne, c'est-à-dire le nord de la Médie postérieure.

ans, à Cyaxare 40, à Astyage 35. Au total 150 ans qui représentaient la durée de la monarchie mède. Dans un autre passage, l'historien l'évalue à 128 ans, 22 ans de moins (1). La contradiction serait aisément aplanie, à notre avis, si on admet que les 22 ans embrassent la carrière de Deiokès antérieure à son arrivée au pouvoir royal.

En effet, l'historien dit que Deiokès était *depuis longtemps* connu dans sa bourgade par son intelligence et jouissait d'une grande considération lorsque, pour cette raison, les autres bourgades réunies le choisirent pour juge. Il exerça cette nouvelle fonction pendant quelque temps avant de parvenir au trône. A ce moment il devait avoir un certain âge, pas moins de 40 ans, pour avoir mérité une si haute réputation. Si l'on n'inclue pas les années durant lesquelles il avait rendu la justice, dans le chiffre de 53, on doit lui reconnaître plus de 93 ans lorsqu'il mourut.

De cette façon le début de l'empire mède remonte, d'après Hérodote, à l'année 680. Sa durée fut de 128 ans, ce qui met sa chute en 552 et le commencement de la carrière de Deiokès en 702.

Hérodote s'est trompé sur l'époque de Deiokès et par conséquent il a commis d'autres erreurs chronologiques. Deiokès est bien Daiukku que Sargon déporta en 715. On le qualifie de *šaknu* « gouverneur » dépendant du pays de Mana. Le titre de δικαστής rend à peu près le sens de šaknu en tant qu'il désigne que son porteur n'était pas une figure politique. L'historien grec a quand même raison de le considérer comme fondateur de la dynastie royale, car ce fut sa descendance qui régna en ligne directe et créa l'empire. Mais il a tort de transporter la date de la mort du prince de 715 à 680. C'est exactement la date de l'invasion ou plutôt de l'arrivée des Scythes en Médie. A cette époque en Médie parmi tant de princes se distinguaient Kaštarit, Mamit(i)aršu et Dusanni. Kaštarit appartenait à la famille de Deiokès à en juger par le nom. Le rebelle mède Fravartiš sous Darius se donnait pour Xšat'rita de la race de Uvaxštra. Les Babyloniens rendent le premier nom par Kaštarit, et le second, par Umakištar=Cyaxare.

(1) Hérodote, I, 101-103 et 130.

Herodote nous apprend que le Scythes, ayant franchi la chaîne du Caucase, rencontrèrent au pied des monts la résistance des Mèdes. Ils la brisèrent, enlevèrent aux Mèdes la domination sur l'Asie et la gardèrent pendant 28 ans. Autant dire que la domination scythe a commencé dès le moment de l'invasion en 680 et a duré jusqu'à l'an 652. C'est une notion parfaitement juste sur l'époque de la domination des Scythes. Seulement leur succès est trop amplifié par notre historien. Il ne s'agit nullement de la conquête de l'Asie, mais de celle de la Médie. Asarḫaddon tua Išpaka, chef des Scythes, dans le pays de Mana, mais il ne parvint pas à soustraire ce pays à leur influence. D'autre part les ambitions des chefs mèdes, Kaštariti, Mamit(i)-aršu et Dusanni, n'étaient pas encore mises à l'épreuve. La situation changea lorsque Bartatua, le Scythe, entra en scène. Il demanda en 678 la main d'une princesse assyrienne, probablement la fille même d'Asarḫaddon et s'engagea à combattre les princes réfractaires de Médie et de Mana et en premier lieu Kaštariti. Il vint à bout de sa tâche. Il débusqua même les Cimmériens des régions du Mana. Au fond c'est Bartatua créateur de la puissance scythe dans « l'Asie », c'est-à-dire dans les pays mèdes. La vraie date de la domination de 28 ans est peut-être de 678 à 648. Cela ne veut pas dire nécessairement que la domination scythe soit restée intacte jusqu'à l'an 648. Cette date est plutôt celle où Phraortès, le successeur de Kaštariti, s'est débarrassé du joug scythe. En effet, à partir de l'an 648, Ašurbanipal ne parle d'aucune campagne dirigée contre les Mèdes.

Kaštariti est un des descendants de Daiukku, comme nous l'avons dit. Il s'appelle prince de Karkašši, tandis que Daiukku régnait près de Mana dans une région, qui portait son nom, Bit-Daiukku. Il faut croire que Karkašši était une localité du Bit-Daiukku. L'avant-dernier prince de la liste de Sargon est un prince de Karkasia, identique assurément à Karkašši. Malheureusement son nom est effacé. Ce prince doit être un successeur de Daiukku et en tout cas un devancier de Kaštarit. Hérodote ignore ces deux princes. Il les a remplacés par Daiukku-Deiokès, en le déplaçant de 715 à 680. Et puisqu'il savait que l'invasion des Scythes était postérieure à Deiokès, il a cru devoir le renvoyer de 680 à un autre temps et il a choisi l'époque de

Cyaxare, peut-être par suite d'une confusion de Xšatrita avec Uvaxštra, de sorte qu'il fait coïncider la domination scythe avec les premiers 28 ans de Cyaxare, de 625 à 585 (1).

Cette aberration chronologique se confirme du reste par d'autres récits de l'historien. Un groupe de Scythes nomades cherchait asile sur le territoire mède. Cyaxare les accueillit et leur confie l'éducation de ses enfants. Indignés par un cas où ils furent durement traités, les barbares égorgent un des enfants, en préparent un mets, le servent à la table royale et s'enfuient auprès d'Alyatte, roi de Lydie. Cyaxare réclame les fuyards criminels et sur leur refus de se rendre à lui, il déclare la guerre qui sévit cinq ans et finit par une paix conclue le jour d'une éclipse survenue d'après le calcul des modernes le 28 mai 585.

La guerre avait donc commencé en 590. La Médie ne pouvait abriter les Scythes séditieux si elle était encore dominée par les Scythes et qu'elle n'en fût débarrassée qu'en 585, suivant Hérodote. D'ailleurs l'historien reconnaît que la chute de la domination scythe lors du banquet meurtrier, imaginé ou réel, avait précédé la prise de Ninive. Celle-ci arriva en 612.

De toute façon Cyaxare ne peut être contemporain de la domination des Scythes, ni s'arroger l'honneur de l'avoir secouée. Il a hérité de son père Phraorte le pays déjà libéré de l'influence des Scythes. Nous tenons pour fondateur de la dynastie royale, sinon de l'Etat, Daiukku ou Deiokès, exilé en 715 ; ses successeurs sont : un anonyme, prince de Karkaši, sous Sargon.

Kaštariti-Xšatrita, sous Asarhaddon.
Phraorte-Fravartiš, sous Ašurbanipal.

---

(1) Hérodote donne à Astyage 35 ans de règne et place sa fin en 550, donc de 585-550. La vraie date de la chute de l'empire mède est 553, troisième année de Nabonaid. La Chronique de Nabonaid-Cyrus, *Keilinschrift. Bibl.* III, 2 *Heft*, p. 129, raconte que Cyrus défit Ištuvegu et le fit prisonnier. Ce passage étant endommagé, la date reste incertaine. Mais comme suit un récit daté de la septième année, on en a conclu que la date effacée du précédent récit a dû être la sixième année, c'est-à-dire 550. Cela contredit le témoignage direct de Nabonaid que la chute d'Astyage eut lieu en sa troisième année, donc en 553.

Cyaxare-Uvaxstra, sous Sinšariškun.
Astyage-Ištuvegu, 585-553.

La liste des rois mèdes chez Ctésias-Diodore est dépourvue de tout intérêt historique, car elle est calquée assez maladroitement sur celle d'Hérodote. La liste d'Eusèbe remontant à Abydène et à Polyhistor est encore plus négligeable comme une pièce d'artifice représentant un compromis entre Hérodote et Ctésias (1).

Les Mèdes éparpillés en nombreuses tribus apparaissent dès le IXe siècle sur la scène historique. Leur sentiment national prend l'essor dans le tourbillon cimméro-scythe. Phraorte

(1) Voici la liste de Ctésias-Diodore en comparaison avec celle d'Hérodote :

1. Arbakès 28.	4. Artykas 50.	7. Artynas 22.
2. Mandakès 50.	5. Arbianos 22.	8. Astibarès 40.
3. Sosarmos 30.	6. Artaios 40.	9. Aspanda.

Le caractère artificiel de la liste saute aux yeux. Aspanda est identique, comme le remarque Diodore, à l'Astyage grec. Les deux dernières paires avec les mêmes chiffres correspondent à Phraortes 22 et Cyaxare 40 d'Hérodote ; et les premières paires, à Phraortes et Deiokès 53. Hérodote n'indique pas la durée du règne de Phraortes, le père de Deiokès. Ctésias-Diodore donnent à son équivalent, Arbakès, 28 ans. On eût attendu 30, comme l'a son double Sosarmos. P. Rost croit que cet écart a été fait avec l'intention de cacher l'emprunt. Il est plus probable que 28 ans d'Arbakès reproduisent 28 ans de la domination des Scythes, qui furent chassés, d'après Diodore, par Arbakès. Ctésias a donc doublé les données d'Hérodote et dressé une liste imaginaire et absurde au point de vue chronologique, car il en ressort que d'Arbakès, destructeur de Ninive (612), à Aspanda-Astyage, (552) il se serait écoulé plus de 300 ans (282 sans compter le règne d'Aspanda) (Cf. Nöldtke. *Etudes historiques sur la Perse ancienne*, p. 10).

On a attaché trop d'importance à ce que deux noms, Arbakès et Artykas, se retrouvent dans la liste de 23 princes mèdes de Sargon, Arbaku et Ḫartukka. C'est une coïncidence tout à fait fortuite. Chez Sargon ils sont contemporains, chez Ctésias séparés d'un siècle. Dans l'histoire de Sémiramis Diodore mentionne *Pharnes*, roi de Médie. On ne le voit pas inséré dans la liste des rois mèdes. Si Pharnès provient d'une autre source, on peut penser à E-parnua ou I-parnua de la liste de Sargon.

Eusèbe a accueilli des quatre premiers noms de la liste de Ctésias en diminuant leur règne : Arbakès 28, Maudakès 20, Sosarmos 30, Artykas 30 et il y a ajouté ceux d'Hérodote : Déiokès 54, Phraortès 24, Cyaxare 32, Astyage 38.

parvient à les affranchir de l'influence politique des Scythes vers 650 et à les réunir sous son égide. Cyaxare développe le nouvel Etat à la hauteur d'un grand empire après la prise de Ninive en 612 et la victoire sur la Lydie en 585. L'empire ne dura pas longtemps. En 553 il passa des Mèdes aux Perses, leurs congénères. La gloire dont jouit l'empire mède dépasse toutefois la réalité. L'exagération est due, semble-t-il, à l'influence rétrospective du rayonnement de l'empire perse qui lui succéda.

Les Cimmériens, les Scythes et les Mèdes dont nous avons esquissé l'histoire constituent les trois facteurs principaux de l'époque où on place la transformation de l'Urartu en Arménie. Avaient-ils joué quelque rôle dans cette transformation ?

Du fait que Cyaxare se mesurait avec le roi de Lydie sur la rive de l'Halys on a déduit avec raison que le royaume d'Urartu, ébranlé par les dévastations des Cimmériens et des Scythes, avait succombé aux coups du roi de Médie. Mais ces hordes barbares avaient-elles laissé quelques traces en Arménie ? Aucun indice direct à ce sujet. Pourtant certains savants pensent que les Scythes se sont établis en Arménie et que ce sont eux qui ont absorbé la population non aryenne du pays et déterminé le caractère ethnographique de l'Arménie (1).

Cet avis est inspiré probablement parce qu'une région en Arménie porte le nom des Scythes : Sakasène, *Saka-Sayana* «habitation des Saka», ce dernier mot étant le nom iranien des Scythes. C'est le Šakašen des Arméniens, un des cantons de la province d'Uti-k'-Otène. Il avait pour centre la ville de Ganjak (Elisavetpol russe).

Il faut croire que par l'expression «le pied des monts» où les Scythes livrèrent victorieusement bataille aux Mèdes, Hérodote entend la Sakasène (2). La mention des Mèdes est un anachronisme. Lors de l'invasion des Scythes vers 680, les Mèdes n'avaient rien à faire « au pied des monts » du Caucase ou en Sakasène. C'est l'Urartu qui dominait à cette époque sur ces

---

(1) Jakob Krall, *Grundriss der altorientalischen Geschichte*, p. 164, dit : «« Möglich ist es wie von verschiedenen Seiten vermuthet wird dass sich dieselben (sc. Skythen) in Urartu festgesetzt, die nicht indogermanische Bevölkerung ganz aufgesogen und so den ethnographischen Charakter Armeniens ganz verändert haben. »

(2) Strabon, XI, II, 4. Σακασηνὴ doit son nom aux Scythes.

pays. Rusa II déclare qu'il avait réduit 23 royaumes situés au-delà du lac de Sevan. Cela se passait vers 680. Rusa II avait empêché, semble-t-il, les barbares d'inonder l'Urartu, comme l'avaient fait les Cimmériens, et il les avait rejetés vers la Médie, où ils avaient vaincu les tribus mèdes et établi leur domination pendant 28 ans. Une partie des Scythes était resté dans la Sakasène, si ce terme a vraiment trait au nom de ces barbares.

Dire que les Scythes purent changer le caractère ethnographique de cette région serait exagéré, et, en tous cas, irait contre le fait que la Sakasène ou Otène a toujours eu une population distincte des Arméniens et dont les derniers vestiges sont connus de nos jours dans quelques villages près de la ville de Nuxi. De toute façon il ne peut être question d'une influence quelconque des Scythes sur les Arméniens.

Il existait au coin du N.-O. de l'Arménie un peuple qui s'appelait Scythini. Xénophon le place à côté des Chalybes et des Taochi, à peu près dans la région de la courbure du fleuve Tchorokh, région de Baberd (Baybourt). C'est la région qui apparait plus tard sous le nom de Chaldie. S'agit-il d'un autre lieu d'habitation des Scythes ? On aurait pu penser à un rapport avec le Scydisès, montagne qui longe le fleuve Tchorokh, au nord de Baberd, s'il n'existait une indication curieuse de la Bible arménienne : le nom de Σκυθαι du texte grec y est rendu par Xaltik Χαλδοι (1). On ne saurait décider si le nom des Chaldes s'emploie ici dans le sens de « barbares » ou s'il a un rapport avec les Scythes. Même en admettant le dernier cas, il serait fort aventureux de reconnaitre à une poignée de Scythes une influence ethnographique sur les Arméniens (2).

---

(1) II. Machab. IV, 47 : εἰ καὶ ἐπὶ Σκυθῶν ἔλεγον ἀπηλύθησαν ἂν ἀκατάγνωστοι.- Թէպէտ առաջի խաղտեաց դատ վարէին իբրու զանմեղս :

(2) Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, V, 727, appelle les Chalybes « émigrés de Scythie » Χάλυβος Σκυθῶν ἄποικος. Peut-être, le voisinage des Chalybes avec les Scythines a-t-il amené le poète à cette idée. Récemment un savant américain, Harry Craig Richardson, dans son étude *Iron préhistoric and ancient*, publiée dans *American Journal of Archeologie*, vol. 38, 1934, p. 566, a émis l'avis que les Chalybes doivent l'art de travailler le fer aux Cimmériens et ceux-ci à l'Europe centrale. A l'appui du témoignage cité d'Eschyle, il croit que le peuple

La période cimméro-scythe et mède, pour autant que l'on connait son histoire, est, à ce qu'on voit, pleinement stérile en renseignements sur l'Arménie. On doit se borner à quelques suppositions dont la plus importante est la déduction à faire de la bataille de 585 : à cette date l'Etat d'Urartu n'existait plus et c'est après elle que les Arméniens se sont rendus maîtres du pays.

Il y a du reste des mentions de quelques rois arméniens qui auraient régné à cette époque et même auparavant. Ils sont évidemment légendaires, nous aurons quand même à en parler. Passons maintenant à l'examen des informations qu'on trouve chez les auteurs classiques sur l'origine des Arméniens.

---

des Chalybes « appears to have been a Cimmerian-Scyth » et que leur arrivée en Asie Mineure peut être placée à l'époque de l'invasion des barbares qui ébranlèrent l'Assyrie et détruisirent le royaume de Phrygie.

II

Les notions des anciens sur l'origine des Arméniens.

L'origine des peuples se perd dans la nuit des siècles. Tous les peuples ont traîné une longue vie, erré sur des chemins inconnus dans des conditions ethniques et géographiques qui échappent à tout contrôle jusqu'au moment où ils surgissent dans la zone lumineuse de l'histoire.

Les Arméniens ne font pas exception à ce phénomène commun. Ils ont aussi eu la période obscure de leur vie avant de se présenter au monde civilisé. Les Grecs ne s'intéressaient pas à l'origine des peuples non-grecs qu'ils qualifiaient de barbares. Les renseignements qu'ils nous ont transmis sur l'origine des Arméniens touchent au fond les dernières étapes que ceux-ci ont parcourues antérieurement à leur installation en Arménie. Avant de procéder à la question de l'origine des Arméniens et de la traiter à la lumière de la science contemporaine, il est indispensable d'examiner les notions que les anciens avaient sur ce sujet, car, quelles que soient les formes dont ces notions sont revêtues, elles reflètent, comme nous le verrons, une certaine réalité historique.

Deux traditions nous sont transmises : d'après l'une les Arméniens sont d'origine phrygienne, d'après l'autre, d'origine thessalienne. La première émane d'Hérodote, la seconde de deux officiers d'Alexandre de Macédoine. Examinons d'abord la théorie d'Hérodote.

Dans la description de l'armée de Xerxès Hérodote dit : « L'armure des Phrygiens ressemblait beaucoup à celle des Paphlagoniens ; la différence était fort insignifiante. Les

Phrygiens s'appelèrent Briges, suivant les Macédoniens, tant qu'ils restèrent en Europe et demeurèrent avec les Macédoniens. Mais étant passés en Asie, ils changèrent de nom en changeant de pays et prirent celui de Phrygiens. *Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens dont ils sont les émigrés.* Les uns et les autres étaient commandés par Artochme, mari de la fille de Darius (1) ».

La précieuse affirmation de l'historien aurait sans doute plus de valeur si elle était exposée ailleurs que dans le récit si coloré de la campagne de Xerxès (2). Toutefois le catalogue des peuples présente l'intérêt d'un document officiel, indépendamment de l'application tendancieuse que l'historien a pu en faire. Il faut croire que la parenté des Arméniens avec les Phrygiens n'est pas l'opinion personnelle de l'historien tirée du fait que les deux peuples étaient soumis à un commandement commun. Au contraire, c'est plutôt en parlant de leur parenté qu'il les a réunis sous un même chef, comme il a regroupé les autres nations à peu près selon le même principe.

Un autre auteur, Eudoxe, qui vivait vers 370 avant J.-C., donc presque un siècle après Hérodote, atteste également que « les Arméniens sont originaires de Phrygie et que par la langue ils ressemblent beaucoup aux Phrygiens » (3).

On ne saurait dire que cet auteur est inspiré par son devancier. La remarque relative à la ressemblance des langues prouve plutôt qu'il est indépendant d'Hérodote.

Ainsi, supposons que les Arméniens étaient une branche des Phrygiens. Mais qui étaient les Phrygiens eux-mêmes ?

Ils étaient originaires de la Thrace, des pays de Bérécynte et d'Ascanie, d'où Scamandre, fils d'Hector, les aurait emmenés en Asie Mineure à l'époque de la guerre de Troie (4). Homère connaît les Phrygiens comme alliés de Priam et can-

---

(1) Hérodote, VII, 73 : Ἀρμένιοι δὲ κατάπερ Φρύγες ἐσεσάχατο ἐόντες Φρυγῶν ἄποικοι.

(2) Il faut avoir une naïveté enfantine pour affirmer que Xerxès ait massé 2.641.610 guerriers, et, avec l'équipage, 5.283.220 hommes !

(3) Eudoxe, *Itinéraire*, cité par Etienne de Byzance, auteur du v[e] siècle après J.-C. dans *l'Ethnica*, dictionnaire des noms propres, sous le nom d'Arménia : Εὔδοξος πρώτῃ γῆς περιόδου Ἀρμένιοι δὲ τὸ μὲν γένος ἐκ Φρυγίας καὶ τῇ φωνῇ πολλὰ φρυγίζουσι.

(4) Xanthes, sous Artaxerxès I (484-425), fr. 5; Strabon, XIV, 5. 29.

tonnés aux bords du Sangarios sous le commandement de Phorcus et d'Ascanius, « de l'Ascanie lointaine » (1).

Les avis se partagent sur le caractère historique de ce qu'on appelle guerre de Troie, mais ils concordent toutefois pour la placer au XII[e] siècle avant notre ère. C'est la date de l'invasion des peuples thraco-phrygiens et l'écroulement de l'empire de Ḫatti sous leurs coups.

Résumons ce que nous avons déjà rapporté à ce sujet d'après les monuments cunéiformes.

Les archives de Ḫattuś (Boğaz-Keuy) s'interrompent soudainement vers 1200 — indice sinistre que l'empire hittite avait subi une catastrophe. Peu après certains peuples « guerriers de Ḫatti » apparaissent sur la frontière d'Assyrie. Parmi eux se trouve un groupe de vingt mille Muski, sous le nom desquels les Assyriens entendent les Phrygiens. Les Muski pénètrent dans la région d'Anzitène et s'avancent jusqu'au confluent des deux Tigre où ils font la guerre en 882 contre Asurnaṣipal II, roi d'Assyrie. Depuis, on n'entend presque rien de ce peuple jusqu'au règne de Sargon II (721-705). A cette époque il réapparaît sur la côte de Cilicie. Après s'être emparé de l'empire hittite, les Muski avaient poussé leurs conquêtes jusqu'à la Méditerranée et enlevé à l'Assyrie le pays de Quë, la Cilicie Occidentale. Le roi du Muski porte le nom significatif de Mita, identique à Midas de Phrygie — preuve décisive de l'identité du Muski avec les Phrygiens (2).

Mita ambitionne les possessions de l'Assyrie et pousse à la révolte contre elle les petites principautés environnantes. Kiakki, prince du Sinuḫtu, cesse de verser le tribut à l'Assyrie ; Sargon arrive, le détrône et donne son pays à Matti, prince de l'Atuna, c'est-à-dire Tyna de Ptolomée, une ville de Cataonie, région d'Arabisos, Yarpuz d'aujourd'hui. Sinuḫtu était situé, paraît-il, sur le moyen Saros, entre Sis et Yarpuz.

Mita avait réussi à mettre la main sur Karganiś (Ceraplus).

---

(1) *Iliade*, II, 862 ; III, 184.

(2) Rawlinson, *Monarchies* II, 151, note 7, le premier a reconnu l'identité de Mita avec Midas ; ensuite Winckler, *Phrygien im Lichte der Altorientalischen Inschriften, Altorientalische Forschungen* II, p. 103, 1898.

Sargon le repousse de cette région, se porte jusqu'à Quē et enlève à Mita, entre autres, la ville de Ḫarrua sur le site de Sèleucie au bord du Calicadnus (Geuk-su) (1).

Après l'échec de l'avance vers l'Assyrie par la côte cilicienne, Mita transporte son activité dans les montagnes de Cilicie au milieu des petites principautés tributaires de l'Assyrie. Bit-Burutaš, Kammanu, Melidu, Qummaḫu, l'un après l'autre, se détachent de l'Assyrie.

Bit-Burutaš avait pour roi Hulli, fils de Uassarmé. Tiglatpalasar III appelle ce dernier «roi de Tabal» — d'où il résulte que Bit-Burutaš était le même que Tabal, soit une ville ou une région où résidait Hulli. Sargon avait donné sa fille Aḫat-abišu en mariage à Ambris, fils de Hulli, et lui avait assigné comme dot Ḫilakku (Cilicie). Ainsi s'appelait à cette époque la vallée du Zamanti à l'est de Césarée. Malgré tant de faveurs Ambris, incité par Mita et Rusa d'Urartu, s'était dressé contre son bienfaiteur. Sargon l'avait puni et avait converti son Etat en province assyrienne.

Le Kammanu est la Chamanène des auteurs classiques, mais à cette époque il se situait entre l'Halys et la Mélitène. Son roi Gunzinanu fut détrôné pour la même raison que son voisin Ambris et son pays fut annexé à Melidu, Mélitène.

Cependant le roi de Melidu, Tarḫunazi, trahit aussi Sargon. Celui-ci le fit prisonnier et donna son état à Mutallu, prince de Qummaḫu. Mutallu ne resta pas non plus fidèle à Sargon et se joignit à Rusa d'Urartu. Sargon le chassa et Qummaḫu devint une province assyrienne.

C'est ainsi que les tentatives de Mita pour créer un front commun contre l'Assyrie, furent déçues. Le gouverneur assyrien de Quē lui porta le dernier coup, s'enfonça dans son pays et le força à reconnaître la souveraineté de Sargon en 708.

Sargon éleva sur les frontières du Muski les forts d'Usi, d'Usian et de Uargin. Usi est la Chusa des itinéraires romains, à douze milles à l'ouest de Nazianzus, sur la route de Tyana. Usian est l'Osiana romaine à l'ouest de Nyssa. L'emplacement de Uargin n'est pas certain (2).

---

(1) Forrer. *Die Provinzeinteilung des Assyrischen Reiches*, p. 71.

(2) Forrer. *Die Provinzeinteilung*, p. 76. Ramsay, *Asia Minor*, pp. 286

Ces forts délimitaient donc la frontière orientale du Muski, ce qui confirme l'identité du Muski avec la Phrygie. Les inscriptions phrygiennes découvertes à Eyuk, à peu de distance de la capitale hittite de Pteria (Bogaz-Keuy) et à Tyana (Kizlihisar), prouvent que la principale route de Tarse à Sinope se trouvait entre les mains des Phrygiens.

A l'ouest de la ligne des forts construits par Sargon s'étendait la Phrygie sur tout le vaste territoire entre la Propontide, (dont la côte constituait la Phrygie Mineure), la Carie et la Pisidie.

Malgré la réputation de la Phrygie telle qu'on la voit dans la mythologie grecque, on ne savait rien de la longue période de l'histoire du pays depuis l'arrivée des Phrygiens jusqu'à la fin du VIIe siècle. Hérodote ne connait que le roi Midas, son père Gordios et son fils qui s'appelait également Gordios (1). La ville de Gordium, la ville de Midaium, le fameux monument de Midas — tous situés dans le bassin du Sangarios, de même que Midoucrène sur la frontière de Pisidie, près d'Antioche, et Gordiouteïchos, probablement sur l'Harpasos, affluent du Méandre, ont perpétué la mémoire de ces rois.

Le roi Midas devenu dans les contes légendaires Midas doré, Midas aux oreilles d'âne, aurait continué à cacher son visage sous le fard mythologique, si les inscriptions assyriennes n'avaient dégagé son image historique. Le doute sur l'identité du Midas des auteurs grecs avec Mita est excessif. D'après Hérodote, Midas était antérieur à Gygès, roi de Lydie. Nous savons que Mita vivait sous Sargon et sous ses successeurs, tandis que Gygès était contemporain d'Aśurbanipal (669-662). Par là le Midas d'Hérodote s'assimile au Mita de Sargon (2).

---

et 269. Forrer place Uargin au nord de l'Hallys ce qui n'est guère probable. Il faut le chercher plutôt près de Tyana.

(1) Hérodote, I, 14 ; VIII, 138 : Midas fils de Gordios ; I, 35 ; Adrastos fils de Gordios et petit-fils de Midas. Adrastos n'est pas un personnage historique. S'il l'est, il ne peut être contemporain de Crésus comme le présente l'historien. Ayant tué son frère, Adrastos cherche asile à la cour de Crésus et ici il commet un autre crime en frappant à la chasse, au lieu d'un sanglier, le fils de Crésus, Atys. Ce récit porte l'influence du mythe d'Atys.

(2) Du fait que Hérodote place le fameux jardin de Midas au pied du mont Bermion en Macédoine, il ne s'ensuit pas que Midas

L'histoire de la Phrygie, pour autant qu'elle est connue, ne prête toutefois aucune prise à la recherche d'un lien quelconque entre les Phrygiens et les Arméniens à l'appui du témoignage formel de leur parenté. Il n'y a qu'un seul fait qui puisse être utile à cet égard. En 705 Sargon se porta contre le Tabal. On ne sait rien sur cette campagne sinon que le roi assyrien y trouva la mort. La campagne était dirigée, paraît-il, contre le pays de Til-Garimmu, Tegarama des monuments hittites, situé entre le Melidu et Kammanu — dans la région de Gauraena, Gürün actuel, qui a conservé peut-être l'ancien nom de Tegarama ou Garimmu. Tabal est un nom générique qui s'applique aux quelques États situés dans le Taurus cilicien. Les événements qui survinrent un peu plus tard donnent raison à la conjecture qui fait supposer que la campagne de 705 avait pour objectif Tel-Garimmu. En 695 Sennacherib fit partir un de ses généraux contre un certain Gurdi qui venait de se tailler un royaume dans ce pays. Gurdi recula prudemment devant les forces supérieures de l'Assyrie. Le général de Sennacherib prit Til-Garimmu, mais voyant la difficulté de le conserver, se contenta de le ravager et de s'en aller. Til-Garimmu se débarrassa ainsi des visées ambitieuses de l'Assyrie et maintint son indépendance.

Les circonstances dans lesquelles Gurdi avait fondé ce nouveau foyer politique ne sont pas connues. Gurdi est un nom exclusivement phrygien, bien plus un nom adopté dans la maison royale de Phrygie. Si Gurdi de Til-Garimmu n'était pas le fils de Midas, il appartenait sûrement à la famille royale. Il y a donc raison de croire qu'il commandait des Phrygiens qu'il avait amenés de façon ou d'autre et installés dans la région de Til-Garimmu. Si nous rappelons que Til-Garimmu formait le territoire de l'Arménie Mineure, le premier berceau des Arméniens avant de franchir l'Euphrate, on aura raison de penser que les Phrygiens de Gurdi n'étaient autres que des Arméniens.

Le royaume de Tegarama n'était pas si éphémère qu'on

---

appartenait à l'époque où les Phrygiens habitaient encore la Thrace. C'est une légende sans valeur historique. D'ailleurs d'après Xénophon, *Anabase*, 1, 2, 13, le jardin légendaire se trouvait à Midoucrène, en Phrygie.

pourrait le croire. La tradition biblique lui a rendu honneur en insérant son nom dans les éponymes des peuples énumérés dans le célèbre chapitre X de la Genèse : Japheth, Gamer, Magog, Madai, Iovan, Thobèl, Mosoch, Theiras, Ascenaz, Riphath ou Erirath, *Thergama* ou Thorgama.

Il n'est pas difficile de reconnaitre les pays où les peuples représentés par ces éponymes : Gamer est Gimirri, les Cimmériens en Cappadoce, Gamirk, arménien ; Magog, pays de Gog, Gygès de Lydie ; Madai, la Médie ; Iovan, l'Ionie ; Thobel, Tabal, la Cataonie ; Mosoch, Muski, la Phrygie ; Theiras n'est pas connu, peut-être Thrax, la Thrace (1).

Les fils de Gamer: Ascenaz et Iškuzi (ou Iškunzi), les Scythes; Thergama ou plutôt Thegarma d'où Thogarma ou Thorgama, Tegarama ou Til-Garimmu, l'Arménie Mineure; Riphath, peut-être, Arpad (Rfad actuel, au nord d'Alep), petit Etat syrien; la leçon d'Erirath fait penser à Ararath, Urartu.

De cette manière la généologie du chapitre X comprend les peuples non sémitiques situés au nord du monde mésopotamien entre la mer Egée et la Caspienne.

Il est étrange que l'Urartu, un grand pays, ne figure pas dans la généologie. De trois frères Thergama représente le royaume de Gurdi, l'Arménie Mineure ; Ascenaz est l'éponyme des Scythes installés soit en Sakašène, Arménie Orientale, soit en Atropatène, en Mana ou à côté. Le prophète mentionne les Askhanaziens avec Minni et Ararat (2). Il est tout naturel que le troisième frère soit près de ses deux frères. Cela force à préférer la leçon Erirath pour l'identifier à Ararat-Urartu (3). Arpad était un point assez insignifiant et à peine pourrait-il prétendre à une place au rang de tant de pays de réelle importance politique, bien qu'il fût assez loin pour passer pour fils de Gamer.

La mention des Cimmériens et des Scythes qui ne restèrent pas longtemps sur l'arène politique prouve que le chapitre en question de la Genèse reproduit la carte ethnographique de l'Asie antérieure non sémitique, telle qu'elle se dessinait au

---

(1) C'est l'avis de Flavius Josephe, Ἀρχαιολογία I, I, § 125.

(2) Jérémie, LI, 27.

(3) La leçon Ἐραραθ est bien attestée, voir *The old Testament in Greec*, éd. H. B. Sweete. *Genèse*, X, 2-3.

lendemain de l'invasion cimméro-scythe, soit pas plus tard que la première moitié du septième siècle (1).

Les Arméniens n'ont toutefois pas leur éponyme dans la généalogie biblique, ce qui indique que leur installation en Arménie est postérieure à la date mentionnée, soit le milieu du VIIe siècle.

Plus tard, les commentateurs de la Bible ont cru rattacher les Arméniens à Thegarma. Il en a été fait autant pour les Phrygiens. Ces rapprochements reposent-ils sur une réminiscence quelconque de l'origine du Thegarma et sur la connaissance de la parenté de deux peuples pour avoir assigné, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, Thegarma comme ancêtre ? La réponse doit être plutôt négative. Plusieurs peuples cités au chapitre X avaient disparu depuis ou perdu l'importance qu'ils avaient autrefois. Les commentateurs, ignorant ce fait, se sont ingéniés à les suppléer par d'autres en partant souvent de l'état des choses en leur temps. Flavius Josephe ne savait plus que Mosoch est l'éponyme des Muski, voire des Phrygiens. Il en fait l'ancêtre des Cappadociens, guidé uniquement par l'assonance qu'il a cru avoir trouvée entre Mosoch et Mazaka, nom de la capitale de la Cappadoce. Pour les Phrygiens il revendique Thergama et réserve Gamer, le père de Thergama, aux Galates. Il n'avait aucune notion qu'Askhenaz représentait les Scythes envahisseurs. Askhenaz devient chez lui l'ancêtre des Rhegines (?) et son frère Riphath, celui des Paphlagoniens. Il s'agit partout de pures conjectures personnelles dépourvues de tout intérêt historique (2).

Pour la même raison, Hippolyte, le fameux prêtre de l'Eglise Romaine, mort vers 235, cherche la descendance d'Askhenaz dans le milieu des lointains Sarmates. C'est juste, s'il entend les Scythes de cette région, mais il a tort de penser aux Scythes de la Sarmatie, alors que dans la Bible il était question des Scythes installés en Arménie Orientale ou en Atropatène (3).

---

(1) Sayce, A. H. The « *Higher Criticism* » *and the verdict of the Monuments*, p. 153.

(2) Flavius Josephe (38-96 ap. J.-C.). *Antiquités judaiques*. I, § 123-126.

(3) *Hippolytus Werke, IV. Band. Die Chronik hergestellt von Adolf Bauer, herausgegeben von Dr Rudolf Holm, nebst einem Beiträge*

Hippolyte a bien deviné que Gamer représente les Cappadociens et Thorgama, les Arméniens. Θοργαμὰ ἀφ'οὗ Ἀρμένιοι. Il ne le doit pas, certes, à une information historique, mais à son inspiration heureuse. D'ailleurs le nom arménien de la Cappadoce aurait suffi, s'il était arrivé à la connaissance de l'auteur, pour rattacher Gamirk' à Gamer et l'Arménie, pays adjacent, à Thogarma fils de Gamer. Toutefois, l'idée d'Hippolyte a fait fortune chez les Arméniens. Déjà Agathange, Fauste, les premiers historiens arméniens, reconnaissent que les Arméniens appartiennent à la race de Thorgom.

Les Arméniens s'arrogent en même temps une origine azk'anazienne, se croient issus d'Askhénaz, le frère aîné de Thogarma. Cela ne tient pas, comme on peut le croire, à quelque souvenir du séjour lointain des Scythes en Arménie orientale. L'idée a été suggérée uniquement par le passage de Jérémie où « les royaumes d'Ararat sont mentionnés avec les troupes azk'anaziennes ». L'historien Koriun commence son œuvre en déclarant qu'il écrit l'histoire des lettres « de la nation Azk'anazienne du pays arménien » (1).

Une troisième origine, celle d'un fils d'Aram, qu'on attribue aux Arméniens, est à négliger comme un avis paradoxal (2).

---

von J. Markwart, 1929. Aussi. *Chronique Anonyme Arménienne* publiée par B. Sargissian, Venise, 1904, qui contient un extrait de l'œuvre d'Hippolyte fait par un certain Andreas. Moïse de Kalankatu, Jean Catholicos et autres historiens se sont servis de l'extrait d'Andreas.

(1) Jérémie, LI, 27 : *Պատուէր տուք յինքն Արարատեան թագաւորութեանցն եւ Ասքանազեան գնդին* : παραγγείλατε ἐπ' αὐτὴν βασιλείαις ἄρατε, παρ'ἐμοῦ καὶ τοῖς Ἀσχαναζαίοις. Ἀρατε est une fausse interprétation pour Ἀραρὲθ du Code Alexandrin et Ἀραρὲτ du Code Marchalien. παρ'ἐμοῦ est également une ancienne faute, comme la critique l'a révélé. Les Septuagintes ont pris MNI du texte hébreu pour la forme pronominale avec la proposition *mi*, tandis qu'il s'agit du nom propre du pays de Minni, Mana des Urartiens. (cf. Dr Vahan Inglizian, *Armenien in der Bibel*, pp. 4 et 77).

(2) Flavius Josèphe. *Antiquités*, I, § 93 = Teubner, I, p. 20, fait descendre les Arméniens d'Oulos, fils d'Aram. D'après Hippolyte, Oulos était l'ancêtre des Lydiens et son frère Ouer celui des Ἑρμαῖοι. Il est donc possible qu'on ait confondu les Ἑρμαῖοι avec les Ἀρμένιοι. On peut donc mettre en cause Nicolas Damascène s'il est la source de Josèphe sur ce point ; Nicolas, auteur d'une histoire uni-

La thèse thorgamienne seule peut retenir notre attention, car elle cache, sans que son auteur l'ait su, un certain fond historique en tant qu'elle nous fait penser à Tegarama ou Til-Garimmu, le royaume de Gurdi le Phrygien. Là, nous sommes sur le territoire de la future Petite-Arménie. Quelle que soit l'obscurité qui enveloppe encore la fondation de Gurdi, il ne serait pas interdit de postuler que les Phrygiens, sous l'ordre de Gurdi, s'ils n'étaient pas identiques aux Arméniens, comprenaient en tout cas aussi des éléments arméniens qui ont changé la Tegarama en Petite Arménie et qui, de là, comme d'une base solide, ont passé l'Euphrate pour transformer l'Urartu en Grande Arménie. Ce n'est pas une spéculation sans fondement. La litterature urartienne a heureusement fixé un des moments de l'infiltration des Muski-Phrygiens en Urartu. Rusa II, roi d'Urartu, qui régnait aux environs de 680-648, donc peu après Gurdi, rapporte dans l'inscription d'Arcke (Adel čevaz) n° 153 qu'il combattit les peuples : *Luluin-uni, Muski-ni, Haté, Ḫalitu*. Le texte est fort mutilé et nous laisse incertains quant au lieu de la rencontre. Il se trouvait en tout cas sur la route de Malatia à Arcke sur les bords du lac de Van. Autant dire que l'invasion venait de Tegarama.

Le peuple de Luluini n'est pas connu par ailleurs. Peut-être a-t-il un rapport avec Loulon, château byzantin à l'entrée de la Porte de Cilicie. Ḫate représente les Ḫittites ; Muski les Phrygiens, assurément de Tegarama, et Ḫalitu les Alizones (?).

Les Alizones ou Alazones, une tribu scythe, habitaient jadis la vallée de l'Hypanis (Boug), d'où ils étaient descendus en Thrace pour passer ensuite en Asie Mineure. Ils ont laissé

---

verselle, a été le précepteur des enfants d'Antoine et de Cléopatre vers 30 av. J. C. Il savait bien que les Arméniens avaient dominé, sous Tigrane, la Syrie et la Mésopotamie. Cela aurait pu le déterminer à classer les Arméniens parmi les peuples syriens-araméens. La frontière de l'Empire Romain était considérée par les commentateurs, paraît-il, comme ligne de démarcation entre les races japhétique et sémitique. Au temps d'Hippolyte l'Arménie se trouvait depuis Caracalla sous la souveraineté de Rome. Aussi place-t-il les peuples descendant de Sem à l'est de la Médie, tandis que, pour Josèphe, les fils de Japhet et de Sem étaient séparés par la ligne de Taurus-Amanus-Euphrate. On était encore très loin de la conception de la race et tout au moins on ne savait pas regrouper les peuples d'après les signes distinctifs de race.

des vestiges partout, en Thrace dans le bassin de l'Hèbre, en Chalcidique Macédonienne, en Petite Phrygie et enfin au pays d'Alybe près de la Petite Arménie (1).

Le même sort avait échu aux Trères, tribu cimmérienne. Ils avaient aussi quitté la région de l'Hypanis pour la Thrace où ils s'étaient installés au voisinage des Odryses sur l'Hèbre moyen. Passés en Asie Mineure, ils avaient pris la ville de Sardes. Peut-être les villes de Tralles (Aydin) et Tralla gardent-elles leur souvenir. Si le nom du canton de T'relk' a quelque rapport avec leur nom, ils auraient même poussé jusqu'à l'Arménie (2).

Les Alizones et les Trères avaient vécu, paraît-il, les péripéties de l'invasion des Phrygiens de la Thrace en Asie Mineure. Un autre peuple de Thrace, les Odomantes, qui occupaient l'embouchure du Strymon au pied du mont Orbelos, apparaît également en Asie Mineure près de Sinope et en Arménie où une région près de l'Akilissène porte le nom significatif d'Odo-

---

(1) Homère, Il. II, 857, connaît 'Αλιζῶνες ἐξ Ἀλύβης ὅθεν ἀργύρου ἐστὶ γενέθλη. Ce sont 'Αλάζωνες d'Hérodote IV, 17 et 52, tribu scythe entre Tyras et l'Hypanis. Strabon, XII, 3, 20-27, a consulté plusieurs auteurs, comme Hécatée, Demetrius Scepsis, Palaiphate, et rapporte que les Alazones habitaient la ville d'Alone près de Cyzique en Petite Phrygie ; un village près de la ville de Scepsis s'appelait Alazonia. Il y avait les Alizones dans la Pallène de la Chalcidique; un village d'Alazia en Mygdonie (Mudania) en Phrygie. Th. Rainach, *Revue celtique*, XV, 1894, p. 209, place étrangement l'Alybe d'Homère en Espagne. D'autres ont pensé à Bulgar-madan en Cilicie, où il a des mines d'argent. Il est plus probant qu'Alybe est identique à Chalybe (cf. Haldi et Aldi, nom du dieu d'Urartu). Gumuš-hané « mines d'argent » pourrait parfaitement être ἀργύρου γενέθλη du poète. Le nom du peuple en question n'a aucun rapport avec ἀλάζων-fanfaron ni avec ἁλίζωνος « bordé de mer ». Tomaschek Pauly Wissowa, sous *Alizones*, reconnaît dans le second élément le vocable iranien *zana*.

(2) Strabon, XIII, 1, 8 ; XIV, 1, 40 ; sur les Trères sujets des Odryses et leur incursion en Asie Mineure. Ptol. IV, 35 : Trères du Strymon en Thrace. T'rel-k', canton de la Gogarène, *Geogr. Arm.*, p. 38 ; aujourd'hui Trialet', en géorgien. Tomaschek identifie Treł-k' à Τρῆρες, dans : *Die Alten Thraker, Sitzb. der Kais. Akad. d. Wiss. in Wien*, Bd CXXVIII et Pauly Wissowa, sous *Trères*.

mantis et où deux cantons de la Petite Arménie s'appellent Orbisène et Orbalisène (1).

Enfin, il y a des localités homonymes en Asie Mineure et en Arménie comme Satala, Eriza sur les frontières de la Phrygie; Kabala, en Lydie, en Cilicie et en Arménie, Harpasos, fleuve en Carie et en Arménie (2).

Les coïncidences toponomastiques tiennent probablement au déplacement ethnique de l'ouest à l'est et par là favorisent le témoignage d'Hérodote sur la relation raciale arméno-phrygienne.

La théorie thessalienne date de l'époque d'Alexandre de Macédoine. Ses auteurs sont deux officiers de l'armée d'Alexandre, Kyrsilos de Pharsale et Medios de Larissa.

L'ouvrage de ces auteurs ne nous est pas parvenu. On le connait d'après les citations des écrivains postérieurs. L'avis sur l'origine thessalienne des Arméniens a été transmis par deux auteurs contemporains, le fameux géographe Strabon et l'historien Justin-Trogue-Pompée. On ne saurait même dire s'ils ont consulté l'ouvrage authentique des officiers ou s'ils le connaissaient de seconde main. Résumons la théorie d'abord, d'après Strabon.

Le nom d'Arménie, d'après cet auteur, remonte à celui d'Arménos, originaire de la ville d'Armenion en Thessalie, entre Phéres et Larissa près du lac de Boibé. Arménos avait participé à l'expédition de Jason, qui au cours de son voyage en Colchide aurait poussé jusqu'à la mer Caspienne en traversant

---

(1) Hérodote, V, 16 ; VII, 112 ; Ὀδόμαντοι. Thucydide, II, 101 : à Sinope. Strabon, XII, 3 : l'éponyme Ὄδομος est le fils d'Arès ou de Paion. Hérodote, V. 16 : Ὄρβηλος. Diodor, XX, 19 ; Strab. et Ptol. III, 9 : Ὀρβηλία. Ptol. V, 6 Ὀρβισηνή, Ὀρβαλισηνή en Petite Arménie.

(2) Ramsay, *Asia Minor*, p. 45 et passim : Eriza sur la source de l'Indos (Dalaman), son évêque au concile de Chalcédoine 451. *Hieroclès* : Ἔριζα. Agathange, p. 30 : Erezn-avan, p. 409 ; Giul Erizay, chef-lieu de l'Akilisène, aujourd'hui Erzençian (de Erzenakan), Satala à l'est de Sardes (aujourd'hui Sandal). Ptol. V, 2, 17. Ramsay, *Asia Minor*, p. 30. Satal à la frontière de l'Akilisène. *Fauste*, III, ch. 7 et 21. *Cumont, Studia Pontica*, III, N° 34. Καβάλιοι peuple en Lydie. Hérod. III, 90. Κάβαλλα. Cedrenus, II, p. 266, édition Bonn ; Ramsay, o. c., p. 359. Κάβαλις en Pisidie. Ramsay, o. c., p. 252. Κάβαλλα en Hyspiratis d'Arménie. *Strab.*, XI, 14, 9, = Sper des auteurs arméniens, Ispir d'aujourd'hui.

l'Ibérie, l'Albanie, une partie de la Grande Arménie et de la Médie. Les sanctuaires dits *Jasonia* et beaucoup d'autres souvenirs de Jason en seraient les témoins. Les compagnons d'Arménos auraient occupé en partie l'Akilisène soumise antérieurement aux Sophéniens et en partie la Su(s)piritis, jusqu'à la Calachène et l'Adiabène en dehors des frontières d'Arménie. Les *Iasonia* qu'on avait élevés en l'honneur de Jason auraient été partiellement détruits par les princes postérieurs, tout comme Parménion a supprimé le temple de Jason à Abdères (1).

L'Araxe arménien aurait été appelé ainsi d'après sa ressemblance avec le Pénée, fleuve de Thessalie qui portait anciennement le nom d'Araxe parce qu'il avait percé un passage entre l'Ossa et l'Olympe pour gagner la mer, par la plaine de Tempé. En Arménie, l'Araxe descendant des montagnes inondait jadis la plaine et, ne trouvant pas de sortie, il forma une vaste mer. Jason aurait, à l'exemple du Tempé, ouvert une brèche et fait couler les eaux vers la mer Caspienne. De cette façon la plaine araxienne aurait été dégagée et l'Araxe aurait pris son cours vers la mer (2).

Les Ainianes qui vivaient au sud de la Thessalie et en furent repoussés au mont Oita dans la région d'Ainiania, auraient colonisé Ouitia et y auraient fondé la ville d'Ainiana. Une partie de ce peuple se serait installée au-dessus des Arméniens, au-delà de l'Abos et du Nibaros, branche du Taurus. Abos domine la route qui conduit à Ekbatane, au temple de Baris (3).

Trogue-Pompée est contemporain de Strabon, et son œuvre historique nous est parvenue dans l'abrégé de Justin, auteur du deuxième siècle. Justin ne mentionne pas Kyrsilos et Medios, mais ce qu'il raconte sur l'origine des Arméniens remonte à ces historiens.

Pour lui aussi, Arménius, compagnon de Jason le Thessalien, est le fondateur du royaume d'Arménie. Pélias, roi de Thessalie, désireux de se débarrasser d'un rival aussi redoutable

(1) Strabon, XI, 48 ; XI, 14, 12.
(2) *Ibid.* XI, 14, 13.
(3) *Ibid.* II, 3, 21 ; IX, 5, 22 ; XI, 7, 1 ; XI, 14, 14.

que Jason, l'envoya en Colchide avec l'ordre de chercher la fameuse toison d'or. Il espérait que Jason périrait dans ce voyage dangereux. Jason, à la tête d'une élite de jeunes gens intrépides, s'acquitta avec succès de la mission dont il était chargé. Lorsqu'il revint, le fils de Pélias lui interdit d'entrer dans le pays. Jason prit le chemin de retour en Colchide en compagnie de sa femme Médée, fille du roi de Colchide. Médos, fils de Médée, de son premier mariage avec le roi d'Athènes, était aussi avec lui. Jason se réconcilia avec son beau-père. Ensuite il entra en guerre et conquit tous les peuples voisins. Après Hercule et Liber (Bacchus) qui régnèrent jadis, comme on dit, en Orient, Jason fut le premier qui soumit l'Orient. On lui éleva des temples comme à un dieu. Mais Parménion, général d'Alexandre le Grand, ordonna de renverser ces temples afin que personne ne puisse contester en Orient la gloire d'Alexandre. Jason mort, Médos fonda la ville de Médée en l'honneur de sa mère et créa le royaume des Mèdes, le puissant empire d'Orient.

Armenius, qui était également de Thessalie et l'un des généraux de Jason, rassembla les troupes qui, après la mort de Jason, rôdaient de toutes parts et fonda le royaume d'Arménie (1).

Kyrsilos et Médios, à ce qu'on voit, avaient traité aussi l'origine des Mèdes la faisant dériver de Médos, fils de Médéa. Strabon n'ignore pas non plus ce point (2).

Un certain auteur, inconnu par ailleurs, Antipatros, partageait l'idée des historiens thessaliens que les Arméniens descendaient d'Arménos, mais il le croyait originaire de Rhodes et non pas de Thessalie (3).

---

(1) Justin, XLII. 2-3.

(2) Strabon, XI, 14 : τοὺς Μήδους καὶ Ἀρμενίους συγγενεῖς πως τοῖς Θετταλοῖς εἶναι καὶ τοῖς ἀπὸ Ἰάσονος καὶ Μηδείας.

(3) Antipatros est cité par Etienne de Byzance sous le nom d' Ἀρμενία. *Frag. Hist. Gr.* IV, 306. Il cite encore Eudoxe, mais ne mentionne pas Hérodote, ni des historiens thessaliens.

Eustathe, évêque de Thessalonique († 1193), dans *le Commentaire sur la Description du monde de Denis Periegetes*, auteur du IIe siècle de notre ère, rapporte les avis sur les origines arméniennes : 1) ἀπό τινος Ἀρμενίου Ῥοδίου ἀνδρὸς sans donner le nom de son auteur Antipatros; 2) κατὰ δὲ ἄλλους Ἀρμενία ἡ χώρα λέγεται ἐπωνύμως Ἀρμενίου ἥρωος ἐξ Ἀρμενίου πόλεως Θετταλικῆς,

Quelle est la valeur de ces informations au point de vue historique ? Un esprit critique comme Strabon a apprécié la théorie thessalienne en relevant de sa part, en sa faveur, quelques traits communs aux Thessaliens et aux Arméniens. Tels sont les vêtements en usage chez les deux peuples : l'ample tunique qu'on appelle thessalienne dans les tragédies et qu'on ceinture à la poitrine, et le manteau du genre de celui que les tragédiens portent à la manière thessalienne; la passion pour l'équitation est aussi commune aux Thessaliens et aux Arméniens, ainsi qu'aux Mèdes.

Malgré l'autorité du célèbre géographe, la théorie de Kyrsilos et de Médios n'est pas capable de résister à la critique. Elle est basée sur le rapprochement de quelques noms : Arménion, Jasonia, Araxes, Ainiane, Oita, noms thessaliens que l'on croit avoir retrouvés en Arménie. Le point séduisant pour la thèse c'est évidemment Αρμενία comparée à Ἀρμένιον, ce qui aurait gagné en crédit s'il n'était pas mis en parallèle fantaisiste avec Μηδία comparée à Μήδεια. Nous y reviendrons. Ἰασόνιον sanctuaire de Jason n'a pas moins influencé les auteurs thessaliens. Ils ont, sans doute, trouvé un mot indigène qui signifiait « sanctuaire » et ils l'ont pris pour Jasonion. Après quelque tâtonnement on a abouti à établir le mot en question. C'est *Yazana*, dont la forme perse est *à-yadana* de *yaz* « sacrifier ». *Yazana* lieu du sacrifice « temple » correspond à sanscrit *yajana* (1). Les officiers thessaliens ont vu en

---

συστρατεύσαντος ἐπὶ τῷ Ἰάσονι. 3) ἱστορεῖ ὅτι Ἡρόδοτος τοὺς Ἀρμενίους Φρυγῶν ἀποίκους φησὶ ; il ajoute le témoignage d'Eudoxe, probablement d'après Etienne de Byzance d'où il emprunte l'avis d'Antipatros.

(1) K. Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie*, § 70, a le premier compris l'origine de Jasonia, mais il l'a par erreur conféré à *Yasna*. A. Reinach, *Noé Sangarios*, 1913, pp. 61-62, croit que « les jasonia ont dû être les temples d'un des grands *yazates arméniens*, peut-être de Vahagn ». C'est J. Markwart, *Südarmenien und Tigrisquellen*, 1930, p. 535, qui a proposé *yazana*. Darius, dans l'inscription de Bagistan (Bisitun), § 14, parle des ayadana « temples ». La forme avestique attendue doit être *yazana*, garantie par *yajana* du sanscrit. Tout de même un point essentiel reste à éclairer : d'où est venu *yazana* aux Arméniens ? Est-ce un emprunt médique, donc antérieur au régime achéménide ?

yazano le grec (τὰ) Ἰασόνια « temple de Jason » et ils ont fait de Jason un héros du pays.

L'argument tiré du nom d'Araxe perd sa valeur pour autant que ce nom n'appartient point exclusivement à la Thessalie et à l'Arménie, mais qu'on le retrouve dans maints pays. Il y a un Araxe chez les Scythes et les Cimmériens, Volga actuelle. C'est l'ancien nom du Thermodon dans le Pont. Le Khabour en Mésopotamie s'appelle autrement Araxe. Persépolis, capitale de la Perse, a son Araxe. Même un peuple d'Illyrie portait le nom d'Araxi (1).

Quant à la légende que la vallée de l'Araxe formait à une époque lointaine un lac ou un marais et qu'elle s'est desséchée après que les eaux ont frayé un passage vers la Caspienne, ce n'est pas sans fondement au point de vue géologique, mais Jason n'y est décidément pour rien (2).

La confrontation d'Aniane et d'Oita de Thessalie avec

---

(1) Araxe des Scythes, Hérod. IV, 16. ou chez les Massagètes, Strab. XI, 11, 6. Hérodote a visiblement confondu les Scythes du Mana avec ceux des steppes en disant que l'Araxe (Volga) prend sa source au pays de Matiène (près du lac d'Ourmia). Sur l'ancien nom du Thermodon, Metrodore de Scepsis, l'historien de Tigrane. Muller, *Frag. Hist. Graec.* III, p. 204. Araxe en Perse, Strab. XV, 3, 6. Araxe en Lycie, Polyhistor. Müller, *o. c.* III, p. 235. Au Péloponèse, Strab. VIII, 2, 3 ; Pline, VI, 13. Ἀραξοί ou Ἀράξαι en Illyrie, Polyhistor, cité par Etienne de Byzance.

(2) Xanthos, contemporain d'Artaxerxès, avait déjà émis l'avis que les plaines de l'Arménie avaient été couvertes par la mer. Strab. I, 3, 4. D'ailleurs Lynch, *Armenia* II, p. 404, est du même avis.

Les historiens thessaliens parlent de l'Araxe de façon à faire entendre qu'il tire son nom du verbe ἀράσσω ou ῥάσσω « frapper, heurter contre des rochers » comme καταρράκτης, fleuve de la Phrygie. Her. VII, 26. On a τάξις de τάσσω, on peut attendre ἄραξις, ῥάξις de ῥάσσω, — de aragh avec l'élargissement de S. En iranien aragh-s, ou ragh-s donnerait araxša, raxša comme baxša de bag-s, taxša de tak-s, L'arménien Erasx est énigmatiques, à moins qu'il ne soit une contamination des formes grecque et iranienne. La forme attendue en arménien serait Araç ou Erasç. Le populaire Arsz connu déjà de Théophylacte Sim. III, 6, 10, remonte-t-il à Araç ou à moderne persan Aras ? Nous croyons que le nom du lieu dit *Eraz.amoyn* chez Agathange (p. 315) contient Araz-Araxe, et est composé comme Govamoyn (cf. Arazdayan d'aujourd'hui). L'histoire y a vu le mot *eraz* « *songe* » et a fait de Tîr un dieu des songes. J. Markwart, *Südarmenien*, pp. 15-16 dérive *Itxša* de *ark* « briller » et de *rigo* « irriguer ».

Ainiana et Ouitia de l'Arménie est purement conjecturale. Ouitia est l'Otène, Uti, une des provinces arméniennes connues. Aniana est probablement Hani, un des cantons de Paytakaran, province arménienne sur le cours inférieur de l'Araxe (1). Uti à l'époque arménienne ne s'étendait pas jusqu'à l'Araxe; mais on ignore ses frontières du temps des officiers thessaliens. En tout cas il ne s'agit pas du peuple Οὔτιοι d'Hérodote, Yantiya des inscriptions de Darius, tribu nomade. Les Anianes de Thessalie se seraient installés aussi au-dessus d'Abos et de Nibaros. On songe certainement à Ani, château des princes Kamsarakan, devenu plus tard capitale des Bagratides (2).

Les observations de Strabon en matière folklorique sont intéressantes, mais il infirme en quelque sorte leur importance en témoignant que les longs vêtements sont d'un usage général dans les pays froids.

Le pivot de la question, c'est, bien entendu, le rapport supposé entre les noms d'Arménion et d'Arménie. La ville de Thessalie s'appelait chez Homère Orménion. Etait-elle la même qu'Arménion ou distincte d'elle ? La question est controversée. Les noms sont en tout état de cause les mêmes. Cela nous suffit. Homère connaît encore deux personnages portant le nom Ormenos (3). D'ailleurs Armenos est un nom thessalien constaté par une inscription (4). Il est curieux de voir que la ville d'Ephèse s'appelait, d'après Hesychius Ἀσμένη. La baie de Sinope est connue également sous le nom d' Ἀρμένη ou d' Ἀρμήνη. Un village en Paphlagonie s'appelait Ἀρμένη et la chaine qui s'élève au nord d'Ankara, capitale de la Turquie, Ὀρμένιον ὄρος

---

(1) L'identification d'Ainian à Hani, Ani, appartient à Andreas, *Pauly Wissowa*.

(2) Le mont Abos est le massif de Srmanç ; Bin-geul turc, et la chaine s'étendant jusqu'à Ararat. Abos doit son nom, peut-être, à la divinité des eaux *Apam* (napat), comme Npat, Νιφάτης (Apam) = *npat*.

(3) Homère, Il. II, 734 : Ὀρμένιον IX, 274 : Ὄρμενος tué par Teukros ; XII, 187 : un autre Orménos, X, 266 et Od. XV, 413 Ὀρμενίδης.

Depuis Demetrios Scepsis, ainsi que rapporte Strab. IX, 5, 18 on identifiait Ormenion à Arménion. On avait même inventé un éponyme Orménos, roi de Thessalie, dont Hercule aurait pris en mariage la fille; Diodore, IV, 37, 4.

(4) *Revue Epigraphique*, 1, 1913, pp. 73 et 205.

(5) Ptol. V, 1, 3. Cette montagne s'appelle maintenant, d'après

Admettons que la forme en *no* est primaire et que dans la suite *o* a passé en *a*. L'étymologie des noms comparés n'est pas connue, et on ne peut rien dire sur leur rapport au point de vue linguistique. Mais les historiens ont opposé une grave objection. Ils disent que le nom des Arméniens apparaît pour la première fois dans l'inscription de Darius sous la forme de *Armina* « Arménie » et d'*Arminiya* « Arménien et Arménie » et que c'est des Perses que le nom est passé aux Grecs (1). Dès lors il ne pourrait être question de l'origine thessalienne et en général de l'origine occidentale de ce nom. Cet avis est unanimement adopté, et, à notre sens, à tort.

Hécatée a écrit son œuvre avant l'inscription de Darius et il mentionne les Ἀρμένιοι (2). Les Grecs n'avaient pas besoin de l'entremise perse pour reconnaître les Arméniens. Ils avaient de florissantes colonies sur la côte de la Mer Noire à proximité des Arméniens. Pour ne citer que Trébizonde, fondation grecque et le principal débouché des marchandises des pays intérieurs y compris la Petite et la Grande Arménie. D'après la tradition conservée chez Eusèbe la colonisation de la région de Trébizonde remonte au VIIIe siècle av. J.-C. donc à l'époque urartienne. Ces colonies maritimes grecques étaient liées avec leur métropole. C'est naturellement par l'intermédiaire de ces colonies que le nom des Arméniens eut pu arriver à la connaissance des Grecs, peut-être même avant que les Grecs eussent connu les Mèdes et les Perses.

La forme grecque Ἀρμένιος est du reste plus ancienne que celle des Perses, *Armina*, en tant que *-en-* s'est changé en *-in-*

K. Müller, Orendag ; sur la carte turque elle est désignée comme Išikdag. Le village Armene, chez Etienne de Byzance.

(1) Dans l'inscription de Bayistan (Bisitun) : *Armina* « Arménie » ; *Arminiya* « Arménien » ; *Arminiyaiy* employé dans le cas où il est question d'une forteresse : *dida Arminiyaiy* « forteresse en Arménie », plutôt « en pays arménien ». Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, p. 197, lit *Armaniyaiy* dans les derniers cas, contre *Arminiyaiy* de Weisbach, *Die Keilinschriften der Achämeniden*. Le texte néo-élamite a partout Har-mi-nu (Harminu-ya, Harminu-ya-ir, Harminuya-ip), ce qui ne justifie pas la leçon : *Armaniyaiy* ; *Arminiyaiy* serait plus correct.

(2) Müller, *Frag. Hist. Graec.* I, p. 13. χαλύβοις πρὸς νότον Ἀρμένιοι ὁμουρέουσι.

Une objection injuste sera ainsi écartée. Certes, cela ne corrobore en rien la thèse de Kyrsilos et de Médios. S'ils sont les auteurs non seulement de la démonstration, mais aussi de la thèse, leur cause est perdue, la démonstration n'étant pas assez sérieuse. Mais il est possible que la thèse ne soit pas leur invention, mais une tradition, qu'ils ont reprise et sur laquelle ils ont tâché de se fonder. Dans ce cas la futilité de l'argumentation ne donnerait pas raison de rejeter la tradition. On se demande si ce n'est pas la tradition hérodotienne qui les a animés ? Il n'est guère probable qu'ils aient ignoré ce que le père de l'histoire avait dit sur la question qui les intéressait. Leur théorie ne contredit pas Hérodote. La ressemblance du nom des Arméniens à Orminion ou Arménion les a frappé et leur a inspiré l'idée que la séparation des Arméniens de leurs congénères avait eu lieu non pas en Asie Mineure, mais en Thrace même, après quoi les Arméniens se sont installés d'abord en Thessalie pour passer ensuite en Asie-Mineure et en Arménie.

Malheureusement Kyrsilos et Médios ne nous sont connus que d'après la citation de Strabon. On n'est même pas sûr que Strabon n'ait pas puisé ses informations dans une source secondaire, soit dans Metrodore Scepsis, l'historiographe de Tigrane, soit dans Théophane de Mitylène qui avait accompagné Pompée dans sa campagne en Arménie. Ce qui nous est transmis et dans quelle mesure il reproduit la thèse authentique, n'est pas certain.

Il ne faut pas oublier que le conquérant macédonien n'est pas entré en Arménie et rien, aucune documentation ne nous autorise à adopter l'opinion courante, suivant laquelle il aurait soumis l'Arménie. Donc quand et à quelle occasion les officiers thessaliens avaient-ils pu visiter l'Arménie et obtenir des renseignements si précieux ? Ils connaissent les sanctuaires du pays, les régions : Ouitia, Akilisène, Sophène, le fleuve Arax, la vallée d'Araxène et son passé géologique. Ils sont au courant des découvertes archéologiques faites à Ainiana, ville d'Ouitia, en spécimen d'armes helleniques, d'objets d'airain et de sépulcres. Ils n'ignorent pas l'oracle de la ville d'Anariaka (1).

---

(1) Strab. XI, 7. 1.

Ces renseignements, Kyrsilos et Médios les ont recueillis personnellement en Arménie, il faut le croire.

Kyrsilos, figure inconnue, ne réapparaît plus nulle part (1). Mais Médios s'était honoré d'être l'un des amis intimes d'Alexandre. C'est au festin de chez « Médios le Thessalien » qu'Alexandre, par excès de table, tomba malade et finit tragiquement (2).

On n'est pas sûr que ce soit le même Médios qu'on voie chargé de la flotte au camp d'abord de Perdiccas, ensuite d'Antigone. Cet amiral finit probablement sa carrière avec la chute d'Antigone qui, après la perte de la bataille d'Ipsos en 301, se donna la mort (3). On ne le mentionne pas sous Démétrios Poliorcète, fils d'Antigone.

A cette époque Aroand (Arowand, Erowand) régnait en Arménie. Il avait pris le titre royal tout au moins en 306, en même temps qu'Antigone et les autres Diadoques. Eumène, l'adversaire d'Antigone, cherchait un appui en Arménie et il semble qu'il avait réussi à gagner l'amitié d'Aroand. Mais, après la mort d'Eumène et durant le gouvernement d'Antigone, ce que fut l'orientation du roi d'Arménie n'est pas connu. Peut-être Antigone avait-il voulu, à l'exemple d'Eumène, acquérir Aroand à son parti en prévision de la grande bataille de 301 ? A cette fin n'aurait-il pas envoyé en Arménie les officiers Kyrsilos et Médios ? Pure conjecture que la situation politique inspire.

---

(1) Le nom de Kyrsilos est connu antérieurement. Un personnage de ce nom fut lapidé pour l'opposition qu'il faisait à Thémistocle. Démosthène, *Oratio de Corona*, éd. Voemelius, I, § 199, p. 156.

(2) Diodore, XVII, 117, 1.

(3) Diodore, XIX, 69, 3 ; XX, 50, 3 en parle de façon à faire entendre que c'est un personnage déjà mentionné. Aussi est-il probable qu'il soit identique au Thessalien.

II

L'ARMENIE NAISSANTE

La destruction de l'Empire d'Urartu détermine le point de départ de la transformation de son territoire en Arménie. On place la disparition de l'Urartu en l'an 585 et on admet que c'est au moment de la retraite de l'armée victorieuse de Cyaxare que les Arméniens établis depuis longtemps en Arménie Mineure, ont franchi l'Euphrate pour prendre possession de l'héritage du défunt.

Nous avons accepté cette date non sans hésitation. En 521 les Arméniens sont déjà maîtres du pays et le défendent à main armée contre Darius, roi de Perse. La période de 585 à 521 n'est guère suffisante pour une révolution si radicale. Il y a lieu de reculer la date de la chute de l'Urartu ou toutefois de fixer une période d'agonie, comprise entre l'an 616, lorsque la lutte contre l'Assyrie commence (pour finir par la ruine définitive de celle-ci en 607), et l'an 585, date du triomphe de la Médie sur la Lydie après cinq ans de guerre. L'Urartu ne figure pas parmi les puissances qui dans cette période jouaient les premières rôles sur la scène politique, comme la Médie et Babylone d'un côté, l'Assyrie, l'Egypte et la Lydie de l'autre. Si l'Urartu, un grand Etat, avait été encore debout, il aurait sans doute eu à prendre position entre les camps adverses qui se débattaient autour de l'Assyrie mourante. Mais à ce moment fatal l'Urartu, semble-t-il, s'était déjà écroulé.

Il est vrai que Nabopalasar mentionne l'Urartu en 609, lors de sa guerre dans la région d'Izala. Mais on ne sait s'il entend sous ce vocable l'ancien Urartu ou bien l'Arménie, étant donné que les Babyloniens continuèrent à appeler le pays par son ancien nom d'Urartu, même après son arménisation, ainsi qu'on le voit dans la version babylonienne de l'inscription de Bahistun. C'est dans la même région d'Izala que les Arméniens combattaient en 521 l'armée de Darius.

Hérodote place la prise de Ninive avant la guerre lydienne de 585. Cette faute si grave tient probablement à la confusion de la guerre contre l'Urartu avec celle contre la Lydie. Réduire l'Urartu et s'assurer par là de ce côté, pour aller ensuite attaquer la capitale d'Assyrie, en 614-612, c'était bien dans l'intérêt de Cyaxare. S'il en était ainsi, rien n'aurait empêché les Arméniens de se ruer, dès cet instant, de la source de l'Halys vers l'Urartu et de s'emparer de sa dépouille. Ce moment de l'invasion en masse admis, on comprendra aisément le fait dont parlent les historiens thessaliens et qui paraît à première vue assez étrange, à savoir que les Arméniens ont déferlé jusqu'au cœur de l'Assyrie, jusqu'à la Calachène et à l'Adiabène. Seule l'époque trouble de l'effondrement de la puissance assyrienne rendrait possible une telle poussée audacieuse.

Kyrsilos et Médios racontent que les compagnons d'Arménos, c'est-à-dire les premiers Arméniens qui ont franchi l'Euphrate, ont occupé l'Akilisène, la Sy(s)pirite jusqu'à la Calachène et à l'Adiabène.

L'Akilisène est l'arménien Ekełeac, région contiguë à l'Arménie Mineure. Son occupation est toute naturelle.

La Sy(s)pirite n'est pas le Sper arménien sur le fleuve Tchorokh; puisqu'elle est mentionnée avec la Calachène et l'Adiabène, il faut l'entendre comme étant le Šupria, la région montagneuse du fleuve Batman. La Calachène est le territoire de la capitale assyrienne Kalḫu sur le site du Nimrud actuel ; et l'Adiabène, le pays compris entre deux Zab autour de la ville d'Arbèles. On a constaté l'existence de tumuli de structure thrace sur la ligne de Malatia-Kharput-Dyarbekir (1). On a également découvert une figure sculptée, couverte du bonnet phrygien, sur un rocher entre les villages de Deire et Harir au nord d'Arbèles (2). Ces révélations inattendues désignent la direction du mouvement des «incurseurs» Arméniens-Phrygiens et prouvent que leur poussée aventureuse jusqu'à Arbèles n'est point imaginaire.

Rappelons encore l'invasion de quelques tribus y com-

(1) *Zeitschrift für Ethnologie*, 1901, pp. 181 et 209.

(2) Belck, W. *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie*, 1899, p. 447.

pris les Muški, c'est-à-dire les Phrygiens, déclenchée sous Rusa II vers 750. C'est une phase de la pénétration graduelle, antérieure à l'invasion massive qui eut lieu après la ruine de l'Urartu environ 615.

On ne sait rien sur les conditions politiques de l'Urartu arménisé ou en cours de transformation dans la période antérieure aux Achéménides. Il faisait assurément partie de l'empire mède, mais sur quelle base, on l'ignore. Les notions des anciens historiographes concernant le passé de l'empire mède et des peuples de son orbite s'avèrent si défecteuses qu'il est impossible d'en extraire quelque chose de précis au sujet de l'organisation, du système administratif de l'empire. Le régime satrapal est sans doute une création mède. L'Arménie formait-elle une simple satrapie ou bien, à côté du satrape, représentant le pouvoir central, existait-il encore soit un chef national, soit un roi, c'est obscur. Une réponse plutôt affirmative est possible d'après ce qu'on voit au travers de quelques récits, si légendaires qu'ils paraissent. En voici l'un qui remonte à Ctésias.

Ninos, le fondateur légendaire de l'Assyrie, commence son règne par deux campagnes heureuses. La première est dirigée contre le roi d'Arabie, Ariaios, qui se voit contraint à faire alliance avec l'envahisseur. La deuxième campagne vise la Babylonie dont le roi est pris avec ses enfants et mis à mort. « Après cela, continue l'historien, Ninos fondit à la tête d'une grande armée sur l'Arménie, rasa quelques-unes de ses villes de telle sorte qu'il sema la terreur dans la population du pays. Le roi Barzanès comprit qu'il n'était pas en mesure de résister et il alla au-devant de Ninos avec beaucoup de présents et se déclara prêt à obéir à ses ordres. Ninos le traita d'une manière magnanime : il lui permit de régner à conditions d'envoyer, comme allié, des troupes et des vivres à son camp.

Ninos, devenu de ce fait encore plus fort, partit contre la Médie. Le roi de celle-ci, Pharnos, mit en ligne des forces considérables, mais fut battu ; il perdit la plus grande partie de ses troupes et lui-même fut prisonnier avec ses enfants et sa femme et mis en croix (1).

(1) Diodore, II, 1 : Μετὰ δὲ ταῦτα [illegible] ἀθροίσας εἰς τὴν Ἀρμενίαν ἐμβαλὼν

Ninos nomma un de ses amis satrape de Médie et continua ses conquêtes. En dix-sept ans il soumit l'immense territoire depuis le Nil jusqu'au Tanaïs et de la mer Egée jusqu'aux Indes. L'historien donne la liste complète des pays conquis : Egypte, Syrie, Cilicie, Pamphylie, Lycie, Carie, Phrygie, Mysie, Lydie, Troade, Phrygie Hellespontique, Propontide, Bithynie, Cappadoce, tribus barbares du Pont jusqu'au Tanaïs. Ensuite Caduciens, Tapires, Hyrcaniens, Dranges, Darbices, Carmaniens, Chorasmaniens, Borkaniens, Parthes, Perse, Susiane Caspiane et enfin Bactriane, dont le roi était Oxyartès.

Il n'y a décidément pas un mot dans ce récit qui puisse se rapporter au temps de Ninos ou de n'importe quel roi d'Assyrie. La liste des conquêtes trahit la fantaisie de notre auteur : elle dessine l'extension de l'empire des Achéménides et nullement celle de l'Assyrie. Les armes assyriennes n'ont jamais atteint la côte de l'Asie Mineure, ni la rive du Tanaïs, non plus que les abords des Indes. La liste semble du reste être calquée sur le catalogue des pays qui ont pris part à l'expédition de Xerxès. La soumission de l'Arabie, de l'Arménie, de la Médie ne peut remonter à l'époque où Babylone n'était pas encore fondée, comme le prétend l'auteur ; les noms de leurs rois respectifs Ἀριαῖος, Βαρζάνης, Φάρνος indiquent tout au plus la période médique. Certes on aurait pensé aux trois personnages contemporains de Sargon et cités plus haut, notamment à Eparnua de Sigrina, à Aria de Buštu et à Urzana de Muṣaṣir, pays vassal de l'Urartu-Arménie. Mais l'autorité de Ctésias est si faible qu'elle rend illusoire une pareille confrontation. Il est beaucoup plus probable qu'il s'agit de figures inventées.

La fantaisie de Ctésias, toutefois, ne s'alimentait-elle pas de ce qu'il entendait dire dans l'entourage de la cour perse à la fin du v[e] siècle ? Donc le milieu perse n'avait-il pas encore conscience que l'Arménie formait autrefois un royaume, comme la Médie ou l'Arabie ?

καί τινας τῶν πόλεων ἀναστάτους ποιήσας κατεπλήξατο τοὺς ἐγχωρίους· διόπερ ὁ βασιλεὺς αὐτῶν Βαρζάνης, κρίνων ἑαυτὸν οὐκ ἀξιόμαχον ὄντα, μετὰ πολλῶν δώρων ἀπήντησε καὶ πᾶν ἔφησε ποιήσειν τὸ προσταττόμενον. Ὁ δὲ Νίνος μεγαλοψύχως αὐτῷ χρησάμενος τῆς τε Ἀρμενίας συνεχώρησεν ἄρχειν καὶ φίλον ὄντα πέμπειν στρατιὰν καὶ τὴν χορηγίαν τῷ σφετέρῳ στρατοπέδῳ. ἀεὶ δὲ μᾶλλον αὐξόμενος ἐστράτευσεν εἰς τὴν Μηδίαν. Ὁ δὲ ταύτης βασιλεὺς Φάρνος... ἀνεσταυρώθη.

La *Cyropédie* de Xénophon met aussi en scène un roi d'Arménie, contemporain d'Astyage et de Cyrus. Malheureusement cette œuvre ne vaut pas plus en matière historique que les récits de Ctésias. C'est un traité didactique, tendant à décrire le portrait d'un souverain modèle, tel que le conçoit l'auteur. On a fort exagéré la valeur de cet exercice de Xénophon. Le portrait de Cyrus est pâle et inférieur à celui qui se dégage des pages charmantes d'Hérodote. Sur un canevas historique assez déformé il a brodé des tableaux fictifs, des aventures imaginaires, des situations artificielles, à seule fin de faire discourir son héros sur les diverses questions et de développer les idées de l'auteur. La loquacité sophistique du héros aurait quelque intérêt, si elle n'était pas si ennuyeuse. Rien là qui soit digne d'un grand souverain, maître du monde. Les vertus, qu'on attribue à Cyrus, sont médiocres; ses bonnes mœurs n'excluent ni la ruse ni la tromperie ; son art militaire se réduit à ce qu'il encourage la défection, la trahison dans le camp adverse, ou bien à tendre des pièges à l'ennemi. Cyrus est équitable parce qu'il sait, avec justice, partager le butin entre ses alliés et distribuer les vivres aux guerriers. L'auteur exalte en Cyrus le régime monarchique qu'il admire en opposition avec la république de son condisciple Platon, mais il n'a pas le courage de le reconnaître ouvertement dans un seule de ses dialogues ou harangues.

Mais la question n'est pas là. Pour remplir sa tâche il a violé l'histoire, il a traité les faits historiques avec une licence propre à un romancier sans aucun égard envers la chronologie ni même envers la géographie. Cyaxare était le père d'Astyage. Il en a fait son fils et le compagnon de Cyrus, assurément pour pouvoir lui attribuer la conquête de l'Assyrie, qui était l'affaire de Cyaxare. Cyrus épouse la fille de Cyaxare et non pas celle d'Astyage et il reçoit la Médie en dot et non pas de vive force sur Astyage. Prendre les armes contre son grand-père, certes ne conviendrait pas à un prince idéal. La chute de l'Assyrie en 612 est présentée comme un événement contemporain de la prise de Sardes en 546 et de Babylone en 538. Le roi de Babylone est appelé roi d'Assyrie, probablement sous l'influence d'Hérodote qui inclut Babylone dans l'Assyrie. D'après Ctésias, le dernier roi d'Assyrie envoie ses fils et ses trésors en Paphlagonie pour les mettre en lieu sûr. Xénophon en a

conclu que la Paphlagonie avec la Cappadoce et la Lydie était alliée de l'Assyrie, et en conséquence il a fait de Crésus un partisan du roi assyrien de même que du roi babylonien.

L'entourage de Cyrus est faussé, étant rempli de personnages inventés. Il y en a qui sont des figures historiques mais travesties, comme Gabryas. C'est sans doute le Gobryas d'Hérodote, l'un des sept conjurés contre Smerdis. Xénophon en a fait un dignitaire assyrien, qui se réfugie auprès de Cyrus et joue le rôle de l'Harpagos d'Hérodote. Son fils est tué par le roi assyrien et non pas par Astyage comme chez Hérodote et il est tué à la chasse comme le fils de Crésus. Xénophon prend les sujets ici et là, et les travaille à sa façon. Chrysantas, Gadatas, Araspas, Pheraulas et d'autres sont du domaine de fantaisie.

Le roi d'Arménie appartient aussi à l'entourage de Cyrus. La question est de savoir s'il est un simple reflet de la création de Xénophon ou bien si, même ainsi, il représente un royaume d'Arménie qui aurait existé autre fois sous Astyage ou Cyaxare, sinon sous Cyrus.

Rappelons ce qu'on raconte à ce sujet. C'est un épisode à plusieurs égards caractéristique pour le portrait de Cyrus.

Après la mort d'Astyage, son fils Cyaxare monte sur le trône. L'Assyrie menace la Médie. Elle a soumis les peuples syriens, le roi d'Arabie, les Hyrcaniens, assiège la ville des Bactriens ; elle a réduit également le roi de Lydie, le roi de Cappadoce, les habitants des deux Phrygies, les Paphlagoniens, les Indiens, les Cariens, les Ciliciens.

On voit ici l'influence de Ctésias. Ce sont les pays dont la conquête était attribuée par Ctésias à Ninos. Celui-ci avait échoué en Bactriane ; le siège des Bactriens est une allusion à ce fait.

Le roi d'Assyrie, ayant rassemblé une armée forte de 60.000 cavaliers et de 200.000 peltastes ou archers, se prépare à fondre sur la Médie. Cyaxare dispose d'une armée de 10.000 cavaliers, 60.000 archers ou peltastes et des forces arméniennes , 4.000 cavaliers et 20.000 fantassins. Il demande du secours à Cambyse, le père de Cyrus, et reçoit 30.000 hommes sous l'ordre de Cyrus.

Un jour Cyrus dit à Cyaxare qu'il a dépensé tout l'argent qu'il avait apporté de Perse, en gratifiant ses meilleurs soldats. Son armée étant à la charge de Cyaxare, il ne croit pas

raisonnable de lui demander de l'argent pour ses dépenses personnelles, et il pense qu'il faut chercher d'autres sources. Il rappelle ce que Cyaxare lui avait dit naguère, que le roi d'Arménie avait jadis fait la guerre à Astyage et, vaincu, s'était engagé à payer tribut, à fournir des troupes et à ne pas élever de fortifications. Cyrus a aussi entendu que le roi d'Arménie a cessé de respecter ses engagements depuis qu'il a appris que l'Assyrie préparait un coup de main contre la Médie. Si vous le faites rentrer dans son devoir, on aura l'argent nécessaire. Recourir à la force serait imprudent ; le roi d'Arménie peut passer au camp ennemi. Il est préférable d'agir clandestinement et de le prendre dans un piège. S'il était attaqué de front, il pourrait se sauver dans les montagnes. Le piège projeté consiste en ce qu'on va faire une expédition sous le prétexte que Cyrus tient à faire, comme d'habitude, une partie de chasse sur les frontières arméno-mèdes.

Cyrus se fait accompagner d'une escorte peu nombreuse pour ne pas éveiller de soupçons. En chassant, il atteint la frontière de l'Arménie. Cyaxare qui amène l'armée prétend qu'il part visiter ses forteresses sur la frontière de la Syrie (1), mais il fait un détour, se rapproche de l'Arménie et prend position à peu de distance de Cyrus, afin de paraître à son appel.

Cyrus révèle ses desseins aux troupes. Il charge un détachement d'occuper les montagnes où le roi d'Arménie pourrait se retirer. Il ordonne à ce détachement d'envoyer en avant quelques observateurs. S'ils rencontraient des Arméniens ils devraient les capturer afin que ceux-si ne donnent pas l'alarme. S'ils ne parvenaient pas à les capturer, ils devraient prendre une attitude telle que les Arméniens croient avoir affaire à des brigands. De cette façon on détournerait leur attention de l'expédition contre leur pays. Ces mesures prises, Cyrus s'avance à la tête de l'armée vers la capitale du roi d'Arménie, il lui envoie un messager pour lui demander de se présenter avec le tribut convenu et les troupes correspondant à sa dette. Cyrus pense qu'il serait plus honnête d'avertir le roi que d'envahir son pays sans le prévenir (1).

Le message imprévu de Cyrus ne peut que surprendre et troubler le roi d'Arménie. Il rassemble sur le champ ses trou-

(1) *Cyropédie*, II, 4.

pes, met sa famille — sa femme, ses filles, son plus jeune fils Sabaris et la femme se son fils aîné, en sûreté dans les montagnes, — et lui-même va camper sur une hauteur. Mais bloqué par les forces de Cyrus, il est contraint de redescendre et de se présenter devant l'envahisseur.

Cyrus lui demande des explications: pourquoi a-t-il manqué à ses obligations et que peut-il dire à sa décharge ? Le roi d'Arménie reconnait son tort et il croit se justifier par l'amour qu'il avait pour la liberté ; il voulait regagner sa liberté et la laisser à ses enfants. Cyrus réplique qu'il est beau, évidemment, de lutter pour la liberté, mais si quand on est vaincu on cherche à se dérober à ses maîtres, on témoigne d'une attitude digne non pas de louanges, mais de châtiment. Donc le verdict de culpabilité est imminent. L'accusé n'a qu'à choisir entre deux solutions : ou désavouer son crime, c'est-à-dire mentir, ou accueillir l'arrêt de mort.

La scène du jugement se passait en présence des chefs perses et mèdes et des grands d'Arménie. La famille prisonnière du roi arménien y assistait également, de même que son fils aîné, Tigrane, qui connaissait personnellement Cyrus comme un de ses compagnons de chasse d'autrefois.

Tigrane, voyant le sort fatal de son père, intervient pour défendre sa cause. Un dialogue s'engage entre lui et Cyrus le juge, un dialogue sophistique qui n'aurait pas déplu aux amateurs des dialogues de Socrate, mais qui se trouve mal placé dans la bouche du prince arménien. Xénophon comprend l'inconvénient et se hâte de recommander Tigrane comme l'ancien disciple d'un sophiste. Certes Tigrane, dans son dialogue, représente Xénophon lui-même. En posant à Cyrus une série de questions inductives, Tigrane aboutit à faire acquitter son père. L'entretien est long ; il suffit d'en résumer la substance.

Tigrane trouve que la punition de son père ne serait pas dans l'intérêt de Cyrus, car supprimer un homme, au lieu de l'attacher à son service, n'est pas du tout prudent. Et cela d'autant plus que l'accusé est devenu sage depuis qu'il a compris que son désir de recouvrer la liberté fait empirer son état. Il a vu que Cyrus s'est montré supérieur à tous points de vue : il a voulu tromper Cyrus, mais celui-ci l'a devancé et l'a trompé lui-même comme un aveugle ; il a essayé d'agir en cachette,

mais Cyrus l'a fait avec plus de succès, en le cernant à l'improviste. La défaite complète a rendu l'accusé bien sage. Naturellement, la seule conscience d'avoir affaire à meilleur que soi ne suffit pas à vous rendre sage; il faut encore être puni. Mais l'accusé est déjà puni, et puni justement par la crainte que Cyrus lui a infligée. La peur châtie les hommes plus que le châtiment réel.

Si Cyrus n'est pas sûr que le père de Tigrane ne reprendra pas son arrogance pour lui susciter de nouveaux ennuis, il peut lui demander des gages : construire des forts, occuper ses forteresses, réclamer plus de troupes, plus d'argent. En somme, en détruisant le royaume d'Arménie, Cyrus se causerait à lui-même plus de préjudice que son père n'a pu lui en faire.

La plaidoirie a du succès. Cyrus s'adresse au roi d'Arménie et lui demande combien de troupes et d'argent il enverrait si on lui pardonnait son méfait ? Le roi accusé répond qu'il a 8.000 cavaliers et 40.000 fantassins, et ses richesses montent à plus de 300 talents et Cyrus peut en user à sa guise. Cyrus sait que les Arméniens se trouvent en guerre avec les Chaldes (pas Chaldéens!) et il serait juste de prélever la moitié des forces arméniennes, 4.000 cavaliers et 20.000 fantassins. Quant à l'argent, le roi paiera au lieu de 50 talents de tribut le double, et en prêtera autant à Cyrus en échange des services qu'il promet de lui rendre.

Cyrus demande alors au roi, combien il paiera pour sa femme et ses enfants prisonniers ? Le roi répond qu'il donnera tout ce qu'il pourra. La même question étant posée à Tigrane concernant sa femme, Tigrane répond qu'il vendrait sa vie pour la délivrer. Cyrus met en liberté les femmes prisonnières. La paix est conclue. Le roi d'Arménie envoie à Cyrus et à son armée des présents et deux fois plus d'argent que Cyrus n'en avait demandé. Cyrus prend ce qu'il avait réclamé et renvoie le reste. Bientôt arrivent les contingents arméniens sous le commandement de Tigrane afin de participer à l'expédition de Cyrus (1).

Ensuite Cyrus tâche de rétablir la paix entre les Arméniens et les Chaldes. C'est le service promis au roi d'Arménie en

(1) *Cyrop.* III, 1.

échange de l'argent prêté. Il inspecte le pays et décide de construire une forteresse sur la hauteur même où les Chaldes maintenaient des espions, et de la garnir de troupes perses. Cyrus ordonne à ses gens d'aller s'emparer de cette hauteur. La garde chaldienne donne l'alarme ; les Chaldes, renommés comme les plus belliqueux des habitants de cette région, la parcourent en tous sens, mais vaincus ils se retirent. Cyrus explique aux Chaldes prisonniers qu'il n'a pas le dessein de ruiner les Chaldes, mais de les réconcilier avec les Arméniens. Les Chaldes n'étaient pas partisans de la paix. Ils se sentaient en sûreté dans leurs montagnes et descendaient de là pour piller les biens des Arméniens dans la plaine. Les Chaldes prisonniers mis en liberté sont renvoyés chez les leurs pour leur persuader de faire la paix. La mission réussit. La paix est conclue à condition que le roi d'Arménie permette aux Chaldes de cultiver les terres en friche avec obligation de payer le tribut en usage. Les Chaldes s'engagent de leur côté à ne pas empêcher les Arméniens de paître leur bétail dans les montagnes des Chaldes en payant un droit équitable.

Le roi d'Arménie envoie des charpentiers et des maçons et on se met à construire la forteresse projetée. Elle sera gardée par la garnison perse pour assurer la paix et le bon voisinage des deux parties (1).

Cyrus quitte l'Arménie pour marcher contre l'Assyrie et Babylone, et emmène avec lui les troupes arméniennes, la cavalerie sous le commandement de Tigrane, et l'infanterie sous celui d'Embas (2). Les conquêtes finies, Cyrus s'occupe de l'organisation des pays soumis. Il nomme des satrapes en Arabie, en Cappadoce, en Phrygie, en Lydie et Ionie, en Carie, en Phrygie d'Hellespont. La Cilicie, la Paphlagonie et Chypre ne reçoivent pas de satrapes, mais payent tribut (3).

A son lit de mort Cyrus prend ses dernières dispositions : il lègue l'empire à son fils aîné Cambyse et nomme le fils puiné Tanaoxares, satrape ou vice-roi des Mèdes, des Arméniens et des Cadusiens.

---

(1) *Ib.* III, 2, 3.
(2) *Ib.* V, 3.
(3) *Ib.* VIII, 6.

Comme on peut le voir, l'Arménie tient une place notable dans la *Cyropédie* de Xénophon. Quelle est la valeur historique de tout ce qu'il raconte sur l'Arménie ?

Le caractère romanesque de la *Cyropédie* suffit déjà à nous mettre en défiance. Aussi est-on communément enclin à rejeter même les pages consacrées à l'Arménie comme une invention pure et simple. Il y a, certes et de toute évidence, des éléments imaginaires : telles sont les scènes théâtrales avec les longues harangues sophistiques et tant de détails accessoires et décoratifs. Mais il y a aussi quelque chose qui retient l'attention et demande un examen préalable avant de désavouer son authenticité. Notons l'existence d'un roi d'Arménie dont l'auteur ne nous donne d'ailleur pas le nom, mais nous dit qu'il avait deux fils, Tigrane et Sabaris, et un général, Embas. On nous parle aussi de l'animosité entre les Arméniens et les Chaldes et de la paix rétablie entre eux.

La dernière information, en tout état de cause, n'est pas une fiction, mais bien un fait historique. Les Chaldes appartenaient à l'ancienne population de l'Urartu. La résistance qu'ils opposaient aux Arméniens, nouveaux occupants du pays, est naturelle et conforme à l'histoire du pays. Il n'y a pas de raison d'en douter. En 401, lorsque Xénophon traverse l'Arménie, il ne fait aucune allusion à l'hostilité des deux peuples. Leur lutte est donc antérieure à cette date et Xénophon a raison de la faire remonter à l'époque de Cyrus. En 401 les Chaldes avaient fini par céder à la pression des Arméniens.

Voilà donc un point propre à nous inspirer une certaine confiance, à nous mettre en garde contre la tentation de rejeter *a priori* tout ce qu'on vient de nous dire au sujet du roi d'Arménie et de ses fils.

Pour juger la personnalité du roi d'Arménie il serait utile de la comparer avec d'autres figures semblables. Telles sont les rois d'Assyrie, de Babylonie, d'Arabie, de Cappadoce, de Suse. Les trois derniers portent respectivement les noms d'Aragdos, Aribaios, Abradatas, mais ils n'en sont pas pour cela plus historiques que les rois anonymes d'Arménie, d'Assyrie et de Babylonie. Ils sont tous des personnages inventés, mais de fait ils incarnent les royaumes existants ou éteints. Dans ce

sens-là seulement, on peut dire qu'ils sont des figures historiques.

Lors de l'organisation de l'empire, Cyrus nomme des satrapes en Arabie, en Cappadoce, dans les deux Phrygies, Grande et Hellespontique, en Lydie et en Ionie, en Carie. Trois pays : Cilicie, Paphlagonie et Chypre, ne reçoivent pas de satrapes, mais ils restent sous l'autorité des chefs nationaux, parce qu'ils s'étaient donnés à Cyrus de bon gré (1). Mais eux aussi doivent payer tribut.

L'Arménie et Suse ne figurent pas ici. L'Arabie et la Cappadoce, on les transforme en satrapies, car elles étaient alliées de l'Assyrie. Le roi de Suse avait volontairement passé du côté de Cyrus. Il trouva la mort sur le champ de bataille. Pour cette raison il devait bénéficier de l'avantage réservé à la Cilicie, à la Paphlagonie et à Chypre. Le roi d'Arménie, ou plutôt son fils et successeur Tigrane, ami de Cyrus, reste auprès de lui jusqu'à sa mort, ce qui maintenait l'Etat d'Arménie tel qu'il était antérieurement, c'est-à-dire un royaume lié à l'empire par des obligations vassaliques et le forçait à payer certain tribut et à accorder l'assistance militaire quand c'était nécessaire.

Au dernier moment Cyrus donne à son fils Tanaoxares le gouvernement des Mèdes, des Arméniens et des Cadusiens. Le texte dit qu'il le nomme satrape, ce qui n'a pas ici le sens ordinaire de « gouverneur », mais bien celui de « roi » ou « vice-roi » et correspond à *δεσπότης* de Ctésias, de qui le passage est emprunté. Du reste, d'après Ctésias, Cyrus décerne à son fils Tanaoxares toute la partie orientale de l'empire comprenant le pays des Bactriens, des Chorasmiens, des Parthes et des Carmaniens. Xénophon a arbitrairement déformé sa source (2).

Le nom de Tigrane que porte le prince arménien est en lui même suggestif pour la question qui nous occupe. Ce n'est pas un nom ordinaire comme tant d'autres, qu'on retrouve partout dans le monde de la civilisation iranienne. Tigrane appa-

(1) C'est par la même considération que Cambyse ménage les Phéniciens lorsqu'ils refusent d'aller se battre contre Carthage. Hérodote, IX, 19.

(2) Ctésias dit : *Κῦρος... Ταναοξάρκην δὲ τὸν νεώτερον ἐπέστησε δεσπότην Βακτρίων καὶ τῆς χώρας καὶ Χωραμνίων Παρθίων καὶ Καρμανίων.*

rait plus tard comme un nom exclusivement arménien, adopté dans la dynastie royale d'Artaxias.

Tigrane est cependant à l'origine un nom iranien. Le premier qui le porte, c'est le chef des troupes mèdes dans l'armée de Xerxès, Tigrane de la race des Achéménides.

Un second Tigrane est connu vers 391. Il est le mari d'une fille de Strouthas ou Strousès, général que le roi perse envoya à Sardes pour remplacer Tiribase. La politique du roi tendait à cette époque à soutenir tour à tour Athènes et Sparte dans leur rivalité qui devait, espérait-il, annihiler leurs forces. Strouthas prit parti pour les Athéniens et dans un conflit avec les Spartiates son gendre Tigrane fut fait prisonnier avec sa femme, mais fut relâché après avoir payé une grosse rançon (1). On ne connaît plus de titulaires perses de ce nom (2).

Dans la suite le nom de Tigrane bénéficie chez les Arméniens d'une remarquable faveur, jusqu'à devenir un nom national. Comment expliquer cette faveur, cette prédilection pour un nom ancien, surtout à une époque où les noms parthes étaient en vogue ? Qu'ils aient subi l'influence rétrospective de la *Cyropédie* n'est guère vraisemblable. Rien ne permet de présumer la connaissance des lettres grecques chez les Arméniens à l'époque d'Artaxias. Il y a lieu d'admettre avec plus de certitude, que les Arméniens avaient gardé le souvenir d'un ancien roi Tigrane qui aurait autrefois régné en Arménie, peut-être le même Tigrane que celui de la *Cyropédie*. Les Arméniens, qui luttaient par les armes contre Darius et faisaient une guerre constante aux Chaldes, avaient dû avoir une organisation, un chef national. Les personnages de Tigrane, Sabaris, Embas ne peuvent par suite être inventés de toutes pièces. S'il n'y a pas lieu d'insister sur ce sujet, il serait moins légitime encore de le rejeter à la légère.

N'oublions pas que la tradition arménienne conservée chez Moïse de Khorène connaît bien un roi Tigrane, contemporain

---

(1) Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 21.

(2) St. Byz. cite un passage d'Arrien : Ἀρριανὸς, ἕκτῳ παρθικῶν Τιγράνης (ἀρχόμενος) ἄρχεται σατράπης ἡ δὲ χώρα ἧς ἐπῆρχε Χολοβητηνὴ ὀνομάζεται.

Ce Tigrane n'est pas un satrape, mais l'un des rois arméniens de la maison d'Artaxias, car Cholobetène est une mauvaise leçon pour Βαλαβιτηνή, Balahovit arménien, région de l'actuel Balu (Palu) sur Arsanias.

de Cyrus et même prétend que c'est lui et non pas Cyrus qui aurait tué Aj-dahaq, c'est-à-dire Astyage.

Enfin, d'après un témoignage de haute importance, le Musée Britannique possèderait une tablette cunéiforme de l'époque Seleucide où on lit : « *T* » *igrane roi de l'Etat d'Arménie* (1).

Nous regrettons de n'avoir pu vérifier l'existence de ce document qui a une importance de premier plan pour la question discutée. Si le fait est confirmé, on aura une preuve décisive qu'une dynastie royale avait existé avant Artaxias et que le nom de Tigrane y était déjà familier. Cela corroborera sans contredit la thèse que nous avons essayé de défendre.

---

(1) W. Belck. *Aus den Berichten über die armenische Expedition, Zeitschrift für Ethnologie*, 1899, pp. 269-270.

III

L'ARMENIE SOUS L'EMPIRE DES ACHEMENIDES

Cyrus se rendit maître de l'Empire des Mèdes et il le transforma en Empire des Perses.

Quelle que soit la gravité de ce changement, il ne s'agit en aucune façon d'une de ces révolutions sanglantes qui entraînent la destruction d'un édifice politique et l'édification d'un autre sur ses ruines. Les Mèdes et les Perses étaient deux peuples frères. La transition du pouvoir suprême de l'un à l'autre revêtait plutôt le caractère d'un de ces coups d'état qui portent au gouvernement une nouvelle dynastie. L'empire resta tel qu'il était sans subir de modifications essentielles dans son organisation basée sur le régime satrapal.

Cyrus agrandit l'empire par de nouvelles conquêtes et il recula ses frontières jusqu'à la côte égéenne à l'ouest, et aux abords des Indes à l'est. Son fils Cambyse soumit l'Egypte, la Libye et la Nubie (Ethiopie) de sorte que l'immense empire perse engloba presque l'ensemble des pays des anciennes civilisations.

Après Cambyse, un nouveau coup d'état fit passer le trône de la famille de Cyrus à celle de Darius. Ce coup d'état eut de graves répercussions ; à l'audace de Darius le pays répondit par une révolte quasi générale. C'est précisément au moment de ces troubles que les Arméniens se présentent pour la première fois à l'histoire dans le rang des peuples insurgés contre l'usurpateur.

Il devient donc nécessaire de s'attarder sur l'origine et le cours des troubles : bien que cette tâche soit hors de notre sujet immédiat, elle est cependant indispensable pour pouvoir

traiter la nature de la lutte des Arméniens contre Darius et sa portée pour l'histoire d'Arménie.

Cyrus était roi d'Anšan lorsqu'il entreprit ses conquêtes. Son père Cambyse, son grand-père Cyrus et son bisaïeul Čišpiš ou Teispès régnaient également en Anšan (1). On ne savait rien de plus sur les ancêtres de Cyrus ni sur le pays où s'exerçait leur domination jusqu'à la récente découverte d'une inscription d'Ašurbanipal. Ce roi assyrien au cours de la campagne contre l'Elam dans la trentième année de son règne, en 639, reçut l'hommage d'un prince Kuraš. « Le roi de Parsumaš, Kuraš, dit-il, entendit parler de la victoire vigoureuse que j'avais remportée, avec l'aide d'Aššur, de Bel et de Nebo, les grands dieux, mes seigneurs, sur l'Elam, et que j'avais, comme une onde orageuse, renversé tout l'Elam, et il envoya auprès de moi, à ma résidence de Ninive, son fils aîné *A-ru-uk-ku*, chargé du tribut, pour me témoigner son « vasselage » *ardutu* et demander ma souveraineté. » (2.)

Kuraš est évidemment le grand-père de Cyrus, et le Parsumaš où il régnait doit être identique à l'Anšan. Ainsi s'appelaient les régions montagneuses au nord de l'Elam et sur les sources du Karun (3).

---

(1) *Cylindre de Cyrus* dans *Keilinschriftliche Bibliothek* de E. Schrader, III, 2, p. 121 ; aussi F. H. Weissbach, *die Keilinschriften der Achämeniden*, p. 5.

(2) *Prisme d'Asurbanipal* découvert par les fouilles allemandes à Babylone et publié par E. Weidner. *Die älteste Nachricht über das persische Königshaus, Kyros I ein Zeitgenosse Aššurbanipals*, dans *Archiv für Orientforschung*, VII, 1931.

(3) Le site de l'Anšan a été l'objet de nombreuses discussions depuis Oppert et Sayce. D'après un vocabulaire suméro-akkadien chez B. Meissner *Babylonien und Assyrien*, II, 376, Anšan ou Aššan est le nom sumérien de l'Elam. Cependant les Assyriens distinguaient l'Anšan de l'Elam. Sennachérib mentionne, dans le récit de sa huitième campagne, Elam, Anšan et Parsuaš. Il faut croire qu'Anšan désignait de préférence la partie montagneuse de l'Elam. Quant à Parsumaš (qui semble être la prononciation assyrienne de Parsuvaš) il ne peut être autre que Parsuaš, nom qu'on appliquait à certaine région de l'Anšan. Parsuaš est le même terme que Parsua, nom d'un puissant clan, qui sous Salmanasar III comptait 27 rois (sc. chefs de tribus) au S.-E. du Mana. Sargon mentionne Parsua avec Bit-Hamban (Cambadène) et Sennachérib la place près de l'Elam. On a l'impression que la tribu des Parsua

Kuraś, appelon-le Cyrus I, mû par la prudence, se déclare vassal de l'Assyrie pour écarter son agression. Avec la chute de l'Assyrie, Parsumaś passa, avec tout l'héritage assyrien, sous la suzeraineté du nouveau maître de l'empire, Cyaxare, et il resta probablement pays vassal de la Médie jusqu'au jour où Cyrus II enleva aux Mèdes la souveraineté, en 553.

Après Cambyse, fils et successeur de Cyrus II, le trône échut à Darius dans des conditions très confuses. Darius assure qu'il descend de la même famille royale, mais d'une branche collatérale. Son bisaïeul Ariyaramna était fils de Ćiśpiś et comme nous savons que Cyrus I était aussi le fils de Ćiśpiś, il s'ensuit que Cyrus I et Ariyaramna étaient frères utérins. Cyrus II ou le Grand, compte ses ancêtres jusqu'à Ćiśpiś ; Darius y ajoute Haxamaniś père de Ćiśpiś. L'arbre généalogique se présentera donc comme suit :

Haxamaniś
Ćiśpiś

Kuraś I	Ariyaramna
Kambujiya I	Arśama
Kuraś II	Viśtaspa
Kambujiya II	Darayavahuś

La première lignée régnait en Anśan ou en Parsumaś, la seconde en Perse. Cyrus II ne mentionne pas Haxamaniś. D'après Hérodote Ἀχαιμένης, Achaemènes ou Achéménes était le nom d'une des tribus du clan des Pasargades en Perse. La famille de Darius porte donc le nom de la tribu à qui elle appartenait. Il n'est guère probable que la famille de Cyrus qui régnait en Anśan ait été issue d'une tribu de Pasargades. Tout cela inspire en soi une certaine méfiance quant à la parenté des deux lignées et donnerait à penser que Darius avait voulu souder artificiellement son origine à celle de la famille royale pour légaliser son usurpation (1).

Cependant le hasard a dernièrement mis au jour une pré-

---

a été repoussée probablement par celle de Maḍa, du nord vers le sud, où elle s'est établie finalement en Perse proprement dite.

(1) Andréas dans *Verhandlungen des XIII Internationalen Orientalisten Kongresses*, Hambourg 1902.

cieuse pièce en argent avec l'inscription perse en cunéiforme où Ariyaramna se confère le titre de « grand roi, roi des rois, roi de Perse » et se dit « fils de Čišpiš et petit-fils de Haramaniš » (1).

Cela devrait, semble-t-il, suffire à couper court à toute discussion et à justifier la généalogie de Darius. Pourtant il y a des savants sérieux qui ont mis en doute l'authenticité de ce document. La langue de l'inscription révèle quelques formes irrégulières, paraît-il, tardives, qu'on retrouve dans l'inscription du roi Artaxerxès Mnémon d'où le soupçon que notre document provient du règne de ce roi (2).

Il est également embarrassant que Cyrus I se présente comme un simple roi de Parsumaš ou d'Anšan, tandis que son frère puiné Ariyaramna porte le titre pompeux de roi des rois de Perse. Parsumaš est certainement identique à Parsuaš que Sennachérib mentionne avec Anšan. Rien ne laisse entrevoir que Parsuaš eût été plus étroitement lié à la Perse qu'à l'Anšan. Il faut également noter la différence entre les noms des deux lignages : Cyrus et Cambyse, noms d'origine obscure, et Ariyaramna, Aršama, Vištaspa, noms purement iraniens (3).

Quelle que soit la solution finale de la question, même en admettant que tout est en ordre dans la généalogie de Darius,

---

(1) Herzfeld E. *Archäologische Mitteilungen aus Iran* II, 1930, pp. 113 et suiv.

Darius et Xerxès disent Haramanišiya, « Haramanien » ou « Achéménide » d'où il résulte qu'ils entendent sous ce nom celui d'une tribu. Ariyaramna se dit fils de Čišpiš et *Haramaniš-ahya napa*, petit-fils de Haramaniš. Haramaniš est conçu ici comme un personnage : la forme du génitif n'est pas correcte : il fallait dire Haramanaiš comme de Čišpiš on a *Čišpaiš*. Artaxerxès Mnemon décline le nom Darayavahuš, gén. Darayavahušahya au lieu de Darayavahauš.

(2) C'est l'avis de H. H. Schraeder, *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie d. Wissenschaft, phil.-hist. Klasse*, 1931, pp. 635 et suite, soutenu par W. Brandenstein, *Wiener-Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, XXXIX, *Heft* 1 et 2, 1932, p. 13.

(3) D'après Sayce Κυρος signifie en elamite berger. *The Ancient Empires of the East*, p. 62. Si l'on était sûr que c'est un nom d'origine iranienne, on pourrait y voir le mot *kuru* — enfant, et cela explique bien la légende où il apparaît enfant, chef des enfants. Le grec Κυρος, Κυρος apparaît ici et non un nom persan.

il n'en restera pas moins certain qu'il était un usurpateur pour autant qu'il avait arraché la couronne à la lignée royale.

Les circonstances dans lesquelles Darius s'empara du trône et la réaction que cette violence provoqua dans le pays sont très significatives. N'est-ce pas Darius qui serait responsable de l'assassinat du prince héritier Bardiya et qui aurait mis en scène l'histoire de Pseudo-Bardiya pour se justifier ? C'est là une hypothèse qui nous a valu une copieuse littérature scientifique, mais qui néanmoins reste toujours sujette à la discussion. Ce qu'Hérodote nous a transmis en cette matière est incohérent sur plus d'un point. Le journal que Darius a fait graver de ses actions sur le rocher du Bahistun ne fait pas preuve de sincérité; l'auteur est trop intéressé dans l'affaire pour qu'on puisse y attendre un exposé franc et objectif de ce qui s'est passé. Dès le lendemain de son triomphe il a élaboré une version officielle et il l'a répandue dans le pays à dessein de restituer la confiance ébranlée de la population. Certes, un tel document est toujours sujet à caution.

Hérodote ne fait autre chose que reproduire la version officielle. Il la garnit seulement avec des historiettes amusantes sur les divers personnages mêlés au drame. Historiettes qui circulaient sans doute dans le peuple et dont la tendance est si transparente qu'elles donnent des armes à la critique.

D'après Darius, Cambyse avait un frère qui s'appelait Bardiya, et il l'avait fait périr en cachette sans que le monde en eût jamais connaissance. Ensuite Cambyse partit contre l'Egypte. Entre temps, le peuple se souleva en un mouvement hostile au roi et le « mensonge », *drauga*, se répandit dans tout l'empire. Un mage, du nom de Gaumata, profita de l'agitation et déclara au peuple qu'il était le fils de Cyrus et le frère de Cambyse. Le peuple se détacha de Cambyse et passa du côté de Gaumata, qui de cette façon s'empara du pouvoir. Personne n'osa s'élever contre lui. On craignait qu'il n'eût supprimé tous ceux qui avaient connu Bardiya afin de n'être pas trahi. L'affaire en était là, lorsque Darius survint et avec un groupe de fidèles tua Gaumata et ses partisans les plus en vue. Il prit le pouvoir et restaura ainsi dans sa personne la dynastie des Achéménides à laquelle il appartenait. A ce moment plusieurs pays, l'un après l'autre, se révoltèrent contre lui

et il les réprima et punit leurs chefs rebelles. Pour finir il s'adresse à ses lecteurs, les exhortant à plusieurs reprises à avoir foi en ce qui est écrit, car il a dit la vérité et ses adversaires rebelles sont tous des « menteurs ».

Il est toutefois surprenant que l'aventure de Gaumata n'ait rencontré aucune manifestation hostile, tandis que Darius, lors de son avènement, souleva une tempête révolutionnaire dans tout l'empire. La peur supposée n'est pas du tout une raison probante; le même sentiment aurait pu naître aussi dans le cas de Darius qui n'était pas plus humain que Gaumata, lui qui était capable de mettre en croix (1) plus de 3.000 hommes parmi les plus distingués de Babylone.

L'affirmation réitérée dans un document officiel de la véracité de ce qui y est dit, n'est pas non plus de nature à renforcer la confiance : la vérité n'a pas besoin de réclame.

La narration d'Hérodote contient des points qui donnent à réfléchir. Là, plusieurs acteurs sont en scène. D'abord le ministre de Cambyse Prexaspès (plus exact Praxaspès) qui avait été chargé d'en finir avec Bardiya. Il alla à Suse et exécuta l'ordre fratricide, d'après certains à la chasse, d'après d'autres il jeta la victime dans la mer Erythrée, ici, le golfe Persique. Ensuite, le frère du mage, Pateizithès, qui conçut l'idée de faire passer son frère pour le prince assassiné. Le mage portait le même nom que Bardiya, ou, d'après la forme grécisée, Smerdis, et il avait une ressemblance frappante avec Bardiya. Le mage occupa la cour et épousa Atossa, sœur et femme de Bardiya et Phaidyme, fille d'Otanès, dignitaire de la cour et oncle maternel de Bardiya. C'est à Otanes et non pas à Darius que revient l'honneur d'avoir décelé l'imposture du mage. Il est vraiment étonnant que les deux femmes du mage, Atossa et Phaidyme, l'une sœur, l'autre cousine germaine de Bardiya, n'aient pas remarqué que le mage, leur mari, n'était pas Bardiya. Otanès explique à Phaidyme que Cyrus avait jadis coupé ses oreilles au mage. Phaidyme vérifie et constate le fait. Otanès ne doute plus que le mage ne soit un fourbe. Il trame une conspiration contre le mage avec cinq autres complices. A ce moment arrive Darius, venant de Perse à Suse, et il se joint aux conjurés. Ils

(1) Hérodote, III, 159, « empaler ».

forcent le palais et assassinent le mage et son frère. Cela se passait à Suse, ce qui est en désaccord avec l'inscription de Bahistan, d'après laquelle l'assassinat a été exécuté dans la forteresse de Sikayahuvati en Médie.

Les conjurés délibèrent ensuite pour faire choix entre trois formes de gouvernement : démocratie, oligarchie et monarchie, et ils s'arrêtent à la monarchie. On connait le procédé qui porta Darius à la couronne. Ce n'est pas le droit héréditaire auquel prétendait Darius, mais son cheval qui, par la ruse de l'écuyer, décida du sort de son maitre.

La part de la fantaisie dans ce récit ne fait pas de doute. Mais les personnages qui y sont mentionnés ne peuvent être inventés. Seulement le rôle qu'ils ont joué dans les événements est falsifié par la tendance dont est pénétrée l'histoire de Bardiya. Il nous semble qu'on a faussé tout ce qui s'est passé après la mort de Cambyse.

Pourquoi Cambyse a-t-il dû se débarrasser de son frère ? Hérodote est prêt à répondre. Bardiya avait participé à la campagne de Cambyse contre l'Egypte, au cours de laquelle le roi d'Ethiopie avait envoyé, assurément pour démontrer sa propre force, un puissant arc. Personne d'entre les Perses ne s'avéra assez fort pour le manier. Seul Bardiya parvint à le bander à deux doigts près et par là, naturellement, il s'acquit une grande renommée. Cambyse en fut jaloux, il renvoya sur le champ son frère en Perse et en même temps il donna l'ordre secret à Prexaspès de l'exécuter. Ctésias connait cette histoire et il la rapporte au temps de Cyrus. C'est lors de son expédition contre les Derbisses que Cyrus avait reçu l'arc envoyé de la part de la reine ennemie. Il s'agit de la fatale guerre contre les Massagètes et leur reine Tomyris ! A propos de l'arc, Ctésias mentionne Bardiya sous le nom de Tanyoxarkes qui signifie « corps vigoureux », une épithète d'aloi tout à fait épique et une preuve indiscutable de la haute réputation populaire de Bardiya.

La version officielle du drame n'ignore pas la réputation de Bardiya. Elle a transporté l'exploit de Bardiya dans la campagne d'Egypte à seule fin d'en faire un motif de son assassinat. Si Cambyse redoutait la célébrité de son frère ou s'il en était jaloux au point d'être capable de le tuer, il n'aurait pas attendu sept ans pour exécuter un tel crime. Le motif une fois

discutable rend le crime lui-même précaire. En fait on ne savait pas de façon certaine par qui et dans quelles conditions avait été exécuté Bardiya. Le ministre Prexaspès niait sa culpabilité, tant qu'il vivait, et il ne la reconnut qu'au moment du suicide. L'aveu d'un condamné à mort ne vaut rien pour une plaidoirie sérieuse. On ignorait égaledent si on avait fait périr la victime au palais, à la chasse ou dans la mer Erythrée.

Tout porte à croire que Bardiya a été tué non pas sur l'ordre de Cambyse, mais bien par les sept conjurés. Tout ce que la version officielle rapporte au sujet du mage Bardiya, se réfère en vérité au vrai Bardiya. Autant dire que le mage Bardiya n'existait pas. C'est un fantôme créé par Darius.

Conformément aux dernières dispositions de son père, Bardiya régnait sur toute la partie orientale de l'empire, comprenant la Parthie, la Carmanie et les provinces à l'est de ces derniers, Choramnie ou Chorasmie, Bactriane, y compris la Margiane et même l'Arachosie. Cela s'explique par la résistance acharnée que ces provinces opposèrent à Darius. En l'absence de Cambyse ou, peut-être, à la nouvelle de sa mort sur le chemin de retour d'Egypte, Bardiya, héritier légitime de la couronne, gagne la capitale Suse et ceint le diadème. N'oublions pas que chez les Perses il existait une loi d'après laquelle les rois, en se préparant pour une campagne, assurent la succession en désignant un héritier. (Hérod. VII, 2.) Cambyse n'avait personne d'autre que son frère unique Bardiya à nommer son successeur.

Cambyse, nature despotique, n'était pas aimé dans le pays. Ses deux ministres n'avaient non plus aucune raison de le ménager. Prexaspès, dont le roi avait si cruellement tué le fils et Pitizeithès, qui n'était pas le frère du mage, mais le mage lui-même et à qui on avait coupé les oreilles (1), seront les premiers à se féliciter du couronnement de Bardiya.

Au dernier chapitre de la *Cyropédie*, Xénophon décrit la décadence de l'empire perse commencée après la mort de Cyrus,

---

(1) Hérodote dit que les oreilles avaient été coupées par Cyrus. Il est probable que l'auteur de ce méfait était Cambyse, comme le dit Justin.

lorsque *la discorde surgit entre ses fils* et que les provinces se révoltèrent. Il sait que Cyrus avait partagé l'empire entre ses deux fils Cambyse et Tanaoxarès-Bardiya. L'auteur des troubles, le faux Bardiya, est donc considéré par Xénophon comme le fils de Cyrus, c'est-à-dire comme le vrai Bardiya.

Eschyle fait aussi mention de Bardiya qu'il appelle Mardis. Dans les *Perses*, l'ombre de Darius apparait et dit que Mardis fut, après Medos et son fils, Cyros et son fils, le cinquième roi, *αἰσχύνη πάτρᾳ θρονοισί τ'ἀρχαίοισι* « honte de la patrie et du trône antique », que le brave Artaphrénès tua par ruse avec ses complices. Après quoi « le sort m'eût donné, dit Darius, ce que je souhaitais » (1).

Mardis mis à côté de Cyrus, roi idéal, ne peut être un imposteur. Les paroles injurieuses à l'adresse de Mardis ne sont pas une allusion à sa fausseté. S'il était un faux Mardis, on l'aurait qualifié de tel. Ces paroles dans la bouche de Darius ont un autre sens : Darius devait naturellement discréditer le règne d'un homme à qui il avait arraché la couronne. C'est une manière de justifier son usurpation.

Artaphrenès est le nom perse Artaphernès et Artaphernès reproduit le nom d'Intaphernès, Vindafarna en vieux perse. Darius avait un frère de ce nom, mais il ne s'agit pas de lui. Un des sept conjurés portait vraiment ce nom. Il était, peut-être le veritable organisateur du complot, contrairement à ce que dit Hérodote qui attribue ce rôle à Otanès. Darius, en énumérant ses complices, signale en premier lieu Intaphernès, sans doute pour la raison qu'il avait tué Bardiya. Plus tard Darius le condamna à mort avec toute sa famille sous le prétexte qu'il avait insulté un gardien du palais. La vraie cause était son ambition: l'historien avoue que le roi croyait qu'il cherchait à fomenter une sédition (2). Autant dire qu'il prétendait au trône.

Eschyle considère que la royauté échut à Darius comme un don de la fortune et, donc, pas comme un bien héréditaire.

La troublante révolution qui embrasa l'empire à l'avènement de Darius est la meilleure illustration de ce qu'il y avait de louche dans l'affaire de Bardiya. Darius eut soin de faire

(1) Eschyle, *les Perses*, 765-779.

(2) Hérod. III, 119.

graver sur le rocher de Behistun l'histoire des révoltes. Malgré l'assurance réitérée de toute la vérité de ce qui est écrit, car il aime la vérité et déteste le mensonge et ses adversaires sont menteurs, le journal royal prête à la critique. Pour ne pas se laisser impressionner par une pareille assurance, il n'est pas superflu d'apprendre la confession personnelle du roi au sujet de la vérité et du mensonge. Le père de l'histoire a fait preuve d'un flair remarquable en prêtant à Darius un discours caractéristique. Au conseil des conjurés, Darius développe l'idée « que dans le cas où il est nécessaire de mentir, il ne faut point s'en faire de scrupule. Celui qui ment cherche la même chose que celui qui dit la vérité : on ment en vue d'en retirer quelque profit; on préfère dire la vérité aussi, soit pour avoir quelque avantage, soit pour s'assurer une grande confiance. Bref, le mensonge et la vérité ne sont que deux moyens d'atteindre le même but » (1).

On ne peut évidemment se fier aveuglément à ce que raconte un homme pratiquant une pareille conception. Telle sa narration de Béhistun. L'auteur y déclare plus d'une fois que sa famille régnait depuis une date reculée et en deux branches. Il donne soigneusement la généalogie de la branche à laquelle il appartenait, mais il se garde de présenter aussi la généalogie de l'autre branche. Il se contente de dire qu'il est le neuvième roi, et il se tait sur le point important de démontrer comment il se fait qu'il ait hérité du trône, alors que son père et même son grand-père, tous les deux encore vivants, n'étaient que de simples particuliers. Il répète souvent : «*Ahuramazdah aśathram mana frabara* », « Ahuramazda m'a transmis la royauté », ce qui est peut-être une allusion que l'ordre de succession a fait un saut pour lui échoir.

Darius parle de son avènement comme d'un événement normal, comme d'un effet naturel du droit de succession et il assure que tout l'empire se soumit à son autorité pour verser le tribut et exécuter ses ordres. L'empire se composait de vingt-trois pays : Parsa (Perse), Uvadja (Elam), Babiruś (Babylone), Athura (Assyrie), Arabaya (Arabie), Mudraya (Egypte), *tyaiy drayahya* (pays de la mer), Sparda (Sardes), Yauna (Ionie),

(1) Hérod. III, 72.

Mada (Médie), Armina (Arménie), Katpatuka (Cappadoce), Parthava (Parthes), Zaranka (Drangiane), Haraiva (Areia), Huvarazmiya (Chorasmie), Baktriś (Bactriane), Suguda (Sogdiane), Gandara (Gandarie), Saka (Scythes), Thataguś (Sattagydie), Harahuvatiś (Arachosie), Maka (Mekran), en tout vingt-trois.

Tout était en ordre lorsque le mage Gaumata troubla la paix. Cambyse avait tué son frère Bardiya avant de partir en expédition contre l'Egypte. En son absence « le peuple se montra hostile à Cambyse » et le mensonge, *drauga*, se répandit en Perse, en Médie et partout dans l'empire...

IV

LES CAMPAGNES ASSYRIENNES CONTRE L'URARTU

I

Les annales des rois d'Aššur, rédigées sur leur ordre, ont l'habitude naturelle d'exagérer les succès des armes assyriennes. Les savants assyriologues ne sont pas moins disposés à donner aux campagnes militaires des souverains assyriens une ampleur encore plus exagérée. Ils poussent surtout à l'extrême les opérations militaires que les Assyriens ont menées sur le territoire de l'Urartu. A les entendre, les armes assyriennes ont touché à la mer Caspienne.

Les Assyriens ont entrepris trois grandes expéditions dans le pays d'Urartu sous Tiglatpalasar I (1117-1080), Salmanasar III (859-824) et Sargon (727-705). L'examen de l'itinéraire de ces expéditions que nous nous proposons de faire ci-dessous, démontrera que les envahisseurs assyriens n'ont jamais dépassé la région de Mélazgerd actuel.

L'expédition de Tiglatpalasar dans l'Urartu se rapporte à la troisième année de son règne, en 1114. A cette époque l'Urartu était connu des Assyriens sous le terme assez vague de Naïri qui s'appliquait aux pays allogènes, situés au nord de l'Assyrie, et s'étendait de l'Euphrate jusqu'au mont Zagros et même plus loin. Tiglatpalasar est entré en Naïri (Urartu) par le défilé de Zibeneh-su, l'ancien Supnat, ainsi que le prouve l'inscription qu'il a laissée sur un rocher près de la source du Supnat et où il déclare avoir conquis « depuis la Grande Mer du pays d'Amurru jusqu'à la mer du pays de Naïri », c'est-à-dire de la Méditerranée au lac de Van (1).

(1) E. Schrader. *Keilinschriftliche Bibliothek* I, p. 49. Budge et King, *Annals of the Kings of Assyria*, p. 127.

Le roi assyrien fait préparer un pont et franchit l'Euphrate, c'est-à-dire l'Arsanias, l'Aracani arméniene. Les rois de Naïra, au nombre de vingt-trois, s'avancent contre l'envahisseur. Ils étaient les rois des pays suivants : Tumme, Tunubé, Tuali, Kindari, Uzula, Unzamuni, Andiabé, Pilakinni, Aturgini, Kulibarzini, Šinibirni, Ḫimua, Paiteri, Uiram, Šururia, Abaeni, Adaeni, Kirini, Albaïa, Ugina, Nazabia, Abarsiuni et Daiaeni.

Les Assyriens attaquent les vingt-trois rois, détruisent leurs forces et prennent 120 chars de combat. « Soixante rois des pays de Naïri, continue notre document, avec ceux qui étaient accourus à leur aide, je les poursuivis même jusqu'à la mer d'en haut » (1).

On est étonné de voir le nombre des ennemis s'élever de 23 à 60, donc augmentés de 37, sans qu'on nous donne aucun nom. C'est d'autant plus frappant qu'en résumant les résultats des campagnes des cinq premières années de son règne, donc y compris la campagne contre le Naïri (Urartu), le roi assyrien constate qu'il a soumis 42 rois et pays depuis le Zab jusqu'à l'Outre-Euphrate, au pays des Hittites et « à la mer d'en haut du couchant du soleil » (2).La contradiction si évidente met en cause le chifffre de 60, un *šuši*, qu'il faut lire peut-être 1/2 šuši = 30 Dans la relation de sa troisième campagne Tiglatpalasar dit avoir conquis les pays de Naïri depuis Tummé jusqu'au pays de Daiaeni et à la mer d'en haut : les trente rois de Naïri furent amenés à la ville d'Aššur (3).

De toute façon le chiffre de 60 n'est pas justifiable. E. Forrer lui a prêté trop d'importance afin de pouvoir affirmer que Tiglatpalasar aurait poussé ses conquêtes d'un côté jusqu'à la vallé du Tchorokh et de l'autre jusqu'à la mer Caspienne, ayant ainsi soumis toute l'Arménie et l'Atropatène. A ce propos le même savant s'est permis des identifications géographiques toutes fantaisistes. Six pays parmi les vingt-trois s'identifient, d'après lui: Paiteri à Paytakaran, Aturgini à la Derxène, Andiabe à l'Anzaf (sc. Anjav), Kulibarzini à la Kolarzène, Adaeni à l'Otène et Abarsiuni à l'Obordène (?). Ce sont là des conjec-

(1) Budge et King. o. c., col. IV, 96, p. 68.
(2) *Idem*, col. VI, 39, p. 82.
(3) Budge et King, n° 2, 1 : 8-9, pp. 117-118.

tures toutes gratuites. L'inscription que Tiglatpalasar a laissée près de Mélazgerd constitue un point de repère sûr pour dresser son itinéraire. Lehmann-Haupt l'a découverte à Yonğalu (prairie de luzerne) à 30 kilomètres de Mélazgerd. Elle porte : « Tiglatpalasar roi puissant, roi du monde, roi d'Aššur, roi des quatre contrées, le conquérant des pays de Naïri depuis Tummé jusqu'à Daiaeni, le conquérant des pays de Kirḫi (Habḫi) jusqu'à la Grande Mer » (1).

Après avoir franchi l'Arsanias Tiglatpalasar s'est donc dirigé dans la direction de Mélazgerd. Comme Yonğalu est situé sur la rive gauche ou méridionale de l'Arsanias, le roi assyrien a dû repasser le fleuve pour gagner Yonğalu. Il aurait suivi à peu près le chemin qui conduit présentement de Palu à Mélazgerd. La première traversée aurait dû s'effectuer en face du village arménien de Tandzout (verger de poiriers), la seconde vis-à-vis de Muš. A deux reprises, au début et à la fin de son rapport, Tiglatpalasar dit qu'il a atteint les pays des lointains rois de Naïri sur le bord de la mer d'en haut (2). Il entend par là le lac de Van. C'est ainsi que son grand prédécesseur Tukulti-Ninurta I (1243-1221) appelle le même lac, en déclarant qu'il a pénétré dans une région montagneuse qu'aucun roi n'avait visitée avant lui. Là il a engagé un combat contre les quarante rois de Naïri et a subjugué les pays de Naïri et les pays sur le bord de la mer d'en haut (3).

Il y a tout lieu de croire que l'extrême point de la marche de Tiglatpalasar vers Mélazgerd aboutit à Yonğalu. C'est ici, dans la plaine de Yonğalu, que le roi assyrien a livré la bataille décisive contre la coalition des vingt-trois ou soixante rois (éventuellement trente) avec leurs alliés. Les rois qui se sont réunis pour opposer une résistance à l'avance de l'armée ennemie, avaient sans doute leurs domaines groupés, en grande partie, des deux côtés de la marche des Assyriens à partir du

---

(1) Lehmann-Haupt. *Sitzungsberichte des König. Preussischen Ak. d. Wiss.* 1900, p. 626. Aussi *Armenien Einst u. Jetzt.* I, p, 433 ; II, I, p. 115. Le nom géographique qu'on lisait avant Nimme, se lit ici, dans l'inscription de Yongalu, Tummé. La vraie leçon de Kirḫi est Ḫabḫi, d'après Forrer, *Reallexikon d. Assyrologie,* I, p. 281.

(2) Budge et King, oc. c., col. IV, 50, p. 64 et IV, 100, p. 68, *tâmdi elinitt.*

(3) E. Forrer, *Reallexikon,* p. 269...

passage de l'Arsanias jusqu'au lieu de la bataille près de Mélazgerd. Les identifications que nous proposons ci-dessous, semblent confirmer notre point de vue.

Les anciens itinéraires romains nous ont conservé quelques noms d'origine naïrienne : *Isumbo* 17 *Nasabi* 24 *Anteba* 24 *Sorua* 27 *Catispi* 39 *Raugonia* (1).

Raugonia est, d'après l'heureuse conjecture de *Markwart*, une déformation de Bagauons, l'arménien Bagavan, ville dans le district de Bagrevand (Alaškerd). C'est à Bagavan que Grégoire l'Illuminateur avait fondé l'église de Jean le Précurseur, appelée maintenant par les Turcs Uč-kilisé, près de Diadin.

Isumbo correspond probablement à Cumb (Tsumb-Cumbó) (2), mentionné par Asołik : le dynaste musulman d'Atropatène fut battu au village de Cumbo par les princes arméniens et géorgiens en 998. Le village se trouvait dans le canton d'Apahunik, région de Mélazgerd.

Les stations intermédiaires se localisent entre Bagavan et la région de Mélazgerd. Parmi les vingt-trois pays du Naïri on retrouve : *Andiabé, Šururia, Nazabia,* qui sont identiques aux stations romaines : *Anteba, Sorua, Nasabi.* La coïncidence, certes, n'est pas due à un jeu du hasard. Isumbo ou Cumbo ne remonte-t-il pas à *Tummé ? Catispi* rappelle bien l'arménien *Ordspu,* si on lit pour *Catispi, Oatispi* ou *Ortispi* (3).

Dans l'énumération de vingt-trois pays de Naïri, Tummé et Daiaeni forment les deux points opposés. Si le Tummé était situé près de Mélazgerd, le Daiaeni tomberait dans la région du passage de l'Arsanias, d'où était parti Tiglatpalasar.

On croit communément reconnaître dans Daiaeni l'ancienne forme du Tayk' arménien, Ταόχοι des auteurs classiques. Même en admettant cette identification, assez problémentique à notre avis, il n'en résulte point que Daiaeni correspondît aussi géo-

(1) Konrad Miller, *Itiner. Roman.*, p. 63 (éd. 1916).

(2) Dans Isumbo la lettre initiale est la proposition arménienne — *i* comme dans Ἰβαν (Cedrenus II, p. 580) pour l'arménien Van, et le grec εἰς τὴν πόλιν. L'arménien Cumb est connu dans la forme du génitif *Cmboy*, le nominatif ancien devait être *Cumbo*, la voyelle finale étant tombée sous l'action de l'accent pénultième.

(3) D'après Sébéos, p. 108, l'historien du VII[e] siècle, Ordspu se trouvait entre la vallée du fleuve de Berkri et le canton de Gogovit (région de Bayazid), donc à l'est de Mélazgerd.

graphiquement au Tayk' postérieur, c'est-à-dire qu'il fût situé dans le bassin de l'Olti, tributaire du Tchorokh. En réalité Daïaeni se trouvait au nord de la région de Palu, autant dire au nord du passage de l'Arsanias. Tiglatpalasar n'a pas poussé si loin. Ses adversaires, les rois naïriens, n'étaient pas venus non plus de si loin. Ceux-ci s'appuyaient sur la chaine inaccessible des montagnes Srmanç et Calkuniaç (Bingeul et Aladag des Turcs).

L'un des vingt-trois pays de Naïri, le Païteri (que E. Forrer identifie avec Paytakaran, le triangle formé par l'Araxe et le Kour (Cyrus) à leur confluent), se plaçait dans la même région de Palu au voisinage du Daïaeni. Tiglatpalasar déclare qu'il a conquis, au cours de sa seconde campagne, les pays depuis Tumme jusqu'à Daïaeni, Himua et *Paiteri* (1). Dans une inscription urartienne découverte à Palu, le roi Menuas mentionne entre autres la ville de *Puteri-ani* (2). Il y a toute raison de la croire identique à Paiteri. Tout cela prouve que ce pays se localisait près de Daïaeni et à la proximité de Palu.

Lorsque Tiglatpalasar dit qu'il a conquis « de Tummé à Daïaeni et de Kilḫi (Ḫabḫi) à la grande mer », il n'entend pas autre chose que ce que dira plus tard Salmanasar III (859-824) qu'il a conquis « depuis la mer de Naïri jusqu'à la grande mer du couchant du soleil » (3), c'est-à-dire la mer Méditerranée et non pas la mer Noire ou la mer Caspienne. « La mer d'en haut du couchant du soleil » désigne également la Méditerranée (4). Les vingt-trois pays du Naïri étaient contenus dans le bassin de l'Arsanias. Le roi assyrien assure qu'il a battu la coalition de vingt-trois ou de soixante rois et leur a imposé de payer comme tribut 1.200 chevaux et 2.000 têtes de bétail. C'est vraiment peu de chose pour les soixante rois et presque rien pour une campagne victorieuse, surtout si elle avait été poussée, comme on le croit, jusqu'à la mer Caspienne.

---

(1) Budge et King, *o. c.*, n° 1, 15-16, pp. 111-112. E. Forrer, *Reallexikon* I, p. 283.

(2) Sayce, *The Cuneiform Inscriptions of Van*. JRAS, vol. XIV (1882), n° XXXIII. Lehmann-Haupt propose de lire : *še-be-teriani*, les signes *še-be* ressemblant à *pu*.

(3) Lehmann-Haupt, *Materialen zur ältesten Geschichte Armeniens*, pp. 33 et 40.

(4) Budge et King, *o. c.*, col. VI, 43-44, p. 83.

Les annales royales sont muettes sur l'itinéraire de retour du roi victorieux. Mais un passage mérite une attention particulière : Tiglatpalasar déclare qu'au cours de la campagne il a marché contre la ville de Milidia dans le pays de Ḫanigalbat, dont le gouverneur s'était révolté. Dès qu'apparut le roi, le rebelle se jeta aux pieds du souverain et obtint sa grâce (1). La distance depuis le passage de l'Arsanias jusqu'à Mélitène est aussi longue que de là à Mélazgerd. Quand le roi aurait-il pu faire une telle diversion ? Il semble que c'est sur le chemin du retour que le roi aurait soumis le gouverneur rebelle. Cela veut dire qu'après la bataille de Tummé Tiglatpalasar a battu en retraite, est arrivé à son point de départ et que peut-être, pour dissimuler le résultat moins important qu'il ne l'espérait de sa campagne, il a fait valoir ses armes à Mélitène pour rentrer enfin à sa résidence. De toute façon, Tiglatpalasar n'a pas fait le tour du lac de Van pour retourner chez lui. L'examen de la campagne de Salmanasar apportera de nouvelles preuves en faveur de l'itinéraire de Tiglatpalasar, tel que nous l'avons présenté.

II

Sous Salamanasar III (855-824) le plateau arménien, qui partageait jusqu'alors avec les pays voisins l'appellation de Naïri, apparait pour la première fois sous le nom d'Urartu (2). Le nouveau nom est évidemment la conséquence d'un nouvel état de choses, d'une évolution vers l'unité, effectuée dans l'organisation politique du pays. Salmanasar III prit plus d'une fois les armes contre l'Urartu. La campagne qu'il mena la troisième année de son règne en 855, est la plus importante. Suivons son itinéraire à partir de Bit-Zamani, la région d'Amida (Dyarbékir).

Le roi traverse quelques hautes montagnes et entre dans *l'Inzite*, région d'Isua. Il ravage le pays, ramasse un riche butin et incendie ce qui reste. A l'endroit dit Saluri il érige une

---

(1) *Idem*, col. IV, 33-41, pp. 71-72.

(2) Aššurnaṣirpal (884-859) dit avoir conquis « depuis la source de Supnat jusqu'au pays d'*Urarti* ». Budge et King, *o. c.*, pp. 193-194 et p. 216.

grande statue avec une inscription rappelant ses faits et gestes. Ensuite il franchit l'Arsanias, s'approche du *Suḫmi* et le traite de la même façon qu'Inziti. Parti de Suḫmi, le roi arrive au *Daiaeni*. Après l'avoir investi et consumé par le feu, il se dirige vers la ville royale d'*Arzasku*, résidence du roi urartien Arramu. Celui-ci, saisi d'effroi, abandonne sa ville pour se cacher dans la montagne *Adduri*. Salmanasar le poursuit et un combat acharné s'engage dans la montagne, où 3.400 guerriers d'Arramu sont fauchés par les armes assyriennes. Arramu perd son camp, ses chars, ses cavaliers, ses chevaux, ses veaux et se sauve vers une montagne inaccessible. Salmanasar s'empare d'Arzasku et la met à sac et à feu avec les villes environnantes. Ensuite il se dirige vers le mont *Iritia* et fait ériger une grande statue de sa majesté royale, y fait inscrire ce qu'il a accompli en Urartu et la place sur le mont Iritia. Parti de là, le roi assyrien arrive à *Armali*, ravage toutes ses villes et se rend à *Zanziuna*. Le gouverneur de Zanziuna embrasse les pieds du roi et reçoit sa grâce. Ensuite le roi descend vers la mer de Naïri et plonge les vigoureuses armes d'Aššur dans les eaux, fait préparer une statue de sa personne royale et inscrit ses exploits.

Parti de la mer, le roi assyrien s'approche de Gilzani. Le roi de ce pays vient à sa rencontre et lui verse son tribut. De Gilzani Salmanasar se rend à *Silaia*, forteresse du roi Kaki de Ḫubuškia. Ainsi « rentré par le passage d'Inziti, le roi sortit par le passage de Kirruri au-dessus d'Arbèle » (1).

Les pays situés entre ces deux passages et traversés par Salmanasar sont : Inziti, Suḫmi, Daiaeni, la capitale d'Arzasku, Aramali, Zanziuna, le littoral de Van, Gilzan et Ḫubuškia. Dans une autre inscription, celle de l'Obélisque, Salamanasar, résumant le récit de la même compagne, dit qu'il a passé, par les pays d'Alzi, Suḫmi, Daiaeni, Tummé, Arzaskunu, Gilzan et Ḫubuškia (2). Alzi correspond à Inziti ; Tummé est un pays extrêmement important, Aramali et Zanziuna sont omis.

L'Inziti est le district arménien Anjit, Anzitène des anciens, qui occupait la région du petit lac dit Çovk' (mer), le Geuldjik turc. En 832, Salmanassar envoie contre l'Urartu son turtan

---

(1) E. Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, I, pp. 165-169.
(2) *Idem*, p. 133.

Dain-Aššur, qui arrivé à Bit-Zamani franchit l'Arsanias par le défilé d'*Ammastubi* (1). Ce défilé est distinct d'un autre défilé qui s'appelle *Tanibun* (2) et qui était situé sur les sources du Šupnat. Tous les deux conduisaient vers l'Arsanias, l'un à l'est de Palu, l'autre à l'ouest. Le pays de Suḫmi se situait donc en face de deux défilés sur la rive droite de l'Arsanias et correspondait à peu près au Balahovit ou Balavitène de l'ancienne Arménie. A l'est de Suḫmi commençait le Daiaeni qui s'étendait jusqu'à Tummé, région de Mélazgerd. Les petits Etats de l'époque de Tiglatpalasar ont disparu, absorbés par le Daiaeni ou par l'Urartu propre. Pour localiser Aramali et Zanziuna, il importe de constater que Salmanasar a touché au lac de Van près d'Arnis, la pointe la plus orientale du lac, puisque de là il part à Gilzan, qu'on place communément sur le bord du lac d'Urmia, dans la région de Salmas. Par conséquent Armarili et Zanziuna se placent entre Tummé ou plutôt entre Arzasku et la pointe extrême du lac de Van. Après Tummé vient Arzasku; si Tummé est la plaine de Yonǵalu, Arzasku s'identifiera à Mélazgerd (ou à Patnoç comme on l'a déjà admis). La montagne Adduri ne peut être trop éloignée de la capitale, Arzaskun. La bataille qui s'y est déroulée avait pour objectif la prise de la capitale. La victoire gagnée, le vainqueur se rend maître de la ville. De là il continue sa marche vers le mont Iritia. Ce n'est pas évidemment avec l'unique but d'y ériger sa statue, mais afin de poursuivre le roi Arramu. Arrivé à Iritia, il abandonne son projet et se tourne vers la mer de Naïri. Adduri est la montagne Ala-dagh et Iritia, l'un des contreforts de cette chaine. Aramili signifie probablement le domaine d'Arramu ou Aramu et avait pour chef-lieu Arzaskun même. Zanziuna est plus proche du lac. De là Salmanasar passe à Gilzan et par le Ḫubuškia rentre à sa capitale.

Il est de toute évidence que le Tummé se situait à l'ouest de la pointe orientale ou plutôt septentrionale du lac de Van et la distance intermédiaire formait la région d'Aramili et Zanziuna. Dès lors E. Forrer et d'autres font erreur qui cherchent Tummé à l'est du lac de Van et croient le reconnaître dans le

---

(1) *Idem*, p. 145.

(2) F. Delitzch und P. Haupt. *Beiträge zur Assyriologie*, VI, I, p. 148.

village de Tom, à 68 km. de Van (1). Belck a également tort de l'identifier avec Tummeuk deresi, à 25 km. à l'est du fleuve Batman, affluent du Tigre (2).

Il faut se garder de confondre ce Tummé avec une autre région dont le nom se lisait anciennement Numme et qu'on lit ordinairement aujourd'hui Tummé, peut-être à tort. C'était une vaste région avec les villes de Surra, Abuku, Arura et Arubè situées dans les montagnes d'Urini, Aruni et Etini (3). Aššur-naşirpal dit qu'il « se rendit de Nummé (éventuellement Tummé) au pays de Kirruri » (4). Nous avons vu que le passage de Kirruri se trouvait au-dessus d'Arbèle.

III

Sargon (722-705) pénétra en Urartu au cours d'une expédition punitive contre les pays de Zikirtu et d'Andia, pays voisins du Man ou Mana. Le vaste plateau à l'est du Zagros et au sud du lac d'Urmia entre le haut cours du Zab inférieur et le fleuve de Djagatu, formait les états de Mana. Depuis longtemps Man était devenu l'objet des ambitions de deux puissants voisins, l'Urartu et Aššur. Les rois de Mana hésitaient entre les deux forces sans pouvoir arrêter une politique solide en faveur de l'une ou de l'autre. A un moment, lorsque le pays paraissait acquis pour Aššur, une coalition se forma dans les pays voisins, Uisdiš, Zikirtu et Andia, contre le roi de Mana qui fut attaqué et mis à mort. Sargon suspectait avec raison la main de Rusa, roi d'Urartu, dans cette affaire. D'autres voisins, les pays de Karallu et Allabria, encouragés par la victoire de la coalition, allaient prendre parti pour Ursa ou Rusa. Aššur risquait de perdre la souveraineté sur Mana, et Sargon décida de punir les traîtres et de mettre fin aux intrigues du roi d'Urartu.

Sargon se met en marche en 714, huitième année de son règne, et, à peine a-t-il pénétré dans le pays de Zikirtu, qu'il rebrousse chemin et entre en Urartu. Sans doute avait-il été averti de l'invasion des Cimmériens dans l'Urartu et de l'em-

(1) *Reallexikon der Assyriologie* I, p. 283.
(2) *Zeitschrift für Ethnologie*, 1899, p. 263.
(3) Budge et King, o. c., pp. 269-270.
(4) *Idem*, p. 272

barras qu'elle causait à Rusa. Le moment était donc favorable pour en finir avec un rival aussi redoutable.

L'intérêt de notre examen porte sur son itinéraire et surtout sur son parcours en Urartu. Thureau-Dangin, qui a donné une bonne édition de la campagne de Sargon, a aussi fait de son mieux pour préciser l'itinéraire de la campagne (1). D'après cet ininéraire, Sargon, parti de sa capitale, arrive dans la région du lac d'Urmia, s'avance par Maragha jusqu'à Tabriz, fait le tour du lac et se dirige par la ville de Khoi vers les bords du lac de Van, traverse les villes d'Ardjiš, Akhlat, Bitlis et Saït (Sghert) ; de là il tourne vers l'est et par la vallée du Bohtan (Tigre oriental) il parvient en Ḫubuškia ; puis ayant franchi le Zab, il s'arrête au Muṣaṣir dans le bassin du Nahil, tributaire du Zab.

L'auteur a fait de grands efforts pour défendre cet itinéraire. On peut néanmoins l'attaquer presque sur tous les points. Lehmann-Haupt a déjà indiqué que Sargon n'a pas fait le tour du lac de Van, mais que, arrivé au bord du lac, il a rebroussé chemin dans la direction de Baškala (2). C'est aussi notre avis. Nous avons pris connaissance de la remarque de Lehman-Haupt, après que notre point de vue était déjà établi, ce qui nous garantit en quelque sorte que nous ne nous trompons pas.

En 714 Sargon, parti de sa capitale Kalaḫ, franchit les deux Zab, entre dans les défilés du mont Kullar et s'arrête à Sumbi.

Cette route n'est pas celle qui conduit par Altun-Keupru à Suleimanié. La campagne ayant pour objectif les pays de Zikirtu et d'Andia, situés près du lac d'Urmia, on n'avait pas besoin de descendre jusqu'à la plaine de Chéhridzor pour tourner ensuite vers le nord. La plus courte route passait par Rovanduz, mais le roi assyrien avait toutes raisons pour l'éviter, puisque la principauté de Muṣaṣir, dont le maître Urzana était allié fidèle de Rusa, commandait cette route. Il sera obligé de choisir la direction de Keui-sandjak. En effet, à l'est de cette ville se trouve la montagne dite Kollara, située dans la courbure que forme le Zab, entravé dans son courant par cette même monta-

(1) *Une relation de la huitième campagne de Sargon*, 1912, Paris.

(2) *Armenien einst uns jetzt*, II, 1, p. 317. Nous ne partageons pas les vues de l'auteur sur d'autres points de l'itinéraire.

gne. Kollara est l'ancien Kullar. Sumbi est la plaine au débouché des défilés où le roi passe en revue son armée et entre ensuite dans la province des Manéens de Surikaš. De là il descend vers Parsuaš et revient en Mana, dans la province de Missi et s'arrête à Sirdakka, forteresse royale. Ensuite il marche 30 *beri* et arrive à Panziš, forteresse manéenne sur la frontière de Zikirtu et d'Andia. Le roi atteint le but de son expédition. Il passe la rivière Ištaraura et attaque Aukanè, région du Zikirtu. Le roi du pays qu'il voulait punir, pour avoir trahi le roi de Mana, son suzerain, au profit de Rusa, n'était pas chez lui : il était allé au secours de Rusa. Sargon abandonne Aukané et gagne Uišdiš, région manéenne, dont Rusa s'était emparé. Rusa est là, campé sur le mont Uauš. Le combat s'engage. Rusa, mis en déroute, « s'enfuit en avant de ses troupes » ; il quitte sa résidence Turušpa et se retire dans les montagnes.

Le *beri* ou la lieue assyrienne mesurait à peu près six kilomètres, 30 béri font donc 180 km. C'est la distance entre Sirdakka et Panziš, deux villes de Mana. Thureau-Dangin place Missi, la région de Sirdakka et Parsuaš, près du lac d'Urmia. A compter depuis là 180 km., on arrivera au bord de l'Araxe pour y trouver Panziš. C'est complètement absurde; le pays de Mana ne s'étendait pas si loin et il est même fort douteux que le Mana tout entier ait eu une longueur si considérable. Si on ne veut pas reviser la valeur du *béri* (1) d'après ce passage, ni accuser le roi d'exagération, il faut admettre qu'il s'agit ici de tout le parcours que l'armée assyrienne avait fait de Sumbi à Pansiš. De toute façon ni Missi ni Parsuaš ne se situaient près du lac d'Urmia. C'est le Pansiš, forteresse frontière du Mana, qu'il faut placer là, aux abords du lac.

Sargon s'avance du sud vers le nord en «bordant» toujours le territoire manéen : Parsuaš, Sangibutu, Gizilbundi, etc... ne se trouvaient pas sur son chemin, mais à l'est. Disons par exemple que de Surikaš, première région manéenne, Sargon prend la ligne directe de l'actuel Bané et parvient à la source du Djaghatu ; au sud de cette ligne se situait Namri, à l'est Parsuaš et entre eux, Sangibutu et Abdadani. La région

(1) D'après Thureau-Dangin, *Huitième campagne*, p. IV, note 2, J. A. 1909, p. 99. Béru équivaut à 10.692 m. D'après Howardy, *Clavis Cuneorum* 186, 17 et à 8.563 m. d'après Luckenbill, *Anc. Rec.* II, p. 500.

manéenne de Missi se place, à notre sens, près de la ville de Sakiz sur le plateau qui sépare les sources du Djaghatu des eaux du Tatavi. Missi était un pays montagneux ; pendant l'incursion de Šamši-adad les habitants de Missi se réfugièrent dans les montagnes (1). En Missi, Sargon reçoit le tribut de Gizilbundi, pays entre celui des Manéens et les Mèdes, et il le met sous l'autorité du gouverneur de Parsuaš. Donc Gizilbundi et par conséquent Missi n'étaient pas loin de Parsuaš.

Pansiš, place frontière où le pays mannéen confinait à Zikirtu et Andia, se plaçait, à notre avis, aux abords du lac d'Urmia, limite manéenne du nord. La rivière Istaraura s'identifiera avec le Djaghatu (et non pas avec le Karangu). Sur la rive droite s'étandaient Zikirtu et Andia. Après avoir attaqué Zikirtu Sargon, selon Th. Dangin, s'avance vers le mont Sahend, qu'il tient pour Uauš, et il place Uišdiš, où se rendit Sargon après la dévastation d'Aukané, entre l'Urmia et le mont Sahend. C'est le point le plus essentiel qui nous sépare de Th. Dangin. Le roi d'Urartu n'avait rien à faire dans la région du Sahend. Au tant que nous le sachions, l'Atropatène se trouvait hors de l'influence politique de l'Urartu. Aucune inscription urartienne n'a été relevée dans les limites de l'Atropatène. Aussi le roi urartien n'avait-il aucun intérêt à barrer la route du roi assyrien vers l'Atropatène. Ses intérêts portaient sur les pays situés à l'ouest et au sud du lac d'Urmia. On connaît l'inscription du roi urartien Menuas découverte à Tach-tépé, dans la région où nous avons placé la forteresse de Panziš. Rusa, averti de l'expédition de Sargon, vint contre lui et campa au pied du mont Uauš. Ce sont les rois de Zikirtu et d'Andia qui l'en avaient informé (2), et dès que l'ennemi apparut, ils désertèrent leurs pays pour aller se joindre à Rusa. Le mont Uauš se trouvait dans le voisinage de Uišdiš, place forte du Mana et qui avait été enlevée par le roi d'Urartu. Cela veut dire que Uišdiš couvrait la frontière de l'Urartu, et puisque l'Urartu confinait au Mana à l'ouest du lac entre le Zagros et l'angle méridional du lac, c'est là, dans la région de la ville actuelle d'Ušni, qu'il faut chercher Uišdiš. De même que Pansiš servait de poste frontière

---

(1) E. Schrader, o. c., p. 179.

(2) Thureau-Dangin, o. c., p. VI, d'après les lettres publiées par Harper.

contre Zikirtu et Andia, de même Uiśdiś l'était contre Urartu. Lorsque Sargon apprit l'arrivée de Rusa, il interrompit son expédition et se tourna vers l'Urartu. Notons qu'il marcha contre lui dans la direction « du levant au couchant ». Cela laisse entendre qu'il allait jusqu'alors vers l'orient et que soudainement il prit la direction contraire pour parer à la menace de Rusa de le prendre à revers.

Le mont Uauś serait une des pointes proches du Zagroś. Rusa « s'enfuit en avant de ses troupes » et Sargon battit le roi de Zikirtu et ses alliés. Sargon passe en silence l'événement capital qui a causé « la fuite » de Rusa, à savoir l'invasion des Cimmériens. Rusa « quitta même sa capitale Turuśpa », sans doute, pour aller affronter les envahisseurs barbares.

Après la victoire, Sargon s'avance et entre à Uśqaia, une grande forteresse à l'entrée de la région de Zaranda et «au-dessus de la région de Subi ». Uśqaia séparait donc les deux régions, Subi et Zaranda. Subi faisant en fait partie du Mana ; aussi les Urartiens l'appelaient-ils pays des Manéens. Zaranda rappelle trop Zoaranda de Pline et Zoravand des auteurs arméniens pour qu'on puisse hésiter à les croire identiques. Zoravand occupait le bassin de la rivière de Salmas. Les habitants de Subi étaient réputés dans l'art de dresser les chevaux de selle et fournissaient de jeunes poulains de sang à l'armée royale. Le Subi ne peut être identifié avec la région de Marand en tant que Subi était un pays du Mana et celui-ci ne s'étendait pas jusqu'à la région de Marand. Il faut le chercher à l'ouest de Zaranda et non pas à l'est (1).

Sargon semble donc avoir suivi le chemin qui longe la chaine du Zagroś d'Uśni, au nord, vers la forteresse ancienne de Kotor (Kotur d'aujourd'hui). De Zaranda le roi assyrien passe par les régions de Bari ou Sangibutu, Dala, Armarili, Aiadi et arrive au bord de Van. Le texte distingue Bari, dit Sangibutu, et Sangibutu propre ou « la région des villes fortes de Sangibutu ». Dans le Sangibutu propre se trouvait le mont Arzabia; de là au mont Irtia il y avait douze beri ou 72 km. de

(1) Dans la vallée du Zab, à peu de distance de Dirik et du monastère arménien de Saint-Barthélemy, se trouve une localité qui porte le nom suggestif d' *Aspistan*, c'est-à-dire « pays de cheveaux », sans doute à cause de l'élevage de chevaux.

distance. Sargon la traverse pour parvenir en Armarili. Mais il n'atteignit pas ce mont, car Armarili s'étendait au pied des monts Ubianda. Après Armarili on entre en Aiadi sur le bord du lac.

Toutes ces indications sont très précieuses. Le mont *Irtia* est évidemment identique au mont *Iritia* de l'itinéraire de Salmanasar III. Il serait difficile de méconnaitre Armarili dans l'Aramili du même itinéraire. Nous avons placé l'Iritia dans la région de l'Ala-dagh. Salmanasar, parti de l'Iritia, traverse Aramili et Zanziuna pour atteindre le lac de Van. Sargon, allant du côté opposé, se dirige vers l'Iritia, passe par l'Armarili et arrive à Aiadi sur le bord du lac. Les 30 villes de l'Aiadi « regardaient sur la mer ondoyante » : elles étaient rangées autour de la pointe septentrionale du lac de Van.

De l'Aïadi, Sargon se rend à Uaiais, ville forte de la province du même nom, limitrophe du pays de Naïri. D'Uaiaiš, il passe en Naïri et de là à Muṣaṣir. Thureau-Dangin croit que Sargon a contourné le lac par le nord et est arrivé par Akhlat et Bitlis à Saïrd, Uaiaiš correspond, d'après lui, à Bitlis et Saïrd à Ḫubuškia, chef-lieu du Naïri. De Saïrd, Sargon aurait franchi une distance de 250 km. pour arriver, par la vallée du Bohtan, à Muṣaṣir sur la frontière des Manéens.

Les arguments avec lesquels Th.-Dangin croit soutenir sa thèse militent justement contre elle. Uaiaiš ou Uaši se présente comme un poste militaire de haute portée stratégique. L'espionnage assyrien suivait et attachait une grande importance à ce qui se passait là : il tenait au courant le roi. On annonçait l'arrivée des rois de Zikirtu et d'Andia auprès de Rusa à Ueši (Uaiaiš), le départ du préfet d'Ueši à Muṣaṣir. On constatait que cinq préfets étaient arrivés à Ueši et, dans un autre message, que le préfet d'Ueši avait été tué dans la guerre contre les Cimmériens. Même le roi de Muṣaṣir informait les autorités assyriennes que Rusa se trouvait à Ueši.

Tout cela amène à chercher Uaiaiš sur le front oriental de l'Assyrie, près de Muṣaṣir, non loin de Zikirtu et d'Andia et non pas dans la région opposée de la lointaine Bitlis. Si Uaiaiš était identique à Bitlis, le roi assyrien n'aurait pas besoin de l'intervention du roi de Muṣaṣir pour savoir ce qui se passait à Uaiaiš (Bitlis), ce dernier site étant plus proche de la capitale

de l'Assyrie que du Muṣaṣir. La démarche des rois de Zikirtu et Andia aurait-elle eu un sens pratique, si Ueši était à une telle distance de leurs pays ? Avant que le secours fût arrivé, ils auraient été écrasés par l'ennemi !

Enfin nous savons que Ḫubuškia était près de Gilzan : Salmanasar III se rendit de Gilzan à Ḫubuškia en rentrant dans la capitale. Gilzan se situait sur le littoral du lac d'Urmia et par conséquent Ḫubuškia ne pouvait être identique à Bitlis.

Le roi assyrien, arrivé au bord du lac de Van, prend le chemin du retour par la ligne : Arčak-Sevan-Khošab, vers le pays de Muṣaṣir. Une des villes de l'Aiadi — d'où Sargon se rend à Uaiaiš, s'appelle Uaiaiš-le-vieux, assurément par opposition à une autre Uaiaiš qui était relativement une nouvelle fondation, et qui est notre Uaiaiš. C'est une preuve décisive comme l'a indiqué Lehmann-Haupt, que le fort et la province de Uaiaiš se trouvaient à l'est de Van, à côté d'Aiadi (1). Une autre preuve du même ordre : sur la route de l'Aiadi à Uaiaiš, Sargon franchit trois fleuves dont l'un porte le nom d'Alluria. C'est précisément ainsi que s'appelle l'un des monts qui se dressaient sur le bord du Zab près du passage conduisant Sargon au Muṣaṣir. Le fleuve devait probablement son nom à ce mont où il prenait sa source. Nous pensons à Čuḫ (Tchukh — dagh), qui s'étend vers les sources du Khošab et où se trouve le fameux défilé qui unit la vallée du Zab à celle du Khošab. On parvient ainsi à placer le fort d'Uaiaiš sur le plateau de Čuḫ (2). La vallée du Khošab formait la frontière de l'Urartu, au delà de laquelle s'étendait le pays de Ḫubuškia, appelé autrement Naïri. Un fort situé sur une hauteur aussi considérable que Čuḫ, haut de 3.000 mètres, aurait tous les avantages d'un poste avancé de surveillance et d'attaque.

Sargon assure que le roi de Muṣaṣir, Urzana, « un méchant montagnard », se révolta contre lui pendant qu'il rentrait de

---

(1) Sargon signale deux villes portant le même nom d'*Aniaštania*, l'une à la frontière de Sangibutu = Bari, l'autre dans la province d'Aiadi, dont les 30 villes se trouvaient au bord de la mer. L'historien arménien Thomas Arcruni connaît un village dans le canton de Boguni, dont le nom *Anstan*, rappelle bien Aniaštania. Le site d'Anstan n'est pas connu, mais il se trouvait en tous cas dans la région de Van.

(2) Lehmann-Haupt croit reconnaître Uaiaiš dans l'actuel Baškala.

l'expédition. Il semble plus conforme à l'état des choses d'admettre que la révolte avait éclaté au moment où Sargon pénétra dans l'Urartu. Urzana était un allié fidèle de Rusa et par sa révolte il obligait Sargon à interrompre sa marche victorieuse à travers l'Urartu. D'ailleurs Sargon atteste lui-même que c'est le méchant montagnard qui s'était révolté contre lui et qui interrompit sa marche en avant de manière à provoquer le retour de l'expédition.

Il eût été beaucoup plus imprudent de la part d'Urzana de se déclarer hostile à Sargon, si ce dernier, à ce moment, était arrivé à Uaiaiś ou à Ḫubuśkia, à proximité de ses domaines.

Sargon dit avoir pris 430 villes et 7 provinces. Les provinces sont : Zaranda, Subi, Dala, Bari — Sangibutu, Armarili, Aiadi et Uaiaiś.

V

L'ARMENIE ET LA LUTTE DE RACES EN ORIENT

I

A l'époque de l'Empire d'Assyrie florissait en Arménie un grand État qui s'appelait Urartu ou Ararat, mot qui est la forme biblique du même nom. L'histoire d'Assyrie est connue : chaque écolier en a quelques notions. Mais il y a peu de gens, même parmi les personnes cultivées qui aient entendu le nom d'Urartu. Pourtant l'histoire d'Assyrie est intimement liée à celle de l'Urartu qui, en adversaire fort redoutable, n'a cessé durant trois siècles, jusqu'à la fin de l'Assyrie, de rivaliser avec elle et de contrecarrer ses ambitions sur les pays extérieurs à la Mésopotamie.

Lorsque Tiglatpalasar II gravit, à la fin du XIIe siècle avant J.-C., le Taurus arménien et entra en Arménie par les défilés situés vers les sources du Tigre, il rencontra la résistance de plusieurs dizaines de roitelets. Le pays s'appelait à cette époque Naïri et était couvert d'un réseau de menus États. Trois siècles plus tard, en 857, Salmanasar III pénétra, par la même voie, en Arménie et s'avança jusqu'à la capitale du pays, Arzaskun, sur le site de la ville actuelle de Mélazkerd. Il se vit aux prises avec le roi Aramé. Le pays avait depuis la première invasion assyrienne changé d'aspect : il s'appelait maintenant Urartu et venait de traverser une révolution politique ayant réuni les nombreux petits États en un seul corps politique. Salmanasar prit la capitale de ce royaume et la ruina. Sans doute est-ce à la suite de cette défaite que le successeur d'Aramè, le roi Sarduri, transféra son siège à la ville de Tušpa, le Van actuel, qui était plus à l'abri des attaques des Assyriens.

Le Taurus arménien est de ce côté presque infranchissable ; le seul accès au pays s'offrait par la vallée du fleuve Zab. Le roi d'Urartu ferma cet accès par des fortifications qu'il éleva dans le haut cours du Zab, là où la rivière perçait la chaîne du

Taurus. De plus l'Urartu mit la main sur le territoire montagneux entre le Zab et la chaîne du Zagros jusqu'à la région de Rovanduz. Ce territoire formait deux royaumes : Ḫubuškia et Muṣaṣir, vassaux de l'Urartu.

A l'est du Zagros et au sud du lac d'Urmia, s'étendait le royaume de Mana. Pour empêcher les Assyriens d'entrer en Urartu de ce côté, le roi d'Urartu, Menua, occupa la partie nord de ce pays et ses successeurs disputèrent à l'Assyrie l'influence politique sur ce royaume.

A l'ouest de l'Assyrie, dans la vallée de l'Euphrate, une série de petits États s'échelonnaient de la Mélitène à Alep : Milidi, Qummuḫi (Commagène), Gurgum (Maraš), Karkemiš (Djeraplus), Solumal (Zinğirlu), Ḫatina, et d'autres. Ces États, menacés par l'Assyrie, cherchaient un appui en Urartu et celui-ci ne manquait pas de mettre à profit leurs sympathies et on voit se former à plusieurs reprises une coalition de ces États avec l'Urartu contre l'ennemi commun.

La zone montagneuse qui s'allongeait de l'Euphrate à Muṣaṣir et marquait les frontières entre l'Assyrie et l'Urartu, étant peuplée de nombreuses tribus hostiles à l'Assyrie, s'orientait également vers l'Urartu.

De cette façon l'Empire d'Assyrie se trouvait encerclé du côté du nord et de ses deux flancs, ce qui entravait son expansion. De là la lutte acharnée qui s'engagea entre l'Assyrie et l'Urartu, lutte qui embrasse une partie considérable de la vie militaire des deux pays.

Il ne s'agit pas uniquement d'une rivalité politique, mais la lutte revêtait en même temps un caractère racial. Les Urartiens et les peuples alliés ou protégés, ceux de Ḫubuškia, Muṣaṣir, Mana, de même que les tribus de la zone intermédiaire et la population des États euphratésiens n'appartenaient pas à la race sémitique. Les Assyriens leur avaient donné le nom générique de Naïri. Ce fait était connu depuis longtemps, mais c'est seulement ces derniers temps que la science a fait la lumière sur l'origine des peuples naïriens.

Antérieurement à l'apparition des Sémites venus de leur berceau de l'Arabie en Babylonie, la Mésopotamie, l'Arménie et l'Asie Mineure étaient occupées par une race asianique dont les Sumériens en Babylonie, les Ḫurrites dans la Haute Mésopota-

mie et en Arménie et les Hittites en Asie Mineure, formaient les trois principaux chainons.

Au début du deuxième millénaire, les flots indo-européens déferlent sur ces pays en trois colonnes successives ; l'une envahit le pays des Hittites et y fonde le Grand Ḫatti, l'autre attaque les pays des Ḫurrites, descend à travers l'Arménie et organise au cœur de la Mésopotamie l'empire de Mitani ; la troisième colonne, celle des Kassites, pousse jusqu'à la Babylonie. Ainsi les Indo-européens font fermenter la vie stagnante de ces peuples.

Au moment de la fondation du Mitani, l'Assyrie, qui avait été naguère colonisée par les Akkadiens ou Sémites de Babylonie, avait dû faire partie du Mitani, comme une de ses provinces. Mais peu à peu elle réussit à se soustraire à la domination du Mitani et même prit le pas sur son ancien maître. Le Mitani disparut au XII[e] siècle sous les coups de l'Assyrie et avec lui la race ḫurrite perdit sa position en Haute Mésopotamie.

L'Urartu, pays ḫurrite, reprit alors la cause du Mitani pour continuer la lutte raciale contre l'Assyrie. Il incarne les derniers efforts de la race ḫurrite pour se défendre contre le sémitisme. A cet égard il est fort suggestif qu'après la destruction du Mitani, l'Assyrie ait porté ses armes, au début du XII[e] siècle, contre le Naïri, c'est-à-dire l'Urartu.

Il n'est pas besoin d'entrer dans les péripéties de la lutte entre les deux Empires. Remarquons seulement que les savants assyriologues ont l'habitude d'exagérer les succès des Assyriens en se confiant trop à la jactance des présomptueux souverains assyriens qui aiment à gonfler dans leurs rapports des exploits souvent spectaculaires. On croit même pouvoir affirmer que Sargon brisa pour toujours la force de l'Urartu lors de sa campagne de 713 contre le roi Rusa. Pourtant les rapports confidentiels que les agents assyriens envoyaient des postes frontières au roi d'Assyrie, mettent en évidence que le successeur de Rusa, Argišti, se sentait toujours maître de la situation et gardait l'initiative des opérations contre l'Assyrie. Plusieurs lettres conservées dans la collection de Harper, ne laissent aucun doute sur ce fait que c'était l'Assyrie qui redoutait l'offensive de l'Urartu.

En fait, le royaume d'Urartu a mené jusqu'au bout la lutte engagée durant trois siècles : jusqu'à la fin de l'Assyrie et a été même témoin de son dernier soupir en 612 sous les coups du héros iranien Cyaxare !

L'Urartu a rempli une mission à apprécier à sa valeur : il a barré l'expansion du sémitisme vers le plateau d'Arménie et vers l'Asie-Mineure. Quels que soient les mérites de la civilisation assyrienne, il ne faut pas se dissimuler qu'elle manquait de ce qui est essentiel pour une civilisation, à savoir la conscience de la valeur humaine. La cruauté des souverains d'Aššur est légendaire.

Ils ne se rendaient même pas compte de la monstruosité des déclarations qu'ils faisaient sans-gêne et avec orgueil, d'après lesqueles ils se lançaient sur les pays ennemis comme « un chien enragé, comme un taureau sauvage ». Ils décrivent avec une passion maladive les horreurs qu'ils commettaient dans les pays attaqués : dévaster, incendier les villes et les champs, massacrer la population, brûler vivants les jeunes gens et les jeunes filles, couper les mains, les doigts, les oreilles, écorcher et étendre les peaux sur les murailles, élever avec les têtes coupées des pyramides et ranger autour d'elles les malheureux empalés ; faire cesser dans les campagnes la voix joyeuse des travailleurs et laisser s'y installer les onagres et les bêtes sauvages, etc... Dès lors on conçoit parfaitement le cri de soulagement que pousse le prophète biblique à l'occasion de la chute de l'Assyrie : « Ninive est détruite, ville de sang, pleine de fraude, de violence. Qui la plaindra ? Tout ceux qui l'apprendront battront des mains, car qui n'a pas souffert de sa méchanceté ? » Il est instructif que l'autre prophète fasse appel « aux rois de l'Ararat », c'est-à-dire de l'Urartu pour attaquer l'Assyrie.

Le savant assyriologue russe, Nikolsky, un des premiers investigateurs du passé d'Urartu, a bien remarqué et souligné le contraste du brutal esprit assyrien avec l'esprit beaucoup plus doux et humain de l'Urartu. Combattre la frénésie assyrienne et l'empêcher de déborder sur les pays Naïriens, c'était une mission essentiellement noble, et ce fut cette mission qui échut à l'Urartu. Il rendit un service méritoire en apportant une contribution aux idées d'humanité.

II

L'Urartu disparut à son tour peu après la chute de l'Assyrie. Le vieux monde s'écroula. Les Iraniens recueillirent l'héri-

tage de l'Assyrie, les Arméniens celui de l'Urartu. Les nouveaux occupants du pays, les Arméniens, n'avaient rien de commun avec les Urartiens quant à leur origine, mais ils allaient avoir une destinée historique à certains égards analogue à celle des Urartiens.

Les Arméniens, comme tant de peuples, ont rôdé dans la nuit des siècles avant d'arriver à la pénombre d'histoire. Ils sont une tribu ou une fraction des Phrygiens qui habitaient à l'origine en Thrace, d'où ils ont traversé le Bosphore vers le XII[e] siècle avant notre ère et envahi l'Empire Hittite. Ils se sont emparés de l'héritage hittite, puis les Arméniens, c'est-à-dire une partie des Phrygiens, ont été refoulés vers l'Euphrate. Ils ont occupé la région des sources du fleuve Halis, région qui depuis s'appellera Petite-Arménie. Puis, dans la suite, ils ont pénétré en Urartu et repris la succession de ce royaume à l'époque de l'effondrement de l'Assyrie.

Tiglatpalasar II qui envahit le plateau arménien constate l'apparition des Muski, c'est-à-dire des Phrygiens, sur les frontières de l'Assyrie vers 1170. C'est donc après la destruction de l'empire hittite vers 1200 qu'ils ont poussé jusqu'à l'Assyrie. Le roi d'Urartu, Menua, mentionne un peuple dit Urmenuḫini installé dans la région de Taron. Lehmann-Haupt croit qu'il s'agit des Arméniens. Si c'est vrai, la pénétration des Arméniens en Urartu, se serait effectuée déjà au huitième siècle avant J.-C.

Que les Arméniens sont vraiment venus de l'occident, leur langue en est la meilleure preuve : elle appartient à la grande famille de langues indo.européennes et notamment à sa branche occidentale ou européenne. La linguistique comparative qui est une science jeune, née vers le milieu du XIX[e] siècle, et qui est une des gloires de ce siècle, a établi avec précision la parenté d'une série de langues qui appartiennent à la même famille. Ce sont: le celtique, le germanique, l'italique, le balto-slave, le grec, l'arménien, l'albanais, l'indo-iranien et, ainsi qu'on l'a révélé depuis peu de temps, le ḫittite et le tokharien. Les Allemands appellent ces langues indo-germaniques, les Français et d'autres nations, indo-européennes. Il serait plus exact de les appeler ario-européennes, d'après quelques savants russes.

Peu après l'apparition de l'ouvrage, faisant époque, de Bopp

en 1833, on a inauguré l'étude de l'arménien. Les premiers et principaux travaux appartiennent à la plume de savants allemands : Petermann en 1837, Windischmann en 1836 (publié en 1846), Diefenbach en 1843, Gosche en 1847, Bötticher (De Lagarde) en 1850; tous ses érudits avaient abouti à la même conclusion, que l'arménien fait partie de la branche orientale des langues indo-européennes et accuse une affinité avec l'iranien.

Cette vue sur le caractère de l'arménien fut adoptée par Bopp et insérée dans la seconde édition de son grand ouvrage en 1857. La thèse iranienne resta dominante jusqu'à 1877, lorsque H. Hübschmann, professeur à l'Université de Strasbourg, publia son fameux article « *Über die Stellung des Armenischen im Kreise der Indogermanischen Sprachen* ». D'après Hübschmann, ses prédécesseurs avaient commis une grave erreur : ils s'étaient basés sur le lexique que l'arménien a emprunté à l'iranien à l'époque de la dynastie arsacide. Pour juger le vrai caractère de l'arménien, il faut examiner ses propres vocables. En les étudiant, Hübschmann constata que l'arménien n'est nullement une langue iranienne, mais représente un rameau indépendant de l'arbre indo-européen et se place entre le grec et le balto-slave.

La doctrine de Hübschmann triompha et devint la base de la linguistique arménienne. Ainsi l'étude de l'arménien confirma que les arméniens sont venus en Arménie de l'Occident et appartiennent au groupe européen de la grande famille indo-européenne.

Il est vraiment surprenant que dans le pays de Hübschmann, il y ait encore des gens qui soulèvent la question sur l'origine des Arméniens ! A une époque où on parle de la restauration du monde par un ordre nouveau et de la réparation des injustices commises au détriment des nationalités opprimées, ce n'est pas en vérité la question de l'origine qui doit se poser, — question tranchée depuis longtemps — mais bien la question des destinées mêmes des Arméniens, des injustices monstrueuses dont ils sont victimes et qui attendent l'heure de leur réparation.

L'origine occidentale des Arméniens s'est avérée fatale pour eux. Les malheurs qui leur sont échus, sont dus, peut-être en partie, à ce fait. Une menue fraction de la race européenne,

rejetée, à travers les Balkans et l'Asie Mineure, jusqu'au centre de l'Asie Antérieure, dans un monde étranger, était dès le début condamnée à un isolement dans lequel elle avait à se débattre entre les puissants empires environnants pour maintenir son individualité. Situation, remarquons-le, étrangement semblable à celle des anciens Urartiens. Il existe, paraît-il, une mentalité raciale. Que ce soit par l'effet de cette mentalité ou pour d'autres causes, les Arméniens ont tourné leurs regards vers l'Occident avec des espérances radieuses, malgré les déceptions les plus amères qu'ils ont essuyées à travers les âges. Rome, Byzance, Croisés, Papauté, Grandes Puissances d'Europe ont exploité, à leur profit, chacun à son tour, les illusions des Arméniens, sans jamais se soucier du fait que la politique néfaste qu'il poursuivaient, allait aggraver davantage la situation des Arméniens.

C'est un fait déplorable que Rome, république ou empire, était plus hostile à l'Arménie que les empires iraniens. La protection fallacieuse de Byzance fut plus funeste que le joug des Arabes. Sous la domination des empires iraniens, l'Arménie a gardé sa physionomie nationale, ayant joui d'une vaste autonomie, sans parler des périodes où elle se trouvait sous l'autorité de ses rois propres. Lorsque Rome partagea l'Arménie avec la Perse Sassanide, c'est dans la partie perse que la culture arménienne prospéra et une riche littérature se forma ; tandis que dans la partie romaine ou byzantine, la section occidentale de l'Arménie fut presque dénationalisée.

Les Arméniens résistèrent à la pression arabe par des révoltes successives qui déterminèrent les prudents califes à mettre fin à l'inutile effusion du sang et à envoyer aux rebelles des diadèmes royaux. Une série de foyers politiques ranimèrent la vie nationale. Il est pénible d'avouer que ce fut la Byzance chrétienne qui éteignit ces foyers, déporta de force les rois arméniens avec leurs troupes sur le territoire de l'Empire pour se dresser un rempart le long de l'Euphrate contre les Arabes. Elle livra l'Arménie à la merci des hordes seldjoucides. La population arménienne déportée, lasse des intrigues byzantines, concentra ses forces et créa, sur les hauteurs de la Cilicie, un nouveau foyer d'indépendance. Cette fois ce furent les Croisés qui vinrent sauver la chrétienté d'Orient. La Cilicie Arménienne n'en retira en tout cas, aucun avantage, aucune assistance appréciab-

le. Au contraire la collaboration des Arméniens avec les Croisés compromit les relations que les princes, puis les rois, de cette « Nouvelle Arménie » avaient tant bien que mal établies avec le monde musulman et prépara la fin fatale du royaume de Cilicie.

Aux Seldjoucides succèdent les torrents des Mongols de Tchingis-khan, des Tartares de Tamerlan, des hordes des Turkmènes, qui inondèrent la Grande Arménie jusqu'au partage de l'Arménie entre la Perse et la Turquie, au début du XVIe siècle.

Le pays se trouvait en proie à une anarchie inimaginable. On ne songeait plus à l'aide de l'Europe. Mais voilà qu'arrivent les missionnaires européens, dominicains, franciscains, frères prêcheurs, qui viennent prêcher dans un pays dont chaque pierre est teinte du sang des martyrs. Ils font en même temps de nouveau miroiter la lumière qui pourrait venir pour la chrétienté d'Orient, de la Papauté et des Puissances chrétiennes. Les missionnaires se font ainsi apôtres de « la question arménienne ». Le peuple « qui était assis dans les ténèbres, dans l'ombre de la mort, crut voir la lumière se lever ». Personne ne peut l'en accuser.

Malheureusement la lumière promise fut aussi chimérique que toutes les promesses de ce genre faites dans le passé et elle ne fut pas plus efficace lorsqu'elle passa à la table de la diplomatie internationale et y brilla pendant plus d'un demi-siècle... Faut-il rappeler que six grandes puissances signèrent en 1878 l'engagement de sauver l'Arménie et qu'elles manquèrent à leur signature collective. La dernière grande guerre éclatée, les Alliés déclarèrent l'indépendance de l'Arménie, de la Mésopotamie et de la Syrie ; et après la victoire ils trahirent l'engagement solennel à l'égard de l'Arménie. Depuis ils regardent avec indifférence l'Arménie turque devenue un vaste désert et le sort des Arméniens chassés et dispersés dans le monde entier.

La défaillance de l'Europe pour la cause arménienne est une tache sur sa conscience et ce n'est pas par le morne silence qu'on garde depuis vingt ans sur les plaies arméniennes, qu'on peut effacer cette tache à une époque où on préconise la restauration du monde sur la base de la justice.

VI

LES VESTIGES D'UN ANCIEN CULTE EN ARMENIE *

La civilisation iranienne a de bonne heure envahi l'Arménie et l'a recouverte d'une ombre si épaisse qu'il est difficile de dégager ce qui était propre au pays dans le domaine du culte.

A l'époque parthe, l'Arménie étant, comme l'Iran, sous la domination de la dynastie arsacide, le même panthéon a régné dans les deux pays. Les dieux Aramazde, Anahita, Mihr (= Mithra), Vahagn, Tir sont depuis lors devenus populaires en Arménie. La tolérance des Parthes en matière religieuse a favorisé l'assimilation des divinités nationales à celles de l'Olympe : Zeus, Artémis, Hephaistos, Hercule, Apollon. Une tradition tardive veut que les dieux grecs aient été introduits en Arménie sous le règne de Tigrane le Grand, c'est-à-dire à l'époque où les Parthes étaient maîtres de l'Iran, mais pas encore de l'Arménie. Quels étaient donc les dieux qui étaient honorés en Arménie avant ceux du culte iranien ou grec ? Si le pays avait ses propres dieux, ils ont été assimilés aux dieux iraniens, ou ont été supplantés par eux, sans laisser aucune trace dans la littérature ou dans les traditions orales.

C'est un fait connu que les noms changent, mais que les cultes restent. Une série de remarquables travaux de savants contemporains ont montré que certains cultes qui avaient existé dans la haute antiquité n'ont pas cessé de subsister à travers les siècles en changeant de noms suivant l'époque et le milieu ethnique. Le panthéon iranien semble avoir absorbé avec plus de facilité ce qui dans les cultes arméniens avait quelque ressemblance ou quelques points d'attache avec ceux de l'Iran. Mais les croyances qui accusaient un autre caractère et une

---

* Extrait de *l'Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*. T. IV. (*Mélanges Franz Cumont*). Bruxelles, 1936.

autre origine ont su résister et maintenir leur existence d'une façon ou d'une autre. Ainsi le culte de la Grande Déesse et de son parèdre était sans doute connu des Arméniens. Un culte qui était répandu partout, de la Mésopotamie à la Grèce, ne pouvait rester étranger à l'Arménie, pays situé au carrefour des grandes civilisations. En effet, il a laissé des traces profondes chez les Arméniens et on peut retrouver des survivances de l'ancien culte dans le folklore arménien.

Voici des témoignages et une série d'observations qui serviront à illustrer notre thèse.

Le Pseudo-Plutarque, à propos d'un mont d'Arménie appelé Diorphon et situé auprès de l'Araxe, rapporte l'histoire suivante :

Παράκειται δ' αὐτῷ (= Ἀράξῃ) ὄρος, Δίορφον καλούμενον ἀπὸ Διόρφου τοῦ γηγενοῦς, περὶ οὗ φέρεται ἱστορία τοιαύτη. Μίθρας υἱὸν ἔχειν βουλόμενος καὶ τὸ τῶν γυναικῶν γένος μισῶν, πέτρᾳ τινὶ προσεξέθορεν· ἔγκυος δὲ ὁ λίθος γενόμενος, μετὰ τοὺς ὡρισμένους χρόνους ἀνέδωκε νέον, τοὔνομα Δίορφον, ὃς ἀκμάσας καὶ εἰς ἅμιλλαν ἀρετῆς τὸν Ἄρη προκαλεσάμενος, ἀνῃρέθη· οὗτος κατὰ πρόνοιαν θεῶν εἰς ὁμώνυμον ὄρος μετεμορφώθη(1).

Le mont Diorphon aurait donc été ainsi appelé du nom d'un certain Diorphos, né d'une pierre qui avait reçu la semence de Mithra ; mais, pour avoir voulu se mesurer avec Arès, Diorphos fut tué par ce dernier, puis métamorphosé par les dieux en montagne.

Quel que soit le caractère de l'ouvrage attribué à Plutarque, on peut être sûr que l'histoire de Diorphos n'est pas fabriquée par l'auteur. C'est le débris d'un mythe qui, dans sa forme complète, constituait la version locale de la fameuse légende mythologique de la Grande Mère et de son parèdre. La légende connaît des versions multiples et variées, où l'on voit changer non seulement les noms, mais aussi les rôles des personnages. Il est à peine besoin de s'y arrêter. Pour en donner une idée générale, il suffit de rappeler ce que racontent Arnobe et Pausanias. Arnobe, auteur chrétien, qui vivait sous Dioclétien, cite, pour tourner en dérision le paganisme, le mythe suivant. Zeus, pendant qu'il dormait sur le sommet du rocher Agdos, se sentit

---

(1) *De Fluviis*, XXIII, 4.

épris de passion pour la Grande Mère, mais il fut repoussé. Alors Zeus « voluptatem in lapidem fundit ». La pierre mit au monde un monstre des deux sexes qui reçut le nom d'Acdestis. Les dieux effrayés chargèrent Dionysos de le faire périr, mais celui-ci le mutila et du sang répandu au cours de cette opération naquit un arbre, dont le fruit fut recueilli par la fille de Sangarius, Nana, qui le cacha dans son sein et en devint enceinte. L'enfant qui naquit fut appelé Attis. Le roi de Pessinonte, Midas, voulait marier sa fille au bel Attis, mais la « Magna Mater », amoureuse elle-même d'Attis, intervint pour empêcher le mariage. Attis désespéré se mutila et mourut de sa blessure ; la jeune fille se donna la mort. Acdestis demanda à Zeus de la ressusciter ; Zeus refusa, mais promit de préserver son corps de la corruption (1).

Acdestis, ou plutôt Agdistis, être monstrueux, né d'Agdos, est Cybèle elle-même, la Grande Mère, ainsi qu'on le voit dans la version du même mythe, conservée chez Pausanias (2). D'après Strabon, Agdistis était le nom de la Grande Mère à Pessinonte (3). Le mythe tel que nous le trouvons chez Arnobe ou Pausanias ne présente pas la version primitive, mais une version qui s'est incorporée des éléments hétérogènes ; Nana la Babylonienne, Dionysos le Thrace, Midas le Phrygien avec sa fille, ont été empruntés à d'autres mythes (4). Le noyau de notre légende comprend essentiellement ceci : la Grande Mère, divinité tellurique, qui habitait sur les montagnes, est envisagée comme née du roc *agdos* (cf. ὄχθος, ὄχθη « rocher »), et s'appelait pour cette raison Agdistis. Elle n'est pas un être ordinaire : elle possède les deux sexes. Le principal, mâle, détaché d'elle, a donné naissance à Attis. Ce n'est pas pourtant l'état primitif du mythe. A l'origine Attis n'avait aucun rapport avec la Grande Mère. Il était connu comme un jeune Phrygien, dont la beauté avait attiré l'attention de Cybèle. Elle désirait le prendre dans son sanctuaire pour le faire vénérer à cause de sa chasteté. Mais Attis pécha avec la nymphe Sagaritis (du fleuve Sa(n)garios). Cybèle la tua. Attis perdit la raison et se retira

(1) Arnobe, *Adversus nationes*, V. 5.
(2) Pausanias, VII, 17, 9 sqq.
(3) Strabon, XII, v. 3.
(4) Cf. Henri Graillot, *Le culte de Cybèle*, p. 20.

dans les montagnes où il se mutila. C'est Ovide qui nous a transmis ce mythe (1).

Or, en revenant au récit du Pseudo-Plutarque, il n'est pas difficile de reconnaître que Diorphos représente, tout au moins par sa naissance, en tant qu'être pétrogène, un aspect d'Agdistis. Il importe peu que l'un ait donné son nom au rocher et que l'autre en ait reçu le sien : ce sont des « motifs » du même ordre. Dans le rôle de Zeus, c'est Mithra qui apparaît ; cela ne change rien non plus au mythe. Ce qui différencie Diorphos d'Agdistis, c'est que celui-ci est *ex utroque sexu*, donc androgyne, tandis que celui-là est un être normal. Cependant la lutte que Diorphos engage avec Arès est fort suggestive : elle rappelle en quelque sorte la poursuite d'Attis par Agdistis ; elle fait donc supposer que Diorphos se présentait probablement aussi sous deux aspects dans la version complète du mythe et que c'est sous sons aspect féminin, et non masculin, qu'il fut aux prises avec Arès. Le résultat de la lutte qui se termina à l'avantage d'Arès, s'expliquera si nous admettons que l'Attis de la version arménienne portait un nom semblable à Arès, d'où la confusion avec l'Arès olympien ; et naturellement, on fait triompher le dieu dans le combat. D'autre part, comme entre les adversaires que représentent Agdistis et Attis il n'y avait pas de parenté, il se peut que notre version reflète l'état originel du mythe, lorsque Attis n'était encore qu'un jeune Phrygien, un dieu ou héros à part.

De toute façon, il est certain que le fragment du Pseudo-Plutarque prouve l'existence en Arménie d'un mythe analogue à celui que l'on retrouve partout sur le couple divin Cybèle-Attis.

Le nom d'Arès conduit nos recherches dans la direction du fameux Er de Platon et du bel Ara de la mythologie arménienne.

La légende d'Er l'Arménien est bien connue : tué à la guerre, il est revenu à la vie le douzième jour et a raconté ce qu'il avait vu dans l'autre monde (2). Malheureusement, les détails ne nous sont pas transmis. Platon s'est intéressé à cette légende pour autant qu'elle pouvait servir à démontrer sa thèse

(1) *Fast.*, IV. 223.

(2) *République*, X (614 B sqq.).

favorite de l'immortalité de l'âme humaine. Clément d'Alexandrie (IIe siècle) croyait reconnaître en Er le fameux Zoroastre, sans doute à cause de quelques ressemblances qu'il avait trouvées entre eux (1). En réalité, Er l'Arménien n'est qu'un sosie d'Attis, le jeune Phrygien. Il rappelle aussi le Thrace Zamolxis qui se cacha pendant trois ans dans un logement souterrain et reparut la quatrième année (2). On s'accorde à reconnaître dans ces images mystiques capables de revenir à la vie après la mort (3), l'incarnation de la nature elle-même, qui sans cesse meurt et sans cesse renaît, de même que la Terre trouve son incarnation dans la Grande Mère. L'affinité est trop étroite pour que la Grande Déesse ne finisse pas par s'associer Attis et ses semblables pour représenter avec eux le grand mystère de la reproduction et les changements de la nature.

La Grande Mère a de cette manière envahi le domaine de la déesse Ištar ou Astartè ou Atargatis — diverses formes du même nom — et s'est identifiée à elle. Ensuite vient la reine d'Assyrie, la fameuse Sémiramis, qui prétend à une place égale à leur côté ; de même, plus tard, une autre souveraine, Stratonikè, aura la même ambition.

Une légende mythique nous est parvenue dans l'ancienne littérature arménienne au sujet du couple divin, où pour Attis-Cybèle apparaissent Ara-Šamiram ou Sémiramis. Quel que soit le rapport linguistique entre Er et Ara, leur parenté mythologique est hors de doute.

La légende sur Ara-Šamiram a été recueillie par un anonyme et plus tard remanié par Moïse de Chorène dans son ouvrage historique. Voici son contenu en quelques mots :

A l'époque assyrienne régnait en Arménie un roi, nommé Ara, dit le Beau, à cause de sa beauté extraordinaire. Le trône

---

(1) C. Clemen, *Fontes historiae religionis persicae*, p. 67. Nous savons que Zoroastre a été jeté dans une fosse (Fr. Rosenberg, *Le livre de Zoroastre, Zaratušt nama*, p. 49.)

(2) Hérodote, IV, 95.

(3) S. Augustin. *De civitate Dei*, VII, 25 : propter vernalem quippe faciem terrae quae ceteris est temporibus pulchrior, Porphyrium philosophus nobilis Attin flores significare perhibuit et ideo abscisum quae flos decidit ante fructum. (v. Hepding, *Attis, seine Mythen und seine Kunst ;* Cumont, *Notice sur un Attis funéraire*. *Extrait du Bulletin de l'Institut Archéol. liégeois*, XXIX, 1901.)

d'Assyrie fut occupé, après le roi Ninos, par sa femme Šamiram, la fameuse Sémiramis. Celle-ci, femme voluptueuse et libertine, s'était éprise d'Ara ,et, dans l'espoir de l'amener à elle, elle lui proposa son trône, mais Ara refusa ; la reine entra alors en Arménie avec son armée et Ara trouva la mort sur le champ de bataille. Šamiram chercha à le ressusciter avec l'aide des dieux Arlèz. Comme elle ne réussissait pas, l'un des courtisans qui ressemblait à Ara, se fit passer pour Ara ressuscité : elle déclara que les dieux Arlèz avaient léché les blessures d'Ara et lui avaient rendu la vie. Ara laissait un fils qui s'appelait Anuśavan et qui était initié au culte des platanes à Armavir.

Il est de toute évidence qu'on est ici en présence d'un mythe archaïque, où les silhouettes de Cybèle et d'Attis sont bien visibles. Il va sans dire que le point essentiel du mythe a été déformé sous l'influence du milieu chrétien ; dans la version authentique, il s'agissait évidemment de la vraie résurrection d'Ara conformément au mythe d'Attis. Le nom du fils d'Ara, Anuśavan, implique une notion de l'immortalité : il signifie étymologiquement « celui qui est gardé par l'immortel » (1). Son rapport avec les platanes est d'un haut intérêt et permet de reconnaître en Ara une émanation d'Attis qui était né d'un arbre.

Il est inutile d'insister sur les efforts qu'on a faits pour démontrer que l'épisode d'Ara-Šamiram n'est qu'une fabrication littéraire forgée avec des renseignements épars qu'on retrouve çà et là chez les auteurs arméniens et par conséquent qu'il est sans aucune valeur historique. D'autres l'ont tenu pour un fragment précieux d'une ancienne épopée nationale. En réalité, d'après nous, c'est une page de l'ancienne mythologie locale.

Un document important publié depuis assez longtemps, mais qui a échappé à l'attention des savants, confirme notre point de vue de façon incontestable. Dans la collection des papyrus de Berlin, Wilcken a découvert et publié en 1893, sous le titre : *Ein neuer griechischer Roman* (2), une feuille mal-

---

(1) A moins que ce ne soit simplement une corruption du mot *anuśaravan*, « celui dont l'âme est immortelle », surnom du roi Xosrow. *Anuśavan* = *anuśa* plus *van*, peut être expliqué comme composé de anuś (-ak) et de van < ban < pan. Cf. Artapanos = Artavan.

(2) Dans *Hermes*, t. XXVIII (1893), pp. 161-193

heureusement endommagée, sur laquelle se lit une curieuse histoire. Ce que Wilcken a su déchiffrer se résume en ceci :

Ninos, jeune homme de 17 ans, est épris de sa cousine, à peine âgée de 13 ans. Leurs mères sont donc sœurs. La mère de Ninos s'appelle Thambè, Θάμβη, celle de la jeune fille, Darkeia, Δαρκεία. Ninos s'entretient avec sa tante et se plaint qu'on ne lui permette pas d'épouser sa bien-aimée, parce qu'on la trouve trop jeune, et qu'il doive attendre encore deux ans. La jeune fille, de son côté, semble avoir quelque chose à dire à sa tante, donc à la mère de Ninos, mais elle rougit pudiquement et se retire confuse. Les deux mères tiennent un conseil de famille, dont le résultat n'est pas connu, le passage étant endommagé. Ensuite on voit Ninos se préparer à partir en campagne contre l'Arménie. Son armée, composée d'Hellènes, de Cariens et de Mésopotamiens, compte 70.000 fantassins, 30.000 cavaliers et 150 éléphants. Ninos surmonte les difficultés de la marche, traverse les fleuves et vient camper dans une plaine. Après dix jours de repos, la guerre commence. La suite du récit n'est pas conservée.

Le savant éditeur de ce document suppose que Ninos, obligé d'attendre deux ans, a résolu de passer ce temps en faisant la guerre et trouve avec raison que cela ne constitue qu'une intrigue assez banale pour un roman.

Il me semble que la campagne de Ninos a un tout autre sens. Pourquoi la jeune fille avait-elle de la peine à ouvrir son cœur à sa tante ? Par honte ? Pas du tout. La tante, la voyant embarrassée, devient elle-même anxieuse et lui demande : μή τι μέ <μφη> τὸν ἐμὸν υἱόν ? Elle a donc compris que la jeune fille ne partage pas le sentiment de son fils Ninos et que, bien entendu, elle est gênée de le dire à la mère de Ninos de crainte de l'affliger. Mais pourquoi n'aime-t-elle pas Ninos ? Parce qu'elle en aime un autre et que cet autre est le roi d'Arménie. Ninos, furieux, se met en campagne pour ruiner son heureux rival. Nous reconstituons de la sorte une intrigue beaucoup moins banale, beaucoup plus romanesque.

Dans les lignes effacées se lit distinctement ὁ Ἔρως et un peu plus loin Ἀρμεν.. S'agit-il vraiment d'Eros, ou est-ce le nom du roi arménien Ara caché sous cette forme grecque ? D'après Diodore, Ninos a marché d'abord contre les Arabes,

puis a tourné ses armes contre les Arméniens. Le roi arabe est appelé 'Αραῖος et le roi arménien Βαρζάνης (1). On peut croire à une confusion des noms d'autant plus que ni l'un ni l'autre ne sont historiques.

Notre roman porte l'influence de la légende mythique que Diodore raconte, d'après Ctésias, sur la déesse syrienne, et qui nous fait connaître qui étaient Darkeia et Thambè.

La légende dit qu'il existait près d'Ascalon un lac plein de poissons et dédié à une déesse mi-femme, mi-poisson, que les Syriens appellent Derketô, *ἣν ὀνομάζουσιν οἱ Σύροι Δερκετοῦν.* Aphrodite, ayant un grief contre Derketô, lui fait aimer un adolescent dont elle a une fille. La mère, honteuse, abandonne l'enfant dans le désert et elle-même se jette dans le lac et là, se transforme en poisson. Les colombes, ayant pitié de l'enfant abandonné, l'entourent et le nourrissent. Un pâtre le découvre par hasard et le porte au connétable royal qui avait nom Simma, *ὄνομα Σίμμα.* L'enfant grandit chez ce Simma et est appelé, d'après son nom, Sémiramis. Un des courtisans du roi Ninos, qui s'appelait Onnès, *'Οννης,* épouse Sémiramis, mais Ninos la lui enlève (2).

D'après ce récit Sémiramis est la femme de Ninos et la fille de Derketô. La jeune fille de notre roman que Ninos aimait ne peut être que Sémiramis, puisqu'elle est la fille de Darkeia qui n'est autre que Derketô.

Darkeia et Derketô sont des formes contractées d'Atargatis. Dans la première partie d'Atargatis on reconnaît Athara, *'Αθάρα,* ce qui est la forme araméenne de l'Ištar assyrienne. Strabon constate que Artagatis (pour Atargatis), Athara et Derketô sont identiques (3). Sémiramis est donc la fille d'Ištar ou Astartè. La sœur de Darkeia, Thambè, qui est la mère de Ninos, n'est autre que Thammuz féminisé par erreur. Il est son père et non pas sa mère. Thammuz assyrien équivaut à Attis asianique, ou à Adonis syrien. C'est pour cela que les sanctuaires de la Grande Déesse en Syrie passaient pour l'œuvre d'Attis (4). Ninos se présente comme le fils de Thammuz, ainsi que Sémi-

(1) Diodore, II, 1.

(2) *Idem*, II, 4.

(3) Strabon, XVI, IV, 27 : 'Αρτάγατιν δὲ τὴν 'Αθάραν (ἐκάλεσαν). Δερκετὼ δ' αὐτὴν Κτησίας καλεῖ.

(4) *De Syria Dea*, 15.

ramis est la fille d'Ištar. Ce qui veut dire que le couple Ninos-Sémiramis a hérité des attributs divins de Thammuz-Ištar.

Or, le roman du papyrus fait figurer, à côté de Ninos, le roi arménien comme un rival qui lui dispute l'honneur d'être le compagnon de Sémiramis-Ištar. La légende arménienne révèle la même tendance à créer un nouvel Attis ou Ninos dans la personne d'Ara, comme parèdre de la Grande Mère Sémiramis et, si dans la version authentique il était question de la résurrection d'Ara, il faut admettre qu'Ara était vraiment reconnu comme parèdre de la Déesse.

Une vieille tradition, connue déjà de l'historien Thomas Arcruni, prétend que la scène de la résurrection d'Ara eut lieu dans le village de Lezk, près de Van (1). Non loin du village se trouve un puits, sur lequel les habitants du pays, les Arméniens, racontent une historiette d'un haut intérêt pour le sujet que nous traitons.

Le puits mentionné est renommé comme un sanctuaire ; on le fréquente pieusement et l'on y fait des vœux. On l'appelle *surb t'onir* « saint fourneau ». (T'onir est une grande jarre de terre de forme cylindrique qu'on enfonce dans la terre pour servir de fourneau). Dans cet étrange puits il n'y a qu'un seul poisson. Le poisson ne daigne pas apparaître à tous. Lorsqu'il se montre à un pèlerin, il accomplit le vœu de celui-ci. Ce n'est pas un poisson ordinaire. Auparavant, il avait la figure d'une femme, et on voit encore un ornement en argent passé à son nez. C'était la femme d'un prêtre et elle était fort belle. Un jour qu'assise devant le fourneau elle cuisait des pains, un mendiant apparut et demanda du pain. Elle exauça sa prière. Le mendiant demanda un autre aliment. Elle le lui donna. Le mendiant demanda du vin. Elle le donna aussi. Enfin, le malheureux osa demander un baiser. Elle hésita, mais se dit : « c'est un pauvre diable, il faut avoir pitié et lui faire miséricorde », et elle lui donna un baiser. Juste à ce moment le prêtre entra. Sa femme, saisie d'effroi et de honte, se jeta dans le fourneau ; le prêtre la suivit. Il fut consumé par le feu, mais elle se transforma en poisson. Le fourneau se remplit

(1) Thomas Arcruni, III. 13. appelle ce village, *leznoy giut*, par suite, probablement, d'une fausse étymologie. *Lèz-k'* « *lieu de lécher* », semble être une forme plus correcte du nom.

d'eau et elle y demeura par l'ordre de Dieu en souvenir éternel (1).

Il est étonnant de voir la fidélité avec laquelle cette légende reproduit l'antique mythe de Derketô. Le lac d'Ascalon est réduit à un puits. Derketô, la grande déesse, est là, sous l'aspect d'un poisson qui incarne admirablement la déesse de jadis, à moitié femme, à moitié poisson, *πρόσωπον ἔχει γυναικός, τὸ δ' ἄλλο σῶμα πᾶν ἰχθύος*. Et le prêtre et sa femme ne sont-ils pas l'image de l'ancien couple divin ? Sémiramis, fille et héritière de Derketô, avait épousé Onnès, mais Ninos l'enleva à son mari. Le baiser donné à un inconnu reflète bien le remariage de Sémiramis avec Ninos. Le mari abandonné, Onnès, se donna la mort exactement comme le prêtre le fit à la vue de l'infamie de son épouse. Enfin que dire de cet ornement d'argent suspendu au nez de ce merveilleux poisson. L'auteur du traité *De Syria Dea* connaît un lac près du temple de la Grande Déesse à Hiérapolis, dans lequel il y avait une grande quantité de poissons, et l'un d'entre eux avait un ornement d'or, suspendu à sa nageoire. Cet ornement, dans la légende arménienne, rappelle la métamorphose de la femme en poisson.

Une légende analogue s'est conservée dans la région d'Erzerum, où il est aussi question d'un lac et d'un poisson. Ce frappant exemple de la persistance religieuse s'explique par la popularité de Sémiramis en Arménie. Avant d'entrer dans la mythologie comme déesse, elle avait régné sur le trône des puissants rois d'Assyrie. On a retrouvé son nom, Sammuramat, dans les inscriptions cunéiformes ; ainsi s'appelait la femme du roi Šamši-adad (826-811) (2). Toutefois, il est incontestable qu'elle doive son immense popularité dans toute l'antiquité non pas à sa qualité de reine, mais sûrement à celle de déesse, en tant qu'elle était assimilée à la Grande Mère.

L'auteur du *De Syria Dea* classe les Arméniens parmi les

---

(1) Srvantjean, *Groç u Broç*, pp. 53-54, a recueilli cette légende il y a un demi-siècle. En 1918, au cours d'un voyage archéologique dans la région de Van, j'eus l'occasion de visiter ce fameux puits, mais le pays étant évacué par ses habitants, je ne rencontrai là que quelques enfants ; ils donnaient au puits le nom de Yot'onir.

(2) *Mitteilungen der Deutschen Orient. Gesellschaft*, n° 40 (1909), p. 24 ; n° 42 (1919), p. 34.

nations qui, en adorateurs zélés de la Grande Déesse, portaient les signes de leur dévotion jusqu'en Syrie au sanctuaire de Hiérapolis. Strabon atteste que le temple de la Grande Mère à Zella, l'ancienne Ma, qui avait pris le nom d'Anaïtis, attirait également les pèlerins de l'Arménie.

Ces témoignages précieux confirment ce que nous venons de dire sur les survivances des croyances de jadis et mettent en évidence que le culte de la Grande Mère était indiscutablement familier en Arménie.

La déesse qu'on vénérait à l'époque de Strabon, à Erez, dans l'Akilisène, accuse plus d'affinité avec la Grande Mère Ma de Comane et de Zella qu'avec Anaïtis, dont elle s'était approprié le nom. Les nombreux hiérodules de son sanctuaire et la pratique de la prostitution sacrée révèlent que la déesse d'Erez n'avait d'iranien que le nom, et qu'elle gardait, sous l'apparence iranienne, ses anciens attributs de la Grande Mère, au fond identique à Ma et à Cybèle.

Agathange exalte, par la bouche du roi Tiridate, Anahita, et la tient pour la mère de toutes les vertus féminines. Cela n'est pourtant conforme ni à l'aspect iranien ni à l'aspect asianique d'Anahita. L'historien arménien entend par Anahita la grecque Artémis. Les autres dieux iraniens apparaissent également sous les signes de leurs équivalents du panthéon grec. Les Arméniens n'avaient plus, à en juger d'après les premiers documents de la littérature arménienne, aucune notion des formes sous lesquelles on avait vénéré en Arménie les dieux iraniens dont on ne savait, paraît-il, que les noms. Dans le même canton d'Akilisène, existait un autre sanctuaire dédié à la déesse Nané : il se trouvait dans le village de T'il. Dans leur voisinage, notamment dans le district de Daranalis, Aramazde avait son temple à Ani-Kamax, et Baršamina à T'ordan. A l'est, le village Bagayaṙiç, dans la Derxène, était le siège de Mihr-Mithra. Plus loin en Bagrévand, la ville de Bagavan était réputée par son sanctuaire d'Aramazde dit Vanatur = Ζεὺς Ξένιος. Dans le même Bagrevand, un village portait le nom de Tiraric = village de Tir, sans doute à cause d'un temple de Tir qui y existait jadis.

Il est curieux que tous ces sanctuaires fussent placés sur la principale artère qui unissait le plateau iranien à l'Asie-Mi-

neure. On a l'impression que l'existence de ces cultes et leur aspect gréco-iranien s'expliquent par le caractère international de cette artère comme voie de communication et de trafic entre l'Empire d'Iran et l'Occident.

Si quelque chose de proprement arménien était à la base de ces cultes, il faut songer à la tradition ancienne du couple divin, la Grande Mère et son compagnon, croyance naturaliste et fort populaire. Les figures féminines qui portent tour à tour des noms iraniens ou grecs ont envahi l'autel de la déesse locale, dont le nom ou les noms différents selon les régions ont été oubliés. Il en est de même des figures masculines qui cachent probablement, du moins en partie, les anciens parèdres de la Grande Mère. La relation de l'arménien *astowac* (= dieu) avec Σαβάζιος est aussi séduisante que discutable. Orion est rendu dans la Bible arménienne par *Hayk*, et on sait qu'Orion correspond dans la mythologie à Tammuz. On lit chez un auteur arménien du IXe siècle, que « la lune est moins lumineuse que le soleil, l'étoile moins que la lune et *Ara*, moins que Lucifer » (1). Ara, adversaire de Sémiramis, est donc considéré comme un astre. Le sens primitif d'Ara et de Hayk dans la mythologie arménienne reste incertain.

De toute façon, le culte dont il est question a été profondément enraciné dans le milieu arménien. Il a laissé, avant de disparaître pour toujours, quelque lueur vague, mais reconnaissable, même dans les prémices hagiographiques de la littérature arménienne. Nous voulons parler de la Vie de S. Grégoire l'Illuminateur et du roi Tiridate, et des passions des SS. Vierges Hrip'simè et Gaïanè. On raconte que le fondateur de l'Eglise Arménienne a été jeté dans un puits profond plein de reptiles, qu'il y a vécu treize ans et qu'ensuite, sorti de là sain et sauf, il propagea la nouvelle religion. Que signifie cet étonnant prodige ? N'est-ce pas une dernière réminiscence de l'ancien culte d'après lequel, par exemple, un Zamolxis, après s'être caché dans un souterrain pendant trois ans, réapparaissait ensuite pour s'adonner à sa mission ? De même, Arès avait été enfermé dans un fourneau de fer pendant treize mois. Agathange dit une fois quinze ans, une autre fois treize ans ; d'après quelques

(1) N. Adontz, *Denis de Thrace et les commentateurs arméniens*. 1915, S.-Petersbourg, p. 278.

manuscrits ce serait treize mois. Nous tenons cette dernière leçon pour authentique et croyons qu'elle désigne les treize mois de l'année de l'ancien calendrier arménien (1). L'imagination populaire a créé pour l'apôtre de l'Arménie une situation analogue à celle de l'ancien dieu mourant et revenant à la vie. Le collaborateur royal de Grégoire, Tiridate, semble également avoir retenu quelque trait mythologique. On le fait se transformer en sanglier pour avoir outragé les saintes vierges. Si extraordinaire que soit cette image, elle sera explicable si l'on se rappelle Arès transformé en sanglier alors qu'il voulait tuer son rival Adonis, ou Attis tué par un sanglier que le vindicatif Zeus avait envoyé contre lui. Il se peut qu'Arès lorsqu'il tua l'Arménien Diorphos ait pris lui aussi la forme d'un sanglier.

La passion du roi Tiridate pour la sainte vierge Hŕip'simè n'est pas moins suggestive. La vierge Gaïanè, quoique n'étant pas la mère de Hŕip'simè, joue tout de même un rôle maternel auprès d'elle. Agathange, son biographe, dit que le nom de Hrip'simè signifie *jeté,* parce qu'elle se vit « jetée de la mort à la vie », c'est-à-dire du paganisme à la foi chrétienne. Il fait évidemment dériver ce nom énigmatique du mot grec *ῥίπτω, ἐῤῥιμμένη.* Un simple jeu de mots. Hŕip'simè savait fabriquer des perles de verre. Le biographe a voulu attribuer ce métier à une de ses compagnes, mais il y a de bonnes raisons de croire que, d'après la version primitive, c'est Hŕip'simè elle-même qui pratiquait le métier de faire des perles de verre pour subvenir aux besoins de ses compagnes. Or, l'idée que la sainte vierge Hŕip'simè était une enfant exposée ou abandonnée rappelle en quelque sorte le sort de Sémiramis que sa mère jeta dans le désert. Les perles de verre ne sont-elles pas aussi une réminiscence des fameuses perles de verre (= *ulunk'*) que Sémiramis rejeta dans le lac de Van, ou des bijoux que le poisson du lac d'Ascalon portait au nez ?

Quant au nom de Hŕip'simè, sa dernière partie rappelle Simè, le nom de la fille d'Adad. Voici ce que dit l'évêque de

---

(1) A cause de la fausse leçon — 13 ans au lieu de 13 mois, — on a retardé de 13 ans la conversion de l'Arménie en la fixant à l'an 301. La vraie date est 301 — 13 = 288, bientôt après la restauration du trône arsacide par Tiridate à l'aide de Dioclétien.

Sardes Méliton, contemporain de Marc Aurèle : « Syri colebant deam Atti ex Adiabene quae misit filiam Balat medicam quae sanavit Simè filiam Adad regis Syriae » (1). Attis est donc devenu une divinité féminine. Sa fille, un médecin, a été chargée de guérir Simè, fille du roi Adad. C'est ainsi que la vierge ou la captive Nino guérit le roi Mihran et convertit le peuple ibérien. A notre sens Nino et Mihran sont un doublet de Hṙip'simè et de Tiridate. L'histoire que le prince Pakor a racontée sur ce sujet à Rufin ne présente en fin de compte rien d'autre que la version ibérienne de la Vie de Hṙip'simè. Il serait plus exact de considérer Hṙip'simè et Nino comme deux aspects d'une seule et même vierge-apôtre, dont l'image historique était déjà assombrie à l'époque où vivait Pakor, c'est-à-dire à peu près un siècle après sa mission.

Nos remarques ne touchent pas à la question d'historicité des traditions qui nous sont transmises. Quelle que soit la valeur de chacune de nos remarques, elles révèlent dans leur ensemble la réminiscence d'un culte ancien et prouvent que ce culte était vraiment ancré dans la conscience des masses populaires.

(1) Migne, *P. G.*, V. c. 1228.

VII

EMPRUNTS DE HAUTE EPOQUE EN ARMENIEN*)

Il existe en arménien, langue indo-européenne, un substrat d'origine inconnue, comme il y en a d'ailleurs dans d'autres langues indo-européennes. Ce substrat n'est, certes, pas homogène, mais consiste en éléments variés. On ne sera pas surpris d'apprendre que quelques vocables si familiers en arménien remontent à une époque très reculée. Cela ne veut évidemment pas dire que l'emprunt ait été fait à cette époque. Les éléments de cet ordre ont probablement pénétré dans la langue arménienne au cours du passage des Arméniens vers l'Arménie, ou bien, après leur arrivée dans le pays, ils les ont hérités de l'ancienne population.

Au milieu du troisième millénaire avant notre ère, Sargon d'Akkad entreprend une campagne en Asie Mineure pour soutenir la cause de la colonie de marchands sémites installée dans la région de Césarée et qui se plaignait d'être accablée par les princes indigènes. Le document s'y rapportant a été publié par E. Weidner (1), et commenté par E. Dhorme (2).

Sargon arrangea l'affaire des commerçants comme il lui sembla bon. Ce qui nous intéresse, c'est qu'avant de prendre le chemin du retour, il ordonna d'emporter quelques plantes dans son pays où elles n'étaient pas connues.

Ces plantes s'appellent :

ḫasḫuru, tittu, šimiššala (ligne 29).

tittu, šallura, karânu, buttu, *sirdu* (ligne 25).

Les mots soulignés font l'objet des lignes suivantes.

---

*) Extrait de la *Revue des Etudes Indo-Européennes,* t. I, 1938, pp. 457-467.

(1) *Boghazköi-Studien,* 6 Heft, 1922.

(2) *Revue biblique,* t. XXXIII (1924), p. 22.

1. *Ḫasḫuru* « pomme ».

Ce mot se retrouve dans le lexique dit *ḫarra* = *ḫubullum*, où il correspond au sumérien *giš-ma-gunu*, littéralement « grosse figue » (1). Hommel a identifié *ḫusḫuru* à l'araméen *ḥuzra*, syriaque *ḥazzùra*, « pomme » et on a reconnu dans *ḥazzùra* l'arménien *xnjor* « pomme » (2). Paul de Lagarde, qui le premier a relevé l'affinité des mots arménien et syriaque, croyait que le syriaque dépendait de l'arménien (3). Hübschmann, bien qu'il l'ait placé parmi les mots arméniens empruntés au syriaque, fait prévaloir ce même avis (4).

Maintenant que nous connaissons l'existence de *ḫasḫuru*, on est plus fondé à considérer *xnjor* et *hazzùra* plutôt comme emprunts indépendants. Le monde mésopotamien a fait sa première connaissance du pommier à l'époque de Sargon et grâce à lui. Le nom de la pomme *ḫašḫuru* ne peut donc être d'origine sumérienne ou sémitique. Il est le mot qu'on employait dans la région de Césarée, c'est-à-dire, un vocable proto-hittite. C'est indiscutable. Le *ḫasḫuru* pouvait avoir pénétré dans la langue arménienne dans les temps où les Arméniens n'avaient pas encore franchi l'Euphrate et vivaient dans la Petite-Arménie, dans le voisinage de la région de Césarée, aux VIII-VII[e] siècles environ.

Certes, il est difficile de préciser le rapport phonétique entre les deux mots séparés l'un de l'autre par un intervalle de trois millénaires. Pourtant le rapport est hors de doute et c'est ce qui importe.

Evidemment on peut aussi admettre que le mot discuté soit un héritage urartéen que les Arméniens auraient repris avec d'autres richesses culturelles du pays. Cela ne change rien en substance.

Il est de haut intérêt que le *ḫasḫuru* soit conservé jusqu'à nos jours, presque dans sa forme primitive, dans les langues

---

(1) B. Meissner, *Mitteilungen der vorderasiatischen Gesellschaft* XVIII (= 1913), 2, p. 33.

(2) Hommel, *Aufsätze und Abhandlungen*, 1892, p. 167.

(3) Paul de Lagarde, *Armenische Studien*, 1877, p. 67 ; aussi *Zur Urgeschichte der Armenier*, 1854, p. 30.

(4) *Armenische Grammatik*, II, p. 305.

caucasiennes. Les Lazes et les Mingréliens appellent la pomme *uśk'uri* (1), les Svans *vusgv* ou *vusk* (2). Ce dernier, ainsi que le géorgien *vaśli*, « pomme », ne présentent que les formes réduites du même *uśk'uri*. Le *ś* dans *vaśli* remonte à *śk* mingrélien ; *śvidi* « sept » correspond à *śkvit'i* en mingrélien ; *śvili* « fils », à *sk'ua*, **sk'uali* mingrélien. Ensuite, la finale *-li* du géorgien équivaut au mingrélien *-ri* : *jal-li* « chien » a la forme *jo-lori* en mingrélien ; donc *vaś-li* est régulier en face de mingr. *uśk'u-ri*. Le svanien a *zel* « chien » pour *jal-li*, tout comme il a *vusk* pour *vaś-li*, c'est-à-dire qu'il a perdu la désinence *-li*. Le mingrélien aussi supprime la finale *-li*, comme, par exemple, *xe* (pour *xe-li*) « main », ou *sk'ua* « fils, enfant » (= géorg. *śvi-li*), mais *-li* reparaît au pluriel,, *xe-lep'i*, *sk'ua-lep'i*, etc. Le mingrélien semble donc distinguer la désinence *-li* de celle de *-ri* qui en géorgien devient aussi *-li*. Le svanien a traité de la même façon *-li* et *-ri*. Ainsi *vaśli* et *vusk* remontent à **vaśkuri*, identique à *uśk'uri*. L'alternance de l'initial *va* avec *u* ne fait aucune difficulté (3).

Ce nom de la pomme a passé dans d'autres langues du Caucase. Il se retrouve dans les nombreuses langues du Dagestan sous les formes très variées et altérées, au point d'être méconnaissables, comme *haś* : *hać*, *veś* : *več*, *yeś* : *yeć*, *eś* : *eć*, etc. Quelques-unes de ces langues (comme Varkun, Kubač et Lek) ont : *hinče* : *hinze*, *xinč* : *xinj* (4).

Ces formes monosyllabiques reposent sur *uśkuri* (sans l'élément final), donc plutôt sur *vusk*. La forme *xinj* révèle une affinité avec l'arménien *xnj-or* et cela est une preuve de plus que l'arménien ne dépend pas du syriaque *ḥazūrra*.

Quant au rapport entre *uśk'uri* et *xnjor*, il se réduit à la source commune *ḥaśḥura*. Le mingrélien a éliminé *ḥ-* initial et assourdi *-ḥ-* intérieur, tandis que c'est le premier *ḥ* que l'armé-

---

(1) J. Kipśidze, *Grammatika mingrelskogo jazyka*, p. 333.

(2) U. Vardrop, *English-Svanetian Vocabulary*, dans *JRAS*, 1911, p. 592.

(3) Le mot arménien *varčan* « fin » se prononce en géorgien *očan*. Même le russe *vodka* est prononcé par les Mingréliens comme *otka*.

(4) R. von Erckerth, *Die Sprachen des kaukasischen Stammes*, p. 42.

nien a conservé, en faisant disparaître le second. *Xnjor* provient de *xunjor* ou *xinjor* ; un *n* secondaire devant sifflante n'est pas étranger, croyons-nous, à la phonétique arménienne : *inj* « à moi », datif du pronom personnel, pour **ez* (cf. *me-z*, *k'e-z*) représente un cas analogue ; de même *koriz* « noyau » se prononce vulgairement *korinj* ; *M(u)zur* = *M(u)njur*.

Si le syriaque *ḥazzûra* dépend de l'arménien, l'emprunt a dû être fait antérieurement à l'intercalation du *-n-*, lorsque *xnjor* avait l'aspect de *xuzur*.

Or l'expansion si large du nom de la pomme ne signifie-t-elle pas que la culture même de ce fruit était originaire du milieu proto-hittite en Asie Mineure et c'est d'ici qu'elle s'est répandue et a atteint, d'un côté les montagnes du Caucase, et de l'autre, le monde mésopotamien (1).

2. *Tittu* « figue ».

La parenté du grec τῦκον ou σῦκον, du latin *ficus*, et de l'arménien *t'uz* a été constatée par A. Meillet, qui les considérait comme des emprunts indépendants faits au monde méditerranéen (2).

Maintenant que nous connaissons l'existence de *tuttu* « figue » à une époque si lointaine, il est naturel d'y rattacher l'origine des mots indiqués. L'arménien *t'in* « pépins du raisin » et l'arabe *tîn* « figue » appartiennent assurément à ce même groupe.

Tous ces mots ont en commun avec *tuttu* la première syllabe *tu* : *ti*, mais ils diffèrent par la seconde : *ko-* : *gho-* (devenue en arménien *z* après *u* et attestée par syr. *pag-ga*, arab. *figg*) (3), et *no-*. Pourtant il y a un mot qui représente mieux le *tuttu* ; c'est *t'ut'*, qui dans tout le proche Orient signifie « mûre ». Le sanscrit a *tula* « murus indica » (4).

---

(1) Le peu qu'on sait sur les Proto-Hittites et leur langue ne permet pas actuellement de parler d'une parenté ethnique des peuples caucasiens avec les anciens habitants de l'Asie Mineure.

(2) A. Meillet, *Mémoires de la Société de linguistique*, XV (= 1908-1909), p. 163.

(3) Hehn, *Kulturpflanzen*, p. 100.

(4) V. de Lagarde, *Arm. Studien*, p. 59 ; et *Zur Urgeschichte der Armenier*, p. 30.

Dans la Bible (*Amos* VII, 14) le *t'ut'* arménien rend συκάμινα du texte grec, et celui-ci, d'après Hésychius, est identique à μόρον ou μῶρα « mûre ». Le grec συκομορέα qui nous intéresse particulièrement est traduit en arménien *żantat'zeni* (*Luc.* XIX, 4), de *żant* (iranien *j'anta*, part. prés. de *gan*) « piquant, amer » et *t'(u)z-eni* « figuier ». Sycomore, « sorte de figuier », est une autre plante que βάτος qui est traduit en arménien par *mor-eni* (*Luc.* VI, 44). Ce mot n'est pas un emprunt au grec μόρον puisqu'il n'a pas le sens de mûre comme le grec, mais signifie « ronce, fraise ». S'il était un emprunt, on aurait rendu συκομορέα par *t'za-mor-eni* et non pas par *żantat'zeni*.

La composition de συκομορέα laisse entendre qu'on admettait à tort ou à raison une certaine affinité entre les deux fruits, figue et mûre. Peut-être est-ce par l'effet d'une telle conception qu'ils portent en arménien les noms semblables : *t'uz* « figue » et *t'ut'* « mûre ». D'autre part, les pépins du raisin rapellent ceux de la figue, d'où l'identité (1) de leurs noms : *t'in* correspondant dans la Bible (*Nombres*, VI, 4) au grec γίγαρτον « pépins de raisin », et à *tin* « figue » en arabe.

On arrive ainsi à la conclusion que tous ces mots ont une origine commune avec le *tutti* proto.hittite et se sont formés de *ti* : *tu* au moyen des suffixes *-to*, *-ko* : *-gho*, *-no* (= *-lo* peut-être du skr.).

3. *Šalluru* « prune ».

C'est un arbre, comme l'idéogramme *giš* l'assure, mais quel arbre, on ne sait. A notre connaissance, aucune identification n'a encore été faite. Il est permis ,pensons-nous, d'y reconnaître l'arménien *salor* vulgairement *šlor*, « prune ». L'aspect si authentique du mot, maintenu à travers des millénaires, ne doit pas nous étonner : tel est le cas du mingrélien *uškuri* en face de *ḫasḫuru*. L'élément final *-uru* ou *-ru* se reconnait aussi dans *ḫasḫuru*. C'est peut-être un suffixe ou un élément moins essentiel qui a été éliminé en svanien *vusk* =*ušk'ari*. La forme concise *salu-* pourrait-elle aboutir à l'iranien *alù* **halù* « prune » ? D'ou *gau-alu* « sorte de prune », *šaft-alu* « pêche ». La forme

(1) D'ailleurs cfr. Pline, XIII. 56 : ficus moro similis. Hehn, *Kulturpflanzen*, p. 386.

diminutive *alù-ća* (kurd. *alùk*) est plus répandue. Le géorgien *k'liavi* semble être **k'viali* = *gaualu* (cf. *ak'lemi* = κάμηλος). Les langues du Dagestan ont un autre mot suggestif qui se présente avec vocalismes flottants : *kukom, kakan, kakin, kukan* (1), et qui fait penser au grec κοκκυμῆλον « prune », mot barbare et sans doute identique aux vocables caucasiens. De même que le laze *ombri, omvri* rappelle le grec βράβ-υλον « prune ».

4. *Sirdu.*

Cette plante n'a pas été encore identifiée. Rappelons le mot arménien *çird* qui rend le grec στοιβή dans la phrase biblique : ἀντὶ τῆς στοιβῆς ἀναβήσεται κυπαρίσσος (Is. LV. 13).

Actuellement ce nom désigne une espèce de buisson, ou un arbre à basse tige, de la famille des abiétinées, presque toujours vert. Sargon a emporté non seulement des arbres de rapport, mais aussi des plantes d'ornement pour les besoins de ses parcs. L'arménien *çird, çird-ni, çird-eni*, convient bien à ces buts, ce qui rend probable notre identification quelle que soit la réserve qui s'impose.

5. *Susu.*

Les tablettes *ḫarra-ḫubullum* mentionnent un arbre au nom de *šušu*, qui ne peut être séparé de l'arabe (plutôt persan) *sūs* « peuplier », et de l'arménien *saws-i* « peuplier blanc ». L'historien arménien Moïse de Chorène raconte que le fils du roi arménien Ara, victime de la poursuite de Sémiramis s'appelait Anušavan et portait le surnom de *Sawsanuer* « dédié au saws », parce qu'il était initié au culte des arbres *sawsi* à Armavir (2). Or, la colline sur laquelle était située l'acropole de l'ancienne capitale de l'Arménie, Armavir, abrite sous ses pieds un village qui fait admirer, encore de nos jours, ses magnifiques peupliers blancs (russe *serebristyj topoli*).

(1) R. von Erckert, o. c., p. 113.

(2) Moïse de Chorène, I, ch. XX.

6. *Hallùru* « pois ».

D'après Bruno Meissner ce mot assyrien signifie « pois » (1). On songe aussitôt au grec ὄλυρα et à l'arménien *oloṙ-n*. Dans la Bible (*II Rois*, XVII, 28) : κύαμον καὶ φακόν ont été rendus en arménien : *oloṙ-n ew osp'n*. Donc *oloṙ-n* signifie κύαμος « fève ». Dans Ezech., IV, 9 : κύαμον καὶ φακὸν καὶ κέγχρον καὶ ὄλυραν = *olor-n ew osp-n* (et non pas *ospn ew olor'n* du texte imprimé) *ew koreak ew hačar*. Ici également κύαμος correspond à *oloṙ-n*. Ce qui attire l'attention c'est que ὄλυρα est traduit par *hačar* « épeautre » dans cette même phrase. Il y a donc une divergence sémantique entre ὄλυρα et *oloṙ-n*, l'un signifie « épeautre », l'autre « fève ». Cette divergence prouve que l'arménien n'est pas emprunté au grec ni le grec à l'arménien. Or, le mot grec n'a pas d'étymologie sûre sur le terrain indo-européen, et l'arménien *oloṙ-n* non plus. Leur ressemblance avec le mot assyrien n'est pas fortuite. Il faut admettre qu'ils remontent à *halluru*. L'*olor-n* est un accusatif devenu nominatif, comme *ot-n* « pied » ; l'ancienne forme est *olor*. Notons qu'ici, comme dans xnj-*or*, sal-*or*, la syllable finale de hall*ùru* est devenue *-or*.

Certes, *hallùru* n'est pas sémitique, mais plutôt un emprunt asianique.

7. *Kudurru* « stèle ».

Ainsi s'appelaient les stèles qu'on érigeait, depuis la dynastie kassite, XVIIIe siècle avant notre ère, dans les propriétés munies de quelques immunités et sur lesquelles on gravait le caractère des privilèges accordés (2). *Kudurru* est donc un vocable kassite. La dynastie kassite n'était pas d'origine sémitique. Il y a, à notre avis, une parenté entre *kudurru* et *kot'oł* « stèle » en arménien, ou *godoli* en géorgien.

Kot'oł est attesté anciennement. Il correspond à σκόπος dans Lévit. XXVI, 1 : οὐδὲ λίθον σκοπὸν θήσετε ἐν τῇ γῇ ὑμῶν. Dans

---

(1) B. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, I, p. 199.

(2) B. Meissner, o. c., I, p. 127. Contenau.*Manuel d'archéologie orientale* III, p. 1167. E. Dhorme, *L'évolution religieuse d'Israël*, I, p. 163 rapproche *kudurru* de *maṣṣêbhâh* « stèle » des Hébreux.

IV Rois, XXIII, 17 il traduit σκόπελος. Le vers d'Isaïe, XXX, 17 : ὡς σημαίαν φέρων ἐπὶ βουνοῦ est rendu par : *ibrew kol'oł kang-neal*. Enfin, Ezéch., XVI, 31, on lit *kol'ol-s kotoleir* = τὴν βάσιν σου ἐποίησας. Ainsi le *kol'oł* répond à quatre mots grecs : σκοπος, σκόπελος, σημαία et βάσις. Solmsen a raison d'affirmer que σκόπος ne signifie pas « lieu d'observation », mais « pierre taillée » (1). Λίθος σκόπος signifie en tous cas « pierre ou stèle ornée de figures ». Σκόπελος a le sens, dans le vers cité, de « pierre tombale », donc stèle. Σημαία est une pierre servant de signal, et βάσις « piédestal ». Tous ces sens conviennent à *kol'oł*, terme si familier qu'on a même formé le verbe *kol'olel* « ériger une stèle, un monument ».

Le géorgien *godoli* est aussi ancien que arménien *kol'oł* : on le retrouve déjà dans la Bible, où il traduit βάσεις du texte grec, *aštarak* du texte arménien (Ps., XLVIII, 14). Le grec πυργοβάσεις (Ps. CXXII,7) est également rendu par *godol-t'a* (plur. de *godoli*) (2).

Godoli signifie donc « tour ». Il ne semble pas être emprunté à l'arménien. Il y a des écarts phonétique et sémantique entre *godoli* et *k'oloł*, mais la ressemblance est telle qu'il est difficile de les séparer. Ils ont une origine commune et sont parents du *kudurru* kassite. L'arménien a conservé l'occlusive sourde initiale, le géorgien, l'occlusive sonore intérieure ; tous les deux opposent -*l* final à *r* kassite. Sont-ils parents et ont-ils *kudurru* pour prototype ? (Rappelons aussi que le mot géorgien *klde* issu, peut-être de **kdle* signifie « rocher »). D'après F. Steinmetzer, « Die Rechtsgültigkeit der Grenzsteinurkunden bringen die Namen *kanga* und *kunukku* » (3). Or, ce dernier mot est aussi conservé en arménien, *knik'* « sceau » (4).

---

(1) E. Boisacq, *Dictionnaire Etymologique grec*, p. 878.

(2) D'après le manuscrit du Musée de Tiflis, v. R. V. Blake, *Khanmeti Palimpsest Fragments of the Old Georgian version of Jeremiah*, *table* p. 225.

(3) *Die Babylonische Kudurri (Grenzsteine)*, p. 100, dans *Studien zur Geschichte der Kultur des Altertums*. Dr. Drerup 1. XI, 4-5 Heft.

(4) cf. A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, 2e éd. (Vienne, 1936), p. 143.

8. *Burgn* « tour ».

Au passage cité ci-dessus le πυργοβάρεις est traduit en arménien par *brgun-s amur-s* « tours, forts », où le premier mot répond à πύργος, le second, à βάρεις. Dans I. *Macch.*, XIII, 28 ce même mot *burgn* rend πύραμις. On a souvent traité de l'origine de πύργος, lat. *burgus*, got. *baúrgs*, sans aboutir toutefois à une solution incontestable. L'arménien *burgn*, mot du même ordre, est rangé par Hübschmann parmi les mots d'origine inconnue.

Une lumière inattendue vient éclairer la question. Les inscriptions cunéiformes urartéennes en Arménie connaissent bien *burgana*, qui signifie « château-fort », « palais ». Le roi Išpuini (vers 820) le mentionne dans l'inscription d'Aralezk' près de Van (1). L'arménien *burgn*, génitif *burgan*, coïncide avec ce terme urartéen. Il serait difficile de contester leur parenté. Cela autorise à conjecturer que le mot est d'origine asianique et qu'il a passé en Urartu (comme par exemple le mot *patara* ville) et en même temps a fait son chemin dans le milieu grec sous la forme πύργος et a atteint l'Italie, sous la forme *burgus*, peut-être, par les Étrusques.

9. *Udru* « chameau ».

L'arménien *ult* « chameau », gén. *ultu*, ne dépend pas de l'iranien *uštra* (qu'on retrouve dans *íštrmut*, iranien *ušturmurg*, « autruche » ; aussi *štrpalank'* = *šuturpalang*, καμηλοπάρδαλις) mais répond tout régulièrement au point de vue phonétique à l'assyrien *udru*, comme *alt* répond à ὄρδα, comme Χαλδαῖοι *xal-ti-k'*. D'ailleurs l'iranien *uštra* remonte aussi à l'assyr. *udru* (2).

10. *Maksu* « taxe de douane ».

Mak'sn τέλος (*mak'savor* τελώνης, *mak'sapet* ἀρχιτελώνης, *maks-em* τελωνίζω etc.) ne se trouve pas en rapport immédiat

---

(1) Lehmann-Haupt, *Corpus Inscriptionum Chaldicarum*, I, n° 10. = *Sayce JRAS*. XIV (= 1882) n° III, v. aussi M. de Tséréthéli, *Etudes Ourartéennes*.

(2) A. Meillet, *op. c.*, p. 143.

avec le syr. *maxsà*, mais remonte directement à l'assyrien *maksu*.

Kumru « prêtre ».

L'arménien a conservé aussi ce mot assyrien avec une metathèse *k'urm*. Il n'est pas emprunté au syriaque, car le syriaque *kumra* aurait donné en arménien *kumray* ou *kurmay*, comme *kahna* a donné *k'ahanay* « prêtre ». L'arménien ne dépend pas non plus de l'araméen *kômer* qui sous la forme *kemarim* apparait *dans II Rois*, XXIII, 5, τοὺς χωμαρείμ, correspondant à l'arménien *k'ormarim*.

Kupru « poix ».

L'identité de l'arménien *kupr* avec le mot assyrien est évidente. Dans la Bible *kupr* rend le grec ἄσφαλτος (*Gen*. XI, 3). L'arménien ne peut avoir pour original le syriaque *kufrà*, ni l'arabe *kufr*, ni l'hébr. *kōfer*. Il remonte directement à l'assyrien *kupru*. On en a formé le mot *kupr-awn*, pour désigner « *outre* », couverte à l'intérieur de poix.

13. *Ḫuradu* « guerrier ».

Ce mot signifie « guerrier » chez les Urartéens : amélu *ḫuradinaue* (1). Il rappelle le géorgien *m-xedari* « guerrier », *m-xedroba* « armée », *m-xedr-eba* « armer », *m-xedr-uli* « militaire » et « l'écriture civile ». *M-xedar* provient par métathèse de *m-xerad* (cf. *t'ut'xmeti* de *t'xut'meti* « quinze ») ; *m-* est un préfixe géorgien.

Kukru « chicorée ».

Le grec κίχορα « chicorée » est assurément parent du mot assyrien (2) originaire probablement de l'Asie Mineure.

(1) Lehmann-Haupt, *Corpus Inscript. Chaldicarum*, n° 19. Tséréthéli, *Die Neuen ḫaldischen Inschriften König Sardurs*, *Sitzungsberichte der Heidelberger Ak. d. Wiss. Phil. Klasse* 1927-28, 5. abt.

(2) *Kukru* et *puglu*, v. *Meissner*, o. c. I, pp. 210-211.

14. *Puglu* « radis ».

J'hésite à le comparer avec l'arménien *bołk* « radis », et le géorgien *bolok-i*. La ressemblance est séduisante : mais *bołk* peut être d'origine commune avec βολβός « oignon », lit. *bumbulŷs* « rave ».



Tels sont les mots qui proviennent d'une haute antiquité et que les Arméniens ont recueillis, croyons-nous, les uns avant, les autres après l'occupation de l'Arménie. Leur nouvelle patrie n'était pas un désert. Un grand empire y florissait du IXe au VIe s., l'Empire d'Urartu, qui avait sa langue, sa littérature cunéiforme et une civilisation avancée. Ses souverains étaient assez forts pour rivaliser avec les puissants monarques d'Assyrie. Le souvenir du fondateur de l'Empire urartéen, le roi Arame, s'est perpétué dans la tradition arménienne. Bien plus, les Arméniens en ont fait un de leurs ancêtres. Or ce fait seul, si significatif, prouve bien que les Arméniens qui ont peut-être contribué à la chute de l'Urartu, n'ont pas dédaigné sa culture ; il est donc naturel d'admettre, dans l'héritage qu'ils ont reçu, un certain fonds de lexique urartéen.

INDEX

Table des matières

Errata

Lire:

	Page
CHAPITRE III au lieu de CHAPITRE IV	62
Altorientalischen au lieu de *Altorientalischen*	78
CHAPITRE IV, L'EMPIRE D'URARTU, *d'après ses documents* au lieu de L'EMPIRE D'URARTU, *d'après ses documents*	143
et les présenta à Argišti au lieu de *et présenta les à Argišti*	163
RUSA ERIMENAḪINI au lieu de RUSA ERIDENAḪINI ..	180
2. LA DYNASTIE ROYALE au lieu de LA DYNASTIE ROYALE	181
3. L'ORGANISATION DE L'ETAT au lieu de L'ORGANISATION DE L'ETAT	208
4. LA RELIGION ET LA CULTURE au lieu de LA RELIGION ET LA CULTURE	222
....*préparé de l'adversaire redoutable* au lieu de *préparé du adversaire redoutable*	233
5. LA LITTERATURE ET LA LANGUE au lieu de LA LITTERATURE ET LA LANGUE	247
6. LA QUESTION DE RACE ET D'ORIGINE au lieu de LA QUESTION DE RACE ET D'ORIGINE	270
7. LA FIN DE L'URARTU au lieu de LA FIN DE L'URARTU	283
ORIGINES DES ARMENIENS au lieu de LES ORIGINES DES ARMENIENS	291

Imprimerie de Navarre,
11, rue des Cordelières, Paris (13).